

pivotal role between the central government, mainly the Ministry of Housing and in more recent times the Ministry of Finance, and the housing associations. The NWR and NCIV fulfil the political role of interest group, and until now in a very successful way. They have a regular monthly consultation with some top-officials of the Ministry of housing (the so-called *agende-consultation agenda-overleg*). They are member of the most important advisory councils for the government e.g. the Council for Housing (*Raad voor de Volkshuisvesting*). One of their most important assets for successful lobbying consists of the fact that the NWR and NCIV carry out research on housing questions on request of the Ministry of Labour. The strong position of the NWR and the NCIV is a good case to confirm the proposition of Salisbury that institutions, such as corporations or local government, occupy a dominant position with respect to interest representation in Den Haag. (the decision-making centre in The Netherlands) ¹⁴ Interest groups such as the National Organisation of Housing Interests Groups (*Landelijke Organisatie Belangengroepen Huisvesting, IOBH*) or the Dutch Union of Tenants (*Nederlands Verbond van Huurders (NVH)*) are not nearly as influential as these two national federations. So far for the pressure group role of the two national federations on the national level. They are at the same time important decision-makers toward those interests they are supposed to represent at the national level. The NWR and, in a lesser degree, the NCIV are well-organized institutions. They have a professional staff and have large financial funds at their disposal. Through rendering services to their members (e.g. automation, project-development and accountancy) they influence in more than one way the policies of their members. They even control the financial management of a part of their members.

On the local level the housing association fulfils the same dual political role. On the one hand they act as local authorities who allocate values (e.g. housing constructions, repair and maintenance activities) to the local society. On the other hand they act as a local interest group toward the municipal authorities, evg. to influence local decision making with respect to municipal policy towards occupations.

4. The housing associations as a particular form of the voluntary associations movement

The Dutch case of the voluntary association movement is often characterized by the phrase: the primacy of Private Initiative. (particulier initiatief)¹⁵ The best known circumscription of private initiative is the one furnished by Couwenberg. Private Initiative is a special type of organization in which the representation of certain interests is left by the state to private institutions, a representation which at the same time has been made possible by the state, especially through financial aid.¹⁶

However, a circumscription as this does not make much difference between the Dutch case of voluntary associations and, e.g. the French voluntary associations.

It is the confessional influence that makes the Dutch case a typical one.¹⁷ The housing association movement forms an exception to this general rule. In no way there is, nor was, a confessional dominance within the housing association movement. This explains, at least partially, why the housing association movement evolved in such a slow way in the Dutch pillarized society. And at the time they finally managed to become one of the important political actors within the social housing sector; the Dutch political system described in terms of political pillarization began to collapse.

In time this may well become one of the weak points of the housing association movement. They have no longer at their disposal the traditional political allies, e.g. the confessional and social-democratic political parties. And it has become much more difficult for them to represent themselves as the legitimate representatives of the tenants. There exists no longer an ideological tie between the tenants of housing associations and the movement itself. This, in connection with general economic difficulties and some more specific problems in the housing sector, makes the future of the Dutch housing associations not a very bright one.

Notes

1. J.A. de Jonge, De Industrialisatie in Nederland tussen 1850 en 1914,
2. H.L. Drucker et.al., Het Vraagstuk der Volkshuisvesting, Amsterdam, 1896.
3. L.G. Gerrichhauzen and M. van Giessen, Een historisch overzicht, in: W.C. Dijkhuizen, L.G. Gerrichhauzen and M. van Giessen (edr): Documentation on Housing Associations, VUGA, Den Haag, 1985
4. Hans F.G.A. van Mierlo, consociationalism and Depillarization in The Netherlands: 1970-1984, January 1985. (Unplished paper)
5. A. Lyphart, The Politics of Accomodation: pluralism and democracy in the Netherlands: Berkely 1968.
6. J.Bosman, Het maatschappelijk-politieke leven in Nederland, 1918-1940 in Algemene Geschiedenis der Nederlanden, deel 14, Fibula - van Dishoeck, Haarlem, 1979.
7. J.A.A. van Doorn, De verzorgingmaatschappij in de praktijk, in: J.A.A. van Doorn en C.J.M. Schuyt, De stagnerende verzorgingstaat, Boom Meppel, 1978, p. 26
8. Ibidem
9. L.G; Gerrichhauzen and M. van Giessen, op cit.
10. Ibidem
11. L.G. Gerrichhauzen, Woningcorporaties: een beleidsanalyse, Den Haag 1983, p. 48
12. L.G. Gerrichhauzen en M. van Giessen, Het gemeentelijk Woningbedrijf: een koude sanering ongewenst, in: Stedebouw en Volkshuisvesting, april 1984.
13. L.G. Gerrichhauzen en M. van Giessen, Woningcorporaties: de politieke dubbelrol van het particulier initiatief, in: Bestuur, 1983
14. Robert H. Salisbury, Interest Representation: The Dominance of Institutions in: American Political Science Review, 1984, Vol 78
15. For a general treatment of the Dutch voluntary association movement see. Ralph M. Kramer, Voluntary Agencies in the Welfare State, University of California Press, 1981

16. S.W. Couwenberg, Het particulier stelsel: De behartiging van publieke belangen door particuliere lichamen, Alphen aan den Rijn, 1953, p.8.
17. See note 7.

B85 SUTW 1
21-10

ACADÉMIE DE LYON

UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

LYON, LE

FACULTÉ DE DROIT

15, QUAI CLAUDE-BERNARD

~~PP 155 - 69239 LYON CEDEX 02~~

~~Tél. 71 860 24 83~~

B.P. 0638

69239 LYON CEDEX 02

Tél. (7) 858.88.88

- LES INTERVENTIONS MILITAIRES DE L'U.R.S.S. EN AFRIQUE -

Christiane ALIBERT

Dans les années soixante les pays du Tiers Monde, notamment africains qui ont accédé à l'indépendance ont choisi le modèle politique et constitutionnel de l'ancien colonisateur, français ou britannique. La France a alors conclu un certain nombre de Traités de coopération, textes qui ont soutenu un développement des relations économiques, culturelles et militaires avec ces Etats.

La vague de décolonisation portugaise des années 1975-76 a été plus favorable à l'U.R.S.S. Ces années soixante dix ont aussi vu un certain nombre de coups d'Etat, également favorables à l'U.R.S.S. Nous aurons sans doute, au cours de ce séminaire à nous interroger sur les raisons et les modalités de cette implantation de l'U.R.S.S. dans le Tiers-Monde ; des indépendances et coups d'Etats nous intéressent plus particulièrement car ils ont été accompagnés d'une importante intervention militaire soviétique aidée d'un certain nombre de pays proches politiquement = Cuba, la R.D.A., le Vietnam Il s'agit de l'Angola, de l'Ethiopie et de l'Afghanistan. L'U.R.S.S. a renforcé sa position dans ces pays dans le domaine militaire mais aussi politiquement et économiquement.

Les diplomates soviétiques ainsi que ceux des pays concernés ont

Caja 12

cherché à justifier ce qu'ils appellent *une* "aide militaire" apportée par l'U.R.S.S. Nous avons étudié l'argumentation présentée. Le droit est ici utilisé non pas pour empêcher le recours à la force, mais pour le justifier. Il ne s'agit pas dans la présentation que nous allons faire de la thèse soviétique de juger la politique de l'U.R.S.S., de l'approuver ou de la désapprouver, nous voulons simplement essayer de la synthétiser, de la comprendre et de montrer l'habileté, certaine, des diplomates en ce domaine. Le jugement malheureusement n'est pas possible dans la société internationale, certes il y a bien eu, dans le cas afghan un jugement du Tribunal permanent des peuples sur l'Afghanistan, mais ce Tribunal, issu du Tribunal Russell n'a pas un caractère officiel.

La Cour Internationale de justice n'étant, en principe, pas saisie de différend important (on peut toutefois citer les exceptions de l'affaire des otages américains à Téhéran, et du différend entre les Etats-Unis et le Nicaragua), le Conseil de Sécurité étant souvent bloqué par le droit de veto, les organes de l'O.N.U mis en place en 1945 apparaissent très nettement débordés par l'usage de la force par les Etats. Leur carence est incontestable. Les Etats continuent donc à se faire justice (1) ils continuent à appliquer les règles d'avant 1945, la seule différence est que désormais ils acceptent et même cherchent à se justifier, et à légitimer leur position, soit devant l'O.N.U., soit par le biais de la conclusion de traités bilatéraux de coopération. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'U.R.S.S n'est pas le seul Etat à adopter cette attitude. Depuis 1945 de nombreux Etats, petits et grands, ont eu, et ont encore, dans de nombreuses régions, recours à la force, ils ont toujours utilisé leur imagination et les ressources que le droit peut leur donner pour se justifier. L'analyse des discours et des textes soviétiques nous permettra de montrer que les dirigeants de ce pays ont mis au point une argumentation solide, bien que quelquefois contestable, de leurs interventions militaires, en utilisant à la fois le droit international public applicable entre tous

les Etats de la société internationale (I) et le droit international socialiste applicable entre les membres de la Communauté socialiste et les Etats ayant choisi la voie du socialisme (II).

I - UNE ARGUMENTATION CLASSIQUE = L'UTILISATION DU DROIT INTERNATIONAL PUBLIC :

Les notions d'agression, de légitime défense, de demande d'aide sont des notions classiques du droit international public, que l'on retrouve dans le cas angolais éthiopien et afghan.

- A) UNE AGRESSION CONTRE UN ETAT -

Aux termes de l'article I de la résolution 3314 (XXIX) de l'Assemblée générale "l'agression est l'emploi de la force armée par un Etat contre la souveraineté, l'intégrité territoriale ou l'indépendance politique d'un autre Etat ou de toute autre manière incompatible avec la charte des Nations-Unies". En application de l'article 51 de la Charte "aucune disposition (de celle-ci) ne porte atteinte au droit naturel de légitime défense, individuelle ou collective, dans le cas où un Membre des Nations Unies est l'objet d'une agression armée, jusqu'à ce que le Conseil de Sécurité ait pris les mesures nécessaires pour maintenir la paix et la sécurité internationales".

Ces notions qui paraissent bien définies, sont en réalité diversement utilisées par les Etats. Une action qualifiée de légitime défense par certains est souvent qualifiée d'agression par d'autres. Une agression n'est pas toujours facile à définir et à prouver.

Que ce soit en Angola, en Ethiopie ou en Afghanistan les dirigeants de ces pays et de l'U.R.S.S ont toujours invoqué l'existence d'une agression.

- 1) Au lendemain de l'indépendance en Novembre 1975, la République populaire d'ANGOLA proclamée par le M.P.L.A., et les pays socialistes dénoncèrent l'agression dont fut victime le nouvel Etat de la part à la fois de la réaction intérieure et extérieure (2). Le principal accusé fut l'Afrique du Sud qui a envahi le territoire angolais le 23 Octobre 1975 (3). Derrière l'Afrique du Sud c'est l'existence de toute une "coalition hétéroclite des forces les plus réactionnaires" qui est mise en cause. Dans une lettre au Conseil de Sécurité, le représentant de l'U.R.S.S. constate que l'Angola a été "victime d'une intervention armée des Racistes sud-africains et de détachements divers d'aventuriers-mercenaires, y compris de fascistes portugais qui avaient fui l'Angola, intervention qui a l'appui des forces impérialistes et pro-impérialistes" (S/II.947). Une lettre de Cuba dénonce aussi l'agression du Zaïre contre l'Angola (S/II948) .

Cette agression Sud-Africaine contre le territoire angolais a été condamnée par une résolution du Conseil de Sécurité du 31 Mars 1976 (4). A ce sujet GRANMA, du 3 Avril, écrivit = "La condamnation de l'Afrique du Sud au Conseil de Sécurité constitue une victoire politique et diplomatique retentissante pour le peuple angolais".

- 2) En Ethiopie, c'est en 1977, que la situation apparue désespérée pour cet Etat. Une déclaration de l'agence Tass du 14 Août décrit la situation dans la région : "les opérations militaires continuent de se déployer entre les unités régulières de l'armée somalienne et les troupes éthiopiennes. L'aviation, les chars, l'artillerie y prennent part. On observe des destructions et le nombre des victimes augmente parmi la population civile. Il s'agit en fait d'un nouveau foyer explosif dans la région de la Corne de l'Afrique" (5). Les Soviétiques ont mis l'accent sur le fait que ce sont les Somaliens qui ont entrepris "des opérations d'envergure pour s'emparer du territoire éthiopien" en introduisant "d'importants contingents de troupes régulières camouflées

en Front de libération de la Somalie Occidentale" (6) . La Somalie s'est "emparée de 70 % de la province de Harargue" (Nord de l'Ogaden) et elle a pénétré à 300 Kilomètres au Sud occupant ainsi un cinquième du territoire éthiopien. Les Somaliens sont accusés de vouloir créer " une grande Somalie" en s'appropriant une partie des territoires des pays voisins. Cette situation s'explique par le fait que dans la Corne de l'Afrique, comme d'ailleurs dans toute l'Afrique, les frontières des Etats ne coïncident pas avec les frontières ethniques. Cet héritage de la colonisation n'a pas été remis en cause au moment de la vague d'indépendance, tout au contraire les pays membres de l'O.U.A. ont inscrit dans la Charte de cette organisation le principe de l'intégrité territoriale de chaque Etat. C'est ce principe que la Somalie est accusée d'avoir violé lorsqu'elle s'est livrée à une "agression armée contre l'Ethiopie". Rappelant cette situation particulière à l'Afrique, Fidel Castro déclarait que "le fait qu'un pays puisse conquérir par la force un territoire qu'il revendique aurait constitué un précédent conduisant à une véritable catastrophe pour toute l'Afrique" (7) Tous les écrits des auteurs soviétiques insistent sur la nécessité de défendre le principe de l'intégrité territoriale inscrit dans la Charte de l'O.N.U. et repris dans la Charte de l'O.U.A. Il en est de même des dirigeants soviétiques. Ainsi M. Gromyko a réaffirmé qu'en Afrique comme en Europe il importe beaucoup, non seulement de proclamer, mais aussi de respecter en fait le principe de l'intégrité territoriale des Etats et de l'inviolabilité des frontières" (8) C'est donc pour rester "fidèle aux principes du droit international, de la justice, de l'humanité" (9) que l'U.R.S.S a apporté son aide à l'Ethiopie.

On retrouve la même analyse dans le communiqué commun soviéto-éthiopien du 5 Avril 1978 (10).

En agressant l'Ethiopie, les "milieux impérialistes" sont accusés en fait d'avoir des visées plus lointaines. "Les événements déclarait M. Podgorny démontrent que les impérialistes voudraient établir leur contrôle sur cette région avec l'aide de certains pays arabes en premier lieu l'Arabie Saoudite,

et ceci en violation des droits légitimes des autres Etats et peuples de cette région, au détriment des intérêts de la libre navigation internationale" (11) Vouloir "détacher" l'Erythrée de l'Ethiopie "c'est vouloir priver l'Ethiopie de son accès à la mer et chercher à établir ainsi un contrôle stratégique sur la mer rouge". (12).

Le Conseil de Sécurité n'a pas pu se prononcer sur ce différend, il n'a pas été officiellement saisi de cette question.

3) A partir de décembre 1979 les articles, déclarations en provenance soit du gouvernement Karmal, soit du gouvernement soviétique sont innombrables, et défendent la même thèse : l'Afghanistan a été victime d'une agression, d'une "guerre non déclarée" (13). Les accusations sont portées contre un certain nombre d'Etats. Le premier visé est le Pakistan. Il existerait dans ce pays, plusieurs bases contre-révolutionnaires dont la plus importante se situe dans le Peshawar (14). Ces bases auraient été établies après la révolution d'avril, les attaques auraient commencé dès les premiers jours de mai 1978, et auraient pris beaucoup d'ampleur à partir du printemps 1979, "au moment où l'impérialisme a perdu ses positions en Iran". A l'appui de ses affirmations le représentant de l'U.R.S.S. au Conseil de Sécurité et à l'Assemblée Générale en janvier 1980, a cité la presse occidentale, comme le Washington Post du 2 février 1979 ou le New York Times du 16 avril 1979, journaux qui ont décrit ouvertement ses bases. Les troupes pakistanaïses sont également accusées d'intervention directe, contre l'Afghanistan (15). Mais le Pakistan n'est que "le tremplin des impérialistes", les principaux instigateurs de l'agression sont les Etats-Unis, "l'impérialisme américain", et la Chine, "l'hégémonisme de Pékin".

Les Etats-Unis, par le biais de la C.I.A. sont accusés de subventionner les bases d'entraînement et d'équiper en armes "les bandits". En mars 1981, les Soviétiques n'ont pas manqué d'utiliser la déclaration de M. Reagan en faveur d'une aide militaire aux "Combattants de la liberté", pour affirmer que le Président américain avait "pratiquement reconnu que les Etats-Unis menaient une agres-

sion armée contre la République démocratique d'Afghanistan depuis le territoire pakistanais". Désormais "l'agression américaine est officiellement légalisée", il s'agit même d'une escalade de l'intervention capitaliste". Ce sont bien, en concluent-ils, "les Etats-Unis qui ont déclenché et qui poursuivent la guerre non déclarée contre l'Afghanistan " (16)

Mais les Soviétiques ne se bornent pas à critiquer l'attitude des Etats-Unis seulement à l'égard de l'Afghanistan, dans son interview à la Pravda, M. Brejnev a déclaré que c'est à partir de la session de mai 1978 du Conseil de l'O.T.A.N., que "les milieux dirigeants des USA et de quelques autres pays... ont adopté une orientation hostile à la cause de la détente, une orientation visant à l'escalade de la course aux armements, conduisant à une aggravation du danger de guerre". En Décembre 1979, outre la situation en Afghanistan même, les Soviétiques s'en prennent également "au tapage antisoviétique haineux soulevé à ce sujet en Amérique" tapage qui a "battu probablement tous les records précédents", et à l'adoption par l'O.T.A.N du plan de déploiement dans plusieurs pays européens de nouveaux missiles américains. Pour les Soviétiques la situation en Afghanistan fait partie de tout un ensemble de faits qui témoigne du comportement agressif adopté, depuis quelques années, par les Etats-Unis:

La Chine est accusée d'aider à la formation et à l'armement des rebelles. A l'Assemblée générale de l'O.N.U., le 11 Janvier 1980, le représentant de l'U.R.S.S a affirmé que les expansionnistes chinois ont organisé des activités subversives en Afghanistan au moyen de groupements maoïstes. Pour l'Agence Tass, la Chine a transformé la frontière sino-afghane en "une source de tension permanente" (17)

M. Gromyko, dans sa conférence de Presse du 25 Avril 1980 à Paris, ayant décrit les milliers et milliers d'hommes équipés d'armes étrangères pénétrant sur le territoire afghan, ajoutait "pour utiliser le langage de la Charte des Nations Unies c'est une agression caractérisée". Deux articles publiés dans des revues soviétiques, "L'agression et le droit international" de M. Rybatov, dans la Vie internationale, et "la guerre non déclarée contre l'Afghanistan" de M. Avakov dans Temps nouveaux ont développé cette analyse (18). Ces auteurs citent également la Charte des Nations Unies et notamment le principe de non recours à la force, la définition de l'agression adoptée par l'Assemblée générale et notamment son article 3 & g qui vise l'existence de bandes armées, avant de conclure : "les actes qu'entreprennent les USA et leurs complices contre l'Afghanistan sont qualifiés sans ambiguïté dans les documents mis au point et votés par l'O.N.U., ils ont commis une agression armée."

La question Afghane a été portée devant le Conseil de Sécurité mais les représentants afghans et soviétiques ont invoqué l'article 2 §. 7 de la Charte. On peut noter que les deux affirmations, agression armée d'une part, et affaire intérieure d'autre part, sont totalement incompatibles, ou il y a une agression armée et dans ce cas il ne peut s'agir d'une affaire intérieure et le Conseil de Sécurité est compétent pour en connaître, ou il s'agit d'une affaire intérieure, mais dans ce cas la présence de troupes soviétiques en Afghanistan est illégale. L'U.R.S.S. disposant, en tant que membre permanent, du veto, a pu utiliser ce droit pour bloquer le fonctionnement du Conseil de Sécurité. L'Assemblée générale ne s'est pas prononcée directement sur la question de l'agression, elle a seulement réaffirmé les principes de la Charte, a déploré "vivement" l'intervention armée en Afghanistan, et a demandé le retrait des troupes étrangères.

D'autres organisations internationales et de très nombreux Etats se sont prononcés plus nettement sur l'action militaire soviétique et ont jugé qu'elle était incompatible avec les principes inscrits dans la Charte et dans de nombreux textes comme l'Acte final d'Helsinki, le principe de non recours à la force, de non ingérence dans les affaires intérieures, de respect de l'intégrité territoriale de l'Etat, mais aussi le droit des peuples à l'autodétermination, le respect du statut de non aligné, la stabilité des relations régionales et internationales, la détente, le principe de modération et de responsabilité dans les conduites des affaires internationales.....

Pour tous les Etats et les organisations internationales qui ont condamné la présence militaire soviétique en Afghanistan l'agression ne se situe pas du côté du Pakistan, des Etats-Unis ou de la Chine mais du côté de l'U.R.S.S. (19) On citera aussi le jugement du Tribunal permanent des peuples sur l'Afghanistan = "La pénétration et le maintien des troupes soviétiques sur le territoire Afghan est, au sens du droit international une agression prohibée par l'article 2 p. 4 de la Charte. définie comme telle par la résolution 3314 de l'Assemblée générale."

Mais pour l'U.R.S.S. l'agression extérieure est certaine, et les pays victimes de l'agression ont demandé son aide militaire.

- B) UNE DEMANDE D'AIDE MILITAIRE :

Dans la pratique internationale un Etat invoque souvent l'existence d'une demande d'aide présentée par un Etat victime d'une agression pour justi-

fier l'envoi de ses forces armées. Cette justification repose sur l'article 51 de la Charte et sur l'application de Traités bilatéraux de coopération. Le plus souvent les Etats donnent une interprétation extensive, pour ne pas dire erronée de l'article 51 en considérant qu'ils lui appartient de juger de la réalité de l'agression et de prendre toutes les mesures nécessaires pour y faire face, en refusant toute possibilité au Conseil de Sécurité de discuter du différend et de prévoir un règlement possible ou des mesures de sanctions.

De plus peut-on admettre la légalité de traités prévoyant l'utilisation de la force alors que l'un des principes de base de la société internationale est le non-recours à la force ?

La légalité de certaines interventions militaires ne concerne d'ailleurs pas seulement l'U.R.S.S. Les exemples en ce domaine sont nombreux, de la doctrine Truman, à la pratique française en Afrique en passant par la doctrine Eisenhower ou la doctrine Johnson.

Quelque soit les problèmes posés par cette question juridique, l'U.R.S.S. a toujours attaché une grande importance à l'existence d'une demande d'aide militaire de l'Etat victime, à ses yeux, d'une agression. Si les demandes de l'Angola et de l'Ethiopie sont incontestables, il ne va pas de même de celles de l'Afghanistan.

- 1) POUR FAIRE FACE AUX TROUPES D'AFRIQUE DU SUD, le GOUVERNEMENT ~~NETO~~ a demandé l'aide de pays amis. il fait appel à la "solidarité internationale".

M. José EDUARDO DOS SANTOS déclarait, le 1er Décembre 1976 à l'O.N.U, qu'à la suite de cette demande "a surgi la prompte réponse internationaliste de la majorité des pays socialistes et des pays progressistes d'Afrique, mais ajoutait-il, l'appui décisif de l'U.R.S.S et de la République Socialiste de Cuba se détacha indiscutablement". (13)

En fait l'aide n'est pas nouvelle, l'U.R.S.S. a poursuivi l'assistance au mouvement de libération nationale, le M.P.L.A. , devenu le parti au pouvoir, les Izvestia qualifie cette transformation de l'aide à un mouvement de libération, en aide à un Etat de "naturelle". (14).

La coopération entre l'Angola et l'U.R.S.S a été confirmée par le Traité d'Amitié et de coopération du 8 Octobre 1976 qui prévoit dans son article 10 que les parties "afin de renforcer leur défense, continueront de développer leur coopération militaire dans le cadre des accords conclus".

A l'époque des demandes on aurait peut être pu discuter de la légalité du gouvernement Neto étant donné que le 11 Novembre 1975, deux Républiques furent proclamées en Angola, la République populaire d'Angola par le MPLA, et la République populaire démocratique de l'Angola par l'UNITA et le FNLA, mais bien vite le MPLA l'emportant sur le terrain, grâce à l'aide cubaine et soviétique, une vague de reconnaissances consacra la République populaire d'Angola.

2) En Ethiopie, l'aide soviétique et cubaine fut, dans un premier temps, niée. L'Ethiopie, déclarait le Ministre des Affaires étrangères de ce pays, le 10 Août 1977, n'a pas besoin de l'aide de troupes étrangères pour repousser les envahisseurs somaliens (21). La simple observation de la situation sur place avec la transformation en victoire éclatante de la déroute des forces éthiopiennes constatée unanimement, ne pouvait s'expliquer que par une aide en hommes et en matériel venus de l'extérieur. Le 14 février 1978, l'agence Tass déclarait que "l'aide matérielle et technique de l'U.R.S.S. à l'Ethiopie" avait pour but de "repousser l'agression somalienne".

Si la participation militaire soviétique et cubaine sur le front de l'Ogaden a été reconnue, il n'en va pas de même sur le front de l'Erythrée, même si elle a été demandée (22) et même si elle est quasi-certaine (23).

Cette aide a été confirmée par le Traité d'amitié et de coopération du 20 Novembre 1978 qui prévoit dans son article 10 qu'en "vue d'assurer leur capacité défensive les Hautes Parties Contractantes poursuivront leur coopération dans le domaine militaire".

3) La situation en Afghanistan est encore plus complexe. Les dirigeants afghans et soviétiques ont été amenés à plusieurs reprises à expliquer dans quelles circonstances et sur la base de quels textes, une aide militaire avait été demandée à l'U.R.S.S. De ces différentes déclarations on apprend tout d'abord qu'il y a eu plusieurs demandes d'aides envoyées à l'U.R.S.S. M. Brejnev a précisé que "s'opposant à l'agression extérieure la direction afghane, encore sous le président Taraki, et plus tard également, s'était

adressée à maintes reprises à l'Union Soviétique lui demandant son aide". M. Karmal a été très précis sur ce point, en 1979, le "gouvernement légal" aurait demandé 14 fois à l'Union Soviétique de lui prêter aux termes du traité conclu en 1978 une aide militaire limitée pour faire face à la guerre non déclarée contre l'Afghanistan.

Les Soviétiques, dans un premier temps, n'ont pas accepté de répondre à ces demandes, ils se sont bornés, a déclaré M. Brejnev, à mettre "en garde qui de droit que si l'agression ne cessait pas (L'U.R.S.S.) n'allait pas abandonner le peuple afghan dans le malheur". Mais il est arrivé un moment où, d'après M. Brejnev, l'U.R.S.S. ne pouvait plus "ne pas répondre. Agir autrement aurait signifié livrer l'Afghanistan pour être déchiquetée par l'impérialisme.... Agir autrement aurait signifier, assister passivement à la formation à (la) frontière (de l'U.R.S.S) d'un foyer d'une sérieuse menace à la sécurité de l'Etat soviétique".

Pour les dirigeants soviétiques et afghans ces demandes s'appuient sur trois textes internationaux: L'article 4 du Traité d'amitié du 5 décembre 1978, l'article 51 de la Charte et un extrait de la résolution 387 du 31 mars 1976. Les deux premiers textes sont cités dans toutes les déclarations, toutes les notes diplomatiques, tous les articles des représentants afghans et soviétiques, le troisième texte est plus rarement invoqué.

L'article 4 du Traité d'amitié, de bon voisinage et coopération même si ses clauses ont été qualifiées de "claires et nettes" par M. Brejnev, est en réalité assez vague. Il se borne à dire qu'"agissant dans l'esprit des traditions d'amitié et de bon voisinage et dans l'esprit de la Charte de l'ONU, les Hautes Parties contractantes entreprendront des consultations et, d'un commun accord, appliqueront les mesures nécessaires afin d'assurer la sécurité, l'indépendance et l'intégrité territoriale des deux pays. Dans l'intérêt du renforcement de leur capacité défensive, les Hautes Parties contractantes continueront à développer leur coopération dans le domaine militaire sur la base des accords correspondants conclus entre elles". C'est ce texte qui permet aux dirigeants soviétiques et afghans de soutenir qu'il n'y a pas eu une "intervention", une "ingérence", ou même une "agression" de la part de l'U.R.S.S., mais tout au contraire une aide, une mesure de coopération. "Il est de notre droit le plus absolu, a affirmé M. Karmal de nous appuyer sur un pays avec lequel nous avons un Traité d'amitié et de coopération. Chaque pays jouit de ce droit et ce n'est pas la première fois au cours de l'histoire qu'un pays a recours à une aide multiforme et notamment militaire".

La notion de légitime défense qui repose sur l'article 51 de la Charte, fut souvent invoquée notamment lors des débats consacrés à la question

afghane au Conseil de Sécurité et à l'Assemblée Générale par les représentants afghans et soviétiques. Quant à M. Karmal il a été, à ce sujet, rapide mais catégorique : "le caractère légal, du point de vue du droit international de la demande d'aide militaire adressée par l'Afghanistan à l'Union Soviétique et sa légalité fondée sur l'accord soviéto-afghan et l'article 51 de la Charte sont prouvés. Je n'y reviendrai donc pas".

La résolution 387 du 31 Mars 1976 votée par le Conseil de Sécurité à la suite d'une agression contre l'Angola qui reconnaît "le droit naturel et légitime de chaque Etat dans l'exercice de sa souveraineté, à demander l'assistance de tout autre Etat ou groupes d'Etats" est citée en exergue du chapitre consacré à l'assistance apportée par l'U.R.S.S. à l'Afghanistan dans le document "Undeclared War", brochure diffusée par le Ministère des Affaires étrangères de Kaboul; elle a également été invoquée par le représentant soviétique lors du débat à l'Assemblée de l'ONU le 11 Janvier 1980.

A quelle demande les dirigeants soviétiques ont-ils finalement répondu ? Si l'on s'en tient aux déclarations des responsables afghans et soviétiques, la réponse est délicate car les précisions données ne concordent pas toujours. Amin, qui a été violemment critiqué par B. Karmal et par les Soviétiques, aurait toutefois présenté une demande d'aide militaire à l'U.R.S.S. (24) On peut alors raisonnablement se poser la question de savoir pourquoi Amin, dénoncé comme agent de la CIA, a fait appel à l'U.R.S.S. B. Karmal a précisé d'une part que ce sont "les forces patriotiques saines du Conseil Révolutionnaire, organe suprême de l'Etat et du Comité Central du PDPA", qui ont "exigé d'Amin qu'il redemande une aide militaire à l'U.R.S.S." et d'autre part qu'un refus d'Amin aurait signifié "se dévoiler, jeter le masque". (25). Quelques jours ou même quelques heures après avoir envoyé cette éventuelle demande, Amin a été remplacé par M. Karmal qui a alors "endossé" et confirmé la requête précédente. Sans fournir aucun nom, ni aucune date, le représentant afghan au Conseil de Sécurité a déclaré que "conformément aux décisions unanimes des "Loya jergas" ou grandes Assemblées Nationales comprenant les représentants élus et représentants toutes les couches et aspirations du peuple afghan, le gouvernement a été autorisé à demander une aide matérielle à l'Union Soviétique afin d'éliminer les menaces contre l'indépendance, la souveraineté nationale et l'intégrité territoriale du pays". En ce qui concerne la demande de Karmal, elle a sans doute existé, mais elle n'a pu être envoyée qu'après le début de l'entrée des Soviétiques sur le territoire afghan. On retrouve le scénario utilisé en 1956 en Hongrie. La question qui fut posée à l'époque, de la légitimité du nouveau gouvernement, peut être posée aujourd'hui. Le gouvernement Karmal a-t-il été formé dans le respect des règles constitutionnelles ? Il est bien difficile de répondre

de façon précise car on ne connaît pas exactement par qui et dans quelles conditions Karmal a été nommé aux postes de Secrétaire général du Parti, et de Président du Conseil révolutionnaire. Mais en dehors du strict respect des textes constitutionnels on peut également tenir compte des particularités de l'Etat afghan. On dispose sur ce point de l'analyse d'un spécialiste de ce pays, M. Centlivres. A la question "qu'est-ce qu'un pouvoir légitime en Afghanistan ?", il répond qu'il faut se méfier de notre cadre conceptuel occidental où la légitimité se mesure en termes de majorité, de vote, de consensus". En Afghanistan, le pouvoir était "lié aux relations personnelles et subordonnées que le chef traditionnel avait avec l'Emir de Kaboul et la légitimité de ce dernier était liée à une certaine conception de sa justice comme arbitrage entre ses subordonnés et aussi à sa capacité d'écarter les malheurs et les désordres et d'être le défenseur de l'orthodoxie religieuse". Appliquant cette conception à la situation actuelle en Afghanistan il poursuit : "à ce point de vue, la présence des Russes à Kaboul représente le maximum d'illégitimité Les Russes armés de mitraillettes représentent pour beaucoup une image particulièrement choquante, celle d'étrangers imposant leur loi par la force à des autochtones". (26).

En droit international il est généralement admis qu'un gouvernement qui n'a pas été formé en respectant les formes constitutionnelles puisse devenir un gouvernement légal s'il est prouvé qu'il est un gouvernement effectif qui contrôle le territoire étatique; or, plusieurs années après l'entrée des troupes soviétiques le gouvernement Karmal n'a pas réussi à s'imposer et la présence soviétique est contestée par une grande partie de la population, même si elle a été légalisée lors de la visite d'amitié du Ministre des Affaires étrangères à Moscou le 13 Mai 1980, (27) et confirmée par un texte ratifié par le Présidium du Soviet Suprême.

On remarquera que la légitimité des demandes d'aides présentées par l'Afghanistan a fait l'objet d'une argumentation plus développée que les précédentes, de la part des Soviétiques et des Afghans. N'est-ce pas simplement parce qu'elles sont beaucoup plus contestables ?

L'argumentation fondée sur le droit international, agression, demande d'aide, légitime défense est complétée par une argumentation particulière fondée sur le droit international socialiste.

II - Une argumentation propre au monde socialiste

Au cours des XXIVe et XXVe Congrès du Parti communiste de l'URSS les dirigeants de ce pays ont redéfini les principes de politique extérieure et ont vu dans les "Etats libérés" une force avec laquelle il fallait désormais

compter. Pour les Soviétiques on assiste, comme l'avait prévu Lénine, à la "phase où tous les peuples d'Orient contribuent à régler les destinées du monde".

L'existence de ces pays libérés, ainsi que toute une série d'autres éléments, la crise économique en Occident, le rétablissement de l'équilibre militaire font que les Soviétiques sont persuadés que l'équilibre des forces dans le monde s'est modifié en leur faveur, en faveur du socialisme. Le courant est jugé irréversible, et doit d'après la doctrine marxiste léniniste, aboutir à la victoire inéluctable du communisme. Un arrêté du Comité central du Parti Communiste de 1979 souligne que "la consolidation des positions du socialisme mondial, de toutes les forces progressistes permet de réunir les conditions propices pour l'édification du communisme, pour le déploiement d'une offensive idéologique contre l'impérialisme, et l'hégémonisme, contre le militarisme et la réaction".

L'importance prise par ces Etats libérés ayant choisi le socialisme, suscite des tentatives d'ingérence de la part "des impérialistes"; or, les dirigeants soviétiques considèrent, étant donné le rôle de leur pays au sein du monde socialiste, qu'ils ne peuvent pas se désintéresser de leur évolution politique. Le soutien est en général moral et économique, mais il peut être aussi, si celui-ci est nécessaire, militaire. Dans son rapport au 26e Congrès du P.C. de L'U.R.S.S., M. Brejnev reconnaissait que L'U.R.S.S., "en commun avec les autres pays frères" aide "les Etats libérés à renforcer leur capacité de défense lorsqu'ils le demandent".

Cette aide est apportée au nom du principe de l'internationalisme socialisme, au nom de la solidarité internationale qui unit les Etats socialistes et notamment le premier d'entre eux l'U.R.S.S., et les Etats libérés qui ont choisi la voie du socialisme. Que ce choix soit volontaire ou non, accepté ou non par la population n'a pas beaucoup d'intérêt pour l'U.R.S.S.. Cette attitude des Soviétiques n'est même pas, tout au moins pour ces derniers, jugée contraire à la célèbre notion de "détente". M. Brejnev n'a jamais caché que la détente, telle qu'elle est interprétée par l'U.R.S.S. n'est pas incompatible avec la lutte contre l'impérialisme, et avec la défense du socialisme réel.

C'est à une agression impérialiste (A) que répond L'U.R.S.S. en exerçant son devoir internationaliste (B).

A) Une agression impérialiste

L'agression dont ont été victime l'Angola, l'Ethiopie et l'Afghanistan n'est pas une simple agression armée, au sens du droit international,

elle est aussi une agression contre "les conquêtes socio-économiques" du peuple angolais, contre "les acquis révolutionnaires" du peuple éthiopien et contre "les acquis de la Révolution d' Avril" en Afghanistan. L'agression est donc aussi idéologique.

1) Après l'accession de son pays à l'indépendance le président Neto annonça, " la poursuite de la guerre révolutionnaire menée par un front uni de toutes les forces anti-impérialistes pour libérer complètement l'Angola" (28). A ce sujet, Fidel Castro a parlé de "seconde guerre de libération", c'est-à-dire de lutte pour "la deuxième indépendance", de lutte pour l'indépendance politique et économique. Pour les dirigeants angolais l'agression contre leur pays visait son indépendance politique et économique, son régime, elle visait à l'empêcher de s'affirmer en tant que "pays progressiste" en portant atteinte à ses "acquis socio-économiques et politiques", et non pas à ces conquêtes socialistes car au moment des faits l'Angola n'était pas considéré comme un Etat socialiste.

La situation angolaise toutefois a rapidement évoluée. Le premier Congrès du M.P.L.A, en décembre 1977, devait reconnaître et consacrer le caractère socialiste de l'Etat angolais (29). Le M.P.L.A. est devenu un "parti d'avant garde de la classe ouvrière s'inspirant de la doctrine marxiste léniniste". M. Neto, dans son rapport, a fixé comme but à atteindre pour son pays "la réalisation de la démocratie populaire et du socialisme". (30). Le programme du Parti, voté à l'unanimité par le Congrès prévoit l'alliance entre la paysannerie, l'intelligensia révolutionnaire et la classe ouvrière afin d'exercer "une dictature démocratique révolutionnaire, visant la réaction extérieure et intérieure tout en préparant la dictature du prolétariat pour l'étape de l'édification socialiste". Rendant compte de ces travaux le soviétique V. Sidenko écrit que "le thème de la solidarité révolutionnaire de l'Angola et de l'U.R.S.S. a traversé les travaux des révolutionnaires angolais".

2) L'orientation nouvelle de l'Ethiopie, qui en fait un "Etat libéré", date de la destitution de l'Empereur Haïlé Selassié. Le régime éthiopien s'est radicalement modifié, "de profondes transformations socio-économiques" ont eu lieu. MM. Sofinski et Khazounov citent le programme de la révolution nationale démocratique qui donne au C.M.A.P., le Comité militaire administratif provisoire, "le rôle dirigeant dans le processus révolutionnaire" et notent, qu'au début de l'année 1978, ce comité se préparait à "fonder un nouveau parti politique d'avant-garde fidèle aux principes du socialisme scientifique" (31).

La nécessité de défendre les "acquis révolutionnaires" du peuple éthiopien apparaît dans les déclarations, les communiqués et surtout dans le traité d'amitié et de coopération entre l'U.R.S.S. et l'Ethiopie. Dans le communiqué publié, en avril 1977, après la visite du Colonel Mengistu à Moscou, il

est précisé que les deux parties "ont accordé une attention toute particulière à la défense des acquis révolutionnaires du peuple éthiopien, contre les menées de la réaction intérieure et extérieure" (32). Le 20 Novembre 1978, les deux Etats signaient, à Moscou, un Traité d'amitié et de coopération où ils déclarent qu'ils "coopéreront étroitement et sous toutes les formes en vue de garantir les conditions pour conserver et développer les acquis sociaux et économiques de leurs peuples". (33).

En attaquant l'Ethiopie, la Somalie a porté atteinte "aux acquis révolutionnaires" du peuple éthiopien. MM. Sofinski et Khazanov font d'ailleurs remarquer que la Somalie n'a pas agressé l'Ethiopie jusqu'en 1974, c'est-à-dire pendant "le régime impérialiste", elle l'a seulement fait du moment où la Révolution "battait son plein".

Si c'est la Somalie qui en attaquant l'Ethiopie a porté atteinte aux "acquis révolutionnaires" du peuple éthiopien, les principaux responsables, sont les "milieux impérialistes" et les régimes "réactionnaires" arabes. D'après une déclaration du commandant éthiopien ces pays "accordent une aide importante aux milieux expansionnistes de la Somalie et lui livrent des armes modernes en vue d'intensifier la guerre d'agression contre l'Ethiopie". Pour un commandant éthiopien "les dépositions des prisonniers et les trophées pris au cours des combats sur le front oriental apportent une preuve irréfutable de cette affirmation" (34). Pour les Soviétiques "les ambitions chauvines des leaders somaliens sont encouragées par les Puissances impérialistes et leurs complices les régimes réactionnaires arabes" qui leur ont promis "une aide politique, militaire et financière ... les incitant (ainsi) à agresser l'Ethiopie". Les pays membres de l'O.T.A.N., certains pays arabes mais aussi la Chine ont été accusés d'avoir livré des armes à la Somalie afin "d'équiper les unités de l'armée régulière (qui ont) envahi l'Ethiopie" (34b).

Il faut rappeler que la Somalie, avant d'être accusée d'être soutenue et aidée par les "régimes impérialistes et réactionnaires" arabes, avait de très bonnes relations avec l'U.R.S.S. et qu'elle a toujours proclamé son adhésion au socialisme scientifique. On peut d'ailleurs se demander si cette mise en cause des régimes impérialistes et réactionnaires arabes ne permet pas, aux dirigeants soviétiques de minimiser la responsabilité de la Somalie. C'est ce qui semble ressortir d'un article de M. Vorobiov "les récidives de la politique colonialiste en Afrique" publié par la "Vie Internationale" (35) Certes la Somalie a déclenché les "hostilités contre l'Ethiopie et les troupes somaliennes ont envahi son territoire" mais, pour l'U.R.S.S., ce sont "les ennemis de l'Ethiopie révolutionnaire et principalement les Etats-Unis qui ont poussé" la Somalie dans la voie de l'expansion territoriale et en dépit de toutes les normes du

droit international ont commencé à armer intensément l'agresseur". Le but final recherché est "d'étouffer la révolution éthiopienne" et de "détourner le peuple somalien de la voie progressiste choisie par lui". D'après la déclaration de l'Agence Tass du 14 Août 1977 ce sont des tentatives qui ont pour objet "d'arracher la Somalie et l'Ethiopie à leurs alliés et amis naturels". (36)

Toutefois si l'on tient compte des appels désespérés et des critiques adressées par M. BARRE, le Chef d'Etat somalien, aux Occidentaux pour leur passivité à l'égard de son pays on peut demeurer sceptiques sur l'influence des Etats-Unis ou, pour reprendre l'expression des Soviétiques et des Ethiopiens, sur le rôle des "milieux impérialistes". Quoiqu'il en soit,

~~il faut ajouter~~ il faut ajouter que ce n'était pas seulement le régime éthiopien qui était visé, c'était tous les régimes progressistes de la région. M. Galperine dénonça les "tentatives visiblement concertées des milieux impérialistes et de certains régimes réactionnaires arabes pour mettre à genoux l'Ethiopie révolutionnaire et ramener à zéro les conquêtes progressistes des peuples de cette région". (37)

- 3) Les relations entre l'Afghanistan et l'U.R.S.S. se sont développées en 1961-1963. Lors du blocus décidé par le Pakistan, elles se concrétisent en 1973 par la signature d'un accord de développement sur la coopération économique. Mais il s'agit alors des relations économiques classiques entre l'Etat et notamment entre Etats voisins. La Révolution d'Avril 1978 a profondément bouleversé la situation.

Pour M. Karmal la Révolution d'Avril est "une composante indissociable du grand processus révolutionnaire qui se déroule dans le monde. Ce processus renversant et supprimant le pouvoir des oppresseurs a commencé en 1917 avec la Grande Révolution Socialiste d'Octobre en Russie" (38). Le modèle reste l'U.R.S.S. car "les réalisations de l'Union Soviétique sont un exemple enthousiasmement pour tous les mouvements de libération nationale et populaire dans les jeunes Etats qui se sont engagés dans la voie de l'édification d'une société libérée de l'exploitation de l'homme par l'homme" (39). La deuxième étape de la "glorieuse révolution" s'est ouverte, le 25 Décembre 1979, avec la chute d'Amin. "Karmal a dénoncé "la machine tortionnaire d'Amin et ses hommes de main, bourreaux, barbares, usurpateurs et assassins de dizaines de milliers" d'afghans. Amin est aussi jugé responsable de la mort de Taraki, il est décrit comme "un aventurier" et un "intrigant politique" et surtout comme "un agent

de la CIA" qui voulait "discréditer la révolution d'Avril". ⁽⁴⁰⁾ Depuis cette nouvelle étape l'esprit unitaire et de discipline révolutionnaire s'étend et s'affirme parmi les masses populaires, la foi du peuple dans les principes fondamentaux de la Révolution d'Avril se fortifie" (41). Ce régime "n'a pas immédiatement pour devoir de réaliser le socialisme", mais il lui "incombe, à titre national et historique, de développer et de consolider les assises progressistes, acquis de la Grande Révolution Saur" (42). Ce processus révolutionnaire est qualifié "d'irréversible" par les Afghans et par les Soviétiques. Mais "l'Afghanistan, dans sa lutte menée pour atteindre les objectifs de la Révolution d'Avril, s'est heurté à des provocations soigneusement préparées sur une vaste échelle par les milieux impérialistes et les forces d'hégémonisme dans le but de réduire à néant les conquêtes révolutionnaires du peuple Afghan" (43). Cette révolution s'est heurtée aux "forces impérialistes et réactionnaires" qui cherchent à porter atteinte aux "acquis" de la révolution. Ces atteintes font partie de "la lutte acharnée qui se déroule dans le monde entre les forces de la révolution et du progrès et celles de la réaction et de l'impérialisme". (44)

Les Etats impérialistes qui portent atteinte aux acquis de la révolution sont les complices des "contre-révolutionnaires", des "rebelles", des "bandits" c'est-à-dire des afghans ayant pris les armes contre le gouvernement en place, qui sont accusés d'assassiner des paysans, des ouvriers, des femmes, des enfants, de piller les denrées alimentaires, de tuer la bétail, de saccager les boutiques, de dynamiter les routes et les hôpitaux... M. Avakou, s'est livré à une analyse de la situation de ces "rebelles". Il refuse tout d'abord la présentation faite en Occident, qui tend à les considérer comme des "combattants convaincus luttant contre le pouvoir, comme des défenseurs de l'Islam, des volontaires qui veulent libérer leur patrie". Ce ne sont pas, selon la terminologie utilisée en Droit International, des "volontaires" mais des "mercenaires". A l'appui de sa thèse l'auteur cite la Déclaration sur l'octroi de l'Indépendance aux pays et aux peuples coloniaux adoptée par l'Assemblée générale qui précise que la "pratique consistant à utiliser des mercenaires contre les mouvements de libération nationale et d'indépendance est un acte criminel et que les mercenaires eux-mêmes sont des criminels hors la loi"; la Déclaration relative aux principes du droit international touchant les relations amicales et la coopération entre les Etats qui prévoit que "chaque Etat a le devoir de s'abstenir d'organiser ou d'encourager l'organisation de forces irrégulières ou de bandes armées, notamment de bandes de mercenaires en vue d'incursion sur le territoire d'un autre Etat", la résolution 3103 qui donne une définition du mercenaire, l'article 47 du Premier Protocole

additionnel aux Conventions de Genève sur la protection des victimes de guerre, et le projet de Convention Internationale contre les activités des mercenaires. M. Avakov abandonnant la terminologie utilisée en droit international va même encore plus loin, "ils font ce qui plaît aux féodaux, aux colonialistes..... C'est sur leurs ordres avec leurs armes et leur argent qu'ils commettent des crimes. Ainsi ces bandits doivent-ils être considérés comme des tueurs à gages". (45)

Si en Droit International Public l'agression armée nécessite une demande d'aide de la part de l'Etat victime, en Droit International Socialiste c'est l'U.R.S.S. qui décide, en tant que chef de file de "l'aide" à apporter à l'Etat victime d'une agression impérialiste" au nom de son devoir internationaliste.

- B) UN DEVOIR INTERNATIONALISTE DE L'U.R.S.S. :

Si l'U.R.S.S. a un devoir internationaliste à l'égard des pays appartenant à la Communauté Socialiste, elle a aussi un devoir internationaliste à l'égard de pays comme l'Angola, l'Ethiopie ou l'Afghanistan qui n'appartiennent pas à cette Communauté, mais qui sont des "pays libérés ayant choisi la voie du socialisme", étape transitoire vers le socialisme. Les Etats Socialistes et les Etats libérés ayant choisi la voie socialiste sont, d'après une expression de l'hebdomadaire Temps Nouveaux, "des alliés naturels", qu'aucune "contradiction objective ne divise" et qui luttent ensemble contre l'impérialisme et le colonialisme (46). Dans son rapport au Comité Central du Parti Communiste et au Soviet Suprême, M. Brejnev rappelait que les Etats libérés qui se sont engagés vers le socialisme" ont en la personne des pays socialistes, des amis fidèles et sûrs prêts à leur apporter tout le soutien et l'aide possibles dans leur marche vers le progrès. Un soutien ajoutait-il, qui n'est pas seulement moral et politique mais aussi économique et pratique, jusque et y compris, l'aide apportée dans le renforcement de leur défense" (47)

- I) M. Neto a affirmé à ce sujet qu'il était normal que l'U.R.S.S. ait joué "un rôle extrêmement important... dans la conquête de l'indépendance angolaise, puisque ce pays est "à juste titre l'avant-garde du développement historique des peuples" et qu'il est "en train de bâtir le communisme ayant parcouru une voie révolutionnaire qui suscite l'admiration générale, une voie

qui l'a conduit de la société d'exploitation au socialisme et à la naissance de l'internationalisme prolétarien" (48). L'U.R.S.S. et l'Angola se sont engagés à défendre "les conquêtes socio-économiques" Angolaises dans l'article 2 du Traité d'amitié et de coopération du 8 Octobre 1976, Traité qui pour M. Brejnev marque "un nouveau pas en avant dans le renforcement de la grande amitié qui lie le monde socialiste et les jeunes Etats libérés" (49).

- 2) En Ethiopie c'est, comme nous l'avons vu, le 20 Novembre 1978 que fut conclu le Traité d'amitié et de coopération qui prévoit la défense et le développement des "acquis sociaux et économiques" du peuple Ethiopien. Quelques mois auparavant M. MENGISTU - lors d'une visite en U.R.S.S. avait exprimé à M. Brejnev "sa reconnaissance pour l'attention personnelle inlassable qu'il porte à la lutte du peuple de l'Ethiopie, pour l'aide internationaliste et le soutien accordé par l'Union Soviétique à la révolution éthiopienne". (50)

- 3) Au lendemain du "coup de Kaboul" le gouvernement chinois, dans une déclaration du 29 Décembre 1979 a posé la question de savoir si l'U.R.S.S. avait décidé d'étendre la doctrine Brejnev au delà du cercle des pays membres du Traité de Varsovie. Un éditorial du Journal de l'Armée Soviétique l'Etoile Rouge a répondu positivement à cette question, sous le titre "la fidélité aux idéaux de l'internationalisme". "Fidèles à leur devoir internationaliste les troupes de l'U.R.S.S. et des autres pays socialistes sont venues en aide à la Tchécoslovaquie soeur en 1968, actuellement un contingent d'unités soviétiques remplit sa tâche internationaliste sur le territoire Afghan". De son côté le président Karmal a estimé que "la solidarité internationale" ne devait pas se borner à "un soutien moral et diplomatique" qu'elle devait signifier aussi, "une aide matérielle et notamment militaire" (51).

En conclusion on peut se demander si ces avancées indiscutables de l'U.R.S.S., même si elles ne se traduisent pas par des victoires totales en resteront là, ou si elles ne sont qu'une première étape vers la victoire mondiale dont rêvent tous les marxistes.

- N O T E S -

- (1) Voir notre thèse : Du droit de se faire justice dans la Société internationale L.G.D.J - 1983.
- (2) Voir sur ce point "Who is the agressor in Angola ? " Pravda Novosty Press Agency, 4 Décembre 1975. Voir aussi P. Essomba, "Angola, Que viennent faire les soldats de Prétoria ? " Jeune Afrique, N° 777, 28 Novembre 1975.
- (3) La Pravda de Moscou : "Regular South African military units and detachments of white mercenaries, trampling under foot the will of the people are carrying out undisgnised agression in Angola" - The voice af free Africa - 19 Décembre 1975 - Novosty Press Agency.
- (4) S/Res 387 - La résolution a été adoptée par 9 voix et 5 abstentions = Etats-Unis - France - Italie - Japon - Royaume Uni - La Chine n'a pas participé en vote.
- (5) Reproduit dans DAI 1977 - N° 39 - p. 753.
- (6) Sofwski et Khazanov - La Corne de l'Afrique et la stratégie impérialiste" Temps Nouveaux 1978 - N° 7 - p. 5 - Voir aussi = V. LARINE " A qui profite la tension", TN, 1977, N° 19, p. 10 et s. - Y. Tzapline "Jeux dangereux", TN, 1977, N° 25, p. 12 et s. G. GALPERINE "Face aux difficultés", T.N, 1977, N° 32, p. 22 et s. - V. CHOUBINE "L'Ethiopie à l'heure de l'épreuve", TN, 1977, N° 50, p. 22 et s.
- (7) Discours du 15 Mars 1978 GRANMA 26 Mars 1979.
- (8) Cité par Tsapline - Temps Nouveaux 1978 N° 1 p. 15.
- (9) Sofinski et Khazanov TN 1978 N° 7 - p. 5.
- (10) Après avoir condamné l'agression de la Somalie en OGADEN les parties rappellent "les principes du respect mutuel de la souveraineté, de l'intégrité territoriale, de l'inviolabilité des frontières et de la non ingérence dans les affaires intérieures, conformément aux buts et principes de la Charte de l'O.N.U. et aux décisions correspondantes de l'O.U.A. " D.A.I. 1978 - N° 21.
- (II) Cité dans le Monde du 6 Mai 1977.
- (12) Discours du Colonel Menguistu à Moscou en Mai 1977. Cité dans le Monde du 6 Mai 1977. Voir dans le même sens le communiqué soviéto-éthiopien du 5 Avril 1978. DAI, 1978, N° 21, p. 413. Voir aussi le discours du Colonel Menguistu du 30 janvier 1978". Imperialist aggression. From Viet-Nam to Ethiopia. What does the world learn from such aggressions ? Addis -Abeba.
- (13) En dehors des articles de Temps Nouveaux et de la vie internationale, on citera parmi les nombreux documents diffusés par l'U.R.S.S. ou par le gouvernement Karmal : "La vérité sur l'Afghanistan - Documents - Faits témoignages", Ed. de l'Agence de Presse Novosti, 1980, 174 p. : "White book of the Democratic Republic of Afghanistan", Information Deparment of the DRA Ministry for foreign

Affairs, 158 ; " Undeclared War", Information Department of the DRA Ministry for foreign Affairs, 65 p. ; voir aussi l'interview de M. Brejnev à la Pravda du 29 Novembre 1979. Elle a été publiée dans Temps Nouveaux, 1980, N° 3, p. 5 à 7, elle est suivie d'un article anonyme intitulé "Les communistes solidaires de la révolution afghane ". Un article de la Pravda du 29 Novembre a été reproduit dans Le Monde du 1er Janvier 1980. On citera aussi les nombreux discours ou conférences de presse (27 Décembre, 1er Janvier 1980, 25 et 30 Janvier, 20 Mars...) de M. Karmal qui font l'objet de brochures diffusées par l'Ambassade d'Afghanistan à Paris, et ses interviews, notamment celles d'Afrique-Asie du 4 Février 1980, et d'Indian Express reproduit dans Le Monde du 10 Février 1980.

(14) Pour S. Goliakov, en Décembre 1979, "plus de 30 000 mercenaires avaient déjà été formés" dans ces camps pakistanais "Le printemps de la Révolution", Temps Nouveaux, 1981, N° 17, p. 6. Voir aussi : Igor Alganov, "Pakistan un rôle dangereux", Temps Nouveaux, 1980, N° 6, p. 10 et s.

(15) Quelques exemples d'activités menées sur le territoire afghan sont expressément citées : Des soldats appartenant au 9 ème bataillon et du 36 ème bataillon seraient entrés en Afghanistan en Avril 1980, et le 25 Août des Hélicoptères pakistanais auraient participé aux combats de la province de Kunar...

(16) Déclaration de l'agence Tass reproduit dans Le Monde du 12 Mars 1981.

(17) Le Monde du 3 Février 1980.
Radio Moscou a fait état de la capture de deux instructeurs chinois. Le Monde du 2 Février 1980; "Voir aussi M. DINOVI, "Le Séparatisme, Instrument de Pékin", Temps Nouveaux, 1980, N° 24, p. 21.

(18) Vie Internationale Août 1980, p. 57 et s. Temps Nouveaux 1980 - N° 31 p. 8 et s.

(19) Les textes adoptés sont nombreux. Voir par exemple la déclaration des Etats Membres de la C.E.E. 15 Janvier 1980, et la résolution au Parlement Européen du 16 Janvier, la résolution adoptée par la Conférence des Ministres étrangers des pays islamiques du 29 Janvier 1980 sur la déclaration finale de la Conférence des Ministres des Affaires Etrangères des pays non alignés du 9 Février 1981.....

(19a) La demande présentée à CUBA est souvent mise en avant :
- Pour le représentant de l'U.R.S.S. au Conseil de Sécurité, le gouvernement de l'Angola a demandé "la présence d'un petit nombre de soldats cubains pour l'assister dans sa dure lutte contre les troupes sud-africaines et les mercenaires assassins qui ont attaqué ce pays". Chronique O.N.U., Juillet 1976, p.15.
Voir aussi la lettre de Cuba adressée à l'O.N.U. le 23 Janvier 1976 qui précise que l'aide militaire cubaine a été fournie à la demande "du gouvernement légitime du peuple angolais" en raison "de la lâche et criminelle agression sud-africaine". De même l'Ambassadeur angolais à Bruxelles précisait : "C'est parce que les Sud-Africains avaient envahi notre territoire que nous avons dû faire appel aux Cubains" →

Cité par C. CASTERAN et J.P. LANGELLIER "L'Afrique déboussolée". Ed. Plon p. 26.

(20) Izvestia - 24 Décembre 1975, cité dans le Figaro 26 Décembre 1975.

(21) Le Monde du 12 Août 1977.

(22) Le 6 Juin 1978, Le Colonel Menguistu lançait "un appel à tous les peuples du Monde épris de paix, dont le premier devoir est de s'opposer à l'oppression et à toutes sortes de machinations impérialistes pour qu'ils nous soutiennent dans notre lutte en vue de faire échec à l'invasion ouverte au Nord" de son pays. Le Colonel ne faisait référence à aucun pays toutefois il précisait : "En particulier nous croyons que les forces socialistes et démocratiques dont l'objectif principal est de lutter pour l'égalité des larges masses et le droit des peuples opprimés ont le devoir révolutionnaire de faire cause commune avec nous".

(23) Voir sur ce point l'article du Monde "Les Soviétiques joueraient un rôle décisif dans l'offensive en Erythrée". Le Monde 8 Décembre 1978. Voir aussi le reportage de Dan Connel "Des Soviétiques participeraient directement aux combats contre les maquisards érythréens". Le Monde du 4 Février 1978. Un journaliste d'Al Ahram cite la participation de 250 Officiers soviétiques et de 2.000 cubains; et chiffre l'aide soviétique accordée en 1977 pour défendre l'Erythrée à 1 milliard de dollars. Le Monde du 9 Décembre 1978.

(24) On peut citer en ce sens le discours d'Amin du 30 Avril 1979 : "Plus les ennemis de la Révolution augmenteront leurs attaques et leurs sabotages plus nous demanderons l'aide fraternelle des pays socialistes frères". Cité dans le Monde du 3 Mai 1979.

(25) Karmal a également prêté des sinistres desseins à Amin : "Amin voulait, en spéculant sur la présence des troupes soviétiques et en encourageant les réactions nationalistes soulever le peuple contre notre amie l'Union Soviétique, réaliser ensuite un virage comme Sadate l'a fait en Egypte, demande une aide aux Etats-Unis et à la Chine".

(26) "Et si l'on parlait de l'Afghanistan". Actes de la recherche en Sciences Sociales, septembre 1980, N° 34, p4.

(27) Le communiqué commun indique qu'"une entente était intervenue sur les questions pratiques relatives aux conditions de la présence temporaire en territoire Afghan du contingent limité de troupes soviétiques qui se trouvent dans ce pays".

(28) Cité dans Le Monde du 12 Novembre 1975.

(29) Voir sur ce Congrès, Afrique Asie, N° 151, 26 Décembre 1977. "Angola, 1er Congrès seize ans après".

(30) Cité par V. Sidenko. "Le Congrès du M.P.L.A.", Temps Nouveaux, 1977, N° 51, p. 8. Sur la situation en Angola voir le numéro spécial Afrique-Asie, 14 Juin 1982, N° 268.

(31) Temps Nouveaux, 1978, N° 7, p. 4.

(32) D.A.I., 1977, N° 24.

(33) Reproduit dans D.A.I., 1978, N° 52, p. 1017.

(34) Déclaration citée par Sofinski et Khazanov, op. Cit. p. 5. Le porte parole adjoint du département d'Etat américain a démenti l'aide en équipement militaire de son pays à la Somalie, le Monde du 1er Février 1978.

(34 b) Sofinski op cit p. 5

(35) 1978, N° 9, p. 35.

(36) D.A.I., 1977, N° 39, p. 753.

(37) Temps Nouveaux, 1977, N° 32, p. 22.

(38) "Le peuple Afghan défendra la Révolution " - Nouvelle Revue Internationale, Avril 1980 - p. 105.

Sur cette révolution, voir : Hannah Negaran, "Afghanistan. A Marxist régime in a muslim society", Current History - April 1979. p. 172-179 ; Louis Dupree, "Afghanistan under the Khalq : Problems of communism, July August 1979. p. 34 et s.

(39) B. Karmal, "Défendre la Révolution" - Temps Nouveaux 1981 N° 11 p. 8.

(40) "De nombreux afghans qui étudièrent aux Etats-Unis de 1962 à 1964, peuvent confirmer qu'Amin qui se trouvait à cette époque en Amérique entretenait des liens étroits avec les Américains connus comme agents et collaborateurs de la C.I.A." Le Monde du 4 Avril 1980.

(41) B. Karmal, "le peuple afghan défendre..." op. cit, p. 115.

Pour F. Metentsev cette étape "a montré au monde entier que la jeune République s'était fermement engagée dans la voie des transformations socio-économiques pour le bien des larges masses du peuple afghan", Une question forgée de toutes pièces ; Temps Nouveaux, 1980, N° 47. p. 11.

(42) B. Karmal, Déclaration 1er Janvier 1980.

(43) M. Chtchedrov, "U.R.S.S. - Afghanistan, une base solide pour l'amitié et la coopération " - La vie internationale 1981 - N° 1 - p. 17.

(44) Karmal "Le peuple afghan défendra", op. cit, p. 121.

(45) "Rebelles ? Non, tueurs à gages" - Temps Nouveaux, 1980, N° 27, p. 18 et s. Voir dans le même sens Karmal : "Les prétendus réfugiés sont en réalité des mercenaires, des tueurs à gage". Conférence de Presse, 20 Février 1980 ; voir aussi A. Stepanov, "le vrai visage des mercenaires", Temps Nouveaux, 1980, N° 80. p. 25 et s.

(46) Temps nouveaux 1977 - N° 16 -

(47) D.A.I. - 1977 - N° 52 - p. 1015.

(48) Cité par Brutenz "L'Union Soviétique et les pays libérés. La vie internationale 1979 - N° 4 - p. 5-6.

(49) Discours du 25 Octobre 1976 - D.A.I. 1977 N° 4 - p. 73.

(50) D.A.I. 1978 - N° 21 - p. 411.

(51) Nouvelle revue internationale - Avril 1980 - p. 125.



ERASMUS UNIVERSITEIT ROTTERDAM

ERASMUS UNIVERSITEIT ROTTERDAM

Faculteit der Sociale Wetenschappen

THE SOVIET UNION AND IMPERIALISM:

A NEGLECTED TOPIC IN INTERNATIONAL RELATIONS?

Paper presented at the ECPR Joint Sessions,
25-30 March, 1985, Barcelona, Spain
Workshop "The Soviet Union and the Third World"

WIL HOUT

Department of Political Science

Erasmus University Rotterdam

The Netherlands

January/February 1985

№ 3 5 2

Druk: Repro Universiteitsbibliotheek
Erasmus Universiteit

CONTENTS

| | |
|---|----|
| 1. Introduction | 1 |
| 2. Theories of imperialism | 3 |
| 2.1 Eurocentric theories | 3 |
| 2.1.1 Classical non-marxist theories | 3 |
| 2.1.2 Classical marxist theories | 4 |
| 2.1.3 Modern western theories | 6 |
| 2.1.4 Marxist theories of neo-colonialism | 7 |
| 2.2 Peripheral theories | 7 |
| 2.3 Systemic theories | 8 |
| 2.3.1 Dependency theories | 9 |
| 2.3.2 Galtung's structural theory of imperialism | 10 |
| 3. The appropriateness of theories of imperialism for the study of Soviet-Third World relations | 11 |
| 3.1 Capitalism, socialism, and the sources of imperialism | 12 |
| 3.2 The motives for imperialism | 16 |
| 3.3 The level of analysis in the study of imperialism | 18 |
| 3.4 Toward a definition of imperialism | 20 |
| 4. The Soviet Union and the Third World | 22 |
| 4.1 Economic relations | 22 |

| | |
|---|----|
| 4.2 Political and military relations | 26 |
| 4.2.1 Ideology and pragmatism in Soviet policy | 26 |
| 4.2.2 Military relations | 27 |
| 4.2.3 Political relations | 29 |
| 5. Conclusion | 35 |
| 5.1 The Soviet Union as an imperialist power | 35 |
| 5.2 Soviet imperialism and theory formation | 38 |
| Notes | 41 |
| Bibliography | 44 |
| The author | 50 |

1. INTRODUCTION

Imperialism has been one of the most important topics in the modern study of international relations. Beginning with John Atkinson Hobson, the twentieth century has witnessed an incessant flow of theories of imperialism and of studies about the relationship between countries of unequal levels of development. As an indication of this we may consider the most recent offspring in the study of international relations, the so-called "world system analysis". This type of analyses is primarily concerned with the explanation of the developments in the structure and in patterns of subordination in the world system.

Very often, imperialism has been thought of as a phenomenon characterizing the relations among European and American (capitalist) countries and the so-called less developed countries, thereby excluding other possibly imperialist connections. The equation of imperialism and capitalism has been a central thesis in the mainstream of theories of imperialism, which has evidently been, and to a large extent still is, marxist in orientation and inspiration. These theories have often been emphatically ideological; they have stressed the interconnection of theory and "praxis", implying that the formation of theory is seen as the construction of an instrument in the class struggle.

Problems arise if one plans to analyze the relations between the Soviet Union and the Third World in terms of imperialism. The first problem one encounters is the a priori identification of "imperialist" and "capitalist" relations. This way of reasoning merely denies the possibility that countries other than capitalist ones will pursue imperialist policies. The second problem one incurs is Soviet rhetoric, according to which its foreign policy is anti-imperialist. Moreover, the Soviet Union is often presented as the Third World's natural ally in the struggle against the capitalist Western countries.

Notwithstanding the problems I pointed out, I will try to delineate Soviet-Third World relations and I will try to find out whether these can be appropriately interpreted and explained as "imperialist".

In order to be able to present an answer to these questions I will deal with the subsequent subjects. In the second paragraph I will try to analyze the history of theories of imperialism and point out the ways in which these theories have been dealing with imperialism. In the third paragraph I will delineate the problem of the adaptability of theories of imperialism to Soviet foreign policy aimed at the Third World. I will deal with differing interpretations of "imperialism", which came to the fore in the second paragraph, and with several characterizations of the Soviet Union. Finally, I will solve the problem of defining imperialism in a way that is useful for studying Soviet-Third World relations.

The fourth paragraph will be devoted to a study of several aspects of Soviet foreign policy vis-à-vis the Third World. I will be dealing with economic, political and military relations.

The fifth and last paragraph will contain the conclusions of my research. I will try to answer the question asked above, namely: can the Soviet Union be regarded as an imperialist power?

2. THEORIES OF IMPERIALISM

In this paragraph I will present an outline and a classification of theories of imperialism. The discussion in this paragraph will be the basis for the argument in the following paragraphs and for this reason I will devote ample space to the depiction of the most elementary facets of the theorizing about imperialism.

On account of the abundance of theories of imperialism there is an obvious need for a classification scheme. Some eighteen years ago D.K. Fieldhouse, the renowned historian, has devised such a scheme. Fieldhouse distinguished between Eurocentric and peripheral theories of imperialism. Eurocentric theories "concentrate on Europe and ask what motives Europeans had for acquiring overseas dependencies". (1) Peripheral theories, on the contrary, "concentrate on other parts of the world and ask whether situations existed there which may have induced Europe to impose its rule on them". (2) Since the end of the 1960s a third class of theories can be discerned. These are systemic theories, concentrating on the existence of global political, economic and social structures and their effects on the system's constituent parts. (3)

I will outline the development of the theorizing about imperialism along the lines of the above-mentioned classification. First I will deal with Eurocentric theories. Thereafter, I will describe some important peripheral theories and, finally, I will focus on the systemic theories of imperialism.

2.1 Eurocentric theories

2.1.1 Classical non-marxist theories

One of the pioneering authors interested in the phenomenon of imperialism was John Atkinson Hobson. (4) A British liberal, Hobson was opposed to his country's imperialist foreign policy. He took to analyzing imperialism in a systematic way to be able to fight it.

From his studies Hobson concluded that the workers got too small a share of the national income, so that their purchasing power decreased and total consumption became too low to achieve full employment. Underconsumption was thus the root of the economic evil. Because of this, capital owners got less and less opportunities to invest their capital, which became relatively abundant. According to Hobson, the level of profits decreased and capital owners started looking for possibilities to invest abroad. Mommsen has analyzed this situation as follows: "[Hobson] concluded from this that the determining impulse for imperialism consisted in the attempts of the financial circles to find profitable investment opportunities in overseas dependencies in view of the saturation of the home markets." (5)

At the beginning of the twentieth century some writers conceived theories of imperialism, which stressed the political foundations of imperialism. Amongst others, these were Friedjung, Von Treitschke, Lenin and Marcks. (6) They regarded imperialism as an inevitable corollary of the nature of the states' system, the states exhibiting a ceaseless rivalry and a desire to gain colonies and avoid becoming inferior.

2.1.2 Classical marxist theories

Karl Marx has written hardly anything about the subject of imperialism. From his writings it may be concluded, however, that imperialism was attributed a positive role in history. According to Bill Warren, Marx and Engels, the founders of marxism, even "held that the expansion of capitalism into pre-capitalist areas of the world was desirable and progressive." (7) The introduction of the capitalist mode of production in the colonies would set the colonial governments invigorating the historically necessary developments and preparing the non-western areas for socialism.

It was not until the beginning of the twentieth century that marxist writers came to devise elaborate theories of imperialism. Lenin created one of the best-known marxist theories of imperialism. In his work he relied heavily on Hobson and Hilferding (8), the latter, as a marxist, being occupied with the concentration of capital. In his view,

the so-called "Finanzkapital" (financial capital) would require a strong state, which would be able to eliminate foreign competitors and to facilitate capital exports using political and military means. Imperialism would be the inevitable consequence of the concentration of capital and of the desire to maximize the returns from investments.(9)

Lenin had defined imperialism as "the final stage of capitalism" characterized by five basic features:

- "(1) the concentration of production and capital has developed to such a high stage that it has created monopolies which play a decisive part in economic life;
- (2) the merging of bank capital with industrial capital, and the creation, on the basis of this "financial capital" of a financial oligarchy;
- (3) the export of capital as distinguished from the export of commodities acquires exceptional importance;
- (4) the formation of international monopolist capitalist combines which share the world among themselves;
- (5) the territorial division of the world among the biggest capitalist powers is completed." (10)

Lenin located the causes of imperialism within capitalism. His theory is not dealing with relations between colonizing countries and their dependencies, but with structural developments within capitalism. (11) The concentration of capital causes the rate of return to fall. Hence, capitalists had to find other ways to maintain their profits. According to Lenin, lots of capitalists would invest their capital in the colonies: "In these underdeveloped countries, as a rule the profits are high, since there is little capital, and the rent is usually low, the wages are small and raw materials are cheap." (12)

2.1.3 Modern western theories

After Lenin there were several western authors who came to see imperialism as an expression of power politics. They tried to account for this phenomenon with reference to nationalist sentiments among the citizens or to politicians' considerations of prestige and strategy. Theories stressing the former causes can be called theories of the "imperialism of the masses"; those stressing the latter causes can be named theories of the "imperialism of the statesman". (13) Representatives of these modes of thought are William Langer, Hannah Arendt, D.K. Fieldhouse and E.M. Winslow, among others.

Another explanation of imperialism has been given by Ronald Robinson and John Gallagher in terms of "the imperialism of free trade". They have discovered that British imperialism has been characterized by both an informal and a formal phase: "British policy has followed the principle of expanding informal control wherever possible, and formal control wherever necessary." (14) Robinson and Gallagher explain imperialism from an economic need of creating the possibility to trade, leading to free trade arrangements with non-western rulers. Moreover, investment penetration and collaboration with local elites were essential instruments of "informal imperialism". Robinson and Gallagher invoke this "informal imperialism" in their attempt to account for the first wave of imperialism (until 1880); their explanation of the transition to formal imperialism makes use of peripheral factors, which will be described below in section 2.2.

A third modern explanation of imperialism has been conceived by Hans-Ulrich Wehler. His theory of social imperialism is an extension of the "imperialism of free trade". Wehler explains formal imperialism (his study concerns the Bismarckian era in Germany) from the instability of economic development from the Industrial Revolution onward: "Its ultimate aims were to assure a continuous economic growth and social stability by promoting expansion as a means of preserving the social hierarchy and the political power structure." (15) Imperialism is seen as an attempt of the ruling classes to maintain their position.

2.1.4 Marxist theories of neo-colonialism

Several marxist theoreticians do not consider dependency to be eradicated with the political independence of Third World countries since the period of decolonization. In their view neo-colonialism has replaced the former colonial relations of dependence. Some writers, such as Maurice Dobb and Paul M. Sweezy explain neo-colonialism by pointing at the rise of state capitalism. According to this view the state, as the executive of the interests of the capitalist ruling class, has to intervene in the economy in order to ensure the survival of capitalism and private property.

Other marxist writers do not conceive of neo-colonialism in terms of state actions, but in terms of the activities of multinational corporations. According to Tom Kemp and Harry Magdoff, amongst others, these corporations substitute a new form of capitalist dependency for the former colonial relations. Kemp adheres to Lenin's theory of capital surpluses in the capitalist countries and explains multinationals' investments from the urge to take advantage of as high a rate of return as possible.(16) On the contrary, Magdoff writes: "[I]n any case the declining rate of profit would not explain the pattern of international capital movements. ... The impetus to invest abroad arises out of this competitive struggle among the giants."(17)

2.2 Peripheral theories

The amount of peripheral theories is much smaller than the corresponding number of Eurocentric theories. The most important authors in this realm are Ronald Robinson and John Gallagher, and D.K. Fieldhouse.

According to Robinson and Gallagher the transition from informal to formal imperialism cannot be explained adequately if one limits oneself to factors operating in the European countries. The overriding causes of formal imperialism are the crises in Third World countries. Next to these, the rivalries between European countries were crucial, too.

Robinson has further elaborated this theory in an article about the role of collaborating elites in the non-European countries. He points to the fact that, during the period of informal imperialism, the colonizers have worked together with the native elites, who, in their turn, were tied to local interests and institutions: "The main source of Afro-Asian collaborators was not in the export-import sector but among essentially non-commercial, ruling oligarchies and landholding elites." (18) If possible, the Europeans worked together with white settlers. In the long run, the informal imperialism came to weaken the position of the local elites in their own countries. The Europeans had to devise new strategies: in most cases formal colonization was the outcome of the perception of problems in the periphery.

As Robinson and Gallagher did, Fieldhouse has also distinguished two phases in the development of imperialism. In the first phase, the European countries have attempted to integrate the Third World in the Western industrial system without having recourse to formal dominance. Around 1880, the second phase set in. In this period formal imperialism became paramount. Formal imperialism was not so much planned, since it "consisted rather of a number of largely unconnected ad hoc solutions to diverse problems which acquired their collective significance only when seen retrospectively as a whole." (19) Formal dominance became the clearest consequence of peripheral crises, caused as they were by more encompassing and faster European penetration. The European countries had experienced a "power revolution" as a corollary of technological and industrial innovations, and they "could penetrate all markets, tap all sources of raw materials and impose [their] will on all indigenous governments." (20) A great number of peripheral political systems collapsed under the great pressure of the European intervention and made way for direct European dominance.

2.3 Systemic theories

Especially since the end of 1960s, systemic theories of imperialism have become "en vogue". In this paragraph, I will deal with dependency theory and Galtung's structural theory of imperialism as examples of

this type of theories.

A common element to all systemic theories of imperialism is the assumption that it is the system, rather than autonomous actors, which shapes the outcome of international politics. Systemic theories try to explain specific actions which are taking place in a national context with reference to the international system. As Tony Smith has formulated, a systemic theory of the kind reviewed here "refuses to grant the part any autonomy, any specificity, any particularity independent of its membership in the whole." (21) In this view the system and its rulers are the motive forces in history.

2.3.1 Dependency theories

Since there is a multitude of theories of "dependencia", it is not possible to describe the dependency theory. (22) Nevertheless, I will try to point at some elements common to most or all dependency theories.

First, dependency theories assume the existence of a "world capitalist system" which has developed from the sixteenth century onward. (23) The basis of this system is the world market, which has spread from Europe to all other continents.

Secondly, the "dependencistas" regard the world capitalist system as extremely exploitative. In their view the expansion of the capitalist system is a successful attempt launched by the bourgeoisie of the European - and later the North American - countries to extract wealth from the non-European world. As a consequence of this exploitation the exploiting countries become richer, while the exploited are being impoverished.

Thirdly, the expropriation of wealth by the countries of the North distorts the development in the South. As Andre Gunder Frank has written, the countries of the South become "underdeveloped":

"It is generally held that economic development occurs in a succession of capitalist stages and that today's underdeveloped countries are still in a stage, sometimes depicted as an original

stage, of history through which the now developed countries passed long ago. Yet even a modest acquaintance with history shows that underdevelopment is not original or traditional and that neither the past nor the present of the underdeveloped countries resembles in any important respect the past of the now developed countries. The now developed countries were never underdeveloped, though they may have been undeveloped." (24)

The three elements which I have outlined in this section are characteristic for dependency theory, in that they will be found, in one form or another, in all variations of this theory.

2.3.2 Galtung's structural theory of imperialism

Another example of systemic theorizing about imperialism is Galtung's "structural theory of imperialism". In a way, Galtung has formalized the ideas which were formulated by the "dependencistas". (25)

Galtung's structural theory, which can more appropriately be described as a model, visualizes imperialism as a system in which there are two types of states: on the one hand, there are center states, and on the other, there are peripheral states. (26) The system, that is, the relations among center and peripheral countries, is characterized by relations of dominance and subordination. Within both types of states, there are center and peripheral groups, as well.

The center groups of the center and peripheral countries collaborate in expropriating the poor masses of the periphery. According to Galtung, there is no natural harmony of interests between the underlying groups in both types of countries, since the peripheral group of the center nations gain from the expropriation of the periphery. This view is narrowly related to Lenin's thoughts about the creation of a "worker aristocracy" in the capitalist nations. The relationships between the center and periphery are determining the outcome of the world system. Galtung's theory appears to be a genuine systemic one, since it is the whole, in its explanations, which determines the behaviour of the parts of the system.

3. THE APPROPRIATENESS OF THEORIES OF IMPERIALISM FOR THE STUDY OF SOVIET-THIRD WORLD RELATIONS

In the second paragraph of this paper I have outlined several theories of imperialism which might be helpful in studying the relations between the Soviet Union and the Third World. Although some of them are dealing with specific historic periods - such as the onset of formal imperialism at the end of the nineteenth century or the post-World War II period - I will try to examine which points of view are appropriate for the purpose of this paper.

The most important feature of the theories of imperialism that are under discussion is the frame of reference they offer, instead of their specific contents. This would easily be understood if one would apply Popper's criterion of demarcation to the theories of imperialism. Some theories - e.g. Lenin's theory of imperialism as the highest stage of capitalism - are not falsifiable, since they contain quasi-metaphysical elements. They can, however, be used as a frame of reference, since they pinpoint relations between certain phenomena which would not be highlighted otherwise.

In this paragraph I will pay attention to three elements of the theories of imperialism, which, to my mind, are crucial to a correct understanding of these theories. First, there is the problem whether imperialism is to be regarded as inherent to some specific economic order, in casu capitalism. If such a link between capitalism and imperialism is being made, then, obviously, a theory cannot be used for studying and interpreting Soviet-Third World relations.

Secondly, and directly related to the first element, the motives postulated for the explanation of imperialist foreign policies are important. The distinction has consequences for the type of explanation that is offered for imperialism. Therefore, the explanatory value of both factors - economic and politico-military - must be assessed and tested.

Thirdly, there is a problem concerning the level of analysis applied in theories of imperialism. As I have made clear in the foregoing paragraph, broadly three species of theories of imperialism can

be distinguished: centre-oriented, periphery-oriented and systemic theories. The - often implicit - choice for one of these three levels of analysis may leave important traces on the results of the study of assumed imperialist relations. For this reason it is desirable to have a certain theoretical awareness of the difficulties involved in the application of different types of analysis.

In this paragraph I will deal with these three problems of theory formation. Sections 3.1, 3.2 and 3.3 will be devoted to them. The problems of finding an appropriate definition of imperialism will be the object of section 3.4.

3.1 Capitalism, socialism and the sources of imperialism

As Thomas E. Weisskopf makes clear in an article bearing the same title as this section, a differentiation can be made among theoretical works about imperialism. The distinction between the two prevalent views of imperialism is concerned with the question whether nations pursuing imperialist objectives will necessarily have a capitalist economic system or not.

Weisskopf argues that "a capitalist society is significantly more likely to generate imperialist activity than a socialist society. Most of the potential sources of imperialism in a modern industrialized society owe their existence or their strength to characteristics of capitalism, which are either absent or much less significant under socialism." (27) Making only one exception for socialist nations to be imperialist - i.e. in the pursuance of national security - Weisskopf virtually denies the possibility that socialist nations or nations of "real existing socialism" can be imperialist. He attacks Rober W. Tucker and "most of his 'orthodox' colleagues" who have been arguing that "imperialism is attributable primarily to the international competition" and conclude that "[a] putative Socialist America would have just as imperialist a foreign policy as does the existing Capitalist America." (28)

The view outlined here can be encountered in much of marxist writing about imperialism, which constitutes, up to the present time,

the mainstream of theorizing about imperialism. Most authors adhere to the view that capitalism is a necessary condition - some consider capitalism a sufficient condition, as well - for the occurrence of imperialism. These are, for instance, Rudolph Hilferding, Nikolai Bukharin, Rosa Luxemburg, Vladimir Illitch Lenin, and in the present time Harry Magdoff, Tom Kemp, Paul Baran, Maurice Dobb, Paul Sweezy, and dependency theorists such as Andre Gunder Frank, Samir Amin and Arghiri Emmanuel.

Anticipating the definitions of imperialism that will be given in section 3.4, I reject the interpretation of imperialism as being an inherent element of capitalism. In my view, such a definition will only create problems in the study of international relations, since it will determine in advance that certain nations are to be regarded as non- or anti-imperialist. This attitude would preclude the empirical study of foreign policy and it would hinder our understanding of relations of power and dependence in the world system.

The attitude of seeing the Soviet Union as a non-imperialist or anti-imperialist nation can be explained in several ways, none of these being legitimate. First, there is the official Soviet rhetoric stating the objectives of Soviet foreign policy as truly international and aimed at liberating the developing countries by helping them throw off the yoke of Western dominance and exploitation. (29) This ideological interpretation is derived partly from Lenin's equation of imperialism and the final stage of capitalism. Since, in Lenin's view, capitalism will be superseded by socialism, the latter cannot be imperialist. (30)

Secondly, the "revolutionary" view of development put forward by several dependency theorists, such as Dieter Senghaas and Andre Gunder Frank, is another factor in identifying capitalism with imperialism and distinguishing socialism from imperialism.

In dependency theory, as it is formulated by Andre Gunder Frank, its most important adherent, exploitation is considered inherent to the world capitalist system. In Frank's view, underdeveloped countries cannot possibly develop within the world system, since every attempt at pursuing development is bound to fail and will only create more relations of dependency and more intense underdevelopment: "the aban-

donment of capitalism and the substitution of socialism must constitute the most important essential of any real development policy for underdeveloped countries today." (31)

Senghaas considers developing countries to be deformed societies, where even the most fundamental requirements for building up a prosperous economy have not been met. Peripheral countries often undergo large economic growth, but this growth takes place in a small number of export-oriented sectors. According to Senghaas, developing countries must formulate a strategy of development which "is to consider the preconditions and measures which make development in breadth possible - an economy with internal, mutually fructifying, complementary effects." (32)

Senghaas distinguishes among three elements, which have to be central to development policies for underdeveloped countries. These are: dissociation from the world system, internal restructuring in peripheral countries and the achievement of a new division of labour among Third World countries. (33)

The first element, dissociation from the world system, is necessary since developing countries can only attain "self-reliance" if they are capable in keeping out the influences of developed countries. The latter countries will incessantly try to deform Third World countries and restructure them in line with their own needs. This would lead to an "unbalanced" economic development, emphasizing primary production, which, because of the wage level, is cheaper than comparable production in developed countries. For developing countries "dissociation" implies a possibility to be able to pursue their own objectives and to end the reliance on the exploitation of raw materials and on the export of manufactures.

Senghaas's second element is aimed at the "building-up of coherent accumulation structures in the countries of the Third World themselves." (34) This strategy has clearly been derived from Soviet policy in the 1920s and 1930s. But according to Senghaas, "this sort of strategy would assign priority to the building-up of a domestic heavy industry in so far as it would contribute simultaneously to the dynamification of agriculture, light industry and mining." (35) Senghaas seems to warn developing countries for uncritically adopting

Soviet-like policies, since the latter have proven to be too much restricted to industry, entirely neglecting other economic sectors.

The final element of Senghaas's strategy of dissociated Third World development concerns the so-called "collective self-reliance". This strategy implies that developing countries try to come to a division of labour among themselves, which will enable them to become entirely independent of the rich countries.

I hope I have made clear that dependency theory, which certainly is one of the favourite modes of thought on the relationship between developed and developing countries, assumes capitalism and imperialism to be two faces of the same coin. In a way, Lenin's proposition that capitalism, and thereby imperialism as well, will have to be superseded by socialism, is integrated into dependency theory. Furthermore, it is assumed implicitly that Third World countries can follow a strategy such as the one followed by the Soviet Union in the first half of the twentieth century, i.e. a strategy of "dissociated development".

At the end of the discussion about the connection between capitalism and imperialism I will approvingly cite E.M. Winslow. He has analyzed the assumptions of the equation of capitalism and imperialism, on the one hand, and socialism and anti-imperialism, on the other. Moreover, this statement is an excellent link to the next section. Winslow has written:

"Whether one believes in the socialist argument or not depends entirely on whether or not one accepts the dictum that the profit motive, working through private property in the means of production in a free-enterprise economy, must inevitably create antitheses in the system (to use Marx's expression) which at once doom capitalism and force it in self-defense to adopt imperialist forms of expansion. If one does not accept this view, then the way is open for the entirely opposite conclusion that modern imperialism still has the power and authority, because of its continued hold on people's mind, to use the economic system - any economic system - for its own ageless purposes. Only in the sense

that it is thus used by imperialism can capitalism be regarded as 'imperialistic'." (36)

3.2 The motives for imperialism

As it has become clear in paragraph 2 on theories of imperialism, most interpretations of imperialism are of an economic character. Especially the marxist theories emphasize the economic motives that countries have in adopting an imperialist policy. As Winslow makes clear, "it is essential to a theory of capitalist imperialism to believe that somehow economic competition between nations for territory and resources is basically war-like and imperialistic; that overproduction, in some sense or other, drives nations to seek outside markets; and that bankers, or finance-capitalists, are powerful enough to make protective tariffs, monopolies, international cartels, and international loans the effective agents of an aggressive foreign policy." (37)

It is perfectly understandable that marxist analyses of imperialism are focused on economic factors, since the conflict between capital owners and the proletariat is interpreted as the motive force of history. As Marx and Engels have already formulated in the Communist Manifesto, "The history of all hitherto existing society is the history of class struggles." (38)

I do not want to dwell on this theme too long, since it is clear to everyone who is somewhat "au courant" with marxist thought. In this section I will make a stand not for doing away with the economic interpretation of imperialism, but for considering at least another motive for imperialism as well.

As it has come to the fore in paragraph 2, there are several authors who are paying attention to political factors in the explanation of imperialism. Amongst others, these are classical writers such as Friedjung and more contemporary ones such as Langer, Fieldhouse and Winslow. Their way of reasoning implies, as Benjamin Cohen, amongst others, has stressed, that "[t]he strictly economic interpretation of imperialism is substantiated neither by logic nor by the facts. ... All through history there have been innumerable examples of imperial-

ism having nothing to do with the international capitalist economy or the presumed needs of its most advanced constituents." (39)

The exclusively economic explanation has not only been criticized by non-marxists. George Lichtheim, a self-acclaimed marxist, has attacked the dominant interpretation, too, albeit in a somewhat polemic fashion: "one may, if one is so minded, add the grisly query: what difference would it make to Western Europe and North America if the entire population of the Indian subcontinent were wiped out by famine, pestilence, or some other catastrophe? The answer presumably is that the British would then have to go without tea. What other consequences such an appalling human disaster would have is not easy to discover." (40)

Benjamin Cohen has made a plea for focusing on "power politics" when studying imperialism. In his view, as in that of many others, the international system of states is very precarious, since states are competing, in a way, for the achievement of their aims, and they are hindered by the scarcity of the means to succeed in doing so. Since there exists a kind of zero-sum-game in international politics, "no state can afford, without risk, to take its own national survival for granted. Uncertainty prevails." (41)

The state system is characterized by a situation of anarchy; individual states are competing for scarce resources. These circumstances explain why states put great value on maximizing their resources. One of the ways to achieve this is by influencing other states and applying enough means to have them submit themselves to the wishes of the more powerful state, by pursuing, in other words, an imperialist policy. "This means", as Cohen has stressed, "that imperialist behavior is a perfectly rational strategy of foreign policy. It is a wholly legitimate and logical response to the uncertainty surrounding the survival of the nation." (42)

Although I do not agree with Cohen about the last remark - but I realize that this is a normative instead of an empirical judgement - I hope I have made clear that there are at least two faces to the same coin: imperialism can have economic and politico-military aspects. It is up to the researcher to find out which of these aspects is more important in the explanation of specific historical cases. Waltz' view

that "[i]n a self-help system, considerations of security subordinate economic gain to political interest" (43) can be regarded as a useful and interesting hypothesis in the study of international relations of dominance and imperialism.

3.3 The level of analysis in the study of imperialism

The last problem I will deal with in this paragraph concerns the level of analysis that is adopted in theories of imperialism. In the preceding paragraphs I have already made clear the distinction among Eurocentric, peripheral and systemic theories. In short, this distinction points to differences in focus, that is, to dissimilarities in the objects under study. It is important to realize the impact of the choice for a particular level of analysis. Since all observation - and scientific observation is only different in degree, not in kind - is guided by theory, the adoption of a certain level of analysis, be it implicitly or explicitly, determines the result of a study to a considerable degree. (44)

In this section I will try to argue why it is best to adopt a systemic view on imperialism instead of a Eurocentric or a peripheral view, which could be circumscribed, following Waltz' terminology, as reductionist. Waltz defines reductionist theories as "theories of international politics that concentrate causes at the individual or national level", while systemic theories are "theories that conceive of causes operating at the international level as well." (45)

By far the most theories of imperialism are of a reductionist kind, in that they explain imperialism with reference to factors operating at the level of specific nations. The classical economic theories such as those developed by Hobson, Lenin, Hilferding and Luxemburg, try to account for the imperialist urge of the European nations by rapport of national economic causes, such as capital surplus, the concentration of capitalist enterprise and the decreasing rate of return on investments. The political theories, formulated by Langer, Fieldhouse, Winslow, Robinson and Gallagher, and Wehler, amongst others, stress internal political factors as overriding causes for the imperialist politics of the European nations. In the same vein, peri-

perial theories point to internal causes in developing nations which might account for the intervention of Western governments in the internal affairs of the former nations.

Systemic theories, on the contrary, try to explain imperialism as a systemic feature, i.e., as a feature of the relationships between and among nations in the world system. Dependency theorists, for instance, interpret imperialism and exploitation as an inherent characteristic of the capitalist world system. They explain the subordinate position of developing countries from their location in the world system; they do not even accept the view that political leaders in dependent countries have enough leverage to formulate their policies independently. As Tony Smith has characterized dependency theory, they prolong their systemic views too far by "[depriving] local histories of their integrity and specificity, making local actors little more than the pawns of outside forces." (46)

Trying not to make the same mistake as the dependency theorists, I will make a stand for developing a systemic theory of imperialism. Imperialism can be understood as a specific relationship of dependence between or among states. As Waltz has made clear, dependence can be seen as a characteristic of the international system.

The international system of states is characterized by a structure, that is, "a set of constraining conditions". (47) The political structure of the international system is defined by the principle according to which the parts are organized (hierarchical or anarchical), by the specification of the functions of the parts and by the distribution of capabilities across the parts. It is the third element of the structure, the power distribution that I will focus on, since it is essential to a correct understanding of imperialism.

According to Waltz, "[p]ower is estimated by comparing the capabilities of a number of units. Although capabilities are attributes of units, the distribution of capabilities across units is not. The distribution of capabilities is not a unit attribute, but rather a system-wide concept." (48)

Dependence is directly related to this conceptualization of power. As De Vree has stressed, "dependence of one actor on another can be defined as the extent to which the latter possesses the capa-

bilities to influence the former's power situation." (49) Thus, power and dependence can be seen as counterparts. Therefore, the international system can be analyzed in terms of power and dependence.

I hope I have made clear why the international power distribution and international relations of dependence are the two most comprehensive concepts to be used in analyzing the world system. As a corollary to this, I hold the view that imperialism should not be analyzed as a phenomenon of a purely national character, as it has been done by the so-called "reductionist" theorists. Imperialism is a specific type of international dependence. As such, it is an element making up the international political structure. The analysis of imperialism must contain causes operating at the international level as well. Because of this we need to apply systemic theories of imperialism.

3.4 Toward a definition of imperialism

I have tried to develop a view about the correct approach to the study of imperialism. In short, in my view the concept "imperialism" should not be restricted to any one economic system in particular. Secondly, imperialism should not be conceived of as a purely economic phenomenon. Instead, the politico-military realm should be considered, as well. Thirdly, the analysis of imperialism should not be confined to national political processes, but it should take care of international ones, too.

Obviously I cannot adopt a "conventional" definition of imperialism which either stresses the capitalist nature of imperialist nations or limits imperialism to be a purely economic phenomenon, or reduces imperialism to motives operating at the national level in central or peripheral nations.

I will refrain from adding my own definition to the immense confusion that has already been created in this realm. Instead, I will list several definitions to which I attach great value. There are, in alphabetical order of the authors who have devised the definitions:

- "[Imperialism] refers to any relationship of effective dominat-

- ion or control, political or economic, direct or indirect, of one nation over another"; (50)
- "Imperialism is the existence, formation or prolongation of international relations of dependence and subordination (in other words, relations of dominance) between or among nation states or other collectivities"; (51)
 - "[Imperialism indicates] the tendency of one society or state to control another, by whatever means and for whatever purpose"; (52)
 - "[Imperialism] denotes a relationship: specifically, the relationship of a ruling or controlling power to those under its dominion"; (53)
 - "Imperialism in the industrial era is a process whereby agents of an expanding society gain inordinate influence or control over the vitals of weaker societies by 'dollar' and 'gunboat' diplomacy, ideological suasion, conquest and rule, or by planting colonies of its own people abroad"; (54)
 - "Imperialism may be defined as the effective domination by a relatively strong state over a weaker people whom it does not control as it does its home population, or as the effort to secure such domination". (55)

4. THE SOVIET UNION AND THE THIRD WORLD

In this paragraph I will pay attention to the major relations between the Soviet Union and the Third World. For reasons of analytical clarity I will pay attention to economic, military and political relations in separate sections. In section 4.1 I will deal with economic relations and in section 4.2 I will pay attention to some aspects of the politico-military relations between the Soviet Union and the Third World.

4.1 Economic relations

During the years since the Second World War the economic relations between the Soviet Union and developing countries have become considerably more intense. As a witness of this tendency, we might have a look at the trade relations between the afore-mentioned countries. For example, between 1956 and 1970 the volume of trade has grown sixfold, and in the decade from 1969 to 1978 this volume has, again, become three and a half times as large. In the latter period Soviet trade with the Third World amounted to approximately 13% of total Soviet foreign trade. (56)

Roughly, we might distinguish two aspects of relations between the Soviet Union and Third World countries. First, there are trade relations, directed at the selling and buying of products. Secondly, there are aid programs, which are meant to assist countries in the development of their economy or of their social and political systems.

Trade patterns between the Soviet Union and Third World countries have some very specific characteristics, which are apparent from Table 1 below. It appears that Soviet imports consist mainly of foods, beverages and raw materials. These are so-called primary products, which are either used to feed the country's population or its livestock or serve as the inputs for the industry. The Soviet Union's exports are made up from machinery and industrial equipment for about 60%.

Table 1: USSR trade with developing countries by commodity groups, 1964, in percent of total

| | <u>Imports</u> | <u>Exports</u> |
|--|----------------|----------------|
| Foods and beverages | 38 | 5 |
| Crude materials, inedible (exc. fuels) | 45 | 4 |
| Mineral fuels | 0 | 13 |
| Mannfactures | 13 | 13 |
| Machinery and equipment | 0 | 59 |
| Other | 4 | 6 |

Source: Holzman (1976), p. 178

The composition of Soviet trade can be explained rather easily, since it is the result of a very pragmatic attitude towards trade. As Holzman has written, the Soviet Union is "antimercantilist", for "trade is conducted primarily to obtain essential imports. Exports are considered not as an end in themselves but purely as a means to finance the necessary imports. ... [E]xports are viewed as a loss of resources, not a gain." (57)

Soviet trade, it must be stressed, is conducted to import products which cannot be obtained at home. As Smith (58), amongst others, has pointed out, for this reason Soviet trade has been rather constant throughout recent history. The Soviet Union has mainly imported raw materials and food from developing countries. The most important raw materials were: cotton, wool, rubber, hides and jute. Foodstuffs and beverages to be imported were: cocoa, nuts, rice, tea, fruit, spirits and coffee.

The Soviet Union has predominantly exported machinery and equipment for the building of factories. In a way, this type of merchandise is what the Soviet Union is excellent at, so it is possible to speak of comparative advantages. The Soviet Union clearly fulfilled a need of several developing countries aiming at industrialization. On the other hand, the Soviet Union helped itself as well. Since the Soviet currency is inconvertible, the Soviets cannot pay for their imports, as other countries are able to. It has to barter or make trade agreements with other countries. One of the ways of doing so is by "selling" entire industrial plants to developing countries, which agree to sup-

ply the Soviet Union with some of the required primary products.

After the initial post-war decades, the Soviet Union has refrained from using its trade as a political weapon. On this subject Valkenier has written that "[t]here is little doubt that political objectives were dominant in the Soviet aid program and trade drive undertaken in 1953-1954." Later, however, the Soviet Union has applied its trade more directly to attaining particular economic objectives: "Since about 1964-1965, Soviet economic relations with the Third World have definitely lost their haphazard and politically motivated character. They have become better integrated and economically more justifiable." (59) Valkenier mentions several indications of the latter tendencies in Soviet economic relations with the Third World. These are: the increasingly coordinated planning between the Soviet Union and its Third World trade partners, the joint production of raw materials, co-operation in industrial production and manufacture, the formation of mixed companies and the increase in the number of commercial contracts between the Soviet Union and the Third World. (60)

The restraint in using trade for political means cannot only be inferred from the remarks made above, but is also clear from the choice of trade partners of the Soviet Union. Pockney has outlined the most important partners of the Soviet Union during the period from 1975 to 1978. These were Iraq, India, Iran, Egypt and Mongolia (each with more than 500 million roubles worth of trade), Argentina, Brazil, Vietnam, China and North Korea (between 100 and 500 million roubles), and Syria, Afghanistan, Turkey, Malaysia, Algeria, Morocco, Angola, Ghana and the Philippines (from 50 to 100 million roubles each) and only four of these countries can be viewed as part of the "Communist Third World". Obviously, the Soviet Union has opted for trading with these countries, since they dispose of several commodities the Soviet Union is unable to produce at home.

What has been written above does not apply to the aid programs set up for the Third World.

When we have a look at the different aid programs devised by the Soviet Union. An important distinction is that between economic and military aid. Economic aid is granted with the intent of

stimulating the development of developing countries. Military aid is aimed at maintaining the stability of the States of the Third World countries. The relative importance of both types of support can be inferred from table 2 below.

Table 2: Soviet economic and military aid, 1954-1976
(millions of \$: yearly averages)

| | <u>deliveries</u> | <u>Economic aid</u> | | <u>Military</u> |
|---------|-------------------|---------------------------|--------------------|-----------------|
| | | <u>repayments (estim)</u> | <u>net outflow</u> | <u>aid</u> |
| 1954-58 | 42 | - | 42 | 222 |
| 1959-63 | 170.2 | 33 | 137.2 | 459 |
| 1964-68 | 311.4 | 109 | 202.4 | 513 |
| 1968-72 | 407.5 | 217.5 | 190 | 872.5 |
| 1972-73 | 517.5 | | | 1412.5 |

Source: Holzman (1976), p. 192 (computations mine)

Military aid appears to be a multiple of economic aid in nearly all years considered. Whereas trade is beneficial to the Soviet Union, since the country is provided with commodities it would not have had otherwise, aid is altogether different. To create the possibility of giving aid, the Soviet Union has to forgo some investment opportunities. Trade can be mutually beneficial to the trade partners, but the procurement of aid is, at least initially, a one-sided relation. As Holzman has remarked, "aid is very much a 'political' act and is not necessarily extended to nations with which the donor has a high trade complementarity and with which rapid development of trade may be expected on the basis of comparative advantage." (62)

Holzman has outlined which countries have benefited most of Soviet aid. In this case, aid consists of loans and grants. The bulk of Soviet aid went to South Asia and the Middle East: 77 percent of its total aid in the period from 1954 to 1972 was directed to these areas. Of the total amount of aid for South Asia and the Middle East, 25 percent went to India, 19 percent to Egypt, 13 percent to Afghanistan, 9 percent to Iran, 9 percent to Iraq and 7 percent to Pakistan. (63) The two countries receiving most Soviet aid were very important to the

Soviet Union from a political and strategic point of view. The remaining Asian countries were all close to the Soviet border. I will not go into further details about political and military aspects of Soviet aid, for these, amongst others, will be part of the discussion in section 4.2.

4.2 Political and military relations

This section will be occupied with politico-military relations between the Soviet Union and the Third World. Again, I will limit myself to describing the most important features of these relations. Since it is impossible to refrain from interpreting them altogether, I will turn to the alleged ideological nature of Soviet foreign policy in section 4.2.1. Section 4.2.2 will be devoted to several aspects of Soviet military policy. The final section will contain a delineation of Soviet political relations with the Third World.

4.2.1 Ideology and pragmatism in Soviet foreign policy

One of the first problems one has to deal with when considering Soviet foreign policy towards the Third World is its alleged ideological nature. According to a popular view, the Soviet Union is to be considered a totalitarian state, possessing "[a]n elaborate ideology, consisting of an official body of doctrine covering all vital aspects of man's existence to which everyone living in that society is supposed to adhere, at least passively." (64)

Were it not for the importance of the dispute whether the Soviet Union's foreign policy is determined by marxist-leninist ideology I would not mention it in this paper. Large numbers of scholars have stated that the Soviet Union is guided by a revolutionary ideology, the Soviet ideology, which contains a revolutionary view on history and world politics. According to these scholars the Soviet Union has deliberately pursued an aggressive policy in order to spread world revolution.

I will not discuss the political and military relations between

the Soviet Union and the Third World from this "ideological" angle. I agree with Charles Gati, who has written: "Essentially cautious and opportunistic, the Soviet leaders from Lenin to Brezhnev have displayed revolutionary assertiveness when and where it seemed safe to do so, while favoring the status quo and peaceful coexistence when and where it seemed necessary to do so. All of them, and perhaps especially Stalin, consistently refused to risk the security of the Soviet Union for distant, revolutionary goals..." (65)

I will not deny the role ideology is playing in Soviet policy. On the contrary, I stress that ideology is a way of looking at reality, and that in this sense it influences Soviet foreign policy. Moreover, ideology serves politicians to legitimize their behaviour. But, it must be clear by now, I will appreciate the influence of other factors in Soviet-Third World relations as well.

4.2.2 Military relations

One of the indicators of the importance of Soviet-Third World military relations is provided by table 2 above. From this table it can be inferred that Soviet military aid has overshadowed economic aid for a long time. The relative importance of Soviet military policy can be derived from the supply of arms to less developed countries as well. During the period from 1968 to 1978 the Soviet Union has ranked only second to the United States in supplying arms to the Third World. (66)

As Mark N. Katz has made clear Soviet military thought has gone through three phases in the post-Khrushchev era, reflecting changes in the Third World. These phases ran from 1964 to 1968, from 1969 to 1975 and from 1976 to 1982. (67) I will come to the characteristics of these phases in the last part of this section.

According to Katz, the development of Soviet nuclear weapons has induced the United States to abandon the strategy of massive retaliation against Soviet attacks. Since the United States no longer stressed an immediate escalation to all-out nuclear war, the Soviet Union could become active in local Third World conflicts without risking utter destruction: "the USSR could now [about 1970, WH] keep local

wars localized due to its increased strength." (68)

Before the so-called parity in nuclear capability had been arrived at, the Soviet Union had been rather inactive vis-à-vis the Third World. During the leadership of Khrushchev the Soviet Union expected that the Third World would achieve socialism by the activities of local forces. The Soviet Union was prepared to support them with diplomatic, political, ideological and economic means, but not with military means. The Soviet Union procured developing countries with military aid, which was limited to the transfer of arms. There was no outright military support with troops.

During the early Brezhnev years (1964-1968) the Soviet Union experienced some drawbacks in its position in the Third World as several radical regimes were overthrown (Indonesia, Ghana, Mali) and the United States obtained a foothold in Indochina. The Soviet Union became defensive, since its achievements had to be protected. To this aim the Soviet Union increased its arms transfers and offered Third World leaders military advice in order to stabilize their regimes.

During the middle Brezhnev years (1968-1975) the United States had to leave Indochina and Portugal was forced out of Angola, Mozambique and Guinea-Bissau. Socialist regimes had been established in Indochina, in the former Portuguese colonies and in Ethiopia. Moreover, progressive regimes in Somalia and Peru, amongst others, were supported by the Soviet Union. The Soviet Union was clearly on the offensive. During this period the number of military advisers (e.g., Cubans) was increased as well. The Soviet Union took advantage of the difficulties experienced by Western countries in Africa and South East Asia to support its allies in fighting their enemies.

The late Brezhnev years (1976-1982) were characterized by a renewed pessimism with regard to the spreading of socialism in the Third World. Both Egypt and Somalia ended their treaties of friendship and co-operation with the Soviet Union. The Soviet-backed governments of Angola, Afghanistan, Ethiopia and Cambodia were fiercely attacked. Only in Central America did socialism appear to be on the winning side. The Soviet Union was defending its previous gains, either by its own military presence (as in Afghanistan), or by supporting the military activities of its allies (such as Cuban forces in Angola and Ethiopia

and the Vietnamese army in Cambodia).

From this section on Soviet military policy involving the Third World we might conclude the following. The Soviet Union seems to define its military aims predominantly in global, strategic terms. As Katz has phrased it: "when any group comes to power in the Third World that declares itself Marxist-Leninist or an ally of the Soviet Union, the Soviets regard this as the manifestation of the inevitable progress of history." (69) With regard to the Third World the Soviet Union appears to be reacting instead of acting on its own initiative. In most cases, the Soviet Union seizes opportunities created by the neglect or absence of its purported adversaries, the Western states.

4.2.3 Political relations

It is not possible to separate military and economic relations from political ones in a somewhat satisfying manner. Nevertheless, I will try to consider the political aspects of Soviet-Third World relations separate from the aspects treated in the sections above. I take "political" to be synonymous for "involving considerations of power, or relations of (international) influence".

In this section I will try to characterize Soviet foreign policy with respect to several important regions. My account is not based on primary sources; to obtain at least a somewhat general view of Soviet-Third World relations, I have extensively drawn on the work of "regional specialists". In order of discussion I will be dealing with Asia, the Middle East, Africa and Latin America.

Asia

The largest country in South Asia has been of interest to the Soviet Union ever since its politicians have recognized the importance of the Third World in the political and strategic realm. As Donaldson, amongst others, has emphasized, India is significant to the Soviet Union, - and so are its neighbours - since it occupies a central role

in the larger Asian balance of power. (70)

Although India has claimed to be non-aligned, it has had a special relationship with the Soviet Union. This can be inferred from the massive arms transfers, from the 1971 Soviet-Indian treaty, which was directed against China, and from the economic ties and the economic agreement between the two countries. In the period from 1971 onwards, Soviet-Indian relations have become less intense, for India grew to become less dependent on the neighbouring superpower. The decline in support for the Soviet Union became most obvious when India failed to applaud Soviet intervention in Indochina and Afghanistan.

According to Michall Yapp two themes are of importance in the relations between the Soviet Union and its southern neighbours, most notably Afghanistan, Iran and Turkey. (71) The first one of these is concerned with infection, that is, the possibility that Arab nationalism will "contaminate" the southern republics of the Soviet Union which are inhabited by a large population of moslms. The second theme in the above-mentioned relations is the so-called strangulation. In this view the Soviet Union runs the risk of being denied admittance to the Bosphorus and, in consequence, to the Mediterranean. Yapp stresses that the relationship between the Soviet Union and the South Asian states has not been dominated by aggressive objectives on the part of the superpower. Instead, "explanations in terms of defence seem to answer more questions than those which rely upon some aggressive intent." (72)

The Soviet intervention in Afghanistan can be explained from such defensive intentions. Several months before this military action the Soviet-backed Taraki government was overthrown and replaced by a government led by Amin. Since the Soviet Union was not able to control Amin and, for the fear of a coup, could not leave him unsupported either, the superpower installed Karmal, a person that could be controlled, as a leader. (73)

Soviet policy towards South East Asia resembled its policy towards South Asia. As Leifer has emphasized, the Soviet Union has been occupied with Chinese and American influence in South East Asia more than with pursuing expansion for geopolitical reasons. (74) These considerations become clear if one considers Soviet acts of policy. Before 1953 the Soviet Union backed revolutionary, anti-colonialist

... of the colonialist yoke. Soviet concerns for Indochina (Laos, Cambodia and Vietnam) go back to the beginning of the 1960s, when the schism with China complicated Soviet relations with South East Asia. At first, the Soviets supported the Laotian government in remaining "neutral". In the middle of the 1960s the Soviet Union became involved in Vietnam. As Adam B. Ulam has put it, "Vietnam now became the testing ground not only for the Americans' theories on how to cope with wars of liberation but also for the Soviet readiness and ability to protect a Communist regime from the superior power of the United States." (75) Moreover the Soviet Union wished to curb China's influence in the region. The Soviet-backed intervention of Vietnam in Cambodia at the end of 1978 can be seen as an indication of this rivalry.

Middle East

In the early 1960s Soviet policy considerations of a strategic nature dominated Soviet Middle East-policy. The Soviet Union supported Egypt and all other anti-Western Arab nations, "irrespective of the ideological disposition or domestic programme of its leaders, and despite the frequent persecution of local communist." (76) Only after the Six Day War of 1967 this policy was revitalized. Then, the Middle East became polarized and a great number of Arab states were supported by the Soviet Union.

Soviet military presence in Egypt was important, since it enabled the superpower to gain foothold in a country near the Mediterranean and the Indian Ocean. When Egypt's president Sadat demanded offensive weapons to fight against Israel, Soviet restraint caused a crisis in the bilateral relations. The Soviets did not want to get involved in yet another Egypt-Israeli war, for it was occupied in the process of détente. In 1973 arms transfers were resumed, because "the Soviets obviously calculated that their influence in the Middle East would have declined without such support." (77)

Since the Yom Kippur War of 1973 strategic considerations have

been central to Soviet policy with respect to the Middle East. The Soviet Union has supported several states in the region; Syria, for instance, has been supported because of its part in Lebanon, but only after the Soviet Union had been assured of Syria's cooperation with Jordan and Iraq. The Soviets were anxious to avoid the breakdown of the Syrian regime and the loss of their ally.

The Soviet Union has avoided becoming involved in the internal politics of the Middle Eastern countries. For one part this has been caused by the Soviets' weak position in the Middle East, for another it has been the result of Soviet interest in East-West détente. It has only very recently been suggested that the Soviet Union might again play a role in the peace process in the region. This aptly demonstrates Soviet weakness, because it has been its most important rival, the United States, which has proposed such Soviet involvement.

Africa

Africa is unlike the Middle East or Asia in that the former's geopolitical and strategical importance to the Soviet Union is much less than that of the latter two parts of the world. According to Mayall the Soviet Union's Africa policy has nevertheless been heavily influenced by considerations of competition with the United States. (78) The Soviet Union has intervened in several African countries, most notably in Angola and in North East Africa. In Angola the Soviets have invoked Cuban aid in defending the left-wing regime against rebellious guerillas.

The countries of the Horn of Africa, and especially Ethiopia and Somalia, present us with an altogether different story. As Clapham has stressed, the Horn countries are characterized by perennial conflicts among many peoples, whose territories do not coincide with the geographical borders. "[T]he Horn thus offers unrivalled opportunities for fishing in troubled waters." (79)

During the reign of Emperor Haile Selassie of Ethiopia, this country was firmly tied to the United States. The Soviet Union gained foothold in the Horn when Somalia became independent in 1960. In 1969

a coup was launched by military forces under the guidance of Siad Barre. There were internal factors causing this coup, but the Soviet Union has probably taken active part in it.

After the overthrow of the Ethiopian imperial regime the alliances in the Horn became less stable. At first, the United States supported the marxist Menghistu regime, but finally, in 1977, Ethiopia turned away from this superpower. As it appeared impossible to reconcile Ethiopian and Somalian claims for territory, the Soviet Union had to choose for supporting one of both countries in the Horn of Africa. Eventually, the Soviet Union began to aid Ethiopia and ceased backing Somalia.

Soviet presence in the Horn of Africa has to be accounted for from a strategic perspective, as Christopher Clapham has written. "A well-established Soviet naval presence in the area, even though it could not interdict western oil supplies except at immediate risk of provoking war, would nonetheless provide a threat against which western naval planners would have to guard, and might also be a useful source of pressure in local conflicts in East Africa and the Middle East." (80)

Latin America

In the foregoing I have tried to describe Soviet involvement in several countries of the Third World. The last part of this section is to be concerned with Latin America. One of the striking features of this part of the world is the absence of Soviet involvement. To this characteristic I will be dedicating several sentences.

The United States dominates political, economic and military relations in Central and South America and the Caribbean. This dominance, together with the risks for the Soviet Union to intervene in these parts of the world - as exemplified by the Cuban missile crisis of 1962 -, might explain Soviet reticence with respect to Latin America. Even the suspicion of Soviet military support to the Sandinista government of Nicaragua will stir the feelings of communist aggression against the "free world".

From a strategic point of view Cuba might be important to the Soviet Union. It has been Cuba, however, which has sought allegiance to the Soviet Union, not the other way around. This makes clear that the Soviets do not actively seek allies in Latin America for the fear of United States' sanctions. This situation bears close resemblance to United States' reservation with respect to the Soviet dominated part of Europe.

5. CONCLUSION

In the introduction to this paper I have delineated the following problem: can Soviet foreign policy towards the Third World be interpreted and explained as imperialist? In order to formulate an adequate answer to this question I have analyzed several theories of imperialism (paragraphs 2 and 3). In the fourth paragraph I have tried to delineate the nature of the Soviet-Third World relations, so as to be able to address myself to solving the central problem of the paper.

In this final paragraph I will be dealing with the problem whether the Soviet Union can be seen as an imperialist power with regard to the Third World. In section 5.2 I will, moreover, return to the starting point of this paper, namely, the depiction of theories of imperialism. I will try to find out which will be the consequences of the performance of this kind of studies about Soviet-Third World relations for theory formation about imperialism.

5.1 The Soviet Union as an imperialist power

"Domination" has been the central concept in my interpretation of imperialism in paragraph 3. According to this view, imperialism has been defined as a specific type of international dependence. I have circumscribed imperialism as a relationship among several states in which one state is dominant and able to gain inordinate influence over the behaviour of other states. I have emphatically avoided limiting this relationship to either economic or politico-military aspects. On the contrary, I have emphasized that imperialism may have economic as well as politico-military features.

In the preceding paragraph I have stressed that the Soviet Union has always striven to attain autarky in the economic realm. The Soviet Union has tried to avoid becoming dependent on foreign suppliers for the products and materials it deemed strategic. The attempt to attain autarky can be deduced from the description of import products which I have displayed in section 4.1. Soviet imports consist mainly of raw

materials, food and beverages which cannot be produced at home. Likewise, Soviet exports are a matter of necessity. Since the Soviet currency, the rouble, is inconvertible, the Soviet Union cannot pay for its imports as can the Western countries. The only way for the Soviets to pay for the imports is by exporting products to the West in order to obtain Western currencies. The export of Soviet products to the West is virtually non-existent, however, because of the relative inferiority of these products. The Soviet Union has therefore begun to offer machinery and technical cooperation in exchange for Third World commodities. These deliveries make up almost sixty percent of total Soviet exports to Third World countries.

Economic ties between the Soviet Union and the Third World appear to be relations of necessity and not, as are some of the arrangements between the West and developing nations, relations of dominance and exploitation. Probably, the Soviet Union is about as dependent on several Third World countries as these countries are with respect to the Soviet Union.

The consideration of political and military ties between the Soviet Union and the Third World will probably create a need to revise the picture of this superpower as being non- or even anti-imperialist. Militarily as well as politically, the Soviet Union has incessantly tried to gain influence in strategic parts of the world. As it has become clear in the fourth paragraph above, the Soviet Union has sought to influence or dominate a great number of countries in Asia, the Middle East and Africa. The superpower has applied several different means to realize its objectives. It has provided numerous countries with arms and military advisers, as it has India, Vietnam, Egypt, Libya, Syria and Cuba. It has intervened with military means in Afghanistan and probably in Somalia. Moreover, the Soviet Union has made use of its allies, such as the Vietnamese in Cambodia and the Cubans in Angola and in the Horn of Africa.

Thus, the Soviet Union has tried to gain influence in several parts of the world by applying military and political means. One of the central concerns for the Soviet Union in doing so was the curbing of United States' and, after 1960, of Chinese influence in regions

which the Soviet Union considered vital to its interests. For one thing, this has been South Asia because of the danger of infection of the Soviet Union's southern states. For another thing, this has been the Middle East and the Horn of Africa, since Soviet presence would limit Western influence around the Suez Canal and would be a threat to the West's oil supply from the Persian Gulf. For still another thing, this has been Indochina in order to avoid United States' or Chinese dominance in this region.

The above-mentioned considerations of Soviet dominance in parts of the Third World have been adequately summarized by Otto Pick, who has written that

"[t]here is, of course, a simple explanation for Soviet policies in the Third World which is not much affected by ideological considerations. The USSR is a world power, and as such it sees itself pursuing a global range of interests. To concede an absence of direct Soviet interests in any part of the world would be an admission of diminished status. As a world superpower, the USSR is convinced that it must have policies for all contingencies in all parts of the world and its ideology maintains that it must obtain advantages wherever and whenever it can. Opportunities presented by Western mistakes and failures must be seized - it would be ideologically and practically inadmissible to ignore them." (81)

On the basis of all that has been written above I might conclude that the Soviet Union can, indeed, be considered an imperialist power in the sense in which I have used this concept. One qualification must be added, however: the foreign policy of the Soviet Union can be understood as imperialist in the political and military, but not in the economic realm.

There is still one problem left, which has to be dealt with in the final section of this paper. This problem concerns the focus with which one is to study Soviet-Third World relations; the solution of this problem has a direct bearing to a more theoretical issue concerning the impact of studying modern superpower imperialism on theory formation.

5.2 Soviet imperialism and theory formation

In section 3.3 I have extensively paid attention to the problem of the level of analysis or focus in studying imperialism. On the analogy of several theories of imperialism I have distinguished two main levels of analysis. First, I have defined a level of analysis paying attention to factors within countries; this "reductionist" view appeared to be separable into centre- and periphery-oriented theories. Secondly, I defined a systemic level of analysis which appeared to be able to take into account factors operating at the level of the system.

In section 3.3 I have made a plea for emphasizing such a systemic view of imperialism. Only then it is possible to appreciate relations of power and dependence between and among states. I will now extend this plea to the study of Soviet imperialism.

As I have emphasized several times, Soviet foreign policy appears to be motivated primarily by considerations of a strategic and political nature. Soviet relations with the United States and China are central to the thinking about the Third World. Most Soviet foreign policy measures are aimed, either directly or indirectly, at these contestants. It is obvious that considerations such as these have to do with relations of power and dependence. They therefore introduce systemic factors into the discussion about Soviet imperialism. This type of imperialism - and United States' imperialism as well - cannot be explained with reference to internal factors alone, since external factors are involved as well. Internal differences can be invoked to account for differences in imperialist behaviour, but not to account for the occurrence of imperialist behaviour. The role of public opinion in foreign policy formation can be named as an example of internal factors: the role which public opinion is playing in the political system might explain why the Soviet Union displays another type of imperialist foreign policy than the United States, but it cannot be used as a factor in denoting the sources of imperialism, since both superpowers are to some extent imperialistic.

With these remarks we seem to get at the core of explaining imperialism. Modern imperialism - i.e. imperialism from about 1870 onwards - cannot be accounted for without reference to systemic factors.

The idea that modern imperialism might be explained by the sole use of internal factors is due to a mistaken analogy of classical, sixteenth and seventeenth century, imperialism with its modern counterpart. In earlier times, trade, the procurement of raw materials and slaves were the essential elements for European countries to engage in so-called imperialism. Already in the nineteenth century, with the advent of modern imperialism, considerations of international power have entered into the decisions to initiate imperialist foreign policies. As Tony Smith, amongst others, has stressed, the revival of imperialism at the end of the nineteenth century was partly the result of increasing tensions and augmenting enmity among the great powers. (82) The famous "scramble for Africa" has been one of the witnesses of this situation.

Not only at the end of the nineteenth and the beginning of the twentieth century did such considerations have substantial influence on the international political situation. These considerations have been present during the post World War II era as well. As I have also stressed several times, imperialism is no exclusive feature of capitalist societies, nor is it a purely economic phenomenon. Moreover, imperialism is best explained as a systemic feature, since it is the manifestation of differences in power. It is, in Kenneth Waltz' terminology, the imperialism of great power, since

"[w]here gross imbalances of power exist, and where the means of transportation permit the export of goods and of the instruments of rule, the more capable people ordinarily exert a considerable influence over those less able to produce surpluses. ... Historically, imperialism is a common phenomenon. Where one finds empires, one notices that they are built by those who have organized themselves and exploited their resources most effectively. ... Weakness invites control; strength tempts one to exercise it..." (83)

In this interpretation of imperialism of great power, systemic factors are central to the analysis. An important advantage of such an approach to imperialism is the breadth of its explanatory value. At least in principle no countries are excluded and the motivations for

imperialism are not presupposed and assumed constant. It is only from such a point of view that non-capitalist countries, such as the Soviet Union, can be studied in a fruitful fashion. I hope I have at least made plausible this point.

Dixi.

Rotterdam, January/February 1985.

NOTES

- 1 - Fieldhouse (1967) , p. xiv. Although Fieldhouse has created the typology for studies dealing with nineteenth-century imperialism, the categories can be applied to studies of the present century as well.
- 2 - Fieldhouse (1967), p. xiv.
- 3 - See e.g. Smith (1981), p. 69 ff.
- 4 - Hobson (1938).
- 5 - Mommsen (1980), p. 13 (translation mine).
- 6 - Idem, pp. 7-11.
- 7 - Warren (1980), p.3.
- 8 - Kolakowski (1981), p. 491.
- 9 - Idem, pp. 297-304 and Mommsen (1980), pp. 32-35.
- 10- Lenin (1970), p. 331 (translation mine).
- 11- See Kemp (1980).
- 12- Lenin (1970), p. 308 (translation mine).
- 13- See Fieldhouse (1973), p. 7 and pp. 63-76.
- 14- Mommsen (1980), pp. 71-72 (translation mine).
- 15- Wehler (1980), p. 79.
- 16- Kemp (1980), pp. 30-33.
- 17- Magdoff (1980), pp. 155-158.
- 18- Robinson (1980), pp. 129-130.
- 19- Fieldhouse (1973), p. 461.
- 20- Idem, pp. 78-79.
- 21- Smith (1979), p. 258.
- 22- See for arguments concerning the multitude of theories of dependency: Hout (1984a), (1985) and Hettne (1982).
- 23- See e.g. Frank (1979).
- 24- Frank (1970), p. 4 (accentuation mine).
- 25- See e.g. Coppins (1980), p. 123.
- 26- Galtung (1971).
- 27- Weisskopf (1974), p. 76.
- 28- Idem, p. 57.
- 29- See e.g. Kanet (1974a) and (1974b).

- 30- Lenin (1970).
- 31- Frank (1975), p. 104.
- 32- Senghaas (1981), p. 287.
- 33- Idem, p. 291.
- 34- Idem, p. 292 .
- 35- Idem, pp. 300-301.
- 36- Winslow (1948), p. 206.
- 37- Idem, pp. 189-190.
- 38- Marx and Engels (1975), p. 40 (translation mine).
- 39- Cohen (1974), p. 230.
- 40- Lichtheim (1971), p. 101.
- 41- Cohen (1974), p. 234.
- 42- Idem, p. 242.
- 43- Waltz (1979), p. 107.
- 44- See e.g. Hempel (1966), Chapter VI.
- 45- Waltz (1979), p. 18 (accentuation mine).
- 46- Smith (1981), p. 77.
- 47- Waltz (1979), p. 73.
- 48- Idem, p. 98.
- 49- De Vree (1981), p. 198 (translation mine).
- 50- Cohen (1974), p. 16.
- 51- Coppens (1980), p. 110 (translation mine).
- 52- Fieldhouse (1981), p.1.
- 53- Lichtheim (1971), p. 4.
- 54- Robinson (1980), pp. 118-119.
- 55- Smith (1981), p.6.
- 56- These data have been derived from Smith (1973), pp. 225-227 and
from Pockney (1981), pp. 30-31.
- 57- Holzman (1976), p. 23.
- 58- See Smith (1973), e.g. pp. 228-240.
- 59- Valkenier (1974), pp. 215,218.
- 60- Idem, pp. 221-224 and Valkenier (1971), pp. 411-417.
- 61- Pockney (1981), p. 37.
- 62- Holzman (1976), p. 202.
- 63- Idem, pp. 190-193.
- 64- Friedrich and Brzezinski (1965), p. 23.

- 65- Gati (1980), p. 280.
- 66- Duncan (1980), pp. 6-7.
- 67- Katz (1982). Section 4.2.2. draws heavily on this book.
- 68- Idem, p. 125.
- 69- Idem p. 146.
- 70- Donaldson (1980), p. 212.
- 71- Yapp (1981), pp. 140-144.
- 72- Idem, p. 144.
- 73- Idem, pp. 159-160.
- 74- Leifer (1981), pp. 164-166.
- 75- Adam B. Ulam, "Expansion and coexistence: Soviet foreign policy, 1917-73", quoted by Leifer (1981), p. 169.
- 76- Dawisha (1981), p. 119.
- 77- Idem, p. 125.
- 78- Mayall (1981), pp. 192, 198.
- 79- Clapham (1981), p. 206.
- 80- Idem, pp. 215-216.
- 81- Pick (1981), pp. 9-10.
- 82- Smith (1981), esp. pp. 47-49.
- 83- Waltz (1979), pp. 26-27.

BIBLIOGRAPHY

CHRISTOPHER CLAPHAM [1981], The Soviet experience in the Horn of Africa, in: E.J. Feuchtwanger and Peter Nailor (eds.), The Soviet Union and the Third World, Macmillan, London and Basingstoke, pp. 202-223.

BENJAMIN J. COHEN [1974], The question of imperialism. The political economy of dominance and dependence, Macmillan, London and Basingstoke.

H.A.J. COPPENS [1980], Imperialisme: een nieuwe benadering, in: Ph.P. Everts and H.W. Tromp, Tussen oorlog en vrede. Thema's in de polemologie, Intermediair, Amsterdam, pp. 109-131.

KAREN DAWISHA [1981], The Soviet Union in the Middle East: Great power in search of a leading role, in: E.J. Feuchtwanger and Peter Nailor (eds.), The Soviet Union and the Third World, Macmillan, London and Basingstoke, pp. 117-136.

ROBERT H. DONALDSON [1980], Soviet policy in South Asia, in: W. Raymond Duncan (ed.), Soviet policy in the Third World, Pergamon, New York, etc., pp. 212-239.

W. RAYMOND DUNCAN [1980], Introduction, in: W. Raymond Duncan (ed.), Soviet policy in the Third World, Pergamon, New York, etc., pp. 1-12.

D.K. FIELDHOUSE [1967], The theory of capitalist imperialism, Longman, London.

D.K. FIELDHOUSE [1973], Economics and empire 1830-1914, Weidenfeld & Nicholson, London.

D.K. FIELDHOUSE [1981], Colonialism 1870-1945. An introduction, Weidenfeld & Nicholson, London.

ANDRE GUNDER FRANK [1970], Latin America: underdevelopment or revolution. Essays on the development of underdevelopment and the immediate enemy, Monthly Review Press, New York and London.

ANDRE GUNDER FRANK [1975], On capitalist underdevelopment, Oxford University Press, Bombay etc.

ANDRE GUNDER FRANK [1979], Dependent accumulation and underdevelopment, Monthly Review Press, New York and London.

CARL J. FRIEDRICH AND ZBIGNIEW K. BRZEZINSKI [1965], Totalitarian dictatorship and autocracy, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, Second edition, revised.

JOHAN GALTUNG [1971], A structural theory of imperialism, in: Journal of Peace Research, vol. 8, no. 2, 1971, pp. 81-117.

CHARLES GATI [1980], The Stalinist legacy in Soviet foreign policy, in: Stephen F. Cohen, Alexander Rabinovitch and Robert Sharlet (eds.), The Soviet Union since Stalin, Indiana University Press, Bloomington, pp. 279-301.

CARL G. HEMPEL [1966], Philosophy of natural sciences, Prentice-Hall, Englewood Cliffs.

BJÖRN HETTNE [1982], Development theory and the Third World, Swedish Agency for Research Co-operation with Developing Countries, Stockholm.

J.A. HOBSON [1938], Imperialism. A study, Allen & Unwin, London, Third revised edition.

FRANKLYN D. HOLZMAN [1976], International trade under communism - Politics and economics, Macmillan, London and Basingstoke.

WIL HOUT [1984a], Afhankelijkheid en ontwikkeling: Andre Gunder Frank, in: Concept, vol. 1, no. 2, September 1984, pp. 105-120.

WIL HOUT [1984b], Imperialisme van de grootmachten, in: JASON-Magazine, vol. 9, no. 1, December 1984, pp. 2-6.

WIL HOUT [1985], Frank en vrij in het zuiden? Een poging tot toetsing van de dependenciatheorie van Andre Gunder Frank, in: Acta Politica, vol. 20, no. 1, January 1985, pp. 3-42.

ROGER E. KANET [1974a], The Soviet Union and the colonial question, 1917-1953, in: Roger E. Kanet (ed.), The Soviet Union and the developing countries, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, pp. 1-26.

ROGER E. KANET [1974b], Soviet attitudes toward developing nations since Stalin, in: Roger E. Kanet (ed.), The Soviet Union and the developing countries, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, pp. 27-50.

MARK N. KATZ [1982], The Third World in Soviet military thought, Croom Helm, London and Canberra.

TOM KEMP [1980], The Marxist theory of imperialism, in: Roger Owen and Bob Sutcliffe (eds.), Studies in the theory of imperialism, Longman, London, pp. 15-34.

LESZEK KOLAKOWSKI [1981], Main currents of marxism. Part 2: The golden age, Oxford University Press, Oxford etc.

MICHAEL LEIFER [1981], The Soviet Union in South-East Asia, in: E.J. Feuchtwanger and Peter Nailor (eds.), The Soviet Union and the Third World, Macmillan, London and Basingstoke, pp. 164-182.

WLADIMIR ILJITSJ LENIN [1970], Het imperialisme als hoogste stadium van het kapitalisme. Een populaire verhandeling, in: Wladimir Iljitsj Lenin, Keuze uit zijn werken. Deel 2: 1914-1917, Progres, Moscow, pp. 261-364.

GEORGE LICHTHEIM [1971], Imperialism, Allen Lane The Penguin Press, London.

HARRY MAGDOFF [1980], Imperialism without colonies, in: Roger Owen and Bob Sutcliffe (eds.), Studies in the theory of imperialism, Longman, London, pp. 143-170.

KARL MARX AND FRIEDRICH ENGELS [1975], Het communistisch manifest, Pegasus, Amsterdam.

JAMES MAYALL [1981], The Soviet Union and Africa: How great a change?, in: E.J. Feuchtwanger and Peter Nailor (eds.), The Soviet Union and the Third World, Macmillan, London and Basingstoke, pp. 183-201.

WOLFGANG J. MOMMSEN [1980], Imperialismustheorien. Ein Überblick über die neueren Imperialismusinterpretationen, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, Zweite, ergänzte Auflage.

OTTO PICK [1981], Introduction: Political and ideological aspects, in: E.J. Feuchtwanger and Peter Nailor (eds.), The Soviet Union and the Third World, Macmillan, London and Basingstoke, pp. 3-11.

BRIAN POCKNEY [1981], Soviet trade with the Third World, in: E.J. Feuchtwanger and Peter Nailor (eds.), The Soviet Union and the Third World, Macmillan, London and Basingstoke, pp. 30-78.

RONALD ROBINSON [1980], Non-European foundations of European imperialism, in: Roger Owen and Bob Sutcliffe (eds.), Studies in the theory of imperialism, Longman, London, pp. 117-142.

DIETER SENGHAAS [1981], Dissociation and autocentric development: An alternative development policy for the Third World, in: Richard L. Merritt and Bruce M. Russett (eds.), From national development to global community. Essays in honor of Karl W. Deutsch, George Allen & Unwin, London etc., pp. 279-311.

GLEN ALDEN SMITH [1973], Soviet foreign trade. Organization, operations, and policy, 1918-1971, Praeger, New York etc.

TONY SMITH [1979], The underdevelopment of development literature: The case of dependency theory, in: World Politics, vol. 31, no. 2, January 1979, pp. 247-288.

TONY SMITH [1981], The pattern of imperialism. The United States, Great Britain, and the late-industrializing world since 1815, Cambridge University Press, Cambridge etc.

ELIZABETH KRIDL VALKENIER [1971], New trends in Soviet economic relations with the Third World, in: Erik P. Hoffmann and Frederic J. Fleron Jr. (eds.), The conduct of Soviet foreign policy, Aldine-Atherton, Chicago, New York, pp. 409-425.

ELIZABETH KRIDL VALKENIER [1974], Soviet economic relations with the developing nations, in: Roger E. Kanet (ed.), The Soviet Union and the developing nations, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, pp. 215-236.

JOHAN K. DE VREE [1981], Politieke integratie en desintegratie, in: M.P.C.M. van Schendelen, Kernthema's van de politicologie, Boom/Intermediair, Meppel en Amsterdam, Second edition, revised, pp. 189-221.

KENNETH N. WALTZ [1979], Theory of international politics, Addison-Wesley, Reading (Mass.) etc.

BILL WARREN [1980], Imperialism: Pioneer of capitalism, edited by John Sender, NLB and Verso, London.

HANS-ULRICH WEHLEN [1981], Industrial growth and early German imperialism in World War I and the interwar period, in: Studies in the theory of imperialism, edited by John Sender, NLB and Verso, London, pp. 1-11.

THOMAS E. WEISSKOPF [1974], Capitalism, socialism, and the sources of imperialism, in: Steven J. Rosen and James R. Kurth (eds.), Testing theories of economic imperialism, Lexington Books, Lexington etc., pp. 57-82.

E.M. WINSLOW [1948], The pattern of imperialism. A study in the theories of power, Columbia University Press, New York.

MALCOLM YAPP [1981], Colossus or humbug? The Soviet Union and its southern neighbours, in: E.J. Feuchtwanger and Peter Nailor (eds.), The Soviet Union and the Third World, Macmillan, London and Basingstoke, pp. 137-163.

THE AUTHOR:

Drs. Wil Hout is assistant professor in political science at Erasmus University since 1984. His research interests are especially focused on questions of imperialism and dependence and on European defence and armaments.

Publications: Arbeidstijdverkorting en de rol van de overheid, in: Economisch Statistische Berichten, vol. 68, 14-9-1983, pp. 812-817 (with W.A.A.M. de Roos), Europa: veilig op eigen benen?, in: JASON-Magazine, vol. 9, nr. 3, June 1984, pp. 19-21 (with E. Tijdgat), Afhankelijkheid en ontwikkeling: Andre Gunder Frank, in: Concept. Tijdschrift voor Maatschappijgeschiedenis, vol. 1, nr. 2, September 1984, pp. 105-120, Imperialisme van de grootmachten, in: JASON-Magazine, vol. 9, nr. 5, December 1984, pp. 2-6, Frank en vrij in het Zuiden? Een poging tot toetsing van de dependenciatheorie van Andre Gunder Frank, in: Acta Politica, vol. 20, nr.1, January 1985, pp. 3-42.

B85 SUTW 4
#1220

REVEALING PREFERENCES: THE EAST
IN NORTH-SOUTH NEGOTIATIONS

Recent work of economists with
the Soviet Union

COLIN W LAWSON

Comments on this working paper should be sent to
the School of Humanities and Social Sciences,
University of Bath, Claverton Down, Bath, Avon,
BA2 7AY.

INTRODUCTION

At first glance, the idea of trying to deduce Soviet economic interests in less developed countries (LDCs) from Soviet stances in North-South negotiations, might seem overly ambitious. After all, Soviet concessions to the South were meagre to the point of non-existence, and most of the sound and the fury of the negotiations occurred between the West and the South. Such a view would be too pessimistic. It is true that the value of Soviet concessions was small, but the course of the negotiations did require the Soviet Union to articulate policy positions on almost all of the major and many of the minor issues in North-South relations. As the debate advanced the Soviet position became firmer and more coherent, and an analysis of their final position provides a clear and consistent picture of both short run and long run Soviet economic interests in the South.

In speaking of economic interests we are conscious that for a major world power, particularly one where all trading decisions, however minor, are state decisions, it is very difficult to distinguish between economic and political motives. Although we will often distinguish between them, we are conscious that the distinctions may sometimes be rather artificial. A consequence of this problem is that there are unlikely to be any Soviet economic interests in the South which are not in large part determined by Soviet global political strategy. An implication for this paper is that we should state our assumptions about such Soviet strategy, before trying to

deduce Soviet economic interests in the South.

ASSUMPTIONS

We assume that Soviet global strategy in relation to the South is cautious and cost-conscious. It is certainly not adventurous in the sense that substantial political, economic and military resources are consistently devoted to destabilising pro-Western regimes. It might more accurately be described as opportunistic, in that only emerging anti-Western or perhaps more accurately anti-American regimes may be taken up as clients. Given the economic and military constraints facing the Soviet Union, and even allowing for the use of surrogate military and economic intervention, it seems unlikely that Soviet aims in the South extend much beyond weakening its ties with the West, and securing more consistent support for its own position in the major East-West disputes which dominate its attention. The last thing the Soviet Union wants is any more poverty stricken applicants for membership of the CMEA. Although the 'Law' of the levelling of development may not be quite the moral imperative to redistribution which the poorer members of CMEA had hoped, the Cuban and Vietnamese cases illustrate that membership may still carry the benefits of considerable aid. The refusal to admit Mozambique : a state uniquely described in its friendship treaty as a 'natural ally' of the Soviet Union, presumably signals that the club has filled its quota of indigent members.

Given these global political objectives and economic constraints,

our view is that the Soviet response to the South in North-South negotiations was directly determined by Soviet economic interests in the South. The Soviet view of these interests is in turn a product of two distinct influences, their view of the role of foreign trade in the development of the domestic economy, and their view of the political and economic development of LDCs, both in terms of their socio-economic systems, and in terms of their relations with advanced market economies.

This paper begins with an examination of the changing views of the role of foreign trade in the Soviet system. This is followed by a discussion of the development of Soviet perceptions of LDCs. We then review Soviet responses to the North-South debates, and finally we use these responses and the above views to deduce the missing explicitly articulated influence on the responses - Soviet economic interests in LDCs.

THE ROLES OF FOREIGN TRADE IN CENTRALLY PLANNED ECONOMIES

The role of foreign trade in a market economy depends on the theoretical perspective of the analyst. In what one might loosely term neo-classical theory, trade is seen as extending the range of commodities available to consumers, reducing the costs of production and, through specialisation, to some extent reducing the size of the domestically produced product mix. Thus both the welfare of consumers and the profits of producers are increased, and in a system of world-wide free trade, global welfare is maximised. Not only are

consumers and producers able to select their own optimal consumption and production plans, but these choices are also only very indirectly linked, assuming free trade and floating exchange rates, through the mechanism of relative price changes induced by imbalances in the overall values of goods exported and imported. Over time it is claimed that specialisation and decentralised decision taking is conducive to growth, and thus the maximisation of welfare in a dynamic context.

In a planned economy, if any advantage is to be taken of the prospective benefits of trade, then a conscious decision to adopt such a strategy must be made. In addition the link between imports and exports is closer than for a market economy : the decision to import extra quantities of a particular commodity is not relatively independent of the overall trading balance.

In the Soviet Union and Eastern Europe we would argue that four separate groups of foreign trade functions have been discussed. We label them the static, the dynamic, the political and the cooperative functions. The history of their adoption or rejection reflects changing attitudes both to trade and to the general direction and management of the economy.

The Static Function

The static function is a view of trade which sees its primary significance as a buffer or safety valve activity. Thus, should an

economy be unable to produce a sufficient quantity of a particular output to satisfy the plan, it is legitimate to provide the supplies through trade. The required resources for the purchase can be obtained by exporting domestic surpluses. This severely circumscribes the role of trade and leads to a relatively inefficient and unsophisticated management model for the foreign sector. This view of foreign trade, linked to a system of trade which was aptly described as a 'barter of residuals', was predominant in the Soviet Union until the sixties, and was less influential, but still important, in the trade of other Eastern European countries, until the economic reforms of the mid-nineteen-sixties. Clearly the decline of such a view was linked to the development of the respective economies and to the existence after the Second World War of more than one socialist and centrally planned economy.

As the level of development rose, the shortcomings of a view which was developed to fit the circumstances of a large, basically self-sufficient economy in an often hostile environment became obvious. The observation of Pryor that 'the foreign trade systems of all these nations operate in fundamentally the same manner, since all were copied from the Soviet system',¹ is now no longer as correct as it was in 1963. Not only is the Hungarian system radically distinct, but there is now a diversity of practice which was absent during the first one and a half decades of communist rule. The static view might have been appropriate for the Soviet Union, but it could never have been a satisfactory perspective for the considerably more trade dependent countries of Eastern Europe.

The Dynamic Function

Pressure from the needs of the trade-oriented smaller East European economies, added to a pervasive concern with falling growth rates, led to increased support for a policy of intensive rather than extensive growth and for a more dynamic role for foreign trade. Trade as an engine of growth was not a novel idea in socialist debate, nor were many of the arguments presented particularly original. What was important was the fundamental re-orientation of the role of the foreign sector which such a view implies. Instead of a bottleneck-breaking function, trade was accorded a growth-inducing function which led to fundamental reassessments of existing administrative structures and economic management methods.² Closer links were sought between domestic enterprises and foreign trade organs, and at the same time interest in specialisation led to a considerable volume of literature on the effectiveness of trade.

Nevertheless, although the dynamic view has been widely accepted, the specialisation programmes which have been adopted are limited and cautious. The changeover has been less revolutionary than evolutionary, and the already discussed intra-branch character of specialisation agreements suggest that a Western view of the problem is unlikely to be adopted, save perhaps on the question of the transfer of technology, where the effects of the dynamic view can perhaps be most clearly seen.

The Political Function

The political role of foreign trade comprises extra-market activities

designed to favour only one, or a subset of the parties to trade. It might also involve trade intended more to cement existing patterns of dominance or even equality, rather than to maximise welfare. The tradition of concern in Marxist writings with 'world economy' has perhaps led to a very clear view of the political consequences of trade.³ Added to which the total control over the foreign sector implicit in the idea of a centrally planned economy of the classic variety, allowed a degree of precision in the exploitation of such consequences which, apart from wartime, has never been at the command of Western states.

The Cooperative Function

Finally, by cooperative activities we mean the non-market division of production tasks agreed between socialist countries and occasionally between them and less developed countries, which is intended to assist the development of both partners' economies. Within Eastern Europe the cooperative role, whether impelled by the Law of the levelling of development, or more mundane factors, has led to specialisation agreements, coordinated development plans, the free - or until recently virtually free - transmission of technical information and training, and a deliberate attempt to raise the relative gross material products of the group's poorer members.

PREDICTIONS FROM THE ROLES OF FOREIGN TRADE

If we bear in mind the degree to which the Soviet Union can be

self-sufficient, and the political importance of intra-CMEA trade, then we can deduce the impact of the different roles of foreign trade on exchanges with less developed countries. For example, while the static role of foreign trade predominated we would predict an irregular rather unstable pattern of trade with less developed countries.⁴ As the needs of the domestic economy were for only a limited range of raw materials and semi-fabricates, and less developed countries could hardly satisfy the requirements for capital goods imports, LDCs would provide mainly products which could not be produced domestically, especially tropical primary commodities, and, erratically, as need arose, grain. Thus trade with LDCs would have a low priority, though there would be established links with a limited number of states.

As raw materials become scarcer, then there would be a motive for extending trade with LDCs, and for encouraging CMEA partners to do the same. As in crises, interruption in the import of raw materials is more disruptive than interruptions in imports of consumer goods or capital equipment, it would be sensible to concentrate purchases of raw materials in LDCs rather than in the West. As a resolution of the Central Committee of the Hungarian party puts it, 'The majority of those raw materials and fuels which cannot be purchased from the socialist countries should be imported from the developing countries.'⁵

The gradual acceptance of a more dynamic role for foreign trade would bring with it certain changes in our predictions. In a

centrally planned economy growth is not demand-constrained but supply-constrained; consequently the dynamic role for foreign trade lies in the ability of imports to increase the growth of domestic capacity.⁶ For a country which has mainly arms, raw materials, and non-leading-edge technology for sale, the brake on this process is the lack of hard currency export markets. Consequently we would predict that as the dynamic role for foreign trade became more influential, extra-CMEA trade should become more stable, and that barter agreements, buy-back deals and long-term trade agreements will be offered to LDCs.

Being short of hard currency imposes additional costs on a centrally planned economy trading with an LDC. The export of capital equipment often requires the provision of credit, and the construction of projects in LDCs, although it may secure a supply of raw materials, can lock up capital for substantial periods.⁷ As Simai reports, 'almost half of Hungary's machinery exports require credit and a high proportion of cash sales goes to the advanced capitalist countries. Only one-third to two-fifths of machinery exports to developing countries do not require credit'.⁸ Thus both on grounds of the desire for oil imports, and the fact that OPEC members do not need credit for machinery purchases, we would expect a concentration of trade on Middle Eastern and North African OPEC members.

Finally, because the Soviet Union still conducts the bulk of its extra-CMEA trade with developed market economies, and because it

has a hard currency imbalance with the West, trade with LDCs must also perform a macroeconomic balancing function, by generating hard currency surpluses to cover that part of the deficit in trade with the West which cannot be covered by gold sales. Consequently, if the Soviet Union had to abandon clearing agreements in soft currencies, then we might expect her to try to run surpluses rather than deficits with LDCs.

While the Soviet Union has been slow to recognise the dynamic function of trade, it has always had a most precise grasp of its political and cooperative functions. Knowing only this, and making our initial assumptions about Soviet global strategy, it would be reasonable to assume that it would prefer to conduct trade with LDCs which were major regional powers. We might also expect strong trade links with LDCs which provided diplomatic support for Soviet positions, or showed some element of ideological affinity. Indeed, having any sort of pretensions to global influence would seem to require the deliberate cultivation of many trade partners with whom contact based purely on economic advantage would be minimal. This is confirmed by two Polish authors, who note that apart from the USSR and Romania, the importance for CMEA states of trade with LDCs has changed little since the early sixties. 'In the case of the Soviet Union this shift took place because of its global policy, while in Romania it occurred because of its UN classification as a developing country'.⁹ Being more precise about which partners will be cultivated for their political influence, and which for their loyalty, requires a more detailed discussion of how the

Soviet Union views the internal processes and external links of less developed countries.

SOVIET VIEWS OF THE THIRD WORLD

The development of Soviet views of the third world is intimately linked to the evolution of Soviet views of the world economy, and of their desired position within it. Until after Stalin's death it would have been inaccurate to use the latter phrase, for the official ideology held that there were two world markets: a socialist world market and a capitalist world market, with LDCs inextricably linked and subordinate to the latter. Although some intellectual effort was expended on developing theories which explained the operations of the two markets, little serious thought seems to have been given to the future course of Soviet economic relations with what it should have been obvious would soon become independent states.

In his haste to make up for lost time, Khrushchev almost immediately launched into a series of Third World adventures which antagonised his domestic and foreign opponents, without producing any lasting clear cut benefits. The explanatory theory of two world markets was not abandoned, but, through the opportunity afforded by the policy of peaceful coexistence, the hope was clearly that emergent nations could be persuaded to attach themselves to the socialist world market.

During the early Brezhnev years the political and economic costs of Khrushchev's policies led to a cautious and more realistic assessment

of the potential advantages of involvement in the South. While severe setbacks such as the break with Egypt were still ahead, it must already have been clear by the late sixties that the volatility of political conditions in most developing countries implied that if expensive mistakes were to be avoided, candidates for extensive long-term political and economic investment would have to be chosen with extreme care. Although Soviet aims undoubtedly still involve the detachment of the South from the West and, ideally, its harnessing to the support of Soviet global ambitions, there has been slow but steady growth in Soviet recognition of the heterogeneity of developing countries, and consequently parallel growth in unwillingness to acquire new clients.

Soviet advice to LDCs has become fairly consistent and clearly stated. So has the analysis of the links between the East and the South. They have 'similar interests as far as actively countering the forces of colonialism and neo-colonialism ... are concerned ... [and] their interests also coincide, in the main, on issues relating to restructuring world-wide economic relations ... [But] the relations between socialist and developing countries do not rest on the principle of socialist solidarity, since the majority of the developing countries are developing along capitalist lines and only a few have taken a socialist orientation. There are no grounds, therefore, to claim the presence of class solidarity between them and the socialist countries'.¹⁰

Soviet Advice to Developing States

The advice which is offered to LDCs generally has five components: nationalisation; redistribution; planning; mobilisation of domestic resources and avoidance of enclave development.

Nationalisation is necessary to provide scope for influencing the economy, and to reduce the influence of both domestic capital and transnational corporations. It can have an added attraction, as Fomin suggests, for it 'in some cases opens up additional opportunities for the developing countries to organise economic cooperation with other states, particularly in the field of inter-state resource development'.¹

But such an inducement to nationalise should be weighed carefully. It is true that CMEA members seem to prefer to trade with states with large public sectors, and indeed with those state sectors.¹² It is true that Soviet aid is directed into public enterprises.¹³ But it is not true that Soviet authors have an uncritical attitude toward the public sector of developing states. Nor is it true that the foreign trade organs of CMEA states will always trade with such a state sector, in preference to world markets. For example, Teodorovich (1979) argues that in itself the development of a state sector does not stimulate socialist relations of production, indeed the opposite may occur. In addition the Czech author Angelis, and the Polish authors Klerr and Zacher, note that sizeable proportions of Czech and Polish imports from the South come through Western intermediaries.¹⁴ In both cases this is more efficient than trading

direct with the producers, and the reason for this, according to Angelis, is the high prices demanded by Third World state traders.

Planning is advocated because, like a large public sector, it enables more precise economic management. But, like state ownership, it is not advocated uncritically. Although CMEA states clearly find it more congenial to deal with similar economic management systems, and indeed Klerr and Zacher (1980) argue that a lack of planning in the South is the main barrier to effective East-South technology transfer, it is not uncommon to find mixed economy advocates amongst CMEA writers.

Planning can make redistribution and the mobilisation of domestic resources easier. But in both cases CMEA writers stress that it is domestic and not foreign resources which are to be reshuffled. As Bogomolov puts it, 'The Soviet [Union] and many other Socialist countries resolutely oppose the diverse utopian projects for a world-wide redistribution of wealth which tend to distract the Third World peoples from the vital tasks of struggling for their national liberation and social emancipation and for the utmost use on that basis of their internal potential for socio-economic progress'.¹⁵

Soviet Views of 'Interdependence'

If Bogomolov's statement signals a Soviet willingness to accept the fact that most LDCs are not natural allies, and to acknowledge

that some, especially the wealthier OPEC members, have effectively entered the capitalist camp, it does not signal acquiescence in their dependence on the West. For while talk of two world systems is less frequently heard, and a certain degree of East-West interdependence is accepted, for LDCs the 'bourgeois' concept of interdependence is vigorously opposed. Opposed as a 'neo-colonialist' invention to legitimate continuing hegemony - as a doctrine of continuing exploitation. It is argued that in this sense interdependence involves one-way political influence, though perhaps two-way economic influence. Assessing the outcome of UNCTAD VI, Pankine (1983) reported, with a faint intonation of irony, that the Group of 77 had argued from the concept of interdependence to the conclusion that the world economy would not recover until the South was appropriately stimulated by loans and greater exports.

Although opposing the thesis of interdependence between the West and the South, Soviet authors openly state that CMEA states' assistance will be limited in size and quite specific in destination. Bogomolov notes 'the socialist countries' cooperation with the developing world ... is mainly extended to those countries that are most active in the national liberation struggle and have embarked on progressive political development'.¹⁶ In Bogomolov's favoured list are Angola, Afghanistan, Iraq, Mozambique, Syria and Ethiopia. Others include South Yemen, the Congo, Benin, Algeria, Libya, Guinea, and occasionally, Tanzania, in the list of socialist-oriented states.

Even inclusion in such a list does not mean that Soviet observers

assume political development will ultimately result in vanguard parties of the East European type - though Soviet writers strongly advocate such a development for close LDC allies. For an LDC and for the Soviet Union signing a treaty signals practically the closest form of relation. Iman argues that the minimum requirements a potential co-signatory must have fulfilled are to be actively involved in non-alignment; to be a major recipient of Soviet military and economic aid; to have neither belonged to, nor leased facilities to a hostile power, and to have an active record of opposition to Western influence. Nevertheless, of the currently operative eleven treaties, all except those with Mozambique 'characterise their ideological orientations as nothing more than friendship and cooperation between states with different socio-economic systems'.¹⁷ In some cases Iman may have over-estimated these ideological differences, but it is still true that there are distinct limits to Soviet involvement, as Mozambique's abortive CMEA application showed.

Predictions from Soviet Views of LDCs

Several aspects of Soviet views of LDCs have only become clear in the last decade: indeed we will argue below that the North-South negotiations often provided the impetus for their clarification. But it is worth putting a counterfactual question, and asking what might have been predicted about Soviet positions in the negotiations, had these views on LDCs been known in advance.

Had we known in advance the full panoply of Soviet views on development, then it is reasonable to suppose we would have predicted opposition to any blanket concessions, in aid or trade. As the Soviet Union is wary of acquiring Third World clients, we would have predicted no agreement to any proposals for long-run subsidies, whether through aid or terms of trade agreements. The experiences of the Soviet Union within CMEA, including Vietnam and Cuba, may have been a salutary lesson on the economic cost of loyalty. The lack of any deep ideological affinity with most LDCs would have reinforced this effect. The self-help view of development strategy would have provided further support for this position, and LDCs which were not willing to contemplate the necessary adjustments, including the development of the public sector, would have been foolish to think otherwise. Indeed aid donors willing to offer long-term concrete economic concessions for only the most nebulous and probably short-lived political advantages have always been scarce.

SOVIET RESPONSES TO THE NORTH-SOUTH DEBATE

The bundle of demands which the South presented to the North during the seventies was multifarious and optimistic. Smyth (1977) claimed to have identified nine major issue areas and seventy-two sub-issues in what came to be called the demand for a New International Economic Order (NIEO).¹⁸ The demands ranged across the whole gamut of international trade issues, and although in the beginning many were perhaps more statements of the ideal than serious negotiating positions, both the West and the East were sufficiently apprehensive

to eschew the rhetoric of sympathy and concentrate on the diplomacy of rejection.

General Position¹⁹

In the case of the Soviet Union the time path of support for the South was precisely and inversely related to the specificity of the demands. In the early seventies the CMEA states generally supported the rather loosely formulated early NIEO resolutions. As the demands were elaborated during the mid-seventies the Soviet response became more tentative and qualified. Smyth (1977) noted that as early as 1975 the Soviet position at the Seventh Special Session of the United Nations was already less radical than it had been at the Sixth Special Session of the previous year. But until the 1976 UNCTAD meeting in Nairobi there had never been a detailed response to the South's position. When it came the Joint Statement by all the full CMEA members except Romania, was a disappointment to the South, for while reaffirming the justice of their demands it offered few concessions, and clearly stated that the demands were just only in relation to the West.²⁰ As a Soviet Government statement to the UN Secretary-General put it

There can be no ground whatsoever for presenting to the Soviet Union and other socialist countries the demands which the developing nations present to the developed capitalist states, including the demand for

a compulsory transfer of a fixed share of the gross national product to the developing nations by way of economic assistance.²¹

To the chagrin of the Group of 77, the basic outline of the Soviet position has remained fundamentally unchanged since the release of the 1976 Joint Statement. Consequently at UNCTAD's 1979 Manila Conference, and the 1983 Belgrade meeting, the CMEA states came under attack from the South for their parsimony and failure to provide unqualified support. As we shall see below, some of these attacks seem to have led to a change in the Soviet rationale for their position, but not to any change in their general stand.

That stand has recently been reiterated in a Soviet assessment of the Belgrade conference. The Soviet government is willing to support proposals which aim at 'the genuine restructuring of international economic relations on an equitable, democratic basis, at promoting mutually advantageous, equal economic cooperation between all countries and ensuring the people's right to independent development'.²²

This is not a totally vacuous statement. It reflects the fact that a major reason for their cooling ardour for the South's position was a rapid realisation that the NIEO proposals would not lead to a radical change in the political composition of the South. Consequently they were understandably unwilling to provide subventions by granting concessions to states which their analysts were suggesting were

unlikely to develop 'progressive tendencies'. As Bognar put it 'a genuine new international economic order can only be introduced when the revolution comes to power in the economically most powerful countries and makes it possible to introduce an international division of labour based on socialist principles'.²³

The 'mutually advantageous ... cooperation' of Pankine's statement reflects two concerns. When concessions have been offered, the offer has been 'without reciprocity in respect of preferential measures but based on normal and equitable terms and without discrimination'.²⁴ The Soviet interpretation of conditions has meant actual or effective MFN treatment.

The second concern has been to try to ensure that any West-South concessions also apply to East-West trade. Returning from the 1979 UNCTAD meeting, the leader of the Soviet delegation complained that the conference resolution on protection was 'one-sided, protecting only the interests of the developing countries. The socialist countries believe that international measures against protectionist tendencies can be effective only if they are not confined to the interests of one group of countries'.²⁵

This concern in turn reflects a major Soviet objective - to turn UNCTAD into a World Trade Organisation dealing specifically with East-West trade. As Manzhulo has recently suggested, 'Any possible reorganisation of the UNCTAD should be aimed at raising its efficiency as a universal trade and economic forum'. He would be

well pleased if 'UNCTAD's efforts could be concentrated on evaluating how the established principles and rules are being observed ... [and] on identifying the actual difficulties, processes and causes hindering the development of international trade with due regard for the interests of all nations'.²⁶ As the South does not want the focus of attention shifted from its own problems, and the West does not want to discuss East-West trade, there is no foreseeable possibility that these objectives will be attained.

Aid and Finance and Debt

On the key subject of finance the CMEA states could offer little assistance to the South, because the NIEO demands related to the reform of financial institutions to which most CMEA states did not belong. On debt, only the Soviet Union was in a position to offer major concessions. In refusing to do so Soviet statements have stressed that they feel no responsibility for the state of the world economy, and that their own investments in the South generally involve a commitment to provide an export market to facilitate the liquidation of the loan.

This refusal to consider debt concessions is consistent with the Soviet position on aid. We noted above that at the early UNCTAD meetings all aid claims were rejected.²⁷ The stated reasons varied from a lack of responsibility for the plight of the South, to lack of funds because of tight domestic supply constraints. But clearly the South's anger at this refusal had some impact, for within the

last two years the Soviet Union, Bulgaria and East Germany have all claimed to have met or exceeded the United Nations targets for resource transfers as a percentage of GNP. The boldness of the claim is matched only by its implausibility. A recent Foreign and Commonwealth Office document, in a conclusion which is consistent with Development Assistance Committee findings, reported that in 1980 Soviet aid accounted for only 0.19% of GNP. And, because of aid repayments, the 1981 flow of Soviet net aid to non-Socialist developing countries was estimated to be negative.²⁸

Commodity Agreements

One of the few achievements of the South at UNCTAD IV was to gain the agreement of the North to proceed to detailed negotiations on the creation of a Common Fund. The Fund's purpose was to finance a group of new commodity agreements, whose major objective was to increase and stabilise the incomes of primary commodity producers. The Soviet Union's attitude to the Common Fund was, and has continued to be indistinguishable from that of leading Western states.

While admitting the justice of the South's case, the Soviet Union has been concerned to emphasise the importance of consumer's interests, and to insist that LDCs would do well to restrict the role of transnational commodity producers, if they wish to increase their control over their export earnings. In the initial negotiations the Soviet Union argued that they should be allowed to sign long-term bilateral agreements, instead of contributing towards the cost of

buffer stocks. In the run-up to the signing of the preliminary agreement on the Fund in March 1979, they, like the United States, argued against providing a greater proportion of the necessary capital than their allocation of votes on the Fund's Council. More recently Polezhayev has suggested that in calculating national contributions to agreements, because of the stable long-term nature of intra-CMEA trade, it should not be included when determining interest in an agreement.²⁹

Although the Soviet Union cannot be blamed for the failure of sufficient states to ratify the Common Fund, there is no evidence it will view the idea's demise with more sorrow than most Western states. In the negotiations on this, as on other issues, the Soviet Union has exhibited a careful and precise awareness of the costs of concessions. And in the future there is no reason to doubt Polezhayev's statement that 'the USSR's participation in international commodity agreements ... will, as before, be decided in every concrete case with due regard for a just balance of the rights and obligations of the participants in agreements'.³⁰

CONCLUSIONS

In this paper we have argued that the North-South debates forced the Soviet Union to articulate its position on virtually the whole range of economic issues of interest to less developed countries. We have also argued that an examination of the roots of the response, in the Soviet view of foreign trade, and in their view of LDCs,

enables us to discover much about their economic interest in the South.

We noted that although they have recently shown little enthusiasm for rewarding political loyalty with substantial subsidies, at least outside of the CMEA, they would clearly like the economic ties between the South and the West to be weakened. Unfortunately they have very little power to achieve this goal. Nor, given their understanding of the heterogeneous nature of the South, would they expect any rapid progress in this direction. The same analysis which leads them to be not uncritical of the 'progressive' potential of public sector growth in LDCs, presumably also leads to scepticism about the lasting political advantage to be gained from such a weakening of West-South links.

Nevertheless, weaker West-South ties would allow an increase in East-South trade. As wars of national liberation finally peter out, as the South moves towards complete formal political independence from the North, the main levers of influence cease to be arms supply and become trade and aid. For this reason a weakening of West-South links, which might allow the Soviet Union to increase its commercial influence, would be an important goal. Having said that, the ability of the Soviet Union to exert a major economic influence on the South is very limited - certainly vastly more limited than its military influence might have been at an earlier stage of de-colonisation. Leaving aside only a few countries, trade with the CMEA is of marginal importance for the South. Only about five per cent of LDC exports are sent to the CMEA. Only about seven per cent of

their imports originate there.

For the moment Soviet economic interests in LDCs are quite limited. They are useful as an additional and perhaps growing source of raw materials. They are useful as sources of hard currency to offset deficits with the West. But as development occurs they are likely to be an increasingly difficult market for Soviet manufactures. In the sixties the share of Soviet trade with LDCs rose rapidly, to stand at about sixteen per cent by the end of the decade. It is still under twenty per cent, and is unlikely to rise above a quarter in the next decade. Thus the most clear-cut implication to arise from Soviet involvement in the North-South debates, was that their primary interest and focus of attention was, and continues to be, East-West trade.

Footnotes

1. F L Pryor, *The Communist Foreign Trade System*, (London, Allen and Unwin, 1963), p 22.
2. The beginning of the end of 'barter of residuals' as a completely accurate description of planned trade can be dated from the period 1956-60, when for the first time bilateral trade plans were drawn up before the production plans. See M Kaser, *Comecon*, 2nd edition, (London, Oxford University Press, 1967), pp 86-87.
3. See P J D Wiles, *Communist International Economics*, (London, Basil Blackwell, 1968), p 2.
4. See C W Lawson, 'An Empirical Analysis of the Structure and Stability of Communist Foreign Trade 1968-1968', *Soviet Studies*, 26 (1974), pp 224-38.
5. *A gazdasagi epitomunka kozvetlen es tavlati feladatai* (The Immediate and Long-Term Tasks of Economic Construction), Budapest, 1977, p 53. Quoted in Mihaly Simai, 'Hungary and the Third World: A Case Study of Trends and Policies of Cooperation' in E Laszlo and J Kurtzman (eds.) *Eastern Europe and the New International Economic Order*, (New York, Pergamon, 1980).

6. See, for example, P Hanson, 'The End of Import-Led Growth? Some Observations on Soviet, Polish and Hungarian Experience in the 1970s', *Journal of Comparative Economics*, 6 (1982), pp 130-147.
7. Both Soviet investment in bauxite production in Guinea, and in phosphates in Morocco, will not be fully recovered in less than twenty years. Investments in LDCs generate a substantial proportion of Soviet imports, in the form of commodity repayments. O Bogomolov, 'CMEA and the Developing World', *International Affairs* (Moscow), 1979, No. 7, p 29 states that 'in the mid-1970s, almost half the Soviet Union's imports from the developing countries were to pay off development-aid credits'. A high proportion of these imports come from Soviet-aided plants. According to *Foreign Trade* (June 1980, p 6), in 1979, twenty-three per cent of Soviet imports from LDCs were produced by enterprises built with Soviet aid.
8. M Simai, 'Hungary and the Third World ...', p 71.
9. J Klerr and L Zacher, 'Technology Transfer from CMEA Countries to the Third World', in E Laszlo and J Kurtzman (eds.) *East Europe and the New International Economic Order*, p 24. Between 1960 and 1981, the proportion of Romanian exports destined for less developed countries rose from 5.7 per cent to 27.8 per cent, those of the Soviet Union from 6.1 per cent to 15.2 per cent. (*Comecon Foreign Trade Data 1982*, Vienna)

Institute for Comparative Economic Studies, Macmillan, London, 1983).

10. O Bogomolov, 'CMEA and the Developing World', *International Affairs* (Moscow), 1979, No. 7, pp 23-24. It is worth noting that the author is Director of the Institute for the Socialist World Economic System. It was this Institute which was given the task of producing the draft CMEA response to the Group of 77 demands at the crucial Nairobi meeting of UNCTAD.
11. B S Fomin, 'The New International Economic Order as Viewed in the CMEA Countries', p 10. In E Laszlo and J Kurtzman (eds.) *Eastern Europe and ...*
12. See T Teodorovich, 'The USSR's Role in Building Up the State Sector of the National Economy of Developing Countries', *Foreign Trade*, (1979), No. 2, pp 37-41.
13. O Bogomolov, 'CMEA and the Developing World', ..., p 3.
14. I Angelis, 'Some Issues Concerning Economic Relations Between the CSSR and the Developing Countries'. In E Dobozi (ed.) *Economic Co-operation Between Socialist and Developing Countries*, (Budapest, Hungarian Scientific Council for World Economy, 1978), pp 173-89.
15. O Bogomolov, 'The CMEA Countries in the Changing International Economic Climate'. In Z Fallenbuchl and C McMillan (eds.)

Partners in East-West Economic Relations, (New York, Pergamon Press, 1980), p 15.

16. O Bogomolov, 'CMEA and the Developing World', ..., p 32.
17. Z Imam, 'Soviet Treaties with Third World Countries', *Soviet Studies*, 35 (1983), p 63.
18. D C Smyth, 'The Global Economy and the Third World', *World Politics*, 29 (1977), pp 584-609.
19. For a more detailed description of Soviet NIEO responses, see C W Lawson, 'Socialist Relations with the Third World : A Case Study of the New International Economic Order', *Economics of Planning*, 16 (1980), pp 148-160.
20. 'Joint Statement by the Socialist Countries at the Fourth Session of the United Nations Conference on Trade and Development', supplement to *Foreign Trade*, (1976), No. 9.
For a discussion of the Romanian position, see Colin W Lawson, 'National Independence and Reciprocal Advantages: The Political Economy of Romanian-South Relations', *Soviet Studies*, 35 (1983), pp 362-375.
21. 'On the Restructuring of International Economic Relations'. Statement by the Soviet Government to K Waldheim, UN Secretary-General, 4 October 1976, *Foreign Trade*, (1976), No. 2, pp 2-5.

22. M Pankine, 'UNCTAD VI', *Foreign Trade*, (1983), No. 10, p 3.
23. J Bognar, *The Fight for a New System of International Relations*, (Budapest, Hungarian Scientific Council for World Economy, 1977), p 15.
24. 'Joint Statement ...', p 11.
25. A Manzhulo and G Krasnov, 'International Forum on Trade and Economic Problems: Results of the Fifth UNCTAD Session', *Foreign Trade*, (1979), No. 9, pp 20-25.
26. A Manzhulo, 'The 6th UNCTAD Session: Objectives and Tasks', *Foreign Trade*, (1983), No. 4, pp 19-20.
27. However, at UNCTAD IV promises were given to increase technical assistance. As far as we know these were fulfilled.
28. Foreign and Commonwealth Office, 'Soviet, East European and Western Development Aid 1976-82', Foreign Policy Document No. 85, 1983.
29. V Polezhayev, 'UNCTAD VI: Some Problems in Commodity Trade', *Foreign Trade*, (1983), No. 4, pp 21-24.
30. V Polezhayev, 'UNCTAD VI ...', p 22.

B85 SUTW 5
21-00

L'URSS au Moyen-Orient

Jacques RUPNIK

Fondation Nationale
des Sciences Politiques
Paris

Rapport pour le congrès E.C.P.R., Barcelone, 25-30 mars 1985.

Jacques RUPNIK

L'URSS au Moyen-Orient :

Alors que pour les occidentaux la distinction entre le Proche et le Moyen Orient tend parfois à s'estomper elle reste perinente dans dans l'optique des soviétiques. Bližnij Vostok (Proche Orient) correspond en gros, au monde Arabe alors que Srednij Vostok (Moyen Orient) comprend les trois pays musulmans (mais non arabes) qui longent la frontière sud de l'Union Soviétique (Turquie, Iran, Afganistan). Dans les pays de la zone contigue l'influence soviétique est ancienne et légétimée par la proximité des frontières. Dans le monde arabe, par contre, il s'agit d'une influence plus récente, amorcée au milieu des années 1950, et légitimée tantôt par le soutien aux mouvements de libération nationale, tantôt par le statut de puissance globale dont la reconnaissance par les Etats de la région et par les Etats-Unis est recherchée.

Pendant longtemps (entre la première percée en Egypte en 1955 et la fin des années 1970) il a semblé que le monde arabe en pleine vague de décolonisation était un terrain plus propice à l'influence de

L'Union Soviétique qui se présentait comme l'allié naturel de la révolution dans le monde arabe*. Aujourd'hui, l'invasion soviétique de l'Afghanistan ainsi que le conflit du Golfe Persique ont quelque peu modifié cette perspective. L'Afghanistan, malgré les difficultés rencontrées par les soviétiques, révéla une différence essentielle entre les deux régions quant à la capacité d'intervention ; quand l'influence soviétique s'avéra menacée à Kaboul, Moscou a pu l'imposer par la force alors que cette possibilité n'existait pas dans le cas égyptien. Mais c'est surtout l'interaction entre les deux zones en question (l'une dominée par le conflit israélo-arabe, l'autre par la guerre du Golfe Persique) qui ouvre, à terme, des perspectives nouvelles pour la propagation de l'influence soviétique.

Avant d'examiner plus en détail la situation actuelle il importe de distinguer la façon dont les objectifs stratégiques de Moscou sont formulés dans la région du Golfe et au Proche Orient.

Dans le premier cas l'accent est mis sur les arguments "défensifs" : de la proximité géographique découlent des préoccupations de sécurité :

* "La lutte des peuples arabes et africains pour obtenir et consolider leur indépendance, représente une composante essentielle et inséparable du processus révolutionnaire mondial, étroitement lié avec ses autres composantes : le système socialiste mondial et le mouvement ouvrier des pays développés. Indépendamment des difficultés connues rencontrées sur ce chemin, le mouvement de libération nationale des peuples arabes et africains, continue à infliger des coups puissants à l'impérialisme dans le domaine économique, militaro-stratégique et socio-politique". O. Gorbatov-L.Tcherkasskij, "La coopération de l'URSS avec les pays du Moyen-Orient arabe et d'Afrique (en russe), Moscou, 1979.p.323.

Ces objectifs sont formulés dans le cadre du concept de "corrélation des forces" avec ses trois aspects : 1) Militaire : Etablir un rapport de forces favorable avec les U.S.A. -bases pour la flotte en Méditerranée et dans l'Océan Indien.

-bases aérienne pour protéger la flotte.

2) Politique : soutien au mouvement de libération nationale contre une présence occidentale.

3) Economique : accès aux champs pétrolier (Cf. la vulnérabilité des Occidentaux depuis l'embargo de 1973).

frontières, "encerclement", contenir la contagion du réveil islamique, empêcher le déploiement de la "Rapid Deployment Force" américaine, etc. D'où l'ambition soviétique d'instaurer dans ses rapports avec les Etats voisins une sorte de "souveraineté limitée". C'est le thème bien connu du : "L'URSS ne peut rester indifférente à ce qui se passe à proximité de ses frontières..." Ceci est particulièrement important dans le cas de l'Afghanistan mais aussi de l'Iran : ainsi les soviétiques se réservent le droit d'intervenir en Iran si leur sécurité semblait menacée conformément au traité soviéto-iranien de 1921. Le fait que Bazargan en 1979, puis Khomeyni, aient proclamé l'abrogation unilatérale des clauses concernant ce droit d'intervention ne change rien à l'affaire du point de vue soviétique*. Cette politique de la "souveraineté limitée" est à prendre d'autant plus au sérieux que le pays est politiquement et militairement moins apte à résister à une éventuelle pression/invasion soviétique. Cela risque d'être le cas de l'Iran dans le cas d'une défaite dans la guerre du Golfe.

Il va de soi que l'argument "défensif" (proximité/sécurité) utilisé parfois vis à vis d'une puissance régionale (le Pakistan ou la Chine) n'a qu'une portée limitée dès qu'il s'agit du conflit israélo-arabe qui reste le point d'ancrage principal de l'influence soviétique dans le monde arabe. Pour promouvoir son influence l'Union soviétique a besoin d'une

* Les soviétiques invoquent trois raisons : 1) on ne peut unilatéralement abroger une partie d'un traité.

2) Le traité de 1921 fut ratifié par le Majlis, le Parlement Iranien (rien d'équivalent n'a existé ni sous Bazargan ni Khomeyni).

3) Le traité de 1921 annulait la dette iranienne à la Russie que l'Iran est incapable de rembourser aujourd'hui (16 milliards de \$)

polarisation de la situation, devenir un pôle de ralliement du monde arabe autour du thème de "l'anti-impérialisme" et de "l'anti-sionisme"

tout en évitant l'affrontement direct avec les Etats-Unis (les risques d'escalades sont évidents : cf. l'alerte nucléaire lors du conflit de 1973). C'est une politique de la tension contrôlée : il ne s'agit pas de résorber les crises, mais de les maîtriser.

La puissance et la proximité soviétique, ainsi que l'instabilité de la région, permettent à l'URSS de jouer sur plusieurs tableaux :

- face à l'occident il s'agit avant tout d'utiliser l'arme pétrolière pour diviser l'Europe des Etats Unis. L'URSS admet que l'accès au pétrole du Golfe puisse représenter des "intérêts vitaux" pour les européens, mais refuse catégoriquement cette interprétation aux américains (le terme a été employé par Carter après l'invasion de l'Afghanistan).

- face aux Etats de la région l'URSS peut, dans une certaine mesure, négocier son éventuelle modération dans un cas de crise contre les avantages accordés sur un autre terrain. C'était la démarche de Brejnev au dernier Congrès du PCUS en 1981 lorsqu'il proposa de lier le problème de l'Afghanistan à celui du Golfe. Il s'agit aussi de créer de "bonnes raisons" pour que des Etats du Proche-Orient soient amenés à s'accomoder de la présence soviétique et par la même se soustraire à l'influence occidentale. Parmi ces "bonnes raisons" on pourrait citer :

1. Une trop grande dépendance vis-à-vis des Etats-Unis risque de devenir compromettante sur le plan intérieur étant donné l'identification USA-Israël ; d'autre part : la protection américaine n'a pas "sauvé" le régime du Chah d'Iran.

2. Une politique plus équilibrée des Etats arabes modérés pourrait aussi inciter l'URSS à modérer sa propension à exploiter l'instabilité de certains régimes (soutien plus ou moins efficace apporté aux opposants marxisants ou aux minorités nationales).

3. Refuser l'alignement sur les Etats Unis peut aussi amener l'Union Soviétique à réduire son soutien à un adversaire régional : le cas de l'Arabie Saoudite face au Sud-Yemen est de ce point de vue intéressant.

Dans notre étude sur la stratégie soviétique au Proche-Orient nous avons analysé en détail les étapes de la percée soviétique dans le monde arabe et limites¹. Nous nous contenterons ici d'une mise à jour tant par rapport à l'évolution de la situation depuis la guerre du Liban que par rapport au conflit du Golfe.

I. Proche-Orient : forteresse syrienne et détente égyptienne

Par sa situation géopolitique, sa puissance militaire et son influence politique l'Egypte constitue le "lieu géométrique" de protestation (Lacouture) du monde arabe. Ce fait, ainsi que le statut de Nasser en tant que leader politique du monde arabe a fait de l'Egypte, pour les soviétiques, le modèle d'une alliance de type nouveau dans le Tiers Monde fondée sur le couple "anti-américanisme"/"anti-sionisme", d'une part, et la voie non-capitaliste de développement, de l'autre. C'est en cela que l'on peut parler de "phase égyptienne" (du centre à la périphérie) de la percée soviétique dans la région (1955-72).

Evincée d'Egypte en 1972, exclue du processus de négociation par les accords de Camp David, l'URSS a cherché à compenser cet échec en resserrant ses liens avec d'autres pays partageant ses objectifs stratégiques (Syrie, Irak, Libye). Deux aspects distinguent l'approche soviétique au cours des années 1970 de la décennie précédente : l'URSS joue plus ouvertement que dans le passé sur le clivage entre progressistes et conservateurs (ou radicaux et modérés) - c'est l'objectif du "Front du Refus" - plus que sur l'unité pan-arabe dont l'Egypte avait été le fédérateur. Par ailleurs, elle cherche à rendre son implantation irrév-

1. J. R. "La stratégie oblique du Proche Orient" in GERSS L'URSS et le Tiers Monde, Paris, 1984, p. 213-253.

sible en appuyant des régimes d'obédience marxiste-léniniste (Sud-Yémen, Ethiopie).

Depuis la guerre du Liban en 1982 et la guerre du Golfe (refroidissement avec l'Irak) la Syrie est devenue la carte maîtresse du jeu soviétique dans la région. Après la déroute militaire de 1982 l'URSS ne s'est pas contenté de reconstituer l'arsenal syrien, mais s'est montré décidée à franchir un seuil qualitatif dans la coopération militaire en transformant la Syrie en véritable forteresse, équipée du même dispositif de protection que les Etats du Pacte de Varsovie. Mais en contrepartie les soviétiques ont pu, pour la première fois au Proche-Orient, installer des bases bénéficiant du privilège d'extraterritorialité. Pourquoi cette précaution soviétique ?

1. Moscou craint que plus la Syrie est armée plus les risques de débordement sont grands. Les soviétiques veulent rendre la Syrie invulnérable, mais ne veulent pas être entraînés dans des aventures militaires qu'ils désapprouveraient.

2. Mais surtout, depuis le précédent égyptien, il y a, côté soviétique, la crainte du "retournement". Le Kremlin soupçonne le Président Assad d'utiliser son appui ainsi que sa position dominante au Liban pour se poser en interlocuteur obligé des Américains.

Les visites de G. Aliev (membre du BP) à Damas en mars et surtout celle d'Assad à Moscou en octobre 84 ont confirmé l'étroitesse des liens militaires, mais n'ont pas dissipé les différences d'approche :

-Le Vice-Président Khaddam déclarait au Times de Londres (16.4.84) que 'L'URSS devrait avoir, dans le maintien de la sécurité et de la paix au Moyen Orient, un rôle parallèle à celui des Etats-Unis'. L'URSS n'est donc présentée que comme un moyen d'équilibrer la puissance américaine.

- Au même moment un responsable du Secrétariat du PCUS, K. Butens, était à Damas pour des entretiens avec le secrétaire général du parti Baas syrien. L'objectif était d'améliorer les rapports entre le PC syrien et le parti Baas : puisque les vrais ennemis d'Assad sont les extrémistes musulmans, PC et Baas même combat?

- Divergences sur l'OLP : les communiqués soviéto-syriens parlent de la nécessaire unité de l'OLP. Pour les Syriens cette unité n'est envisageable que sous leur commandement alors que les soviétiques (qui n'ont pas fait grand chose pour défendre Arafat à l'automne 83) n'ont jamais ouvertement contesté sa direction (en fait Gromyko a rencontré Arafat en RDA le 7.oct. 84).

- Au fur et à mesure que Moscou sort de sa neutralité dans le conflit du Golfe pour soutenir l'Irak, la pression s'accroît sur la Syrie pour renoncer à son soutien à l'Iran.

- Le communiqué d'oct. 84 reste muet sur l'initiative Jordanienne de rétablir des relations diplomatiques avec l'Egypte comme premier pas vers un règlement de la question palestinienne. La Syrie a dénoncé le geste alors que les soviétiques l'approuvent. Autrement dit, les soviétiques ne font pas la politique de la Syrie, mais se servent d'elle. Et vice versa.

-Ouverture vers les Etats Arabes modérés.

Tout en transformant la Syrie en forteresse l'Union soviétique amorçait un rapprochement avec l'Egypte. Pour les soviétiques une démonstration de force en Afghanistan et en Syrie n'est pas incompatible avec des ouvertures vis-à-vis du camp arabe modéré. Après avoir rompu avec Moscou en 1972 (expulsion de 17 000 conseillers) et renvoyé

L'Ambassadeur Poliakov en 1981, l'Egypte a invité ce dernier (devenu directeur du département moyen-oriental du Ministère des Affaires Etrangères) au printemps 84 pour préparer le rétablissement des relations diplomatiques. Alors que l'Egypte revient au centre de la politique arabe et cherche à sortir du tête-à-tête privilégié avec les Etats-Unis, les soviétiques ont cherché à retrouver une place, même secondaire, en Egypte. Alors que la Syrie dénonçait le rapprochement entre la Jordanie et l'Egypte, Moscou a de suite compris que l'initiative diplomatique était incontestablement dans le camp des "modérés" (projet jordano-palestinien) et que c'était là la seule chance de voir aboutir un jour leur espoir d'une conférence internationale et par là de revenir, au côté des Etats-Unis, au centre de la politique moyen orientale.

Autres indices de la même tendances d'ouverture vers les Etats arabes modérés :

- projet de rétablissement des relations diplomatiques avec l'Arabie Saoudite (échanges économiques doublés depuis 1981).

- rapprochement avec le Koweït avec .. deux visites à Moscou en 1984 : le Ministre des Affaires Etrangères et surtout le Ministre de la défense (en juillet) reçu par Ustinov et Ogarkov, ce qui indique l'importance que les Soviétiques ont accordé à cette visite. Le Koweït cherche à équilibrer ses approvisionnement d'armement pour ne pas dépendre exclusivement des Etats-Unis tandis que l'Union Soviétique renforce par là sa position dans le Golfe¹.

1. Pendant la visite un dirigeant soviétique déclara que "La détermination du Conseil de Coopération du Golfe à assurer sa sécurité sera soutenue par toutes les forces anti-impérialistes avec à leur tête l'Union soviétique", Novosti 9.7.84. Bon exemple d'exploitation de la tension dans le Golfe vis-à-vis d'Etats réputés pro-occidentaux.

II. Le conflit du Golfe : détente avec l'Irak et guerre froide avec l'Iran.

La déception soviétique en Iran est à la mesure des espoirs placés dans la révolution Iranienne. Avec la liquidation du parti Toudeh (P.C.) fin 1983 s'évanouit la perspective de la conquête de l'intérieur, ce qui n'exclut pas d'autres moyens. D'ailleurs, la révolution iranienne était loin de faire l'unanimité dans les écrits soviétiques bien avant la campagne anti-Toudeh. D'une part certains experts (M.S. Ivanov) s'étaient un peu trop engagés dans leur appréciation positive du régime du Chah. D'autres (A.Bovin) ont exprimé des doutes sur le caractère vraiment révolutionnaire d'un mouvement porté par le fanatisme islamique.

Alors que les soviétiques avaient, dans l'ensemble, accueilli favorablement la révolution Iranienne dans sa première phase ils avaient - au delà du sort du Toudeh - au moins trois raisons d'être inquiets.

1. Le slogan de Khomeyni "Ni l'Ouest, ni l'Est" s'est concrétisé par un soutien à la résistance afghane (même si le soutien n'est plus militaire, il reste politique et religieux).

2. La crainte de la contagion du réveil islamique dans les régions musulmanes en Union Soviétique (cf. à ce sujet les écrits de A. Bennigsen The Islamic Threat to the Soviet State, London, Croom Helm, 1984 ; Alternative - Janv.-fév. 1985).

3. Mais surtout c'est la guerre contre l'Irak (un allié de l'URSS) qui inquiète aujourd'hui les soviétiques. Certes, les percées iraniennes avaient aussi quelques retombées positives pour Moscou : les Etats du Golfe furent amenés à diversifier leur protection y compris côté soviétique. Mais surtout c'est là que les soviétiques voient le risque le plus dangereux d'affrontement entre les deux grands (Les Etats-Unis ne pourraient accepter une victoire iranienne).

D'où un rapprochement soviétique avec l'Irak qui semblait glisser dans l'orbite occidentale au fur et à mesure que se prolongeait le conflit avec l'Iran. Alors que jusqu'à la fin de 1983 Moscou gardait une certaine neutralité dans le conflit, l'Irak bénéficie du soutien soviétique depuis la liquidation du Toudéh en Iran. (Cf. par exemple l'article de la Krasnaïa Zvezda du 21.04.84 notant que l'Irak avait réagi positivement aux "initiatives de paix internationales" alors que l'Iran les avait rejetées).

Les Irakiens sont naturellement satisfaits de cette évolution de la position soviétique et ne semblent pas craindre trop l'influence soviétique dans le Golfe. Après la visite à Moscou en avril 1984 le Ministre des Affaires Etrangères irakien, Ramadan déclarait au Times (1.5.84) : "Tant que la situation reste ce qu'elle est en Inde, ^{en} Irak et en Iran il n'y a pas de possibilité d'une menace soviétique directe sur le Golfe". Mais côté soviétique on peut voir les choses d'une autre façon : Avec l'intensification de la guerre du Golfe il se pourrait que les américains soient, comme au Liban, pris au piège de leur propre engagement. Les grands pétroliers sont désormais accompagnés par des bâtiments de la marine américaine. Dans ce cas, les soviétiques pourraient acquérir une position stratégique dominante sans rien faire.

Pourtant ce rapprochement soviéto-irakien a aussi des limites : Début janvier l'Irak a conclu un accord de livraison d'armes avec les Etats-Unis ce qui risque de modifier l'équilibre des forces dans le Golfe, mais aussi au sein de la direction irakienne (Foreign Report, The Economist, 10.1.85) :

1. L'URSS refusait de livrer à l'Irak certains types d'armes "sophistiquées" qui cependant étaient livrées à la Syrie, grande rivale de l'Irak.

2. La RDA, à l'instigation de Moscou venait de signer un accord pétrolier avec l'Iran (Moscou aurait même demandé à l'Irak de ne pas attaquer les pétroliers à destination de l'Allemagne de l'Est). Pour les Irakiens ce n'était qu'une preuve du double jeu soviétique : livrer certaines armes à l'Irak tout en aidant l'Iran par l'achat de son brut.

Conclusion

Forteresse syrienne et rééquilibrage en faveur de l'Irak dans la guerre du Golfe, détente avec les Etats arabes modérés et "guerre froide" avec l'Iran révolutionnaire telles semblent être les tendances actuelles de la politique soviétique au Moyen-Orient. Il semble que ce soit précisément l'interaction entre les deux zones de conflit (israélo-arabe et dans le Golfe) qui puisse fournir à l'avenir des possibilités nouvelles à l'Union Soviétique. Pour des raisons de proximité la projection de la puissance soviétique est plus aisée dans la région contigue, mais le conflit du Golfe montre bien la difficulté pour l'URSS, comme pour les USA, de "contrôler" le conflit ou tenter de le canaliser à son profit. C'est dans cette optique qu'il convient de faire quelques observations sur l'impact de la compétition entre les deux super-puissances.

1. L'URSS a réussi à plusieurs reprises l'exploit de perdre la guerre mais de gagner la paix (il suffit parfois simplement de réarmer l'Etat-client et d'attendre la décomposition de la "pax americana").

2. Même l'allié apparemment le plus sûr de Moscou est vulnérable à la tentation du "retournement" : qui sait ce que réserve la Syrie après Assad?

3. De même les ruptures les plus spectaculaires ne sont jamais définitives le cas de l'Egypte est le plus éloquent.

4. L'URSS maintient à côté des rapports entre Etats des relations suivies de parti à parti : cf. le rôle du secrétaire du PCUS comme médiateur entre les Baas syrien et le PC. De même la reprise des livraisons d'armes à l'Irak s'est accompagné d'une intervention soviétique en faveur de la participation du PC. irakien à la vie politique du pays (Al Watan du 27.4.84).

5. La référence aux deux grands sert de révélateur des clivages au sein des élites politiques locales. C'est le cas entre les "frères ennemis" en Syrie. En Irak, le régime de Saddam Hussein connaît depuis décembre 1984 une crise politique grave (purges et même exécutions de hauts fonctionnaires de l'Etat, du parti Baas et même des généraux des services de renseignements) provoquée par un accord de coopération militaire avec les Etats-Unis (renseignement, ventes d'armes). L'élite du pouvoir s'est scindée à propos de la négociation de cet accord en deux tendances : celle du Vice-Premier Ministre Aziz (qui a négocié l'accord en novembre à Washington) soutenu par le Ministre de la défense Khairallah. La tendance "pro-soviétique" est dirigée par le ministre des affaires étrangères Ramadan qui est aussi le commandant d'une milice forte de 400 000 hommes. L'allégeance réelle ou supposée à une des deux grandes puissances est un facteur de cristallisation des clivages de politique intérieure.

6. La stratégie soviétique oscille entre deux pôles : une stratégie de la tension au Proche-Orient dont la Syrie est le pivot ; une stratégie de l'ouverture et de la négociation : ouverture vers le camp arabe modéré (plan jordano-palestinien soutenu par l'Egypte) et qui est la seule voie vers la conférence internationale et le retour de l'URSS

- aux côtés des Etats-Unis - au centre du jeu diplomatique dans la région. Autrement dit : pas de guerre sans la Syrie - pas de paix sans l'Egypte.

7. Si l'idée de la concertation régionale entre les deux super grands s'est concrétisée par la rencontre à Vienne en février 1985 entre soviétiques et américains, il reste cependant un pays où les soviétiques pensent que les risques d'affrontement direct avec les USA sont les plus grands : l'Iran. De son côté, le secrétaire d'Etat américain Schultz a aussi dit que les seuls pays où il y avait des risques d'affrontement avec l'URSS étaient l'Iran et la Pologne. Ce sont après tout les deux pays à propos desquels s'était déclenchée entre 1945 et 1948 la "guerre froide".

B85 SVTN 6
1-15

THE SOVIET UNION AND GRENADA UNDER THE NEW JEWEL MOVEMENT

by

Peter Shearman

University of Essex

Paper prepared for the ECPR Workshop on
"The Soviet Union and the Third World",
Barcelona, 25-30 March, 1985.

THE SOVIET UNION AND GRENADA UNDER THE NEW JEWEL MOVEMENT

Introduction

In October 1983, following the US-led invasion of Grenada, President Reagan broadcast a statement to the nation explaining and justifying the military intervention. He maintained that US marines had arrived on the island in the "nick of time" for Grenada was being used as a "...Soviet-Cuban colony" and as a "...major military bastion" from which to export revolution throughout the Caribbean.¹ In November a joint hearing of the Congressional Subcommittees on International Security and on Western Hemispheric Affairs was told by the Deputy Secretary of State that the US Administration was concerned "...that Grenada could be used as a staging area for subversion of nearby countries, for interdiction of shipping lanes, and for transit of troops and supplies from Cuba to Africa and from Eastern Europe and Libya to Central America".² In order to provide the politicians with expert academic advice the Director of the Institute for Inter-American Studies at the University of Miami, Professor Jaime Suchlicki, was invited to make a statement and submit a written report. In his statement to the joint session Professor Suchlicki made thirty three references to Cuba and the Soviet Union, whilst mentioning Grenada itself only once³.

In December the State Department published a "preliminary report" on Grenada in which it is claimed that the island was a "victim of Soviet internationalism".⁴ Clearly, whatever may be said regarding the safety of American students who were studying on the island, the perceived "Soviet threat" to regional

stability and security was an important, perhaps the most important, justification for the American decision to intervene. What is the evidence?

When the marines landed on Grenada some seventeen tons of documents were discovered including top secret agreements between the Soviet government and the New Jewel Movement (NJM), recorded minutes of NJM Politburo and Central Committee meetings, and reports from the Grenadian embassy in Moscow. Jiri and Virginia Valenta have compared these documents to those found in Smolensk during World War Two, and Sally Shelton, former US ambassador to the Eastern Caribbean considers them to be a "...public relations bonanza for the US Government".⁵ The State Department has recently made available for public scrutiny a vast amount of this material, and in this paper I look at these documents closely in order to assess the claim that the Soviet Union was using Grenada as a base for the export of revolution in the Eastern Caribbean and Central America. Two important and related propositions, both put forward in the State Department's Preliminary Report, will be examined: (1) Grenada was a victim of Soviet internationalism and (2) the extensive military build up was being designed for military intervention against other Caribbean states.

Proposition 1: Grenada was a victim of "Soviet internationalism"

The assumption here is that Grenada had no independent foreign policy but was controlled in its international relations by the Soviet Union, whose primary global objective was to increase its own standing, vis-a-vis the United States, in the

world "correlation of forces". Thus Grenada would not only support the USSR diplomatically in international organisations such as the United Nations, but would in its regional context give support to "national liberation movements" and "progressive revolutionary forces" in the Caribbean.

Moscow established diplomatic relations with the new People's Revolutionary Government (PRG) of Grenada in September 1979, some six months after the NJM had overthrown the government of Sir Eric Gairy, in what perhaps significantly the Soviet Union initially referred to as a coup d'etat (gosudarstvennyi povorot), and not a revolution.⁶ The Joint Communiqué on the exchange of diplomatic relations was signed in Havana, the first indication of the important role Cuba played in Soviet-Grenadian relations. However, immediately on gaining power the NJM expressed its commitment to a non-aligned foreign policy, with Maurice Bishop in a radio broadcast one month after the coup stating that Grenada was "...a sovereign and independent country...No country has the right to tell us what to do or how to run our country".⁷ He reiterated this commitment to non-alignment in the summer of 1983: "We pursue a foreign policy of Non-Alignment which for us includes a real and ongoing diversification and expansion of our relations".⁸ Indeed Bishop and the PRG did seek to maintain positive, mutually beneficial and cooperative diplomatic relations, not only with Cuba and the Eastern bloc states, but also with North America and Western Europe. Continuous requests to the United States to establish full diplomatic relations were ignored by the Reagan Administration, which refused even to open

up a consulate in Grenada, despite the large number of American students on the island. Reagan's policy towards the PRG sought to isolate Grenada by a number of negative devices: refusal to give diplomatic legitimacy to the regime, excluding Grenada from the Caribbean Basin Initiative and turning down requests for economic aid for the construction of the airport at Port Salines.

It is therefore not surprising, regardless of the domestic political orientation of the NJM (avowedly Marxist-Leninist), that Grenada should look to the the USSR for the aid that was not forthcoming from the United States. The secret agreements and documents discovered by the American invasion force provide ample evidence of the kind and quantity of aid (principally military) supplied by the Soviet Union to the revolutionary government in St. George's. However, the fact that the USSR supplied Grenada with military equipment does not in itself tell us much. How close were the ties between the two countries, and to what extent do the documents reveal that Moscow was using Grenada for its own international strategic objectives?

Whilst the documents provide abundant evidence that members of the NJM shared many common perceptions of international relations with the Communist Party of the Soviet Union (CPSU), there is little evidence that Grenada was simply a pawn in Moscow's global chess game. A "Confidential Report" from the Grenadian embassy in Moscow (dated 11 July 1983) makes it quite clear that Soviet-Grenadian cohesion and liason in international relations was, if anything, rather weak. The ambassador's report refers to Bishop's visit to the United States in late May 1983, the purpose of which was to promote more positive relations with

the Reagan Administration and to gain economic aid for the airport project. In the event Reagan refused to give Bishop an audience. What is so revealing here is the fact that Jacob's, the Grenadian ambassador to the USSR, only learnt about the US visit after Bishop had already arrived in Washington. He was in East Germany at the time and "...just before a meeting with the Foreign Ministry" he just "...happened to hear on VOA (Voice of America!) a report on the PM's mission" which "...turned out to be the main item on the agenda"⁹ Perhaps in Moscow's control over Grenada's foreign policy Jacobs was an unimportant actor? After all in his ambassadorial role he was officially accredited to ten other countries besides the USSR (East Germany, Bulgaria, Czechoslovakia, Hungary, North Korea, Roumania, Mongolia, Poland, Yugoslavia and Afghanistan), which surely kept him fairly occupied and frequently away from the 'centre' in Moscow. However, the Kremlin was not briefed about the visit from any other source. On his return to Moscow it was made clear to Jacobs that the Soviet Union did not like to be left out of the picture on such an important diplomatic mission as that undertaken by the Grenadian leader. Kazimirov, Director of the Soviet Foreign Ministry's First Latin American Department, and the official responsible for Soviet relations with Grenada, told Jacobs that he "...first read of the visit in the newspapers" and learn of Bishop's meeting with Reagan's National Security Advisor "...when the Canadian Ambassador, who was on a visit to his office, mentioned it to him".¹⁰ It is evident that there was no collaboration, no simple notification even, let alone Soviet

manipulation, with regard to an important an area of foreign policy as a diplomatic initiative with the United States.

Yet could not this indicate an attempt by Bishop to break away from what was becoming an uncomfortable dependency relationship with the Soviet Union? One intriguing factor surrounding Bishop's trip to the United States was that Bernard Coard, who was later that year to be at the centre of opposition to Bishop's leadership, was in Moscow at the very time that the Grenadian Prime Minister was in Washington. If the Soviets, as Kazimirov makes plain, knew nothing of Bishop's trip, then it is safe to assume that Coard was also ignorant on this issue, otherwise he would have informed his hosts in Moscow. Coard and Bishop were from the beginning of the revolution the two most prominent figures in the NJM, and the relationship between them, as Hugh O'Shaughnessy puts it, "...was to determine the course of the island's history up to the time of Bishop's murder on 19 October 1983 and, indeed, after it".¹¹ The two men shared a common commitment to building socialism in Grenada, articulated the need during the "socialist orientation stage" of the revolution to develop a well-disciplined Marxist-Leninist vanguard party, and they both favoured forming close ties with the socialist bloc countries, especially the USSR. However, whereas Bishop came late to advocating Leninist principles of party organisation, Coard had long been committed to Marxism-Leninism "...and was attracted to the form of it practised in the Soviet Union".¹²

In retrospect it is possible to identify the origins of the intra-party conflict within the NJM of September-October 1983 in

the groupings of pre-revolutionary Grenada. The New Jewel Movement itself was established when the Movement for Assemblies of the People (MAP), and the Joint Endeavour for Welfare, Education and Liberation (JEWEL) merged in 1973. MAP had earlier been set up by Bishop and Kenrick Radix as a non-ideological political organisation to oppose the increasingly arbitrary rule of Prime Minister Gairy. Bishop and Radix both had legal training (Bishop a barrister of Gray's Inn, London, and Radix a law graduate from University College, Dublin) and were thus well qualified to speak out against Gairy's new laws limiting political freedoms - the impetus for the formation of MAP. MAP was a political, social-reformist movement with strong nationalist tendencies, but with no Marxist orientations. JEWEL was similarly a non-Marxist reformist movement, which had been established in 1970 by Unison Whiteman (a graduate of politics and economics from Howard University in Washington D.C.) The first political manifesto of the NJM in 1973 made no specific reference to socialism, but after failing to gain power in the general election that year it began to take on the characteristics of a vanguard Leninist party in its organisational structure, as cells were set up and qualifications for membership became extremely rigorous and selective.¹³

Coard did not join the NJM until late 1976, and his ideological influence was perhaps decisive in the further development of Leninist thinking in the party. Coard had taken his degree in politics in the United States (Brandeis) before working at Sussex University in the Institute for Development

Studies. Whilst at Sussex Coard had forged close links with the British Communist Party. In contradistinction to one of the basic tenets of Leninism Coard was active in what one might term a "faction" within the NJM, yet one in which Leninist theory and practice were the motivating forces. This Marxist-Leninist group, the Organisation for Education and Liberation (OREL), included among its leading members Leon James, Ewart Layne and John Ventour. It is interesting to note that after the NJM seized power this earlier Coard faction appear to have had closer ties with the Soviet Union and the CPSU than members of the other two groups. It was Coard who led the first official PRG delegation to Moscow in May 1980, where he met Boris Ponomarev, candidate member of the CPSU Politburo and head of the International Department of the Central Committee's Secretariat.¹⁴ Indeed, Coard had spent time in the Soviet Union each year during the NJM's five year period of rule. In July 1982 Bishop did head a Grenadian government delegation to the USSR, but it was Leon James who subsequently signed the secret agreements being negotiated at the time.¹⁵ Ewart Layne had undergone a period of study in the Soviet Union, as had other leading figures of the military/security organs, including the Chief of Staff, Major Einstein Louison. General Hudson Austin, the Defence Minister, who later led the military coup against Bishop, was signatory to the secret agreements between the two countries signed in Havana in 1980.¹⁶ Now it is these same individuals who supported Coard and organised the power struggle against Bishop in September 1983, whilst Bishop's few remaining supporters included those with whom he cooperated closely in the

formative days of the NJM: Whiteman and Radix, plus George Louison the Minister of Agriculture and Fitzroy Bain, the head of the union of agricultural workers.

By the autumn of 1983 the hard-line Marxist-Leninists had successfully built up a strong opposition in the party to Bishop's leadership. If one considers the functional or institutional affiliations on both sides of the conflict then what emerges is Coard backed by a military/security/ideological "complex", and Bishop by foreign affairs and agriculture, with the former possibly supported by Moscow and the latter certainly supported by Havana. Whereas Castro had a close and long-standing personal friendship with Bishop and made explicit his support for him and publicly criticised Coard, Moscow's criticism after the collapse of the revolution was reserved for US "imperialism".¹⁷ As Jiri Valenta notes in his analysis "Not only did the Soviets fail to admonish Coard; they still have not admitted that Bishop's death was the result of a conspiracy".¹⁸ It may well be the case that the Soviet leadership would have preferred to deal with a more ideologically committed "collective" leadership (under Coard), than a more charismatic, populist type of leadership under Maurice Bishop. Yet it must be said that there is absolutely no evidence of direct Soviet participation in the NJM's power struggle. It appears to have been a purely domestic intra-party conflict, and the minutes of Central Committee meetings, which were called to resolve the leadership issue, show clearly that the Soviet Union and its relationship with Grenada were not on the agenda at all.¹⁹

However, in view of the fact that the opposition to Bishop had these links to Moscow and was advocating a strengthening of ideological rigour and clarity, a true Leninist level of organisation and discipline, adherence to the principles of democratic centralism, and collective leadership - all directly modelled on the Soviet political structure - then clearly the USSR's interests would have best been served if the Coard group was in control of the party. Thus it is possible, or perhaps even likely, that following Bishop's murder the new regime, had it not been overthrown by external forces, would have cooperated more closely with Moscow. This evidence is largely circumstantial and does actually tell us the extent to which Grenada under the NJM had conducted its foreign policy in accordance with directives from Moscow - the charge levelled against it by the US government. Hence we should return to the captured documents.

The picture that emerges from a careful reading of the documents is one in which some members of the NJM did indeed see Grenada as playing an important regional role in furthering the "world revolutionary process", with the Soviet Union as the centre of the "world socialist system". Grenada's embassy in Moscow was staffed by three NJM members (out of a total party membership of only seventy at the time of the US intervention) and the Soviet ambassador in Grenada was a four-star Soviet General, a Deputy Defence Minister and former ambassador in Angola. Thus it would appear that each country accorded the other a high status in their international relations. Yet what the documents also reveal is a degree of skepticism on the part

of the the USSR concerning the revolution in Grenada, and the role it could play in the region. It was the NJM (or sections of it) which sought to strengthen ties with the Soviet Union, and desperately wished to be considered in Moscow as a leading actor in the international socialist community. The Soviet Union did not need to manipulate Grenada to further its own ends, for the PRG went out of its way to support the Kremlin's interests in international organisations. Grenada's pro-Soviet votes in the UN exceeded those of Nicaragua, and Grenada was the only Latin American country other than Cuba to vote for the Soviet Union in the UN over Afghanistan.

In the Grenadian ambassador's review of Soviet-Grenadian relations in July 1983 (addressed to Bishop, Coard, Whiteman and Layne) Jacobs does state that the Soviets "...advised us to play a more active role in the UN".²⁰ Given the PRG's pro-Soviet voting record up to this point this could only mean that Moscow wished Grenada to play a more assertive lobbying role among other Third World states at the UN. Jacobs' report to the NJM leadership from Moscow is very revealing of Grenada's perceptions of its international role and of its relationship to the Soviet Union, and also of the Soviet Unions' perceptions of Grenada. He informs his leaders that in the USSR:

Grenada is regarded as being on the path of 'socialist orientation'. In terms of their priorities, the countries of socialist orientation come right after the socialist community. Therefore, whatever the internal debate, it is important that we continue to maintain our public assessment of our stage of development as the national democratic, anti-imperialist stage of socialist orientation.²¹

There are countless other examples in this and other reports from the embassy in Moscow of Grenada ingratiating itself in order to curry the Soviet Union's favour. Apparently it was not an easy matter for, as Jacobs notes, "The Soviets have been burnt quite often in the past by giving support to governments which have either squandered their support, or turned around and become agents of imperialism, or lost power". He goes on to say that this had made the Soviets "...very careful, and for us sometimes maddingly slow, in making up their minds about who to support". One important factor which helped to persuade the Soviets to support the NJM was Cuba, which "...strongly championed our cause".²² This last is an interesting point which suggests Cuban influence over the conduct of Soviet foreign policy.

However, having achieved the goal of gaining Soviet support, the documents do suggest that the level of support was not always in conformity with that desired from the NJM, at least at the formal diplomatic level. In one note to Bishop from Bernard Bourne, the Moscow embassy's Minister Counsellor, reference is made to three meetings he and Jacobs had between April and June 1982 with representatives of the CPSU responsible for Soviet interests in the Caribbean. Bourne notes that the Soviets "...are dealing with us cautiously and sometimes skeptically", and "...they do not understand clearly...our membership of the Socialist International"(SI).²³ He had to point out to his interlocutors from the Soviet Communist Party that the NJM's membership of the SI was a "tactic", and not a real commitment. In his despatch Jacobs refers to the Soviet Union's refusal to meet diplomatically at the highest levels - a constant irritant

to the status-conscious NJM. Indeed, it is noteworthy that in May 1982 when Daniel Ortega headed a Nicaraguan delegation to the Soviet Union he had discussions in Moscow with Brezhnev, Tikhonov, Gromyko, Chernenko and Ponomarev, and dinner with Romanov in Leningrad. Yet when Bishop led a delegation to the USSR just two months later he was only given an audience with Tikhonov and Ponomarev.²⁴ After Brezhnev's death Ortega also had discussions with Andropov, whilst requests for Bishop to meet with the new General Secretary were politely turned down.²⁵ This must have been particularly irksome to the Grenadians, for the NJM was a self-professed Marxist-Leninist vanguard party modelled on the CPSU, whilst the FSLN is an amalgamation of different political tendencies. Jacobs suggests, correctly in my view, that "...the core of the matter is they (the Soviets) regard Grenada as a small distant country and they are only prepared to make commitments to the extent of their capacity to fulfill, and if necessary, defend their commitment"²⁶

Nicaragua, due to its size, population and strategically important location held out far more promise to Moscow in any assessment of the global correlation of forces, than Grenada, a tiny spice island which as Jacobs acknowledges, "...would figure in a very minute way in the USSR's global relationships"²⁷ Again, Jacobs provides us with evidence that it was Grenada that wished to take on a revolutionary role in the Caribbean, rather than being prodded into doing so by the USSR. In order to prove its revolutionary credentials in Moscow, and for Grenada "...to assume a position of increasingly greater importance", he

recommends that Grenada establish itself "...as the authority on events in at least the English-speaking Caribbean, and be the sponsor of revolutionary activity and progressive developments in the region at least". Suriname and Belize are singled out as the best opportunities, and if Grenada could influence their "international behaviour", then "...our importance in the Soviet scheme of things would be greatly enhanced"²⁸ This brief reference to supporting "revolutionary activity" in the Caribbean Basin is the only real evidence in the documents of such an orientation, and in itself does not verify the proposition regarding the actual implementation of such a policy, let alone doing so as a "proxy" of the Soviet Union. The picture was far more complex.

First it should be stressed that the embassy in Moscow did not formulate the NJM's foreign policy. In fact the poor communications between the embassy and the government in St. George's, which we noted above, makes it highly unlikely that Jacobs and his staff had a great deal of input at all. Thus, whilst the documents are important sources for an overall evaluation of the Soviet-Grenadian link, it would be mistaken to attach too much significance to the embassy reports. The minutes of the Politburo and Central Committee meetings of the NJM - that is of the effective decision-makers in St. George's - do not reflect any burning ambition to act out a revolutionary performance in the Caribbean in order to enhance the Soviet Union's global influence. Rather than planning revolutions in Belize and Surinam, these papers record the real concern the NJM leadership felt about the threat from external forces to their

own revolution. The major perceived threat was certainly the United States, but of other external actors Eugenia Charles of Dominica was judged to be the most hostile (later events would prove these perceptions to have been correct). Charles' attacks on Grenada were discussed at two Politburo meetings and a meeting of the Central Committee of the NJM in August 1981.²⁹ At the Central Committee meeting Selwyn Strachan, Minister of National Mobilisation, gave a report on the "Present Political Situation" in which both US imperialism and Eugenia Charles were singled out as the main dangers facing the revolution. The NJM decided to warn Charles not to interfere in the internal affairs of Grenada, and to prepare a documentation of 'human rights' violations in Dominica. The chief occupation of the leadership in Grenada, judging by the agenda, discussions and resolutions of party meetings in St. Georges, was to defend the Grenadian revolution, and not to export it. The embassy in Moscow was probably not representative of main-line thinking back home in Grenada (the normal function of an embassy), and this could explain why the CPSU was inclined not to take it too seriously. A second major concern as reflected in the documents was the construction of the Point Salines airport - and then in order to develop tourism on the island, not for any military purposes. Although, as discussed above, it is possible to identify a group of hard-line, staunchly pro-Soviet Leninists in the NJM which, following Bishop's murder, may have taken a more radical line in support of revolutions in the Caribbean. However, this is something we can only speculate about, for even this group did not, at least as

reflected in the captured documents, openly advocate a more radical foreign policy. The conflict within the NJM appears to have been a classical power struggle between individuals, not policies.

On the basis of the available evidence one can conclude this section by stating that Grenada was not a "victim" of Soviet "internationalism", but rather a victim of a struggle for power between two individuals, with perhaps different political tendencies relating to questions of leadership, and not policy issues. The Soviet Union played no part in the coup d'etat of 1979 - in fact it had no links with the NJM before it took power, and only came to give it substantial aid and support as a result of Cuban persuasion. Although according to the NJM status as a Marxist-Leninist vanguard party and defining the revolution as one of "socialist orientation", the Soviet Union did not award the NJM or the PRG the same international or diplomatic status which the FSLN in Nicaragua enjoyed. It should be noted here too that Grenada was not given observer status at Comecon meetings, something enjoyed not only by Nicaragua, but also by Mexico. Grenada courted the Soviet Union, not the other way around, something made all the more imperative by the Reagan administration's refusal to give legitimacy to the PRG. Having suggested here that Grenada defined its own foreign policy objectives, we must now examine the rationale for the large arms build up which was supported and supplied by the USSR, and assess the second of the claims made by the United States.

Proposition 11. The extensive military build up was designed for military intervention in other Caribbean states

The Soviet Union signed a number of agreements on trade and economic and technical cooperation with the PRG. The first of these bilateral state-to-state agreements was signed in Moscow in June 1980, effectively establishing trade relations between the two countries, where each would purchase products from the other at standard world market prices. In July 1982 another set of agreements were signed in Moscow - only this time these were party-to-party agreements between the NJM and the CPSU, an indication of the increased standing of the NJM in Moscow's eyes. The later agreements committed both parties to cooperation in the field of economic planning, technology and culture. All of these agreements, at the state and party levels, were made public, and were not subject to the seal of secrecy like those dealing with military supplies.³⁰ There is no indication from these trade and cooperation agreements that the USSR was prepared to support the Grenadian economy, as it does for the Cubans. Even the airport at Point Salines, which the Grenadians considered to be essential for their country's future economic prosperity, was not being funded by the Soviets. Yet, as the "Top Secret" agreements make clear, the USSR was prepared to supply and deliver (via Cuba) millions of roubles worth of military equipment to the PRG. What was the nature of this military hardware, and for what purpose was it designed?

The first agreement on the delivery, free of charge, of "special and other equipment" valued at 4.4 million roubles, was

signed in Havana in October 1980, at a time when superpower detente had essentially collapsed. NATO had adopted its "two-track" policy for missile deployment in response to the Soviet SS-20s, Carter had imposed a grain embargo, the USA boycotted the Moscow Olympics, and Poland was in turmoil. Thus Grenada may have been judged to be an ideal opportunity in the Kremlin for furthering Soviet global strategy at a time of intense competition with the USSR's major adversary. Following the Sandinista victory in Nicaragua, the Grenadian revolution and the pro-Cuban guerrilla offensive in El Salvador, the Caribbean and Central America seemed ripe for spreading Soviet influence. With Grenada as a military base Moscow could assist the world revolutionary process by direct military intervention in other Caribbean states. Do the captured documents support this interpretation?

Needless to say the agreements themselves state that they are designed "...to promote strengthening the independence of Grenada", and no reference is made to exporting revolution. Three major agreements on the supply of military equipment were made between the two countries: the 1980 agreement worth 4.4 million roubles, a protocol to this of 1981 worth 5 million roubles and an agreement made in July 1982 to supply a further 10 million roubles of equipment. Article 2 in both major agreements indicate that the Soviet Union did not wish to be seen as a direct arms supplier to the PRG, for it is specified that the military equipment "...shall be effected by the soviet Party by sea at the port of the Republic of Cuba". The further transshipment would then be left to be agreed upon by Grenada and

Cuba.³¹ It is also stipulated in both documents that the "special equipment" should not, without the consent of the USSR, be sold or transferred to a third party.

As part of the agreement the Soviet Union housed, fed and trained Grenadian servicemen in the Soviet Union in order that they would be able to operate the equipment themselves. Soviet specialists were also assigned to Grenada for the same purpose. The type of equipment they were being trained to use was in the main relatively unsophisticated small arms, such as, in the 1980 agreement, 1,000 used and reconditioned machine guns, 1,500 used and reconditioned (7.62mm) carbines of 1944 vintage, 12 used and reconditioned mortars. The 1981 protocol included the supply of 8 armoured personnel carriers, 2 armoured reconnaissance control vehicles, 5 jeeps and 5 ambulances. The 1982 agreement included 30 used and reconditioned ZIS-3 (76mm) guns and a further 270 used and reconditioned machine guns.

The Reagan Administration maintained that this equipment amounted to far more than was required for Grenada's defence needs. Yet a nation's defence and strategy is often based on worst-case scenarios - and in the case of Grenada under the NJM this was clearly perceived as being an invasion by US troops. Seen in these terms, Grenada's military capabilities were far below what was actually required for defensive purposes (as indeed was verified in 1983). American leaders might maintain that the quantity and quality of US military equipment is only sufficient for defensive purposes - or indeed, under the present administration, that it is actually insufficient. Many others

would argue the opposite. Often it is the case that one country's defensive forces are seen by another as offensive. However, given the quality and quantity of Grenada's military capabilities it is difficult to conclude that they were designed for external military aggression against other Caribbean states. A country with some 1,000 people under arms, without a navy or airforce, hardly posed a serious threat to its neighbours - particularly as it was clear to the NJM that any sign of aggressive behaviour would have been met with an American response.

Nevertheless, it is the case that the arms covered by the agreements were enough to supply an army of between eight and ten thousand people. Does this not suggest more than defensive objectives? Again we must come back to the perceived threat, posed by external forces, to the revolutionary government. Numerous references in the minutes of the Politburo and Central Committee meetings of the NJM testify to the fact that the leadership was genuinely worried about the possibility of an American invasion of the country. A Central Committee draft resolution on "The Present National Security Situation" dated March 21, 1983, referred to the American threat, concluding that "...the only unknown factor is the date".³² The draft resolution called upon the people of Grenada to mobilise to defend the revolution. Three years earlier Bishop had made an appeal on national radio for Grenadians to volunteer to join the militia in support of the revolution, against the external "imperialist" (i.e. American) threat. He then expressed the hope of organising a people's militia of 20,000 - 30,000 people "...prepared to wage

a people's war to save our country and to protect it and to defend our revolution".³³ There is every indication that the small arms and machine guns supplied by the Soviet Union were designed for the militia in the event of an armed attack by the United States, and no evidence whatsoever that they were designed for exporting revolution.

Another important factor to be considered in relation to the quantity of arms supplied by the Soviets, is that of legitimizing the revolution domestically. As in other socialist revolutionary states, the military is the principle instrument for mobilising and socialising the population. Through military service youth can be inculcated with the values of the new political order, and through active participation in patriotic defensive activities a sense of pride and purpose will assist in legitimizing the new political regime. The need for revolutionary vigilance against internal enemies of the revolution also justifies a strong military component. The military can also be used for internal coercion in the event of political opposition to the new political order.

Conclusion

Grenada's military build up under the NJM was not designed for military intervention against neighbouring Caribbean states; on the contrary it was designed primarily to defend the revolution against external aggression. There is no evidence in the captured documents of arms transfers to other political or guerrilla groups in the region (the only assistance the NJM gave was to Nicaragua in the form of teachers to participate in the

FSLN's literacy campaign). Perhaps if there was any documentary evidence of Grenadian subversive activities in the Caribbean it would have been contained in a report on a secret regional caucus of the SI which was held in Managua in January 1983.³⁴ This secret grouping included members of the FSLN, the Cuban Communist Party, the NJM and radical leftist groups in El Salvador. The agenda and resulting resolutions were concerned with strengthening support within the SI for the Nicaraguan government, and condemning the illegal activity of the United States in its campaign against the Sandinistas. The purpose of the meeting was to coordinate the activities of the "most progressive forces" in the region within the organisational structure of the SI. Again, evidence is lacking that would support Soviet-Cuban-Grenadian plans for spreading revolution. The goal was to preserve the revolutionary regimes in Nicaragua and Grenada.

The large arms build up for such a small nation had two major purposes: to defend the revolution against external and internal threats to the revolution, and to legitimize the NJM's title to rule. A. Pavlenko, a Soviet specialist on international relations, has written that "The tragedy of Chile (the overthrow of Allende in 1973) is an imperious reminder that revolution must be able to defend itself."³⁵ The leaders of the NJM were seeking to do just that - defend their revolution.

The Soviet Union's foreign policy toward the Third World is a mixture of realism and ideology - the latter, in my view, more a means through which to increase Soviet influence by

establishing ruling Marxist-Leninist parties modelled on the CPSU, than a genuine belief in proletarian socialist internationalism. The USSR's status as a global "superpower" is largely dependent upon its military might, and not the strength of its economy. Soviet military power was the instrument which brought Marxism-Leninism to Eastern Europe, and military supplies are crucial for maintaining Soviet influence in the Third World. Whilst Moscow has supported a wide range of political regimes the primary goal, when the opportunity arises, is to encourage its clients to develop a ruling Marxist-Leninist party system. Such an opportunity was provided following the NJM's coup d'etat in March 1979 in Grenada. Whereas the development of Marxist-Leninist systems in other Third World countries has been long and arduous (e.g., Cuba, Angola, Ethiopia), Grenada seemed to hold out immediate promise for joining the Soviet sphere of influence. The NJM had all the trappings: a Politburo, a Central Committee, party members held 90 per cent of the posts in the governmental apparatus, the NJM controlled the armed forces, and mass organisations had been established (e.g., National Youth and Women's Organisations) to act as "transmission belts" for the party.

However, the Soviet Union is well aware that Marxism-Leninism is no guarantee of continuing support for Soviet policies (as China, Albania and Yugoslavia testify to). Therefore, Soviet policy towards Grenada followed a traditional pattern of caution and deliberation which stressed the need to defend, consolidate and institutionalise the revolution, with the Soviet Union supplying the moral, ideological and military

equipment and training. The indications are that the USSR was not fully satisfied with the leadership of the NJM, nor its organisational structure (on a number of occasions the Soviets expressed concern at the lack of a party headquarters and Secretariat), and the primary objective was therefore to construct a true pro-Soviet Marxist-Leninist party, rather than to export an unfinished revolution. The Soviets are greater realists and pragmatists than many imply.

Footnotes

1. See New York Times, 28 October, 1983, p. 1.
2. "U.S. Military Actions in Grenada: Implications for U.S. Policy in the Eastern Caribbean", Hearings before the Subcommittees of International Security and Scientific Affairs and on Western Hemisphere Affairs of the Committee on Foreign Affairs, House of Representatives, 98th Congress (Washington: U.S. Government Printing Office, 1984), p. 13.
3. "U.S. Military Actions in Grenada", pp. 106-110. It was New York Congressman Robert Garcia who noted this, see p. 128.
4. "Grenada: A Preliminary Report", (Washington: U.S. Information Agency, 1983), p. 4.
5. Jiri and Virginia Valenta, "Leninism in Grenada", Problems of Communism, July-August, 1984, pp. 1-23, and "U.S. Military Actions in Grenada", p. 110.
6. Pravda, 13 September, 1979 and Vneshniaia Politika Sovetskogo Soyuza i Mezhdunarodnye Otnosheniia: Sbornik Dokumentov, (Moscow: Mezhdunarodnye otnosheniia, 1980), p. 129 and Footnote 45, p. 255.
7. Chris Searle (ed), In Nobody's Backyard: Maurice Bishop's Speeches: 1979-1983, (London: Zed Books, 1984), pp. 13-14.
8. Searle (ed), In Nobody's Backyard, p. 231.
9. Grenada Documents: An Overview and Selection, (Washington: Departments of State and Defence, 1984), "Document 26".
10. Grenada Documents, "Document 26".
11. Hugh O'Shaughnessy, Grenada: Revolution, Invasion and Aftermath, (London: Sphere Books Ltd., 1984), p. 81.
12. O'Shaughnessy, Grenada, p. 82.
13. Four stages had to be successfully passed through before becoming a member of the NJM: (1) Potential Applicants; (2) Applicants; (3) Candidate Member; (4) Full Member. Assessments were made of an individual's suitability, at various stages, in the following categories: revolutionary potential; knowledge of Marxism-Leninism; organisational skills; disciplined political work; relations with the masses; supervisory skills; professional and technical skills; no manifestations of petty-bourgeois characteristics. See Maurice Bishop's "Line of March", paper: Grenada Documents, "Document 1".
14. Pravda, 31 May, 1980, p. 4.
15. Pravda, 1 August, 1982, pp. 1 and 4, and "Kalendar"

Vazhneishikh Sobitii Vneshnei Politiki SSSR v 1982 g.", Ezhegodnik Bol'shoi Sovetskoi Entsiklopedii, (Moscow: Sovetskaia Entsiklopediia, 1983), p. 45. See also Grenada Documents, "Document 14".

16. Grenada Documents, "Documents 10, 13, and 25".

17. Castro had developed a very warm personal relationship with Bishop and supported him throughout. In a major speech after the American invasion Castro acknowledged that he had poor relations with the "Coard group", which he refers to as the "Pol Pot group": "This group of Coard's that seized power in Grenada expressed serious reservations regarding Cuba from the very beginning because of our well-known and unquestionable friendship with Bishop". See Castro's speech in O'Shaughnessy, Grenada, pp. 227-242.

18. Jiri and Virginia Valenta, "Leninism in Grenada", p. 21.

19. Grenada Documents, "Documents 112 and 113".

20. Grenada Documents, "Document 26", p. 9.

21. Grenada Documents, "Document 26", p. 2.

22. Grenada Documents, "Document 26", p. 3.

23. Grenada Documents, "Document 29", p. 2.

24. Pravda, 1 August 1982.

25. Grenada Documents, "Document 26", p. 2.

26. Grenada Documents, "Document 26", p. 2.

27. Grenada Documents, "Document 26", p. 6.

28. Grenada Documents, "Document 26", p. 6.

29. Grenada Documents, "Documents 63, 64, 100".

30. See Sbornik Mezhdunarodnykh Dogovorov SSSR, Volume 36, (Moscow: Mezhdunarodnye otnosheniia, 1982), pp. 121-124, and "Kalendar' Vazhneishikh Sobitii Vneshnei Politiki", p. 45.

31. Grenada Documents, "Documents 13 and 14".

32. Grenada Documents, "Document 109".

33. Searle (ed), In Nobody's Backyard, p. 31.

34. Grenada Documents, "Document 39".

35. A. Pavlenko, The World Revolutionary Process, (Moscow: Progress, 1983), p. 133.

SYDJYSK UNIVERSITETSCENTER
UNIVERSITY CENTRE OF SOUTH JUTLAND

INSTITUT FOR ØST-VEST FORSKNING
CENTER FOR INTERNATIONALE STUDIER

INSTITUTE OF EAST-WEST RESEARCH
CENTRE FOR INTERNATIONAL STUDIES

DATO: February 1985

JOURNAL:

DISPARITY OR THE 'MERGING OF THE SYSTEMS' ?

THE CASE OF CMEA RELATIONS TO AFRICA -

By

ms. Mette Skak

paper

to be

delivered in

ECPR JOINT SESSIONS OF WORKSHOPS, Barcelona March 1985

workshop:

1' URSS et le Tiers Monde: Étude des strategies et des re-
presentations

I. INTRODUCTORY REMARKS

"Socialism cannot exist without a change in conscience provoking a new fraternal attitude toward humanity....We believe the responsibility of aiding dependent countries should be approached with such a spirit and there should not be any more talk about developing trade for mutual benefit based on prices rigged against underdeveloped countries by the law of value and international relations of unequal exchange brought about by that law of value."

Ernesto Che Guevara, 1965.

This quotation will probably call an indulgent smile on the reader's face. Any serious investigation of the East-South ^{x)} relationship will reveal a highly complex and even contradictory picture, very distant from the 'internationalist' solidarity relationship depicted here.

This paper will approach the East-South relationship by addressing the more fundamental problems herein, taking the record of CMEA relations to Africa as the point of departure. The underlying thesis is that there is a decisive asymmetry between the economic and non-economic foreign policy instruments of the East, or, to put it in another way, a disparity between political and economic power. This point is neither original, nor sophisticated¹⁾, but is nevertheless very much overlooked in the academic East-South literature, in the media, and among policymakers. In this author's view, the concept of structural weakness of the centrally planned economies, when acting on the global economic scene, is essential to an understanding of the dynamics of East-South relations.

The dominant part of my contribution will be a systematic presentation of trends and problems in CMEA economic relations to Africa LDCs. The overall conclusion of this section is that the African engagement of the CMEA countries is of a more or less residual character and probably will persist to be so. This leads to the last section, devoted to a further discussion of the disparity problem, which, more specifically clinches one of the attempts of the Western New Left to the Dependencia tradition to pinpoint the fundamentals of East-South interaction.

x) Throughout this chapter, the terms 'East', CMEA, 'the centrally planned economies' are used interchangeably, as well as the terms 'South', 'LDCs' or 'Third world' for non-socialist developing countries. 'CMEA' only designates European members, i.e. the USSR and the six small East European member countries - the latter also appears under the term 'the CMEA six'.

II. DISPARITY OF POLITICAL AND ECONOMIC POWER

Western students of East-South relations are divided into two, fundamentally different groupings: Those inspired by the realist methodological approach to international relations, analyzing primarily Soviet Third world relations in terms of the global balance of power, and those devoting themselves to the study of East-South economic co-operation. Whereas the former group of analysts were alarmed at the growing Eastern presence in the Afro-Arab world throughout the 1970s, the latter group became less and less impressed by the Eastern civil economic performance, and pointed to the growing integration of CMEA countries with market economic practices and institutions.

In view of the absurdity of these two evaluations, when taken together, I would argue strongly in favour of more thematically comprehensive East-South studies. I think it is on time to address the overall political and military cum economic power of the CMEA community in her Third world policy. Attention should be drawn towards options rather than intentions or speculations thereof.

The relevant approach, it seems, would be the political economy of East-South relations, i.e. the overall structural framework of East-South interaction as an inter-systemic relationship. East-South relations cannot be addressed solely in terms of Eastern military presence and loose ideological affinities, but must also be seen in the light of the whole underdevelopment syndrom and the present position of LDCs within the global division of labour, as well as "systemic inhibitions" deriving from later industrialization and the economic system of the planned economies. CMEA Third world policy derives from two principal settings, the geopolitical framework (i.e. what is physically and historically determined) and the systemic framework.

As to the geopolitical framework, the lack of colonial tradition in relation to Third world countries is the common heritage of CMEA countries, something which may be a political advantage, but certainly a disadvantage in other respects. Partly due to the East's historical role as the periphery of Europe, geographically isolated from the flourishing West-South

interaction during early industrialization, CMEA countries are middle developed countries and take an intermediate position within the global division of labour, something which seriously inhibits their technological appeal to LDCs.

In terms of geopolitical structure, the Soviet Union stands out as a political and military superpower, and by virtue of her resources and the size of her domestic market as an autarky. So, in absolute terms, the USSR can "afford" much more in relation to LDCs, can afford politico-military ambitions and an economic policy with a greater concessionary element in contrast to the small CMEA states, the CMEA six. The CMEA six are highly dependent on foreign economic exchange (The CMEA six average value of foreign trade per inhabitant is over 3 times higher than that of the USSR) , which pushes the CMEA six in an utterly pragmatic direction, also when dealing with LDCs. The demand structure in terms of commodity composition of the CMEA six in relation to LDCs points toward the cementation of a conventional North-South division of labour. The demand of the CMEA six centers around fuels, minerals, and tropical edibles, whereas the import demand and the export potential of the USSR vis-à-vis LDCs is much less clearcut 'Northern', which can be illustrated by the pattern of Soviet-Indian trade.

As to the systemic framework for East-South interaction, the late socialist industrialization and special accumulation left CMEA economies as supply-side economies. The planned character of economic management leaves no "excess" capacity for Third world investments and have brought about a very rigid, bureaucratic foreign economic conduct. Hence, the CMEA community simply lacks the foreign economic dynamism of the market economies. The international economic and financial system manifest only capitalist rules of game, so socialist economic principles have had to yield to market principles, when reforming the planning and foreign trade systems so as to allow for the complex 'development of productive forces' in the more advanced stage of socialism. In other words, the "iron laws" of the internationalization of production and of interdependence begin to make themselves felt in the planned economies, beginning with the CMEA six, and this has also shaped the East-South relationship. East-South relations have been profoundly affected by the imbalances in East-West trade and the severe management

problems in CMEA economies, and as even radical LDCs find themselves utterly dependent on the existing world economic order, their response to CMEA overtures becomes less enthusiastic. Conversely, as market economies increasingly adopt traits of state intervention, the overall demarcation line between market and planned economies is blurred.

Although East European analysts might find some ideological consolation even in these trends toward a "merging" of the systems, the fundamental problem of the CMEA countries in their Third world policy persists: the inability economically to underpin LDC relationships. The problem arises from the fact that relations cannot be efficient and satisfactory unless both parties are seriously interested, which means that CMEA decisionmakers have to take account of their own resources and demands in order to arrive at a well-functioning relationship. The lack of "surpluses" in centrally planned economies and hence lack of substantial aid funds dictates a very businesslike East-South relationship as coined in the principle of 'mutual benefits'. But the weak concessionary element ("aid element") and the highly vague 'levelling up' commitment of the CMEA cause deep friction in East-South relations because of the obvious development gap between East and South.

III. ECONOMIC LINKS: NO MATCH

3.a. Background

The development of CMEA relations to Africa is a particularly good illustration of the disparity problem. A certain wave of radicalism characterized the Afro-Arab world during the 1970s, which made Western scholars invent the term 'Afro-communism' or 'New Communist Third World'. This radicalization brought new ideological impetus into East-South relations and Eastern theorizing along the concepts of 'socialist orientation'/'non-capitalist development'²⁾. Moreover, the 1970s marked the involvement of the CMEA six into significant Third world activity, which caused the Soviets to launch the idea of one, comprehensive, multilateral CMEA Third world policy, a theme to be reiterated later. As a result of these developments and the generally optimistic period of détente, Soviet commentators declared a decisive shift in the 'correlation of forces' in favour of socialism.

Both political and military relations to the African continent of the 1970s marked a qualitative jump³⁾ following the collapse of the Portuguese colonial empire and a series of radical takeovers. Treaties of co-operation and friendship were signed - an indication^{of} relationships implying Soviet or East European military backing and security apparatus penetration - see table 1 below:

TABLE 1: TREATIES OF FRIENDSHIP AND CO-OPERATION BETWEEN THE USSR AND THIRD WORLD COUNTRIES, AND BETWEEN CMEA SIX AND AFRICAN COUNTRIES:

USSR/ THIRD WORLD COUNTRIES:

| <u>Client:</u> | <u>Year:</u> | <u>Remarks:</u> |
|----------------|--------------|---|
| Afghanistan | 1978 | |
| Angola | 1976 | |
| Congo | 1981 | |
| Egypt | 1971 | Cancelled 1976 |
| India | 1971 | |
| Iran | 1920 | Hardly considered valid by the present Iranian leadership |
| Iraq | 1972 | |
| Mozambique | 1977 | |
| North Yemen | 1964 | renewed 1984 |
| Somalia | 1974 | Cancelled 1978 |
| South Yemen | 1979 | |
| Syria | 1980 | |

NB According to Pravda March 20, 1983, the USSR has "in principle" agreed to conclude a Treaty of Friendship and Co-operation with Libya.

AFRICAN COUNTRIES/ CMEA SIX:

| <u>Client:</u> | <u>CMEA client:</u> | <u>Year:</u> | <u>Remarks:</u> |
|----------------|---------------------|--------------|---|
| Angola | Hungary | 1982 | "General agreement" in the military sphere |
| Angola | Bulgaria | 1978 | |
| Angola | Rumania | | |
| Angola | G.D.R. | | |
| Burundi | Rumania | | |
| Ethiopia | Hungary | | |
| Ethiopia | Bulgaria | | |
| Ethiopia | G.D.R. | | |
| Ethiopia | Czechoslovakia | 1981 | |
| Libya | Bulgaria | 1983 | |
| Libya | Rumania | 1983 | |
| Libya | Czechoslovakia | 1982 | |
| Mozambique | Bulgaria | 1982 | |
| Mozambique | G.D.R. | 1979 | |
| Mozambique | Rumania | 1979 | |
| Mozambique | Hungary | 1978 | "General agreement" in the military sphere. |

With Africa being the continent most severely hit by the underdevelopment syndrom, it proved a difficult task to substantiate the new CMEA Third world activism economically, although Soviet economist Ushakova did try to "sell" the 'socialist oriented' countries as economically promising partners by pointing to their

.. "Prominent resources of oil, natural gas, bauxite, iron ore, light metals, phosphate rock, diamonds, graphite, mica, and extraction thereof" together with their agricultural potential 4).

But East Europeans (except for the G.D.R.) more or less openly rejected the idea of politically founded partner selection:

"In case partner selection is based just on political motivation, with the change of political relations the economic ones having been launched regress fully, stagnate, or decline to a minimum level / see e.g. the evolution of economic relations with Somalia in 1978 / or, if political change is in favour of the socialist countries, they may begin to develop all of a sudden / see e.g. the large-scale deliveries to Angola or Ethiopia /. On the other hand, relations based on mutual economic interests - even if the political situation is unstable - remain on an unchanging level, or may even develop / see e.g. the shaping of relations with Nigeria or Sudan." 5).

Accordingly, countries of 'socialist orientation' only account for 10-12% of East-South trade with a low CMEA import inclination.

3.b. A balance sheet of CMEA's Third world policy

The preceding decade was generally an interesting period of CMEA revitalization as well as a period of intense inter-systemic i.e. East-West economic interaction. The CMEA integration Manifesto, the 'Comprehensive Programme' of 1971 included specific references to enhanced LDC co-operation. What was envisioned was the integration of developing countries into 'the socialist division of labour', the catchwords being mutually beneficial, efficient, comprehensive, multilateral and long-term relationships. The idea was to offer an alternative system of world economic exchange, but the division of labour content of the CMEA scheme was utterly conventional.

The Brezhnev era signified the switching of CMEA Third world strategy away from Krushchevian emphasis on import substitution in LDCs (via CMEA transfers of production equipment) towards emphasis on investment in LDC export capacity, i.e. a shift

in the direction of CMEA import demands. Scholars of the Institute of the Economy of the World Socialist System in Moscow even advanced the idea of LDC integration into CMEA's Long Term Target Programmes of Cooperation' in the field of energy and fuels, but so far it is without tangible policy steps (the idea seems to have been reiterated recently in a CMEA symposium). Especially among the CMEA six, facing the problem of how to ease their dependency on Soviet energy and raw material supply, the proposal of using Third world links as an access to alternative supply sources did strike a tune, and Rumania has been particularly keen on turning this into practice, following her anti-integrationist stance within the CMEA.] But CMEA projects in the raw material sphere, whether in the form of geological prospecting or construction of mineral extraction facilities have not met unconditional LDC enthusiasm, not only because of the inappropriate political connotations, inherent in this cooperation concept. As is shown by the continuing Gulf Oil concession in Cabinda, Angola, and other examples, CMEA mining technology often fall short of the more advanced Western do., and the financial arrangement of CMEA extraction investment schemes are not always considered competitive either. The recent reorientation of Rumania's fuel and mineral supply policy in an intra-CMEA direction as can be seen in her new enthusiasm for CMEA joint supply plans suggests frustrating experiences in LDC mineral projects. Other CMEA countries have turned into rationalization and energy saving measures - thus Hungary reduced oil and oil product consumption by 20% between 1979 and 1982. Of course, OPEC/OAPEC and other raw material producing countries do play a decisive role in East-South trade, but very much that of export outlets as well, following their high solvency, cp. table 3.

There are important instances of raw material and other industrial 'production co-operation' ventures, but the actual extent of this type of East-South cooperation does in no way make it match that of West-South cooperation. The institutional, technology-cultural and financial hinders have seriously limited CMEA access to LDC partners, and partly out of an acknowledgment of the limitations inherent in a "clean" East-South relationship a new approach has been tried: Tri-partite industrial cooperation (TIC). But following the general wave

paragraph!

of protectionism and bilateralism, TIC projects increasingly enter into problems, and the LDCs themselves have often been isolated from the technology transfer process in TICs. From 1958 to 1981 255 TIC projects in 53 different countries have been registered, and the number of present projects is probably some 200⁶⁾, although the concept of TIC is not always used in an analytically strict sense.

The switch to multilateral East-South co-operation has failed to materialize, because of the underdeveloped financial system of the CMEA (the lack of genuine convertibility of the 'transferable rouble' - TR) and the extremely tricky integration process among planned economies. As CMEA as an international economic organisation works without any supranationality, multilateral projects suffer from lack of serious interest ("veto") on the part of CMEA partners. The Adria oil-pipeline, involving Libya, Kuwait, Yugoslavia, Hungary and Czechoslovakia is one example of coordinated projects, but not exactly a success story. The same must be said of the Limpopo valley-project in Mozambique (CAIL) involving the USSR, G.D.R. and Bulgaria. Theoretically, LDCs outside CMEA could be included in clearing operations via the CMEA International Bank for Economic Cooperation (IBEC) and additionally receive 3 year credits at a 1.5% interest, but actual drawings are never mentioned. In 1976, the year of UNCTAD IV, a special development Fund of one billion TRs was created to facilitate joint CMEA financing of LDC projects by offering 15 year credits at a low interest. Neither did the latter arrangement come to work, even though the contributions of individual CMEA countries seems to be fully deposited by now. CMEA's role in multilateral aid via U.N. organs continues to be of minor importance, as the generally non-convertible CMEA contributions have proven difficult to utilize. Indeed, East-South interaction continues to be characterized by a network of bilateral relationships.

Positive trends also deserves mention. The integration of the CMEA six into East-South activity has probably meant that projects are now increasingly within the agricultural and light industrial sphere, and CMEA development assistance exhibits much greater emphasis on project preparation, flexibility and, to a lesser extent, adapted technology. Industry, particular-

cularly power stations and metallurgical complexes, do, however, play a decisive role in Eastern Third world projects (industry and energy accounts for some 80% of projects). This distribution of project types is due to the USSR's still dominant role in CMEA's Third world exchange, according for over 60% of East-South flows. Rumania's relations with LDCs are the most spectacular when expressed in percentages of total foreign trade, as this country's LDC trade rose to some 20% by 1981 from a level of slightly more than 8% by 1970. Rumania's LDC relations have concentrated on Africa, and with hers and other East European countries' involvement, East-South relations including Soviet Third world relations have been drawn in a commercial - institutionally as well as financially - direction.

Lastly, some comments on the recentralization inherent in the envisioned common long-term plan incorporated LDC relations should be made. CMEA integration policy was, as stated above, directed towards two, not very mutually compatible goals: a strengthening of the socialist economic community (integration on the CMEA level) and reintegration into the global division of labour. Although emphasis was meant to be on the former, institutional and political clashes arising from the plan integration approach limited the progress in this field, so actual integration measures have more often than not meant adaptation to market principles. The schism between the plan and market approach to integration has also been manifest in innovations on the East-South level, so the highly publicized 'planned cooperation' must not be taken too literally. The proposal of planned LDC relations was certainly welcomed by LDCs, for whom development plans and state intervention are a sine qua non, but putting this into practice causes enormous problems.

The plan structure and apparatus of LDCs can in no way be compared to that of CMEA countries, and plan targets are frequently simply utopian or subject to unfulfilment because of political change. CMEA countries themselves have shown a disinclination towards relying heavily on LDC imports, which points towards the rhetorical substance in the slogan of planned relations. 'Planned cooperation' may play a substantial role in relation to certain key LDCs such as India, where there is a standing Soviet-Indian commission of high

level GOSPLAN and Indian Planning Office representatives, but in relation to Africa, it has apparently simply meant a tightening and better management of existing relations and agreements. The central institution of 'planned relations' is not the planning bodies per se, but the Intergovernmental (standing) Commissions, IGCs, composed of representatives from Foreign Trade ministries and/or standing bodies on foreign economic relations e.g. the Soviet GKES, National Banks, Planning Offices and certain Foreign Trade Organisations (FTOs) or individual firms (in Hungary). IGCs meet regularly to evaluate and negotiate new projects on the basis of the increasingly frequent open-ended cooperation agreements, but participation in the CMEA plan coordination process has not evolved. Data on CMEA interaction with African countries 1983-84 show the existence of some 50 bilateral IGCs, and prominent African partners are Algeria, Angola, Libya, Morocco and Mozambique⁷⁾.

Actually, a certain decentralization of East-South relations have taken place as reform steps have been made towards removing the right to initiate cooperation from central state bodies to FTOs and certain companies within the profitability principle. The country to have gone furthest in this direction is Hungary, but also the Rumanian 'Law on Foreign Economic activity and Scientific-Technical Cooperation' of March 17, 1971 that marked the mushrooming of Rumanian LDC joint ventures deserves mention. A certain loosening of the foreign trade monopoly in order to allow for a more direct producer influence on foreign trade planning and decisionmaking, as well as certain reforms of the pricing systems have taken place in Eastern Europe. Even the USSR has passed bills liberalizing Third world activity, e.g. the law of May 31, 1978 introducing the 'khozrashchyot' into aid and trade transactions of Soviet FTOs and the law of July 6, 1978 giving the Foreign Trade Ministry, GKES and GKNT the right to initiate treaties.

The Achilles' Heel in CMEA's LDC relations, however, persists to be the weak aid element, which is even decreasing partly due to the turning of the debt screw on the CMEA six. The legal framework of East-South cooperation beyond the mere commercial transactions are the interstate agreements on 'technical and scientific cooperation', which are followed by governmental development loans. In recent years terms of loans

often remain unpublished or have become less concessionary, and the generally less concessionary commercial credits/ or special credits for purchase of additional equipment/ play an increasing role. CMEA commercial credits or the like may carry an interest rate of 8% (normally below) and may have a maturity of only 3 to 4 years, whereas governmental loans only carry an average 2.5% interest with a maturity of 10 to 15 years. Soviet sources claim the percentage of soft CMEA loans to be 80%, but in Hungary the harder commercial loans are said to account for 90%. In order to defend themselves against LDC criticism of their aid performance, CMEA countries have tried to document an aid performance around the notorious 0.7/1% of GNP aid target⁸⁾, but almost 80% of total disbursements are directed towards atypical LDCs in terms of their relation to CMEA, i.e. Cuba, Mongolia, Vietnam, North Korea, Afghanistan, Laos and Kampuchea. Aid disbursements to these countries have a greater grant element - 70% - than deliveries to non-socialist LDCs (30-40%), and as the trend is towards concentrating aid efforts on exactly these developing CMEA countries at the expense of all other developing countries, the portents for East-South relations in general are ominous. Moreover, clearing agreements are increasingly cancelled⁹⁾, and although barter or other counter-purchase arrangements have stepped in, this has certainly meant a strengthened hard currency element in payments to the detriment of many debt-ridden LDCs.

Among the rare common CMEA aid schemes, the Scholarship Fund of 1973 has been the most successful, and by 1983 it was said to sponsor education of some 4,500 students - by 1982 some 1,700 had graduated. Generally, the training element is probably one of the most valuable aspects of East-South development cooperation, and in this field CMEA aid commitments seems to be maintained. But otherwise, following the 1984 CMEA summit, which further stressed the above mentioned inward-looking trend in CMEA development assistance, a certain stalemate in East-South relations can be observed.

3.c. Foreign trade patterns and problems

At the outset it should be said that it is not possible to distinguish between ordinary commercial trade flows in concordance with bilateral trade agreements and what might be considered 'aid' (i.e. economic flows in concordance with

agreements on scientific-technical cooperation). Most African partners have both types of relationships with their CMEA counterparts. It should also be kept in mind that East-South trade only account for a mere residual of world trade - 2% - and CMEA-African trade for even less. Moreover, CMEA-African trade displays a less dynamical growth than the overall East-South trade, and a high partner concentration although the number of intergovernmental trade agreements is said to be over 40. Apart from distance, institutional, structural, and cultural hinders, which are relevant to all LDC-continents in explaining the relatively weak East-South interaction, special circumstances should be taken into consideration, when explaining the increasingly modest CMEA/African trade. As cited above, Africa is the continent most seriously underdeveloped with an outspoken agrarian character, and accordingly the commodity structure of CMEA/Africa flows exhibits a very conventional division of labour, cp. table 2:

TABLE 2:

STRUCTURE OF AFRICAN EXPORTS TO AND IMPORTS FROM CMEA REGION 1965, 1970 and 1980 BY S.I.T.C. GROUPINGS IN PERCENTAGES (For the sake of comparison all LDC exports to/ imports from CMEA, as well as corresponding world figures have been added)

| SITC rank: | Origin: Year | AFRICAN EXPORTS | all LDC exports | world exports to CMEA area | AFRICAN IMPORTS | all LDC imports | world imports from CMEA | YEAR: |
|----------------------------|--------------|-----------------|-----------------|----------------------------|-----------------|-----------------|-------------------------|-------|
| All food items | 1965 | 30.6% | 53.1% | 17.5% | 7.5% | 8.7% | 11.2% | 1965 |
| SITC 0+1+22+4 | 1970 | 35.3% | 47.8% | 13.4% | 12.4% | 8.9% | 10.9% | 1970 |
| | 1980 | 41.0% | 53.0% | 16.1% | 15.6% | 8.4% | 6.4% | 1980 |
| Agricultural raw materials | 1965 | 48.6% | 27.3% | 9.5% | 6.1% | 4.7% | 8.8% | 1965 |
| SITC 2, excl. 22, 27 & 28 | 1970 | 35.9% | 23.9% | 6.8% | 3.9% | 2.8% | 5.8% | 1970 |
| | 1980 | 9.1% | 8.8% | 4.4% | 5.2% | 2.6% | 4.7% | 1980 |
| Ores and metals | 1965 | 6.8% | 5.8% | 13.6% | 5.4% | 7.7% | 13.6% | 1965 |
| SITC 27+28+67+68 | 1970 | 7.2% | 10.5% | 13.7% | 7.5% | 7.3% | 13.9% | 1970 |
| | 1980 | 10.5% | 7.5% | 11.3% | 4.3% | 4.9% | 8.5% | 1980 |
| Fuels | 1965 | 0.7% | 0.2% | 6.9% | 6.2% | 8.0% | 11.2% | 1965 |
| SITC 3 | 1970 | 4.0% | 2.8% | 5.8% | 6.7% | 4.5% | 9.6% | 1970 |
| | 1980 | 32.2% | 22.5% | 13.2% | 4.8% | 12.2% | 27.2% | 1980 |
| Manufactured goods | 1965 | 13.3% | 9.0% | 48.3% | 71.5% | 57.4% | 48.4% | 1965 |
| SITC 5 to 8 excl. 67+68 | 1970 | 17.5% | 14.7% | 56.4% | 60.0% | 51.7% | 51.4% | 1970 |
| | 1980 | 7.0% | 7.7% | 53.1% | 63.6% | 44.6% | 46.7% | 1980 |
| Value of all flows in \$bn | 1965 | 0.4 \$bn | 1.9 \$bn | 19.0 \$bn | 0.6 \$bn | 2.4 \$bn | 19.7 \$bn | 1965 |
| | 1970 | 0.8 \$bn | 2.8 \$bn | 28.6 \$bn | 1.0 \$bn | 4.0 \$bn | 30.5 \$bn | 1970 |
| | 1980 | 2.7 \$bn | 15.9 \$bn | 143.8 \$bn | 4.3 \$bn | 23.0 \$bn | 155.1 \$bn | 1980 |

Source: Handbook of International trade and development statistics 1983, New York/ U.N. 1983, table 3.7B

African exports of manufactures have been reduced even more drastically than generally in the Third world, whereas African exports of fuels, metals and ores have grown remarkably. This is primarily due to energy and raw material compensation deals (i.e. CMEA investment is to be repaid in kind by output from the plant/project, erected with the technical and financial assistance of a CMEA country) or outright supply contracts (i.e. compensation deals, normally brought about by CMEA initiative, securing delivery of certain fuels or minerals, which the CMEA partner is in lack of, for a period covering 10 to 20 or even 30 years). Cases in point are the Soviet-Moroccan \$2bn phosphate "deal of the century" of 1978 and the Soviet-Guinean bauxite deal, where the Soviets were to equip and develop the Kindia mining complex against guaranteed supplies of bauxite for a period of 30 years beginning in 1974. The Meskala phosphate complex in Morocco will not be finished before 1987/88, but this contract will also cover 30 years of regular supply. The CMEA six have also organised supplies of oil, phosphates and other critical resources, but delays, pricing problems, financial crises in LDCs and technical problems often cause frustrations and have seemingly made CMEA partners more hesitant to enter into supply deals with African countries. Thus Nigeria has unsuccessfully tried to persuade the G.D.R. and Czechoslovakia to import oil - apparently Soviet oil supplies still have a competitive edge over LDC shipments in terms of both pricing and supply stability. Experience from the ill-fated Adriatic pipeline is discouraging for this type of East-South ventures.

Concerning future trade, it is, however, difficult to imagine a radical shift away from CMEA imports of primary commodities towards import of African manufactures, even with the proviso that a certain industrialization takes place. Instances of CMEA imports of cotton, textiles and other light industrial products can be found in CMEA trade with Egypt and some Asian countries, but it is premature to term this a deliberate industrial restructuring policy as the scope of these arrangements is too limited. Moreover, CMEA economists show much greater concern about future raw material supplies (CMEA six) as well as food and fodder supplies (USSR)¹⁰⁾.

paragraph:

African imports from the CMEA are heavily concentrated on manufactured goods (machinery and other industrial equipment, plants) following CMEA's technology transfer approach in both her aid and trade policy, but the growth of African food and agricultural imports from CMEA is also significant. This is mainly due to the growing agrobusiness potential of particularly Hungary and Bulgaria, where the solvent North African region has been of primary importance. When comparing the value of African imports to that of exports, the export outlet role of Africa for CMEA becomes clear, which should be taken into account, when realistically estimating prospects for future relations. Actually, there is a growing African deficit mounting to 1.6 bn \$ by 1980, and higher if a cumulative figure is used. In other words, CMEA debt problems vis-à-vis the West seem to affect the East-South relationship, so that LDC exports are used to offset the Eastern deficit towards the West. However, the exact extent of this "policy" is very difficult to assess, even though traditional clearing agreements have largely been dismantled, because as mentioned before other non-currency arrangements have stepped in. But clearly, the CMEA will try to avoid a worsening of her financial situation by cutting imports from LDCs and enter into an aggressive export policy towards solvent partners and generally pursue a non-sentimental LDC policy. But the problem of the hard currency element in East-South relations also has another aspect, namely the trade distorting effects of clearing deals, as these deals tend to undermine a flexible flow of goods for the mutual benefit of partners. Clearing deals thus have perpetuated the residual role of East-South trade by discouraging shipments of competitive, high quality goods, so clearing dismantling has vigorously been advanced by the LDCs themselves. Conversely, following currency and debt problems in many LDCs, they are now beginning to ask for debt rescheduling or renegotiation of CMEA loans to the inconvenience of CMEA decisionmakers.

Apart from these conjunctural strains in East-South relations, the CMEA market has generally proven to be somewhat protectionistic, declared customs policy notwithstanding. The problem arises from the lack of direct consumer contact and the domestic pricing system (except in Hungary), which makes CMEA countries' adherence to the GSP-system and the Soviet

law of Jan.1, 1965, on not levying duties from goods of LDC origin, more or less irrelevant. In case further liberalization takes place, this does not in itself guarantee rising LDC exports to CMEA, but might as well be met by further CMEA export intensification. On geographical distribution of trade, see table 3 below (p. 16):

Following previous argumentation, North Africa not surprisingly plays a dominant role in CMEA's African trade, where Libya has replaced Egypt as the most prominent partner, but Egypt remains a clear number two, whereas trade with Algeria is of a lower volume. Concerning the remarkable Libyan surplus vis-à-vis CMEA, and particularly the USSR, it must be remembered that Soviet trade statistics contain a significant, unidentified residual of presumably military exports, which in the case of this and other LDCs can be assumed to offset the otherwise surprising "surplus". Many countries clearly play the role of export outlets for CMEA, or - as in the case of many 'socialist oriented countries' - CMEA has had difficulty in selecting relevant import items - but traditional cocoa producers such as Ivory Coast and Ghana, and other countries supplying tropical edibles etc. are mainly import partners for the CMEA. Judging from the trade pattern of table 3, CMEA however, generally exhibit a low demand for African export goods (following Africa's weak export profile as seen from CMEA) and prefer to use Africa as an alternative outlet for CMEA industrial exports. As these unbalances may be further cemented, as a consequence of the severe development crisis of the African continent, the residual role of CMEA's African relations may certainly be preserved - and countries of 'socialist orientation' do not seem to be an exception from this trend.

So, although the introduction of IGCs as the overall management institution of bilateral East-South relationships may have meant increased flexibility and efficiency, the critical problem in CMEA's African relations remains: to define relevant, realistic areas of cooperation.

3.d. Technology transfer

Following previous discussion of financial aspects of relations and aggregate trends in aid policy, we will now focus on actual technology transfer problems and industrial coope-

| African partner: | Soviet Union | Hungary | Rumania | Bulgaria | Czechoslovakia | Poland | Total** trade of CMEA with African states: | G.D.R. | | | | | | | | | |
|------------------|--------------|-------------|-----------|------------|----------------|------------|--|-----------|-------------------|-----------|-------|----------|--------|--------|-------------------|-------|---------|
| | Export | Import | B. Export | Import | B. Export | Import | B. Export | Import | Balance: Exchange | | | | | | | | |
| Algeria | 182.2 | 63.6 + | 89.9 | 5.8 + | 105.0 | 20.0 + | 87.2 | 1.9 + | 51.3 | 6.3 + | 44.1 | 4.4 + | Alg. | 559.7 | 102.0 + 457.7 | 139.7 | |
| Angola | 84.0 | 4.7 + | 6.1 | negl. + | 4.8 | - | - | - | 4.6 | 1.2 + | 3.5 | - | Ang. | 103.0 | 5.9 + 97.1 | 79.6 | |
| Botswana | - | - | - | - | - | - | - | - | 0.0 | 2.0'/. + | - | - | Botsw. | 0.0 | 2.0'/. + 2.0 | - | |
| Burundi | - | - | 0.1 | - + | - | - | - | - | - | - | - | - | Bur. | 0.1 | - + 0.1 | - | |
| Cameroon | 4.5 | 14.8'/. + | negl. | 2.2'/. + | - | - | - | - | 0.2 | 2.8'/. + | - | - | Cam. | 4.7 | 19.6'/. + 14.9 | - | |
| Congo | 11.6 | 5.5 + | - | 0.5'/. + | - | - | - | - | - | - | - | - | Congo | 11.6 | 6.0 + 5.6 | 8.6 | |
| Egypt | 300.9 | 416.6'/. + | 30.6 | 15.7 + | 209.9 | 210.2'/. + | 11.2 | 8.3 + | 97.7 | 46.9 + | 42.1 | 0.3 + | Egypt | 692.4 | 698.0'/. + 5.6 | 103.2 | |
| Ethiopia | 250.9 | 18.2 + | 2.1 | 1.2 + | 2.9 | 2.7 + | - | - | 4.6 | 2.6 + | 3.0 | 0.7 + | Eth. | 263.5 | 25.4 + 238.1 | 38.9 | |
| Gabon | - | - | - | 0.2'/. + | - | - | - | - | 0.0 | 1.6'/. + | - | - | Gabon | 0.0 | 1.8'/. + 0.8 | - | |
| Gambia | - | - | - | - | - | - | - | - | 0.2 | - '/. + | - | - | Gamb. | 0.2 | - + 0.2 | - | |
| Ghana | 0.6 | 51.0'/. + | 1.1 | 0.5 + | 2.9 | 3.1'/. + | - | - | 0.0 | - | - | - | Ghana | 4.6 | 54.6'/. + 50.0 | 22.5 | |
| Guinea | 21.2 | 39.3'/. + | - | - | - | 3.1'/. + | - | - | 0.2 | 0.5'/. + | - | - | Guin. | 21.4 | 42.9'/. + 21.0 | - | |
| Ivory Coast | 1.4 | 96.4'/. + | 0.7 | 9.5'/. + | 1.0 | negl. + | - | - | 0.3 | 4.4'/. + | 1.1 | - '/. + | Iv.C. | 4.5 | 110.3'/. + 105.8 | - | |
| Kenya | - | - | 1.7 | 0.6 + | - | - | - | - | 1.5 | 0.3 + | 0.6 | 2.4'/. + | Kenya | 3.8 | 3.3 + 0.4 | - | |
| Liberia | 19.8 | 0.8 + | 0.6 | - | - | - | - | - | 4.8 | 0.6 + | 0.8 | - | Liber. | 26.0 | 1.4 + 24.6 | - | |
| Libya | 304.3 | 1552.5'/. + | 62.7 | 129.1'/. + | 146.8 | 287.6'/. + | 546.8 | 145.5 + | 175.5 | - | 221.1 | - | Lib. | 1457.2 | 2215.7'/. + 658.5 | 78.4 | |
| Madagascar | 5.2 | 3.2 + | 0.2 | 16.9'/. + | - | - | - | - | - | - | - | - | Mal. | 5.4 | 20.1'/. + 14.7 | - | |
| Mauritius | - | - | 0.1 | - + | - | - | - | - | - | - | - | - | Maur. | 0.1 | - + 0.1 | - | |
| Morocco | 187.3 | 80.8 + | 7.8 | 7.4 + | 26.9 | 5.6 | 8.6 | 14.3'/. + | 6.4 | 16.0'/. + | 58.3 | 57.1 + | Mor. | 295.3 | 181.2 + 114.1 | 11.6 | |
| Mozambique | 60.8 | 9.2 + | 3.7 | - + | - | - | - | - | 6.3 | 0.2 + | 2.5 | - | Moz. | 73.3 | 9.4 + 63.9 | 124.0 | |
| Nigeria | 364.9 | 19.2 + | 49.6 | 16.3 + | 62.1 | 81.6'/. + | 44.7 | 0.2 + | 15.8 | 1.5 + | 16.0 | - | Nig. | 553.1 | 118.9 + 434.2 | 41.5 | |
| Rwanda | - | - | 0.1 | - '/. + | - | - | - | - | - | - | - | - | Rwanda | 0.1 | - + 0.1 | - | |
| Senegal | - | - | - | - | - | - | - | - | 1.3 | 0.5 + | - | - | Seneg. | 1.3 | 0.5 + 0.8 | - | |
| Sierra Leone | 2.5 | 11.0'/. + | 0.3 | - + | - | - | - | - | 0.7 | - + | - | - | Si.L. | 3.5 | 11.0'/. + 7.5 | - | |
| Sudan | 0.6 | 12.1'/. + | 1.2 | 1.0 + | 34.7 | 5.9 + | 2.4 | 0.6 + | 21.9 | 5.4 + | 6.3 | 5.0 + | Sudan | 67.1 | 30.6 + 37.1 | 4.8 | |
| Tanzania | 5.4 | 9.5'/. + | 1.1 | 1.7'/. + | 0.1 | 0.2'/. + | - | - | - | - | - | - | Tanz. | 6.6 | 13.7'/. + 7.1 | 7.1 | |
| Togo | - | - | 0.1 | 3.3'/. + | - | - | - | - | - | - | - | - | Togo | 0.1 | 9.5'/. + 9.4 | - | |
| Tunisia | 8.4 | 7.0 + | 11.0 | 0.8 + | 7.0 | 12.4'/. + | 11.7 | 10.6 + | 10.2 | 8.6 + | 9.8 | 6.5 + | Tunis. | 58.1 | 45.9 + 12.2 | 2.7 | |
| Uganda | - | - | - | 1.9'/. + | - | - | - | - | - | - | - | - | Uganda | - | 0.1'/. + 0.1 | - | |
| Zaire | - | - | - | - | negl. | 3.0'/. + | - | - | - | - | 2.8 | - | Zaire | 2.8 | 3.0'/. + 0.2 | - | |
| Zambia | - | - | - | - | - | - | - | - | 1.8 | - + | - | - | Zambia | 1.8 | - + 1.8 | - | |
| Zimbabwe | - | - | - | - | - | - | - | - | 0.7 | 1.2'/. + | - | - | Zimb. | 0.7 | 1.2'/. + 0.5 | - | |
| TOTALS (\$ bn.s) | 1.8 | 2.5 - 0.7 | 0.3 | 0.2 | 0.1 | 0.6 | 0.6 ('/. +) | 0.7 | 0.2 | 0.6 | 0.4 | 0.1 | 0.3 | 0.4 | 0.1 | 0.3 | 0.6\$bn |

Sources: Vnesnyaya Torgovlja SSSR v 1982 g., Moscow 1983; Knihereskedimi Statistikal'nykh Vykhodov 1982, Budapest 1983; Anuarul Statistic al Republicii Socialiste Romania 1983; Statisticheski Godishnik na Narodna Republika B'lgariya 1983, Sofia; Facts on Czechoslovak foreign trade 1983; Rocznik Statystyczny 1983, Warsaw 1983; Statistisches Jahrbuch der Deutschen Demokratischen Republik 1983.

(Conversion factors for local currencies are those of the U.N., quoted in COMECON data 1983, WIW, London McMillan 1984. - figures rounded to the first decimal).

*) Hungarian import figures are c.i.f., all other figures are f.o.b. **) "Totals" do not include figures for G.D.R., as they are not broken down into exports vs. imports, but only show the total exchange.

tion. The geographical distribution of CMEA development assistance (including projects within the industrial cooperation concept) to African countries up till recently is shown in table 4:

TABLE 4: SOVIET AND EAST EUROPEAN AID EXTENDED TO AFRICAN COUNTRIES 1954-1981 IN \$ MILL.S

| | 1954-1981 | | 1977 | | 1978 | | 1980 | | 1981 | |
|---------------|-----------|----------|------|-------|-------|-------|-------|-------|------|-------|
| | USSR | / CMEA 6 | SU | E.E.6 | SU | E.E.6 | SU | E.E.6 | SU | E.E.6 |
| TOTAL LDC: | 22,355 | 11,885 | | | | | | | | |
| N. Africa | 3,250 | 980 | | 35 | 2,000 | 110 | 2,070 | 1,330 | 445 | 685 |
| Algeria | 1,045 | 525 | | | | | 315 | | | |
| Mauritania | 10 | 10 | | | | | | | | |
| Morocco | 2,100 | 215 | | | 2,000 | 89 | | | | |
| Tunisia | 95 | 230 | | 35 | | | | | | |
| Sub-Sah.Afr. | 2,870 | 1,190 | 31 | 119 | 11 | 517 | 310 | 280 | 125 | 115 |
| Angola | 30 | 100 | 6 | N.a. | 1 | 76 | | | | |
| Benin | 10 | n.a. | | | | | | | 5 | |
| Burundi | | negl. | | | | | | | | |
| Cameroon | 10 | | | | | | | | | |
| Cape verde | 5 | 5 | | | 3 | | | | | n.a. |
| Centr.Af.Rep. | 5 | | | | | | | | | |
| Chad | 5 | | | | | | | | | |
| Congo | 45 | 60 | | | 3 | | | | | |
| Equator.Guin. | negl. | | | | | | | | | |
| Ethiopia | 400 | 355 | | 23 | Negl | 45 | | | 10 | 5 |
| Gabon | | negl | | | | 2 | | | | |
| Gambia | negl | | | | | | | | | |
| Ghana | 95 | 145 | 1 | | | | | | | |
| Guinea | 215 | 110 | 1 | | | | 5 | | | |
| Guinea-Bissau | 10 | 5 | | | | | | | | |
| Ivory Coast | | n.a. | | | | | | | | |
| Kenya | 50 | | | | | | | | | |
| Liberia | negl | | | | | | | | | |
| Madagascar | 70 | 35 | | | 6 | negl | 50 | 35 | | |
| Mali | 100 | 25 | | | 1 | | | | 5 | |
| Mauritius | 5 | | | | | | | | | |
| Mozambique | 175 | 100 | 5 | 12 | | 2 | | | n.a. | |
| Niger | negl | | | | | | | | | |
| Nigeria | 5 | 220 | | | | n.a. | | | | 20 |
| Rwanda | negl | | | | | | | | | |
| S.T.&Principe | n.a. | n.a. | | | | | | | | |
| Senegal | 10 | 35 | negl | | | | | | | |
| Sierra Leone | 30 | | | | | | | | | |
| Somalia | 165 | 10 | | negl | | | | | | |
| Sudan | 65 | 270 | | 62 | | 24 | | 30 | | |
| Tanzania | 40 | 75 | 18 | | | | | | | |
| Uganda | 25 | 25 | | | | | | | | |
| Upper Volta | 5 | | | | | | | | | |
| Zambia | 20 | 165 | | | | | | 30 | | |
| Other | 275 | 250 | | 19 | | 20 | 255 | 185 | 100 | 90 |

SOURCE: Soviet and East European aid to the Third world, 1981, US Dept of State Febr.1983 (Concerning figures for 1977 and 1978: Communist aid activities in Non-Communist Less Developed Countries, CIA sept. 1979).

The table pinpoints the increasing focus on the Arab, i.e. relatively rich and developed LDCs, of Africa in contrast to Sub-Saharan Africa, where only minor economic development programs can be seen. The Soviet-Moroccan joint Meskala project weighs heavily among commitments, but disbursements to Algeria deserves mention. No development assistance commitments to Libya by CMEA are mentioned (State Dept. only includes credits with a maturity of 5 years or longer) - an indication of the strictly commercially motivated economic

relationship with Libya.

'Socialist oriented' countries, primarily Ethiopia, have been fairly prominent recipients of CMEA aid in the mid-1970s, but in later years aid relations to these countries have gone sour. By 1983/84 humanitarian grants for drought and natural disaster victims are often mentioned, whereas greater investment schemes are less frequent and increasingly on a seemingly non-concessionary basis as e.g. the Soviet-Brazilian assistance to Angola's hydro-electric power station project on the Cuanza river. The probably most important CMEA development project in Sub-Saharan Africa p.t. is placed in capitalist-oriented Nigeria, namely the Ajaokuta Iron and Steel complex, of which the Soviet FTO Tyazhpromexport is main contractor, and which is to be completed by 1987 (because of various delays). The project, that was initiated in 1979 will have a capacity of 5.2 mill. t.s per year.

It seems reasonable to assume a certain gap between development needs of Sub-Saharan Africa and the CMEA technology transfer approach as one reason for the weakened aid relations. 1982 data on structural distribution of CMEA development assistance, furnished by CMEA sources, confirm the dominating role of industry and energy (79.4% of projects in monetary terms), of which metallurgical facilities, power plants and other heavy industrial project types still play a vital role, even in African commitments. By contrast, agricultural projects account for 5%, geological surveys for nearly 5%, whereas infrastructure and non-productive sectors combined account for 10.7% of disbursements. Even if the integration of the CMEA six into Eastern development assistance may have resulted in a certain "division of labour" among donor countries and a heightened ratio of light industrial commitments, CMEA aid is nevertheless still vastly industry-oriented. By virtue of this structural orientation and the almost exclusive orientation towards projects within the state sector, CMEA aid admittedly plays an important complementary role to aid by OECD donors.

CMEA economists and development theorists maintain industry to be the socio-economically 'most dynamic sector', and although there may be some truth in this, as well as in the accompanying assertion that only economies of scale and

contemporary production methods can in the longer perspective secure LDCs a satisfying place in the global division of labour, some critical remarks must be added, too. First, the actual result of this technology transfer approach has been a neglect of LDC agricultural needs, and in relation to Sub-Saharan Africa a diversified technology approach, allowing for non-sophisticated, small-scale rural development projects seems indispensable. Obviously, the outspoken CMEA emphasis on industrial projects can also be attributed to the notoriously weak CMEA agricultural potential, and is thus not solely a product on sheer analytical deliberations concerning the proper LDC development policy. When actually undertaken, CMEA agricultural projects have often been of a nearly "industrial" character, i.e. large-scale state farms or even agro-industrial complexes, such as the Limpopo Agro-Industrial Complex, CAIL in Mozambique. This project consisting of 16,000 ha of irrigated rice fields and additionally 1,000 ha for other crops involved Bulgaria, the USSR and the G.D.R. in both project designing and machinery delivery. The recent dismantling of CAIL, as well as previous instances of CMEA agricultural 'white elephants', illustrates the overambitious and inappropriate CMEA agricultural technology transfer approach. The failure of CAIL is a result of various circumstances, and the FRELIMO government may also be blamed for agricultural mismanagement. But it certainly remains a problem that CMEA agricultural aid persists to be this kind of awkward 'systems export' whether in the case of starving Ethiopia or well-to-do Algeria, that probably is in a position to absorb and utilize these project schemes.

Second, the actual increasing role of CMEA demands whether for critical imports or export earnings in East-South project selection, may result in less optimal projects from an LDC development point of view. Although East European and Soviet economists stress progress in proper project selection (feasibility studies), project management, and other features of heightened efficiency and flexibility in East-South cooperation, it remains to be seen, if export/import promotion on part of the donor and aid in development can be a happy marriage. The highly publicized switch to a complex approach, which according to CMEA analysts will prevent development assistance

from becoming production enclaves in LDC societies¹¹⁾, may signal better project integration with LDC needs. On the other hand, the switch to complex turnkey deliveries may inhibit technology transfer in terms of transfer of know-how. Furthermore, CMEA planners seem to neglect the broader implications of technology adaptation, which is much more than the mere tropification of equipment. Concludingly, it is not convincing, that CMEA technology transfers are flexible and 'soft' enough to match demands of poor, underdeveloped LDCs.

Third, the lack of a sufficiently diversified technology approach among CMEA exporters also leads to another problem of quite the opposite character as described above, namely the decreasing CMEA competitiveness in terms of technology sophistication. This problem is of particular relevance in relation to more developed LDCs with a more complex production structure such as India. But not even poor countries can afford to rely on overdimensioned, energy- and cost inefficient equipment, or technology imports implying substantial maintenance or foreign spare parts, and it is exactly in these respects that CMEA technology create problems and has therefore often yielded to Western technical solutions. The introduction of the tri-partite industrial cooperation scheme, might, of course, be a solution to the problem of achieving an optimal technology mix and flexible financial arrangements to the benefit of all partners. But as this concept creates new problems of adapting institutional-technical cultures, a certain disillusionment is spreading, not least among Western and Southern partners. The recent establishment of a UNIDO office in Warsaw to secure better communication between Polish firms and financial institutions and LDC authorities in development assistance decision making is, however, an interesting innovation in East-South relations. Otherwise, CMEA technology transfers are increasingly part of international contracting/sub-contracting, and CMEA analysts eagerly advance the idea of leasing of production equipment, bidding for World Bank tenders (Hungary, Rumania) and other new cooperation types.

CMEA technology transfer is a more complex phenomenon than just export of production equipment - it encompasses various training and education activities, too. CMEA training and

education efforts is one of the most valuable aspects of East-South relations not least for poor LDCs in helping them create a local technical intelligentsia, which is an extremely important part of the long term liberation from the former metropolises. CMEA education of LDC students have as yet not resulted in the notorious brain drain - the problem has rather been the reverse, namely acclimatization problems for LDC students, when staying in CMEA countries - instances of Eastern racism and the like have been reported. CMEA transfer of know-how can be divided into two types of activities:

- a) General educational assistance in the form of scholarship grants for LDC students' stay in CMEA countries
- b) Specific on-the-spot training or project related training in vocational schools, built with CMEA assistance, or in centres or firms in the CMEA countries

Concerning a): This type is often provided free of charge, in the framework of cultural or scientific cooperation agreements. The scholarship covers transfer to the CMEA country, board and lodging, full education (university level) often at special universities such as the Lumumba 'Friendship University' in Moscow, winter clothes etc. In other CMEA countries than the USSR and G.D.R. this type of training may be paid by the LDC in question, especially in the case of richer countries (e.g. Libya and other Arab countries). It should be added, however, that this type of assistance seems to benefit a much broader range of LDCs than normally in the case of East-South aid in development, namely also countries with whom CMEA countries have no significant cooperation relations, e.g. Niger, Togo, Rwanda.

Concerning b): This type is normally part of ordinary development credits for specific projects, or is provided by additional loans for erection of training facilities in LDCs. Thus, it covers the expenses of both training of LDC skilled workers and specialists, as well as wages for CMEA personnel involved in teaching ('expert assistance'). With individual CMEA corporations and firms (such as the Hungarian TESCO) directly managing projects, they increasingly organize training activities themselves, and often on a strictly commercial basis, as an export earning activity, particularly for the CMEA six, but the USSR is also eagerly advancing this approach. By 1983 it has been estimated that some 85,000 CMEA cadres worked abroad, involved in training, about 30,000 of Soviet origin (OECD).

Although 1979 data on CMEA and world total foreign education of LDC students reveal that this type of CMEA training activities only account for 10.8% of the global effort, transfer of know-how is an outspoken element in CMEA development assistance - by 1983 some 85,000 LDC nationals were receiving some kind of education in CMEA countries. The trend towards reduced grant element in this type of activity may not only be a negative phenomenon from an LDC point of view, but may secure greater CMEA emphasis on qualitative aspects of training as a consequence of the more direct competition among training assistance donors. But, of course, the above cited general problem of combining export promotion and aid in development will also affect training and education activities.

3.e. Industrial co-operation

With CMEA emphasis increasingly put on CMEA demands in relation to East-South cooperation, whether in the form of providing for future CMEA imports of fuel and minerals or in the form of CMEA export promotion, CMEA assistance activity in the Third world is becoming "overseas investments". Beginning in the 1960s, when payment for CMEA development assistance was frequently paid in kind (production output) in the framework of 'compensation deals', CMEA projects gradually changed character into being alternative investments in raw material extraction etc. as mentioned earlier - co-operation in production evolved. On a par with this, another type of co-operation, supporting CMEA trade in LDCs, was introduced, namely joint ventures with a CMEA majority holding. By late 1978 the total value of fixed CMEA assets in LDCs was estimated at 3.9 bn \$, which is far below the 89 bn \$ figure of the corresponding combined DAC assets, but judging from more recent data, furnished by the leading expert in the field, Carl H. McMillan, CMEA overseas investment activity has not diminished - the number of identified cases has grown to 236 by late 1983 - see table on the following page. The most active CMEA country persists to be Rumania, followed by Hungary and - surprisingly - Czechoslovakia, whereas the G.D.R. is only entering the area, following a certain "thaw" in her position on joint ventures in LDCs. The table covers presumably all types of CMEA holdings, whether for import or export promotion reasons, as well as certain cases of TIC.

Table 5: GEOGRAPHICAL DISTRIBUTION OF CMEA OVERSEAS INVESTMENT IN THE SOUTH AS OF END-1983 (Numbers of instances)

| Location of investment: | Investing CMEA country: | | | | | | | Total: |
|-------------------------|-------------------------|----|-----|----|----|----|----|--------|
| | BG | CS | GDR | H | PL | R | SU | |
| <u>Africa*</u> | 15 | 8 | 0 | 13 | 20 | 33 | 13 | 102 |
| of which: | | | | | | | | |
| Nigeria | 6 | 4 | 0 | 8 | 10 | 4 | 1 | 33 |
| Morocco | 1 | 1 | 0 | 0 | 2 | 3 | 3 | 10 |
| Libya | 2 | 0 | 0 | 1 | 0 | 4 | 0 | 7 |
| Egypt | 1 | 0 | 0 | 2 | 1 | 1 | 0 | 5 |
| <u>Asia</u> | 6 | 3 | 1 | 6 | 8 | 3 | 9 | 36 |
| India | 2 | 2 | 1 | 1 | 3 | 1 | 0 | 10 |
| Singapore | 2 | 1 | 0 | 0 | 2 | 0 | 6 | 11 |
| <u>Latin America</u> | 1 | 24 | 1 | 11 | 6 | 8 | 1 | 52 |
| Peru | 0 | 3 | 0 | 3 | 2 | 3 | 0 | 11 |
| Mexico | 0 | 5 | 1 | 1 | 0 | 1 | 0 | 8 |
| Venezuela | 0 | 6 | 0 | 1 | 1 | 0 | 0 | 8 |
| Brazil | 0 | 2 | 0 | 2 | 3 | 0 | 0 | 7 |
| <u>Middle East**</u> | 12 | 3 | 0 | 14 | 3 | 10 | 4 | 46 |
| Lebanon | 5 | 1 | 0 | 4 | 2 | 5 | 1 | 18 |
| Iran | 2 | 1 | 0 | 5 | 1 | 2 | 2 | 13 |
| Kuwait | 4 | 0 | 0 | 3 | 0 | 0 | 0 | 7 |
| <u>TOTAL SOUTH</u> | 34 | 38 | 2 | 44 | 37 | 54 | 27 | 236*** |

* Including Malta

** Including Cyprus

*** Of these 236 cases, 23 were known to be no longer operational as of end-1983.

Source: COMECON Foreign Investment Project Data Bank, East-West Project, Carleton University, Ottawa. The author wishes to thank prof. McMillan for lending this table.

Most CMEA investments are in jointly-owned companies in which the CMEA stake represents an equal or minority holding, whereas CMEA subsidiaries (majority share) only seem to occur in the non-production sphere (trade promotion, services etc.). So although the distinction between Western multinationals and wholly or jointly owned CMEA firms has become more blurred, there is still a certain disinclination to enter into production subsidiaries on part of CMEA investors. Moreover, with the exception of Rumania, CMEA investment activity is still exclusively towards the state sector of the LDCs.

Concerning production cooperation ventures with a CMEA equity share of up till 49%, this cooperation scheme, has

as stated before met difficulties, caused by lack of CMEA economic traditions in LDCs and non-competitive technology etc. CMEA production cooperation projects have not been the major breakthrough in the Third world, as one might expect in the aftermath of OPEC radicalization and nationalization waves. In some instances, LDCs seemingly prefer the USSR as their partner in contrast to the smaller, more economically strained East European countries, although it is the latter that has the critical fuel and raw material import demand. Experience from past CMEA assistance in developing LDC production sectors also paradoxically show that an LDC majority holding may not be an exclusive advantage for the LDC herself. The problem is to secure responsibility with respect to project design and management, and in order to secure this, countries like Mozambique begin to offer fairly generous investment schemes to foreign based firms, leaving substantial profits as well as a longer period of project responsibility to the foreign partner. In other words, LDCs might find the prospect of actual CMEA production subsidiaries in the form of joint ventures with an LDC minority share a promising option.

So far, most instances of TICs have been brought about out of CMEA export earning needs and not really as joint East-West investments in LDC mineral production capacity or the like for the sake of future imports, although compensation arrangements may occur as a solution to financing. TICs are often the product of international bidding, i.e. resulting from contracting among firms, and most LDC ventures created by TIC become property of the LDC. TIC ventures with CMEA participation may have climaxed by now, as CMEA competitiveness decreases following the advent of certain powerful LDCs as overseas investors - notably South Korea, Brazil, India and Kuwait. So the "merging of the systems" in terms of joint East-West exploitation of LDC productive capacities does not seem to imminent. And if this perspective were to become a reality, it might also be of some positive relevance for LDCs in terms of technology transfer and securing stable export markets.

Lastly, a special kind of East-South joint venture of special importance in Africa should be mentioned, namely the many fishing agreements, including certain jointly-owned, LDC-based firms. These arrangements are in line with the

expansionist fishing policy of Eastern fleets - notably the Soviet, Polish and Rumanian fishing fleets, and the fishing agreements provide for fishing by CMEA fleets inside the 200 miles fishery zones. The Soviet Union has joint fishing ventures with Mozambique (Mosopesca, where the Soviet corporation Sovrybflot owns 49% of shares), with Guinea (Estrela do Mar) and Rumania has at least one, in Mauretania (Simar). Additionally, it has been reported that Soviet, Polish, East German, Bulgarian, Cuban and Rumanian vessels are intensely active in the coastal waters off Namibia, where no intergovernmental fishing agreements can be concluded. A Scandinavian investigation of the case of Mosopesca seems to document that the primary aim for the CMEA partner in this activity is export earning rather than easily accessible protein imports for domestic consumption. Practically all Soviet catches are sold to the Mozambiquan partner, Pescom, and generally it appears that fishing agreements are accompanied by transfers of fishery technology and know-how (e.g. Moroccan trainees have been received by Soviet fishery institutes). In a longer perspective, it does seem, however, that fishing agreements in their present form presents a certain danger to local fishing communities, based on low technology fishing.

The overall conclusion concerning CMEA industrial co-operation with LDCs would therefore be that although a remarkable development since the 1960s can be observed both in qualitative and quantitative terms, CMEA economic presence in Africa is certainly no match to the Western economic presence - directly or indirectly. CMEA countries lack the institutional network to shore up her foreign economic policy, as they have no World Bank, IMF or powerful international banking system of their own, nor substantial influence on the existing world financial and economic order. Moreover, they have no tradition to rely on in their LDC cooperation, and the demand for CMEA "middle" technology can be assumed to be diminishing.

IV. THE MERGING OF THE SYSTEMS OR DISPARITY?

On the basis of the above discussion of CMEA relations to Africa since the "neo-radicalization" of the early 1970s, we will now turn back to the initial theme of disparity. The thesis of disparity, of fundamental economic weakness of

the CMEA countries when acting on the foreign economic scene - even when allowing for the structural difference between the USSR and the CMEA six - runs counter to other perceptions of the East-South relationship. Apart from the overly narrow approach of realist political scientists, we are however, left with only few attempts of overall theoretical interpretations of the East-South relationship. Marxist analyses have been rather alone in trying to develop a qualitative analysis even in the West¹²⁾, and therefore deserves closer examination. The most prominent attempt of a theoretical approach to the East-South relationship has been André Gunder Frank's "Long live transidelogical enterprise!", revised and enlarged in his two-volume monography on the present crisis published in 1980 on the paradigm of the dependencia tradition. It is not the intention here to give a comprehensive criticism of his essay, but rather to comment on some of the fundamental points.

Frank approaches the matter on the basis of what he sees a de-facto Eastern aspiration to become reintegrated in the world economy from the early days of the Soviet state. This, he states, calls...

"Into question the extent to which the socialist world is separate or different from the capitalist world:" 13)
Truly enough, the Bolsheviks were always eager to have profitable economic interaction with the West and even established special overseas firms to take care of this. Qualitative change has taken place with the post-war abolition of autarky and the later vitalization of the CMEA global economic exchange. But it is simply misleading to term this reintegration into the world economy as long as there crucial "systemic inhibitions", as long as the planned character of CMEA economies shapes their problems of reintegration, shapes their LDC interaction. On the basis of the Eastern intermediate position in the global division of labour, Frank compares the CMEA community to 'sub-imperialist' growth centres such as Brazil. Again, the analogy is misleading as Brazil forms part of the capitalist system, and a more dynamically expanding part than CMEA countries.

Frank denounces the idea that East-South relations has another, 'mutually advantageous' contents than West-South relations, pointing to the division of labour and

price relations. The new institutional forms of East-South cooperation - contracting/subcontracting, joint ventures, TICs are considered decisive to the central argument:

"The Soviet Union with its political economic policy supports bourgeois forces and sometimes reactionary states all around the Third world." 14)

On this point, Frank's criticism changes from being provocative and refreshing to being sterile and - by its implications - unrealistic. Frank writes as if there were an alternative for the USSR in her Third world policy - but his own writing leaves you with the conclusion that national liberation is yielding to populism, nationalism and outright reactionary trends. Frank cannot accept that in order to avoid that East-South cooperation simply founders both parties' interests must be secured, which also means compromises. This has made CMEA Third world practice similar to that of the West, and in that respect the systems are merging. But it should be borne in mind that e.g. CMEA foreign investment has specific features, e.g. CMEA not really established subsidiaries in LDCs - joint ventures are prevailing. Moreover, CMEA's margin of competitiveness is decreasing.

Frank could be criticized for ignoring the the unique and more or less autark position of the USSR, in contrast to the CMEA six with their sharply reduced room for manoeuvre. Frank seems to see foreign economic activity and any degree of interdependence as the devil himself, ignoring that autarky on a certain level of development becomes an obstacle to development itself. But the focal point of criticism is, however, that Frank's analysis could be termed a misrepresentation of the case. When looking on the underlying problems in the East-South relationship and the actual economic presence and power of the East the point of disparity seems to be far more relevant than the mere 'merging of the systems'.

The problem of Eastern structural weakness could be summarized as follows (with respect to world economic exchange):

- systemic differences between CMEA and outside world
- lack of tradition, of significant economic presence in LDCs
- lack of diversified technology levels
- lack of means of control or domination

In one sense, the CMEA community, however, still has a cer-

tain strength in relation to market economies - the centralized political system leaves the planned economies with a neo-isolationist option, which can be illustrated by the recent CMEA summit and the following session in Havana, last november.

An interesting addendum to the observation of structural weakness of the Eastern economic community is the evolving Eastern ideological debate on socialism, and the debate of East-South relations. Contributions from the Institute of the Economy of the World Socialist System show a painful awareness of problems in 'real socialism' of a more permanent character¹⁵⁾. The lack of self-sufficiency in food, of the inadequate economic system and conflicting political interests as the reality of 'advanced' or 'real socialism' are important issues in this debate. The implication of this is a much more pessimistic outlook on the actual world 'correlation of forces'. The defensive position of CMEA in questions of New International Economic Order and trends of retreat from concessionary aid relations beyond the primary CMEA sphere, together with Eastern efforts to defend her Third world relations in GNP percentage terms reveal a certain crisis in East-South relations. Perhaps the most illuminating in this respect was the contribution by a Polish economist, Zurawicki, openly criticizing CMEA aid policy and demanding more substantial transfers in order not to become marginalized in the still vital North-South problematique¹⁶⁾.

V. CONCLUDING REMARKS

The central tenet of this paper : has been to show disparity of Eastern economic and politico-military power. This was done on the basis of an analysis of CMEA relations specifically to Africa. The analysis shows that although East-South relations have surpassed the stage of mere commercial exchange, the actual scope and the future constraints to East-South relations leaves you with a feeling of pessimism concerning the possibility of expanding relations. However, imbalances in the East-South relationship are in this author's view overshadowed by imbalances in the West-South relationship.

- 1) See for example, Valkenier EG: The Soviet Union and the Third World: Aneconomic bind, Praeger N.Y. 1983, "preface" and "In conclusion". Also Foinberg RE: The Temperate zone: The Third World challenge to U.S. Foreign Policy describes the problems of Soviet/East European Third world presence in terms of structural weakness vis-à-vis the West (N.Y. London 1983).
- 2) See Ottoway D & M: Afrocommunism, N.Y. 1981 and The New Communist Third world ed. Wiles, London 1981. Soviet Afro-Asianists Starushenko, Kiva, Ul'yanovsky and others were busily writing new monographies on the promising outlooks of 'socialist orientation'.
- 3) The most thorough description of Eastern military relations to Africa is probably Kanet RE: Military relations between Eastern Europe and Africa, chapter 4 (pp. 79-99) in Arms for Africa ed. Arlinghaus, Lexington, London 1983.
- 4) Ushakova NA: Strany SEV i razvivayushchiesya gosudarstva sotsialisticheskoy orientatsii, M. 1980, p. 16.
- 5) Kiss J: Economic cooperation between European CMEA countries and developing Africa. (Paper presented at the Hungarian-Italian roundtable, Nov 23rd to 24th 1982, Budapest, mimeo), p. 31.
- 6) Gutman/Balot Untersuchung über die Strukturen der Aufgaben des östlichen, des westlichen und des südlichen Poles im Rahmen der dreiseitigen industriellen Zusammenarbeit, Entwicklungen des Ost-Westhandels, OFZ Vienna. See also Vlasov A: New forms of economic relations of CMEA members with developing nations, Foreign Trade, 12, 1983, pp. 14-16.
- 7) Based on systematic reading of Summary of World Broadcasts, Weekly Economic Report, part 4: The Middle East, Africa and Latin America, (SWB), years 1983/1984, and Marchés tropicaux (Paris) concerning CMEA - Africa interrelationships.
- 8) The USSR has claimed an aid effort in percentages of the GNP, or probably the national income, of 1% in the period 1976-1980, and in 1980 1.3% - see Makayev: Pis'mo glavy delegatsii Sojuza Sovetskikh Sotsialisticheskikh pri (OON) na imja... ot 12 iyulya 1982 goda, E/ 1982/ 86 /12 July 1982, Geneva. GOR has claimed a c. 78% aid performane for 1981, see Spenger HJ: DGR legt erstmals offizielle Zahlen über ihre Entwicklungshilfe vor, Deutschland Archiv 7, 1983, pp. 681-3. The basis of these calculations is all transfers with a grant element of 25% or more, all transfers to LDCs including socialist LDCs, an conversion of expert and scholarship expenditures to UN levels, and certain price subsidies and trade concessions, which has a played a role in relation to at least Cuba. The OECD does not accept the basis of these GNP assessments.

- 9) See latest editions of Exchange arrangements and exchange restrictions, IMF annual reports Wash.DC., and Khalidne's report on Soviet LDC relations, TD/B/ Ac.38/2/Add.1/Corr. 1/ 10 May 1984.
- 10) See Boguár J Economic relations between the European CMEA and the developing countries and their role in development, Institute for World Economy, Budapest, UNITAR project, 1980 (Dobozi's contribution), and Novopashin: Vozdeystvie real'novo sotsializma na mirovoy revolyutsionny protsess, Voprosy Filosofii, 8, 1982, zevin L: Strany SEV i razvivayushchiesya gosudarstva, Voprosy Ekonomiki 9, 1983.
- Among the more controversial suggestions has been the idea of establishing agro-industrial production co-operation in order that CMEA countries redeploy some of their labour intensive production of agricultural tools etc. for later import - see Putnik in Agricultural development strategy, ed. Kiss, Budapest, 1979, pp. 113-4. So far, no ventures of this kind seem to evolve, but it might be a promising concept in Africa.
- 11) Cobozi J: Technology transfer between developing countries and Eastern Europe: Mechanisms, obstacles, prospects, Development and Peace, Budapest, spring 1982.
- 12) See Clawson P: The character of Soviet economic relations with Third world countries, the Review of Radical Political Economies, spring 1981, no. 1, pp. 76-84, Berrios R: La empresa transidologica y las relaciones Este-Oeste-Sur, Estudios Internacionales, jan.March - 1982, pp. 88-101. See also Brun/Hersh Aspects of Soviet participation in a shifting world economy, AUC, Development Research Series, Working paper, no. 10, 1984 and Frank AG: Long live transiedological enterprise! in: Crisis in the world economy, N.Y., 1980 (chapter 4).
- 13) Frank ibid, p. 181.
- 14) Ibid., p. 178.
- 15) See Novopashin op.cit., who on a par with Andropov also stresses the limited aid potential of CMEA and the need to consider one's own interests and capabilities. Other contributions in this vein are: Voprosy vlianiya real'novo sotsializma na mirovoy revolyutsionny protsess, (proceedings from a joint CMEA seminar), M. 1981. See also Kux E: Contradictions in Soviet socialism, Problems of Communism, Nov.-Dec. - 1984 pp. 1-27.
- 16) Zurawicki L The New International Economic Order: A view from the socialist corner, Interconomics, March-April 1982.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE



DÉPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE
FACULTÉ DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

1211 GENEVE 4
Tél. 20 93 33

Marek Sliwinski

HYBRIS

Réflexions sur les stratégies russe et soviétique en Asie Centrale

European Consortium for Political Research - Joint Sessions
Barcelona 1985

B85 SUTW 8
f-1-90

"Hybris" : Terme d'origine grecque, utilisé dans la théologie des groupes pour désigner "la prétention de réussir", un jour ou l'autre, même au prix de la mort. (1)

1. Skobelev

"Il faudrait aussitôt envoyer une ambassade à Kaboul et concentrer immédiatement un corps d'armée à Samarkand. Le but de la mission diplomatique serait de tenter une alliance avec l'émir afghan et de se mettre en rapport avec les éléments séditieux de l'Inde. Afin de rendre les négociations plus efficaces, il serait indispensable, après avoir formé un détachement, de marcher immédiatement sur Kaboul par Bamian. Si, malgré tout, l'émir voulait rester l'allié de l'Angleterre, il faudrait allumer la guerre civile dans le pays".

"La campagne devrait se diviser en deux phases : la première comprendrait une marche rapide sur Kaboul menée conjointement avec les négociations diplomatiques; la seconde, après l'occupation de Kaboul, serait une période d'attente pendant laquelle nous devrions entrer en relation avec les mécontents de l'Inde et les gagner à notre parti. La principale cause de l'insuccès de la révolte de 1857 tient à ce que les insurgés manquaient de chef et d'organisation. Enfin, notre principal devoir serait d'organiser des régiments de cavalerie asiatique enrégimentés sous la bannière du Sang et de la Rapine et de les lancer sur l'Inde comme notre avant-garde, pour rappeler les temps de l'amerlan".

"Quant aux opérations subséquentes, elles sont faciles à prévoir : ou nous réussirons, et alors le drapeau russe flottera sur les murs de Bénarès ou, dans le cas contraire, nous ferons une retraite honorable sur Herat, où nous retrouverons des troupes fraîches envoyées du Caucase". (2)

(1) СЛЕВИН-ПАЛАЗОВИ, М. et autres. Paradoxe et contre-paradoxe. Paris, ESF, 1978.

(2) La lettre du général Skobelev au général Kaufmann (déc. 1876) trouvée (?) dans la correspondance du prince Tcherkassky a été traduite in extenso dans: MARVIN, Charles. The region of eternal fire. London, Allen, 1984, p. 341-363.

Depuis cent trois ans rien ne perturbe le repos éternel de l'auteur de ces extraits, le général russe Mikhaïl Dimitrievitch Skobelev (1). L'armée anglaise ne veille plus aux portes de l'Afghanistan, et l'Empire de l'Inde, divisé en trois états, ne recouvre plus le même territoire. Et pourtant, hormis quelques lignes de détail modifiées par les événements de l'histoire et le progrès technique, tout porte à croire que les généraux soviétiques ont toujours le plan Skobelev sous les yeux. Curieuse coïncidence ou choix nécessaire imposé par les réalités stratégiques? Quelle que soit la réponse, l'histoire des conquêtes russo-soviétiques en Asie Centrale demande un examen attentif.

Le style de Skobelev, brusque et expéditif, et la multitude de descriptions concernant les situations momentanées laisseraient supposer qu'il s'agissait d'un plan à réaliser

(1) SKOBELEV, Mikhaïl Dimitrievitch, général russe né à Riazan en 1843 ou 1845. Il fit ses études à Paris (lettres), puis à la Faculté des Sciences de St. Petersburg. Il la quitta pour servir dans la cavalerie. En 1866, il entra à l'Académie de l'Etat Major de Nicolas et fut envoyé au Turkestan en 1869.

En 1873, déjà lieutenant-colonel, il prit part à l'expédition de Khiva; en 1875, à celle du Khokand, qui lui valut le titre de général. Dans la guerre de Bulgarie, il se distingua devant Plewna en 1877, où il fut nommé général-lieutenant et commandant de division. Il franchit le col de Shipka et arriva jusqu'à San Stefano. Après la guerre avec la Turquie, il commanda le 4^e corps d'armée, puis dirigea l'expédition qui aboutit à la prise de Gök-Tépé en janvier 1881, et à la conquête du Turkestan.

Nationaliste ardent, sans scrupules pour ses ennemis, très populaire parmi les panslavistes, Skobelev fut à l'époque considéré comme un des plus grands génies militaires de tous les temps.

Mort le 30 juin 1882. Enterré anonymement qu'il n'était assassiné par les services secrets allemands.

Source:

Bolchaïa Sovetskaja Enciklopediia. Moscou, 1956, vol. 39. ADAM, Mme, Juliette. Le général Skobelev. Paris, Librairie Militaire, 1916.

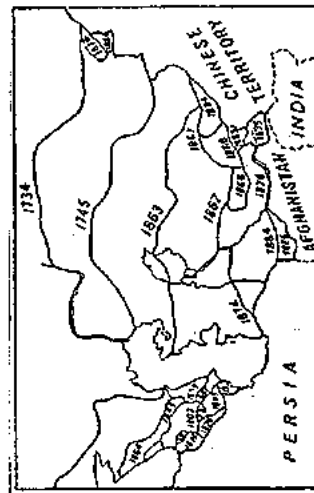
dans l'immédiat. D'ailleurs, sa publication mystérieuse en 1884 fit l'effet d'une bombe - aux yeux de l'opinion occidentale, l'imminence d'un conflit armé entre l'Angleterre et la Russie ne faisait plus aucun doute (1). Cette fois-ci cependant la diplomatie semblait prendre avantage sur la politique de Mars, et c'est le système de l'état-tampon (Afghanistan) qui a fini par triompher, matérialisé par une entente anglo-russe de septembre 1895. Le plan d'Alexandre II et de Skobeleff semblait donc être écarté en faveur de celui de Nicolas I et de Nesselrode visant à l'établissement de la domination russe dans la région de la mer de Marmara et du Golfe Persique (2). Mais ce plan fut-il réellement écarté?

"La Russie avait pour objectif avoué Constantinople, pour but occulte Bénéatès" (3). Un jour, le premier de ces rêves fut proche de sa réalisation. Du camp russe de San Stefano, les troupes de Skobeleff aperçurent la coupole de Hagia Sophia. Mais l'Angleterre et l'Allemagne dissipèrent ce mirage et le contrat de San Stefano fut déchiré alors qu'il portait déjà la signature du sultan. Cependant, le double engagement des troupes russes qui campaient aussi aux abords de Oxos (aujourd'hui rivière Amu-Daria) a révélé un enseignement précieux : la conquête de l'Asie Centrale doit être couverte par une manœuvre de diversion en Europe ou au Proche-Orient. L'objectif de cette dernière aurait été de paralyser les forces britanniques sur un théâtre de guerre

- (1) SIMOND, Charles. L'Afghanistan. Les Russes aux portes de l'Inde. Paris, Lycène & Oudin, 1885, p. 312.
- (2) Testament apocryphe de Pierre le Grand, publié en 1853 sous Nicolas I.
- (3) SIMOND, *ibid*, p. 316.

secondaire; en réalisant en même temps le coup décisif en Afghanistan et en Inde. "En un mot, la chute du pouvoir britannique en Inde serait le commencement de la chute de l'Angleterre" (1). A partir de ce moment, rien ne devrait s'opposer pour assurer la domination russe jusqu'aux abords de l'Océan Indien. Celle fut probablement la prémisse essentielle du plan de Skobeleff.

Les débris des correspondances de Skobeleff qui nous restent nous permettent de reconstituer partiellement le plan de la conquête russe en Asie Centrale. Mais nous ne savons pas s'il s'agissait d'un plan tout à fait original ou d'une modification majeure d'un plan préexistant. La carte illustrant la chronologie des conquêtes rend plus vraisemblable la seconde hypothèse, tandis que les difficultés rencontrées par les Russes dans le bassin de la Mer Noire favorisent la première.



Expansion russe durant les 18^e et 19^e siècles vers la frontière nord de l'Afghanistan (2)

- (1) MARVIN, (1), *ibid*, p. 346.
- (2) STAMP, L.D. Asia: A regional and economic geography. London, Methuen, 1962, p. 186.

En effet, tout laisse supposer que les échecs consécutifs à la guerre de Crimée et de San Stefano ont éveillé chez les stratèges russes la crainte que les détroits du Bosphore et des Dardanelles constituent un obstacle infranchissable. La nécessité de rechercher une nouvelle issue était donc devenue impérative. Le projet d'accès vers les mers chaudes via la Méditerranée, sans être peut-être définitivement abandonné, a été doublé d'un autre dessein (1).

La conception de Skobelev a certes évolué aussi dans le temps. Dans sa lettre au général Kaufmann, l'intervention russe en Afghanistan a été présentée comme imminente (décembre 1876). Dans une lettre adressée trois ans plus tard à la diplomatie russe à l'étranger (2), le ton change totalement. La construction d'un réseau routier et ferroviaire est considérée comme un préalable nécessaire à la poursuite de l'extension de l'Empire russe. L'oasis de Merv fut choisie comme point de concentration des troupes. Il ne s'agit donc pas d'un plan d'exécution immédiate, mais d'un plan à long terme, demandant plusieurs années pour sa réalisation. A partir de 1879, tout laisse supposer que ce plan a reçu la bénédiction des instances suprêmes.

La chronologie des événements est certainement la plus parlante.

- (1) Général Skobelev sur la position russe en Asie Centrale. Lettre publiée par Gospodin Aksakoff dans la revue "Russ", 1884.
- (2) En 1887, Catherine II déclare :
"Les Turcs seront chassés de Constantinople, l'Empire de Byzance rétabli, un grand duc russe instauré Basileus".

La construction de la Transcaspienne débute à Krasnovodsk en 1880. Depuis la terminaison du chemin de fer Transcaucasien en 1878 (1), une flotille moderne de bateaux à vapeur assure une liaison quotidienne entre Krasnovodsk et Bakou. Une autre voie maritime-fluviale lie ces deux villes avec Tsarsitsine aux bords de la Volga, d'où part déjà le chemin de fer direct vers Moscou. Le chantier de la voie ferrée Transcaspienne, dirigée par le général Annenkoff, avance avec une rapidité remarquable (2), mais le tracé de la ligne prévue passe en grande partie par des territoires qui ne sont pas encore conquis : Mais déjà en janvier 1881 Skobelev prend Gök-Tépé et Askabad. La ténacité des résistants de Gök-Tépé est notée dans un bain de sang avec une cruauté indescriptible.

"Une tonne de poudre dans la mine fit sauter un pan de rempart. Par la brèche les Russes se ruèrent dans la place. Il y eut alors un massacre horrible; les soldats russes, farouches et ivres, avaient l'ordre de ne point faire de quartier... personne ne fut épargné; on viola les femmes avant de les tuer; on égorga les enfants; plusieurs furent coupés en morceaux ou plantés au bout des baïonnettes... La tuerie continua et elle ne prit fin qu'après trois jours d'assouvissement d'une férocité indescriptible. Skobelev estima plus tard la perte des Turkmènes à 20 000". (3) (4)

Sans sous-estimer les pertes des Turkmènes, le rapport officiel de Skobelev présente une version nettement plus humanitaire. "On fit peu de prisonniers tekkes, mais il tomba

- (1) MARVIN (1), *ibid*, p. 114.
- (2) PENSA, Henri. Les Russes et les Anglais en Afghanistan ou la prépondérance européenne en Asie Centrale. Paris, Librairie africaine et coloniale, 1896 (?), p. 17.
- (3) SIMON, *ibid*, p. 204-205.
- (4) MARVIN, Charles, (2), Russian at Merv and Herat. London, Allen, 1883.

entre les mains des Russes près de 4000 femmes et enfants qu'on logea près de la forteresse. La Société de la Croix-Rouge s'empessa de s'occuper de ces malheureux; elle leur fournit des vivres, du linge, des chaussures et d'autres objets de première nécessité". Cette affirmation, destinée certainement à l'apaisement de l'opinion publique, reste d'ailleurs en contradiction avec la suite du même rapport : "L'ennemi fut poursuivi par l'infanterie sur une distance de 10 verstes et par la cavalerie 6 verstes plus loin (1) ... Pendant cette poursuite, faite par les dragons et les cosaques, et soutenue par un peloton de mineurs montés, il fut tué 8000 personnes des deux sexes." (2) (3)

La conception de la conquête de Skobeleff était donc celle de la guerre totale, n'épargnant point la population civile. Il exprime d'ailleurs clairement sa position dans un entretien accordé à M. MARVIN : "Frapper fort et longtemps jusqu'à ce que la résistance soit vaincue et alors, reformer les rangs, cesser tout massacre, être bon et humain avec l'ennemi prosterné. La soumission faite, les troupes doivent être ramenées dans les limites de la plus étroite discipline : aucun adversaire ne doit plus être touché".

(1) 1 verste = 1067 m.

(2) Les fragments de rapport de Skobeleff cités dans : BOULANGIER, Edgar. Voyage à Merv. Paris, Hachette, 1888, p. 127.

(3) MARVIN, [(1) *ibid*, p. 78] raconte sa conversation avec Samoil (voir ci-dessous) : "On m'y (Marvin) mentionning that Skobeleff had solemnly assured me none had been ravished, he (Samoilo) replied energetically : - Lost were. They were ravished before my eyes. He (Skobeleff) may not have known it. I could tell you many horrible things that took place, but it is better to be silent in this world. The plunder from Geok-Tépé was immense. The troops were allowed to get drunk, plunder and kill for 3 days after the assault".

L'ordre du jour qui a suivi de peu le massacre témoigne bien de cette politique : "... les troupes de l'Empereur ... se sont rendues maîtresses de la forteresse ..., dont les défenseurs ont été exterminés ... j'engage donc les Tekkés à se résigner à leur sort et à s'abandonner à la discrétion de l'Empereur. Je déclare en même temps que ceux qui feront leur soumission jouiront ... des mêmes garanties de sécurité que tous les autres sujets du Tsar blanc. Quant à ceux qui continueraient à opposer à ses armes victorieuses une résistance insensée, ils seront exterminés comme les voleurs et les bandits". (1)

La tuerie de Geok-Tépé ne fut donc pas gratuite. Elle a eu comme objectif de briser l'esprit de résistance des Tourkmènes, inspiré par Nour-Verdi-Khan, mort une année avant le désastre. C'est ainsi que la barrière tourkmène était renversée. S'ouvrir le chemin jusqu'à la frontière afghane n'était plus qu'une question de temps.

L'année 1882 est celle des missions secrètes. La première est conduite par le prince Khilkoff, un éminent spécialiste en construction de chemins de fer. Deux personnes l'accompagnent : le capitaine Venkhovski, spécialiste en génie militaire, et Samoilo, marchand de tapis de Kertch, servent à la fois d'interprète et de couverture du caractère réel de la mission. Ils arrivent à Kaboul et prennent contact avec l'émir afghan. (2)

(1) BOULANGIER, *ibid*, p. 133.

(2) MARVIN (1), *ibid*, p. 70-73.

Bien que le contenu des conversations ne soit pas connu, on peut supposer que, en dehors de la concurrence russo-anglaise dans la région, le problème de l'établissement des routes de communication entre l'Empire Russe et l'Afghanistan était en question. (1) Un mois plus tard, une autre mission quitte le camp de Skobelev, cette fois-ci dans la direction de Merv. Elle est conduite par un officier originaire de Daghestan qui portait le nom de Alikhanoff. Il avait russifié son nom en y ajoutant une terminaison slave, ainsi que l'avaient fait la plupart des Asiatiques au service du Tsar. Ali-Khan-off relève facilement le plan de la forteresse mervienne et, en racontant des merveilles sur le Grand Tsar Blanc de toutes les Russies, arrive à corrompre Makdoun-Kouli, l'un des Khans qui avait commandé à Gek-Képé et qui était à ce moment-là l'âme de la défense de Merv (2). En 1884, les cosaques du général Komaroff entrent dans l'oasis de Merv sans tirer un coup de feu. En 1886, la Transcaspienne atteint Merv et en 1890 Boukhara et Samarkande. (3) La première phase de la conquête de l'Asie centrale était pratiquement achevée (4).

Mais entre-temps, à la suite du traité de Gandamak, l'Angleterre renforce sa position dans la région, et cela en dépit des succès militaires (5). Incapable d'affronter la puissance britannique montante, la Russie signe avec l'Angleterre le traité de 1896 définissant les frontières de l'Etat Afghan. Affaiblie encore par les déchirements internes en 1905 et par la défaite à Tsou-Shima dans la guerre avec le Japon, la Russie souscrit en 1907 un traité de neutralité avec l'Afghanistan en renonçant à toute ingérence dans les affaires internes de cet état-tampon.

- (1) MARVIN, (1), *ibid.*, p. 80.
- (2) SIMOND, *ibid.*, p. 216.
- (3) PENA, *ibid.*, p. 17.
- (4) GREGORIAN, Vartan. *The emergence of modern Afghanistan* (1880-1946), Stanford Univ. Press, 1969.
- (5) Après la mort de Skobelev en 1882, l'élaboration du plan de la conquête de l'Inde a été confiée au général Kouropatkine, in : CURZON, George, N. *Russia in Central Asia* in 1889. London, Frank Cass, 1967 (1ère éd. 1889), p. 331.

Le plan de Skobelev semblait donc être définitivement enterré. En réalité, il ne le fut que pour 43 ans.

La pacification des territoires conquis ne connaît cependant pas de répit. L'action colonisatrice était en premier lieu dirigée contre l'Islam qui, non sans raison, a été considéré comme le premier rempart de la résistance indigène contre la russification du pays. Von Kaufmann, premier gouverneur général du Turkestan, n'osait pourtant pas attaquer les institutions islamiques d'une manière trop ouverte, préférant appliquer à leur égard la politique "d'ignorance totale" (1).

Dans la pratique, cette politique signifiait l'absence de toute protection gouvernementale et la suppression de toutes les obligations des populations autochtones à l'égard de ces institutions. Par contre, les grands moyens furent utilisés pour encourager l'installation d'écoles russes. D'un autre côté, le programme de la christianisation de la population locale fut entourée de toutes les précautions possibles. "Nous devons introduire la civilisation chrétienne au Turkestan", écrivait Kaufmann, "mais nous ne pouvons pas imposer la foi orthodoxe à la population indigène". Conscient de son attitude sans équivoque à l'égard du prosélytisme, Kaufmann s'est même opposé à l'installation d'un évêché orthodoxe à Tashkent (2).

Cette politique de russification, décidément habile, n'arrivait pourtant pas à empêcher les nombreuses tentatives de soulèvement qui ont eu lieu en 1892, 1898 et de 1905 à 1907. L'insurrection la plus importante a éclaté cependant à la veille de la révolution de février, en juillet 1916, et ceci à la suite du décret de mobilisation incorporant les

- (1) VON KAUFMANN, in : "Kaufmanskii sbornik". Ostroumoff, N.P. Ed. Moscou 1910, p. 438.
- (2) PIERCE, R.A. *Russian Central Asia. 1867-1917*. L.A., University of California Press, 1960, p. 214.

appelés musulmans dans l'armée impériale. L'insurrection se propageait très rapidement sur l'ensemble de l'Asie centrale russe en s'étendant de l'Oural à Petropavlovsk et, de là, jusqu'aux confins sud de l'Empire (1). Les luttes ne se sont pas arrêtées; elles ont été, dans un sens, intégrées dans les révolutions successives. Le soulèvement des musulmans d'Asie centrale était un signe avant-coureur du grand cataclysme qui allait le suivre.

La Grande révolution soviétique de 1917 doit être davantage interprétée comme une crise interne de la politique impériale de la Russie que comme un changement social important. La tendance démocratique issue de février 1917, vite étouffée par le coup d'état de Lénine en octobre de la même année, n'a pas profondément modifié le caractère impérialiste de l'Etat de tous les peuples. La reconnaissance du droit à l'autodétermination par Lénine doit être plutôt comprise comme une reconnaissance de sa propre faiblesse momentanée et non comme une promesse de la non-ingérence dans les affaires des états limitrophes (2). Ce message fut d'ailleurs mal, ou plutôt trop bien compris à Boukhara et à Samarkande, et il fallut à Staline 20 ans de luttes sanglantes et acharnées pour rétablir l'état des conquêtes d'avant la Révolution. La deuxième guerre mondiale offre d'ailleurs au nouveau tsar rouge de l'URSS un cadeau inespéré : saigné à blanc dans le conflit mondial, l'Empire récupère avec un énorme surplus ses positions européennes d'avant 1917, ainsi que les territoires perdus dans la guerre de 1905 contre le Japon. Bientôt, les pas du géant conquérant vont retentir dans le monde entier.

(1) PIERCE, *ibid*, p. 271-301.

(2) A la réunion de Komintern, Lénine déclare : "Vous viendrez à bout de l'Occident par l'Orient". "Nous compenserons au centuple ce que nous avons perdu dans les pays européens" [traité de Ryga (MS)] dans : CAGNIAT, R., JAN, M. Le milieu des Empires. Paris, Laffont, 1981, p. 184.

La partie non-conquise de l'Asie Centrale profite encore de quelques années de répit. Concentrés dans le centre de l'Europe, décidés d'abord à assurer la pérennité des récentes acquisitions occidentales, les troupes soviétiques ne peuvent pas encore s'aventurer sur les terres vierges. Mais "la nuit de la liberté" (1) sonne le glas d'une époque irrémédiablement révolue : la domination britannique dans la région touche à sa fin.

Il faut toutefois reconnaître que l'URSS n'a guère contribué à l'indépendance de l'Inde. Chandi "le révolutionnaire bourgeois démocratique" (2) inspirait une profonde méfiance aux leaders communistes qui ne pouvaient pas se mettre d'accord s'il est plus "révolutionnaire" ou plus "bourgeois". Plus pragmatique que son prédécesseur, Staline fit en 1950 une ouverture dans la région en concluant un accord commercial avec l'Afghanistan, dont le montant s'élevait pour 19 ans à 638 millions de dollars, contre 406 millions pour les Américains (3). Dès lors, les Soviétiques s'affirmèrent comme le premier partenaire commercial, politique et économique de l'Afghanistan et le poids de leur présence va s'amplifier continuellement. Le litige territorial avec le Pakistan (4) en 1954 isole définitivement l'Afghanistan du monde occidental en le plaçant de fait dans la zone d'influence exclusive de l'URSS.

Le conflit afghano-pakistanaïse connaît d'ailleurs plusieurs rebondissements et il ne fait aucun doute que l'URSS était l'instigateur principal de ces conflits. Durant la crise de 1955-56, l'URSS commence à équiper l'aviation afghane et à construire des aéroports militaires dans le pays. En 1961, elle

(1) Date de l'indépendance de l'Inde et du Pakistan, le 15 août 1947.

(2) ROY, M.N. Disagreement with Lenin over the Colonial Question. Radical Humanist, Calcutta, 23 1 1954, p. 43.

(3) Afghanistan. La colonisation impossible. Paris, CEFH, 1984, p. 246.

(4) Les Américains refusent l'aide militaire à l'Afghanistan dans le conflit avec Pakistan.

se place ouvertement du côté de l'Afghanistan en en profitant pour renforcer son influence (1). Le roi Mohammad Zâher Shâh pressentant le danger, tente le rapprochement avec la Chine en s'y rendant en visite officielle en 1964. Mais l'emprise soviétique est déjà trop profonde. Après la constitution libéralisant le régime, quatre communistes entrent au Parlement. L'Union Soviétique s'octroie en 1967 l'exclusivité de l'exploitation du gaz afghan de Sheberghân au prix le moins cher du monde! (2) En 1968 est ouverte la route percée à 3500 m d'altitude et d'une importance stratégique majeure, qui relie Kaboul à la frontière de l'URSS en passant par le tunnel de Salang. D'ailleurs, l'aide économique soviétique vise avant tout la création d'un réseau routier moderne. Sur 2600 km de routes modernes que possédait l'Afghanistan en 1980, 1500 km sont l'oeuvre des Soviétiques, ainsi que le grand aéroport international à Kaboul et les six autres situés au Nord du pays (3).

La fin des années 60 est marquée par une forte agitation estudiantine. Le Parti Populaire Démocratique, une version afghane du parti communiste, se fixe comme programme de préparer "une révolution démocratique et nationale, étape première et nécessaire de la révolution socialiste" (4).

Le 17 juillet 1973, le Prince rouge, Daoud, renverse la monarchie et établit un régime socialisant. En bon nationaliste, il tente cependant de réduire la présence de l'URSS dans son pays, en augmentant d'abord le prix du gaz et en normalisant les relations avec le Pakistan. Les Soviétiques mécontents augmentent leur pression sur les communistes afghans et réussissent l'unification des fractions rivales Khalk et Parcham.

(1) Afghanistan. La colonisation impossible. Ibid, p. 250.

(2) Les nouvelles d'Afghanistan. N° 7. Les intérêts économiques de l'URSS en Afghanistan. Paris, AFRANE, 1981.

(3) KOULIEV, I. Soviet economic and technical assistance to Afghanistan. Revue du commerce extérieur de l'URSS. Été 1980, p. 17.

(4) CAGNAT. Ibid, p. 192.

Ils contrôlent d'ailleurs entièrement l'armée afghane par l'intermédiaire de 1000 conseillers, ainsi que par la police formée par des spécialistes est-allemands. La chute de Ali Bhutto et l'effervescence en Iran, qui devient une sorte de "no man's land", contribuent à l'isolement quasi-total de Daoud. La chute d'une république éphémère à la suite du coup d'état militaire du 27 avril 1978 n'est plus qu'une simple "formalité".

L'insurrection musulmane suit de près l'arrivée des communistes au pouvoir. Elle débute au mois de juillet dans la province du Nouristan et, en dépit de la répression, s'étend au mois de janvier à l'ensemble du pays. Les Soviétiques interviennent de plus en plus ouvertement. Leur aviation participe à l'écrasement de l'insurrection à Hérat. Les provocations et les assassinats politiques se succèdent sans répit (1). Les règlements de compte n'épargnent plus les fractions du parti communiste afghan, loin d'être vraiment réconciliées. Le 14 septembre 1979, Hafizullah Amin élimine son rival Nour Mohammad Taraki à son arrivée de Moscou, où il a été reçu par Leonid Brejnev. Élimination maladroite, car Amin se brouille profondément avec l'ambassadeur soviétique Pouzanov. Il exige même son départ immédiat. Sur le plan intérieur, il essaie d'attribuer tous les crimes à son prédécesseur en publiant une liste de 12000 exécutés durant son règne. Il amnistie même quelques centaines de prisonniers politiques, sans cependant diminuer la terreur politique qui règne dans le pays. Malgré ces mesures, il n'arrive pas à dominer la situation. C'est dans ce contexte local que Moscou envoie son corps expéditionnaire en intervenant en Asie pour la première fois depuis 1945 d'une manière directe, en dehors

(1) L'ambassadeur américain est enlevé et assassiné à Kaboul, le 14 fév. 1979, sous les yeux des "conseillers" soviétiques. Le Monde, le 16 fév. 1979.

de ses frontières (1) (2) (3). Sa dernière conquête centre-asiatique remonte à 1895. Quatre-vingt-dix-sept ans après sa mort, le général Mikhaïl Dmitrievitch Skobelev a trouvé des successeurs.

2. Phases d'intervention

Notre objectif n'est pourtant pas de discuter si l'invasion actuelle de l'Afghanistan constitue une continuation consciente du plan de Skobelev ou non. Par contre, il est beaucoup plus intéressant de constater que les conquêtes russes et soviétiques en Asie Centrale correspondent - en tant qu'une forme de comportement politique - à un certain modèle, résultant certainement des multiples conditionnements historiques, sociaux et géographiques. Les analogies entre les conquêtes russes du 19^e siècle (4) et le plan de Skobelev (5), d'un côté, et le comportement des Soviétiques en Afghanistan actuellement, de l'autre côté, permettent de proposer un schéma comportant les phases suivantes:

- Phase de reconnaissance (6)

Cette phase débute généralement par de multiples missions de reconnaissance. En même temps, le réseau routier et ferroviaire de l'Empire est avancé jusqu'aux confins des territoires à conquérir. Les objectifs avoués de ces missions sont les expéditions scientifiques, missions commerciales ou le transit de marchandises vers les pays plus éloignés.

Chronologie reconstituée d'après:

- (1) Afghanistan. La colonisation impossible. Ibid, p.247-255.
- (2) CAGHAY, Ibid, p. 189-197.
- (3) Les Nouvelles d'Afghanistan. Paris, AFRANE, revue bimestrielle depuis 1980.
- (4) SOULGER, Demetrius, C. Central Asian Questions. London, Fisher, 1885, p. 2-20.
- (5) Voir annexe.
- (6) CAGNAT & JAN (op. cit. p. 149) proposent un schéma de pénétration de 4 phases: préparatoire, prise en compte militaire, prise en compte administrative et prise en compte nationale.

En réalité, l'objectif prioritaire de ces missions est toujours la reconnaissance militaire de la région. La liste nominative des explorateurs russes de l'Asie entre 1854 et 1880 nous révèle que les grands généraux engagés dans la conquête de l'Asie Centrale (Skobelev, Stolypine, Kouroupatkine) conduisaient, en tant que jeunes officiers, les missions patronnées par la Société Impériale de Géographie (1).

Il est aussi intéressant de noter que la fréquence de ces missions augmente notablement dans les périodes précédant de peu les conquêtes armées. Ainsi, au cours des 20 années antérieures à la décision de la construction de la Transcaspienne (autour de 1875), nous notons 10 expéditions dans la région d'Amu-Daria sur un total de 206 dans toute l'Asie, tandis que dans les 5 années postérieures à la décision, nous notons également 10 expéditions dans cette région, dont 2 en Afghanistan sur un total de 106. Une intense activité diplomatique aboutissant à l'établissement de "bonnes relations" avec les pays concernés est un autre trait significatif de cette phase.

Il s'ensuit une série de contacts commerciaux aboutissant à un programme d'aide économique à long terme, destiné avant tout à la construction d'un réseau routier et au développement des moyens de transport. Les contrats économiques et commerciaux sont souvent assortis d'une clause d'exclusivité, interdisant au pays "aidé" la conclusion de contrats similaires avec les autres pays.

- Phase d'infiltration

Les contacts économiques et commerciaux intenses permettent de corrompre un certain nombre de personnalités locales, ainsi que de nouer des liens avec les partis d'opposition marginalisés, qui obtiennent une aide matérielle importante. Un autre programme développant un "échange scientifique

(1) VENOUKOFF, M. Liste des voyageurs russes en Asie. Société Impériale de Géographie, St. Petersbourg, 1881.

et technique" (1) permet la formation de professionnels de la subversion, en Union Soviétique ou dans les pays satellites. Une agitation au niveau de certaines tribus minoritaires, ainsi que parmi l'intelligentsia progressiste locale et la jeunesse estudiantine, permet de créer un état d'effervescence sociale permanente. L'autre sphère d'influence préférentielle sont les milieux de l'armée et de la police. Les conseillers militaires et techniques destinés à la formation de cadres jouent un rôle essentiel dans ce processus; en dehors de leurs obligations professionnelles, ils ont comme obligation de choisir les personnes susceptibles de participer dans un coup d'état éventuel. La situation du pays commence à "pourrir", les assassinats et les actes de terrorisme perpétrés par éléments interposés, ainsi que les accidents de divers types, ont comme objectif d'introduire un climat d'insécurité politique, sociale et économique et, en même temps, de prouver l'incapacité d'action du gouvernement en place. L'aboutissement de cette phase est souvent un coup d'état conduisant au changement constitutionnel du régime, à l'instauration du gouvernement pro-soviétique et, en conséquence, à la satellisation du pays (2).

Phase de conquête "manu militari"

Cette phase peut être accomplie soit en utilisant les forces internes de la police, aidée par les formations para-militaires, soit en faisant usage direct du corps expéditionnaire militaire. L'opération militaire proprement dite peut être précédée par une intensification de l'activité de guérilla ou de "cavalerie asiatique sauvage" pour utiliser l'expression de Skobelev. L'activité de ces groupes "incontrôlés" peut, d'ailleurs,

Comp. :

(1) HOLLANDER, P. Political pilgrims : Travels of Western Intellectuals to Soviet Union (1928-78). N.Y., 1981.

(2) Ce schéma a été généralement adopté par l'URSS dans les pays d'Europe; voir: RPKA, H. Coup de Prague: Une révolution préfabriquée. Paris, 1949.
FEJTO, F. Histoire des démocraties populaires. Paris, Plon, 1979.

fournir facilement un prétexte d'intervention militaire, soit pour réprimer l'activité des "bandes armées", soit pour soutenir la cause juste des "combattants pour la liberté". Dans le cas de conquêtes ayant une importance capitale (le cas de l'Asie Centrale), le point essentiel de cette phase constitue une ouverture de front (ou des fronts) de diversion. L'endroit choisi doit avoir une grande importance pour l'adversaire pour l'obliger à concentrer la majorité de ses forces dans ce secteur. L'ouverture du front balkanique conjuguée avec une attaque simultanée sur l'Inde correspondait à l'époque parfaitement à cette exigence stratégique (1).

La guerre totale n'épargne personne sur le terrain de la conquête principale et sauvegarde les apparences de "l'humanitarisme" sur le terrain de la diversion, ainsi que face à l'opinion mondiale : tel est le second trait essentiel de cette phase. La population est donc l'objet d'extermination au même titre que les combattants. Le succès et la rapidité de la victoire ne dépend pas donc uniquement de la force et du courage des assaillants, mais surtout de leur férocité, qui doit éveiller chez les conquies la peur voisinant avec la superstition. Après l'horrible carnage de Gork-Lépé, la seule apparition de Skobelev, appelé par les Tékés "Guens Kanli" (les yeux sanglants), les terrorisait complètement. Avant sa campagne, Skobelev a d'ailleurs personnellement insisté pour que les officiers motivés par des idées trop humanitaires ne soient pas inclus dans son corps expéditionnaire (2).

L'application de la politique de terreur à l'égard de la population conquise vise d'ailleurs un triple objectif.

La traumatisation des vaincus par la démonstration de leur propre faiblesse à l'égard des envahisseurs constitue certainement l'effet le plus visible de la terreur. Ce n'est

(1) CURZON, *ibid*, p. 321-330.

(2) CURZON, *ibid*, p. 84.

pourtant pas l'objectif le plus important. En effet, l'implantation durable dans un territoire récemment conquis, sans la collaboration d'une partie de la population autochtone, est très difficile à réaliser. Une résistance trop généralisée "oblige" les vainqueurs à engager la politique de la déportation, voire de l'extermination totale des indigènes (1).

Une telle politique, d'ailleurs appliquée à l'heure actuelle en Afghanistan, n'est pas sans inconvénients majeurs : primo, par ses effets néfastes sur l'opinion mondiale; secundo, par l'élévation du coût de la guerre; et tertio, par la dégradation économique de la valeur des territoires conquis. La recherche de collaborateurs est donc un impératif. Et là, la terreur joue un rôle essentiel. Expliquons.

L'emploi de la terreur est la première étape menant vers la destruction de la société conquise. Cet acte doit être fait d'une manière publique et ouverte, sans aucune gêne, devant les yeux de toute la société. Pour la première fois, cela peut être difficile à réaliser, l'emploi des grands moyens étant indispensable. Puis, ces violations deviennent de plus en plus faciles à réaliser : l'opposition est progressivement réduite au silence. Enfin, la terreur réelle devient presque inutile, la menace seule et les actes de violence sporadiques suffisant pour maîtriser l'imagination collective (2). Dans ces conditions, les besoins humains se modifient considérablement. Le besoin de sa propre sécurité devient nettement dominant, et ceci au détriment des besoins sociaux. Ainsi naît l'opportunisme de la peur, le premier facteur contribuant à l'atomisation de la société.

La terreur primitivise la structure morale de l'homme. Les individus les plus faibles acceptent de se prosterner

- (1) CONQUEST, R. The Soviet Deportation of Nationalities. London, McMillan, 1970.
- (2) CYMINSKI, B. Kiedy przestaniecie się bać. Solidarność, No 2, 1981.

devant l'ennemi, ils acceptent de lui servir et d'exécuter ses ordres (1). C'est ainsi qu'ils découvrent que la soumission à l'adversaire, dans les conditions de l'atomisation de la société sans défense, est un moyen sûr pour la réalisation d'objectifs personnels. Ainsi naît une seconde forme d'opportunisme : l'opportunisme de la collaboration (2).

Dans la guerre totale, tout acte de résistance est assimilé au banditisme. Mais la responsabilité de ces actes est collective : elle incombe à l'ensemble de la population. L'appareil de répression est aveugle, il agit en réponse à tout acte d'insoumission, mais il ne choisit pas ses victimes. Il s'abat donc comme un cataclysme naturel; la survie ou la mort deviennent une pure fonction de probabilité (3).

A long terme, un tel procédé permet d'associer la résistance à la cause unique de la répression. Un clivage fondamental divisant la population conquise entre les résistants, les non-résistants et les collaborateurs est un signe tangible de la victoire de l'envahisseur.

Alliance - Noyautage - Destruction. Voici trois mots résumant le mieux cette stratégie de la conquête. Bien évidemment, les stratégies de la Russie Impériale et de l'Union Soviétique n'ont pas été les seuls à utiliser cette technique. On peut cependant affirmer sans beaucoup de risque que ces derniers ont été ceux qui ont le mieux maîtrisé cette technique, et que, actuellement, aucun pays au monde ne peut les égaler dans ce domaine.

- (1) Selon Wittfogel, la terreur et la prostration sont les traits essentiels des despotismes orientaux. In: WITTFOGEL, Karl. Oriental Despotism. A Comparative Study of Total Power. Yale Univ. Press, 1959.
- (2) BETTELHEIM, H. Individual and Mass Behavior in Extreme Situations. (Camps de concentration) in Macoby, ed. Readings in Social Psychology, London, Methuen, 1958.
- (3) Durant la révolution de 1918, Ojersinski n'hésitait pas à décrire la population des villages refusant de fournir le contingent de blé. Les victimes étaient choisies au hasard.

En effet, l'emploi de cette méthode exige la conjonction des quatre conditions suivantes:

- maintenir en permanence une force d'intervention massive;
- maintenir dans le temps une hiérarchie fixe des objectifs prioritaires et secondaires (pouvoir agir à long terme);
- maintenir en permanence un appareil de subversion capable de provoquer les événements voulus dans les pays étrangers;
- ou, le cas échéant, savoir attendre l'apparition des événements voulus.

Il n'est pas difficile de prouver que, à l'heure actuelle, l'Union Soviétique est la seule puissance au monde pouvant réunir ces quatre conditions. En ce qui concerne les forces d'intervention, seuls les USA détiennent un dispositif militaire comparable. Il faut toutefois souligner que par rapport aux Soviétiques, les forces américaines ont davantage le caractère dissuasif qu'interventionniste. L'armée chinoise, en raison de son infériorité technique, n'entre pas encore en ligne de compte.

La deuxième condition - le maintien constant d'une hiérarchie des objectifs fixes - résulte directement du système de recrutement de l'élite gouvernante de l'Union Soviétique, qui est basé sur le principe de cooptation et non sur celui de l'élection. Un tel système permet le mieux de maintenir la ligne de la politique constante et réduit au maximum la vulnérabilité du gouvernement par rapport aux pressions extérieures. L'âge plutôt avancé des membres de cette élite constitue une garantie supplémentaire que rien ne changera.

L'appareil de subversion encadrée par le KGB - pour l'Union Soviétique et pour les pays satellites du bloc - et par le GRU - pour les pays extérieurs (1), certainement le plus stable et le plus puissant du monde - pourrait être

(1) Organigramme du système de gouvernement soviétique. Voir: SĄDOKIENICZ, M. Soviet military politics. Survey, 1982, 26.1.

encore à la limite comparé à la CIA américaine. Mais l'Union Soviétique exerce en plus une influence puissante sur les divers partis communistes du monde qui peuvent, à un moment donné, suppléer et appuyer l'activité des forces de subversion. Or, ni les États-Unis ni les autres pays (la Chine) ne disposent d'une structure comparable (1). Encore à ce niveau, aucune comparaison n'est possible (2). Une fois les objectifs fixés, les politiciens soviétiques savent attendre. Aucun délai ne limite la durée de leur action; dans le cas de maladie ou de mort, un successeur désigné continue la tâche de son prédécesseur. À la différence de ses homologues occidentaux, le politicien soviétique n'est pas placé devant une échéance électorale, mais devant l'éternité. Il peut donc choisir à sa guise le moment le plus opportun pour agir, et profiter justement du fait que ses adversaires sont placés devant les échéances que, lui, ne connaît pas. Les décisions et les options stratégiques une fois entérinées sont toujours élaborées et mises à jour et presque jamais abandonnées. Ainsi, si l'infiltration d'un pays à conquérir n'est pas suffisante, on peut toujours attendre un concours de circonstances favorable pour réaliser le coup de force dans des conditions où les autres pays ne bougent pas. L'invasion de l'Afghanistan constitue désormais un cas classique, et dans les pages qui suivent nous analyserons justement ce concours de circonstances qui a permis à l'URSS de neutraliser, dans une large mesure, l'opinion mondiale.

La stratégie russo-soviétique a certes évolué dans le temps. La phase de la conquête militaire a été plus prononcée dans la stratégie de la Russie Impériale, tandis que l'Union Soviétique a réussi à dominer maints pays sans y envoyer un

(1) KRIEGER, A. Le système communiste mondial. In: Le système communiste: un monde en expansion. Travaux et recherches, Paris, IFRI, 1982.

(2) BARRON, J. Enquête sur KGB. Paris, Fayard, 1984.

corps expéditionnaire. Les Soviétiques ont donc dominé à la perfection la technique de noyautage en disposant d'un instrument puissant d'une idéologie universelle, dont la Russie tsariste n'a pas disposé. Rien n'est pourtant à l'abri de l'usure et l'invasion de l'Afghanistan nous démontre où se situent actuellement les limites de l'application d'une arme idéologique. L'Afghanistan même ne constitue vraisemblablement pas un objectif final d'une conquête et il est donc davantage un pays "à sacrifier" qu' "à conquérir". L'analyse des événements qui ont secoué le monde depuis l'époque précédant de peu le début de l'invasion nous permettra peut-être de comprendre l'essentiel de la stratégie appliquée; tandis que le déroulement de l'invasion du pays permettra de spéculer sur la nature des objectifs à long terme.

3. La guerre afghane

Les bruits de la guerre lointaine nous apportent peu d'informations dignes de confiance. Les sources soviétiques, avec leur intérêt manifeste pour la désinformation de l'opinion mondiale, ne peuvent même pas être prises en considération. D'un autre côté, les informations parvenant de la résistance afghane ont un caractère très fragmentaire et, par l'absence de toute référence quantitative, n'offrent pas de possibilités de généralisation. Dans cette situation, les seules données relativement fiables proviennent du Haut Commissariat pour les Réfugiés, et concernent surtout la situation dans les camps de réfugiés au Pakistan et en Iran (1). Encore, les données concernant ce dernier pays sont-elles basées sur des estimations très approximatives et non sur le recensement de la population réfugiée arrivante. En ce qui concerne d'autres pays hébergeant les réfugiés afghans, les informations nous manquent.

- (1) Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés. Rapport sur les activités d'assistance du HCR en 1978-79, 79-80, 80-81, 81-82, 82-83, 83-84. Genève, Nations Unies, 1979-84.

Dans une telle situation, j'ai choisi tout à fait consciemment une approche minimisant les pertes de la population et l'ampleur de l'exode. En ce qui concerne la population des réfugiés, seuls ceux qui sont établis dans les camps du HCR au Pakistan et en Iran ont été inclus dans le calcul, bien que le nombre de ceux qui ont choisi les autres pays du monde (principalement les pays du Golfe) peut se chiffrer par centaines de milliers. D'un autre côté, le coefficient de génocide de la population que j'admets est inférieur à celui appliqué par les autres auteurs (1).

L'analyse que je présente vise un double objectif.

Le premier est de reconstituer l'ampleur de la guerre totale mesurée par le taux d'exode de la population civile. L'autre point important concerne le degré du dépeuplement du pays et, par là, le changement nécessaire du caractère de la guerre. Enfin, les données parvenant de la Résistance nous permettront de localiser les lieux des affrontements les plus importants, ainsi que l'emplacement des bases soviétiques.

Le dernier type de données est le volume des informations consacrées à la guerre afghane et aux autres événements importants par la presse politique quotidienne (2). En dehors de la guerre afghane, deux autres affaires politiques retiendront tout particulièrement notre attention : celle de la prise d'otages à l'Ambassade des Etats-Unis à Téhéran et la révolution de Solidarité en Pologne. Bien qu'il soit impossible à l'heure actuelle de déterminer dans quelle mesure l'Union Soviétique fut étrangère ou non à ces événements, il est possible par contre de constater dans quelle mesure ces évé-

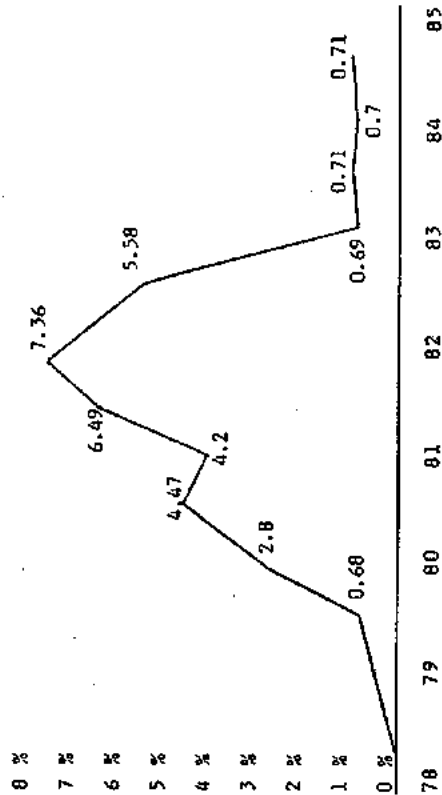
- (1) ALLAN, P., STAHEL, A.A. *Tribal Guerilla Warfare Against a Colonial Power*. Journ. of Conflict Resolution, Vol. 27, No 4, 1983, p. 591-617.
(2) Cette analyse n'est pas encore terminée. Pour l'instant, je dispose uniquement de la masse d'informations consacrées à l'Afghanistan et à la Pologne publiée mensuellement par "Le Monde" entre décembre 1979 et août 1983.

nements, par leur coïncidence dans le temps, ont contribué à l'étouffement du bruit de la guerre afghane et à la dispersion de l'activité des milieux politiques occidentaux. Cette hypothèse, bien qu'elle soit difficile à admettre pour certains, doit être néanmoins sérieusement prise en considération (1).

Exodus

Le début de l'exode de la population, bien qu'il précède l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques, coïncide nettement avec l'arrivée des communistes au pouvoir. En avril 1979, le nombre des réfugiés dans les pays voisins s'élevait à 102 000 et à 504 000 à la fin de la même année (2). En calculant le coefficient de l'exode pour des périodes de six mois approximativement, nous pouvons constater que, avant l'intervention soviétique, sa valeur atteignait au moins 0.68 % de la population entière du pays. Dès la date de l'invasion, elle augmente d'une manière vertigineuse pour atteindre la valeur de 7.36 % entre juin et décembre 1981. Après, en l'espace d'une année, la courbe de l'exode chute d'une manière encore plus spectaculaire. L'explication en est simple. Les zones embrasées par l'insurrection ont été presque complètement vidées de leur population.

La courbe figurant à la page suivante illustre ce processus:



Pourcentage de la population quittant le pays en l'espace de six mois

Il n'est pas facile de savoir quelles régions du pays ont été le plus touchées par ce dépeuplement. Les rapports du HCR soulignent que l'exode a touché, en premier lieu, les populations habituées au nomadisme. En outre, on sait également que les tribus d'origine Pashtounes constituent une forte majorité parmi les réfugiés, tandis qu'avant l'exode leur proportion s'élevait à 40 % de la population du pays (1).

Un autre indicateur, peut être le plus fiable, concerne les zones d'implantation des réfugiés qui se situent généralement non loin du point de passage de la frontière. Sur l'en-semble dépassant certainement 4 000 000 de réfugiés, on peut estimer qu'environ 48 % ont franchi la frontière de la Province Nord-Ouest du Pakistan, autour de 10 % celle du Beloutchistan pakistanais, 7.5 % du Beloutchistan iranien, 6.5 % près de Markazi en Iran et environ 28 % de la Province de Khorassan également en Iran (2).

(1) FRANCESCHI, P. Guerre en Afghanistan. Paris, Table ronde, 1984.

(2) Rapports HCR 1979-84, *ibid.*

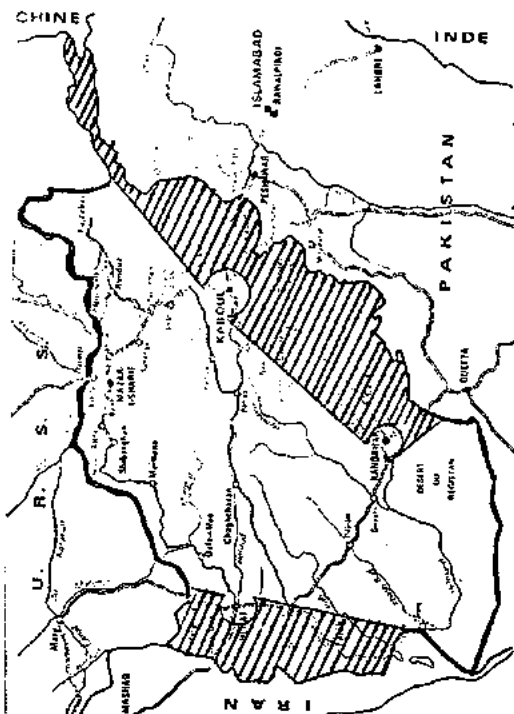
(1) BLANC, J.C. Afghanistan et sa population. Bruxelles, Complexe, 1976.

(2) Rapport HCR, 1984, *ibid.*

L'ensemble de ces éléments peut nous suggérer l'hypothèse que l'objectif visé par les Soviétiques dans la première phase de la guerre allant jusqu'au début de l'année 1982 était le verrouillage de l'Afghanistan par rapport aux pays extérieurs, surtout par rapport au Pakistan. En effet, la zone touchée par l'exode le plus massif doit se situer approximativement dans la partie sud-est délimitée par la ligne droite partant de Kandahar et passant par Kaboul. La seconde zone de l'exode se situe à l'ouest de Herat. L'extrême sud du pays, où le désert de Régistan constitue une sorte de frontière naturelle, n'a été touchée ni par la guerre ni par l'exode massif. La carte indiquant le lieu des affrontements semble confirmer cette hypothèse (1). Par ailleurs, la justification officielle de l'invasion soviétique, invoquant la nécessité de défense de l'Afghanistan contre "les bandes armées venant des pays limitrophes", rend encore plus crédible le fait que le premier objectif de la guerre était l'isolement de l'Afghanistan du monde extérieur le plus total possible (2).

Le ralentissement de l'exode marque la fin de la première phase de la guerre. Les partisans privés de l'appui des habitants dans les régions dépeuplées changent également leur stratégie en s'organisant dans les "bastions de la résistance" (vallées de Panchir et de Kounar), ou en adoptant de plus en plus les méthodes de la guérilla urbaine.

- (1) Carte indiquant l'emplacement des bases et des aéroports soviétiques, ainsi que les principaux lieux d'affrontements. Distribuée pendant le Colloque International sur les Réfugiés Afghans. Univ. de Genève, 4-6 nov. 1983.
- (2) Après la libération de Jacques Abovichard, l'ambassadeur soviétique au Pakistan a déclaré que tous les autres journalistes se rendant illégalement en Afghanistan seraient tués.



Carte d'Afghanistan représentant les zones les plus touchées par l'exode de la population (zones hachurées) (1)

Dépeuplement du pays et ses conséquences

L'exode massif de la population est certainement le facteur principal du dépeuplement du pays. Il n'est pourtant pas le seul qui engendre ce processus. La concentration de la population réfugiée autour des centres urbains constitue une sorte d'émigration interne; celui-ci est le second facteur à prendre en considération. Le troisième est le génocide.

Comment peut-on évaluer le nombre des réfugiés "internes"?

Le seul indice qui pourra nous aider pour cette évaluation est une estimation du nombre des habitants de Kaboul, qui passe de 600 000 en 1978 à environ 1 500 000 en 1983 (2) (3). En estimant l'ensemble de la population urbaine vivant en 1978

- (1) Une tête de pont sur le côté sud d'Amu-Daria, ainsi que le couloir de Wakhan ont été pratiquement annexés par l'URSS.
- (2) Afghanistan, ibid, p. 59.
- (3) Dans un article publié dans Le Monde, d'après les sources diplomatiques, la population de Kaboul a été évaluée à 1 700 000.

en Afghanistan à 950 000 (1), et en supposant que la courbe d'émigration interne suit approximativement celle de l'exode vers l'étranger (2), nous arrivons à la conclusion que vers le mois de juin de 1984, l'ensemble de la population vivant dans les agglomérations urbaines s'élevait à 2 700 000. Ce chiffre risque d'être sous-évalué, car le récent rapport de la Commission des Droits de l'Homme de l'ONU estime le nombre des habitants de Kaboul seul à 2 000 000 (3). En dehors des villes, un grand nombre des Pachouns, éleveurs de moutons semi-nomades, vivaient depuis plus de deux ans sous tentes dans les montagnes, dans des conditions extrêmement précaires. (4) Aucune estimation du nombre de ces "réfugiés de la montagne" n'est pourtant pas fournie.

En ce qui concerne les pertes de la population civile, il est encore plus difficile d'avancer un chiffre quelconque. Les sources proches de Peshawar avancent le chiffre d'un million, d'autres considèrent 100 000 comme une estimation plus réaliste. (5) Le rapport de l'ONU fait état de plusieurs exécutions et d'autres actes de représailles, mais aucune indication concernant le nombre de tués par les bombardements - qui sont sans aucun doute infiniment plus nombreux - n'est donnée. On peut pourtant noter que le nombre des blessés par les bombes arrivent dans les hôpitaux de Peshawar et de Quetta est en constante augmentation (6). En dehors du problème de l'amélioration des secours, ce fait laisse supposer que la proportion des tués est relativement indépendante de l'ampleur de l'exode. Le changement du type de guerre n'a vraisemblablement pas d'impact

- (1) Seules les six villes dont la population dépassait 20 000 habitants ont été prises en considération (Kaboul, Kandahar, Herat, Mazar-e-Charif, Maymana et Djallalabad).
- (2) D'après les données du HCR.
- (3) ERMACORA, Félix. Rapport sur la situation des droits de l'homme en Afghanistan. Commission des Droits de l'Homme, Nations Unies, Genève, E/CN.4/1985/21 § 95.
- (4) Ibid.
- (5) FRANCESCHI, Patrice. Guerre en Afghanistan. Paris, Table ronde, 1984.
- (6) ERMACORA, ibid. § 109.

perceptible sur le nombre des victimes, étant donné que l'exode a atteint son maximum en 1982 et que, depuis le début de 1983, il s'est stabilisé à un niveau relativement bas. On peut donc supposer que les pertes de la population se maintiennent à un niveau relativement constant depuis le début de l'invasion soviétique. En admettant le coefficient de mortalité dû aux effets directs de la guerre (tués) et à la précarité des conditions de vie (épidémies, famine, mortalité infantile, etc.) comme égal à 0.6 % pour la période de 6 mois, on peut reconstituer une courbe hypothétique du dépeuplement du pays. Elle est donc calculée sur la base des données relatives à l'exode vers l'extérieur (recensement + estimations HCR), à l'exode vers les villes (estimations Ermacora + estimations sources diplomatiques) et aux pertes de la population civile à la suite de la guerre (extrapolation M5) (1).

60 %

55

50

45

40

35

30

25

20

15

10

5

0

1.1

5.6

12.7

19.2

28.2

37.7

44.5

45.8

47.0

48.2

49.4

50.2

78 79 80 81 82 83 84 85

Courbe de dépeuplement moyen des zones agricoles et pastorales en Afghanistan

(1) Comp. ALLAN, STANDEL, ibid.

Dans le contexte afghan, cette courbe indique le degré du dépeuplement des régions traditionnellement agricoles et pastorales. Les conséquences de ce processus, corroborées d'ailleurs par les observations du rapporteur de l'ONU, s'imposent en toute logique. Entre 1978 et 1982, la baisse de la production agricole se situe entre 46 et 83 % suivant la région et le produit (1). Dans certaines régions nécessitant une irrigation permanente (Kandahar), l'agriculture a été entièrement détruite. Dans les zones pastorales particulièrement touchées par les bombardements et la destruction du cheptel, la mortalité infantile due à la malnutrition atteint 85 %. La famine fait déjà son apparition dans la vallée de Panchir, le Badghestan, Hazaradjad Occidental et dans la province de Paktia. Nous assistons donc visiblement à la phase "d'éthiopisation" de la guerre.

Quelle que soit la marge d'erreur de ces estimations, l'ampleur du désastre contraste visiblement avec les pertes des combattants des deux côtés. Franceschi (2) situe les pertes soviétiques à 9311 tués et blessés en 1981 et à 5484 en 1982. Les pertes de l'armée afghane s'élèvent respectivement à 5718 et 8351. Quant aux pertes de la résistance afghane, elles sont estimées comme inférieures aux soviétiques, mais aucun chiffre n'est donné. De nombreux témoignages soulignent que les Soviétiques évitent en tout cas les accrochages avec les maquisards. Ceci semble être confirmé par l'extrême rareté des communiqués de l'agence IASS annonçant la destruction de "bandes armées". La stratégie qu'ils suivent est celle de la "terre brûlée" dans les régions contrôlées par la résistance; de la soviétisation dans les régions contrôlées par le gouvernement de Kaboul et l'armée soviétique; et de la

(1) ERMACORA, *ibid* § 127-131.

(2) FRANCESCHI, *ibid*.

répression dans les agglomérations urbaines (1). Franceschi (2) estime l'étendue des zones contrôlées par la résistance à 80 % de la surface du pays. L'expression "no man's land" serait peut-être plus appropriée, car il s'agit de régions presque entièrement vidées de leur population, qui deviennent périodiquement le théâtre de batailles entre la guérilla et les forces soviétiques. Rien en tout cas ne pourrait dès maintenant empêcher les Soviétiques de lancer une offensive de grande envergure. Les problèmes à résoudre concernent davantage le transport et la communication que la résistance elle-même.

La "soviétisation" de l'Afghanistan

J'emploie le terme "soviétisation" en lui attribuant une signification bien particulière; il s'agit, en effet, de la mise en marche d'une politique visant à déstabiliser la composition ethnique ou tribale d'une région, et par là à détruire la structure du pouvoir au niveau local. Une telle démarche est nécessaire avant l'implantation de nouvelles structures au pouvoir. Cette politique appliquée par Staline en Asie Soviétique a porté ses fruits en permettant aux Russes de consolider leur position "d'ethnie dominante" (mais pas majoritaire) dans la région. L'objectif d'une telle politique est d'implanter les éléments du "centre" à la périphérie de l'Empire, en assurant une meilleure transmission des ordres provenant de ce "centre". Dans le cas de l'Asie Soviétique, le terme de "russification" est certainement plus adéquat. Dans le cas de l'Afghanistan, le terme de "soviétisation" correspond pourtant mieux à la réalité, car l'action entreprise vise manifestement

- (1) Selon le rapport de l'ONU, plus de 50 000 prisonniers politiques sont répartis comme suit entre Kaboul et dans des prisons de province : 70 % d'hommes, 15 % de femmes, 15 % de jeunes. Les membres de Khad (police politique) pratiquent régulièrement la torture. ERMACORA, *ibid*, § 85-89.
- (2) FRANCESCHI, *ibid*, p. 15.

à rapprocher le plus possible la composition ethnique de l'Afghanistan des compositions ethniques des républiques soviétiques limitrophes. Voyons maintenant l'essentiel de ce processus.

Comme on peut le constater, la population des réfugiés diffère énormément dans sa composition ethnique de la population de l'Afghanistan. Les réfugiés d'origine pachtounne constituent une très forte majorité. Foucher (1) estime leur proportion à 90 %, les rapports du HCR permettent de penser qu'elle dépasse certainement 75 %. Admettons donc une proportion de 80 % comme la plus vraisemblable. Supposons en outre que la répartition des autres ethnies dans le 20 % restant correspond à l'importance proportionnelle de ces ethnies en Afghanistan avant 1978 (date du dernier recensement inachevé). Sur la base de ces prémisses, du nombre de réfugiés dans les pays limitrophes et de la composition ethnique de l'Afghanistan avant 1978, nous pouvons déduire la composition ethnique actuelle du pays et la mettre en rapport avec la précédente.

Cette comparaison aura la forme suivante:

Composition ethnique de l'Afghanistan avant 1978 et en 1984 (estimations)

| Ethnie | % avant 1978(2) | % en 1984 | Différence |
|--------------|-----------------|-----------|------------|
| Pachtounes | 40.0 | 25.5 | - 14.5 |
| Tadjiks | 30.0 | 37.3 | + 7.3 |
| Ouzbeks | 10.0 | 12.3 | + 2.3 |
| Hazâres | 8.0 | 9.9 | + 1.9 |
| Aïmaqs | 4.0 | 5.0 | + 1.0 |
| Turkmènes | 2.3 | 2.9 | + 0.6 |
| Baloutches | 1.3 | 1.6 | + 0.3 |
| Nouristanais | 1.1 | 1.3 | + 0.2 |
| Autres | 3.3 | 4.1 | + 0.8 |

- (1) FOUCHER, Michel. Conséquences humaines et géopolitiques du drame des réfugiés afghans. Colloque international sur le problème des réfugiés afghans. Université de Genève, novembre 1983.
- (2) Afghanistan, ibid, chapitre I.

L'expression de ce tableau est évidente. La "dépachounisation" de l'Afghanistan (étymologiquement afghan est le synonyme de pachtoun) vise à détruire les bases traditionnelles de l'Etat afghan (1). Remarquons aussi que l'ethnie actuellement dominante en Afghanistan est aussi, par excellence, "soviétique".

En effet, dans leur ensemble, les Tadjiks, comme d'ailleurs les Ouzbeks et les Turkmènes, sont, dans leur grande majorité, citoyens des républiques fédérées d'URSS. Ce fait donne à Moscou l'énorme avantage de disposer de toute l'infrastructure nécessaire pour procéder à la "socialisation communiste" des ethnies en question. Il s'agit en l'occurrence de disposer des médias, de l'appareil de propagande, ainsi que du système scolaire adaptés, du point de vue linguistique, aux besoins de la population locale. D'un autre côté, une telle prédominance ethnique peut fournir à Moscou un argument pour l'annexion de tout l'Afghanistan ou d'une partie par les républiques soviétiques limitrophes. Faisant suite à l'accord Ribentrop-Molotov, un argument semblable fut utilisé par l'URSS en 1939 lors de l'annexion de la Biélorussie et de l'Ukraine occidentale, qui faisaient jusque-là partie intégrante de la Pologne. Dans l'hypothèse d'une soviétisation de l'Afghanistan achevée, le même type de raisonnement pourrait être appliqué au Pakistan précisément à cause de son affinité ethnique avec l'Afghanistan. Ce type de justification est souvent à la base de la "légitimité" de l'annexion.

Le fait que l'Union Soviétique vise certains groupes ethniques plus que d'autres comme objectif de soviétisation ne présume absolument pas de la qualité de la résistance de ces groupes. Par exemple, la résistance des Tadjiks du commandant Massoud dans la vallée du Panchir se distingue nettement par sa persévérance et son niveau d'organisation.

- (1) FOUCHER, Michel. La géopolitique des deux camps. Les espaces de la guerre et de la résistance. Le Monde Diplomatique, septembre 1984.

Le fait que les Soviétiques disposent des instruments de soviétisation de certaines ethnies n'affecte aucunement la valeur de la résistance de ces derniers. Pour les Soviétiques, l'avantage essentiel se situe au niveau de l'organisation de la conquête. Les instruments pour la soviétisation des Tadjiks, des Ouzbeks et des Turkmènes sont déjà élaborés, tandis que ceux pour la soviétisation des Pachtounes sont à élaborer. Il n'en reste pas moins vrai que les Soviétiques craignent sérieusement la propagation des nationalismes "asiatiques" dans les rangs de leurs troupes. Une année à peine après le début de l'invasion, les détachements d'origine asiatique ont été entièrement remplacés par des Européens.

Localisation des lieux d'affrontement et des bases soviétiques

La zone des affrontements les plus fréquents comence au nord du tunnel de Salang (passant sous Hindoo-Koosh), elle s'étend autour de Kaboul et continue vers le sud jusqu'à la frontière pakistanaise. La vallée du Panchir, qui délimite cette zone à l'est, est un lieu de combats permanents.

Selon la carte présentée par Foucher (1), 72 % des affrontements se situent exactement dans cette zone. L'autre région d'affrontements fréquents se trouve à l'ouest de Kandahar - 12 %. Bien évidemment, les lieux d'affrontements sont généralement proches des bases soviétiques, qui sont au nombre de 54. Sur une carte présentée dans un ouvrage plus récent (2), on décompte 56 bases. Il s'agit probablement de la même carte mise à jour en 1984.

La situation de ces bases démontre que le couloir allant de Mazar-e-Sharif, passant par Kaboul jusqu'au passage de Khyber, a une importance particulière pour les Soviétiques.

- (1) Brochure: Colloque international sur le problème des réfugiés afghans. Université de Genève, 4-6 nov. 1983, p.17.
- (2) FRANCESCHI, ibid, p. 14.

En effet, il s'agit de l'axe de communication le plus court reliant l'Union Soviétique à l'Inde. Environ 50 % des bases soviétiques en Afghanistan sont situées à proximité immédiate de cette voie de communication.

Bien qu'il s'agisse du territoire le plus peuplé du pays, donc le plus exposé à l'activité de guérilla, une telle concentration de forces militaires ne peut pas être sans rapport avec un objectif stratégique à long terme. La récente ouverture du pont ferroviaire traversant la rivière Amu-Daria à la proximité de Mazar-e-Sharif semble indiquer que les Soviétiques envisagent la construction d'un important axe de communication et que la présence si massive de troupes a pour objectif d'assurer la sécurité pour la réalisation de ce projet (1).

Il faut toutefois prendre en considération que la guérilla afghane s'adapte très rapidement aux changements de stratégie soviétique. Malgré le dépeuplement massif du pays, les combats n'ont guère diminué sans leur intensité. Simplement, la guérilla des campagnes et des villages se rapproche des grands centres urbains. La tactique choisie est de se "coller" littéralement aux forces adverses, afin d'éviter au maximum les effets des bombardements. Cette tactique se traduit par l'intensification des opérations sur le pourtour de la défense de Kaboul. En réponse, plusieurs villages avoisinant la capitale ont été rasés par les Soviétiques (2).

Le dépeuplement du pays, conjugué avec la concentration de la population dans les régions proches des centres urbains, a eu comme conséquence la réduction des zones de combats, mais pas la diminution de la fréquence de ces derniers. En dehors du périmètre des villes occupées par les Soviétiques, les lieux d'affrontements les plus fréquentés se situent le long

- (1) Le pont ferroviaire sur l'Amu-Daria a été ouvert en février 1985.
- (2) ROY, Olivier. Interview d'Abdul Haqq, Le Monde, 26.2.1985.

des axes de communication qui servent aussi bien aux insurgés qu'aux occupants, comme les voies de ravitaillement en vivres et en armement. En l'espace de 5 ans, une insurrection populaire sortie des villages se transforme en guérilla urbaine et en bataille des axes de communication.

Cette géographie des combats nous permet-elle de spéculer sur la nature des objectifs visés par les Soviétiques? Une remarque s'impose en toute logique. Le dépeuplement massif du pays conjugué avec la construction de lignes de transport modernes ne peut être interprété que comme la préparation d'un avant-terrain pour une opération militaire de grande envergure. Tous les auteurs traitant ce problème s'accordent à dire que l'Afghanistan ne constitue pas un objectif en soi, mais représente seulement un maillon intermédiaire d'un dessein militaire infiniment plus vaste (1) (2).

L'hypothèse d'une intervention soviétique au Baloutchistan a été souvent retenue comme la plus vraisemblable. Peu après l'intervention soviétique en Afghanistan, Harrison soulignait que "les USA doivent se concentrer sur la possibilité la plus plausible : tentative probable de Kaboul de chercher à encourager le mouvement séparatiste couvant dans les régions frontalières du Pakistan et de l'Iran" (3). La question baloutche se posait effectivement au lendemain de l'indépendance du Pakistan. La guerre qui a opposé le gouvernement central aux séparatistes baloutche a duré d'une manière presque continue jusqu'au cessez-le-feu obtenu par le général Zia Ul-Haq après son arrivée au pouvoir en 1978 (4). Le soutien moral accordé par Moscou à ces séparatistes confirme l'intérêt de l'URSS pour la région. La création d'un "gran Baloutchistan" devrait permettre aux Soviétiques de s'assurer l'accès à l'Océan Indien.

- (1) FRANCESCHI, ibid, p. 31.
- (2) VICTOR, J.C. La cité des murmures. Paris, Lattès, 1983.
- (3) HARRISON, S.S. Financial Times, 4 1 1980.
- (4) DASTARAC, A., DERSEN, R. Baloutchistan, la guerre oubliée. Le Monde Diplomatique, août 1976.

Les événements des 5 dernières années, et surtout le déroulement même de la guerre afghane, laissent supposer que Moscou ne considère pas cette option comme réaliste, le soutien de Moscou aux insurgés baloutches étant exclusivement moral et non matériel. L'essentiel de l'activité militaire et économique soviétique se situe dans la partie Nord-Est de l'Afghanistan jouxtant la Province frontalière nord-ouest et le Cachemire pakistanais, ce dernier toujours revendiqué par l'Inde.

Par contre, l'activité des forces soviétiques dans l'extrême sud de l'Afghanistan est très limitée. D'un autre côté, il faut reconnaître que la politique d'intégration du Baloutchistan menée par le général Zia Ul-Haq a été couronnée d'un succès indéniable (1). Ce n'est pourtant pas le cas des autres provinces, en particulier du Sind et du Penjab, où les tendances sécessionnistes apparaissent à tour de rôle. Dans ce contexte, il semble que la question baloutche, ainsi que le projet d'ouverture dans la région du Makran d'un accès vers les mers chaudes, ne seraient pour les Soviétiques qu'une arme de diversion. L'établissement d'un couloir de communication avec l'Inde, passant par l'extrême nord du Pakistan, paraît comme l'objectif le plus plausible à moyen terme. Une concentration excessive de réfugiés de toutes sortes dans les environs de Peshawar peut servir en même temps d'élément de déstabilisation interne (2), ainsi que de prétexte pour une intervention militaire en invoquant le droit de poursuite. Des bombardements de camps de réfugiés ont d'ailleurs déjà eu lieu en janvier 1984 (3). Les objectifs réels et les objectifs "apparemment avoués" des Soviétiques n'appartiennent visiblement pas à la même catégorie.

- (1) DASTARAC, A., LEVENT, M. Pakistan : le verrouillage. Le Monde Diplomatique, août 1984.
- (2) FRANCESCHI, ibid, p. 96, estime à plusieurs milliers le nombre des agents de subversion envoyés au Pakistan par l'URSS.
- (3) VICTOR, J.C. Le Pakistan en première ligne. Le Monde Diplomatique, septembre 1984.

4. L'engrenage des coïncidences

Bien des personnes se posent la question de l'origine et de la raison de l'invasion soviétique en Afghanistan. Les réponses qu'on avance se signalent généralement par leur caractère très partiel. On suppose par exemple que l'invasion soviétique a eu lieu parce que le PDPA (version afghane du PC) n'a pas réussi à surmonter ses divergences internes et à s'imposer d'une manière plus efficace dans le pays. On évoque aussi le caractère dictatorial de Hafizullah Amin, sa querelle avec l'ambassadeur soviétique Pouzanov ou même le danger de la "désatellisation" de l'Afghanistan. On souligne aussi l'importance stratégique du pays situé exactement au centre du haut plateau asiatique. Le danger de contamination des républiques soviétiques voisines par l'intégrisme musulman a aussi été relevé maintes fois. Toutes ces observations partiellement justes ne donnent cependant pas une réponse à la question : Pourquoi l'invasion ? En réalité, la réponse est quasiment identique à la question : Pourquoi les animaux mangent-ils ? Le système totalitaire sans guerre et sans conquête ne saurait se maintenir longtemps, car seules la guerre et la conquête offrent une issue pour l'énergie sociale esclavagée. L'expansion constitue donc une finalité externe du système et la raison de la coercition à l'intérieur du système (1). Mettre un frein à l'expansion du totalitarisme signifie contribuer à sa perte. Le système démocratique peut surmonter les conséquences de la guerre perdue, mais le système totalitaire, non. La guerre ou la conquête gagnées sont la seule raison de son existence ; la guerre ou la conquête perdues, la seule raison de sa mort (2).

(1) Comp. : ARENDT, Hannah. Le système totalitaire. Paris, Seuil, 1972.

(2) LIFTON, R.J. Thought reform and the psychology of totalitarianism. N.Y., Norton, 1969.

Compte tenu de ces remarques, il semble que la question essentielle ne doive pas tellement concerner la raison de l'invasion, mais plutôt les critères du choix du moment de l'invasion. Il serait évidemment plus intéressant de poser la question sur la préparation des circonstances accompagnant le moment de l'invasion, mais l'ouverture des archives de la GRU ne s'annonce pas pour bientôt (1). Disons tout de suite que les considérations inhérentes à la situation interne de l'Afghanistan paraissent décidément secondaires. Car, sur le plan international, l'invasion a été préparée avec une maîtrise inégalable. Bien évidemment, il sera impossible de dire quel événement précis s'est produit à l'instigation des Soviétiques et lequel à leur insu. Mais croire que, dans l'ensemble, les Soviétiques ont profité de circonstances indépendantes de leur activité serait croire que l'attentat contre le pape a été préparé par une organisation d'extrême-droite turque. Autrement dit - croire aux miracles.

Le boursier iranien

Tout au long de l'année 1978, alors que la vague révolutionnaire est en train d'ébranler de plus en plus fortement le régime agonisant de Pahlavi, l'Union Soviétique observe un silence attentiste. La presse soviétique ne manque pas de relever les propos anticommunistes de Khomeini, mais son rôle au sein de l'opposition est traité avec une extrême réserve (2).

L'attitude des Soviétiques contraste vivement avec celle des Américains qui démontrent ostensiblement l'état d'indécision dans lequel ils se trouvent. Le soutien accordé au shah est suffisant pour rendre ses opposants fous de rage,

(1) GRU - Service de renseignements militaires d'URSS.
(2) FAROUCHI, A. L'URSS et la révolution iranienne. Le Monde Diplomatique, juillet 1980.

mais absolument insuffisant pour permettre au souverain menacé de renverser le courant des événements. Les Soviétiques comprennent donc que le temps travaille pour eux et que la seule chose à faire est de fâcher le moins possible le vieil immanem. La perspective de devenir un "Petit Satan", si l'ancien allié de la Perse devient un "Grand Satan", est jugé somme toute comme très satisfaisante.

Trois semaines après le départ du shah, la presse soviétique vire de bord et se met à soutenir la révolution islamique (1). Peu après, Brejnev salue le triomphe de la révolution qui a mis fin à un régime despotique et qui a libéré l'Iran de l'exploitation de l'impérialisme américain (2). Désormais, le ton est donné et l'Union Soviétique ne manquera plus une occasion pour dénoncer l'activité de l'impérialisme américain dans la région. L'Iran reste pourtant sourd, sinon hostile aux avances des Soviétiques.

Le gouvernement provisoire de Mehdi Bazargan, mis en place pas Khomeini, est fortement teinté de conservatisme. Musulman pieux et pratiquant, Bazargan est pourtant décidément opposé à la dictature cléricale des mollahs "ignares et arrogants" (3). Deux faux pas contribueront à sa chute.

Il s'oppose à la Constitution islamique qu'élabore une assemblée composée entièrement de religieux et s'efforce de normaliser les relations avec les Etats-Unis, le "Grand Satan" pour l'immanem Khomeini. Il n'ose même pas demander publiquement l'extradition du shah, alors hospitalisé dans un établissement new-yorkais. Il rencontre à Alger Brzezinski afin d'obtenir des livraisons de matériel et de pièces de rechange pour l'armée iranienne. Ce fut le prétexte qui pousse, quatre jours plus tard, quelque quatre cents "étudiants islamiques suivant

- (1) OUCHNIKOV, V. Pravda, 21 janvier 1979.
- (2) Novosti, A.P., 2 mars 1979.
- (3) D'après interview accordé à Oriana Fallaci.

la ligne de l'immanem" à occuper l'ambassade américaine et à prendre ses diplomates en otage (1).

Qui étaient ces "étudiants islamiques"? A l'origine de ce groupe devenu le noyau dur des "gardiens de la révolution", il y avait effectivement de vrais étudiants de la théologie islamique de Féhéran et de Quom. Très vite cependant ce groupe est devenu extrêmement hétérogène en regroupant des extrémistes de toutes sortes. L'encadrement de ce groupe par les "révolutionnaires professionnels" (2), capables de manier les armes, faire sauter les coffres, lire des chiffres et interpréter les documents secrets de l'Ambassade, ne fait pourtant aucun doute. Grâce à ces documents, plus ou moins déterminants mais impressionnants dans la mesure où ils ont été puisés dans les archives secrètes de l'Ambassade, les étudiants islamiques ont réussi à faire arrêter, exécuter ou dicréditer un grand nombre d'hommes politiques et de militaires qui faisaient figure de pro-occidentaux dans le contexte de la révolution iranienne. L'occupation de l'Ambassade américaine a atteint donc un double objectif. D'un côté, elle a entraîné une rupture définitive et durable entre les USA et l'Iran. De l'autre côté, elle a permis d'éliminer ou de neutraliser tous ceux qui ont pu être soupçonnés d'une ombre de pro-occidentalisme, y compris les membres des deux gouvernements successifs (3). Les Américains n'ont pas seulement perdu les bases militaires dirigées contre l'Union Soviétique, mais également la possibilité d'une influence quelconque en Iran, et cela pour un nombre d'années incalculable. Préméditée ou non, la victoire de l'URSS fut totale.

- (1) ROULEAU, Eric. L'offensive contre la révolution islamique en Iran. Le Monde Diplomatique, octobre 1980.
- (2) Expression utilisée par Lénine pour définir les cadres du Parti Communiste.
- (3) Il s'agit de l'entourage proche de Mehdi Bazargan et de Bani Sadr.

Etonnamment discret durant l'affaire des otages, le parti communiste iranien Iudeh disposait à l'époque d'une audience et d'une organisation relativement restreintes (1). Son influence se révélait pourtant, à plusieurs occasions, très déterminante. Ses cadres, formés dans les pays de l'est, étaient de haute qualité. Parfaitement informés de la situation internationale, capables de déterminer une stratégie qu'ils appliquaient avec une étonnante discipline, ils ont su profiter de la vague anti-américaine déferlant sur le pays pour s'assurer des amis jusqu'au sein du clergé, pourtant hostile au communisme (2). L'imam Khomeini, bien que probablement averti d'avance de l'occupation de l'Ambassade, ne pouvait être à l'origine de ce projet qui nécessitait certaines qualifications précises. Rien ne permet pourtant de démontrer la participation directe des organisations pro-soviétiques dans la prise des otages. Un petit détail, peut-être un excès de zèle, mérite cependant d'être mentionné : une manifestation de réfugiés afghans devant l'Ambassade de l'URSS est violemment réprimée et dispersée par le détachement des "gardiens de la révolution". (3) Cela n'empêche pas l'imam Khomeini d'attribuer peu de temps après la matricule de "Grand Satan" également à l'URSS, en mettant ainsi sur un plan d'égalité le communisme international et l'impérialisme américain (4).

La prise d'otages à Téhéran ne fut pas le seul acte d'agression à l'égard des diplomates américains dans la région. Rappelons que l'ambassadeur des Etats-Unis à Kaboul fut assassiné le 14 février 1979 devant les yeux des conseillers soviétiques. En novembre de la même année, l'occupation de

(1) Le Iudeh a été déclaré illégal et littéralement décapité en 1983. Cependant, à la suite de l'intervention soviétique, ses principaux dirigeants n'ont pas été exécutés, mais condamnés à de longues années de prison.

(2) ROULEAU, *ibid.*

(3) Le Monde, 3 janvier 1980.

(4) Le Monde, 23 mars 1980.

L'Ambassade des USA à Islamabad peut cependant être mise en échec par les autorités pakistanaises et le général Zia Ul-Haq présente des excuses au président Carter (1). Tous ces faits laissent supposer que la prise d'otages à Téhéran faisait partie d'une campagne plus vaste visant à l'élimination totale de la puissance américaine de la région. Une seule question se pose : A qui le profit?

Black-out sur l'information

La censure est certainement le moyen le plus simple et le plus répandu pour empêcher la diffusion des informations indésirables. Elle peut être pratiquée selon deux manières, alternatives ou conjointes, soit bloquer l'information à la source, soit à la sortie. Il est bien évident que le problème de la censure ne peut pourtant être réduit à une simple démarche administrative consistant en la lecture et la sélection des informations désirables et indésirables. Bien que cette technique soit largement employée dans presque tous les pays despotiques et totalitaires (2), son principal défaut est un faible rapport entre le rendement et le coût, ainsi que la difficulté d'emploi en dehors de la zone contrôlée. La censure a pour effet principal d'empêcher la formation de l'opinion publique, reflétant la diversité de la société soumise au contrôle. L'objectif de la censure dans un pays totalitaire est donc de maintenir la différenciation au sein de la société, en lui donnant en même temps les apparences d'une société homogène. Ceci permet de maintenir la société dans un état d'inertie, empêche la formation des courants politiques et, par conséquent, l'émergence de l'opposition politique.

(1) Le Monde, novembre 1979.

(2) Selon Arendt (*op. cit.*), la censure constitue un élément dans la définition du totalitarisme.

Le maintien du black-out sur toute information non-contrôlée relative à la guerre afghane est d'un intérêt évident pour l'URSS. Pour contrarier la naissance de l'opposition interne à la guerre, l'appareil de la censure mis en place et le brouillage des émissions des radios étrangères peuvent être considérés comme suffisants (bien que les cercueils parlent parfois plus fort que les articles de presse). Quant à la presse et aux médias à l'étranger, la situation paraît nettement plus compliquée. Le seul moyen serait de bloquer l'information à la source, mais pour cela il faudrait un mur de Berlin autour de l'Afghanistan, ce qui, dans les conditions de l'Himalaya, aurait le même effet que de creuser un fossé au milieu de la mer. La seule solution réside donc dans le blocage de l'information à la sortie. En l'absence d'une possibilité de solution bureaucratique du problème (appareil de censure en place), il faut nécessairement recourir aux méthodes indirectes. Ces méthodes résultent des trois postulats suivants :

1. Considérons d'abord que le volume total des informations à diffuser ne peut pas dépasser une certaine valeur critique. Cette valeur en tout cas ne peut pas être supérieure à celle qui est déterminée par les débits des canaux de diffusion ou de réception.
2. Le volume total des informations (fini) est divisible par un nombre à déterminer de catégories et de sous-catégories. Le volume des informations comprises dans chaque catégorie est toujours inférieur, et jamais égal, au volume total des informations, et le volume d'une sous-catégorie est toujours inférieur, et jamais égal, au volume d'une catégorie.
3. La perception de l'information est fonction logarithmique naturelle de l'importance de l'information (1).

(1) Loi de Fechner formulée en 1830. Voir aussi : STEVENS, S.S. *Psychophysics: Introduction to its perceptual, neural and social prospects*. N.Y., Wiley, 1975.

Le processus de l'apprentissage joue cependant un rôle important dans la perception. On surévalue généralement l'importance des informations nouvelles (1).

Hormis le problème purement empirique qui consiste à déterminer quelles sont les proportions liminaires des catégories par rapport au volume de l'ensemble et des sous-catégories par rapport aux catégories, les deux premiers postulats paraissent absolument évidents, sinon banals. Quant au troisième, il a été maintes fois soumis à la vérification empirique; on peut donc l'admettre sans réserves majeures.

Les conséquences de ces postulats conduisent cependant à des conclusions nettement moins banales, surtout si nous les transposons sur le terrain de la stratégie de la guerre.

Constatons d'abord que les informations se situent, l'une par rapport à l'autre, dans une situation de concurrence, c'est-à-dire que la mise dans un réseau de l'une d'entre elles bloque nécessairement une partie du canal de communication, empêchant ainsi le passage de l'une à l'autre. De l'autre côté, quelle que soit la capacité de l'analyseur, l'augmentation de la quantité des informations la réduit nécessairement en ce qui concerne l'analyse d'une information particulière.

L'autre constatation, résultant de la loi de Fechner, est que la perception de l'importance de l'information n'est pas linéaire mais logarithmique, ce qui fait que la différenciation perçue de l'importance est moins forte que la différenciation réelle (autrement on ne pourrait pas apercevoir un grain de sable au pied de la montagne). Du point de vue relativiste, cette perte de l'importance est fonction de l'importance même de l'événement. Les événements plus importants sont donc sous-évalués par rapport aux événements moins importants.

(1) SZEWICZUK, W. *Psychologia*. Varsovie, PZNS, 1970.

La méthode de blocage de l'information doit donc logiquement consister en création et en multiplication des autres informations capables d'éclipser et d'étouffer l'information originelle. "Capables" veut dire appartenant à la même catégorie que l'information initiale ou à la sous-catégorie voisine. En admettant que la guerre afghane concerne, à part les Afghans et les Soviétiques, en premier lieu, les Américains - en tant que principaux adversaires des Soviétiques dans la région - et, en second lieu, les pays musulmans, l'affaire des otages américains à Téhéran était parfaitement adaptée pour étouffer la guerre afghane, car elle appartenait en même temps aux catégories "américaine" et "musulmane". Elle débute peu avant l'invasion soviétique de l'Afghanistan; ainsi, l'intérêt pour le sort des otages se trouve encore à son apogée (1). Elle connaît d'ailleurs plusieurs rebondissements dus parfois à l'évolution de la situation interne de l'Iran (2), plus souvent encore à la maladresse de la politique américaine (3). Elle n'a cependant pas concerné directement le bloc communiste et, de plus, avec la progression de la campagne présidentielle aux Etats-Unis en été 1980, l'issue favorable de l'affaire se dessinait de plus en plus clairement. Il fallait donc trouver un autre événement de taille, capable de focaliser l'attention de l'opinion publique et de détourner l'activité des milieux diplomatiques et militaires occidentaux du problème de la guerre en Afghanistan. L'événement qui allait remplir cette fonction appartient cette fois-ci à la catégorie "communisme", "de la résistance", et plus tard, "de la guerre". Il appartient en plus à la catégorie "centre-européenne", donc plus proche des milieux occidentaux. L'événement a eu lieu en Pologne.

- (1) L'occupation de l'ambassade américaine à Téhéran dure du 4 novembre 1979 au 21 janvier 1981. L'invasion de l'Afghanistan commence le 27 décembre 1979.
- (2) Chutes successives des personnalités politiques comme Mehdi Bazargan et Bani Sadr.
- (3) Tentative grotesque de la libération des otages le 24 avril 1980.

On ne peut bien sûr pas sortir de ce contexte la guerre islamique entre l'Iraq et l'Iran qui commença le 22 septembre 1980. Il paraît peu probable que Saddam Hussein ait pu se lancer dans une aventure pareille, sans avoir obtenu auparavant au moins l'assurance du soutien matériel de l'URSS, qui est son principal fournisseur d'armes. La guerre irano-iranienne devrait donc être largement prise en considération en ce qui concerne la conception globale de la stratégie soviétique en Asie centrale.

La révolution de la "Solidarité"

Il serait évidemment absurde de supposer qu'à l'origine du mouvement polonais il y ait eu un élément de provocation quelconque. Mais les aspirations indépendantistes des Polonais sont si fortes que même un relâchement à peine perceptible de l'oppression policière suffit à déclencher des mouvements de protestation massifs. Engagée à fond dans une guerre à ses confins asiatiques, l'URSS a eu un intérêt évident à montrer un visage plus libéral à l'égard de ses satellites européens. D'ailleurs, la méthode de production des crises artificielles (1) consistant en un relâchement du contrôle policier, puis, en une répression des mouvements d'opposition qui ont surgi, a déjà porté ses fruits en permettant au POUW (2) de se maintenir au pouvoir, en procédant parfois à l'échange de l'équipe gouvernementale. Rien n'a donc pu apparemment empêcher l'URSS d'accepter encore une fois l'exécution de cette manœuvre de routine.

La naissance du mouvement ouvrier des chantiers navals de Gdansk a toutefois stupéfié les maîtres du Kremlin par son ampleur et son retentissement dans la Pologne entière.

- (1) STANISZKIS, Jadwiga. Pologne : La révolution autolimitée. Paris, PUF, 1982.
- (2) Parti Ouvrier Unifié Polonais.

Une longue période de silence dans la presse soviétique traduit visiblement l'embaras manifeste des dirigeants moscovites (1). L'événement, bien qu'arrivant au moment opportun, risquait par son ampleur de provoquer un phénomène de contagion dans les pays voisins, et d'avoir des conséquences vraiment incalculables (2). Les instances de "Solidarité" se sont d'ailleurs comportées avec une témérité avoisinant parfois avec l'inconscience en lançant par exemple un appel aux travailleurs des autres pays socialistes (3). "Ne reprenez pas vos rêves - les freudiens vont prendre le pouvoir", avertissait l'humoriste polonais Jerzy Lec. Confiant dans la force de ses 10 000 000 adhérents, "Solidarité" restait pourtant sourde à ces avertissements.

Le premier choc passé, les Soviétiques arrivent cependant à établir assez rapidement les grandes lignes de stratégie pour faire face au dilemme polonais. Stratégie décidément habile, consistant à la fois en l'ouverture extrême de la Pologne vers l'Occident et en la fermeture quasi-totale à l'égard des pays communistes. Ainsi, les formalités d'obtention d'un passeport pour l'Occident ont été très simplifiées et une série d'accords conclus permettait aux citoyens polonais de se rendre dans certains pays sans obligation de visa.

De même, la Pologne est devenue une véritable aubaine pour les journalistes occidentaux, qui pouvaient se rendre pour la première fois dans un pays "rouge", pratiquement sans aucune restriction. D'un autre côté, les pays socialistes voisins, ouverts jusqu'alors sans restrictions à la circulation frontalière, ont subitement fermé leurs frontières aux Polonais, prétextant une épidémie de "fièvre aphteuse". Les touristes

(1) HELLER, M. Sous le regard de Moscou : Pologne 80-82. Paris, 1982.

(2) Selon des informations non confirmées, des mouvements de grève ont eu lieu en Ukraine, où les mines de charbon ont été incendiées avec les grévistes se trouvant au fond des puits.

(3) Durant le premier congrès national de "Solidarité".

polonais transitant par ces pays vers l'Occident ont été soumis régulièrement à un contrôle douanier extrêmement sévère, où toute la presse, les publications ou les documents polonais étaient régulièrement confisqués. Pour un ressortissant polonais, se rendre en Bulgarie était devenu une tâche aussi difficile que d'aller en Nouvelle-Zélande. L'isolement de la Pologne par rapport aux autres pays du bloc soviétique s'accentuait encore par la pratique du blocus économique.

Les livraisons de pétrole soviétique ont été fortement réduites, ainsi que les livraisons de matières premières et de denrées alimentaires. Il devenait de plus en plus évident que les Soviétiques choisissaient la stratégie de l'étranglement économique afin de permettre à "l'affaire de Solidarité" de connaître un grand nombre de rebondissements.

A partir du printemps 1981, la provocation (1), le noyautage des organes du syndicat par la police politique, ainsi que les attentats terroristes (2), deviennent une pratique courante. La préparation militaire de l'opération finale commence en septembre de la même année. La fixation de la date de la liquidation de "Solidarité" doit donc être bien antérieure. Et le choix de cette date ne pouvait plus rester sans rapport avec la guerre afghane.

Comme le moment de l'invasion de l'Afghanistan a été choisi pour faire le moins de bruit possible (succédant directement à l'affaire des otages américains et, de plus, fixé entre Noël et Nouvel An), le moment de déclaration de "l'état de guerre" en Pologne (13 déc. 1981) a été, au contraire, choisi pour faire le plus de bruit possible. Le choix de la date - avant les fêtes de fin d'année - dans un pays encore plein de journalistes étrangers, ne pouvait qu'y contribuer amplement. La désignation même de l'opération - somme toute

(1) Affaire de Bydgoszcz.

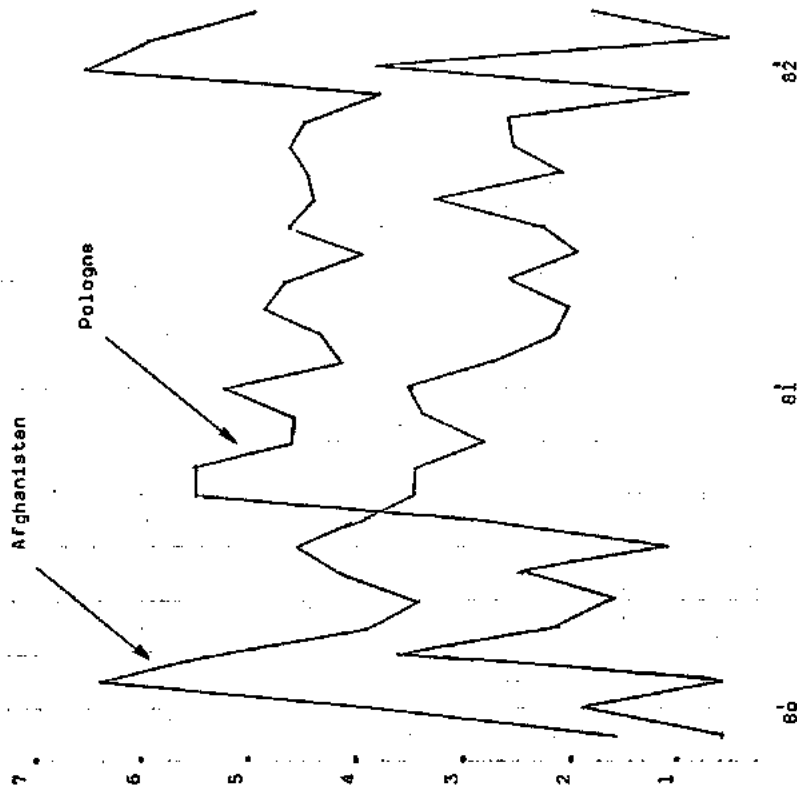
(2) Les révélations de Ali Agca laissent clairement supposer que la tentative d'assassinat du pape était en rapport avec la situation en Pologne.

(3) Voir graphique p. 26.

de police - par "état de guerre" n'était certainement pas destinée à apaiser les esprits. L'image carrément "chillienne" du général aux lunettes noires (auparavant le général Jaruzelski se présentait à la Diète en civil) aurait pu, dans d'autres circonstances, être considérée comme une plaisanterie de mauvais goût. Les raisons qui poussent les Soviétiques à faire une telle "campagne de publicité" pour la répression en Pologne peuvent pourtant être facilement comprises si l'on songe que la guerre afghane entre le 27 décembre dans sa troisième année et que, si stupide que cela puisse paraître, la presse et les politiciens attachent parfois plus d'importance aux anniversaires des événements qu'aux événements eux-mêmes. L'argument essentiel réside cependant dans une extraordinaire intensification de la guerre afghane, qui risquait de ne plus passer inaperçue.

En effet, si nous observons l'ampleur de l'exode de la population en la considérant comme un indicateur possible de l'ampleur de la guerre, nous pouvons constater qu'elle a atteint son maximum durant la deuxième moitié de 1981. Durant ces 6 mois, 7,36 % (1) de la population d'Afghanistan a quitté le pays! L'affaire de "Solidarité" commençait déjà à perdre de sa fraîcheur et risquait de ne plus offrir un écran de protection efficace. Il fallait donc lui donner la "possibilité" d'un rebondissement vraiment extraordinaire. La guerre déclarée contre "Solidarité" visait donc un double objectif : la destruction de l'opposition polonaise, d'un côté, et la création d'un front de diversion pour détourner l'opinion mondiale de la guerre afghane, de l'autre côté.

(1) Voir graphique p. 26.



Evolution de la perception des événements en Afghanistan et en Pologne selon le volume mensuel des informations dans "Le Monde", entre novembre 1979 et mars 1982 (résultats provisoires).
La valeur indiquée sur l'abscisse est égale au logarithme naturel de la valeur de ce volume.

Le graphique présenté ci-dessus laisse supposer que l'évolution des événements de Pologne a effectivement contribué à l'étouffement des bruits de la guerre afghane. Comme on a pu le prévoir, l'intérêt pour la guerre afghane remonte un peu durant le mois de décembre 1981, mais il arrive à peine à égaler l'intérêt pour la Pologne à son niveau le plus bas depuis le début de la grève de Gdansk.

De là, conclure à la victoire définitive des Soviétiques serait peut-être encore prématuré. La neutralisation réussie de l'opinion mondiale ne présume pas encore la réussite de l'ensemble de l'opération. La nécessité de porter la guerre de diversion sur son propre territoire comporte de grands risques, car le danger principal de la désintégration des Empires réside à l'intérieur du système, et non à l'extérieur. La faillite dans une guerre peut pourtant déclencher ce processus, c'est pourquoi la victoire dans la guerre afghane prend pour les Soviétiques une valeur aussi importante. Dans l'avenir, les risques à prendre peuvent cependant devenir de plus en plus lourds. L'avènement d'une politique impérialiste reste toujours plein d'incertitudes.

*

Postface

Dans ses écrits de jeunesse, Freud reconnaissait l'existence de deux instincts chez l'homme : "Eros", l'instinct de la vie, étant à l'origine de l'amour et de la procréation, et "Thanatos", étant à l'origine de la destruction et de la mort. Plus tard il abandonna cependant ces conceptions "instinctivistes" et consacra ses études à la théorie libidinale du développement de la personnalité.

Dans les études plus récentes relatives à la pathologie des groupes sociaux, nous retrouvons un terme semblable à celui de "Thanatos", dénommé désormais "Hybris". Il ne s'agit plus bien sûr d'un instinct, mais d'un trait acquis, donc résultant d'un processus d'apprentissage. Ce trait s'extériorise par une sorte d'arrogance extrême, par un mépris de l'homme, par une prétention exaspérée de réussir, même au prix de la mort. Observé le plus souvent au niveau des groupes de délinquants, ce phénomène concerne parfois des sociétés entières qui tendent à réaliser leurs objectifs même au prix de génocides.

L'engrenage de cette folie collective semble être largement indépendant du niveau de la société; on peut même affirmer que les sociétés de grandes cultures sont plus exposées à ce phénomène que les sociétés dites "primitives". Une fois le cauchemar passé, les gens se réveillent en disant qu'ils ont seulement exécuté des ordres. On peut donc penser que "l'hybris" résulte de l'engrenage de la violence où, une fois le seuil critique dépassé, les gens désorientés ne savent plus où fixer les limites de leurs actions. Les frustrations permanentes ou trop fortes déforment la structure cognitive de l'homme qui, tout en gardant les réflexes de l'autodéfense, n'est plus capable de comprendre l'intérêt de survie de son espèce. L'étude de ce phénomène à sa source, c'est-à-dire à partir du processus de conditionnement qui l'engendre, méritera donc toujours un intérêt particulier.

L'URSS vue de la "République
islamique de l'Iran" (1979-1984)

Semih VANER

Fondation nationale
des sciences politiques

(Paris)

Communication présentée à l'atelier sur "L'URSS et le Tiers Monde : Etude des stratégies et des représentations" des sessions réunies du Consortium européen pour la recherche politique, Barcelone, 25-30 mars 1985.

Version préliminaire. Prière de ne pas citer.

Dar al-Islam, ou le monde de l'Islam et du monothéisme et Dar al-Chirk ou le monde de l'impiété et du polythéisme. C'est ainsi que le globe terrestre est divisé en deux camps politiques du point de vue de la jurisprudence islamique (fiqh), peut-on lire dans une étude du très officiel, Le Message de l'Islam (1).

Par Dar al-Islam, l'auteur entend les pays et les contrées habitées en majorité par des musulmans bien que dans certains cas ces derniers puissent ne pas posséder "de régime ni de gouvernement légitimement islamique". Dar al-Islam comporte les subdivisions suivantes : "une souveraineté légitime islamique comme le gouvernement du Prophète, de Ali (...) et comme la République islamique de l'Iran" ; un gouvernement "apparemment juste" ; c'est-à-dire "celui dont les dirigeants manquent des conditions nécessaires pour conduire et diriger la communauté" sans que "l'iniquité ne l'entache" (Exemples : Libye, Algérie) ; un régime qui "affiche ouvertement sa corruption, ou sa dépendance vis-à-vis des gouvernements impies" (aucun exemple contemporain n'est donné : Turquie, Pakistan pourrait-on penser ?) ; pays "doté d'un gouvernement mercenaire, et institué par les puissances, comme la plupart des gouvernements actuels du monde islamique" (Egypte, Jordanie, Iraq, Arabie Saoudite, Soudan, Maroc, Afghanistan) ; enfin, pays "affichant un gouvernement impie et anti-islamique, comme le gouvernement britannique en Inde (...) et tels que le gouvernement sioniste dominant la Palestine, le Liban ...". "Le devoir du gouvernement islamique légitime" conclut A. Chakouri, "consiste à se comporter selon les normes de la coexistence pacifique vis-à-vis des gouvernements du second ordre", mais face à "des gouvernements des troisième, quatrième et cinquième ordres, il n'aura d'autre voie" à suivre que de les "boycotter politiquement et de les combattre militairement (...). Il faudrait les combattre sous l'étendard du "djihād" et libérer les territoires islamiques qu'ils ont occupés".

D'autre part, Dar al-Chirk, sur lequel l'auteur ne fournit pas une définition d'ensemble contrairement au premier, présenterait aussi des divisions propres : Dar al-Harb qui "(n'entretient) avec le gouvernement islamique aucune relation économique ni politique (...) (manifeste son) inimitié envers l'Islam, ou bien (combat) militairement les Musulmans" (Exemple : Etats-Unis, Afrique du Sud) ; dar al-'ahd "dont les habitants sont les fidèles d'une des religions abolies (le christianisme, le judaïsme, le zoroastrisme) qui ont conclu avec le gouvernement islamique des accords et des traités de collaboration et d'amitié" ; dar al-mu'āhada (traité) ou dar al-hudna (trêve) "comprenant les pays qui ont conclu avec les gouvernements islamiques, des relations amicales et pacifiques aux termes de pactes et de traités de non-agression et de non-ingérence" (Exemple : Corée, Inde) ; dar al-hayad (neutralité) qui comprend "les pays non-engagés aux côtés des deux camps (islamique et impie) et qui se montrent cent pour cent neutres". Le devoir du gouvernement islamique vis-à-vis d'un régime du dar al-harb (guerre) "consiste, au moins à rompre ses relations politiques et à les combattre militairement, si ce dernier combat". Il devra "nécessairement avoir un

comportement amical vis-à-vis des pays appartenant" au dar al-^{ahd} mais "dans les conditions actuelles il n'existe pas de pays ayant contracté" des accords de "collaboration" et d'"amitié". Enfin, "il est naturel que l'Islam exige d'avoir" avec les pays du dar al-hayad "des relations conformes aux enseignements du Coran, du figh, en attirant les coeurs des musulmans (...) et en les protégeant économiquement".

Si certains pays musulmans comme l'Egypte de Sadate et la Jordanie du roi Hussein, ou des pays non-musulmans tels que les Etats-Unis et l'Afrique du Sud trouvent bien leurs places dans ce schéma, il n'en est pas de même de l'URSS. L'URSS n'est nommément mentionnée nulle part. Elle est d'ailleurs moins fréquemment désignée directement, dans les discours et écrits des dirigeants islamiques que les Etats-Unis (2). Cependant, le fait que les musulmans n'y constituent qu'une minorité, susceptible toutefois de renverser l'équilibre démographique à leur avantage, autour de l'an 2 000, selon certaines estimations -, l'allusion à un traité (il est vrai de "non-ingérence" et de "non-agression", alors que le traité irano-soviétique de 1921 ne présente pas vraiment ces caractéristiques) et l'insertion de la Corée (du Nord bien entendu à laquelle l'Iran achète une partie de ses armes) dans cette catégorie, laissent penser que l'URSS pourrait, en fait, être "classée" dans ce schéma parmi les pays du dar al-mu^{ahada}, une catégorie, il est vrai, des plus floues. D'un autre côté, le fait que l'Union Soviétique se trouve être en "agression" (3) contre un pays à population musulmane, de surcroît voisin de l'Iran, en l'occurrence l'Afghanistan et la désignation implicite (ou même parfois explicite) dans les écrits et les discours officiels iraniens, du Grand voisin du Nord comme un ennemi à combattre, rend difficile et aléatoire la classification de l'URSS dans cette catégorie.

En tout état de cause, bien qu'un peu approximative et incomplète, cette différenciation est confirmée par ailleurs par une certaine pratique qui érige l'appartenance ou la fidélité à l'Islam (interprétées à leur guise par les tenants du pouvoir en Iran) en seul critère légitime de la vision et du jugement de l'"autre". Elle témoigne ainsi de la rigidité idéologique (rarement égalée dans les relations internationales) qui caractérise la vision du système international par la République islamique, ou plus précisément par sa composante fondamentaliste (terme que nous utiliserons faute de mieux). En effet, cette dernière tendance domine, depuis 1981 la scène politique iranienne contre (ou parfois avec) les traditionalistes et les modernistes islamiques tandis que les protagonistes d'une sécularisation sur le mode occidental (Jebhe Melli, Toudéh, monarchistes etc) semblent pratiquement exclus du jeu politique (4). Il importe toutefois de préciser que ces catégories qui ont le mérite d'apporter une certaine clarification à une situation confuse, restent

forcément des idéaux-types et que dans une conjoncture dynamique révolutionnaire comme est l'iranienne, les enchevêtrements de même que les alliances sont fréquents et que chaque catégorie comporte de multiples tendances et ces dernières de multiples fractions.

La distance qui sépare les trois premières tendances (surtout les deux premières) de la quatrième est aussi grande que celle qui divise parfois les composantes du quatrième groupe, entre elles. Toutefois, des luttes intestines allant jusqu'à l'élimination physique de certains acteurs (entre autres celle de l'ex-ministre des affaires étrangères, S. Qotbzadeh) démontrent, si besoin est, la persistance et la rivalité tenace des diverses tendances islamiques.

Soutenus essentiellement par la paysannerie, les classes inférieures et le lumpen-prolétariat des grandes villes, les fondamentalistes "guidés" par l'imam Khomeiny, ont une très forte implantation aux seins du Majlis, du corps des mollahs(5), de l'appareil d'Etat en général et détiennent le Parti républicain islamique (P.R.I.). Celui-ci est un rassemblement de personnes et de groupes plus qu'un véritable parti structuré, et se trouve affaibli depuis l'attentat qui coûta la vie, en juin 1981, à son chef, l'ayatollah Behehti. Il soutient le principe du Velayet-e Faqih - qui confère un droit de surveillance sur les affaires temporelles et spirituelles au guide religieux de l'oumma, assurant en l'espèce à l'ayatollah Khomeiny, conformément à la Constitution islamique, les prérogatives de "tuteur du peuple" - et affirme que "le leadership doit appartenir aux hommes de la religion" (5). Quant aux traditionnalistes desquels l'ayatollah Shariat Madari n'est pas très éloigné, ils trouvent leur appui auprès des classes moyennes inférieures et ne seraient pas hostiles à une séparation de l'Etat et de la religion. Ils se sont manifestés avec le plus de vigueur au moment de la constitution, après le retour d'exil de l'Ayatollah Khomeiny, d'un gouvernement de coalition présidé par Mehdi Bazargân qui dirige le "Mouvement pour la Libération de l'Iran" (Nehzat-e Azâdi-ye Iran), nationaliste et divisé à son tour par le clivage gauche/droite. Cette dernière tendance s'est reflétée également au niveau de la politique étrangère, avec la nomination par M. Bazargân de ses proches à la tête de la diplomatie iranienne : Karim Sandjâbi, puis Ibrahim Yazdi. La préoccupation primordiale de ces deux derniers "consistait à démentir, d'une part, les déclarations enflammées très peu diplomatiques des zéloteurs du régime et, d'autre part, à donner un semblant de cohérence à la politique étrangère de la jeune république" (6). La relative modération qui caractérisait la première phase du régime islamique, allant de février à novembre 1979, aussi bien sur le plan interne qu'externe, explique aussi le fait que les rapports étaient maintenus de façon correcte entre Téhéran et Moscou, au cours de cette période.

Imprégnée d'idées marxistes, une autre tendance islamique que l'on peut qualifier de moderniste, est surtout représentée par le mouvement Mojahedin-e Khalq. Ce mouvement avait soutenu le pouvoir, après la chute de la monarchie ; il est aujourd'hui combattu par lui.

L'instrumentalisation pour la négation

De leur côté, les fondamentalistes ne forment pas un bloc monolithique. Le principe du Velayet-e Faqih, l'extension à donner à l'"exportation" de la révolution, mais aussi l'attitude à adopter envers l'Union Soviétique seraient décisifs dans des clivages que certains analystes décrivent - sans pouvoir toujours assurer l'étalement de la ligne de démarcation - en termes de "modérés" (les plus anti-soviétiques), "radicaux" (les moins anti-soviétiques) et "extrémistes", tandis que d'autres les différencient en termes de Maktabi(s) et Hojjati(s) au sein surtout du P.R.I. (7). Le fait que certains organes de la presse soviétiques (8) et certains membres du Toudeh (9) réservent leurs critiques les plus virulentes et directes à ces derniers - qui disposeraient d'une cinquantaine de représentants au Parlement (10) - est de nature à donner une certaine crédibilité à cette distinction. La tendance maximaliste que les Soviétiques traitent de "clique réactionnaire", n'hésite pas à s'attaquer entre autres à Ali Shari'ati dont l'oeuvre joua pourtant un rôle indéniable dans le soulèvement populaire de 1979, oeuvre qu'elle qualifie de "protestantisme musulman" qui serait une diversion suscitée par les Soviétiques pour pénétrer à nouveau la société iranienne après le démantèlement du Toudeh dans les années 1950 (11). Même si la dose varie sensiblement selon les uns ou les autres, une même hostilité envers l'Union Soviétique caractérise ces divers groupes.

Contrairement à de nombreux pays du Tiers-Monde où les élites ont recours en l'instrumentalisant à la référence soviétique (de manière fragmentaire ou achevée), afin de légitimer leurs actions (12), il s'agit dans le cas du fondamentalisme iranien d'une instrumentalisation négative. Il importe de chasser voire d'éradiquer l'élément soviétique (aux plans culturel et politique, plutôt qu'économique) afin d'affirmer la pureté islamiste du régime et pour mieux combattre l'"ennemi intérieur". Outre la grande distance idéologique qui sépare les deux régimes - bien qu'on soit tenté d'y voir certaines similitudes - (islamisme militant versus marxisme "athée") ce rejet s'explique aussi par trois autres raisons majeures : la crainte d'une invasion soviétique ; l'occupation de l'Afghanistan ; le soutien - surtout militaire - apporté à l'Irak par l'URSS en dépit d'un souci marqué de neutralité.

"Ni Est, ni Ouest" (La Sharghyah; La Gharbyah) proclame un verset du Coran (XXIV : 35 - "Attine va zeytouné") duquel la diplomatie khomeyniste a fait un principe et un mot d'ordre. "Ni Est, ni Ouest, République islamique". Dans le mouvement de "désoccidentalisation" (13) engagé par le pouvoir islamique, les deux grandes puissances sont renvoyées dos à dos avec un égal mépris.

Cet appel à la rupture totale semble trouver ses racines dans le "manichéisme de la culture populaire" que P. Vieille observe en formes d'"oppositions binaires" à travers les écrits de Bani Sadr - qu'il conviendrait toutefois de ne pas assimiler aux fondamentalistes - : "intérieur et extérieur, Iran et An-Iran, Etat et nation, rapports de force destructeurs et rapports de communion permettant la mise en oeuvre de toutes les forces productives, équilibre positif et équilibre négatif, négation du Dieu et orientation vers Dieu, accablement par les malheurs et prospérité générale, femme objet sexuel et femme mère, antivaleurs et valeurs, plans et anti-plans etc" (14).

Le terme Garbzadegi - du titre d'un livre de l'écrivain iranien Jalâl Al-Ahmed, mot traduit en français par les termes : "occidentalite" ou "westoxication" - qui revient souvent dans les écrits et discours des islamistes, exprime éloquemment le refus de la civilisation occidentale et de la modernisation autoritaire à l'occidentale pratiquée par les Pahlavi. On sait que dans la tradition musulmane l'innovation (bid'a) est blâmable voire punissable surtout si elle résulte d'une imitation des infidèles. Selon une parole attribuée à Mahomet, "Quiconque imite un peuple, lui appartient". Or, dans l'imaginaire et la mémoire collective iraniens, l'Union Soviétique - que les dirigeants islamistes préfèrent souvent nommer "la Russie" - représente le double vice d'appartenir à la fois aux mondes occidental et communiste.

A côté du facteur idéologique islamique, il est certain que des facteurs historiques jouent dans cette attitude de rejet. Ainsi la découverte intellectuelle tardive de l'étranger par l'Iran (15) resté longtemps renfermé sur lui-même, l'encerclement avec le voisin ottoman, au nord par les Russes et à l'ouest et à l'est par les Européens et le souvenir hautement négatif du rôle joué par les grandes puissances dans l'histoire récente du pays (hégémonie britannique, occupation russe d'abord, soviétique ensuite des provinces du nord, ingérence américaine au cours des dernières décennies), expliquent cette méfiance vis-à-vis d'elles, sentiment qui prend parfois la forme d'une certaine xénophobie.

Si le pouvoir s'insurge contre l'intrusion idéologique de l'étranger, en particulier contre celle des grandes puissances, il considère tout-à-fait légitime la propagation de l'Islam à travers

le monde. L'universalisme et le messianisme du fondamentalisme khomeyniste se retrouvent dans la conception simple et originelle de l'Islam qui consiste à faire connaître au reste de l'humanité le message divin dont la religion musulmane est dépositaire. Comme l'a écrit B. Lewis : "La division du monde en pays et nations, si indispensable aux occidentaux pour percevoir leur identité et définir leur allégeance, est en comparaison d'une importance mineure en Islam" (16). De même, pour le pouvoir khomeyniste, les frontières entre les Etats sont idéologiques et non-territoriales (17).

A ce niveau de l'analyse, il importe toutefois de poser la question de savoir dans quelle mesure l'Islam détermine véritablement la politique étrangère d'un pays à population musulmane (18). Hormis les cas des pays musulmans "laïcs", peut-on dire par exemple que l'Islam, pourtant si prégnant en Arabie Saoudite, détermine la politique étrangère de ce pays et la vision du monde de ses élites, même si, force est de reconnaître qu'il exerce sur celles-ci, en raison de sa position centrale, des contraintes indéniables ? Il s'agit aussi de s'interroger, comme dans le cas spécifique du fondamentalisme iranien, comment l'Islam s'érige en idéologie influençant voire dictant sa politique étrangère et partant son attitude envers l'URSS, mais aussi comment il est utilisé par une classe politique, en l'occurrence, celle des mollah(s) avant tout soucieuse de conserver son pouvoir dans une phase de consolidation révolutionnaire et ses privilèges après une longue période de négligences (culturelles plus qu'économiques) de la part du pouvoir voire d'humiliation.

Chez les fondamentalistes le "peuple" (Khalq) est évoqué surtout face à l'impérialisme occidental, essentiellement américain qui est considéré comme l'"ennemi principal" (doshmane asli), même si l'Ayatollah Khomeyni avait affirmé, déjà en 1964, que "L'Angleterre est pire que les Etats-Unis, les Etats-Unis sont pires que l'Angleterre, et l'URSS est pire que les deux" (19). Cependant, le peuple conjugué à l'Islam (Khalq-e mosalmân) réagit surtout contre la "menace" communiste (20). En fait, parmi les "sources d'aliénation", le marxisme, rarement dissocié de l'URSS, "ne bénéficie d'aucune dispense". Dans ce système honni, "l'idéal proposé, aussi bien que les longues étapes préconisées, ne constituent alors que le prolongement d'une civilisation matérialiste, atrophiee, mutilée de sa dimension spirituelle" (21).

La crainte de l'invasion et l'affaire afghane

L'Union Soviétique est à l'Iran ce que sont en quelque sorte les Etats-Unis à Cuba. Même si l'hypothèse d'une invasion soviétique de l'Iran reste "peu plausible" selon l'avis même des monarchistes iraniens pourtant prompts à dénoncer une "soviétisation" interne de l'Iran, surtout au moment de l'alliance tactique du Toudeh avec le pouvoir, la crainte reste bien réelle chez les dirigeants iraniens. Cela d'autant que les Soviétiques ont préféré faire la sourde oreille aux demandes iraniennes de modifier certaines clauses du Traité de 1921 qui reconnaissent à l'Union Soviétique le droit d'intervenir en Iran si ce pays devient "une base d'agression anti-soviétique" chose qui a failli se produire - ou qui aurait pu être interprétée comme telle - au moment de l'intervention lamentablement échouée des Américains pour libérer les otages de leur ambassade. Le Conseil supérieur de la révolution islamique a annulé unilatéralement, le 22 janvier 1980, ces clauses (Articles V et VI) (22). Mais pour que cette annulation - non mentionnée par la presse soviétique - soit valide, elle doit être votée par le Majlis et accompagnée de l'annulation de la clause corollaire, à savoir le paiement d'une dette énorme de l'Iran envers l'Empire russe, dette évaluée aujourd'hui à 16 milliards de dollars (23).

Même si les Soviétiques n'ont pas intérêt à reproduire un "guépier afghan" qui, de surcroît leur a fait du tort dans la région et dans le monde musulman, l'Iran demeure un terrain potentiel pour un affrontement direct des troupes armées soviétiques et américaines dans le contexte créé, d'une part, par le déploiement de forces occidentales dans la région (de la Turquie au Kenya) visant à assurer la sécurité du Golfe et d'autre part par le vieux rêve russe toujours vivace de se forger un débouché sur "les mers chaudes".

L'Iran est parmi les pays musulmans l'un de ceux qui ne se sont pas contentés du boycottage des jeux olympiques de Moscou, en été 1980. Sans parler d'une assistance - certes modeste - à la résistance islamique (24), il dénonce vigoureusement dans les instances internationales, l'occupation de l'Afghanistan, occupation qui accentue son encerclement par l'Union Soviétique et que viennent rappeler dramatiquement plus d'un million de réfugiés afghans avec tout le cortège de problèmes (hébergement, chômage, trafic de drogue) qu'ils posent pour l'économie iranienne affaiblie, et auxquels se sont ajoutés des iraniens, eux-mêmes réfugiés, fuyant la guerre avec l'Irak. L'occupation de l'Afghanistan par les Soviétiques est expliquée tour à tour par le fait que l'Afghanistan possède de "riches gisements" (25), par la volonté "russe" "d'arriver à la mer d'Oman et à l'océan indien"

éventuellement "par la voie du Baloutchistan iranien et le Pakistan" (26) et par le désir d'empêcher "une révolution islamique en Afghanistan" susceptible "d'ouvrir la voie aux mouvements islamiques dans les républiques musulmanes du sud" (27). (L'une de ces dernières, persanophone, Le Tadjikistan, avec ses deux millions et demi d'habitants suscite d'ailleurs particulièrement l'intérêt des dirigeants de Téhéran : en juillet 1980, les propositions iraniennes d'ouvrir un consulat à Dushanbe, la capitale tadjik - contre la fermeture de celui de Léninegrad - s'étaient heurtées au refus catégorique des Soviétiques)(28).

S'agissant du "processus révolutionnaire socialiste" en Afghanistan, bien que le terme d'"irréversible" (*bāzgashtnāpāzir*) ait fait son entrée dans le vocabulaire politique persan, par le biais de Radio-Kaboul depuis 1978 (29), "la même leçon que celle donnée par les Vietnamiens aux Américains" attend dans ce pays les Soviétiques selon les dirigeants iraniens (30).

Un autre facteur qui vint, à partir de 1982 notamment, envenimer les rapports irano-soviétiques - à la fois cause et conséquence de la détérioration de ces relations - fut les livraisons de plus en plus substantielles d'armes par l'URSS à l'Irak pour une guerre que Moscou qualifie pourtant de "fratricide" alors que l'imam Khomeiny y voit une "obligation islamique" (31). La montée à Téhéran d'éléments plus hostiles à l'Union Soviétique à partir de 1981, mais aussi l'inquiétude provoquée à Moscou par "le passage de l'armée irakienne de la position d'agresseur à celle d'assiégée" (32) ont poussé l'URSS à s'engager de plus en plus auprès de Bagdad en lui livrant des armes - surtout des missiles sol-sol permettant aux irakiens de bombarder les grandes villes du Khouzistan -, des pièces détachées, des Mig 27, un réseau de DCA pour la capitale. Plus récemment, au printemps 1984, elle lui a octroyé un crédit de près de 2 milliards de dollars pour l'achat de "qualités considérables d'armements sophistiqués" (33). Tout cela vaudra à l'URSS d'être classée, aux côtés de la France, parmi les pays alliés de facto de l'Irak (34).

Malgré l'hostilité au plan politique, le pragmatisme des contraintes économiques prévaut et fait qu'une "coopération économique" existe bel et bien avec l'URSS, bien que ce dernier terme reste un "concept occidental" pour les fondamentalistes. Certes, en dépit des besoins éprouvés par l'URSS du gaz iranien, l'Iran a arrêté la vente de ce produit en raison du refus de Moscou de s'aligner sur les tarifs internationaux. Toutefois, on peut observer l'extension des relations économiques, commerciales (35) et techniques entre les pays, par rapport à la période monarchique et souligner même que l'Iran a, pour la première fois dans son histoire, vendu du pétrole - 2,2 millions de tonnes en 1981 - à l'Union soviétique (36).

Par ailleurs, la capacité de l'aciérie d'Ispahan, construite avant la révolution, avec l'aide des soviétiques et dans laquelle ces derniers restent actifs, a été augmentée. Le territoire soviétique demeure également capital pour le transit commercial de l'Iran (37). D'une manière générale, le commerce de Téhéran avec les pays du bloc de l'Est a enregistré une hausse, même s'il reste très en deçà du commerce avec les pays occidentaux. En outre, l'achat du matériel militaire d'origine soviétique a permis de compenser partiellement la défection du matériel américain. C'est surtout à partir de la bataille de Khorramshahr, en mai 1982 qui permit aux Iraniens de récupérer cette ville stratégique et symbolique, qu'on note l'arrivage d'armes stratégiques sur le front iranien (38), en provenance de Syrie, principale alliée de l'Iran dans la région. L'alliance avec ce dernier pays, comme avec la Libye et, dans une moindre mesure, la République populaire démocratique du Yémen reste, en effet, d'ordre régional et ne revêt pas le caractère d'une alliance avec les pays arabes pro-soviétiques. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'Iran achète aussi environ 40% de ses armes à la Corée du Nord, armes (avions de combat J-6, artillerie lourde, chars) essentiellement d'origine chinoise - malgré les démentis de Pékin (39) - ce qui ne doit pas manquer de susciter une certaine inquiétude au Kremlin.

Si en dernière analyse les fondamentalistes restent intraitables vis-à-vis de l'URSS, essentiellement sur le plan politique, les relations des Mojahedin-e Khalq avec Moscou sont plus ambiguës. Partisan d'une conception autogestionnaire de l'organisation politique de la communauté islamique, ce mouvement refuse de confier la direction de celle-ci à une classe de savants théologiens, pour la simple raison que l'Islam est opposé aux classes, aux divisions sociales et ne connaît pas de clergé (40). Réduite à la clandestinité depuis 1981, avec un état-major condamné à l'exil, mais se proposant néanmoins comme force alternative au pouvoir khomeyniste, l'organisation des mojahedin semble vouloir éviter une attaque frontale envers l'URSS qu'elle prend à partie indirectement, par Toudeh interposé : parti "fidèle à ses origines staliniennes (...) depuis sa fondation jusqu'à ce jour (...) d'où ses ambiguïtés, ses justifications opportunistes, et finalement sa trahison, aussi bien à l'égard de ses propres adhérents de la classe ouvrière, qu'il prétend représenter, qu'à l'égard de tout un peuple" (41)". Le souci de ménager Moscou dans une certaine mesure semble d'ailleurs recevoir une certaine réciprocité. Impressionnés par l'appui indéniable dont semble bénéficier cette organisation auprès de certaines couches sociales iraniennes allant des technocrates et intellectuels aux bâzâris (42) et n'excluant pas une éventualité d'une prise de pouvoir par elle, les soviétiques s'abstiennent depuis 1982 d'assimiler les Mojahedin aux "contre-révolutionnaires" et "terroristes" (43). Allié des Mojahedin au sein du Conseil national de résistance, avant la rupture consommée en 1984, l'ancien président de la République, Bani Sadr n'a pu créer un mouvement indépendant. Pour lui, il s'agit avant tout de combattre les superpuissances afin de libérer le monde islamique de son "humiliation séculaire" (44).

Les nationalistes libéraux qui ont une certaine influence dans l'administration, les forces armées et les universités et qui entretiennent des rapports avec certains chefs de tribus, accusent le pouvoir d'accroître "la désorganisation du pays", et de faire ainsi "le jeu des communistes". Ils soupçonnent l'URSS de ne pas vouloir voir s'installer en Iran un gouvernement "nationaliste et social-démocrate [qui] constituerait (...) un obstacle quasiment infranchissable sur la voie de ses ambitions hégémoniques" (45). Enfin, les monarchistes voient parfois abusivement dans l'Iran islamique une "soviétisation progressive (...) sous le couvert d'un faux intégrisme islamique, devenu instrument de déstabilisation ou de subversion au profit de Moscou" (46).

Toudeh : de l'alliance tactique à la dissolution comme fin d'un paradoxe

Malgré son audience relativement faible, le Toudeh (masses) est un des partis communistes clés du Moyen-Orient, Résolument pro-soviétique, sans véritable base populaire mais bien organisé et ayant une certaine implantation dans les secteurs bancaire et pétrolier, dans les universités voire dans l'armée, le Toudeh appuya à fond le régime issu du soulèvement de 1979 - dans lequel il voyait à l'instar de Brejnev une "révolution anti-impérialiste" - faisant même sien le slogan "Ni Est, ni Ouest", (47), tout au moins verbalement. Ce soutien révélait l'attitude de l'URSS envers le pouvoir khomeyniste mais traduisait aussi le souci du parti de rester dans la légalité après une longue période de persécution afin d'exprimer librement ses opinions et de diffuser ses publications (48). Le parti mettait à profit cette alliance "du rouge et du noir" (ettehâd-e sork-o siâh) que le chah redoutait tant (49) pour inciter les fondamentalistes à adopter une politique plus proche de l'URSS, n'hésitant pas à dénoncer les "contre-révolutionnaires", les "bourgeois-libéraux" tels que les Mojahedin, le Front national (Jebhe Melli) etc. voire, selon certaines informations (monarchistes), à livrer aux tribunaux islamiques les membres d'une de ses fractions, Djamyaté communisthayé Iran, qui avait osé critiquer la ligne de la direction du parti (50).

Dirigé par des cadres formés pour la plupart dans les pays de l'Est et présidé par N. Kianouri, surnommé l'"Ayatollah" - parce que petit fils de l'Ayatollah Fazlollah Nouri, exécuté en 1907 - qui reprochait, en 1981, aux autorités de la République islamique de n'avoir pas "encore pris conscience du fait qu'aucun danger n'émane pour l'Iran des partisans du socialisme scientifique" (51), le Toudeh défendait néanmoins la Constitution islamique, les "réformes khomeynistes" et la politique de guerre contre l'Irak.

Dans un premier temps, le pouvoir laissa faire évitant même d'attaquer nommément le Toudeh. La crainte éprouvée vis-à-vis des soviétiques qui disposent de multiples atouts pour exercer des pressions et représailles sur leur voisin du sud, le fait qu'en tolérant un parti communiste "officiel" on désarmait et isolait les autres tendances plus radicales et

et plus "dangereuses" pour le régime et le refus du Toudeh d'utiliser les moyens violents comme stratégie révolutionnaire peuvent expliquer le mutisme du pouvoir khomeyniste (52).

Cependant la répression ne tardera pas à venir. Le 6 mai 1983, quarante des dirigeants du Toudeh sont déférés en justice, mille de ses cadres arrêtés et les quelques milliers de membres invités à se faire enregistrer auprès des forces de sécurité. Le jour même de l'interdiction du Toudeh, dix-huit diplomates soviétiques sont expulsés de l'Iran. "Si nous n'avions aucune preuve que le parti Toudeh était composé d'espions, autre que celle du soutien que leur apporte la Russie, cela suffirait pour que nous les arrêtions" déclarait Khomeyni (53). Les démarches et protestations soviétiques de même que les interventions discrètes de la Syrie (54) soucieuse d'éviter une épreuve de force entre Moscou et Téhéran, seront vaines.

La liste des accusations ("aveux") (55) est longue et ne se limite pas à la période récente : répression du soulèvement de Mirza Koutchak Khan contre Réza Pahlavi, avec le concours du gouvernement de Lénine ; exécution de Seyyed Abdollah Behbahani - l'un des dirigeants du mouvement constitutionnaliste, par Heydar Amouoghli ; complicité dans l'assassinat de Modarress - religieux militant - à cause de son refus d'accorder une concession pétrolière à l'URSS ; créations des gouvernements du Parti démocrate en Azarbaïdjan et au Kurdistan dans les années 1940 ; sabotage et fomentation des troubles lors du gouvernement de Mossadegh ; collaboration avec l'Angleterre en vue de préparer et d'exécuter le coup d'Etat de 1941 ; vaste campagne de propagande pour condamner le soulèvement du 15 Khordad 1963 ; collaboration avec le régime du Chah ; complots militaires d'envergure contre le gouvernement de la République islamique ; tentative du coup d'Etat militaire et sollicitation de l'aide soviétique ; espionnage au profit de l'étranger ; application à la lettre des décisions du gouvernement soviétique en vue de préparer le terrain à ses infiltrations en Iran par voies politique, culturelle, militaire, économique et sociale etc. (56). A côté de ces "crimes politiques" retenons aussi les quelques éléments fournis par les "aveux" d'Ehsan Tabari, l'un des théoriciens du parti, qui révèlent, en définitive, l'image "captée" et retransmise de l'URSS, par des fondamentalistes dont la plupart ignorent pourtant à peu près tout de la vie quotidienne soviétique : "immoralité personnelle", "consommation des boissons alcoolisées", "dévergondage dans les relations sexuelles", "le dérèglement et la pagaille morale", "la ressemblance entière entre la vie occidentale et celle de l'Est socialiste" etc. (57).

Le sort tragique du Toudeh est celui - fatal est-on tenté de dire - subi par la plupart des parti communistes du Moyen-Orient au terme d'un processus bien connu de soutien à la "révolution" suivi de la persécution : Turquie (1923-1925), Irak, Egypte et dans une certaine mesure, Syrie.

Le Toudeh bénéficie du soutien de la fraction majoritaire (Aksariat) du mouvement de la guérilla Fedaïyân-e Khalq, tandis que la fraction minoritaire (Agaliat) de ce mouvement, comme les autres organisations d'extrême-gauche (Peykar, Ranjbaran) ne représentent pas une menace sérieuse pour le régime khomeyniste.

La gauche communiste iranienne semble partager avec ses compagnons voisins turcs et afghans le même sectarisme, les mêmes analyses stéréotypées. La lecture des brochures de divers groupuscules d'extrême-gauche donne fortement à penser que les observations suivantes de M. Barry au sujet de l'attrait exercé par le marxisme, dans sa version la plus schématique, à partir des années 60 sur la "classe de semi-éduqués" afghans reste dans une grande mesure valable pour une bonne partie de la gauche iranienne : "Le Manifeste du Parti communiste, ou Que faire ? de Lénine, traduits en persan et diffusés sous le manteau, apportaient à ces esprits à peine sortis d'un univers sacré des explications claires, logiques, satisfaisantes du monde moderne. Avec une amertume cuisante, les marxistes de l'université de Kaboul considéraient leur pays comme étant encore au stade féodal de l'Histoire. Le mot revient sans cesse dans l'oeuvre de l'historien marxisant Ghobâr, (...) : fiyoûdal... Cet emprunt aux langues européennes était sans doute plus commode que la traditionnelle expression persane, rawâbet-é arbâbî- molkî ou "relations propriétaires terriens-métayers", mais elle escamotait toute appréhension profonde des réalités sociales afghanes en plaquant, sur la complexité des relations tribales modifiées par la législation islamique en matière d'héritage, un concept de l'Europe des XI^e et XII^e siècles" (58).

Le Toudeh ne se contentait pas d'accuser tous les opposants au régime khomeyniste, qui sont en fait ses propres rivaux, d'être des "contre-révolutionnaires" voire des "traîtres", mais reprochait également aux nationalistes kurdes d'être "des mercenaires à la solde de l'impérialisme américain" (59). Le mouvement kurde, assez affaibli aujourd'hui à l'intérieur de l'Iran, est divisé essentiellement entre deux fractions violemment rivales : le Parti démocratique du Kurdistan d'Iran (PDKI) et Komaleh, ex-maoïste, pro-albanais et anti-soviétique. Dirigé par A. Ghassemlou, le PDKI, étant donné son caractère représentatif - il est fort de 30 000 membres et encadre une grande partie de la population kurde - a, de loin, une place plus importante.

En ce qui concerne les rapports kurdo-soviétiques soulignons d'emblée que les désirs kurdes d'établir de bons contacts avec l'URSS ne jouent que très peu dans la pratique. De toute évidence, la politique soviétique envisage les rapports d'Etat à l'Etat, comme ce fut le cas auparavant dans les années 1970-75 en Irak. Elle veut jouer son rôle non pas à Mahabad ou à Kirkouk, mais à Téhéran et à Bagdad. Par conséquent, l'URSS est loin d'avoir

une place déterminante dans l'état actuel du mouvement kurde d'Iran. Toutefois, dans l'éventualité d'une grande détérioration des relations irano-soviétiques et de l'adoption par Téhéran d'une politique plus anti-soviétique, il n'est pas impensable qu'on assiste à un rôle grandissant de Moscou auprès des Kurdes d'Iran. La politique du PDKI vise avant tout à neutraliser l'URSS qu'il évite de critiquer ouvertement tout en sollicitant son soutien, mais aussi espère la compter éventuellement parmi ses alliés sinon réels et immédiats du moins potentiels. Par ailleurs, les alliances (ou désunions) inter-régionales revêtent une importance primordiale pour les Kurdes d'Iran, d'Irak et de Turquie. L'alliance du Parti du Kurdistan irakien - avec lequel le PDKI est à couteaux tirés - avec le PC irakien et le Toudeh et par conséquent avec l'URSS, affecte, par ricochet, les relations du PDKI avec Moscou.

Sur les rapports que les minorités entretiennent avec le marxisme la remarque suivante de B. Badie et de R. Santucci reste importante : "Kurdes et dans une certaine mesure, azéris sont les relais les plus efficaces d'une propagande marxiste qui est en outre beaucoup mieux reçue en période de crise d'unité nationale, comme c'est notamment le cas depuis la chute de la dynastie Pahlavi. Selon un mécanisme déjà étudié à propos de la modernisation, le recours aux mouvements et aux thématiques marxistes constitue un moyen précieux pour les minorités de s'exprimer et surtout de faire entendre leurs revendications" (60). Sans conclure, constatons pour notre part la spécificité de l'Iran où les minorités ethniques et religieuses constituent la majorité (53%) de la population (61) et les relatives réticences et méfiances des groupes ethniques - autres que les Kurdes - vis-à-vis des idées marxistes et de l'URSS.

En raison notamment de la position adjacente à l'URSS de leur territoire les Azeris ont parmi ces groupes ethniques, une place à part. Constituant la minorité de loin la plus importante de l'Iran, turcophones et shi'ites, les Azeris sont bien représentés dans l'appareil étatique, principalement dans l'armée et occupent une place importante dans le commerce du pays. Même si les idées communistes trouvent une certaine audience parmi les azéris, le Toudeh ne parvient pas véritablement à s'implanter dans cette population, ce qui est révélateur de l'attitude de cette partie de l'Iran envers le voisin du Nord. Par ailleurs, le souhait exprimé au sujet de la réunification des deux Azerbaïdjan - iranien et soviétique - (62) par Haydar Ali Aliev, azéri et d'origine musulmane shi'ite, premier secrétaire du Parti communiste d'Azerbaïdjan, ancien chef du KGB en Azerbaïdjan soviétique et depuis novembre 1982, membre de plein droit du Politburo du Parti communiste soviétique, ne semble pas avoir rencontré un accueil général très favorable à Tabriz.

Au Baloutchistan, le mouvement le plus fort reste le parti de l'Unité musulmane (Etchadol Moslemin), opposé à l'indépendance du Baloutchistan et qui soutient le nouveau régime (63). Toutefois, d'autres groupes allant des monarchistes et occidentalistes aux mouvements de gauche ne sont pas inactifs au Baloutchistan. Enfin, autres groupes minoritaires, Qashqaïs et Turkmènes, tous deux turcophones, auraient des liens avec les groupes idéologiques hostiles à Khomeyni, notamment avec les monarchistes (les premiers), ou seraient plus sensibles aux thèses de la gauche (les seconds) (64).

*

* *

En comparant les politiques extérieures du Chah et de Khomeyni, certains auteurs ont conclu soit à une "rupture totale" soit, à l'inverse à une "continuité en ce qui concerne la politique soviétique de l'Iran". Nous constatons, pour notre part, en nous limitant à la vision de l'Union soviétique, mais en distinguant plusieurs niveaux, une rupture qui découle de l'incompatibilité idéologique (leur totalitarisme les éloigne plus qu'ils ne les rapproche) mais aussi une continuité qui résulte d'un certain réalisme des contraintes économiques. La politique extérieure du pouvoir fondamentaliste se distingue aussi de l'"équilibre négatif" (movazeneh-ye manfi) - c'est-à-dire une même distanciation vis-à-vis des deux super-puissances - de Mossadegh, avec lequel elle ne se sent, d'ailleurs, aucune affinité idéologique.

Certes un éloignement idéologique indéniable prévalait avant 1979, même s'il est permis de penser que le "modèle soviétique" de rationalisation et de modernisation autoritaire ne fut pas sans inspirer, d'une manière diffuse ou non, comme dans le cas du kémalisme, la dynastie des Pahlavi. Mais autant sinon plus que par des motivations idéologiques, la politique extérieure du Chah, surtout sur le plan régional et à partir des années 1950, était dictée par des considérations stratégiques dont le nationalisme iranien était le fondement. L'URSS contrecarrait l'expansionnisme territorial - encouragé par les Etats-Unis - du Chah. De ce dernier se distingue fondamentalement l'expansionnisme idéologique du régime khomeyniste. Les mégalomanies pahlavienne et khomeyniste en matière de politique étrangère et la distorsion entre les objectifs proclamés et les moyens relativement limités dont ils disposent, ne sont pas le seul paradoxe de la vie et la culture politique iraniennes.

L'Islam reste le leitmotiv essentiel de la politique étrangère khomeyniste, même si l'iranité n'en est pas totalement absente. Pour les fondamentalistes, l'Islam est le fondement de l'identité comme de la légitimité ; il est aussi à l'échelle mondiale, le libérateur des "deshérités" (mostaz'afin). Dès lors et en dépit des efforts soviétiques

pour une récupération d'une "révolution anti-impérialiste", voire d'un certain appui à l'Islam, mobilisateur des masses, le "matérialisme athée" du Grand Voisin du Nord ne peut s'accommoder du mondialisme islamique et de l'anti-communisme du nouveau régime. Sur le plan interne, le holisme du tawhid (société unitaire) ne laisse pas de place aux voix discordantes surtout si celles-ci sont soupçonnées d'être au service d'une puissance vouée aux gémonies.

La crainte qui découle de la contiguité menaçante (2500 kilomètres de frontière commune, sans parler de la frontière afghane), l'isolement diplomatique qui a suivi la prise du pouvoir en 1979, la présence des forces politiques favorables à l'URSS, la minorité kurde à la recherche d'alliés à l'extérieur surtout dans le Nord, la guerre ruineuse avec l'Irak, les contraintes géopolitiques, la logique économique (conduisant parfois à des paradoxes que l'on a pas manqué de relever non sans une certaine délectation : la grande hostilité envers Israël peut s'accompagner de l'achat d'armement de ce pays) font que les fondamentalistes ne vont pas jusqu'au bout de leur hostilité que nourrit pourtant une série de ressentiments historiques. Si la politique du Chah consistait à obtenir le maximum d'aide soviétique tout en gardant fermement le cap vers le camp occidental, un certain souci (et une certaine pratique) de Realpolitik n'est pas totalement absent de la diplomatie iranienne dont on dénonce parfois un peu trop hâtivement le manque de rationalisme.

L'attitude envers l'URSS continue d'être un véritable enjeu de la politique interne iranienne. Le bouillonnement révolutionnaire a permis d'apercevoir d'une manière moins floue l'image de l'URSS malgré une certaine confusion, une image variée puis unifiée en apparence. Le complexe

d'encerclement par des forces "hostiles à l'Islam et à la révolution" fait qu'on peut s'attendre à de nouveaux excès, d'autant que le régime, en dépit d'un certain soutien populaire, se maintient grâce à une répression féroce contre les opposants et une mobilisation due à la guerre du Golfe et doit faire face à d'immenses problèmes sociaux et économiques. Une politisation exacerbée risque de faire éclater au grand jour, plus manifestement que par le passé, les clivages entre fondamentalistes et réactiver les oppositions à l'affût d'une brèche. C'est de ces dynamiques internes de la révolution iranienne (stabilisation, stagnation ou chute) que dépend en grande partie le cours des rapports irano-soviétiques. Un autre facteur et non des moindres, reste l'évolution politique et le nouveau rapport de forces au Moyen-Orient qui continue à demeurer en cette fin de siècle, le point chaud du globe.

NOTES

- (*) Nous tenons à remercier M. Hamit Bozarslan pour sa collaboration documentaire

- (1) A. Chakouri, "Une étude sur les fondements de la politique étrangère en Islam", Le message de l'Islam (publié par le Ministère de l'orientation islamique à Téhéran), mai-juin 1983, p. 21-23. Le développement ultérieur est extrait ou inspiré de cet article. Cette dichotomisation ayant ses propres subdivisions est, à notre avis, plus subtile et opérationnelle que celles de Dâr al-Islam vs. Dâr al-Harb ou Dâr al-Sulh vs. Dâr al-Movâde'a mentionnées par Farhang Rajaee, Islamic Values and World View, Khomeyni on Iran the State and International Politics (American values projected abroad : vol. XIII), Londres et New York, University Press of America, 1983, p. 78-80. L'auteur s'appuie surtout sur les écrits de Majid Khadduri.

- (2) Une étude - certes partielle - effectuée sur les slogans muraux à Téhéran corrobore cette "relative discrétion" à l'égard de l'URSS, qui est suceptible d'être étendue à la société. Il s'agit d'un relevé photographique effectué par des chercheurs iraniens entre décembre 1978 et mars 1979 de slogans muraux, reflétant sans doute des sensibilités politiques diverses, sur 603 inscriptions murales, on trouve 153 références à l'étranger. Quatorze slogans seulement concernent directement l'Union soviétique (contre 31 pour les Etats-Unis) et ils ne sont pas tous négatifs. Cf. Nouchine Yavari-D'Hellencourt, "De l'ambiguïté du discours identitaire : L'étranger dans les slogans révolutionnaires en Iran", multigr., p. 6.

- (3) Voir par exemple le discours du ministre iranien des affaires étrangères à l'ONU, Qods, n°4, décembre 1983, p. 10.

- (4) Nous suivons ici la différenciation exposée dans l'important ouvrage de Cheryl Benard et Zalmay Khalidzad, "The Government of God", Iran's Islamic Republic, New York, Columbia University Press, 1984, p. 30-34, 89-95, 104-111.

- (5) Mavazihi-ma, Téhéran - s.d., p. 34, cité par C. Benard et Z. Khalilzad, op. cit., p. 118.

- (6) Mohammed-Reza Djalili, "D'un Iran à l'autre : de la politique étrangère du Chah à celle de Khomeyni", L'Afrique et l'Asie modernes (140), printemps 1984, p. 30.

- (7) C. Benard et Z. Khalilzad, op. cit., p. 143-144. Voir aussi R.K. Ramazani, "Khumayni's Islam in Iran's Foreign Policy" in Adeed Dawisha (ed), Islam in Foreign Policy, Cambridge, Cambridge University Press, p. 15.
- (8) Benard et Khalilzad, op. cit., p. 144 qui citent National voice of Iran (diffusée de Bakou), "The Mask of US - Made association must be ripped off", FBIS, South Asia, 18 mai 1982, 82-096.
- (9) Cf. les déclarations de Mohammed Ahmadi, membre du comité central du Toudeh au "Monde" (22 avril 1983) Ahmadi qualifie les Hojjati(s) d'"anticommunistes".
- (10) Cf. Aryed Y. Yodfat, The Soviet Union and Revolutionary Iran, Londres, & Camberra, Croom Helm, New York, St Martin's Press, 1984, p. 141. et Jean Gueyras, "Iran : défis et défaillances", Le Monde 30 avril 1982.
- (11) André Mabon, "Iran : un régime au bord du vide", Le Monde diplomatique, juillet 1983 qui cite A. Abol-Hassani Monzer, Shahid Motahhari efshagar-e towte'e, Qom, Editions islamiques liées au Centre d'études théologiques, 1983, p. 177 sq.
- (12) Nous suivons ici la conceptualisation de J. Leca et Z. Laïdi in Z. Laïdi (sous la direction de), L'URSS vue du Tiers-Monde, Paris, Karthala, 1984, p. 9-49.
- (13) Le terme est utilisé par l'imam Khomeyni. Voir "Message de l'Imam Khomeyni à la veille de la fête du "Ghorban", Sorouche, n°5, octobre 1982, p. 37.
- (14) Préface de P. Vieille in Abol-Hassan Banisadr, Quelle révolution pour l'Iran ?, Paris, Fayolle, 1980, p. 19.
- (15) B. Lewis constate qu'à une exception près, on ne connaît aucune histoire de l'Europe occidentale écrite en persan avant la seconde moitié du XIXe siècle. Comment l'Islam a découvert l'Europe, Paris, La Découverte, 1984, p. 294.
- (16) Ibid., p. 57.
- (17) F. Rajaei, op. cit., p. 77.
- (18) Cf. à ce propos Adeed Dawisha, "Islam in Foreign Policy : some methodological issues", in A. Dawisha (ed.), Islam in Foreign Policy, op. cit., p. 1-8.

- (19) Islam and Revolution : Writings and Declarations of Imam Khomeyni, traduit et annoté par H. Algar, Berkeley, Mizan Press, 1981, p. 181, cité par Benard et Khalilzad, op. cit., p. 151.
- (20) N. Yavari d'Hellencourt, loc. cité, p. 12.
- (21) Abou Sahed, "Islam, liberté et marxisme", Le message de l'Islam, mai-juin 1983, p. 24-26.
- (22) A. Y. Yodfat, op. cit., p. 68.
- (23) F. Halliday, "Current soviet Policy and the Middle East : A Report", Merip Report, n°111, janvier 1983, cité par A. Mabon, "La révolution islamique iranienne dans le jeu des affrontements régionaux. Un foyer de contagion sous l'oeil vigilant des grandes puissances", Le Monde diplomatique, avril 1984.
- (24) Cf. Shahram Chubin, "The Soviet Union and Iran", Foreign Affairs, printemps 1983, p. 931.
- (25) Hassan Fathi, "L'impasse où est coincée l'Union soviétique en Afghanistan", Le Message de l'Islam, janvier-février 1984, p. 20-23.
- (26) Idem.
- (27) Qods, n°4, décembre 1983, p. 6. Auteur anonyme.
- (28) Cf. A.Y. Yodfat, op. cit., p. 71.
- (29) Michael Barry, Le royaume de l'insolence. La résistance afghane du Grand Moghol à l'invasion soviétique, Paris, Flammarion, 1984, p. 192.
- (30) Discours du ministre iranien des affaires étrangères à l'ONU, Qods, n°4.
- (31) Cf. Jean Gueyras, "L'Iran en mal de normalisation", Le Monde, 2 juin 1983.
- (32) Élisabeth Picard, "L'URSS vue par les Ba'athistes d'Iraq et de Syrie : Allié ou menace ?", in L'URSS vue du Tiers-Monde, op. cit., p. 90.
- (33) Idem.
- (34) Voir déjà en 1981, la reproduction du texte de l'entrevue du premier ministre Rajai avec l'ambassadeur soviétique en Iran : Iktibas (Istanbul) 15 mars 1981 qui cite Ettela'at (Téhéran) 15 février 1981. Rajai reproche aux soviétiques de ne pas dénoncer l'attaque irakienne contre l'Iran.

- (35) Le volume des échanges entre les deux pays a atteint le chiffre de 800 millions de roubles (plus d'un milliard de dollars) en 1981, alors qu'il était de 671 millions de roubles en 1978. A.Y. Yodfat op. cit. p. 101 qui cite Izvestia.
- (36) Cf. R. Ramazani, art. cité, p. 30 et A.Y. Yodfat, op. cit., p. 101.
- (37) Il était de l'ordre d'un million de tonnes en 1978 et de 3,4 millions de tonnes en 1981 (A.Y. Yodfat, op. cit., p. 101) ce qui représenterait un tiers des importations iraniennes. A.Y. Yodfat, op. cit., p. 131 qui cite ^{cf.} Moscou radio in Persian to Iran, 28 avril 1983 in FBIS, USSR, 3 mai 1983.
- (38) Cf. A. Mabon, "Un foyer de contagion...", art. cité.
- (39) Voir International Herald Tribune du 4 avril 1984 qui s'appuie sur une étude de Stockholm International Peace Research institute.
- (40) Cf. Ahmad Faroughy, "La guerre ouverte succède au conflit de tendances au sein du mouvement islamique iranien", Le Monde diplomatique, août 1981.
- (41) Kazem Radjavi, La révolution iranienne et les Moudjahedines, Paris, Editions Anthropos, 1983, p. 135-136. L'auteur est le frère de Massoud Radjavi et son livre est une apologie des positions des Mojahedin.
- (42) Cf. A.Y. Yodfat, op. cit., p. 117.
- (43) Ibid, p. 116.
- (44) Bani Sadr, op. cit., p. 333.
- (45) Cf. "L'Iran : du khomeinisme au communisme ?" Entretien avec Chapour Bakhtiar, Politique internationale, n°8, été 1980, p. 125-134.
- (46) Houchang Nahavandi, "Iran : soviétisation ou libération ?", Politique internationale (19), printemps 1983, p. 82. L'auteur est un ancien ministre sous le règne du Chah.
- (47) Voir les déclarations de M. Ahmadi, membre du comité central du parti au "Monde", 22 avril 1983.
- (48) Le journal du parti, Mardom était diffusé à 60 000 exemplaires, après la révolution, voir A.Y. Yodfat, op. cit., p. 122.
- (49) Cf. M. Kotobi, D. Simon, F. Chasseré, L. Bessis, "Le Parti Toudéh d'Iran", in M. Kotobi (sous la direction de), Iran, une première République, Paris, Collection Etudes et recherches de l'Institut supérieur de Gestion, 1983, p. 34.

- (50) Nahavandi, art. cité, p. 83.
- (51) N. Kianouri, "La révolution iranienne : ses amis et ses ennemis", La nouvelle revue internationale, n° 279, novembre 1981, p. 138-139.
- (52) Voir A.Y. Yodfat, op. cit., p. 85.
- (53) "Discours de l'Imam à l'occasion de la journée du 15 Chaaban 1403 (28 mai 1983)". Le message de l'Islam, n°16, juillet-août 1983, p. 8.
- (54) Cf. Jean Gueyras, "L'Iran en mal de ...", art. cité.
- (55) Pour les "aveux" télévisés de N. Kianouri, secrétaire général du parti voir Le message de l'Islam, n° 16, juillet-août 1983, p. 21-24 et Sorouche, n°12, mai 1983, p. 18-20 ; d'Ehsan Tabari, Le message de l'Islam, juillet-août 1983, p. 56-61 et septembre-octobre 1983, p. 51-58 ; d'Etémad Zadeh (Beh'âzine), du Bureau politique du parti, Sorouche, n° 12, mai 1983, p. 14-17 ; de cinq autres membres du Comité central, Sorouche, n° 13, juin 1983, p. 12-16.
- (56) "Editorial", Sorouche, n°12, mai 1983, p. 3 et divers "aveux".
- (57) Le message de l'Islam, septembre-octobre 1984.
- (58) M. Barry, op. cit., p. 248. voir dans le même sens D. Shayegan in Le Nouvel observateur, 25 septembre 1982, p. 93, qui évoque la "sous-vulgate marxiste", la "culture hybride".
- (59) Voir "The situation in Iranian Kurdistan", Kurdistan news and comments, n°5, mars 1981, p. 2011.
- (60) "Essai d'analyse de la contestation fondamentaliste et marxiste dans plusieurs pays islamiques" in B. Badie, C. Coulon et al, Contestations en pays islamiques, Paris, CHEAM, 1984, p. 16.
- (61) Cf. C. Benard et Z. Khalilzad (op. cit. p. 132) qui citent E. Franz, Minderheiten in Iran, Hamburg, German Orient Institute, Middle East Documentation, 1981, p. 23.
- (62) A.Y. Yodfat, op. cit., p. 130.
- (63) Benard et Khalilzad, op. cit., p. 135.
- (64) Ibid., p. 137.

THE SOVIET UNION AND THE HORN OF AFRICA

Christopher Clapham, University of Lancaster.

Workshop on "The Soviet Union and the Third World",
ECPR Barcelona Joint Sessions, March 1985.

Introduction

The starting point for any study of the Soviet Union and the Third World must, in my view, be the enormous difficulty which the Soviet Union has in establishing any stable structure of relationships with third world states. The reasons for this difficulty will be familiar enough to participants in this workshop, but they provide such a convenient introduction to the Soviet role in the Horn of Africa that they can bear repetition here. At a social and political level, they derive from the tenacity - in much of the third world, and certainly in Africa - of the linkages between newly independent states and their former colonial metropolises. Anti-colonialism did not provide the natural alliance between the socialist bloc and the Afro-Asian states that was once expected. On the contrary, once the nationalist elites' key goal of independence was realised, longstanding ties of language, culture and elite behaviour with the metropolises were reasserted. Formal diplomatic relations with the Soviet bloc were normally established, but ongoing post-colonial links prevented any very close connection. The exceptions to this generalisation occurred in those areas where decolonisation was not voluntarily conceded - the case especially in Southern Africa and Indochina - or where post-colonial linkages were in any event comparatively weak. It is this second criterion that applies to North-East Africa. Ethiopia, the sole indigenous black African state to retain its independence from the pre-colonial era, had no colonial metropole. The Somali Republic, created by the merger at independence in 1960 of the former British and Italian Somalilands, had in a sense two - a fact which both diluted the post-colonial link, and indicated its displacement by an indigenous Somali conception of national identity, based on the unity of the Somali people rather than the inherited colonial boundaries. Sudan, too, had in a sense a double colonial identity - in this case British and Egyptian - while Egypt and Libya also in different ways had attenuated post-colonial relationships. This is simply to say that North-East Africa is a region potentially open to Soviet involvement, provided other factors encourage it.

At an economic level, the Soviet Union has suffered badly from its inability to provide either a market for third world products, or a source of supply for exports to the third world. In part, this is simply the economic aspect of the

The Soviet Union and the Horn of Africa

lack of a post-colonial relationship, but it also derives from domestic underproduction of consumer goods and food (a particularly sensitive issue in the famine-devasted Horn) and from a shortage of foreign exchange which inhibits the purchase of any but essential commodities from outside the CMEA. This economic weakness is however partly offset by the one product important to many third world states which the Soviet Union heavily overproduces : armaments. The superiority of Soviet over Western weaponry for third world use derives partly from its comparative ruggedness and unsophistication (it tends to be labour-intensive, designed for mass armies manned by comparatively ill-educated troops, whereas Western armies compensate for their numerical inferiority by developing sophisticated weapons that call for highly trained troops and delicate maintenance), and partly from speed of supply. Soviet weapons can usually be supplied from stock, whereas Western ones often have to be manufactured to order. In the 1960s, for example, there was a lag of about five years between Ethiopian orders of American military equipment and its actual delivery; in mid-1977, the Soviet Union was able to re-equip the entire Ethiopian armed forces, at a level vastly exceeding that of previous American supplies, within a matter of weeks.

It is therefore not surprising that arms supply proves a key ingredient in Soviet relations with the third world, and has been an important feature of Soviet relations with the Middle East and South-East Asia, as well as in the Horn. Arms supply has obvious advantages as a mechanism for extending diplomatic influence. Much more than other trade, it comes under the direct political control of supplier governments, and can be boosted or cut off in response to political needs. Recipient governments, when they need arms, are likely to need them very badly, and will often be unable to gain them from other sources, as a result of existing international alignments. In situations where Western states are effectively committed to one side in an international conflict, Soviet supplies to the other side provide a ready source of influence in what is inherently an unstable situation, and may well be - as in the Middle East and North-East Africa - an area of global strategic importance.

The problem, for the Soviet Union, is that alliances of this kind are liable to be highly unstable. If the conflict is settled, and the need for arms thereby reduced, the basis for the Soviet relationship will disappear with it. This outcome is most clearly demonstrated by the irrelevance, after the Nigerian Civil War (1967-1970), of the alliance with the USSR which the Federal Government had built up during it. In both Egypt under Sadat and Sudan under Nimeiri, the ending of the Soviet alliance was accompanied by (and in some measure required) a resort to diplomacy rather than force to settle the conflict with Israel and the war in Southern Sudan. Further, the alliance commits the USSR to one side or the other in a local conflict in which it may well have no inherent interest; and since the Soviet Union is seeking to break into an area in which the Western powers are already well-established, it may well find itself - as in Somalia - supporting one side just because the West supports the other.

The Soviet Union and the Horn of Africa

Equally, the relationship is highly vulnerable to political developments within the third world state. Sometimes, as in Ghana in 1966, the Soviet-supported leader may be overthrown, in which case the new regime will be likely to take an anti-Soviet stance. More insidiously, the unequal relationship between the Soviet patron and the third world client is in itself an inherent source of strains and resentments, as the USSR seeks to gain some return on the investment it has made, while the third world ruler seeks to maintain his own freedom of action. In particular, any Soviet attempt to stabilise the relationship by seeking to maintain a compliant local regime is likely to raise intense suspicions over illicit involvement in domestic politics. Such involvement led directly to the expulsion of the Russians from Sudan in 1971, and was likewise implicit in their expulsion from Egypt.

The key requirement of Soviet policy is thus to convert temporary alliances of convenience into stable relationships built on a congruence of interests and perceptions, which can serve as an equivalent to the economic and post-colonial connections which other third world states have with the West.

It is at this point that the first concern of this workshop - for the relationships between Soviet objectives and third world response - must in my view become intimately connected with its second concern - for the internalisation of the Soviet model within third world states themselves. This calls for an alliance not just with any particular leader or regime, but with the ruling strata as a whole. At a minimum, it requires a Marxist-Leninist party, entrenched within the system of government rather than merely appended to it; and it also requires a Soviet-style structure of economic management and control, which for assured stability may also call for incorporation within the CMEA (Comecon), or at least a close trading relationship with the Soviet bloc. There is ample evidence that neither nationalist movements nor military regimes, no matter how radical or indeed Marxist-Leninist these may claim to be, can serve the purpose.

North-East Africa illustrates this point very clearly. It is an area of high strategic importance, within reach of Soviet territory and adjoining the strategic seaways of the Red Sea, Gulf of Aden, and North-East Indian Ocean. It has, as we have seen, only weak post-colonial linkages. It has an exceptionally high level of regional conflict, expressed in the Arab-Israeli conflict, the Ethio-Somali dispute, and major secessionist wars in both Ethiopia and Sudan. And for reasons partly connected with this, it has had a remarkably high incidence of radical socialist and nationalist military regimes, with (initially at least) a strong anti-imperialist ethos and readiness to look for support to the USSR. All five of the major states in the region - Libya, Egypt, Sudan, Ethiopia and the Somali Republic - are currently governed by such a regime or (in Egypt) its lineal successor. Yet the Soviet relationship survives in only two of these states, Libya and Ethiopia, and has in the others been rejected in conditions of intense anti-Soviet hostility. In Egypt and Sudan, the rejection of the Soviet alliance may broadly be ascribed to a combination of factors involving the insecurity

The Soviet Union and the Horn of Africa

of the local leader, resentment at Soviet intrusion in domestic politics, and a decision to settle with the regime's main military opponent, and to opt instead for a strategy of domestic development in which the need for Western money would replace that for Soviet arms. In the Somali case, the rupture came largely from the Soviet side. While the Soviet relationship with Libya remains, it is hard to imagine that the Russians look on it with any expectation of permanence. It is the classic case of an alliance with a single leader, himself by no means committed to Soviet-style Marxism-Leninism, which survives because of its convenience to each partner: from the Soviet side, to gain an ally in a critical strategic area in which their influence has generally been on the wane; from Gaddafi's, to provide military and diplomatic support in the face of the hostility of his principal neighbour, Egypt, and of the United States.

In Ethiopia, by contrast, and also though to a lesser extent in the Somali Republic, serious efforts have been made to construct a permanent alliance with the Soviet Union, based on shared perceptions, political structures, and strategies of economic development, rather than on a short-term alliance of convenience; this has been legitimated in each case by an explicitly Marxist-Leninist ideology, and organised through a vanguard party. The Somali alliance has nonetheless failed, while the Ethiopian one is poised at a very delicate point, not least as a result of the current famine. Ethiopia, in my view, still falls a long way short of the process of "satellitisation" evident in Cuba and perhaps Vietnam. As examples of Soviet alliance-building in the third world, Ethiopia and the Somali Republic are nonetheless two cases of particular interest.

The Somali Republic

The Somali alliance with the Soviet Union was, in origin, entirely one of military convenience. The Somali dynamic of nationhood, derived as already noted from the ethnic identity of the Somali people rather than from the inherited boundaries of the former colonial territory, carries with it the goal of incorporating all people of Somali ethnic origin within a single Somali state. It is a goal shared by all Somali governments since independence, and so far as one can judge by the great majority of Somali people, though Somali national sentiment is in some degree offset both by internal rivalries between Somali clans, and for Somalis living outside the Republic by linkages to alternative state centres. This goal means that the Somali Republic presents a serious and longstanding threat to the territorial integrity, as they see it, of its three neighbours, Ethiopia, Kenya and Djibouti. The Somali-inhabited area accounts for some 33% of Kenya's national territory, 20% of Ethiopia's, and all of the economically significant part of Djibouti. It is however a threat that could be realised only if the Republic were able to create an army vastly greater than that required by its own very limited internal security needs, the more so since its estimated population of 4.4 million in 1981 is slight in

The Soviet Union and the Horn of Africa

comparison with the estimated 32 million of Ethiopia and 17.4 million of Kenya.(1) All three of these neighbours, moreover, came under the military protection of powerful Western allies.

Ethiopia was the principal recipient anywhere in black Africa of American military aid, and had an army trained since 1954 by American instructors. Kenya was a British colony which remained closely aligned with the United Kingdom after independence in 1963, while Djibouti remained a French colony right up to 1977, and still has a French military presence. None of these states, or indeed any others in the Western alliance, were prepared to help in creating a large Somali army whose only *raison d'être* could be to attack their own African allies. As a result, the Somalis sought Soviet military aid to build up an army which by 1969 had reached some 18,000 men.(2)

Despite this Soviet connection, the Somali Republic remained until 1969 one of the few African states with a reasonably liberal and democratic domestic political system. It is still the only black African country in which the head of state has ever been ousted by peaceful and constitutional means. This changed with the coup d'état of 1969. The army which then came to power under General Mohammed Siyad Barre differed from other post-colonial African militaries in two main ways. Firstly it embodied, even more than other Somali institutions, the determination to achieve the national mission for which it had been created in the first place. Secondly, it had especially close links with the Soviet Union. It has been plausibly argued that the 1969 coup was achieved with Soviet complicity,(3) though equally it must be said that the domestic political conditions leading to it were similar to those that have produced coups in other parts of Africa. And even though the military takeover - in contrast to Ethiopia five years later - marked a coup rather than a revolution, it resulted in a regime more determinedly radical than most military governments in post-colonial Africa. Its announcement in 1971 of adherence to Soviet-style Marxism-Leninism was not only a ploy to attract a higher level of Soviet military support, though that was certainly one element in it. It was also intended as a guide to tackling the chronic problems of Somali economic development - sharply emphasised by the fact that the Republic combined one of the lowest growth rates in the world with one of the highest per capita receipts of foreign development aid.(4) How much it could actually achieve was another question: the Somali economy was based on nomadic herding; there was virtually no industry or even mineral extraction, and very little prospect of creating any; and the country's export trade, such as it was, depended heavily on markets in Western Europe and the Gulf. In practice, the most important aspect of Somali socialism was the literacy campaign, which produced a claimed increase in adult literacy from 2% to 60% over two years, and was converted into a drought rehabilitation programme following the disastrous drought of 1974-75.

Although the Somali Republic must in many ways have seemed an unlikely candidate for Africa's first scientific socialist state, the attempt to create such a state was not entirely fraudulent. A Somali Revolutionary Socialist Party was

The Soviet Union and the Horn of Africa

founded in 1976, and although the new politburo was merely the former military ruling council in cosmetically civilianised form, its lower reaches, and especially its youth wing, did seek to mobilise a new generation of Somalis into a new form of political organisation. The economy remained in practice mixed - the nomadic subsistence economy is in any event scarcely open to collectivisation in the sense required by state socialist economic organisation - but the few substantial foreign enterprises were nationalised, and the resettlement schemes required by drought rehabilitation were set up on a collective basis. State farms, some of them employing prison labour, were established to grow cash crops for export.(5)

Nonetheless, the military connection between the Soviet Union and the Somali Republic - and with it, implicitly at any rate, the Soviet Union's commitment to Somali military objectives - remained the dominant element. Arms imports to the Republic, almost entirely of Soviet and Warsaw Pact origin, started to increase sharply from 1972 onwards, reaching a crescendo in the period 1974-76, when the outbreak of the revolution in Ethiopia and the apparent collapse of Ethiopian central government seemed to turn Somali unification from a long-term aspiration into an immediately realisable goal. During this period - one of drought and famine throughout the region - arms imports amounted to more than the total value of all Somali exports, and to more than twice the value of arms imports by her two potential adversary states, Ethiopia and Kenya, combined.(6)

Quite why the Soviet Union permitted this level of armament to a small state with an aggressive foreign policy in a highly unstable area remains, in a sense, the key problem of Soviet policy in the Horn - the more so since when the Somalis used these weapons for the only purpose for which they could ever have been intended, to attack Ethiopia, the USSR changed sides and armed the Ethiopians. The only advantages accruing to the Soviet Union from the Somali alliance were strategic ones, most evidently the naval facilities (whether or not one calls them a "base") at Berbera on the Gulf of Aden, and the long-range aerial reconnaissance facilities from the Soviet-built airfield at Kismayu near the Kenya frontier. I have never heard it suggested that the Somalis were able to exact their arms imports from the Russians as the price of these facilities, which they could certainly have 'bought' much more cheaply - though the fact that the Soviet Union was prepared to provide so much military aid evidently gave the Somalis a greatly exaggerated impression of their own international bargaining power, and encouraged them to suppose that they could get equivalent supplies from the United States as a reward for changing sides. At all events, the overwhelmingly military nature of the Soviet-Somali relationship helps to explain why Somali socialism survived only in a very attenuated form after 1977. In principle, the Somali Revolutionary Socialist Party still exists and indeed runs the Somali state. In practice, the Republic has been brought both militarily and economically within the aegis of the West, and in particular of the principal regional conservative power, Saudi Arabia.

The Soviet Union and the Horn of Africa

Ethiopia and the USSR : Origins of the Relationship

Ethiopia, by contrast, presents a much more complex picture, and shows every sign of developing into one of the classic cases of the Soviet-third world relationship. The origins of the relationship go back to Tsarist times, and to the natural affinities between two Orthodox Christian empires. Haile-Selassie revived the connection with the Soviet regime, paid a state visit to Moscow in 1959, and sought to give the Russians enough of a stake in Ethiopia to inhibit Soviet support for oppositional or secessionist movements. This never threatened Ethiopia's much closer relationship with the United States - Somalia's connections with the USSR soon ensured that - but relations remained on the whole correct. The relationship with which we are concerned here is however a post-revolutionary one, and this is important in several ways. First, Ethiopia has - unlike the great majority of third world states - undergone a genuine revolutionary experience, which started in the cities in 1974, and spread to the countryside with the abolition of private land ownership in 1975. The military regime, led since early 1977 by Mengistu Haile-Maryam, gained power as the result of a revolutionary ferment which the old imperial government had unavailingly sought to contain, and not through a simple military coup d'etat. Secondly, therefore, the revolutionary government established itself over its first three years quite independently of Soviet support. The Russians were at this time, as we have seen, becoming increasingly committed to the Somalis. The initial Ethiopian orientation was indeed much more towards the Chinese, in part because the Soviet Union was already committed, but quite as much because the student Marxist ideologues on whom the new military government relied fairly heavily in those early years, were much more attracted towards a Chinese model of socialism. It seemed to offer, especially, solutions to the problems of Ethiopian agriculture which the Soviet model was all too obviously ill-equipped to handle. The death of Chairman Mao in September 1976 was marked by fulsome obituaries in the Ethiopian official press. Thirdly, however, when the Ethio-Soviet alliance was formed in 1977, it appeared to offer much more to the Russians than a simple exchange of armaments for diplomatic support. Far more than in any other African state, it seemed to offer the promise of a permanent connection based on shared revolutionary circumstances.

The origins of the alliance were nonetheless overwhelmingly military. There is no need here to go into the tangled and extremely violent politics of the early years of the revolution; but by early 1977 the ruling military council (generally known by its Amharic name, the Derg) faced desperate problems in controlling the national territory. The most immediate were in the northern region of Eritrea, where the guerilla liberation movements, held in check though never defeated in Haile-Selassie's time, had profited from the slackening of central government to extend their control over almost the entire region. The regime faced other armed opposition movements, especially in Tigre province, and the

The Soviet Union and the Horn of Africa

dangers posed by Somali rearmament were all too obvious. The revolution had not however immediately led to the end of the American alliance; indeed, U.S. arms shipments to Ethiopia increased in 1975 to three times, and in 1976 to five times, their level in the last five years of Haile-Selassie's reign.(7) Even though they came nowhere near the level of Soviet supplies to Somalia, they included sophisticated weapons, such as air defence radar, which proved invaluable in the early months of the 1977 war. Nevertheless, the new Ethiopian regime was anxious to reduce its dependence on a state which had enjoyed very close relations with its predecessor, and resented American attempts to use arms supplies to bring pressure to bear on its domestic policies - especially its militarily disastrous attempts to regain control of Eritrea by mass attacks using ill-trained peasant militias. U.S. economic interests in Ethiopia were trivial, and only affected American policy in that Ethiopian refusal to pay compensation for nationalised assets automatically triggered Congressional constraints on the economic aid programme. For the incoming Carter administration, however, Ethiopia provided an obvious proving ground for the new President's concern for human rights, and military aid was suspended on these grounds in February 1977. Two months before this, Ethiopia had already signed her first aid agreement with the USSR - a \$100 million deal involving largely outdated equipment. A month later, in March 1977, Fidel Castro visited the region in an attempt to promote a peace package acceptable to both Ethiopians and Somalis. No such compromise was possible, and the evident presentation of the final version in a form acceptable to the Ethiopians placed the onus of rejecting it on the Somalis. In April 1977 the Derg expelled the U.S. military mission in Addis Ababa, and in May Mengistu Haile-Mariam visited Moscow to sign a much larger military aid deal. War broke out in July, prompting further Soviet support for Ethiopia, though it was not until November 1977 that Somalia formally broke with the USSR, abrogating the 1974 Friendship Treaty and expelling Soviet advisers. By then, the Soviet commitment to Ethiopia was so overwhelming that Somalia's only hope lay in trying to do a deal with the West.

The shift in alliances in the Horn has understandably prompted an enormous amount of discussion, and generated a corresponding variety of views.(8) For broadly pro-Soviet writers such as Halliday and Steele, the Russians sought alliances with two neighbouring socialist states which, like Greece and Turkey within NATO, were regrettably at loggerheads with one another.(9) The Russians, on this view, punctiliously refused to endorse Somali claims on the Ogaden, did their utmost to reconcile the two sides through the Castro initiative, and when this failed as a result of Somali intransigence were left with no option but to support the Ethiopians. Some versions suggest that the Somali attack in July 1977 was fomented by covert promises of US support, designed to destabilise a now 'communist' Ethiopia, and encouraged by President Carter's characteristically vacuous remark that "we want Somalia to be our friend".(10) The key evidence that such accounts ignore is, as already noted, the level of Soviet arms supply to the Somalis in the period

The Soviet Union and the Horn of Africa

immediately following the Ethiopian revolution. I find it impossible to reconcile this with a Soviet policy of seeking to keep the peace between the two sides, and regardless of the lack of any formal endorsement of Somali claims on the Ogaden (which for diplomatic reasons would in any event have been highly unlikely), it must have been taken by the Somalis as constituting an effective acceptance of their foreign policy goals. And while Carter's faux pas may well have given the Somalis optimistically exaggerated expectations of American assistance, there is little to suggest that they took these seriously until the failure of the Soviet alliance left them with no alternative. President Siyad paid a fruitless visit to Moscow in August 1977, a month after open war had broken out, but took no decisive anti-Soviet action until November. The Ethiopians had declared their allegiance as early as April, when they expelled the US military mission; had the Somalis really been bent on an American alliance, they would scarcely have waited another seven months before expelling the Russians.

A 'realist' perspective presents the Russians as facing a choice between two alternative clients in the Horn, and as choosing on eminently rational military and diplomatic grounds to support the Ethiopians. Militarily, Ethiopia with seven times the Somali population was always likely to prevail once the immediate crisis of national unity had been surmounted. The Somali problem was that no matter how successful they were in the early stages of the conflict, sooner or later they would have to stand on the defensive against Ethiopian counterattack. Such an attack might take months to launch or years, but short of a complete collapse of the Ethiopian state, the chance that the Somalis would be able to enjoy in peace the territory over which they had gained control was always very slight indeed. As in the Nigerian civil war some ten years earlier, the Russians could join in on what always looked likely to be the winning side. As in Nigeria, too, they committed themselves to the key principle of intervention on the side of an existing government, seeking to maintain existing boundaries, in keeping with the ground rules of the African state system laid down by the Organisation of African Unity. Soviet support for Somalia was in these terms always something of an embarrassment, derived from the days when the Russians had had to look for their African allies wherever they could find them, and implicitly committing them to a threat to the continental status quo. Ethiopia by contrast was the headquarters state of the OAU, and regardless of the political complexion of its government shared with other African states an intense concern for the maintenance of the national territory. The disadvantages to the USSR in changing sides were firstly the loss of 'credibility' involved in abandoning their oldest and most faithful ally on the continent at its moment of greatest need, and secondly the loss of port and aerial reconnaissance facilities conveniently located in the north-west Indian Ocean. The first of these was counterbalanced by the role of Ethiopia as a revolutionary socialist state worthy of Soviet support, the second by the possibility of gaining alternative facilities in Ethiopia or South Yemen.

The Soviet Union and the Horn of Africa

From a realist perspective, the Soviet arms shipments to Somalia might be regarded either as an investment which seemed reasonable in the light of Ethiopia's apparent collapse after 1974, but which could be rapidly written off once the balance of advantage changed, or else - more cynically but scarcely less plausibly - as a means by which the Russians could manoeuvre themselves into a dominant position within Ethiopia.

On this scenario, the USSR would encourage a Somali attack on Ethiopia which - given the ideological development of the Derg after 1974 and American reluctance to match Soviet arms supplies to the area even during Haile-Selassie's time - the Ethiopians could only meet by looking in turn for Soviet support. I have likewise heard it suggested in Ethiopia that the Castro initiative of March 1977 was, far from being a genuine attempt to achieve a negotiated settlement, actually orchestrated by the Ethiopians in order to facilitate a Soviet switch of alliances by presenting the Somalis with a proposal which they would have to refuse. To what extent these hypotheses are true, to what extent ex post facto rationalisations of events, is impossible to say; but both Russia and Ethiopia partake of the legacy of Byzantium, and such conspiratorial accounts are readily believed. At the other extreme, some observers ascribe Soviet policy in the period 1974-77 to simple miscalculation: to a belief that they could support Ethiopia without seriously alienating Somalia, born either of an overestimation of the strength of socialist solidarity as against local nationalism, or else of a belief that the Somalis were by then so dependent on the Soviet alliance that they would accept that it was very much against their interests to challenge it.

One element often discounted in 'realist' analyses of Soviet foreign policy is the role of ideology. In some ways it may seem that it can readily be discounted here: all of the principal actors in the Horn claimed to be Marxist-Leninist or 'scientific socialist'; and if the Ethiopians could claim to be more genuinely revolutionary than the Somalis, they still fell short of the Eritrean liberation movements, which were likewise abandoned when the Russians turned to Ethiopia, and which had previously been supported tacitly by the Soviet Union and more directly by Cuba. In a sense, this is true enough; but if 'ideology' is related not just to Marxism-Leninism but to a more specifically Soviet perception of national development, then Ethiopia may be seen to have affinities with the Soviet Union which might strengthen its reliability as a long-term ally. This in turn relates both to the general Soviet problem, noted in the introduction to this paper, of establishing linkages between the USSR and third world states on the basis of anything more than immediate military convenience, and to the relevance of the Soviet model of development to the third world.

The common legacy of Russia and Ethiopia as Christian Orthodox monarchies has often been noted; it formed the basis for the establishment of relations between them a century ago, and provided links which present-day Soviet commentators readily draw on to give historical depth to the relationship.(11) It may also help to give Soviet policy-makers a sense that Ethiopia is not quite such uncharted territory as the rest of

The Soviet Union and the Horn of Africa

Black Africa. Other parallels may be more important. One is the land question. Ethiopia is, like Russia in 1917, an overwhelmingly agrarian country, in which one of the key problems of consolidation for an urban revolutionary elite was the destruction of the existing relations of production in the countryside, and the incorporation of the peasantry into the new socialist state structure. The abolition of private landowning at a very early stage of the Ethiopian revolution remains the regime's most dramatic revolutionary act, and has left it with problems and possibilities analogous to those faced at a similar stage by its Soviet predecessors. A second is that Russia is, like Ethiopia, a multiethnic state, which has been established in its present form through the progressive expansion of control by a 'core' ethnic community, be it Great Russian or Amhara, over peripheral peoples. In the aftermath of revolution, which serves to mobilise regional no less than central political identities, this raises in acute form the problem of 'nationalities' - a word which has now been absorbed into Ethiopian usage. The nationalities problem was likewise fomented, after both Russian and Ethiopian revolutions, by external powers which could in each case readily be regarded as using civil war to overthrow the revolution: the colours 'red' and 'white' were quickly taken over in Ethiopia to distinguish the Derg from opponents who, regardless of their adherence to some form of Marxist socialism, were all classed together as 'reactionaries'. The tangled politics of the urban revolutionary intelligentsia, with its manifold factions and divisions, may likewise have struck a responsive chord in the Soviet experience, together with the violent aftermath of revolution which led to the ultimate establishment of central control by an unchallenged national leader. Such comparisons are of course in many ways limited and simplistic. What I am suggesting is not that they are in any sense 'true', but rather that in Ethiopia, Soviet policy-makers could see a cluster of factors which were readily comprehensible in terms of their own experience, and which could serve to strengthen the impression that this was a revolution which, with Soviet guidance and protection, might be expected to develop along a Soviet path. To what extent this perception did in fact shape the Soviet decision to intervene must be a matter for speculation. Certainly the highest levels of the Soviet leadership were aware of many of the parallels I have mentioned, (12) though against this must be set a rooted Soviet tendency to see their own revolution as having a special status, to which it would almost be lese-majeste to compare revolutions elsewhere, and in addition a deep suspicion of the military as revolutionary agents. In any event, a perception of similarity clearly underlies the consolidation of the Ethiopian revolution, and the attempt to implement a Soviet model of development.

Ethiopia : The Soviet Model of Development

It is difficult for an author with very limited knowledge of the Soviet Union, or indeed of Communist political systems as a whole, to say what the Soviet model of development is. I can only indicate what, from an Ethiopian perspective, it is taken to be. Politically, such a model may be taken to imply the subordination of government to a Marxist-Leninist vanguard party, hierarchically organised and run by a cadre of trained, permanent and ideologically dedicated party activists. In the Ethiopian context, it may also involve an attempt to reconcile central control with a limited degree of local autonomy for ethnic or regional groups in a manner analogous to the Soviet nationalities policy. Economically, it may be taken to imply a high level of state control through a central planning agency, involving the co-operativisation or collectivisation of agriculture, and possibly an emphasis on heavy industry. Equally or perhaps still more important, it may involve the linking of the domestic to the socialist bloc economies through the CMEA (Comecon). It must be said straight away that such a model has only very partially been implemented in Ethiopia, and that the extent to which it is even intended to be implemented is open to question; but both in the ways in which it has been implemented, and those in which it has not, it throws a good deal of light on the Soviet-Ethiopian relationship.

The Party

The key institution of any Soviet development model must be the Party, and the way in which the Ethiopian revolution most evidently failed to come up to Soviet expectations was precisely in the lack of such a party. While the need for a party had been acknowledged ever since the start of the revolution, its creation fell victim to the intense political conflicts of the years after 1974.(13) In particular rival parties (or factions each claiming to be the legitimate Marxist-Leninist vanguard) had been formed by different sets of civilian intellectuals, at odds both with one another and with the Derg. The result was to intensify Mengistu Haile-Maryam's suspicions of any party organisation not directly controlled by himself, and to subordinate the party question to conflicts within the Derg, between the civilian factions, and between the military and the intellectuals. Only after Mengistu had established unchallenged central control during the 'red terror' of 1976-78 were conditions ripe for party formation from above, and by then the Soviet factor also entered into the equation. The Russians, by then in the ascendant following the 1977-78 war, made clear that the Party was the essential requirement for a socialist path of development, and at the same time through an ill-disguised distrust of 'bonapartism' gave rise to the suspicion that the Party might serve as the means by which they could establish multiple party-to-party links behind the backs of the military regime. An incident early in 1978 when an exiled civilian intellectual was smuggled back into Addis Ababa with Soviet and Cuban connivance reinforced this suspicion. Not until December 1979 was the Commission to Organise the Party of the Working People of Ethiopia (COPWE) set up, and this was merely

the prelude to party formation, not the Party itself. The Soviet invasion of Afghanistan, within a week of COPWE's foundation, added to the fear that an indigenous Communist Party might serve as an instrument for Soviet takeover.

The work of COPWE has not yet been the subject of any adequate investigation, and can only be inferred from hearsay and a limited amount of official information. It was made clear from the start that it would be formed from the top downwards, that it would accept only individual members after adequate vetting, and that none of the previous political groups would be allowed to survive as factions within the Party structure. It organised itself as a party, with a Politburo entirely composed of the inner cabinet of the Derg, a Central Committee which included some civilian members, and a regional structure which duplicated the administrative divisions of the country. Party secretariats were formed at central and regional level, and primary party organisations set up on a workplace basis, including the armed forces. Those who joined these organisations were first and foremost the politically ambitious, anxious to associate themselves with a regime which now appeared to be firmly established. Overwhelmingly they consisted of government employees and intellectuals, including many who had been associated with the suppressed civilian factions, and in January 1983 Mengistu complained that a full 75% of COPWE recruits came from these groups, with 22% being 'workers' and a mere 3% peasants. The Soviet Union encouraged the enterprise by making party-to-party agreements with COPWE, even before it had been formally launched as a party, especially for the training of party cadres, several thousand of whom have been trained in the USSR and Eastern Europe. What they learnt, how they reacted to the experience, and where they have been placed since their return, are things which I do not know.

The Party itself was formally launched as the Workers' Party of Ethiopia (WPE) in September 1984, with a Politburo of 10 members and 6 alternates, and a Central Committee of 134 members with 64 alternates. The membership of the Politburo provides a fairly clear indication that at least at the highest level, the Party has been fairly well insulated from direct Soviet penetration. Six of the full members came from the dominant group within the Derg, and though four civilians were added, these have evidently been chosen for a combination of loyalty to Mengistu, regional balance and administrative expertise, rather than for any ideological dedication which might prove embarrassing to the Chairman. The Central Committee includes government ministers (only one of whom is in the Politburo), First Secretaries of the fourteen regional party organisations, and representatives of various associated organisations such as the trade unions and women's association. I have not been able to carry out any adequate analysis of its membership, but the ministers at least are administrators much more than ideologues. The key to the Party should of course lie in its Secretariat, which has likewise been set up on CPSU lines, with eight Secretaries in addition to Mengistu as First Secretary, but of its working I have no information; the one hint of its autonomy from Soviet control lies in the expulsion of two Soviet diplomats early in

The Soviet Union and the Horn of Africa

1984, apparently for seeking to influence internal appointments. In the countryside, the Party is certainly organised in the fourteen regions and hundred or so provinces, and in places down to the district level, at least to the extent that any trip through the countryside reveals a sign outside a house in any of the larger settlements proclaiming it as the local Party headquarters. At the lowest level, several thousand Primary Party Organisations have been established, at least within large commercial enterprises, government and educational establishments, and the armed forces; and it is to be expected that this will extend to the incorporation into the Party of both urban associations, or kebelles, and peasants associations, though this had apparently not yet taken place by December 1984.

To summarise, it seems to me on the strength of still highly inadequate evidence, that the WPE represents a genuine attempt to set up a vanguard party on Soviet-style organisational lines, very different from the loosely organised parties derived from the nationalist movements in other parts of Africa; and that given the strong central control and capacity for hierarchical organisation that the new regime derives in large part from the imperial legacy of historic Ethiopia, this Party may well develop into an effective instrument of government. But I cannot as yet detect much sign either of deep Marxist-Leninist ideological commitment, or of Soviet capacity to use the organisation to undercut the central political leadership.

The Nationalities Question

Very much less has been achieved by way of a solution to the other key problem of political organisation, that of nationalities. Here again, as already noted, the tension between the historic legacy of core expansion and control (nowhere more deeply entrenched than in the Ethiopian army), and the need to incorporate peripheral ethnic groups within the new political dispensation, had clear referents in Soviet experience; and the Soviet combination of a tightly organised central party and state apparatus with some recognition of regional autonomy seemed to provide an attractive way out. In practice, however, this has been extremely difficult to bring about, in the face of armed opposition movements which control much of the countryside in the main disputed areas, and the central leadership's intense suspicion not just of secessionist movements, but of any organised expression of peripheral political identity. The tacit or explicit support that the opposition receives from hostile neighbours in Somalia and Sudan compounds the central government's reluctance to concede any legitimacy to peripheral nationalism, while the apparent willingness of the civilian political parties in the early days of the revolution to concede peripheral demands (derived as it was from the idealism of student politics, rather than from the military experience of fighting secessionist Somalis and Eritreans) helped to reinforce the Derg's suspicions of civilian politicians and to lead to the clashes which culminated in the red terror of 1976-78.

The Soviet Union and the Horn of Africa

Two initiatives in the early days of the revolution seemed to pave the way for a peaceful settlement of the nationalities issue. One was the rural land reform, which by abolishing private land tenure destroyed the economic basis for the exploitation of peasants in the south and west by settler landlords drawn from the politically dominant core. The other was the national literacy campaign, which was to be conducted not just in Amharic, but in the ten and later fifteen principal Ethiopian languages, including notably Tigrinya, Somali and Oromo. Both of these initiatives appear to have succumbed to the inexorable requirements of central control. The sheer need to extract an economic surplus from the peasantry has impelled the government to replace the old landlord system with an alternative mechanism for agricultural control, through state farms, co-operativisation, and the penal pricing policies of the Agricultural Marketing Corporation. The literacy campaign, conducted throughout in the Amharic script even for non-Amharic languages, appears despite its formal multilingualism to have had a heavily Amharic bias; far better materials have been available in Amharic than in other languages, for which indeed there has been little use outside the local community, and non-Amharic literacy seems to have served - and perhaps been intended - largely as a bridge to Amharic. Both initiatives have likewise been dramatically affected by the famine, and especially by the large-scale resettlement programme which the government - for reasons quite as much of political control as of agricultural production - has resorted to as a result. The movement of peasants from northern to southern regions threatens the autonomy both of the regions from which they come and of those to which they go. It necessarily involves the alienation of land from the host communities. And it favours the cultural assimilation of both groups into a national social structure, the language of which can only be Amharic. The WPE, likewise, has made little concession to regional particularisms; only in two regions, though both politically very sensitive ones, Tigre and Gondar, is the WPE First Secretary a local man. Elsewhere they are of central, largely Shoa, origin.

While a political settlement to the nationalities issue is as urgent as ever, there is thus little sign that one is under way. The sole hint of action has been the foundation of the Nationalities Institute, a research centre closely associated with the WPE, which has been charged with drafting the new permanent constitution and with recommending changes in regional boundaries and other appropriate ways of handling the nationalities question. Short of a deliberate government decision to reach a peaceful settlement with peripheral groups, especially in Tigre and Eritrea, on the lines perhaps of the Sudanese settlement of 1972, it seems unlikely to have much impact. The nationalities issue is thus effectively connected with the Soviet alliance, not through any takeover of the Soviet organisational model, but rather through a reliance on Soviet weapons to enable the government to retain control at least of key centres and communications. In a similar vein, the main Soviet contribution to the famine crisis has been the provision of Antonov transport aircraft to lift peasants from the famine areas to resettlement zones in the

The Soviet Union and the Horn of Africa

south, an exercise with which Western relief agencies have been reluctant to assist. Since the Ethiopian victories of 1978 in Ogaden and Eritrea, there has been little overall improvement in central government control, and though famine and resettlement obscure the current picture, there may even have been some deterioration. Soviet willingness to continue supplying arms, which the Ethiopian government cannot pay for, for a war which it seems unlikely to win, has also come into question with an apparent rebuff to Mengistu during a visit to Moscow in search of further weapons in 1984.

The Management of the Economy

The management of the economy should in principle provide the acid test both of the applicability of the Soviet model of development to Ethiopia, and of the permanence of the Ethio-Soviet relationship. So, in a sense, it does. But the conclusion to be drawn is that despite Ethiopian efforts to institute socialist economic policies, their effectiveness has been most limited in precisely that area in which one might have expected the Soviet connection to be most useful, that of the external economic dimension. Though Ethiopia's economic dependence on the West has been sharply emphasised by the current famine, this has in effect given peculiarly embarrassing publicity to the critical weakness of the Ethio-Soviet relationship, which has always been present though in less dramatic form than it has now taken.

Ethiopia's is a fundamentally agricultural economy. Agriculture accounted in 1981 for 50% of GDP (a figure exceeded by only four other states among the 97 for which data is available), and in 1980 for 92% of exports.(14) The new regime nationalised all foreign businesses in 1974-75, but apart from two large plantations (one sugar, one cotton), these did not amount to much. And although the economy outside the important peasant and petty trading sectors is now under state control, there has as yet been little attempt at command planning. According to a recent World Bank report, the state corporations set up to manage the nationalised sectors have (apart from the state farms) been run efficiently by African standards, at something close to full capacity, but suffer from aging capital stock and low levels of investment.(15) In a word, nationalisation and political upheaval have frightened off investment from the capitalist economies, and despite recent attempts to attract it, very little has been forthcoming. Nor have the Soviet Union and its allies made up the deficiency. In particular, there has been no question of Ethiopia joining the CMEA, and Soviet commentators have taken the view that Ethiopia like other African states must continue to look to the West for its capital requirements:(16)

The viewpoint has been established in the Soviet scientific literature that the objective laws of extended reproduction in Africa require effective utilisation of private foreign capital and that the refusal to attract external private resources would signify an unjustified slowing down of economic development. This refers also to the African socialist-oriented countries.

Ethiopia thus continues to trade heavily with the West, and remains a signatory of the Lome Conventions with the European

The Soviet Union and the Horn of Africa

Community; it has indeed been the single largest recipient of EDF aid. From an Ethiopian perspective, the impression conveyed by the Soviet viewpoint cited above is that the Russians are simply not prepared to help with Ethiopia's economic development. And if and when the revolutionary regime's immediate need for security is displaced in its hierarchy of objectives by the longer-term goal of economic development, this must necessarily involve some turning back towards the West in overall foreign policy alignment.

A process which might be seen as inevitable in the long term - given the incapacity of the CMEA to incorporate destitute third world states - has been hastened and intensified by the famine and the crisis of Ethiopian agriculture. The root causes of the famine lie in climatic rather than political conditions. Its effects have however been intensified both by civil war in many of the famine areas and by the weaknesses of socialist agricultural development policies. There has been no general collectivisation of Ethiopian agriculture. Only some 3-4% of arable land is under state farms (which are mostly formed from old private estates, with some new government schemes), with a further 1% under co-operatives. The remaining 95% is under peasant production. The state farms have however absorbed a very high proportion of agricultural investment, on which they have provided a very low rate of return. Peasant production has been discouraged by lack of investment, and by low official buying prices designed to gather cheap food for urban consumption. Over and over again, the requirements of food production have been sacrificed to those of surplus expropriation and political control. Outside both the famine area and the food grain sector, exactly the same processes are at work in the export cash crop economy, where declining production has forced the government to restrict domestic coffee production in order to meet Ethiopia's internationally agreed export quota.

The convoluted politics of famine turn at the domestic level on whether the central government should encourage peasant production and seek some accommodation with demands for peripheral autonomy (at a high potential price in terms of both urban and rural control), and at the international level on whether the dependence on Western grain provides bargaining counters in any way comparable with those provided by dependence on Soviet weapons. The outcome is still uncertain and the Soviet position is still strong, especially since the USSR shares and supports the Ethiopian government's determination to retain central control, to a degree unequalled by the West. This has been especially clear in Soviet assistance for the famine resettlement programme, which equally brings out all the moral and political difficulties of using emergency famine relief as a means of controlling the policies of the recipient government. At the same time, the famine has already resulted in a marked opening to the West, and a sharp decline in Ethiopian confidence in the long-term value of the Soviet alliance.

Conclusion

The conclusion to this paper can be briefly and bluntly stated. Even in a third world country with considerable similarities in historical experience and background conditions to the Soviet Union, with a genuine revolution leading to the formation of a Marxist-Leninist regime, and with an urgent demand for Soviet weaponry, the capacity of the USSR to establish a stable long-term relationship is doubtful.

In political terms, a Soviet-style party may provide an effective institutional structure for the regime (though its capacity to do so in Ethiopia is still uncertain), but the more effective the Party is, the more likely are its leaders to resent and resist any attempt to subvert it to Soviet control. In economic terms, the Soviet model appears to have little to offer, at any rate short of incorporation into the COMECON, which has been restricted to a very small number of third world states, notably Cuba and Vietnam, and is unlikely to be extended. The great attraction of 'scientific socialism', at least in the Ethiopian context, is as an ideology not of economic development but of state control, and the corresponding attraction of the Soviet alliance is as a means of maintaining that control. So long as this remains the principal priority, the Soviet alliance is likely to remain, but it is achieved at a cost in both external dependence and economic failure which make it an essentially temporary solution to the problems of revolutionary Ethiopia.

NOTES

1. World Bank, World Development Report 1983, Table 1; the 1984 provisional census figure for Ethiopia is 43 million.

2. P.B. Henze, "Arming the Horn 1969-1980", in S. Rubenson, ed, Proceedings of the Seventh International Conference of Ethiopian Studies, Addis Ababa, Uppsala & East Lansing, 1984, pp.637-656.

3. G.D. Payton, "The Somali Coup of 1969: the case for Soviet complicity", J. Modern African Studies, 18, 1980, 493-508.

4. World Development Report 1983, Table 1; Ozay Mehmet, "Effectiveness of Foreign Aid: the case of Somalia", J. Modern African Studies, 9, 1971, 1-47.

5. I.M. Lewis, A Modern History of Somalia, Longman, 1980, p.215.

6. Henze, loc.cit.

7. ibid.

8. See R.H. Remnek, "Soviet Policy in the Horn of Africa;

The Soviet Union and the Horn of Africa

the decision to intervene", in R.H. Donaldson, ed, The Soviet Union in the Third World : Successes and Failures, Westview, 1981.

9. F. Halliday & M. Holyneux, The Ethiopian Revolution, Verso, 1981, 237-250; J. Steele, The Limits of Soviet Power, Penguin, 1985, 240-243.

10. Halliday & Holyneux, op.cit., 224-231.

11. A.A. Gromyko, "Soviet-Ethiopian Relations Today", Eighth International Conference of Ethiopian Studies, Addis Ababa, November 1984.

12. A.A. Gromyko, pers. comm., Addis Ababa, November 1984.

13. See Clapham, "Ethiopia: the institutionalisation of a Marxist military regime", in C.S. Clapham & G. Philip, eds, The Political Dilemmas of Military Regimes, Croom Helm, 1984.

14. World Development Report 1983, Tables 3, 10.

15. World Bank, Ethiopia: Recent Economic Developments and Future Prospects, 1984, ch.5.

16. V.K. Vigand, "Problems of Ethiopia's Socio-Economic Development: Difficulties and Prospects", Eighth International Conference of Ethiopian Studies, Addis Ababa, November 1984.



INSTITUT DE POLITIQUE INTERNATIONALE ET EUROPEENNE

L'UNION DES PARTIS SOCIALISTES DE LA COMMUNAUTE EUROPEENNE
ET LES ELECTIONS EUROPEENNES DE 1984

Communication présentée par
Guillaume DEVIN et Paul GUYONNET

European Consortium for Political Research (E.C.P.R.) Workshop :
The 1984 Direct Elections to the European Parliament, Barcelone,
Espagne, 25-30 Mars 1985 - Directeur : Dr. Juliet LODGE,
University of Hull.

Cofa 13

L'UNION DES PARTIS SOCIALISTES DE LA COMMUNAUTE
EUROPEENNE ET LES ELECTIONS EUROPEENNES DE 1984

La coopération socialiste européenne tient, dans le cadre plus vaste de la coopération socialiste internationale, une place particulière. Elle acquiert en effet une dimension spécifique pour au moins deux raisons ; tout d'abord, elle est à l'origine du processus de reconstruction de l'Internationale Socialiste après la Seconde guerre mondiale.(1) En 1951, lors du Congrès de Francfort qui officialise la renaissance de l'Internationale, on compte sur les 31 partis représentés : 21 partis implantés en Europe, 5 sur le continent américain, 2 en Asie et aucun en Afrique. Autant dire qu'à l'origine, l'Internationale socialiste est une "Internationale européenne". Mais d'autre part, et plus fondamentalement, la coopération des social-démocraties européennes va marquer l'Internationale des acquis démocratiques du mouvement ouvrier européen et en premier lieu des principes de la démocratie politique (libertés individuelles et collectives, suffrage universel, respect de la loi, séparation des pouvoirs, pluralisme des partis...).(2)

La coopération socialiste européenne n'est donc pas seulement, à cette époque, une régionalisation de la concertation social-démocrate mais le terrain même sur lequel s'est bâtie l'IS et le creuset de sa philosophie politique. C'est dans ces conditions que les premières initiatives tendant à la construction européenne (Conseil de l'Europe, CEE, CED, Traités de Rome) vont susciter des débats majeurs au cours desquels se dégagera une coopération

(1) v. DEVIN (G) ; La Renaissance de l'Internationale Socialiste, 1945-1951, in PORTELLI (H) et al. L'Internationale Socialiste, Paris, Ed. Ouvrières, 1983, p. 43 à 56.

(2) v. Déclaration sur les "Buts et Tâches du Socialisme démocratique" adoptée par le 1er Congrès de l'IS à Francfort, 28 juin-3 juillet 1951, in PORTELLI (H) et al ; op. cit., Annexes p. 180 sq.

plus spécifique entre les partis favorables à "l'Union Européenne". Cette coopération qui reste soumise aux principes du socialisme démocratique se voudra plus étroite que le forum de l'Internationale, ce qui devait théoriquement se traduire par des liens plus contraignants. Par contre, elle sera limitée à l'Europe communautaire et par conséquent moins large géographiquement qu'une coopération régionale telle que la pratiquera plus tard la Confédération Européenne des Syndicats. (3)

A l'origine, la "coopération socialiste communautaire" est donc le fruit d'une dissociation des socialistes européens eux-mêmes, sur le rôle et les modalités de la construction européenne. Toutefois, au delà des divergences qui se cristallisèrent pendant longtemps entre les partisans du fédéralisme et ceux qui restent attachés à une simple coopération inter-gouvernementale, on ne peut manquer d'être frappé par la volonté constante de tous les sociaux-démocrates de voir l'Europe jouer un rôle actif dans le relâchement des tensions internationales. Servir la paix mondiale en alliant la coexistence pacifique des Etats et la coopération entre les peuples, tel semble être l'idéal socialiste d'une Europe sur laquelle par ailleurs portent de nombreux désaccords. Cet idéal commun explique que le débat socialiste sur la construction européenne n'ait jamais été vraiment rompu mais qu'il ait plutôt suivi les vicissitudes de l'Europe institutionnelle.

Sans revenir sur les formes empruntées par la coopération socialiste communautaire depuis la création d'un groupe socialiste commun à l'Assemblée de la CECA, (4) il faut en effet souligner combien elles furent dépendantes de la vitalité des initiatives

(3) DEVIN (G) et NEUMAN (G) ; La Confédération Européenne des syndicats, Pouvoirs, Paris, PUF, n° 31, 1984, p. 149 à 161.

(4) Sur l'histoire de l'UPSCE, v. LODGE (J) et HERMAN (V) ; London, The Macmillan press Ltd, 1982, p. 132 sQ. ; on consultera également la brochure de l'UPSCE, "Historique de l'Union", IPIE, Université de Paris X/Nanterre.

européennes (phases dynamiques de 1952 à 1962 et de 1969 à 1975) comme des périodes de stagnation (phase statique de 1962 à 1969). A cet égard, l'UPSCE créée en 1974 répond à l'élargissement de la Communauté et à la perspective des élections européennes directes. Celles-ci constituent le principal stimulant de la réorganisation transnationale des partis politiques européens et notamment des socialistes, (5) même si le Labour ne rejoint l'Union en 1976 que pour y faire obstacle. (6) L'attitude du Labour ajoutée à d'autres divergences contrarient toutefois les objectifs de l'Union ; paralysée par les divisions internes, son activité est négligeable dans la préparation d'une campagne socialiste commune pour les élections de 1979. (7) Les socialistes réussissent pourtant à s'y affirmer comme la première force politique de la Communauté en constituant le groupe le plus puissant au Parlement européen et le seul à représenter les partis des neuf Etats-membres.

Paradoxalement, ce succès est un échec pour l'Union qui n'a pas réussi à surmonter les intérêts nationaux contradictoires de ses membres et doit redéfinir ses relations avec un groupe parlementaire dont la légitimité est considérablement renforcée.

1979 laisse ainsi l'Union devant un défi, celui de retrouver un second souffle capable d'imposer la coopération inter-partis comme une donnée nécessaire et complémentaire à la coopération parlementaire.

(5) PRIDHAM (G and P) ; Transnational party cooperation and european integration, London, George Allen and Unwin, 1981, p. 110 à 113.

(6) NEWMAN (M) ; Socialism and european Unity, The dilemma of the left in Britain and France, London, Junction books, 1983, p.277

(7) LODGE (J) and HERMAN (V) ; op. cit., p. 143 s.q.

I - LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU DYNAMISME

Après les premières élections européennes directes de 1979 deux tâches s'imposent à l'Union : au plan organisationnel, définir plus précisément ses structures et ses fonctions après une contribution limitée pendant la campagne électorale et l'émergence d'un groupe parlementaire socialiste qui entend exercer pleinement ses prérogatives. Au plan idéologique, surmonter les désaccords qui avaient conduit à abandonner le projet d'un Manifeste commun en 1979 pour se contenter d'un simple "Appel aux électeurs européens", catalogue de propositions d'une généralité extrême et sans aucune influence sur les partis, les militants ou les électeurs.

A/ Perspectives de l'Union après les élections de 1979

Dès la réunion du bureau de l'Union en Décembre 1978, le parti du travail hollandais (PvdA) suggère une réflexion sur le rôle et les structures de l'Union. Cette proposition est adoptée par le bureau précédant le Xème Congrès en janvier 1979 et la discussion se déroule jusqu'à la Conférence des leaders des partis à Bruxelles en Juin 1979.(9) Celle-ci donne mandat au bureau de poursuivre la réflexion dans la perspective d'un Congrès extraordinaire convoqué à Luxembourg en mars 1980. En fait, les intentions sont modestes puisqu'il s'agit de "maintenir les moyens permettant à l'Union d'assurer son existence immédiate" et plus précisément de "préserver l'acquis".(10) Cette prudence illustre l'incertitude de l'Union quant à son avenir. Certes, les élections avaient

(9) v. le compte-rendu des différentes réunions, PS/CE/46/78 ; PS/CE/3/79 ; PS/CE/6/79 ; PS/CE/14/79 ; archives de l'UPSCE, Bruxelles.

(10) Rapport au Congrès extraordinaire de l'UPSCE sur les fonctions, les structures et le programme d'activités de l'Union, PS/CE/3/80, UPSCE, Bruxelles, p. 1.

stimulé la dynamique socialiste au plan communautaire mais l'impact des travaux et des rencontres n'était pas mesurable. Les campagnes électorales avaient été menées en fonction des objectifs nationaux et la coopération socialiste communautaire s'était limitée à trouver "non pas le plus petit dénominateur commun mais tout ce qui unit d'ores et déjà".(11) Si décevante pour ceux qui rêvaient d'un "super-parti", (12) cette concertation socialiste constituait pourtant la forme durable d'une coopération non contraignante entre des acteurs soucieux de leurs impératifs nationaux. Ce cadre qui sera explicitement consacré après 1979(13) n'est autre que celui que définissait W. Brandt pour l'IS : "It is not instructions nor unrealistic majority decisions that determine our cooperation, but ideas and moral impulses and not least the search for common solutions".(14)

Dans ces conditions, l'Union cherche à définir des objectifs spécifiques au plan européen, la difficulté est double : non seulement il s'agit de partager harmonieusement les rôles entre l'Union des partis et le groupe parlementaire mais en outre, il convient de bâtir un programme d'activités utile aux partis-membres et justifiant le maintien d'une structure politique transnationale.

(11) cité in KRIEGEL (A) ; Socialisme européen, Projet, juin 1980, n° 146, p. 710

(12) Un "parti progressiste européen" avait été un objectif vigoureusement défendu par le PvdA en 1969 mais repoussé par le SPD, v. LODGE (J) and HERMAN (V) ; op. cit., p. 135 et 136 ; v. également, XIème Congrès de l'IS, Eastbourne, 16-20, juin 1969, intervention de S. MANSCHOLT, Socialist international, n° 16-17, p. 206, Archives du Labour party, Londres.

(13) Les nouveaux statuts adoptés par le Congrès extraordinaire de Luxembourg, 3-4 mars 1980, stipulent à l'article 7 "Dans tous les organes de l'Union, le plus large accord possible doit être recherché entre tous les partis membres et les décisions politiques doivent être prises sur la base du consensus", statuts de l'UPSCE, Bruxelles.

(14) Cité in PS/CE/3/80, op. cit., p. 8.

Sur le premier point, la solution théorique s'impose rapidement. Dégagée des contraintes immédiates de l'action parlementaire, l'Union veut compléter, sans contrôler, l'activité du Groupe en stimulant sa réflexion sur "les grands axes d'orientation à moyen et long terme".(15) Le schéma satisfaisant sur le plan des principes n'en sera pas moins très délicat à mettre en oeuvre. L'articulation est en effet problématique pour des partis qui entretiennent traditionnellement des rapports de rivalité-concurrence avec leur groupe parlementaire. Au plan structurel, la disproportion des moyens en faveur du Groupe, seule réalité juridique reconnue par le Parlement européen, est écrasante. Financièrement dépendante du Groupe, l'Union compte 4 permanents après les élections de 1979 (dont le Secrétaire Général et deux secrétaires administratives) et peut difficilement influencer l'ensemble parlementaire assisté par plus de 70 collaborateurs ;(16) en outre, si l'Union dispose de quelques facilités matérielles (locaux du PE et frais de fonctionnement), elle ne bénéficie ni du soutien logistique des états-majors partisans qui préfèrent s'adresser directement à leurs parlementaires, ni du relais des responsables politiques locaux qui ignorent le plus souvent jusqu'à son existence.

Au plan communautaire, l'Union est également en retrait par rapport au Groupe. Si pour les deux organismes, la construction européenne est un thème commun de réflexion, c'est dans le Groupe que se retrouvent les dynamismes les plus puissants en faveur de

(15) Ibid, p. 9

(16) Le budget de l'Union est constitué pour 50 % d'une contribution du Groupe socialiste au PE et pour 50 % des cotisations des partis-membres. En dehors des périodes électorales, le budget de l'Union est d'environ de 4 millions de francs belges ; interview réalisée par les auteurs de Mr. M. GIALLOMBARDO, Secrétaire général de l'UPSCE, Bruxelles, le 10 janvier 1985.

l'idée européenne. Cela peut rendre parfois plus difficile la recherche d'un compromis entre les groupes parlementaires nationaux et donner à l'Union un rôle d'arbitre en faisant intervenir directement les leaders des partis (l'élaboration du Manifeste de 1984 en est un exemple significatif). Mais précisément, parce qu'elle réintroduit le poids des nationalités, l'Union ne peut pas constituer un facteur d'intégration politique ; au contraire, la pratique régulière du débat entre les socialistes au sein du Groupe et la fonction parlementaire légitiment l'idée européenne et favorisent un processus intégrateur. Son existence reste difficilement mesurable mais elle illustre une tendance assez nette : l'Union cherche à "préserver l'acquis" tandis que le Groupe, à travers l'action parlementaire quotidienne, pousse toujours plus loin le dynamisme communautaire. La différence fonctionnelle semble opérer un partage latent entre les doctrines, bâties sur les intérêts nationaux (l'Union) et la pratique parlementaire, plus réceptive aux intérêts européens (le Groupe).

Sans doute est-ce pour pallier ce "décalage" que l'Union a voulu dès 1980 se doter d'un programme d'activités structuré et surtout concret puisqu'il est "plus facile aux partis de trouver un consensus sur des thèmes concrets bien cernés que sur un programme général".(17) La base du programme repose ainsi sur l'organisation de Conférences "spécialisées" tandis que la coopération politique est fixée à quatre réunions de bureau par an et une Conférence annuelle des leaders de partis. Encore ce "cadre pour l'action"(18) ne sera-t-il que très imparfaitement respecté. Après une série de Conférences spécialisées en 1981,(19) les années 82 et 83 seront beaucoup plus calmes et il faudra attendre l'échéance électorale de 1984 pour relancer le cycle des conférences (v. infra p. 19).

(17) PS/CE/3/80, op. cit., p. 11.

(18) Ibid. p. 16.

(19) Energie, Londres 6-8 mars 1981; Sécurité et Désarmement, Paris, 19 et 20 mars 1981; Elargissement, Madrid, 27 et 28 novembre 1981 ; v. doc. UPSCE, Bruxelles.

Quant aux réunions strictement politiques, elles seront décevantes dans leurs conclusions publiques (20) et traversées en privé par un conflit feutré. En effet, avec l'arrivée au pouvoir des socialistes français, italiens, espagnols et portugais, (21) les "socialistes du Sud" ont cherché à rééquilibrer à leur profit l'Union. Au XIIe Congrès à Paris en Novembre 1982, ils soutiendront la candidature de Mauro Giallombardo (PSI) au Secrétariat général contre une candidature SPD qui sera finalement retirée.

L'affaire pourrait paraître secondaire si le SPD n'avait pas manifesté son désintérêt croissant à l'égard de l'Union pour renforcer son influence au sein du Groupe parlementaire socialiste européen. (22) Trois raisons peuvent être avancées pour expliquer la position du SPD : d'une part, la réticence à se maintenir dans une organisation qu'il ne contrôle plus et dans laquelle il n'est plus le centre de gravité idéologique ; d'autre part, le refus de cautionner les prétentions mondiales de l'Union, caressées par les "socialistes du Sud" et qui pourraient concurrencer l'Internationale socialiste présidée par W. Brandt ; enfin, le désir d'être plus efficace à court terme en raison des impératifs nationaux et de jouer pleinement la "carte" parlementaire.

(20) v. la déclaration très générale adoptée par la Conférence des leaders à Amsterdam, 28 avril 1981, "le rôle politique de l'Europe dans le Monde", UPSCE, Bruxelles.

(21) Les socialistes grecs, n'appartenant pas à l'IS, ne sont pas membres de l'Union.

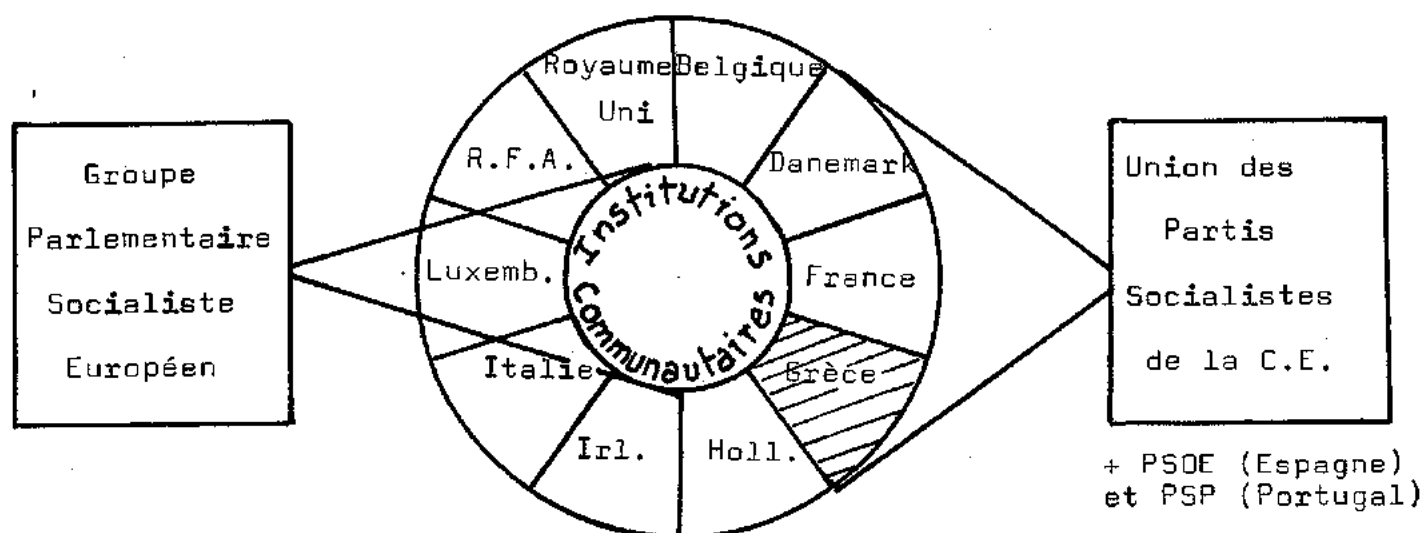
(22) Le désintérêt du Labour et des sociaux-démocrates danois à l'égard de l'Union n'a pas la même importance vu les positions très distantes qu'entretiennent ces deux partis avec les institutions communautaires.
Sur l'influence du SPD au sein du Groupe parlementaire, v. infra notre conclusion.

Quoiqu'il en soit, à la veille des élections de 1984, l'Union est fortement contestée par le SPD qui organise au sein du Groupe parlementaire européen, un groupe de travail ad hoc pour devancer ses préparatifs en vue d'une "campagne électorale commune". Cette nouvelle initiative, soutenue par le PASOK (qui n'appartenant pas à l'Union ne voit aucun avantage à son existence), provoquera une polémique préjudiciable à l'Union et dont les permanents garderont une certaine amertume.(23)

Sans doute, en voulant relancer l'Union, les "socialistes méditerranéens" ont-ils négligé de lui donner les moyens de s'affranchir du groupe parlementaire. L'ambition impliquait un effort financier et militant accru des partis. Était-il perçu comme nécessaire avant que ne se précise l'échéance de 1984 ? Rien n'est moins sûr. Prise entre la méfiance du Groupe parlementaire et le scepticisme de la majorité des partis, l'Union n'a pas réalisé la percée annoncée en 1979-1980.

Par contre, elle s'imposera comme le cadre exclusif de la négociation inter-partis pour la rédaction du Manifeste électoral commun de 1984. Simple cadre formel, l'Union est revitalisée par la seule décision des partis lorsque les impératifs politiques nationaux prennent le pas sur le pragmatisme et les convergences parlementaires. Les échéances électorales appartiennent à ces périodes là. Si le Groupe parlementaire socialiste est le lieu des dynamismes pro-européens, l'Union est celui des exigences nationales :

(23) M. GIALLOMBARDO, interview précitée.



En tant que telle, l'Union apparaît donc comme le pôle dominant dans la recherche d'un "consensus socialiste européen" qui doit d'abord servir les programmes électoraux nationaux.

B/ L'élaboration du Manifeste commun pour les élections de 1984

On sait qu'en 1979 l'Union avait dû renoncer à l'adoption d'un programme commun pour les premières élections directes au Parlement européen. L'hostilité de certains partis (britannique et danois) à l'égard des institutions communautaires limita la coopération socialiste à la publication d'une Déclaration politique commune en juin 1978 et à celle d'un "Appel aux Electeurs" en janvier 1979.

L'appel, conçu comme un "cadre" pour les différents programmes nationaux (24) était rédigé en termes extrêmement généraux et attribuait à la Communauté quelques compétences dans cinq domaines : (25)

(24) v. PRIDHAM (G et P.) ; op. cit., p. 146.

(25) v. Appel aux Electeurs, Europa 1979, UPSCE, Bruxelles.

- La politique de l'emploi (bien que la référence à la Communauté soit tempérée par l'affirmation selon laquelle "une politique commune élaborée par les principales nations industrialisées est le meilleur moyen d'atteindre ces objectifs").

- la politique agricole commune (PAC) qui doit être "adaptée de façon à assurer un meilleur équilibre entre la production et la consommation".

- La lutte contre la pollution pour laquelle est souhaité "un programme efficace de la Communauté."

- L'aide aux pays en voie de développement.

- La défense des Droits de l'Homme.

L'Union réduisait ainsi le rôle de la Communauté à des tâches très vagues (limitées ou vastes selon l'interprétation retenue) et dégageait un "consensus minimum" autour de 3 thèmes :

- 1- une croissance quantitative et qualitative.
- 2- la défense de la Paix et des Droits de l'Homme.
- 3- L'aide aux pays du Tiers Monde.

Toutes les questions relatives aux institutions communautaires étaient esquivées parce qu'elles constituaient une source majeure de divergences. Trop divisés sur ce point et pas encore mobilisés contre les conséquences de la récession économique, les socialistes illustraient à travers leurs programmes nationaux "un des plus jolis imbroglios que l'on puisse imaginer".(26)

(26) DROUIN (P) ; "Les pointillés de l'Eurosocijalisme", le Monde, 9 décembre 1976.

Sans être responsable d'un échec qu'elle s'était bornée à entériner, l'Union se trouvait néanmoins devant un problème sérieux qui remettait en question l'intérêt même d'une structure politique permanente et spécifique au plan communautaire. Ce fut là, le point de départ d'une réflexion qui, on l'a dit, devait aboutir à redéfinir les fonctions de l'Union. Mais sur le terrain de la coopération politique, l'échec de 1979 était un défi autrement plus difficile à surmonter.

Dans ces conditions, comment expliquer l'adoption d'un Manifeste commun en 1984 ? Ce qui avait fait défaut en 1979 avait-il disparu ? la réponse est assurément négative sur les problèmes "institutionnels" et les questions internationales : les nombreuses divergences constatées au cours de la discussion préparatoire auraient pu conduire à une nouvelle impasse. La volonté commune ne l'a pas voulu, mais pourquoi ?

Certaines explications partielles peuvent être avancées : la volonté d'éviter un second échec dont les répercussions auraient été plus graves qu'en 1979 tant parmi les socialistes que vis-à-vis de forces politiques concurrentes ; la plus grande souplesse des artisans du blocage de 1979 et notamment du parti travailliste britannique sous la direction de Neil Kinnock ; l'attachement des socialistes français et italiens à la réalisation d'un Manifeste commun qui concrétisait la relance de l'Union entreprise en 1982. Mais ce sont les faits qui furent déterminants : les conséquences durables de la crise économique, l'offensive des politiques monétaristes, l'effondrement des "recettes" keynésiennes soumettaient tous les PS aux mêmes difficultés. La crise les jetait "tous dans le même bateau" (27) et exigeait un effort commun pour répondre aux solutions libérales et conservatrices. L'exacerbation des rivalités gauche/droite dans les débats politiques nationaux imposait une position socialiste commune autant qu'elle la facilitait. (28)

(27) HUNTZINGER (J) ; interview réalisée par les auteurs, le 27 Novembre 1984 à Paris.

(28) "Aujourd'hui, la situation est différente. Face à la crise, les socialistes constatent que leurs points de vue se sont considérablement rapprochés et qu'il leur est, par conséquent possible de concevoir une "stratégie socialiste", Info-Union, bulletin mensuel d'information de l'UPSCE, 1984, n° 0, UPSCE, Bruxelles.

La définition d'un ennemi commun (la crise, les politiques conservatrices) reléguait donc au second plan les questions communautaires plus délicates et pouvait légitimer les options nationales de chaque parti. Les conditions essentielles d'un accord étaient réunies et la volonté commune n'avait qu'à le conduire à son terme en aplanissant des divergences secondaires compte-tenu de l'objectif principal.

La "Commission du Manifeste" présidée par Jacques Huntzinger, secrétaire international du PS-F, a commencé ses travaux en Avril 1983. Elle était divisée en trois sous-commissions : l'emploi et la politique économique (présidence Willy Claes, PS flamand) : les problèmes de société (présidence Sabine Adler, SPD) et les questions internationales (présidence, J. Huntzinger). Aux trois sous-commissions s'est ajouté un sous-groupe spécifique sur la PAC, présidé par Bernard Thareau du PS-F.

Dans les différentes sous-commissions, tous les partis étaient représentés par un nombre de délégués variant librement de 1 à 2.

Parce qu'il constituait l'objectif central du Manifeste commun, le volet économique et social a été adopté rapidement et sans difficulté. Les contributions élaborées par les sous-commissions Adler ("Socialisme et société") et Claes ("Une solution européenne pour sortir de la crise") forment la matière de la 1ère partie du Manifeste. Les socialistes y affirment la "priorité absolue" du combat pour l'emploi et rejettent "la conception monétariste de la lutte contre l'inflation".(29) Plus généralement, l'idéologie conservatrice qui exalte "la lutte darwinienne pour la survie" est condamnée pour son individualisme égoïste tandis que les socialistes rappellent leur volonté de maîtriser les défis collectifs des sociétés

(29) Manifeste adopté par le XIIIe Congrès de l'UPSCE, Luxembourg, 9 mars 1984, UPSCE, Bruxelles, p. 8 et 16.

européennes : le plein emploi, la liberté d'expression, le respect des minorités, la protection de l'environnement, le développement de la protection sociale.(30)

Très significativement cette 1ère partie du Manifeste, intitulée "Une solution européenne pour sortir de la crise", a été adoptée à l'unanimité dès le Bureau du 2 février 1984 à Amsterdam, alors qu'il faudra attendre les ultimes négociations du Congrès de Luxembourg (8-9 mars) pour que soit mis un point final aux autres développements.

Deux questions suscitent en effet beaucoup plus de difficultés. La première concerne le rôle dévolu aux institutions communautaires et fait resurgir les critiques des britanniques et des danois. Néanmoins, contrairement à 1979, elles ne bloqueront pas la négociation générale et s'exprimeront par le procédé des réserves : les deux partis s'exclueront des propositions tendant à accroître les pouvoirs du Parlement européen et les britanniques refuseront en outre de s'associer aux dispositions financières préconisées par l'Union (augmentation des ressources de la Communauté, rejet de la théorie du "juste retour", discipline budgétaire, renforcement du SME).(31)

L'Union sera également divisée sur la PAC. Le clivage est sur ce point assez large puisqu'il oppose le Nord (SPD, BLP), plus sensible aux intérêts des consommateurs et des contribuables, au Sud (PS-F, PSI, PSDI) plus attentif aux préoccupations des agriculteurs. L'accord dégagé in extremis au Congrès de Luxembourg ne rentrera pas dans les détails et règle les divergences par un compromis si vague qu'"il ne veut rien dire."(32)

(30) v. Socialism and society, Contribution of the working group to the European Election Manifests of the CSPEC, UPSLE, Bruxelles.

(31) Manifeste, op. cit., p. 17 et 30.

(32) GIALLOMBARDO (M) ; interview précitée ; v. Manifeste, op. cit., p. 19 et 20.

Bien que tous les partis se prononcent en faveur de l'élargissement de la Communauté à l'Espagne et au Portugal au nom d'un "impératif politique urgent" qui doit contribuer à "la consolidation de la démocratie et du progrès économique", (33) les problèmes communautaires restent le domaine privilégié des désaccords. Cette réalité ne cesse d'être déconcertante pour celui qui chercherait à travers l'Union le ferment d'une "intégration communautaire".

Si les institutions communautaires soulèvent des oppositions désormais classiques, la controverse sur la sécurité militaire de l'Europe ajoute en 1984 de profondes divergences entre les partis de l'Union. Les français soutenus par les italiens sont la cible des critiques hollandaises, allemandes ou britanniques et des attaques très vives du PS flamand. (34) Partisans et adversaires de la double décision de l'OTAN se livrent à un véritable dialogue de sourds : le projet du PvdA, jugé trop neutraliste par les français, est retiré tandis que l'attachement du PS-F au rôle de la dissuasion nucléaire dans la Défense est inacceptable par les britanniques et les hollandais. Les partis éviteront toutefois les provocations, persuadés qu'"un texte servira les socialistes européens plus que l'absence de texte". (35) Le PvdA, le SPD et le PS-F joueront ainsi, selon J. Huntzinger, "un rôle déterminant pour aboutir" (36) mais le compromis ne sera qu'un constat d'échec :

(33) Manifeste, op. cit., p. 21.

(34) L. TOBBACK du PS flamand suggérant que les socialistes français pourraient facilement trouver une plateforme commune avec F.S. STRAUSS, tandis que les autres PS s'entendraient mieux avec R. BARRE...!, Réunion de la sous-commission "Sécurité en Europe", 20 octobre 1983, Bruxelles, PS/CE/121/83, UPSCE, Bruxelles.

(35) HUNTZINGER (J) ; Interview précitée.

(36) HUNTZINGER (J) ; Ibid.

"Quant aux aspects militaires de la sécurité européenne", précise le Manifeste, "les socialistes de la CE sont conscients, en raison des différences de leur histoire et de leurs contextes nationaux, de leurs désaccords sur le rôle de l'arme nucléaire et de la dissuasion nucléaire pour la sécurité de l'Europe." (37)

En l'absence de réelles "convergences communautaires", le contenu du Manifeste se révèle donc décevant. Il se résume à deux convictions générales sur la Communauté :

- La première, concerne la fonction de la Communauté en Europe ; l'Union rejette "l'Europe des marchands", l'Europe comme simple zone de libre échange et souhaite, sans en préciser la forme, une Communauté capable de stimuler la croissance des pays-membres.

- La seconde s'attache au rôle de la Communauté dans le monde ; éludant les questions militaires (qui en droit, ne rentrent pas dans les compétences de la CEE), l'Union veut renforcer l'indépendance de l'Europe entre les deux blocs, tant pour développer une aide "soucieuse des aspirations au non alignement de nombreux pays du Tiers-Monde" (38) que pour réduire les tensions Est/Ouest.

Ces deux principes, dont les modalités d'application restent pour le moins imprécises, ne présentent pas de nouveauté par rapport aux positions qui avaient été dégagées en 1979. Répétons-le, ce sont des impératifs nationaux partagés qui ont permis la conclusion d'un Manifeste commun en 1984 et non les progrès d'une "conscience

(37) Manifeste, op. cit., p. 26 ; le Président de l'Union, M. Joop Den Uyl (PvdA), reconnaîtra qu'"il n'y a aucun point de vue commun des partis socialistes de la CEE à ce sujet", Le Monde, 3-4 juin 1984.

(38) Manifeste ; op. cit., p. 22.

européenne." (39)

La nécessité d'une riposte idéologique à la montée du "néo-libéralisme" fut le ciment de "l'unité". Mais cette préoccupation restait inscrite dans des stratégies nationales distinctes. On comprend alors qu'elle pouvait difficilement stimuler l'organisation d'une campagne électorale commune.

II - L'INFLUENCE DE L'UNION

A/ L'organisation d'une campagne commune

L'organisation de la campagne électorale commune se développe autour de deux axes :

1) La recherche d'un compromis politique en vue de l'élaboration d'un Manifeste commun des PS de l'Union.

2) La mise en place d'une structure permanente gérant l'organisation de la campagne électorale proprement dite. Cette seconde tâche est confiée à une commission "campagne électorale" (CCE) composée des représentants des différents partis et présidée par Karel Van Miert (Président du PS flamand).

(39) L'expression est de Jacques HUNTZINGER, interview précitée. Nous lui préférons l'expression plus précise de "conscience communautaire", l'Union étant d'abord un rassemblement des partis de la Communauté, contrairement à la Confédération Européenne des syndicats (CES) dont la composition est plus large, v. supra P. 2, note (3).

Cette commission se réunira régulièrement à partir de 1983 : (40)

| | | |
|--------------|------|------------|
| 3 et 4 mars | 1983 | BRUXELLES |
| 28 mars | 1983 | BRUXELLES |
| 5 mai | 1983 | BRUXELLES |
| 13 Septembre | 1983 | STRASBOURG |
| 27 Octobre | 1983 | STRASBOURG |
| 16 Novembre | 1983 | STRASBOURG |
| 14 Décembre | 1983 | STRASBOURG |
| 15 Février | 1984 | STRASBOURG |
| 14 Mars | 1984 | STRASBOURG |
| 11 Avril | 1984 | STRASBOURG |

L'activité de la CCE consiste essentiellement à organiser plusieurs actions spécifiques :

1- Préparation et organisation de "Conférences spécialisées"

Ces conférences tenues autour de thèmes particuliers (emploi, PME, femmes...) sont préparées conjointement par l'Union et les représentants du parti d'accueil. Il s'agit donc plus d'une "action concertée" que d'une "action commune".

(40) Projet de Rapport sur la campagne électorale de l'Union en 1984, PS/CE/115a/84, UPSCE, Bruxelles.

Neuf conférences se tiennent pendant la période
électorale : (41)

| Thèmes | Parti d'ac- cueil | date | lieu | Nombre de partici- pants |
|---|-------------------------|------------------------|--------------------------|--------------------------------|
| 1. L'artisanat et les petites et moyennes entreprises | PSI | 3 et 4 juin 1983 | Bologna | 150 |
| 2. La formation professionnelle et l'emploi des jeunes | PS(F) | 22-26 juin 1983 | Vieux-Boucau (France) | 100 |
| 3. Les politiques de création d'emploi | PSI | 20-22 Octobre 1983 | Matera | 200 |
| 4. L'Europe des consommateurs | PS(F) | 18-20 novembre 1983 | Bordeaux. | 100 |
| 5. Les femmes en Europe - une voie socialiste pour sortir de la crise | PvdA | 2-4 février 1984 | Amsterdam | 220 |
| 6. La formation technico-scientifico-culturelle et la recherche comme instruments de développement en Afrique | PSDI | 10-11 février 1984 | Rome | 100 |
| 7. L'Europe et le Tiers-Monde- Socialisme et développement | PSI | 23-24 mars 1984 | Venise | 100 |
| 8. Le nouvel ordre international | PvdA | 19 mai 1984 | Amsterdam | 500 |
| 9. Le traité d'Union et la relance européenne | PSDI | 9 juin 1984 | Milan | 150 |

Le coût élevé de ces conférences spécialisées (environ 2 millions de Francs belges chacune (42) et le peu d'écho qu'elles ont recueilli auprès des partis-membres (à eux seuls les socialistes français et italiens ont co-organisé 7 conférences sur 9) limitent l'impact d'une véritable "campagne électorale commune". Ce bilan peu concluant tient aussi à la lutte d'influence entre l'Union et le groupe socialiste qui de son côté organise ses propres conférences sans coordination avec l'Union.(43)

2- La réunion d'une Conférence des leaders

Conçue comme une action dirigée vers l'opinion publique européenne, elle rassemble les leaders des différents partis-membres à Bruxelles le 1er juin 1984. En fait, la Conférence des leaders se borne à présenter une plate-forme électorale commune en 13 points, directement inspirée du Manifeste. L'objectif consiste à souligner la mobilisation des partis contre les "politiques conservatrices de déflation, de régression économique et de chômage massif." (44) Par contre, les points de divergence sont occultés et ils conduiront même à abandonner l'idée d'un grand rassemblement commun.(45)

(42) Ibid. p. 6.

(43) Ibid. p. 7

(44) Cité in Le Monde, 3-4 juin 1984.

(45) Contrairement à 1979 (Rassemblement de Chaillot à Paris), les partis renonceront à un meeting populaire en raison de leurs divergences sur le problème de la sécurité européenne et du pacifisme, cf. interview précitée de J. HUNTZINGER.

3- La diffusion du matériel de propagande commun

Plusieurs documents de l'Union ont été adressés aux partis-membres :

- Le Manifeste (en 6 langues : anglais, français, néerlandais, italien, allemand et danois)
- Le rapport ADLER (en 6 langues) : texte de la sous-commission "Socialisme et Société" (v. supra p. 13)
- Le rapport CLAES (en 6 langues) : texte de la sous-commission "Emploi et politique économique" (v. supra p.13)
- Les statuts de l'Union (en 3 langues) : Nouveaux statuts adoptés à Paris lors du XIIe Congrès de l'Union
- Une brochure de présentation générale de l'Union (en 6 langues) avec l'organigramme de l'UPSCE ainsi que la liste des partis-membres et observateurs
- La déclaration en 13 points de la Conférence des leaders du 1er juin 1984 : "Avec les socialistes pour l'emploi, la paix et la liberté en Europe". (en 6 langues)

L'Union a également publié un Bulletin mensuel d'information ("Info-Union") qui devait devenir l'organe régulier de l'UPSCE. Toutefois, il a été au centre de polémiques avec le Groupe socialiste du PE comme faisant double emploi avec son propre service de presse et n'a connu que quatre numéros.

Bien que dans l'ensemble, l'activité de l'Union soit restée assez limitée, elle exigeait néanmoins un renforcement de ses structures. Sa capacité financière fût substantiellement accrue sans que nous puissions préciser le montant exact du budget qui demeure une information de caractère confidentiel.(46) Quoiqu'il en soit la majeure partie de l'enveloppe globale attribuée au Groupe parlementaire par le PE a été versée aux partis nationaux. L'Union n'a perçu les sommes restantes qu'après le prélèvement du montant exigé par le Groupe pour son propre budget électoral. Là encore des difficultés concernant la répartition financière entre le Groupe et l'Union ont illustré la concurrence des deux organes pour organiser la campagne commune.(47)

L'ensemble du budget de l'Union (montant attribué par le Groupe plus les cotisations des partis-membres) lui a permis de participer au financement des Conférences spécialisées et de financer la Conférence des leaders du 1er juin 1984, la publication des documents et brochures cités plus haut, le tirage de quelques milliers d'affiches électorales communes et le recrutement de plusieurs collaborateurs.(48)

Hormis l'organisation des Conférences spécialisées, l'action de l'Union dans la préparation matérielle de la campagne électorale n'a donc pas mobilisé les partis-membres. Ajoutée à nos précédentes observations sur l'adoption du Manifeste commun, cette faible influence de l'Union, illustre à nouveau les préoccupations essentiellement nationales des partis.

(46) GIALLOMBARDO (N) ; interview précitée, sur le budget ordinaire de l'Union, v. supra p. 6, note(16).

(47) GIALLOMBARDO (M) ; interview précitée, et PS/CE/115a/84, op. cit. p. 7.

(48) Constituée par quatre permanents (dont le secrétaire général) avant 1982, l'Union sera composée pendant la période électorale (fin 1983-juin 1984) de 14 collaborateurs (dont le secrétaire général et cinq collaborateurs détachés du PE). En attendant les décisions définitives concernant l'organisation de l'Union, le nombre des collaborateurs était réduit à 7 après les élections, GIALLOMBARDO (M) ; interview précitée.

B/ Le poids des enjeux nationaux : l'exemple français

D'un point de vue matériel, le PS français n'a pas utilisé le matériel de propagande mis à sa disposition par l'Union : affiches, supports écrits sont tous d'origine nationale.(49) Le Manifeste lui-même n'est diffusé qu'à environ 3.000 exemplaires (destinés essentiellement aux cadres et aux élus du parti) et reste en marge de la campagne nationale.(50)

A l'égard des thèmes abordés par le parti au cours de la campagne, le Manifeste ne sert même pas de référence générale. Pourtant, sur la "question institutionnelle" (extension des pouvoirs du PE, accroissement des ressources budgétaires), le PS n'avance pas de propositions plus précises que celle du Manifeste.(52)

Par contre, s'agissant des autres problèmes européens, le PS se démarque nettement des propositions incertaines du Manifeste.

Sur l'élargissement du Marché Commun à l'Espagne et au Portugal, l'accord de principe masque une divergence réelle quant aux modalités pratiques de sa mise en oeuvre. Le Manifeste considère en effet l'élargissement comme un "impératif politique urgent", tout comme le PS qui parle "d'impératif politique". Mais au delà de cette convergence sur la nécessité de consolider la démocratie

(49) Le Poing et la Rose, n° 108, 1er juin 1984.

(50) HUNTZINGER (J) ; interview précitée.

(51) Le Poing et la Rose n° 108, op. cit. ; Argumentaire, "la volonté de la France, Une chance pour l'Europe", publication interne du PS ; "Aujourd'hui l'Europe", Supplément au n° 159 de l'Unité, Juin 1984 ; Le Monde, 13 juin 1984.

(52) Selon le PS-F, il "convient de proposer une extension des pouvoirs du PE lorsque cela est justifié", comp. avec le Manifeste, op.cit., p. 30.

en Europe, le PS est beaucoup plus prudent. Selon lui l'élargissement doit se faire "par étapes" et ne pas être un "élargissement baclé" mais un "élargissement organisé et négocié".(53) A cet égard, le report au 1er janvier 1986 de l'entrée officielle de l'Espagne et du Portugal dans la CEE n'est pas pour déplaire au PS français. Ses exigences concernant de solides "garanties, notamment en matière agricole" (54) soulèvent l'hostilité des socialistes espagnols selon lesquels "l'Espagne a atteint les limites des concessions possibles pour entrer dans l'Europe des Dix".(55) Aux généralités du Manifeste, le PS oppose ainsi "des réformes préalables, nécessaires pour la communauté et son renforcement pour se mettre en mesure d'accueillir les pays candidats".(56)

Les propositions du PS relatives à la PAC sont également beaucoup plus tranchées. Le système des prix garantis (assurant la protection des producteurs) et la préférence communautaire (protégeant le marché européen contre les importations à bas prix) sont des exigences tout à fait essentielles pour le PS français qui n'apparaissent pas dans le texte du Manifeste. Celui-ci se borne à indiquer d'une manière évasive que "les intérêts des consommateurs doivent être pris en considération tout autant que ceux des agriculteurs".(57)

(53) Le Monde, 13 juin 1984.

(54) Ibid.

(55) GONZALEZ (P) , Le Nouvel Observateur n° 1059, 22 février 1985.

(56) "Argumentaire", op. cit. I.10.

(57) Le Manifeste, op. cit. p. 20 ; et v. supra p. 14.

Enfin, sur la sécurité européenne, l'échec d'un compromis au sein de l'Union étant principalement dû à la fermeté des positions françaises, le PS a pu très librement développer ses propres convictions.(58) Tout en soulignant que les questions de défense ne sont pas de la compétence de la CEE (seul point de convergence avec le Manifeste !), les socialistes affirment leur attachement au rôle de la dissuasion nucléaire française et à l'"effort national de défense qui constitue en lui-même une contribution à la sécurité de l'Europe Occidentale."(59)

A l'évidence, le Manifeste n'a pas inspiré le programme des socialistes français. Le contraire eut été surprenant puisque le Manifeste est précisément un timide compromis entre des exigences nationales contradictoires. En revanche, il est plus étonnant de constater que le Manifeste n'a même pas servi de "faire-valoir européen" à la campagne socialiste française. Ce désintérêt illustre clairement le caractère national des élections européennes de 1984 pour le PS. Il ne démontre pas pour autant l'inanité du Manifeste commun mais tend à illustrer sa fonction principalement symbolique à l'égard de partis qui n'ont pas renoncé à s'affirmer "internationalistes par définition".(60) En outre, son utilité réside sans doute beaucoup moins dans l'existence d'un texte final commun que dans les débats préparatoires qu'il a suscité et qui constituent peut-être le ferment d'une nouvelle relance de l'Union.

(58) Sur le Manifeste et la sécurité européenne, v. supra p. 15 et 16.

(59) Le Monde, 13 juin 1984.

(60) "Nous, socialistes européens sommes internationalistes par définition" ; déclaration introduisant le préambule du Manifeste, Manifeste, op. cit. p. 5.

Le bilan relativement modeste de la coopération au sein de l'Union conduit en effet à s'interroger sur son avenir.

En tant que fédération de partis et au regard des 5 critères proposés par Geoffrey et Pippa Pridham pour mesurer les progrès de l'intégration politique, (61) l'influence de l'Union se révèle quasiment nulle. (62) Nos précédentes observations sur l'élaboration du Manifeste et sur la faiblesse de la "campagne électorale commune" démontrent qu'au-delà du cadre formel de l'Union, ni le contenu programmatique, ni la coopération organisationnelle (pour ne rien dire de la structure évanescence de l'Union et du refus de toute autorité supra-nationale) ne permettent de conclure à une avancée significative depuis 1979. Le regain de dynamisme de l'Union à partir de 1982, qu'il ne faut pas confondre avec un quelconque progrès vers l'intégration, est dû à des facteurs purement conjoncturels :

- L'intérêt qu'ont les PS ayant récemment conquis le pouvoir (PS-F, PSI, PSOE, PSP) à bénéficier d'un forum où les expériences sont confrontées, les informations échangées et les stratégies légitimées (même si c'est au prix de compromis évasifs).
- L'échéance des élections européennes de 1984 et la mobilisation des forces politiques concurrentes.
- Les effets durables de la crise économique, l'offensive des politiques conservatrices et la nécessité d'une "reconquête idéologique".

(61) PRIDHAM (G et P) ; op. cit., p. 115 et 116.

(62) Telle n'est d'ailleurs pas, à notre avis, sa fonction première, v. supra p. 9 et 10.

C'est sans aucun doute le troisième facteur qui fut le plus puissant mobilisateur à la veille des élections. Tout laisse penser qu'il sera encore au centre des débats du prochain Congrès (9-10 avril à Madrid) et qu'il relèguera à plus tard les débats purement communautaires. (63)

L'Union acquiert ainsi un rôle spécifique non comme lieu d'intégration européenne mais comme structure de concertation entre les partis nationaux. Sa tâche ne consiste pas à transcender les objectifs particuliers des partis mais à les légitimer par une formulation commune.

Cela ne signifie pas que l'Union ait renoncé à rapprocher les positions des partenaires sur les questions communautaires et notamment sur le problème "institutionnel", mais, pour y parvenir, elle doit compter sur la volonté politique de ses membres. Celle-ci doit d'abord consacrer le rôle spécifique de l'Union en renforçant sa structure et son indépendance financière (augmentation des cotisations, accroissement du nombre des collaborateurs, acquisition de locaux propres...), et en définissant les bases d'une coopération harmonieuse avec le Groupe socialiste du PE. Autant de décisions qui étaient d'ailleurs à l'ordre du jour du bureau de l'Union le 6 décembre 1984 : "un débat stratégique sur l'autonomie même de l'Union" selon J. Huntzinger. (64)

Or, plusieurs mois après cette réunion, le débat reste en suspens. Le conflit manifeste au sein du Groupe parlementaire après l'élection du président Rudi Arndt (SPD) contre le président sortant Ernest Glinne (PSB) ne s'est-il pas répercuté au sein de

(63) A l'exception de la question relative à l'élargissement mais sur laquelle il existe un accord de principe, v. supra p. 15 et p. 23 et 24.

(64) Interview précitée.

l'Union ? (65) Tout en affirmant souhaiter l'autonomie de l'Union, la délégation parlementaire SPD et le président R. Arndt semblent favorables à un secrétariat unique sous la responsabilité du secrétaire général du Groupe. Ce retour en arrière, (66) qui consacrerait l'effacement de l'Union, soulève l'opposition de la majorité des partis (Labour compris) parmi laquelle les "socialistes méditerranéens" sont les plus offensifs. Ceux-ci revendiquent l'autonomie réelle de l'Union par rapport au Groupe et une articulation précise entre l'action parlementaire à court terme et la réflexion politique à moyen ou long terme. (67)

Le Congrès pourra-t-il arrêter des options définitives ? La volonté d'entreprendre une "reconquête idéologique" face aux menées conservatrices en Europe peut le convaincre de renforcer l'Union mais l'absence d'une véritable "conscience communautaire" risque d'en réduire la portée.

(65) L'élection de R. ARNDT a été acquise avec 9 voix de majorité grâce au soutien de la délégation des travaillistes britanniques renforcée après les élections de 1984. E. GLINNE était soutenu par le PSB, les français et les italiens. Précisions fournies par M. GIALLOMBARDO au cours de l'interview précitée.

(66) L'ancien "Bureau de liaison des PS de la CE", que l'Union a remplacé en 1974, ne possédait pas de secrétariat distinct du Groupe.

(67) GIALLOMBARDO (M) ; interview précitée.

"Comparative Nationalism:
The Basques in Spain and France"

Page 14

Thomas D. Lancaster
Dept. of Political Science
Emory University
Atlanta, Georgia 30322, U.S.A.

Prepared for presentation at the European Consortium for Political
Research's Joint Sessions of Workshops, Barcelona, Spain, March 25-30, 1985.

ABSTRACT

"Comparative Nationalism: the Basques in Spain and France"

Peripheral nationalism in a political system with a strong central state controlled by a majority cultural group often makes governmental decision-making and policy implementation problematic. This research addresses the causal factors of political manifestations of nationalistic sentiment in peripheral groups without their own independent state structures. Social, ethnic, linguistic, and regional differences between the peripheral minority and dominate majority obviously contribute significantly to this nationalistic identification. This essay, however, argues that the central state's policy decisions toward their peripheral minorities is a significant causal agent for both national identification and its political manifestations.

This research benefits from the advantages of comparative analysis. While insight into peripheral nationalism may be gained in direct comparison of different ethnic groups, rigorous delineation of specific non-group causal factors is extremely difficult. This study gains insight into peripheral nationalism by comparing such identification within the same group but in two different political systems. The case of the Basques in both Spain and France permits a comparison of the same group, thus imposing an analytical control on ethnicity, but one under two different set of central-state policy directions. This investigation found, through survey data, important differences in national identification in the Basques in France and Spain. The argument is presented, in the course of the analysis of various potential influencing factors, that this difference in Basque national and political identification can be explained, in part, through consideration of the different policy stances taken over time by the dominate governments, i.e. in Paris and Madrid, toward their respective Basque minorities. While initially counter-intuitive, this research suggests that toleration and non-repressive policies toward peripheral minorities may, in the long term, be more effective in the elimination of this peripheral identification.

Introduction

Nationalism and the nation-state as concepts carry important yet different connotations. Nationalism, often but not necessarily ethnically based, is a psychologically held belief by a relatively large group of people that they constitute a community and that as a nation of people they are entitled by their common identity to independent statehood.(1) A nation-state, on the other hand, reflects such a community's achievement of a sovereign political-governmental entity which possesses an independent organizational apparatus for collective decision-making about public matters and a monopolistic enforcement mechanism.(2) Not all nations, however, are nation-states: the Kurds, the Palestinians, the Welsh, and the Estonians, for example. Furthermore, a nation-state often encompasses several nations: the diversity found in the Soviet Union, Yugoslavia, Belgium, and Spain.(3) This distinction between a nation and a nation-state remains fundamentally important, both analytically and politically.(4)

Territorial implications complicate the distinction between a nation and a nation-state. Most nation-states and most nations occupy geographical space. Nationalism is thus in part a territorial derivative in which the psychological belief or mood of community grows.(5) Peripheral nationalism exists and develops within a particular nation-state dominated by another national group and is also generally territorially situated. This territorial component to nationalism affects and reinforces the commonalities upon which nationalism's critical sense of community grows: language, culture, religion, symbols, economic interdependence, and even government.

The development of peripheral nationalism, which does not necessarily culminate in the achievement of nation-state status, may be facilitated or

constrained by numerous factors. Economic growth, military strength, and increases in educational levels may each promote a nation's quest for nation-state status. Cultural and political repression, economic migration, and increased exposure to other cultures and their mass communication may hinder or stifle the growth of peripheral nationalism. The governments of existing nation-states which include peripheral nationalisms may determine through governmental policy decisions the degree of such encouragement or constraining of nationalist development. Stated differently, the governmental structures of nation-states themselves affect the development processes of peripheral nationalisms.

As part of a much broader question on the development of peripheral nationalism, this paper addresses the role of the state in non-dominate, or peripheral, nationalistic development. Why does nationalistic sentiment develop? Why do certain groups appear to possess stronger nationalistic sentiment than others and what is the role of the central state in encouraging or hindering its development? What are the important factors affecting its development? This study attempts to address these questions comparatively by focusing on the Basques. The Basques as a case study are particularly appropriate to questions concerning the central state's role in the development of peripheral nationalism given the fact that this group presently finds itself geographically situated in two different nation-states.

This essay initially discusses the Basques as a case study in the study of peripheral nationalism. The degree of this nationalism is then analyzed with the presentation of comparative survey data. Political and governmental considerations such as center-periphery relations and the associations between nationalism and political goals are then considered.

Next, more in-depth analysis of the causes of the existence or lack of nationalistic sentiment is undertaken. In this section, estimations of regression models of Basque nationalism are presented and compared. Following a similar section modeling political preferences for ultimate nation-state status, economics as a principal factor of the growth of nationalistic identification and economic relations with the dominant nation-state is presented. This analysis concludes with a recapitulation of our findings and a discussion of central economic policy incentives and the development of a nation-state's relationship with its peripheral national groups.

The Basques as a Case Study

A lack of a control group is a fundamental, at times almost fatal, flaw in the comparative study of peripheral nationalisms. Can one successfully isolate the effect, for example, of the Canadian state's policy decisions on French Canadian nationalism or the Soviet state's influence on Estonian nationalistic sentiment? Is it analytically appropriate to compare Spanish-speaking peripheral nationalism in the southwestern United States with Mexicans across the Rio Grande River when one is a minority and the other a dominate majority with its own nation-state? Even studies of ethnic-nationalism in Belgium, with the Flemish and the Wallonians, are lacking in that these ethnic-groups do possess and participate in their own nation-state.

The Basques provide a rare oppourtunity to analyze on a comparative basis the role of a dominate state on the development of peripheral nationalism. Previous research, however, has generally focused only on the Basque regions in Spain.(6) The French-Spanish border dissected the Basque

country following the Treaty of the Pyrenees in 1660. Today the Basque country essentially comprises the Spanish provinces of Guipuzcoa, Vizcaya, Alava, and, much more disputed, Navarra, and the French department of Pyrenees Atlantiques (the provinces of Labourd, Soule, and Basse-Navarre). This division of the Basque country into two parts of two distinct nation-states has exposed the Basques to the integration policies of Spain and France, each with its highly centralized political systems centered, respectively, in Madrid and Paris. These centralized nation-states have undoubtedly influenced peripheral nationalistic sentiment to varying degrees.(7)

A comparison of the Basques as a non-state nation in both Spain and France is also appropriate since both nation-states possess, like so many of the world's other nation-states, a long history of peripheral nationalism within their borders. France's political-ethnic regionalism, in such areas as Brittany, Corsica, and the Basque country, has long concerned Paris governments. Likewise, the political questions over policy toward Spain's distinct regions such as Cataluyna, the Basque country, Galicia, Valencia, etc., have plagued Madrid governments, and even been instrumental in causing military intervention into politics and civil war.(8) Both Spain and France as traditional highly centralized nation-states have seen governments with formally stated attitudes and policies towards their peripheral nationalistic groups, including the Basques. How then, have these policies compared in affecting nationalistic sentiment from the point of view of the nationalistic group itself? This analysis now turns to this question.

Initial Comparisons

Has the French-Spanish border served to divide Basque nationalistic sentiment? Does the frontier serve as a "Berlin wall" of cultural identification as some local inhabitants have suggested?(9) Table One and the following tables suggest it has. These tables compare responses to close-ended survey questions from Basque country inhabitants of the largest city on each side of the French-Spanish border.(10) The contrast of Basque national identification in the French and Spanish regions is very sharp. On the French side, 85 percent of those who responded identify themselves as French or primarily French. On the Spanish side, in contrast, only 35 percent of the respondents consider themselves Spanish or primarily Spanish with 65 percent identifying themselves as Basque. These data tend to confirm prior expectations and the findings of previous research on Basque nationalism.

(Table One about here)

Basque self-identification, however, may mean different things to different people. The reference group of a respondent may possibly be different than that of other respondents. For example, a self-identified Basque in France may be comparing himself only to other Basques in France or, potentially more politically oriented, may be identifying with all Basques on both sides of the border. Table Two significantly validates the data contained in the first table. Additionally, it helps to isolate the primary reference group for Basque identification. As in Table One, Basque self-identification in Table Two is much stronger on the Spanish side. Spanish and French nation-state status have a definite independent impact on

Basque national self-identification. Furthermore, concerning groups as a reference point, there appears an equal division in both Spain and France of those that consider themselves Basque as to whether they are identifying themselves as French-Basque (Spanish-Basque) or as Basques regardless of nation-state citizenship. The division of the Basque nation into a French and Spanish nation-state, therefore, is not only promoting the dominate French or Spanish national identification but is also dividing Basque identification itself. Psychologically and politically, considering oneself Spanish-Basque or French-Basque has become difference than simply being Basque. The fact that one-third of the respondents in Spain identify with all Basques compared to only fourteen percent in France suggests that the achievement of a united Basque country, in a federal Europe or some other form, will probably not be given much impetus from the French side of the border.

(Table Two about here)

Language is generally quite important in the development of nationalism in a peripheral national group.(11) Language serves both as a transmitter from one generation to another of the peripheral nation's culture and cultural distinctness. It may as well serve as a symbol of that culture--often making it a focal point of political struggles between the dominate culture of the nation-state and the leadership of the peripheral nation. The relation between language, politics, and nationalism is particularly apropos in the Basque case.(12) The Basque language faces the possibility of extinction within several generations.(13) Years of emigration to the existing nation-states' economically prosperous regions

(the case in France), prohibition and repression regarding usage (Francoist Spain), and continued encroachment by the nation-states' dominant language given increased pressures, both direct and indirect, for cultural uniformity via radio, television, and formal education (both France and Spain) have all contributed to the Basque language's declining usage. Table Three shows our sample's relatively low knowledge of the Basque language, with almost three-quarters of the respondents in France only knowing French, well over half in Spain knowing only Spanish, and only about ten percent claiming to know Basque equally as well as their nation-state's dominate language. While the percentage of Basque language speakers would have been higher with a rural sample, the point remains that loss of language may well serve as a harbinger of the ultimate demise of a potential crucial instrument for maintaining peripheral nationalistic sentiment.

(Table Three about here)

Knowledge of the Basque language is also pertinent to our later analysis of national identification in that language and social class, at least in our urban sample, tends to be related. Some knowledge of the Basque language as a second language, say as learned in school, tends to be largest among the self-identified middle class.(14) Language and politics, and the relationship between the two, greatly affects the development of peripheral nationalism, peripheral-center political relations, and national self-identification.

The obvious political aspects of national identification logically leads to a questioning of preferred nation-state status for the peripheral national group. The political agenda among many Basques and central state

policy-makers has essentially included three possibilities: a unitary state structure with governmental decision-making being centered in the nation-state's capital such as currently exists in France and characteristic of Spain during Franco's regime; incorporation of the region within the nation-state's structure with some regional government autonomy, possibly in a federal or quasi-federal system, as is currently the case in Spain (15); or an independent nation-state for the peripheral nation. Of these options, the status-quo for France's Basque region is inclusion in a unitary political system, with all government decisions centered in Paris. In Spain, the contemporary transition from Francoism to liberal democracy has facilitated a move from a unitary system to the granting of autonomy in a quasi-federal manner to the Basque and other regions.(16)

Table Four presents a comparison of preferences for political solutions regarding ultimate nation-state status for the Basques. In terms of similarities, respondents in both France and Spain prefer the status-quo in their respective nation-states: 62 percent in France prefer unification with Paris while 50 percent in Spain prefer Basque autonomy. The Basques' memory in Spain of treatment under Spain's previous highly centralized and authoritarian regimes, however, makes close relations with Madrid unacceptable to all but 13 percent of the respondents. Table Four also reveals that the Basques in Spain more strongly favor an independent Basque state than their counterparts in France, an expected finding in light of radical separatist group activity and terrorism in Spain by such organizations as ETA-m.(17) With regard to political independence, most interesting are the similarities in percentages in both Spain and France between Table Four's those who favor an independent Basque state and Table Two's those who identify most with Basques in both Spain and France: 61.5

percent of those in Spain who favor an independent Basque state identify with all Basques while 41.7% of those in France do so. These findings suggest a strong correlation between peripheral national identification and political preference for ultimate nation-state status. The fact remains, however, that Basques in Spain possess peripheral nationalistic self-identification much more frequently than their counterparts on the French side of the border.(18)

(Table Four about here)

Numerous possible explanations exist for these attitudes concerning the preferences for nation-state status for the Basques. Table Five shows that the French-Spanish border, with all its political and cultural ramifications, does not obfuscate the argument made in the political economy literature that economics, one's economic position, and governmental economic policy affects political behavior and attitudes.(19) Economic factors in both Spain and France are indicated by these respondents as the most important aspect in the Basques' relationship with the respective political capitals, followed by political considerations themselves on the Spanish side and language and culture on the French side. The dynamics of national identification in the Basque country suggests that Madrid's economic relationship to its Basque regions and Paris's cultural policies may affect the degree of national self-identification. We will return to this very important point toward the end of this paper. First, however, analysis of other political and governmental considerations is in order.

(Table Five about here)

Political and Governmental Considerations

The unitary structure of France's and Spain's political system provides the mechanisms and instruments through which the central government may influence peripheral nations and regions. Political considerations and perceptions of central governmental policies in fact help explain our earlier finding of a greater propensity for Basque national identification on the Spanish side of the border. Paris and Madrid have historically been the center of governmental policy making for the Basque region on most issues, including economic, educational, and social policies. Some local authorities and bureaucrats, often native to the region, nevertheless generally perform policy implementation duties. Table Six reports the results from our survey of a question tapping this central-local governmental relationship to citizens in the Basque region.(20) Distinct differences are found in the responses of French and Spanish citizens when asked whether local or national governmental authorities have a greater influence on their daily lives.(21) A large majority of French citizens in the Basque country believe the national authorities in Paris have a greater impact on their daily lives. Their counterparts in Spain, however, believe in even greater numbers that the local or regional authorities have a greater effect on them. Spain's current phase of devolution and development of autonomous communities undoubtedly contributes to this perception.(22) Two points stand out here. First, respondents in Spain's Basque region possess a much stronger affinity for sub-national authorities than their counterparts in France. And second, Table Six's comparative analysis reinforces our findings in Tables Four and Five in that fundamental

differences exist in political attitudes and perceptions as a consequence of a nation-state boundary dissecting a single peripheral national group.

(Table Six about here)

The difference between political perceptions and nation-state membership suggests that similar differences may additionally exist between other political issues and national self-identification. Many politically related items are appropriate for analysis here,(23) but probably the most important concerns a respondent's preference for the peripheral nationalistic group's ultimate status as a nation-state. As mentioned above, three options are generally discussed in the Basque case: autonomy or some type of federal or quasi-federal within France's and Spain's nation-state structure; unification with Paris or Madrid in a unitary political system; or an independent Basque nation-state. In the Basque case, this third option could take the form of either an independent nation-state including the Basque region in both Spain and France or include only the Basque region in one of these two existing nation-states.

Tables Seven and Eight indicate the strong relationship between preference for a nation-state solution to the Basque country and national self-identification. Not suprisingly, Table Seven shows that the stronger one's feeling of being Basque, the greater the likelihood they favor an independent Basque nation-state. In comparing responses on the Spanish-French border's two sides, we can see in Table Eight that controlling for nation-state does not alter this relationship, although the relationship remains the strongest among the respondents in Spain. The important analytical point here nevertheless remains that national

identification and preferences concerning the politics of peripheral nationalism are strongly related.

(Tables Seven & Eight here)

Models of Basque Nationalism

Thus far in our analysis we have directly compared Basque national sentiment in the Basque region in both Spain and France. This analysis has suggested that politics and language are important in explaining the nature of an individual's national self-identification. Seeking more rigorous analysis than cross-tabulation, and given the number of small or empty cells when more than one control variable is introduced, Tables Nine and Ten report estimations for several regression models of national self-identification in the Basque country.

(Tables Nine and Ten here)

These tables report several logically intuitive and nicely fitting models for explaining Basque nationalism. Given our previous analysis, Table Nine's model one includes language as an explanatory variable. This model also includes ideological self-placement on a left-right scale as a possible means of tapping an array of politically oriented issues and perspectives. Social class is the third explanatory variable. Other factors such as age, sex, marital status, education, and religious beliefs and practices proved not to be significantly correlated with national self-identification. Model one's estimates clearly confirm, even when controlling for political ideology and social class, Table Seven's results

that knowledge of the Basque language and Basque national identification are positively related. Political orientation also significantly adds to our understanding of Basque nationalism: the more right-oriented an individual, the less the intensity of his Basque self-identification. Yet not as one might initially have expected, social class and Basque nationalism are negatively related--the lower one's social class, the less one identifies as being Basque. This social class estimate supports previous research that Basque nationalism is a middle class, rather than a working class, political attitude.(24)

Model two introduces an additional control variable, suggested in part by our previous analysis and by the magnitude of model one's intercept. The relationship between preferred nation-state status for the Basque country and national identification seen in Table Seven led to the introduction of an additional politically-oriented control variable. This additional variable greatly increases our explanatory power, increasing the R-squared to .48. This variable's introduction, while not altering the signs of our other independent variables, does push the social class variable beyond the .05 level of statistical significance. Social class and preference for nation-state status thus appear related. Removal of social class in model three does not greatly lower our overall explanatory power of the variance in our sample's national self-identification.

Not reported in Table Nine, since it presents unstandardized coefficients, but pertinent to our analysis nevertheless is the comparative explanatory importance of the different independent variables within each model. Calculating the "measure of effect,"(25) we learn that in model one, left-right political ideology most affects national identification, followed very closely by language. In model two, nation-state preference best

explains national identification, followed closely by language and then ideology. This same pattern holds in the third model. Language and political attitudes of one form or another, in sum, best explain national self-identification.

Table Ten presents a comparisons of the respondents in the French and Spanish regions of the Basque country with these same models. Generally speaking, the direction of the coefficients remain unchanged and our models' explanatory power is much greater in Spain than in France. The exceptions are that social class remains unstable and problematic, changing signs on both sides of the border from model one to model two and loses their statistical significance; and model two's negative coefficient for nation-state status preference in Spain is problematic both intuitively and in terms of statistical significance. Most important analytically, however, is that some very nice nation-state comparisons within a single peripheral nation can be drawn from Table Ten by comparing the magnitude of the coefficients for each independent variable in similar models. Language is very important in determining national identification in both nation-states, but is more strongly related in France than in Spain. Even given certain controls, our earlier findings regarding the role of language and nationalism in France's Basque region is confirmed. The contextual effect of peripheral national identification on the Spanish side probably contributes to this finding. Politics tends to influence nationalism much more in Spain than in France. The estimated coefficients for ideology and preferences for a political solution have larger absolute values in the sample population from Spain than from France.

Consideration of Political Preference

Our analysis thus far has focused on an explanation of peripheral nationalistic sentiment in the Basque country. Table Seven, however, revealed a strong relationship between one's national self-identification and preference for ultimate nation-state status of the Basque region. This strong correlation between these two political-social attitudinal variables suggests, before concluding our discussion of comparative nationalism, a more in-depth look at the factors behind the preferences for political solutions to the Basque problem, i.e. opinion on the status of the region's ultimate nation-state status.

Table Eleven contains several models for this political solution variable. Estimates for the coefficients of several independent variables suggest that, as anticipated, much of the variation in preferences for a political solution may be explained with other political attitudinal variables. Model one in Table Eleven, for example, contains as explanatory variables several responses to politically-oriented questions which are statistically significant. As with our previous models on nationalistic sentiment, in a sample combining the samples in both Spain and France, ideological self-placement is quite central to an explanation of a political solution to the Basque country. As one moves from left to right on the ideological scale, the more centralized in the existing nation-state the respondent prefers the state's decision-making powers. Somewhat surprising given its position vis-a-vis nationalistic sentiment, language usage was dropped from our model given its lack of statistical significance. Another political variable besides ideology also assists in explaining preferences for an ultimate nation-state status. A negative relationship exists between belief that the central authorities, in Paris and Madrid, have the most

effect on their daily life and preferred political solution for the Basque country: the greater the belief that the central authorities, as opposed to regional or local authorities, have the most effect, the less the support for an independent Basque nation-state. Our earlier stated belief that the sample's respondents considered governmental relations in a positive light assists in seeing the logic behind this correlation: positive governmental relations with the current French or Spanish nation-state's political-governmental center serves to diffuse the translation of peripheral nationalistic sentiment into desire for peripheral national independence. We will return to this point in the following section.

(Table Eleven about here)

Two sociological variables, social class self-placement and educational attainment in terms of age when formal education was completed, is even more central in explaining preference for a political solution than in explaining nationalistic sentiment. The lower the social class one considers themselves, the less likely they are to prefer an independent Basque nation-state. This finding supports our previous discussion that the political movement for a Basque independent nation-state is a middle rather than working class phenomenon. The negative coefficient in model one for education also collaborates this argument.

A comparison of models one and two in Table Eleven also permits an assessment of the impact of national identification on preferences for ultimate nation-state status. It logically follows from the high correlation between national identification and preference for ultimate nation-state status ($r = .591$) that, when measure of effect is calculated,

national self-identification is the most important explanatory variable within model one, followed relatively closely by ideology and social class, and then by effects of governmental effect on daily life and age at completion of formal education. The possibility exists, however, that we may be tapping here the same attitude in national self-identification and preference for a political solution for the Basque country. Model two therefore excludes national self-identification. As expected, this variable's removal lowers our R-squared. It does not, however, greatly alter the estimates for the coefficients of the model's other independent variables; it raises instead the significant levels of several obviously related variables. Nevertheless, as is often the case, the analytical trade-off is between a model's parsimony and its overall explanatory power.

Opting for parsimony, a comparison in both the Spanish and French Basque region of the same model explaining preference for ultimate political solution for the Basque country adds credence to our emerging finding that not only politics in its ideological sense but also perception of relations between the peripheral nation and the nation-state governmental-political decision-making strongly influences manifestations of peripheral nationalism. Models three and four in Table Eleven suggest that the direction of the relationship of the various explanatory variables contained in models one and two remain stable. A lower R-squared than in the combined sample suggests, as earlier indicated in Tables Nine and Ten, that the dynamics of nationalism are much more complex within each peripheral group, i.e. Basques in Spain, than between them, i.e. all Basques. Nevertheless, a comparison of models three and four discloses that while such sociological factors as social class and education have relatively the same impact on both sides of the border on preference for an ultimate political solution,

the same cannot be said with the more directly politically-oriented variables. Left-right ideological orientation is more strongly related to this preference for ultimate nation-state status in Spain than in France. Ideology thus influences this political expression of nationalism much more on the Spanish side of the border. On the other hand, in France's Basque region perception of governmental relations, i.e. which governmental level most influences daily lives, are more indicative than in Spain. In France, the more a citizen believes the central governmental authorities in Paris affect his daily life, the less likely he is to favor an independent Basque nation-state. In sum, one may surmise from Table Eleven that in explaining preferences for the Basque's ultimate nation-state status, beyond some important sociological variables, that "confrontational" ideological politics are more central in Spain while "manufactured" center-peripheral political relations help to understand the Basque country's French respondents' greater propensity to accept their present status as citizen in the French nation-state.

"Manufactured" Center-Peripheral Relations?

Our discussion and explanation up to this point of nationalist sentiment and political preferences stemming from it leads us to reconsider some previously analyzed points. Before concluding, we should recall our discussion regarding Table Five. In this table, economics stood out as the most important aspect in determining center-peripheral relations.(26) Table Five's findings are consistent with those reported in Tables Nine and Ten in that language is quite important in determining center-peripheral identification. Table Five's finding that politics is more important on the Spanish side of the border is also consistent with Table Ten's and Eleven's

determination concerning the strong role of political ideology in Spain in explaining preferences for a political solution concerning ultimate nation-state status. What, however, explains our finding in Table Eleven concerning the importance of governmental relations vis-a-vis preference for nation-state status? Table Five's findings concerning economics provides us a clue.

Economics and center-peripheral relations as crucial variables in determining national identification and its attitudinal consequences suggests that Spanish and French economic policy toward their respective peripheral nations may in fact influence this nationalist sentiment. Stated differently, an individual in either part of the Basque country would possess a strong incentive, beyond language, culture, and ethnic considerations, for desiring independent nation-state status for the Basque people if it is to their economic as well as political advantage to do so. Likewise, a lack of such an economic incentive should tend to stifle independent nation-state sentiment. Such reasoning concerning direct economic incentives seems particularly appropriate given that economics is not emerging indirectly in our findings through such variables as occupation and social class.

Table Twelve suggests the basis for a very strong economic incentive for Basque identification and a desire for increased Basque self-determination in Spain. Stated simply, the Basque region in Spain is paying dearly for belonging to the Spanish nation-state. The Madrid-based regime collects much more in revenues from the Basque country, particularly in Vizcaya, the location of our sample, than it pays to the region in allocations and services.(27) Such negative "manufactured" center-peripheral relations provide a strong economic incentive for the development of

peripheral national sentiment and the political desires emanating from them. An independent Basque nation-state or even increased autonomy in policy and fiscal decision-making would permit more of these funds to remain "at home."

(Table Twelve about here)

Conclusion

This study's comparative approach to the analysis of peripheral nationalism followed a slightly different twist to the logic of most research strategies in comparative social and political inquiry. Its "most similar" systems approach focused on the same national group but compared across two different nation-states.(28) This research strategy for comparison of the Basques in Spain and France offers new insight into the study of peripheral nationalism by imposing an analytical control on ethnicity while maintaining the ability to delineate two different sets of central-state influences. Such a control on ethnicity is not possible in a comparison of two different peripheral national groups in either the same nation-state--e.g., the Scots and Welsh in Britain or the Flemish and Walloons in Belgium--or in different nation-states--e.g., French-Canadians and Swedish-speaking Finns. Such a comparison of the same nation in two different nation-states revealed important differences in national identification in the Basque country in Spain and France.

Our most central finding reinforced the commonly held belief that Basque national sentiment and identification is much stronger in Spain's than in France's Basque region. This greater peripheral nationalism in Spain's Basque region produces a less independence-minded population in France concerning the creation of an independent Basque nation-state.

Furthermore, the border between Spain and France itself has meant that consequences of the very existence of these two different nation-states has strongly influenced even those who do consider themselves Basque: being French-Basque or Spanish-Basque is now just as likely as possessing an affinity with all Basque people regardless of present nation-state citizenship.

Our analysis then focused on explaining the differences in national self-identification. We found that language is an important and significant predictor of national self-identification. Loss of knowledge of the Basque language and use of the dominate language of the existing French and Spanish nation-states, particularly on the border's French side, does not forebode well for the preservation of Basque nationalism. The French and Spanish nation-state's promotion of their respective dominant language constrains, among other things, the development of peripheral nationalism. While language is important in both areas of the Basque country, politics and political perceptions, orientation, and attitudes play a much greater role in determining national identification in Spain's Basque country. Years of repression of expressions of Basque nationalism in Spain and toleration in France have forged a fusion between political attitudes and periphery national sentiment. The Basques' greater peripheral group identification in Spain is strongly related to their desire for greater autonomy from Madrid as well as to abstract political orientations such as political ideology. The Basques in France, on the other hand, possess a much stronger affinity with Paris-based governmental policy decision-making. These results reflect, therefore, the years of fundamental policy differences between the Paris and Madrid governments toward their respective nation-state's peripheral national groups.

Economic policy is one example of central governmental treatment of peripheral nations. Economics is of central concern to the citizens in the Basque country in both Spain and France. Different economic policies and relationships between Madrid and Paris and their respective Basque regions exemplify the offering of quite different incentives for maintaining national identification with the dominate nation-state or for developing greater nationalist loyalties within a peripheral group. A positive economic policy by a dominate nation-state toward its peripheral nations, this research suggests, may in fact be very effective in undermining the development of peripheral nationalism. The national integration of existing nation-states may best be served not by central government policy attempts to penalize the peripheral nations, economically or otherwise, but through the creation of more direct incentives which leads to the diminution of this peripheral nationalism.

Notes

*--The University Research Committee of Emory University provided research support for this study through a 1984 Summer Fellowship. The author also gratefully acknowledges the assistance of William Boyd, Janou Celler, Kathryn Ellen Amdur, Maria Carmen Bedmar Diaz, and Robert M. McCann.

1. On the meaning the nationalism, see Louis L. Snyder, The Meaning of Nationalism (New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1954) and L.L. Snyder, ed., Dynamics of Nationalism: Readings in Its Meaning and Development (New York: Van Nostrand Reinhold, 1955).

2. Anthony D. Smith, Theories of Nationalism (London: Duckworth, 1971); Anthony D. Smith, Nationalism in the Twentieth Century (Oxford: Martin Robertson, 1979); Gale Stokes, "Undeveloped Theory of Nationalism" World Politics (1978) 31: 150-60; Karl W. Deutsch, Nationalism and Its Alternatives (New York: Alfred A. Knopf, 1969); and Walker Connor, "Nation-Building or Nation-Destroying?" World Politics (1972) 24: 319-355.

3. For more general discussions of nationalism, see Crawford Young, The Politics of Cultural Pluralism (Madison: University of Wisconsin Press, 1976); and Oscar Janowsky, Nationalism and National Minorities (New York: Columbia University Press, 1945). For works covering several examples, see W. Bell and W.E. Freedman, eds., Ethnicity and Nation Building, Comparative, International and Historical Perspectives (Beverly Hills: Sage, 1973); and Jaroslav Krejci and Vitezslav Velimsky, Ethnic and Political Nations in Europe (New York: St. Martin's Press, 1981). Edward A. Tiryakian and Ronald Rogowski, eds., New Nationalism of the Developed West (London: Allen & Unwin, 1984).

4. See, Mostafa Rejai and Cynthia H. Enloe, "Nation-State and State-Nation" International Studies Quarterly (1969) 13: 140-58; and Walker Connor, "Ethnic Nationalism as a Political Force" World Politics (1970) 24: 319-355.

5. This is one possible reason why Blacks in the United States do not constitute a nation despite their similar cultural, economic, and even linguistic commonalities.

6. The literature on the Basque country in Spain is quite extensive. See, for example, Robert P. Clark, "Euskadi: Basque Nationalism in Spain since the Civil War" in Charles R. Foster, ed., Nations Without a State: Ethnic Minorities in Western Europe. (New York: Praeger Press, 1980); Robert P. Clark, "Basque Political Culture after Franco," in William A. Douglass, eds., Basque Politics: A Case Study in Ethnic Nationalism. (New York: Kennikat Press, forthcoming); J. Caro Baroja, Introducción a la Historia Social y Económica del Pueblo Vasco (San Sebastian: Txertoa, 1974); William A. Douglass, "Basque nationalism" in The Limits of Integration: Ethnicity and Nationalism in Modern Europe. (University of Massachusetts: Research Report No. 9, 1971); Pedro Gonzales Blasco, "Modern Nationalism in Old Nations as a Consequence of Earlier State-Building: The Case of Basque Spain" in Wendell Bell and Walter E. Freeman, eds., Ethnicity and Nation-Building: Comparative, International, and Historical Perspectives. (Beverly Hills and London: Sage Publications, 1974); Marianne Heiberg, "External and Internal Nationalism: The Case of the Spanish Basques" in

Raymond L. Hall, ed., Ethnic Autonomy--Comparative Dynamics (New York: Pergamon Press, 1979); and Milton de Silva, "Modernization and Ethnic Conflict: The Case of the Basques" Comparative Politics (1975) 7: 227-252; Juan Jose Solozabal Echavarria, "Problemas en torno al estudio del nacionalismo" Revista de Estudios Politicos (1980) 17: 67-85; Javier Corcuera Atienza, Origenes, ideologia y organizacion del nacionalismo vasco, 1876-1904. (Madrid: Ed.Siglo XXI, 1980). For a non-sympathetic look from Francoist Spain, see M. Garcia Venero, Historia del nacionalismo vasco (Madrid: Editora Nacional, 1969).

7. See, for example, Juan Pablo Fusi, El Pais Vasco, Pluralism Y Nacionalidad. (Madrid: Alianza Universidad, 1984).

8. On Spain, see Juan J. Linz and Amando de Miguel, "Within-National Differences and Comparisons: The Eight Spains" in Richard L. Merritt and Stein Rokkan, eds., Comparing Nations (New Haven: Yale University Press, 1966); Juan J. Linz, "Early State-Building and Late Peripheral Nationalisms Against the State: the Case of Spain" in S.N. Eisenstadt and Stein Rokkan, eds., Building States and Nations: Analysis by Region, Vol.2 (Beverly Hills: Sage Publications, 1973); and Salustiano del Campo, Manuel Navarro, & J. Felix Tezanos, La cuestion regional espanola (Madrid: EDICUSA, 1977).

9. As reported in Patricia Elton Mayo, The Roots of Identity: Three National Movements in Contemporary European Politics (London: Allen Lane, 1974), p. 95. A similar research strategy focusing on nationalism, but not peripheral nationalism was employed by Roger Gibbins, "Nationalism: Community Studies of Political Beliefs" (Ph.D. Dissertation: Stanford University, 1974) in which he administered individual level surveys in a pair of small, contiguous communities straddling the Canadian-American border.

10. The data analyzed in this paper were collected by the author in May and June 1984 in Bilbao, Spain and Bayonne, France. Closed ended written questionnaires in Spanish and French were administered to respondents in public places such as parks, in front of homes, and neighborhood cafes. The sample populations were stratified for age, gender, and area of the city. While the author readily acknowledges that these survey data are not fully scientifically selected random samples, the fact that they are drawn from similar populations with similar methods on both sides of the Spanish-French border makes their comparison appropriate.

11. Karl W. Deutsch, Nationalism and Social Communication: An Inquiry into the Foundations of Nationality (Cambridge, Mass.: MIT Press, 1966, 2nd edition).

12. See, for example, Robert P. Clark, "Language and Politics in Spain's Basque Provinces," West European Politics (1981) 2: 85-103.

13. See, Goldie Shabad and Richard Gunther, "Language, Nationalism, Political Conflict in Spain," Comparative Politics (1982) 14: 443-477; and Juan J. Linz, "Politics in a Multi-Lingual Society with a Dominant World Language: The Case of Spain" in Jean-Guy Savard and Richard Vignault, eds., Les Etats multilingues: problems et solutions. (Quebec: Les Presses de l'Universite Laval, 1981).

14. Social Class & Language
in the Spanish & French Basque Country

| Language | Lower | Lower Middle | Middle | Upper Middle | Upper |
|-------------------------------------|----------------|-----------------|---------------|-----------------|---------------|
| Spanish (French) only | 65.8% (52) | 76.9% (30) | 52.9% (36) | 50.0% (5) | 75.0% (3) |
| Spanish (French) and some Basque | 21.5% (17) | 15.4% (6) | 38.2% (26) | 50.0% (5) | --- |
| Spanish (French) and Basque well | 12.7% (10) | 7.7% (3) | 8.8% (6) | --- | 25.0% (1) |
| Totals | 100.0% (79) | 100.0% (39) | 99.9% (68) | 100.0% (10) | 100.0% (5) |

15. See, Kenneth N. Medhurst, "Propects of Federalism: the Regional Problem after Franco" Government and Opposition (1976) 11: 180-97.

16. See, Robert P. Clark, "Madrid and the Ethnic Homelands: Is Consociational Democracy Possible in Post-Franco Spain?" in Thomas D. Lancaster and Gary Prevost, eds., Politics and Change in Spain (New York: Praeger, 1985).

17. On ETA-m, see for example, John Llewelyn Hollyman, "Basque Revolutionary Separatism: ETA" in Paul Preston, ed., Spain in Crisis: The Evolution and Decline of the Franco Regime (Sussex: The Harvester Press, 1976) and Ortiz, Historia de Euskadi: el nacionalismo vasco y ETA (Paris: Ruedo Iberico, 1975).

18. The sensitivity of such political questions is also suggested here by the fact that more people refused to respond to this question than the other sociological-cultural questions.

19. The literature on the relationship between economics and politics is growing rapidly. For discussions treating many of the literature's general themes see, James E. Alt and Alec K. Chrystal, Political Economics (Berkeley: University of California Press, 1983); D. Kiewiet, Macroeconomics and Micropolitics (Chicago: University of Chicago Press, 1983); Michael S. Lewis-Beck, "The Economics of Politics in Comparative Perspective: An Introduction" Political Behavior (1984) 6: 205-210; Stanley Feldman, "Economic Self-interest and Political Behavior" American Journal of Political Behavior (1983) 26: 446-466; and Friedrich Schneider, "Public Attitudes toward Economic Conditions and their Impact on Government Behavior" Political Behavior (1984) 6: 211-227. As examples of this literature on the French case, see Michael S. Lewis-Beck, "Economic Conditions and Executive Popularity: The French Experience" The American

Journal of Political Science (1980) 24: 306-323; J. Jean Rosa, "Economic Conditions and Elections in France" in Paul Whitely, ed., Models of Political Economy (London: Sage, 1980); Douglas A. Hibbs, Jr. "Economics and Politics in France: Economic Performance and Mass Political Support for Presidents Pompidou and Giscard d'Estaing" European Journal of Political Research (1981) 9: 133-145; and Michael S. Lewis-Beck, "Economics and the French Voter: A Microanalysis" Public Opinion Quarterly (1983) 47: 347-360. On economics and politics in Spain, see Thomas D. Lancaster, "Economics, Democracy, and Spanish Elections," Political Behavior (1984) 6: No. 4.

20. The question asked "In your opinion, who has the greatest effect on your daily life...the local (regional authorities) or the authorities in Paris (Madrid)?"

21. The effect could be either positive or negative. The question sought to focus on the strength of the governmental relations, not the direction. Discussions with many respondents following the questionnaire's administration indicate that most respondents addressed the question primarily considering the local or central authorities' positive effects on their daily lives.

22. On Spain's current process of granting regional autonomy see, Clark in Lancaster & Prevost, 1985.

23. For example, this survey also questioned the respondents' party preference. Such comparative nationalistic sentiment and partisan politics must, given space limitations, be reported in another paper.

24. Stanley G. Payne, Basque Nationalism (Reno: University of Nevada Press, 1975), p. 241 states "the discontented and proto-revolutionary class has, as is normally the case, not been primarily the industrial workers but rather the radical intelligentsia..." Furthermore, the role of the Basque Nationalist Party (PNV) cannot be overlooked here since it "has reinforced its own stance as a party of middle-class, parliamentary Christian Democracy." (p. 242) Despite the noise, the PNV as a moderate nationalistic regional party draws a great majority of Basque nationalists while the left-wing nationalist parties remain small.

25. βx , or the coefficient times the mean of each independent variable gives the average effect of each independent variable on the dependent variable in units of the dependent variable.

26. Edward Malefakis, "Spain and Its Francoist Heritage" in John H. Herz, ed., From Dictatorship to Democracy (Westport, Ct: Greenwood Press, 1982), pp. 223-4 mentions economics as an incentive for Basque political unrest. On the center-peripheral relations in Spain and France, see John Loughlin "Regionalism and Ethnic Nationalism in France" and Cesar Diaz Lopez "Centre-Periphery Structures in Spain" in Vincent Wright and Yves Meny, eds., Centre-Periphery Relations in Western Europe (London: Allen & Unwin, 1985).

27. On this economic question and regionalism in Spain, see Roberto Alvarez Llano, "Las relaciones economicas exteriores en la comunidad autonoma vasca" Informacion Comercial Espanola (June, 1983) 598: 91-103; and Julio Alcaide

Inchausti, "Evolucion de la renta regional en los anos de crisis economica (1973 a 1981)" Informacion Comercial Espanola (May, 1984) 609: 9-21.

28. Adam Przeworski and Henry Teune, The Logic of Comparative Social Inquiry (New York: Wiley-Interscience, 1970).

Table One: National Identification

| | Country | |
|---|----------------|-----------------|
| | France | Spain |
| French (Spanish) only | 59.0% (56) | 15.9% (17) |
| French (Spanish) primarily but also Basque | 25.3% (24) | 18.7% (20) |
| Basque primarily but also French (Spanish) | 12.6% (12) | 29.0% (31) |
| Basque only | 3.2% (3) | 36.4% (39) |
| Total | 100.1% (95) | 100.0% (107) |
| No Response | 5 | 6 |

Table Two: Group Identification

(Identify the Most, First Choice)

| | Country | |
|----------------------------------|----------------|-----------------|
| | France | Spain |
| All the French (Spanish) people | 73.1% (68) | 37.7% (40) |
| Basques in France (Spain) only | 12.9% (12) | 29.3% (31) |
| Basques in both Spain and France | 14.0% (13) | 33.0% (35) |
| Total | 100.0% (93) | 100.0% (106) |
| No response | 7 | 7 |

Table Three: Language Spoken

| | Country | |
|--|----------------|-----------------|
| | France | Spain |
| Only French (Spanish) | 73.2% (71) | 55.1% (60) |
| French (Spanish) and some Basque | 18.6% (18) | 33.9% (37) |
| French (Spanish) and Basque, both well | 8.3% (8) | 11.0% (12) |
| Total | 100.1% (97) | 100.0% (109) |
| No Response | 3 | 4 |

Table Four: Desired Political Solution

| | Country | |
|--------------------------|----------------|-----------------|
| | France | Spain |
| Unification with capital | 61.6% (53) | 12.6% (13) |
| Basque Autonomy | 24.4% (21) | 49.5% (51) |
| Independent Basque state | 14.0% (12) | 37.9% (39) |
| Total | 100.0% (86) | 100.0% (103) |
| No Response | 14 | 10 |

Table Five: Most Important Aspect
in Paris (Madrid) Relation with the Basques

| | Country | |
|--------------------|----------------|-----------------|
| | France | Spain |
| Politics | 12.8% (12) | 24.5% (26) |
| History | 5.3% (5) | 3.8% (4) |
| Economics | 46.8% (44) | 39.6% (42) |
| Language & Culture | 30.9% (29) | 18.9% (20) |
| Other | 4.3% (4) | 13.2% (14) |
| Total | 100.1% (94) | 100.0% (106) |
| No Response | 6 | 7 |

Table Six: Governmental Effect
on Daily Life

| | Country | |
|-------------------------------|----------------|----------------|
| | France | Spain |
| Local or Regional Authorities | 38.5% (35) | 69.1% (67) |
| National Authorities | 61.5% (56) | 30.9% (30) |
| Total | 100.0% (91) | 100.0% (97) |
| No Response | 9 | 16 |

Table Seven: Preference for Political Solution
and National Identification, Spain & France

| Political Preference | National Identification | | | |
|-----------------------------|-----------------------------|---|--|----------------|
| | Spanish (French) only | Spanish (French) but also Basque | Basque but also Spanish (French) | Basque only |
| Unification with capital | 60.0% (36) | 53.7% (22) | 14.6% (6) | 2.5% (1) |
| Political Autonomy | 28.3% (17) | 39.0% (16) | 63.4% (26) | 19.5% (8) |
| Independent Basque State | 11.7% (7) | 7.3% (3) | 22.0% (9) | 78.1% (32) |
| Total | 100.0% (60) | 100.0% (41) | 100.0% (41) | 100.1% (41) |

Kendall's Tau b: .52

Pearson R: .591

Table Eight: National Identification and
Preferred Political Solution, by country

| Political Preference | France | | | | Spain | | | |
|--------------------------------|----------------|---------------------------------|---------------------------------|----------------|-----------------|----------------------------------|----------------------------------|----------------|
| | French only | French but also Basque | Basque but also French | Basque only | Spanish only | Spanish but also Basque | Basque but also Spanish | Basque only |
| Unification w/ capital | 64.4% (29) | 79.2% (19) | 25.0% (3) | 33.3% (1) | 46.7% (7) | 17.7% (3) | 10.3% (3) | ---- |
| Political Autonomy | 20.0% (9) | 12.5% (3) | 58.3% (7) | 33.3% (1) | 53.3% (8) | 76.5% (13) | 65.5% (19) | 18.4% (7) |
| Independent Basque State | 15.6% (7) | 8.3% (2) | 16.7% (2) | 33.3% (1) | ---- | 5.9% (1) | 24.1% (7) | 81.6% (31) |
| Total | 100.0% | 100.0% | 100.0% | 99.9% | 100.0% | 100.0% | 100.0% | 100.0% |

Table Ten: Comparisons of National Identification

| Independent Variable | (1) | | (2) | | (3) | |
|------------------------------|-------------------|-------------------|------------------|-------------------|-------------------|-------------------|
| | Spain | France | Spain | France | Spain | France |
| Language | .530*** (.149) | .584*** (.146) | .373** (.141) | .553*** (.146) | .379*** (.139) | .602*** (.141) |
| Ideology | -.162*** (.04) | -.032 (.046) | -.079* (.041) | -.017 (.05) | -.082** (.040) | -.033 (.046) |
| Social Class | -.057 (.118) | -.075 (.122) | .036 (.109) | .107 (.126) | ----- | ----- |
| Preferred Political Solution | ----- | ----- | -.079 (.041) | .106 (.161) | .709*** (.164) | .106 (.155) |
| Intercept | 2.92*** (.509) | .636 (.678) | .908 (.657) | .330 (.823) | 1.05** (.483) | .834* (.447) |
| N of Cases | 79 | 59 | 78 | 59 | 78 | 61 |
| R-squared | .29 | .21 | .46 | .24 | .45 | .25 |

* p < .10
 ** p < .05
 *** p < .01

Table Nine: National Self-Identification
in the Basque Country

| Independent Variable | (1) | (2) | (3) |
|---------------------------------|--------------------|--------------------|--------------------|
| Language | .659*** (.114) | .561*** (.108) | .547*** (.108) |
| Ideology | -.180*** (.03) | -.098*** (.033) | -.085*** (.033) |
| Social Class | -.289*** (.077) | -.130* (.078) | ----- |
| Preferred Political Solution | ----- | .550*** (.122) | .640*** (.111) |
| Intercept | 3.32*** (.377) | 1.43*** (.54) | .729** (.351) |
| N of Cases | 138 | 138 | 140 |
| R-squared | .40 | .48 | .47 |

* p < .10
** p < .05
*** p < .01

Table Eleven: Preferred Political Solution
to Basque Situation, Spain & France

| Independent Variables | (1) | (2) | (3-France) | (4-Spain) |
|-------------------------|--------------------|--------------------|-------------------|--------------------|
| Ideology | -.093*** (.021) | -.148*** (.02) | -.080* (.041) | -.127*** (.026) |
| Social Class | -.229*** (.047) | -.297*** (.05) | -.124* (.104) | -.144* (.077) |
| Age Left School | -.028* (.014) | -.040*** (.015) | -.014 (.03) | -.036** (.017) |
| Governmental Relations | -.102* (.041) | -.124*** (.044) | -.174** (.082) | -.060 (.052) |
| National Identification | .246*** (.048) | ----- | ----- | ----- |
| Intercept | 3.42*** (.46) | 4.82*** (.41) | 3.18*** (.003) | 4.07*** (.511) |
| N of Cases | 131 | 132 | 55 | 76 |
| R-squared | .54 | .45 | .13 | .30 |

* p < .10
** p < .05
*** p < .01

Table Twelve: Government Revenue and Direct Expenditures

Percentage of Totals for Spain

| | Government Revenue | | | Government Expenditures | | |
|----------------|--------------------|------|-------|-------------------------|-------|-------|
| | 1962 | 1967 | 1970 | 1962 | 1967 | 1970 |
| Basque Country | 15.6 | 14.7 | 12.84 | 4.6 | 5.41 | 5.39 |
| Vizcaya | 9.5 | 7.8 | 8.25 | 2.6 | 2.98 | 2.92 |
| Guipuzcoa | 5.7 | 6.6 | 3.96 | 1.5 | 1.69 | 1.85 |
| Alava | 0.3 | 0.3 | 0.63 | 0.5 | 0.54 | 0.62 |
| Navarra | --- | --- | 1.03 | --- | --- | 1.05 |
| Catalonia | 23.9 | 27.4 | 30.97 | 10.4 | 12.20 | 12.80 |

Source: Juan J. Linz, "Early State-Building and Late Peripheral Nationalism against the State," in Building States and Nations, S.N. Eisenstadt and S. Rokkan, eds. (Beverly Hills, 1974).

Jean-Philippe LERESCHE
INSTITUT DE SCIENCE POLITIQUE
Université de Lausanne (Suisse)

CENTRE-PERIPHERIE : CULTURE POLITIQUE ET
CONCEPTION DE LA DEMOCRATIE
LA DECENTRALISATION EN FRANCE

Papier préparé pour le groupe
de travail de l'ECPR, "Les
rapports centre-périphérie
et la résurgence d'un nationa-
lisme périphérique dans les
démocraties occidentales".

Barcelone, 25-30 mars 1985

INTRODUCTION

D'emblée nous aimerions délimiter les enjeux de ce texte. Il s'agit avant tout d'un "essai théorique et méthodologique". Qui dit essai, dit premières productions, domaine nouveau ou encore "ouvrage de facture très libre, traitant d'un sujet qu'il n'épuise pas ou réunissant des articles divers" (1). Qui dit théorique et méthodologique, dit d'abord spéculation, abstraction et ensuite procédé technique, démarche.

S'il s'agit effectivement d'une première étape, il faudra par la suite transformer l'essai, comme on dit en termes de rugby. Cela ne peut se faire sans des recherches empiriques très approfondies. A charge donc des études de cas, nombreuses à Barcelone, de valider ou d'invalidier les options théoriques et méthodologiques de ce texte.

Par rapport à la résurgence d'un nationalisme périphérique, ce papier est sous-tendu autant par le désir de comprendre le phénomène, que d'établir des liens de causalité. Pour cela, nous testerons des concepts, essentiellement en essayant de les relier entre eux.

Au départ, il y a la notion de culture. Que peut-on faire aujourd'hui de ce concept ? N'y aurait-il pas moyen d'investir une de ses acceptions ? Nous rejetons ici les définitions énumératives et descriptives de la culture, pour en retenir finalement une, globale et explicative. En effet, les définitions qui envisagent la culture comme une addition de critères, la langue, la religion, les lois, etc. ont débouché sur une sorte d'impasse. Même si elles sont encore très en vogue chez des anthropologues, chez les marxistes et chez certains régionalistes.

Ensuite, nous nous attacherons à donner un contenu à la notion de culture politique. Nous essayerons de montrer en quoi, à l'instar de la culture, elle peut être utile au constat général d'une crise des représentations culturelles.

(1) Dictionnaire Le Petit Robert

La renaissance d'un nationalisme périphérique prend sens par rapport à cette crise des représentations, lesquelles commandent le contenu d'une culture. Nous avons retenu le mouvement associatif et les partis autonomistes comme indicateurs de l'émergence de nouvelles représentations des rapports entre la société et l'Etat.

Pour terminer, nous avons inscrit la loi de décentralisation en France dans cette crise globale des représentations culturelles. Cette loi voit en effet s'affronter les représentations d'une culture politique nationale et celles d'une culture politique locale ou régionale. Il en découle une sorte d'inadaptation de la loi aux multiples formes de la crise que nous avons envisagée.

Si, sur la base des éléments mis en place, ce texte pouvait simplement soulever des problèmes, et si possible les bons, il aurait ainsi rempli son office.

LE FACTEUR CULTUREL

Un des objectifs théoriques de ce texte est de montrer un biais par lequel on peut réintroduire le facteur culturel dans l'analyse sociologique. La notion de culture se trouve en effet prête pour une troisième, ou quatrième vie scientifique, après avoir connu plusieurs acceptions et après avoir été triturée par les mains pas toujours expertes des différentes écoles d'anthropologie, de sociologie et de sciences politiques.

De notre côté, nous aurons en point de mire la culture des systèmes sociaux, tout en essayant de garder à l'esprit la dimension historique de ceux-ci.

Que dire rapidement du facteur culturel ?

D'une part, on ne peut dissocier celui-ci d'autres facteurs explicatifs et, d'autre part, on ne peut non plus le séparer de l'action sociale. Ensuite, pour rester dans des considérations méthodologiques, il faudrait s'attacher à la dimension de la culture : quelle mesure sociologique faut-il adopter pour construire et utiliser le concept de culture, qu'est-ce qui explique la culture, de quoi est-elle dépendante ? Et enfin, à quels groupes faut-il rattacher cette notion, c'est-à-dire qu'est-ce qu'une entité culturelle ? Toutes questions que les "nouveaux culturalistes", comme Bertrand Badie et d'autres aussi, ont posées avant nous.

L'objet de cette entrée en matière n'est pas d'établir un inventaire des définitions de la culture, ni même de dégager la meilleure définition parmi celles que nous connaissons, mais bien plutôt de mettre en perspective la suite de notre travail sur la base d'une définition de la culture empruntée à Bertrand Badie : "La culture est un système de sens qui organise les interactions sociales".

Pour qu'il y ait "système de sens" selon B. Badie, il faut que les interactions soient denses et une certaine autonomie de la culture

d'une collectivité par rapport à une autre. Dans ce sens on retrouve les fameux "écarts significatifs" (1) entre cultures dont parle C. Levi-Strauss dans sa propre définition de la culture.

L'anthropologie a cru bon de faire de la notion de culture une "figure emblématique" de ses approches, il va s'agir, pour nous politologues, d'en relativiser la portée, tout en en marquant l'importance considérable.

LA CULTURE POLITIQUE

Si, dans les analyses culturalistes, le terme de culture est communément adopté, de notre côté, et par la suite, nous parlerons plutôt de culture politique, dès l'instant où nous aurons à l'esprit l'analyse culturelle des systèmes politiques. La notion de culture renvoyant, elle, à l'analyse des systèmes sociaux.

Nous pensons qu'à un moment donné, il faut s'accorder des facilités méthodologiques, des passages ombreux qui permettent de déboucher sur de nouvelles contrées. Les postulats suivants sont à situer dans cette perspective ; en effet, si on peut parler du système politique comme d'un sous-système du système social, alors pourquoi ne pas parler de la culture politique comme d'un sous-système de la culture. Même si l'analogie ne s'arrête pas là, que l'on nous comprenne déjà bien ici. Dans le distinguo culture/culture politique, il n'est pas question d'autonomiser ou d'extraire autoritairement le second terme du premier, mais, essentiellement à des fins méthodologiques, d'identifier à l'intérieur du facteur culturel des éléments moins riches, capables de contribuer à l'explication de faits sociaux particuliers dans le cadre d'un système social global.

En utilisant la notion de culture politique, nous sommes conscients de laisser de côté, partiellement et provisoirement d'ailleurs, "les systèmes de significations structurant la société dans son entier". Toutefois

(1) SEILER, D.-L., Les partis autonomistes, p. 16

pour appréhender la réalité, il faut la découper, la décomposer, pour saisir sa complexité, il faut localiser des enjeux. A cet égard, la culture politique est porteuse de suffisamment d'éléments à partir desquels on devrait pouvoir reconstituer des systèmes de représentations globaux. En tout cas, elle est une des composantes de ces systèmes.

La notion de culture se révèle tellement complexe, polysémique, que tout essai de lui donner un éclairage particulier doit être étudié avec attention. Et s'il existe un concept auquel il faut redonner une chance, c'est bien celui de culture politique, qui n'a, nous semble-t-il, pas été épuisé dans les utilisations antérieures qui en ont été faites. Nous ne dirons pas, plaisamment, qu'il s'agit d'une ultime tentative d'opérationnaliser cette notion, il est plutôt question ici de considérer a priori la culture politique comme un concept à part entière. Car le concept est un instrument essentiel de connaissance en général et de la sociologie politique comparative en particulier. A cet égard, M. Dogan et D. Pelassy nous disent : "Les concepts ont en commun d'être des constructions intellectuelles, destinées moins à décrire le réel qu'à le disséquer" ; de plus, "c'est moins sur leur vérité que sur leur utilité théorique" (1) qu'il faut les juger.

De notre côté, nous jugeons que la culture politique fait partie de ces concepts difficiles et ambigus mais, qui ont le mérite d'ouvrir le débat, au lieu de le fermer et d'animer des recherches en sciences sociales. C'est un concept qui attend d'être affiné, ajusté, opérationnalisé, mais nous avons déjà dit combien il fallait se distancer de toute explication à partir d'un seul concept, d'un seul facteur. Prenons effectivement garde à ce que cette notion de culture politique ne contre-carre pas d'autres variables et que, cette dimension "politique" de la culture ne renvoie pas seulement au politique au sens institutionnel. Pour M. Dogan et D. Pelassy, la culture est "exogène au système ... mais il existe entre les deux pôles un lien indissoluble d'interaction ... La culture modèle le système ... mais le système marque en retour la culture" (2). A charge des théoriciens de la culture politique de ne pas négliger ce dernier aspect.

(1) DOGAN M. et PELASSY D., Sociologie politique comparative, p. 28

(2) Ibid., p. 65

La culture politique, que nous retiendrons d'abord comme une "catégorie d'analyse", fait partie de l'arsenal des concepts de l'analyse comparative. L'histoire doit, de son côté, aider à spécifier les faits sociaux observés, à "particulariser" le concept utilisé, et à nourrir le contenu des cultures politiques nationales, régionales, bref de tous les groupes porteurs d'une culture politique. En d'autres termes, le sens d'une action politique par exemple, dont on se propose d'étudier la culture politique, est déterminé aussi par un enchaînement d'évènements et de "pratiques historiques" qui relèvent manifestement des techniques de l'histoire.

Il est temps maintenant de donner quelques définitions de la culture politique, qui doivent nous aider à identifier le contenu possible de ce concept. Chacune à leur manière, elles nous apportent quelque chose pour la suite du travail, même si certaines sont dépassées ou d'autres trop restrictives ; l'heure est plus à l'inventaire (non exhaustif) qu'à l'élaboration d'une définition unique. Commençons chronologiquement par une définition qui a fait son temps mais qui a marqué les esprits, notamment par l'usage empirique qui en a été fait. Il s'agit de celle de G.A. Almond et S. Verba, "Par culture politique d'une nation, il faut entendre la manière dont sont distribués, à l'intérieur d'une population, les types d'orientation à l'égard des objets politiques" (1). Ils retiennent trois types d'orientation, a) l'orientation cognitive, b) l'orientation affective, et c) l'orientation évaluatrice. Le concept de culture politique leur semble adéquat d'une part, pour "déterminer les relations entre attitudes politiques et attitudes non politiques" et d'autre part, parce qu'il permet "d'utiliser les concepts et les modes d'approche de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychologie" (2).

Vient ensuite la définition de Lucien W. Pye qui reste, certes, comportementaliste, mais elle semble plus "ouverte", plus dynamique que la précédente. La culture politique "est l'ensemble des attitudes,

(1) ALMOND G.A. et VERBA S., "The civic culture", Princeton University Press, 1963, pp. 12 à 20, cité in Dogan M. et Pelassy D., La comparaison internationale en sociologie politique, p. 35

(2) Ibid., p. 34

des croyances et des sentiments qui donnent un ordre et une signification au processus politique et qui définit les normes qui guident les comportements dans le système politique".(1). L'auteur prolonge sa définition en précisant que la culture politique est "le produit de l'histoire collective du système politique et de l'histoire des membres de ce système".

Dans son livre "La politique comparée", D.-L. Seiler nous donne la définition détaillée de A. Bernard, "La culture politique, en somme, c'est ce qui, dans la culture d'une collectivité, se rapporte aux structures de pouvoir et d'autorité dans cette collectivité. Il s'agit de manière de penser (...) qu'il faut effectivement apprendre (...). Parmi les notions qui constituent la culture politique, il y a l'identification des particularismes 'collectifs' (caractéristiques et territoires de notre société, de notre collectivité, caractéristiques et territoire des autres), l'identification des structures de pouvoir et d'autorité (...), l'identification des valeurs et des normes politiques (...)" (2). Cette définition nous sera d'une certaine utilité au moment de distinguer la culture politique nationale des cultures politiques régionales.

Terminons ce petit éventail avec deux définitions. D'abord celle de M. Dogan et D. Pelassy, assez générale et même en retrait par rapport à la précédente, qu'il faut néanmoins citer puisque ces deux auteurs nous ont déjà beaucoup aidés. "La culture politique désigne le faisceau des valeurs, des croyances et des sentiments politiques dominant dans une nation à un moment donné. C'est elle qui régularise les échanges, déterminant les modèles de participation et de communication et les devoirs de ceux qui incarnent l'Etat". (3). Cela dit, nos deux comparatistes admettent des cultures politiques qui ne seraient pas nationales, dans ce cas ils les appellent des sous-cultures.

La dernière définition nous vient de P. Rosanvallon et P. Viveret, c'est d'ailleurs celle qui nous satisfait le plus et que nous garderons principalement à l'esprit pour la suite du travail. Pour eux, le concept

(1) PYE L.W., Aspects of political development, p. 104

(2) BERNARD A., "La politique au Canada et au Québec", Montréal, PUQ, 1976, p. 75, cité in Seiler D.-L., La politique comparée, p. 151

(3) DOGAN M. et PELASSY D., op. cit., p. 59

d'idéologie est insuffisant "pour rendre compte du rapport qui s'établit entre la pratique et les représentations sociales" (1). Dans ces conditions, ils suggèrent d'utiliser la notion de culture politique, laquelle désigne chez eux "un ensemble hétérogène (théories, pratiques, mythes, événements de référence ...) mais qui s'articule autour d'une représentation dominante du changement social et des rapports entre l'Etat et la société" (1). Ils ajoutent le commentaire suivant à leur définition, "la culture politique tire sa force, contrairement à l'idéologie qui vise à la rationalisation et à l'homogénéité, du caractère relativement hétérogène des éléments qui la composent. Elle n'est pas institutionnelle, elle ne représente pas une construction consciemment élaborée. Elle est avant tout un fait social" (2).

Voilà, c'est essentiellement avec ces derniers éléments que nous allons avancer. C'est dire que notre conception de la culture politique ne se réduit pas à la culture des comportements politiques, qui réduirait d'autant une définition du politique, mais qu'elle vise à la compréhension des représentations politiques dans nos sociétés occidentales.

(1) ROSANVALLON P. et VIVERET P., Pour une nouvelle culture politique, p. 33

(2) Ibid., p. 34

LA CRISE DES REPRESENTATIONS

Cette seconde partie appelle des précautions préliminaires, dans la mesure où cette notion de représentation se situe à plusieurs niveaux de compréhension. Elle peut en effet recouvrir un champ plus ou moins étendu de la réalité sociale. De plus, son champ sémantique est très différencié, ce concept peut renvoyer aux notions d'idéologie, de système de significations, d'imaginaire social, de culture ou de culture politique, etc., selon la terminologie adoptée et selon la dimension que l'on veut donner au concept.

Pour notre part, tout en étant attentifs au caractère équivoque de la notion de représentation, nous l'affinerons au cours de notre travail en fonction d'exigences méthodologiques et théoriques, qui nous conduiront d'une dimension générale à une dimension particulière.

Nous partons donc d'une crise des représentations. L'inhérence à toute vie sociale des systèmes de représentations, de même que leur fonctionnement, ont été étudiés par l'anthropologie culturelle et sociale ; c'est dire que les prémisses de cette crise des représentations ont déjà été posées.

A quel type de crise des représentations pensons-nous ?

Il faut d'abord parler, dans un sens générique, d'une crise des représentations culturelles dans les sociétés occidentales, c'est-à-dire, pour reprendre la définition large mais extrêmement signifiante de la culture de B. Badie, d'une crise "des systèmes de sens qui organisent les interactions sociales". A notre avis, cette crise conditionne et englobe toutes les autres crises dont nous allons parler. Nous verrons aussi par la suite que ces représentations culturelles sont identifiables à plusieurs niveaux de collectivités dans nos sociétés.

Pour préciser ou pour décomposer notre constat de crise des représentations culturelles, il faut mettre en place un élément de cette vision totale à partir de l'observation d'une crise des conceptions

du monde. Les grands mythes occidentaux ou les grandes doctrines, qui ont émergé à la suite du Siècle des Lumières et de la première Révolution industrielle, fondés sur la Raison, le Progrès, le sens de l'Histoire, sont en train de s'effacer au profit d'une nébuleuse dont la dimension n'est pas visible aujourd'hui.

A quelque niveau que ce soit, la notion de crise renvoie, elle, tantôt à celle de fissure, tantôt à celle de rupture ou encore à celle de tension ou de contradiction ; elle peut aussi rendre compte d'un avènement et d'une disparition, simultanés ou non, relevant du visible ou de l'invisible. Chacun mesure combien nous nous trouvons ici sur un terrain extrêmement mouvant.

Le deuxième élément de la crise des représentations culturelles dans les sociétés occidentales tient dans une crise de la représentation de l'Etat-Nation. Nous sommes là au coeur du problème, dès l'instant où il s'agit d'analyser la résurgence des nationalismes périphériques dans les sociétés occidentales. En effet, le modèle centralisé et hiérarchique est de plus en plus contesté dans tous les secteurs de la vie sociale. L'uniformisation liée à l'Etat-Nation, tant au plan culturel, économique et institutionnel, est rejetée ou, en tout cas, appelle des réactions de différents groupes sociaux. C'est précisément un des enjeux de ce papier de discerner les effets sur la société de cette uniformisation/centralisation. Par contre, nous marginaliserons les problèmes liés à l'homogénéisation du marché qui posent toute une série de questions, auxquelles il n'est pas possible de répondre ici.

Pour ne retenir que des éléments directement utiles pour la suite, disons encore de l'Etat-Nation qu'il produit des significations, comme, par exemple, celle d'intérêt général. Ces significations conditionnent dans une grande mesure les "interactions sociales" à l'intérieur de la société et les rapports entre l'Etat et la société. Dans ce sens, Jacques Chevallier nous donne une définition de ce qu'il appelle "l'idéologie de l'intérêt général", "c'est une construction symbolique rendue

nécessaire par l'émergence d'un social divisé et hétérogène" (1). Non sans nous avoir prévenus avant, d'une part, que "l'idéologie de l'intérêt général est indissociable d'une problématique de la centralité" (2) et, d'autre part, que "l'unité n'implique pas seulement l'existence d'une communauté objective d'intérêts entre les membres de la société ou de l'institution ; elle suppose aussi et surtout, un lieu à partir duquel cette unité puisse être conçue, une instance de totalisation capable de conférer au groupe son ordre, sa logique, en transcendant les particularismes de ses éléments constitutifs" (3).

Un autre auteur relie aussi ces diverses notions, en allant même plus loin, "le problème de l'Etat est de substituer l'identité unique de l'Etat-Nation aux identités des cultures ethniques. Le discours de l'Etat consiste à expliquer que les "particularismes locaux" sont autant de facteurs portant atteinte à l'intérêt général. Cette idéologie de l'intérêt général, est l'un des axes principaux de l'idéologie jacobine ... (4).

Dans ces deux optiques, on peut parler d'une crise de la représentation de l'Etat-Nation en tant que, si l'on suit J. Chevallier, le modèle d'autorité fondé sur " la croyance en l'unité originelle et substantielle du groupe social ; sur la croyance encore en une instance transcendante de totalisation établissant son identité ; sur la croyance enfin en la nécessité et le bien-fondé d'un pouvoir au service exclusif de la collectivité ... est en train de se désagréger" (5). A cet égard, la violence, le terrorisme sont, pour J. Chevallier, des indicateurs de "la fin des certitudes".

Cette crise de la représentation de l'Etat-Nation, dont l'intérêt général est l'une des composantes, débouche, notamment, sur une crise des représentations territoriales et se transforme en une crise des représentations de la démocratie.

- (1) CHEVALLIER J., "Réflexions sur l'idéologie de l'intérêt général", p. 29, in Centre Universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie, Variations autour de l'idéologie de l'intérêt général.
- (2) Ibid, p. 18
- (3) Ibid. p. 17
- (4) COULON C., "Idéologie jacobine, Etat et ethnocide". Revue Pluriel, No 17, 1979, p. 13
- (5) CHEVALLIER J., op. cit. p. 41

La crise des représentations territoriales

A partir des trois dimensions d'un territoire, économique, politique (administratif) et culturelle, B. Poche se demande s'il ne faut pas chercher les origines de l'émergence d'un nationalisme périphérique dans une sorte de dissociation entre ces trois niveaux. Il dégage trois types de conséquences possibles à l'occultation d'un de ceux-ci, ou à "la rupture de compatibilité entre ces différents niveaux d'appropriation d'un territoire" (1) : a) le groupe qui vit sur le territoire en question perd son identité et s'en remet à l'Etat-Nation, b) le groupe se donne une "identité collective locale" et développe un mouvement revendicateur "sans référence à l'institutionnel ou à l'économique", c) le groupe constitue un "particularisme local" comme "sous-produit d'une unité sociale fondée au niveau global : les cultures locales sont soit figées, soit réinterprétées ; le groupe transfère sa représentation sur le mode du spectaculaire" (2).

Dans ce sens, "les mouvements régionalistes manifestent ... la crise de la territorialité, de l'appartenance à un territoire", dans la mesure où les différentes conceptions de ces mouvements renvoient à "des territorialités limitées, symptômes d'appartenances tronquées, territoire indifférencié de la lecture marxiste, territoire idéalisé de la lecture culturaliste, territoire désintégré de la généralisation écologiste ..." (3).

Dans ces conditions, on comprend mieux l'hypothèse de base de B. Poche, "la représentation d'un espace est un des facteurs majeurs de l'identité sociale, et le rapport de l'individu à sa représentation de l'identité sociale est une composante majeure du rapport social dans lequel il est inséré" (4). Ainsi apparaît le caractère critique d'une rupture de la représentation spatiale, dans la mesure où elle détermine une véritable crise d'appartenance.

- (1) POCHE B., "Des régionalismes à l'écologie, ou la crise de l'appartenance". Revue Economie et humanisme, mai-juin 1978, p. 3
- (2) Ibid., p. 46
- (3) GANNE B., "Régions, régionalisme, écologie : le temps du soupçon". Revue Economie et humanisme, mai-juin 1978, p. 6
- (4) POCHE B., op. cit., p. 44

A partir de ce que nous avons dit plus haut de l'Etat-Nation, nous apercevons que celui-ci n'est pas sans responsabilité dans cette crise d'appartenance territoriale : lorsque l'on examine le fonctionnement d'un Etat unitaire par exemple, seul le Centre est habilité, in fine, à découper, à "calibrer" un territoire au gré d'une planification économique, de l'installation de nouvelles structures administratives ou même d'un redécoupage d'une circonscription électorale.

La crise de la représentation démocratique

La culture politique démocratique des sociétés occidentales définit les rapports institutionnels entre l'Etat et la société. Ces rapports ont évolué, ils ont une histoire. L'Etat-Nation, tel que nous l'avons envisagé, s'est donné des institutions qui ont progressivement évolué vers des régimes de "démocratie représentative", c'est-à-dire, grosso modo, "un système politique où les gouvernants sont élus par les citoyens et considérés ainsi comme leurs représentants" (1).

Aujourd'hui la démocratie représentative est contestée ; de plus en plus de citoyens ou de groupes ne se sentent plus "représentés", pour peu qu'ils l'aient jamais été. Ici et là, on pense et on expérimente d'autres formes de démocratie, soit alternatives, soit complémentaires. Ici, des "mouvements alternatifs" pratiquent une démocratie directe à l'échelle d'un groupe de travail ou d'un quartier ; là, dans tel pays, on a complété la démocratie représentative avec des institutions de démocratie semi-directe depuis environ un siècle, ailleurs encore, on réfléchit à des démocraties autogestionnaires. D'une manière générale, à l'exception des "démocraties populaires" et des "démocraties autoritaires", qui n'ont d'ailleurs plus cours dans les "sociétés industrielles et libérales", on assiste à l'émergence d'une nouvelle culture politique démocratique, locale ou régionale. Son objectif principal est de rapprocher les gens et les groupes sociaux de la gestion de leurs affaires et de la prise de décisions les concernant.

(1) DUVERGER M., Institutions politiques et droit constitutionnel, p. 78

Il y a un mécanisme de la démocratie représentative qui semble faire aujourd'hui particulièrement problème, il s'agit de la représentation politique ou, autrement dit, de la représentation populaire. Il n'est pas question ici d'éclairer ce problème sous l'angle des théories juridiques "classiques", qui voyait les tenants de la représentation fractionnée et du mandat impératif s'opposer à ceux de la représentation nationale et du mandat représentatif. Il s'agit plutôt de replacer le problème dans une perspective sociologique et historique, en s'attachant aux rapports entre la société et l'Etat, ou plutôt à l'une des formes que prennent ces rapports dans les sociétés occidentales, c'est-à-dire celle de la démocratie représentative, qui se définit, notamment, par des élections et la composition d'un Parlement.

La question aujourd'hui est de savoir si la représentation politique, telle qu'elle fonctionne dans ces sociétés, rend compte des forces profondes et des clivages qui les traversent. En effet, ces sociétés sont composées de plusieurs communautés (culturelles, économiques, politiques, sociales), que la représentation nationale "globale" concilie tant bien que mal, mais quid des aspirations à des représentations "particulières" ?

Dans ce sens, la distance entre les gouvernants et les gouvernés est ressentie d'une manière peut-être plus aigüe aujourd'hui. Le sentiment d'une sorte de dépossession du pouvoir, via la représentation politique, est peut-être aussi plus fort et ainsi peut-on se demander s'il ne constitue pas une des clés de cette crise de l'autorité dont il faudrait aussi parler.

"Le déclin des mécanismes politiques classiques" s'inscrit dans cette perspective. R.G. Schwartzberg parle du déclin des partis, du déclin des Parlements et du déclin des oppositions. Ce qui unit ces trois "institutions" c'est leur position médiane entre les citoyens et l'Etat. D'autre part, le déclin de ces mécanismes renforce la centralisation de l'Etat, laquelle, de son côté, contribue à l'affaiblissement des mécanismes en question.

Dans le déclin des partis, R.G. Schwartzenberg voit essentiellement celui des partis de masse ; à cet égard nous avons vu que de nouvelles conceptions de la démocratie appelaient les gens vers des unités plus petites, plus proches de leurs préoccupations quotidiennes.

Au déclin du Parlement, R.G. Schwartzenberg donne quelques causes que nous ne pouvons développer ici, a) la montée des technocraties, b) les mass media et la personnalisation du pouvoir, c) le parlementarisme majoritaire, d) le parlementarisme "rationalisé", e) les instances et circuits concurrents. C'est ce dernier aspect que nous approfondirons plus loin à travers le mouvement associatif.

Dans un second temps Schwartzenberg adopte une analyse fonctionnaliste, qu'il juge "la plus opératoire" pour déceler les symptômes d'un déclin des Parlements.

D'abord, a) "la fonction d'investiture et de désaveu des gouvernants" qui revient essentiellement désormais à l'électorat. b) "la fonction d'orientation de la politique nationale", qui se déplace vers les exécutifs, via le corps électoral. c) "la fonction de représentation", dont les Parlements n'ont plus le monopole (ex. : d'une part les Présidents élus au suffrage universel et, d'autre part, l'émergence d'autres "circuits de représentation concurrents"). d) "la fonction de législation", l'initiative des lois échappe de plus en plus au Parlement, alors que les conditions d'élaboration des lois sont de plus en plus difficiles. e) "la fonction de contrôle" devrait devenir, d'après l'auteur, la fonction prééminente des Parlements (1).

Quant au déclin de l'opposition traditionnelle, il est à relier, d'une part, au déclin des autres mécanismes politiques et à la contestation de la démocratie représentative et, d'autre part, à l'émergence de nouvelles forces à l'intérieur de la société civile.

(1) SCHWARTZENBERG R.G., Sociologie politique, pp. 351-354

C'est précisément à ces nouvelles forces, auxquelles nous allons maintenant nous attacher, en tant qu'elles cristallisent, à notre avis, les différents niveaux de la crise des représentations. En particulier, on devrait trouver dans l'observation de leur avènement, un des principaux révélateurs de la crise de la démocratie représentative et de la représentation politique comme produit d'une crise des représentations culturelles.

Le mouvement associatif

Les deux paragraphes qui suivent nous amènent à redescendre du niveau national au niveau local ou régional pour le premier et à nous situer dans la problématique des minorités nationales pour le second.

Le premier indicateur a trait au mouvement associatif. Pourquoi le mouvement associatif ? Parce que, à notre sens, il rend bien compte du contenu de ces autres formes de représentation dont certains groupes sociaux sont porteurs et que, d'autre part, le mouvement associatif, au même titre que les partis autonomistes, dévoile une contestation de l'Etat-Nation et de ses corollaires. De leur côté, les partis autonomistes, tout en ayant une dynamique distincte de la dynamique associative, poussent plus loin cette exigence de "nouvelles représentations".

Françoise et Jacques Caroux, dans un article consacré au mouvement associatif français, dégagent trois grands courants, se démarquant les uns des autres essentiellement sur "leurs positions envers les instances étatiques, de la société civile et politique" (1).

- a) "Le courant lutte de classes", qui essaie de transporter les "lieux" de lutte du travail en dehors des lieux de production.
- b) "Le courant territorialiste" dont la critique porte sur "le mode de fonctionnement des institutions politico-administratives, sur le processus de centralisation étatique rendu responsable de l'uniformisation et de la massification du corps social (...). Pour ce courant l'adversaire est l'Etat social ... (2).

(1) CAROUX F. et J., "Le mouvement associatif, critique du système des partis, Revue Politique aujourd'hui, mai-juin 1980, p. 74

(2) Ibid., p. 74

Les auteurs voient deux tendances dans ce courant, "une critique libérale qui s'attaque au centralisme et à la bureaucratie ... et une réaction territorialiste centrée sur la défense de l'acquis, des identités culturelles et sociales" (1). Il y a convergence entre elles au moment de faire "appel à la décentralisation pour faire échec à l'Etat social".

c) La critique du "courant naturaliste" porte sur "le mode de civilisation industrielle, sur la place prise au sein de cette civilisation par le Progrès, la Croissance, l'Histoire" (2).

F. et J. Caroux articulent l'émergence du mouvement associatif à la crise de l'idéologie des partis politiques et, en particulier, à celle des partis de gauche. Ils vont même plus loin en croyant observer l'avènement d'un "nouvel imaginaire social", dans la mesure où le mouvement associatif "formalise des demandes du corps social non prises en compte par les canaux traditionnels et tend à concevoir une nouvelle articulation entre société civile et Etat, un nouveau modèle de développement, un nouveau rapport aux institutions politiques, un nouveau type de mobilisation sociale, de nouveaux rapports sociaux, de nouveaux rapports à l'espace" (3).

Dans ce sens, le mouvement associatif est bel et bien porteur d'une nouvelle culture politique, dont une des composantes principales tient dans des valeurs autonomistes ou, tout du moins, décentralisatrices, aux fins d'une redistribution des pouvoirs et d'une exigence de représentation, non pas seulement "globale" et politique, mais aussi et surtout "particulière". Cette dernière intègre une ou plusieurs des dimensions de l'individu ou des groupes sociaux (culturelles, sociales, etc.).

A travers le mouvement associatif c'est le militantisme traditionnel qui est aussi rejeté ; l'intérêt pour les activités militantes se déplace d'un terrain comme la conquête du pouvoir d'Etat vers la société civile. Ce sont, de plus, des pratiques politiques liées à la représentation

(1) Caroux F. et J., op. cit. p. 74

(2) Ibid., p. 74

(3) Ibid., p. 75

politique qui sont contestées. Ainsi en va-t-il du cumul des mandats mais aussi de la durée des mandats.

Par ailleurs, c'est dans ce que J. Julliard appelle "la confiscation du pouvoir des mandants au profit des mandataires" (1) à travers les partis, que le mouvement associatif trouve les raisons de former son propre personnel politique et de tenter sa chance de conquérir une forme de "pouvoir local", notion qui resterait en fait encore à définir.

Lié à cette crise de la démocratie représentative, dont l'émergence du mouvement associatif et des mouvements nationalitaires seraient deux des indicateurs, il y a le problème du cumul des mandats.

Philippe Mariette observe "qu'a priori le cumul des mandats ne paraît pas favoriser le fonctionnement normal du système représentatif" (2), d'abord parce qu'il multiplie les activités du "cumulard", il devient, de ce fait, moins présent, moins efficace dans les assemblées qu'il fréquente. Ensuite, le cumul "crée des inégalités entre les membres des différentes assemblées en instituant des super-représentants dotés d'une écoute préférentielle" (3) ; de plus il réduit le nombre des citoyens ayant accès à la vie publique. Enfin, le "cumulard" crée une relation solide de dépendance avec son électorat, dès l'instant où il a constitué sa clientèle, ce qui rend difficile un contrôle de tous ses mandats. Il faudrait encore ajouter cette filière qui autorise des politiciens "de l'extérieur" à être parachutés en terre locale pour enrichir leur panoplie de mandats, certes, mais aussi pour constituer des relais entre le Centre et la périphérie.

Entre parenthèse, nonobstant tous ces éléments qui faussent peu ou prou les règles du jeu de la démocratie représentative, P. Mariette montre que les notables en question retournent la situation en faisant du cumul un facteur supplémentaire de légitimation.

(1) JULLIARD J., Contre la politique professionnelle, p. 127

(2) MARIETTE P., "Cumul des mandats et représentation : l'exemple de la Picardie", p. 302, in J. Chevallier, Variations autour de l'idéologie de l'intérêt général

(3) Ibid., p. 302

Cela dit, Mariette termine sur une analyse plus globale, "le pouvoir notabiliaire n'est pas seulement un relais neutre de transmission des demandes périphériques et un moyen de défense de l'identité locale ou régionale. Il s'avère au contraire qu'en raison de sa fonction de ré-union permanente du local et du national, le notable occupe une position charnière où il doit se servir du système de valeurs mis en place par/pour le pouvoir étatique. Il est pris par un jeu d'échange qui le pousse petit à petit à cautionner l'action de l'Etat (...). En définitive les élus cumulants sont par essence des notables intégrés ipso facto dans un ensemble stratifié où leur position médiane peut être utilisée comme amortisseur des demandes périphériques et réémetteur des impulsions du centre. Le relais n'est donc plus ascendant mais descendant ce qui constitue un moyen incomparable de maîtriser l'espace"(1).

Les partis autonomistes

Les partis autonomistes prennent pied dans un contexte culturel semblable à celui que nous venons de développer pour le mouvement associatif. Dans cette perspective, le constat de crise des représentations culturelles est donc lié, a fortiori, au problème de la résurgence d'un nationalisme périphérique.

Il faut comprendre ici le nationalisme périphérique comme une nouvelle culture politique régionale, qui s'inscrit dans une crise de la culture politique de l'Etat-Nation et, en particulier, dans la crise de la culture politique du système représentatif en vigueur dans les sociétés occidentales.

Pour commencer, D.-L. Seiler convient avec S. Rokkan que "les autonomistes constituent la traduction politique de la résistance de la périphérie face au centralisme de l'Etat-Nation" (2).

(1) MARIETTE P., op. cit., p. 324

(2) SEILER D.-L., Les partis autonomistes, p. 6

Pour prolonger cette réflexion, nous voulons suggérer que dans les valeurs qui sous-tendent la culture démocratique il y a celle d'égalité qui est sérieusement mise à mal par ce nationalisme périphérique. P. Rosanvallon et P. Viveret s'attachent à rendre compte de ce phénomène. Ils observent, essentiellement dans la culture politique de gauche, que dans "les différents champs de la vie sociale", la notion d'autonomie est en train de supplanter celle d'égalité. Cette dernière est désormais plutôt ressentie comme une valeur nationale, dont l'Etat serait le principal agent, tandis que l'autonomie est éprouvée notamment comme une valeur régionale, liée à une sorte de pluralisme, de droit à la différence. En définitive ce qui est rejeté, disent-ils, c'est la conception "égalité/uniformité/centralité" et la revendication porte sur une "égalité/autonomie" (1). En filigrane, c'est la fameuse égalité politique et économique qui est discutée, considérée comme "formelle" et par trop liée au projet de "l'Etat social centralisateur" pour la première, et vaine pour la seconde.

Cela dit, il faudra prendre garde à ne pas se laisser trop "impressionner" par le discours nationalitaire ou régionaliste, car les groupes sociaux et leurs objectifs ne relèvent pas entièrement, et même des fois pas du tout, de ce qu'ils proclament être. Louis Quéré dit la même chose à sa manière : "ce serait se méprendre sur le statut de leur discours que de vouloir tester son coefficient de réalité. Il faut se porter résolument ailleurs et considérer que la mise en scène de minorités nationales ne mobilise les militants qu'à titre de discours mythique et sacrilège à la fois" (2). Dans ces conditions nous nous sentons libres de ne pas retenir comme déterminations premières de l'émergence de partis autonomistes "le sous-développement régional", la menace imminente de disparition de telle culture minoritaire ou encore le centralisme politico-administratif. Notre propos ne consiste pas à nier la réalité de ces déterminations mais, dans notre démarche, elles sont plutôt "secondaires", elles viennent en sus, elles nourrissent au fond le discours par lequel les nationalitaires légitiment leurs activités ou "s'auto-instituent", pour détourner l'expression de C. Castoriadis.

(1) ROSANVALLON P. et VIVERET P., op. cit., p. 105

(2) QUERE L., "Les mouvements nationalitaires dans les transformations sociales", in Revue Economie et humanisme, mai-juin 1978, p. 24

Pour notre part, nous considérons que les déterminations "premières" tiennent dans l'évolution des représentations des rapports entre l'Etat et la société. Nous avons montré jusqu'ici à quel point ces rapports étaient en crise du fait de l'émergence de nouvelles représentations de la société.

C'est pourquoi, on peut envisager les partis autonomistes comme un mouvement d'abord protestataire, ensuite, éventuellement, contestataire d'un ordre culturel transmis par l'Etat-Nation, qui pourrait se transformer enfin en un véritable "mouvement alternatif" autour du système local.

Nous évoquons plus haut "le déclin des mécanismes politiques classiques". Dans une perspective fonctionnaliste, et devant l'effacement de ces mécanismes, on peut aussi appréhender les partis autonomistes comme des agents d'un transfert de ces mécanismes vers de "nouveaux lieux politiques". En effet, la nature a horreur du vide et, plus sérieusement, parce qu'il existe une culture politique locale porteuse de ce transfert dans les valeurs la sous-tendant. C'est dire qu'à l'opposition traditionnelle qui tend à s'effacer et aux partis de masse qui semblent décliner, se substitueraient des partis autonomistes. Ainsi ces partis seraient une réponse au déclin des Parlements et reprendraient à leur charge les fonctions de représentation, "d'investiture ou de désaveu des gouvernants" et même, pour ce qui a trait à leurs objectifs, d'"orientation de la politique nationale".

Quoiqu'il en soit, une étude sous cet angle, et sous d'autres aussi d'ailleurs, implique de retracer l'histoire ou la dynamique de ces mouvements, dans la mesure où les fonctions évoquées répondent à une période donnée de leurs luttes. D.-L. Seiler a ainsi montré que, sur la moyenne ou longue durée, la prise de conscience autonomiste a épousé plusieurs formes et que chacune "s'oppose à la précédente tout en assumant certains de ses objectifs fondamentaux" (1). Il parle d'abord d'une "réaction légitimiste", puis d'un "nationalisme populiste" et enfin d'un "régionalisme nationalitaire". De son côté, Louis Quéré,

(1) SEILER D.-L., op. cit., p. 20

sur la courte durée et avec la France à l'esprit, met aussi l'accent sur la nécessité de dégager plusieurs phases historiques dans le nationalisme périphérique. Il part du début des années 60 qui se caractérisent, d'après lui, "par la prédominance des références proprement régionalistes" (1). Dans notre propre typologie cette période s'inscrirait dans la phase protestataire.

La seconde va de 1968 à 1974, elle "voit l'accent se porter sur les minorités nationales et la contestation globale" (2). Par rapport à la période précédente, on abandonne les références "au régionalisme institutionnel pour poser la question régionale comme problème de minorités nationales" (2). Dans notre typologie cette période s'inscrirait dans la phase contestataire.

Depuis 1974, L. Quéré parle de "popularisation du régionalisme avec la réinscription de la revendication régionale dans les circuits institués de la lutte politique et du combat social" (3), à travers, par exemple, l'attention croissante que portent les syndicats et les partis au problème régional. Il est difficile, sur la base de ces données, d'y inscrire le troisième élément de notre typologie, la phase alternative, plus facilement identifiable dans le "régionalisme nationalitaire" de D.-L. Seiler.

L'évolution de la prise de conscience des mouvements régionaux proposée par nos deux auteurs montre, à un niveau différent d'ailleurs, les multiples dimensions de la crise des représentations culturelles, dont les partis autonomistes sont les révélateurs. La dernière période de L. Quéré montre, en ayant en tête de notre côté la crise de la culture démocratique, que "le projet des partis autonomistes est de médiatiser la volonté politique d'une société locale incluse dans une communauté stato-nationale dont elle se sent différente" (4).

"Le régionalisme nationalitaire" de D.-L. Seiler témoigne, lui, d'une contestation culturelle et globale ; "le cadre d'analyse socio-

(1) QUERE L., op. cit., p. 32

(2) Ibid., p. 33

(3) Ibid., p. 34

(4) SEILER D.-L., op. cit., p. 12

économique sera celui de la gauche autogestionnaire, voire des courants tiers-mondistes. Au point de vue institutionnel le mouvement débouche sur une critique radicale de l'Etat-Nation centralisateur dont il entend assurer au plus vite le dépérissement" (1), nous dit D.-L. Seiler.

Nous sommes bien en présence d'un mouvement social qui refuse le modèle d'intégration construit à partir de l'Etat et autour de l'idée de Nation. Cette résistance au modèle d'intégration stato-national se manifeste dans le rejet des grandes représentations du monde (en particulier, des idéologies liées à l'Etat, le marxisme et le libéralisme) et de certaines représentations du politique.

Dans ces conditions, la défense d'une culture régionale par exemple, prend sens par référence à la notion d'autonomie. Au départ, il doit y avoir "un sentiment de frustration qu'éprouve un groupe social donné compte tenu des conditions dans lesquelles il vit et il travaille" (2). Un des premiers réflexes sera de ne plus reconnaître comme sienne la culture politique dominante ou nationale et de penser un autre possible, de réfléchir, à partir des circonstances régionales, à un projet différent, alternatif ou de contre-poids, selon le degré de mobilisation. Ce dernier élément est notamment lié à l'existence d'un groupe organisé, capable de "fixer" les forces et les aspirations à autre chose, en vue de l'action. La prise de conscience périphérique se faisant, elle, sur la base des trois variables suivantes, "la centralisation politique, la centralisation culturelle, le développement économique inégal" (3).

On saisit mieux ainsi le fait que certains partis autonomistes ne se reconnaissent pas dans le système représentatif des sociétés occidentales. En effet, quelques uns de ses mécanismes, en particulier le cumul des mandats, sont perçus comme des entraves à cette aspiration à l'autonomie, en tant que, notamment, "les élus cumulants détiennent en association avec les autorités administratives locales, un réel pouvoir de verrouillage du sous-système local (...). Cette position de

(1) SEILER D.-L., op. cit., p. 23

(2) ROSANVALLON P. et VIVERET P., op. cit., p. 121

(3) SEILER D.-L., op. cit., p. 19

contrôle ne peut persister que grâce à sa fonction d'échange nécessaire entre centre et périphérie. Dès lors nous sommes en présence de la dialectique classique participation/intégration" (1). Or, nous l'avons vu, il y a une crise de l'Etat-Nation précisément parce qu'il y a, quelque part, le refus d'un modèle culturel d'intégration qui se traduit par la contestation des institutions et des mécanismes intégrateurs tels que l'Etat, la démocratie représentative, les partis, la décentralisation ... etc.

(1) MARIETTE P., op. cit., pp. 323-324

LA LOI DE DECENTRALISATION EN FRANCE

Cette dernière partie essaye d'introduire une nouvelle dimension dans la recherche. Ce ne sont pas des faits qui doivent venir à l'appui d'une théorie, il s'agit plutôt de mettre en perspective la problématique régionale française à travers une interprétation assez générale de la loi de décentralisation de 1982 en France, sur la base de concepts et de références théoriques mis en place dans les parties précédentes.

Une recherche plus approfondie appelle une critique interne et une critique externe de la loi, menées systématiquement. De notre côté, dans la perspective essentiellement théorique de ce travail, nous nous contenterons de réfléchir de ce point de vue là sur les conditions culturelles de la production de la loi de décentralisation. Nous nous réservons de poursuivre le travail sur des bases empiriques, historiques dans le cadre d'un élargissement de la recherche.

Nous partons de l'hypothèse suivante : la loi de décentralisation est l'expression étatique, ou, plus précisément, du sous-système gouvernemental, de la nouvelle culture politique décentralisatrice, régionaliste ou locale, mais elle est une réponse inadéquate à la crise des représentations culturelles.

Sous ce léger paradoxe se cache l'ambivalence de l'Etat. D'une part celui-ci, comme unité de totalisation, est "logiquement centralisateur" (1) et, d'autre part, comme enjeu d'un combat politique de type électoral, il propose, alternativement, différents projets politiques mis en oeuvre à partir de l'instance gouvernementale.

Le 10 mai 1981, François Mitterrand puis, un peu plus tard, le parti socialiste, ont investi, au sens propre, l'Etat français. L'Assemblée Nationale a voté une première loi dite de décentralisation, intitulée plus exactement "Loi No 82 213 du 2 mars 1982 relative aux droits et libertés des communes, des départements et des régions". Elle est

(1) BALANDIER G., Anthropologie politique, Paris, PUF, 1967, p. 161, cité in C. Coulon "Idéologie jacobine, Etat et ethnocide. Revue Pluriel, No 17, 1979, p. 5

accompagnée d'une loi portant sur un "statut particulier de la région de Corse : organisation administrative". Elle sera complétée le 7 janvier 1983 par une loi "traitant des principes fondamentaux et des modalités de transferts de compétences" (1).

Malgré toutes ces dispositions légales, la France reste un Etat unitaire. Sans faire de procès d'intentions au parti socialiste, on se souvient que son projet voyait dans la décentralisation "un autre partage des tâches entre l'Etat et les collectivités locales, entre les citoyens et les pouvoirs institués. Tel est le sens du tryptique planification-décentralisation-autogestion qui est au coeur de notre projet en matière d'organisation des pouvoirs publics. Donner les moyens d'une véritable autonomie aux collectivités de base est la première condition d'une décentralisation véritable" (2).

Pourquoi cette impasse décentralisatrice, alors qu'elle devait permettre aux gens, selon Michel Philipponneau, de "vivre, travailler, décider au pays" bref, il s'agissait de "la grande affaire du septennat", P. Mauroy dixit.

H. Le Bras et E. Todd ont pourtant démontré, sur le mode cartographique, qu'en vertu de certains critères anthropologiques, la France était diverse, hétérogène, régionale. D'autres auteurs avec d'autres critères peut-être en ont aussi fait la démonstration. Pourtant celle de Le Bras et Todd va plus loin, pour conclure que les élections au niveau local tendent à se nationaliser sans toutefois avoir toujours atteint "les univers mentaux profonds".

D'un autre côté, Michel Crozier dans "Le Phénomène bureaucratique", montre "que les Français, non seulement s'accommodent de la centralisation mais qu'ils la recherchent souvent" (3). Pour d'autres, la centralisation française est plus complexe qu'elle en a l'air. Le rapport centre-périphérie est fondé sur un jeu de négociation constante

- (1) CHAPSAL J., La vie politique sous la Ve République, p. 807
- (2) Parti Socialiste, Projet socialiste pour la France des années 80, p. 253
- (3) GREMION P., Le pouvoir périphérique, p. 276

qui voit s'opposer deux éléments structurés, le département et l'Etat, plus complémentaires qu'antagoniques en vertu de la capacité du premier "à résister à la pression des décisions venues du centre (...). La centralisation revêt alors un tout autre sens : il ne s'agit plus du pouvoir d'un acteur sur l'autre, mais d'un système général d'irresponsabilité, évacuant vers un niveau central difficilement accessible l'apparence de la décision, et devenant de ce fait peu contrôlable par la grande masse des citoyens, rejetés dans un rôle passif" (1).

Et puis il y a encore à un autre niveau d'analyse, entre d'autres que nous ne pouvons évoquer ici, l'hypothèse nationalitaire sur l'Etat français. Elle voit dans celui-ci "un des cas limites, au sein du système des Etats-Nations modernes, de la fétichisation de l'Etat, du centralisme et du refus des diversités ethniques" (2). L'auteur en question a décidé de regrouper ces caractéristiques françaises sous le vocable d'"idéologie jacobine" fondée, elle, sur "la sacralisation de l'unité, de l'unicité, du centralisme" et comportant, selon lui, deux aspects : "a) l'absence d'autonomie locale, de structures intermédiaires entre le sommet et la base. L'Etat ne reconnaît que deux structures collectives, la nation et la commune" et "b) la répression des cultures 'régionales'. L'uniformisation territoriale va de pair avec celle de la culture (...). En France, à chacun des stades de la croissance de l'Etat correspond, de façon quasiment parallèle, une étape dans la réduction des différences 'régionales'" (3).

Alors, qu'est-ce qui fait que ces auteurs détiennent tous une part de "vérité" ? Qu'est-ce qui fait que la loi de décentralisation participe à la fois des aspirations de la société civile à une plus grande proximité avec le pouvoir de décision et, d'autre part, que cette loi n'a pas rencontré l'assentiment "franc et massif" des partis ou des mouvements autonomistes, qu'elle est même considérée par certains comme un renforcement de l'emprise de l'Etat central sur le niveau

- (1) DUPUY F. et THOENIG J.C., "La loi du 2 mars sur la décentralisation". Revue française de science politique, décembre 1983, p. 964
- (2) COULON C., op. cit. p. 7
- (3) Ibid., p. 7

local ou régional et par d'autres comme un aval au statu quo ?

Voilà les problèmes à partir desquels nous voudrions suggérer quelques pistes, en continuant d'opposer deux cultures politiques, une culture politique nationale et l'autre régionale ou locale. Comme élément initial de réponse il faut dire que la première, liée à l'Etat et même, dans une grande mesure, produite par lui, est irréductible à la seconde dans la représentation culturelle des deux pôles, l'inverse n'étant pas nécessairement vrai.

A qui veut distinguer ces différents niveaux, le livre de H. Le Bras et E. Todd apporte beaucoup, "toute différence observée entre deux régions ou pays, en un instant unique t, est interprétée en termes de niveaux de développement culturel, mental, économique, sociologique, religieux ou politique. Jamais on n'admettra l'existence simultanée de deux modes de vie distincts et indépendants" (2). Et ils poursuivent : "la présence d'écarts importants entre provinces signifie que leurs ressortissants respectifs sont toujours, à l'approche de l'an 2000, prisonniers de systèmes locaux de représentation du monde et de l'existence" (2).

C'est dire qu'une décentralisation "octroyée" par l'Etat ne peut répondre à une telle diversité, alors même qu'il y a une demande sociale identitaire, régionale, nous l'avons vu dans la seconde partie du travail.

A ce stade, on peut reprendre un auteur que nous avons abandonné en cours de route. Jacques Chevallier nous donne en effet implicitement une explication de la décentralisation, qu'il appelle, lui, participation. Il y a crise des croyances, et en particulier crise de l'idéologie de l'intérêt général, ce qui implique, notamment, "le dés-investissement des sujets par rapport à l'ordre établi (3). Dans la mesure où tout pouvoir a besoin d'un "système de sens" fondant sa légitimité,

- (1) LE BRAS H. et TODD E., L'invention de la France, Paris, Le Livre de Poche, 1981, p. 19, cité in P. Perrineau, Revue française de science politique, février 1982, p. 114
- (2) LE BRAS H. et TODD E., op. cit., pp. 84-85
- (3) CHEVALLIER J., op. cit., p. 43

la réponse du pouvoir doit donc consister, d'après lui, en la réinfusion de croyances, "en émettant sans cesse de nouveaux signes, en construisant de nouvelles représentations" (1). La décentralisation est ainsi une nouvelle production de l'Etat, venant d'une certaine manière "re-layer" l'idéologie de l'intérêt général.

Dans ce sens, comme le souligne B. Eveno, le fait qu'une aspiration à de nouveaux rapports entre l'Etat et la société soit appelée décentralisation, c'est-à-dire que l'Etat accompagne sa réponse d'un préfixe privatif, suggère effectivement que la décentralisation vient d'en haut, qu'elle est un acte de déconstruction, de démantèlement, plutôt que venant de la base, comme acte de construction ...

Mais foin de ces arguments sémiotiques. Voyons plutôt rapidement la charge historique de la décentralisation et ensuite en quoi celle-ci semble inadaptée à la configuration actuelle des représentations culturelles en France.

Commençons par dire qu'il y a une certaine logique à ce que la loi de décentralisation émane d'un gouvernement à dominante socialiste.

D'aucuns ont à l'esprit que la centralisation remonte à la Révolution française et que la gauche porte cette responsabilité historique ; ce qui les amène à identifier centralisation, jacobinisme et socialisme. Dans un article, "Plaidoyer pour les Jacobins", Maurice Agulhon essaye de faire justice de cette confusion en précisant que "rejetée en 1789, la centralisation n'est revenue quatre ans plus tard que comme mesure de circonstance, la circonstance étant la guerre civile née autour du principe même de la Révolution" (2).

De son côté, M. Philipponneau confirme que la Révolution française n'était pas a priori centralisatrice. C'est bel et bien face à l'ennemi tant extérieur qu'intérieur, que Robespierre et les Jacobins ont suspendu la Constitution de 1793, "la plus décentralisatrice qu'on puisse

(1) CHEVALLIER J., op. cit., p. 43

(2) AGULHON M., "Plaidoyer pour les Jacobins. La gauche, l'Etat et la région dans la tradition historique française". Le Débat, No 13, juin 1981, p. 57

imaginer, puisqu'elle généralisait par principe l'élection à tous les échelons de la responsabilité publique" (1).

Même si nos deux auteurs se placent dans une perspective historique, alors que notre réflexion sur l'Etat se situait jusqu'ici sur un plan sociologique, il n'est pas inintéressant de recueillir plus avant le témoignage de M. Agulhon. Il nous montre ainsi que la Révolution française n'a pas inventé l'Etat, mais l'a "modernisé" en lui apportant, notamment, une dimension supplémentaire, celle de Nation, qu'il conçoit comme une justification.

Au 19^e siècle, poursuit notre historien, l'histoire de la gauche se confond avec la lutte pour le suffrage universel, et cela jusqu'au niveau local. En définitive M. Agulhon veut signifier qu'"en matière de conception de l'Etat, de la nation et de ses structures territoriales, la gauche n'a pas à rougir de sa tradition" (2). Même si dans les faits, la décentralisation n'a pas été concrétisée avant 1982 et qu'entretiens, l'idée ou le projet a navigué de gauche à droite et inversement.

Sous la Ve République la décentralisation a régulièrement été à l'ordre du jour. A côté de quelques redécoupages administratifs à la fin des années 50, une réforme régionale est votée en 1964. M. Philipponneau la présente comme "une déconcentration administrative qui renforce l'emprise du pouvoir central" (3). Cette réforme structure le niveau régional autour des Préfets de régions et des Commissions de développement économique régional. En 1969 le Général de Gaulle soumet aux Français un projet de régionalisation, lequel est finalement rejeté. Ce projet prévoyait un Conseil régional et d'ériger la région en "collectivité territoriale".

Sous Georges Pompidou une loi sur la régionalisation est votée ; elle approfondit les acquis de 1964 mais reste en retrait par rapport au projet de 1969. On y retrouve le Conseil régional qui est couplé avec le Conseil économique et social ; le dispositif devient donc bicamériste. Les compétences des institutions régionales sont élargies

(1) PHILIPPONNEAU M., op. cit., p. 26

(2) AGULHON M., op. cit., p. 64

(3) PHILIPPONNEAU M., op. cit., p. 53

mais les transferts de ressources de l'Etat sont "minimes", de même que les ressources fiscales qu'elles peuvent lever sur la région. De plus, la région n'est pas érigée en "collectivité territoriale" ; "après avoir été circonscription d'action régionale, puis cadres de réformes administratives, la région devient enfin en 1972, Etablissement public, défini par la loi" (1).

Sous le septennat suivant, et en particulier à la fin de celui-ci, on assiste à des extensions de compétences de la région, sans que ses ressources soient élargies.

Puis, arrivée de la gauche en 1981. Un premier texte de la loi de décentralisation est voté en janvier 1982, dont les traits principaux sont de transférer des pouvoirs, d'une part pour le département, du Préfet au Président du Conseil général et, d'autre part, de l'Etat à l'échelon régional. Il donne aussi la possibilité aux collectivités locales "d'intervenir en matière économique et sociale" et il supprime les tutelles administratives et financières a priori de l'Etat sur les conseils généraux et municipaux.

La région devient, de plus, une "collectivité territoriale" dotée d'un Conseil régional élu au suffrage universel, et par ailleurs, des Chambres régionales des comptes doivent être mises en place. Simultanément est voté un Statut particulier de la région de Corse.

Au début de 1983 le processus est poursuivi. Après le transfert des pouvoirs, c'est celui des compétences, auxquels viendront s'ajouter graduellement les transferts de ressources. Par ailleurs, des dispositions spéciales sont prévues pour les départements d'outre-mer.

Mais n'entrons pas dans les détails, car dans la perspective théorique qui est la nôtre, nous perdriions de vue l'essentiel. Voyons plutôt en quoi cette réforme ne peut satisfaire les partis autonomistes d'une manière générale et en quoi elle est une réponse inadéquate à la crise des représentations culturelles.

(1) GREMION P., "Régionalisation, régionalisme, municipalisation sous la Ve République". Le Débat, No 16, novembre 1981, p. 7

Laissons à la gauche d'avoir porté un projet décentralisateur depuis de longues années et, pourquoi pas, depuis 1789. Ainsi le mouvement associatif, souvent proche de la gauche, a nourri ce projet et a peut-être même contribué, avec d'autres facteurs, à l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981. Le "Projet socialiste pour la France des années 80" en parle dans ces termes : "Les associations sont un élément important du socialisme autogestionnaire par la redistribution du pouvoir d'Etat au profit de centres de décision plus proches des travailleurs et des citoyens" (1). Dans ce sens, en 1981, une culture politique régionaliste a pénétré l'Etat français, via les socialistes.

Cela dit, un Président, un gouvernement, un Parlement, restent des institutions aléatoires et ne représentent pas à eux seuls l'Etat. L'Etat français reste unitaire, on ne change pas des structures, une logique étatique, une administration, une culture politique par décret, pour reprendre une formule que M. Crozier a popularisée.

Face à ces différentes tentatives de régionalisation, le régionalisme est, pour P. Gremion, "résistance et redécouverte d'une identité agressée par la modernisation, le bouleversement des rapports sociaux et culturels qu'elle entraîne (...). Le régionalisme constitue une des modalités du surgissement du non-négociable, une résistance à la manipulation culturelle coextensive au fonctionnement de l'Etat moderne. Les mouvements régionalistes s'insèrent entre le dérapage de la régionalisation et l'affaiblissement du mode de gouvernement territorial départemental" (2).

Pierre Grémion observe aussi les réactions intellectuelles anti-étatiques qui se développent dans les sociétés occidentales depuis la fin des années 60, "le régionalisme leur offre un pôle de fixation, de revendication et d'engagements. Naturellement le régionalisme réveille les tendances autonomistes assoupies dès lors que le modèle d'intégration politique et culturel républicain ne fonctionne plus" (3).

(1) Parti socialiste, op. cit., p. 263

(2) GREMION P., op. cit., p. 10

(3) Ibid., p. 12

Devant ces enjeux, P. Grémion considère, d'une part, que le pouvoir municipal urbain devient "le vrai lieu de restructuration du pouvoir périphérique" et, d'autre part, que le parti socialiste regroupe toutes les sensibilités. Il devra donc trancher entre elles, c'est à dire entre "l'attachement au gouvernement départemental, l'expérience de la régionalisation, l'engagement dans la municipalisation et la sensibilité régionaliste" (1).

En cela, la loi de décentralisation ne répond pas à la crise des représentations territoriales car, jusqu'à l'intitulé de la loi de 1982 "droits et libertés des communes, des départements et des régions", on superpose des niveaux territoriaux, politico-administratifs, économiques, culturels, dans lesquels les gens ne peuvent se reconnaître simultanément. On donne une réalité au "rêve régional", tout en maintenant la pesanteur administrative du département. A cet égard, Bertrand Eveno nous dit : "on n'échappe pas au dilemme, pour faire exister la région, il faut engager un processus de dépérissement non seulement de l'Etat central, mais encore du 'département services de l'Etat', et sans doute aussi du 'département collectivité locale'" (2).

D'autre part, sur quel critère se fera le découpage régional ?

Aujourd'hui il existe 22 régions en France métropolitaine, Corse comprise. D'après B. Eveno, seules trois régions existent déjà peu ou prou avec "un espace géographique cohérent, une langue, une histoire commune, c'est-à-dire la Bretagne, la Corse, l'Alsace" (3). Mais pour lui, il y a d'autres "identités collectives très fortes : Catalogne, Pays Basque français, qui forment des ensembles infra-départementaux (...). A l'autre extrême, il y a le vaste espace des parlers occitans qui couvre huit régions administratives ..." (3). Finalement, dans une perspective régionaliste, on ne pourrait répondre à la crise de "l'appartenance territoriale" qu'en supprimant les départements et en redécoupant les régions en fonction d'un critère d'aspirations régionales difficilement cernable.

(1) GREMION P., op. cit., p. 15

(2) EVENO B., "Pour démocratiser la décentralisation". Le Débat, No 16, novembre 1981, p. 20

(3) Ibid., p. 19

Par ailleurs, il paraît peu probable à F. Dupuy et J.C. Thoenig "que deux collectivités territoriales puissantes puissent s'interposer entre la commune et l'Etat" (1).

Pour ce qui est de la crise de la représentation politique, le problème se pose partiellement dans les mêmes termes. A savoir qu'un Conseil régional élu au suffrage universel, et il le sera au printemps 1986 couplé avec les élections législatives nationales, prendra place dans une région dont le découpage s'avère, pour l'instant, artificiel, dans le sens où il n'intègre pas ou peu la question culturelle. Par contre, il est vrai que l'élection du Conseil général répond, dans une certaine mesure, à la demande d'une représentation politique intermédiaire entre la commune et l'Etat.

Si la loi de décentralisation répond à une indéniable demande de participation, encore faudrait-il établir une distinction entre les milieux urbains et ruraux, nous avons vu, par contre, qu'en aucun cas cette loi ne sous-tendait la définition d'une identité régionale culturelle a priori.

C'est là qu'il faut s'interroger sur la nature d'une représentation politique régionale. D'abord, est-ce que le niveau régional rapproche beaucoup le citoyen de la décision, est-ce qu'une représentation politique locale dans ce sens ne serait pas plus adaptée ? D'autre part, la loi de décentralisation devrait réglementer le cumul des mandats. Mais, si d'aventure, grâce à l'introduction d'un clientélisme politique pernicieux, des "potentats locaux" devaient émerger, comment les groupes porteurs d'une nouvelle culture politique accepteront-ils de voir détourner ce nouveau pouvoir régional vers des sphères extra-régionales ?

On pourrait même aller plus loin. Est-ce que la culture politique régionale n'est pas plus une aspiration à la participation, à la co-décision ou tout du moins au contrôle permanent des décisions, plutôt qu'une aspiration à la représentation politique, c'est-à-dire le fait de déléguer, à date régulière, sa capacité de prendre des décisions ?

(1) DUPUY F. et THOENIG J.Cl., op. cit., p. 969

Est-ce que ce n'est pas plus une culture politique "communautaire" qui prévaut, que locale au sens où celle-ci prolongerait la culture politique nationale fondée sur la centralisation et la représentation. Dans cette optique, est-ce que les partis autonomistes ne pensent pas plutôt à un système fondé sur des mécanismes relevant de la démocratie directe ou semi-directe, venant, éventuellement, compléter les institutions représentatives ?

Si, comme nous le pensons, les rapports entre la société et l'Etat sont en crise, faute d'une représentation de ces rapports acceptée et partagée par les différentes cultures politiques de la société française, la loi de décentralisation ne peut constituer, au mieux, qu'une réponse inadéquate de l'Etat au besoin d'appartenance locale et de représentations "particulières". Sous un autre angle, elle constitue plutôt un bon indicateur ou un révélateur de l'émergence d'une nouvelle culture politique, dont les finalités renvoient à de nouvelles conceptions de la démocratie.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

OUVRAGES

- BADIE Bertrand, Culture et politique, Paris, Economica, 1983, 140 p.
- CHEVALLIER Jacques (sous la direction de), Variations autour de l'idéologie de l'intérêt général, Paris, PUF, 2 vol. 1978-1979, 255 et 330 p.
- DOGAN Mattei et PELASSY Dominique, Sociologie politique comparative. Problèmes et perspectives, Paris, Economica, 1982, 218 p.
- DUVERGER Maurice, Institutions politiques et droit constitutionnel, Paris, PUF, 1975, T. 1, 553 p.
- GREMION Pierre, Le pouvoir périphérique. Bureaucrates et notables dans le système politique français, Paris, Seuil, 1976, 477 p.
- JULLIARD Jacques, Contre la politique professionnelle, Paris, Seuil, 1977, 162 p.
- LE BRAS Hervé et TODD Emmanuel, L'invention de la France, Paris, Le livre de poche, 1981, 511 p.
- PHILIPPONNEAU, Michel, Décentralisation et régionalisation, la grande affaire, Paris, Calmann-Lévy, 1981, 244 p.
- ROSANVALLON Pierre et VIVERET Patrick, Pour une nouvelle culture politique, Paris, Seuil, 1977, 155 p.
- SCHWARTZENBERG Roger-Gérard, Sociologie politique, Paris, Editions Montchrestien, 1974, 700 p.
- SEILER Daniel-Louis, Les partis autonomistes, Paris, PUF, 1982, 127 p.
- SEILER Daniel-Louis, La politique comparée, Paris, Armand Colin, 1982, 191 p.

PERIODIQUES

- AGULHON Maurice, "Plaidoyer pour les Jacobins. La gauche, l'Etat et la région dans la tradition historique française". Le Débat, No 13, juin 1981, pp. 55-65
- CAROUX Françoise et Jacques, "Le mouvement associatif, critique du système des partis". Politique aujourd'hui, No 5-6, mai-juin 1980, pp. 73-82

DUPUY François et THOENIG Jean-Claude, "La loi du 2 mars 1982 sur la décentralisation. De l'analyse des textes à l'observation des premiers pas". Revue française de science politique, décembre 1983, pp. 962-986

EVENO Bertrand, "Pour démocratiser la décentralisation". Le Débat, No 16, novembre 1981, pp. 16-27

GREMION Pierre, "Régionalisation, régionalisme, municipalisation sous la Ve République", Le Débat. No 16, novembre 1981, pp. 5-15

PERRINEAU Pascal, "Sur la notion de culture en anthropologie". Revue française de science politique, octobre 1975, pp. 946-968

POCHE Bernard, "Des régionalismes à l'écologie, ou la crise de l'appartenance". Economie et humanisme, mai-juin 1978, pp. 36-47

QUERE Louis, "Les mouvements nationalitaires dans les transformations sociales". Economie et humanisme, mai-juin 1978, pp. 19-35

Serge DERUETTE

Fonds National de la Recherche Scientifique - Belgique

Université Libre de Bruxelles

adresse : *Serge DERUETTE (bureau 1018)
Institut de Sociologie,
44, av. Jeanne,
B-1050 Bruxelles*

Belgium

LA PRISE DE CONSCIENCE REGIONALE WALLONNE A LA

FAVEUR DE LA GREVE DE L'HIVER 1960-1961

Papier préparé pour le *workshop* sur le nationalisme périphérique dans les démocraties occidentales - European Consortium for Political Research, Barcelona, 25-30 mars 1985.

685 CPS RP.
2-1-60

LA PRISE DE CONSCIENCE REGIONALE WALLONNE A LA FAVEUR DE LA GREVE DE L'HIVER 1960-1961

La connaissance des choses progresse en fonction de sa logique propre, cependant, elle n'est pas indépendante du développement historique des sociétés dans lesquelles elle est produite.

Cela est particulièrement vrai en matière sociale. Ainsi voit-on, dans un XIX^e siècle qui semble offrir à la société bourgeoise un horizon sans borne, éclater des théories sociales que leurs adversaires du siècle suivant rangeront sous le terme péjoratif d'historicisme. Ainsi voit-on également, en outre siècle qui reforme implicitement les perspectives historiques à cette même société, dominer des théories confiscatrices de l'histoire. Comment ne pas expliquer celles-ci comme le reflet, plus ou moins fidèle, d'un mode de production qui, arrivé au bout de son rouleau, exerce l'histoire qui l'a amené là, pour se comprendre et se présenter comme éternel?

Aux tentatives de cette conception de la "sociologie politique" actuelle, je dois des excuses, car je préfère la conception du siècle précédent. Toute question que connaissent les sciences politiques relève aussi et avant tout des sciences historiques : celles-ci éclairaient toujours celles-là.

La question de la prise de conscience wallonne qui se cristallise autour de la grande grève ouvrière de l'hiver 1960-1961 est un produit de la société belge que son histoire avait rendu possible et réalisable, la preuve est qu'elle s'est réalisée.

On me pardonnera de remonter aux sources de la formation historiques de mon pays pour en chercher l'explication.

* * * * *

L'empire romain, au IV^e siècle, craquait de toutes parts. Au début du Ve, les Francs envahissent la Belgique que César avait conquise en 57 avant l'ère vulgaire. Ils défilent sur l'actuel territoire de la Flandre, faiblement romanisée, la soumettent et la germanisent. La grande forêt carbonifère qui s'étendait alors *grasso modo* jusqu'à l'actuelle "frontière linguistique" permet aux Gello-Romains une meilleure résistance et l'influence germanique se

marque moins sur des populations qui latinisent leurs envahisseurs (1).

Les Francs ne se situant pas à un niveau de développement de la production matérielle supérieur à celui de l'Empire. Ainsi, si avec eux, la barbarie régénère la civilisation entrées en putréfaction, elle dut néanmoins se plier aux conditions que celle-ci lui légua. De là cette tendance de la féodalité franque à reconstituer un trop vaste empire, de là cette impossibilité foncière à y parvenir. Si la société féodale y accède sous Charlemagne, ce ne fut qu'en apparence : à la mort du grand chef d'Etat, le masque impérial tombe et avec lui c'est l'Empire qui disparaît.

A l'exception de la Flandre de la rive gauche de l'Escaut, le territoire qui équivaut à l'actuelle Belgique écholt à Lothaire et partagera le lot de cette bande territoriale dont la sort historique sera d'être laminée entre les royaumes occidental et oriental. Parallèlement la féodalité suit son cours et émiette le sol en duchés et autres petits Etats.

Les Croisades affaiblissent la structure féodale et servagiste tout en permettant le développement du commerce et la formation d'une bourgeoisie urbaine. En cela réside la cause du développement précoce du capitalisme en Belgique d'une part, du particularisme et du localisme belges tant vantés d'autre part.

La richesse mobilière est un danger pour la féodalité, mais pour la monarchie, elle est un enjeu. C'est ainsi que les territoires belges ne furent pas pour rien dans la guerre de Cent Ans. Convoités tant par la France que par l'Angleterre, c'est le "troisième larron", la Bourgogne, qui se les approprie.

Mais les ducs bourguignons n'événuaient pas aussi rapidement que l'histoire. Les Habsbourg prirent la relève, et à la fin du XVI^e siècle, les Provinces des actuels territoires belges et néerlandais, à l'exception de la Principauté de Liège, passent aux mains des Espagnols qui fondent les Dix-Sept Provinces des Pays-Bas.

Les Guerres de Religion voient triompher les Oueux au Nord tandis que ceux-ci sont implacablement massacrés au Sud, sur le territoire qui comprend - la Principauté de Liège toujours exceptée - celui de la Belgique actuelle. Ce territoire catholique connu sous le nom de Pas-Bas espagnol continuera à subir, à la fin du XVI^e et pendant tout le XVII^e siècle, le joug de cette puissance dont le rôle historique est terminé. Pendant cette période, la Principauté de Liège, sous le pouvoir centralisateur des Princes-Evêques, est en plein essor industriel.

Avec le début du XVIII^e siècle, les Provinces belges passent aux Habsbourg d'Autriche.

Leur essor industriel est favorisé par un despotisme éclairé qui convient mieux à la propriété mobilière qu'à la propriété foncière. A ce point de vue, la Révolution brabançonne de 1789 va en sens inverse de la Révolution française et doit être considérée comme réactionnaire.

Les Autrichiens eurent le temps de se rétablir au pouvoir avant d'être chassés par les armées révolutionnaires qui annexèrent ses Provinces et la Principauté bourgeoise de Liège, passée aux idées de liberté. Sous Napoléon, le bourgeois belge se renforça grandement aux dépens des propriétaires terriens.

Le Traité de Vienne enlève la Belgique à la France et fait de ces territoires ce à quoi leur situation les destinait : un Etat-tampon contre la France. Dans ce but, la Belgique est réunifiée à la Hollande pour former le Royaume des Pays-Bas : Etat artificiel, puisqu'il unifie deux territoires de religions différentes sous le pouvoir de l'Orange, le souverain hollandais, bourgeois et calviniste.

La Révolution de 1830 libère la Belgique de l'anglisme dans des frontières à quelques nuances près identiques à celles d'aujourd'hui. L'insurrection fut essentiellement l'œuvre des ouvriers qui battirent seuls les armées hollandaises, les chefs ayant déserté (1). Ceux-ci ne revinrent qu'une fois la victoire acquise, pour la confisquer au profit des possédants. Le nouvel Etat se dota d'une Constitution fort libérale pour l'époque. Toutefois, il serait vain d'y voir le reflet achevé des intérêts de la bourgeoisie belge : elle fut le résultat du compromis né de l'alliance des libéraux - la bourgeoisie - et des catholiques - la propriété foncière. Ceux-ci acceptaient volontiers les libertés constitutionnelles à l'ombre desquelles l'Eglise pourra éviter le malinisme de l'Etat qu'elle ne contrôle pas.

Evidemment, les grandes puissances se ruèrent sur ce nouvel Etat. Il fallait éviter que l'Europe de Vienne puisse être remise en cause par la sécession belge. Elles s'accordèrent sur l'indépendance de la nouvelle monarchie constitutionnelle et s'entendirent sur l'accession d'un prince allemand, un Cobourg, au trône de la Belgique. Ainsi vit le jour un Etat presque aussi artificiel que celui créé à Vienne puisqu'il réunit, sous la domination initiale de classes dirigeantes francophones, deux peuples de traditions et de langues différentes, les Flamands et les Wallons.

Voilà, tracé à grands traits, le cadre géographique et politique dans lequel, sans grandes modifications, se déroulera la grève de l'hiver 1960-1961, connue dans l'histoire ouvrière de mon pays sous le nom de *grande grève*.

Mais le période qui sépare le début du XIXe siècle de l'année 1960 a connu bien des transformations historiques et on imagine aisément que le développement de la bourgeoisie belge et internationale ainsi que la constitution en classe et l'organisation du prolétariat ne se sont pas déroulées en vain. Ici, c'est l'histoire économique et sociale qui nous renseigne.

* * * * *

C'est peut-être en Belgique que le XIXe siècle du capitalisme industriel trouve sa plus longue préhistoire. Dès le début du deuxième millénaire, le commerce, mais aussi les villes, particulièrement en Flandre, se développent sensiblement. Et derrière l'essor des villes flamandes, on trouve plus que partout ailleurs et notamment plus que dans l'Italie du Nord, la production de marchandises.

Le développement industriel de la Flandre a de multiples causes : l'entêtement particulièrement poussé de sa structure féodale et sa participation massive aux Croisades, phénomènes qui trouvent eux-mêmes leurs fondements dans la persistance de l'organisation démocratique que l'on refuse trop souvent de reconnaître à la barbarie et qui caractérisait tant les Celtes que les Francs. De cette liberté issue de la communauté primitive et qui fut suffisamment forte pour résister à l'extension de l'appropriation privée, la féodalité pas plus que l'Empire romain avant lui ne purent venir totalement à bout (3).

Là, dans cette rémanence d'une organisation dont l'origine remonte à la nuit des temps, se résout en fin de compte la propriété libre et indépendante qui, dans la Flandre du Moyen-Age, se dresse fièrement contre la propriété féodale. C'est elle qui permettra la libération et la mobilité de la force de travail que l'activité industrielle accueillera quand les conditions, à partir des XIIe et XIIIe siècles, seront mûres.

De cette préséance de l'activité bourgeoise productive, découle une formation originale du capitalisme belge qui se marque particulièrement lors de la révolution industrielle du XIXe siècle.

En Angleterre, la Guerre des Roses d'York et de Lancastre affaiblit la vieille aristocratie terrilienne au profit de la *gentry* qui, au XVIIe siècle, impose sa domination, c'est-à-dire l'occupation capitaliste du sol (*enclosures* et élevage de moutons) dont le corollaire est l'expropriation des producteurs directs.

En France, les structures féodales contiennent le développement de la production

manufacturière avec une force telle qu'il faudra la briser pour la dépasser. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que la bourgeoisie parvient enfin à jeter bas les structures sclérosées de l'Ancien Régime.

En Allemagne, la faible domination romaine et donc la faible domination féodale autorisaient, comme en Flandre, la progression historique de la bourgeoisie - et l'auraient encore plus favorisée si la moindre développement commercial ne l'avait freiné. Mais la répression inouïe, sans borne, de la Guerre des Paysans au début du XVI^e siècle, à laquelle se livra l'aristocratie féodale aux abois, alliée pour cette cause à la bourgeoisie, eut comme effet de rejeter, et pour plus de trois cents ans, l'Allemagne dans les bras de la féodalité. La bourgeoisie ne parviendra pas à s'imposer avant la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'ombre de la centralisation du pouvoir d'Etat bismarckien.

Ainsi, malgré leur diversité, les développements des bourgeoisies anglaise, française et allemande ont en commun de s'être opérés de façon brutale, massive et rapide. Il en va différemment de la bourgeoisie flamande. Apparue très tôt, à une époque où elle ne pouvait penser à secouer définitivement les structures d'Ancien Régime, elle compose avec elles et les force à se plier à ses intérêts. A l'origine, sa faiblesse fit sa force, elle lui permit, à terme, d'éviter l'affrontement historique que l'histoire de l'Europe retient sous le nom de "révolution bourgeoise".

Longtemps, l'avenir s'ouvrait au capitalisme flamand d'avant la révolution industrielle. Les Bourguignons s'essouffèrent, les Habsbourg espagnols épuisèrent, sans que cela affecte sa progression. Les dominations successives des Habsbourg autrichiens, de la France révolutionnaire, des Pays-Bas orangistes, malgré les perturbations inhérentes aux changements de pouvoir, conviennent toutes trois à son développement et le favorisent : classe montante, la bourgeoisie flamande a cette particularité d'être, dès le milieu du XVIII^e siècle, sans véritable révolution bourgeoise, déjà au pouvoir.

Dans la Principauté liégeoise, l'activité industrielle suit une évolution différente, plutôt sur le mode anglais. Elle prend son essor plus tard qu'en Flandre, au début du XVIII^e siècle, mais elle y progresse beaucoup plus vite - surtout autour de la houille, du fer et de la laine - de telle sorte qu'à la fin de ce même siècle, sa production marchande n'a plus rien à envier à la flamande. Un tel développement fut rendu possible à la faveur de la centralisation du petit Etat autour de son Prince-Evêque et surtout autour de la ville bourgeoise de Liège.

Mais l'Etat liégeois, trop peu étendu à l'intérieur de frontières qui sont autant de

barrières douanières, n'est pas suffisant pour permettre un épanouissement de l'activité capitaliste semblable à celui de l'Angleterre. L'industrialisation démarrera rapidement, mais elle ne poursuivra pas sur sa lancée de sorte que sa progression n'eut pas l'ampleur que lui promettaient ses débuts.

Ainsi le capitalisme flamand et le capitalisme liégeois sont-ils plus ou moins au même stade lorsque l'annexion française les réunit dans un même territoire. C'est ainsi également qu'on les retrouvera à la Révolution belge de 1830 après qu'ils aient tous deux bénéficié, dans le cadre de l'Etat napoléonien puis orangiste, d'une politique qui, globalement, correspond à leur état de développement.

La Révolution belge est somme toute une péripétie accidentelle en regard du bouleversement profond que subit l'Europe au début du XIX^e siècle : la révolution industrielle. A cette époque, le capitalisme belge s'impose comme le plus avancé du continent et n'est dépassé que par son concurrent anglais. Mais par un de ces mécanismes dialectiques que l'histoire économique a souvent eu l'occasion de mettre en exergue - et qui prend une ampleur particulière dans l'Angleterre d'avant la Première Guerre mondiale - le capitalisme belge, au XIX^e siècle, tend à se reposer sur ses progrès antérieurs et n'accueille pas l'innovation industrielle avec l'empresse que lui permettrait son développement.

Ailleurs, que ce soit dans des Etats économiquement moins développés comme la France, l'Allemagne et l'Italie du Nord au siècle dernier, ou en Angleterre dès la fin du siècle précédent, la Révolution industrielle s'opère dans un temps relativement court. En Belgique, par contre, on peut dire que l'accumulation capitaliste s'étale sur tout le XIX^e siècle, avec cette absence de précipitation que son histoire, tant flamande que liégeoise, semble lui avoir léguée.

Une telle lenteur ne sera pas sans conséquences sur la nature de la classe qui se définit par la propriété des grands moyens de production. De même, elle marquera de son empreinte particulière le développement de celle qui se caractérise par son exclusion de la propriété, et lui donnera une physionomie propre. C'est celle-ci qu'il nous faut encore étudier pour comprendre la raison qui, en 1961, fit d'une grande grève ouvrière l'occasion sinon le lieu d'une prise de conscience wallonne à l'intérieur de l'Etat unitaire belge.

* * * * *

Une croissance industrielle relativement peu rapide n'est faite ni pour la concentration, ni pour la centralisation des capitaux. Il s'ensuit que dans la Belgique de la Révolution industrielle, la structure de la production reste encore dominée par la petite manufacture et par l'atelier (4). Ce sera d'ailleurs un des traits persistants du capitalisme industriel belge - trait qui se marque encore aujourd'hui - que d'être confiné à la fabrication de produits semi-finis. Ce genre de marchandises, comme on le sait, n'est pas caractéristique d'une économie essentiellement fondée sur des unités de production démesurées.

Corrélativement, cette structure industrielle parcelisée n'est pas non plus propre au rassemblement massif d'ouvriers et contribue plutôt à leur dispersion qui sera encore, tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, favorisée par une politique volontariste en matière de chemin de fer. Celle-ci permettra la constitution d'un réseau ferroviaire extrêmement dense, ce qui non seulement convient à la grande circulation des marchandises que nécessite l'équipement industriel du pays, mais encore favorise celui des travailleurs et les maintient pour une très large proportion d'entre eux dans les campagnes où ils continuent à vivre, à l'extérieur des zones industrielles et urbaines.

Bien sûr, à la faveur de la phase de croissance du troisième quart du XIX^e siècle, l'industrialisation, en Belgique comme partout ailleurs en Europe, progressera énormément. Géographiquement, elle s'étend surtout le long du sillon houiller qui, allant du Nord français à la Ruhr allemande, traverse la Wallonie de part en part : Borinage (Mons), Centre (La Louvière), Pays Noir (Charleroi), bassin liégeois. Mais elle progresse également en Flandre, autour de la ville portuaire d'Anvers et à Gand.

Il n'en reste pas moins que le prolétariat belge, dans les dernières décennies de ce siècle, reste encore dispersé dans de petites unités de production (5). A la fin du siècle, alors qu'il aura déjà eu, nous le verrons, l'occasion de mener et de remporter partiellement le premier de ses grands combats de classe, les entreprises où travaillent plus de mille ouvriers ne rassemblent pas, en Belgique, plus de dix pour cent de la classe ouvrière (6).

A une telle situation du prolétariat belge correspond nécessairement une conscience marquée par sa nature parcelaire : le faible niveau de socialisation des forces productives ne lui permet pas une intelligence claire de l'antagonisme social qui fonde la production capitaliste. La classe ouvrière reste sous l'emprise du corporatisme de la production artisanale, et sa faible potentialité contestataire est encore déformée par sa composante d'origine paysanne qui, loin d'y avoir été arrachée, continue à vivre à la campagne. On touche ici du doigt une des raisons qui expliquent la formation du réformisme belge.

C'est dans d'aussi défavorables conditions que le mouvement socialiste prendra naissance. Jusque dans les années 1860, le socialisme en Belgique est d'abord et avant tout un courant d'idées qui traverse le bourgeoisisme sans atteindre les travailleurs (7). Il se problématise cependant avec l'Internationale, qui eut une grande influence sur l'organisation des ouvriers de Belgique, bien que le marxisme ne soit pas parvenu à s'y implanter (8).

Le message de la Commune est pour beaucoup dans la liquidation de l'Internationale et, avec la disparition de celle-ci, le mouvement ouvrier belge qui venait à peine de sortir de l'œuf subit son premier contre-coup. Mais l'histoire, si elle stationne parfois, fait rarement marche arrière : le mouvement se recomposa. Même s'il fallut une dizaine d'années pour cela, en 1885, il y a exactement cent ans, le Parti Ouvrier Belge est fondé. Il influence désormais toute l'histoire ouvrière de mon pays (9).

A l'origine, le nouveau parti intègre les éléments les plus avancés de la classe ouvrière belge, ceux pour qui l'organisation est au programme. Mais cette avant-garde n'en reste pas moins marquée par son origine artisanale. Car les premiers ouvriers à s'organiser dans le Belgique du début des années 1880 ne sont précisément pas ceux que le grand industrie, dans son lent développement, rassemble progressivement.

En fait, c'est là où le développement du mécanisme entre en conflit avec la petite production manufacturière et la brise implicitement que les travailleurs, menacés de déclassement, s'organisent dans les formes qui conviennent à leur mode d'existence. Cela signifie inévitablement l'organisation coopérative et mutualiste, c'est donc de celle-ci que le P.O.B. héritera largement. A son propos, l'historien peut noter que le Conseil du jeune parti "représente essentiellement la classe ouvrière des grandes villes où l'artisanat joue encore un rôle dominant. Le plupart de ses membres sont étroitement liés au mouvement coopératif et représentent bien la tendance dirigeante du P.O.B. naissant" (10).

C'est en mars 1886, onze mois après sa création, qu'éclate la plus imposante émeute de l'histoire ouvrière de Belgique, émeute de la faim et du chômage, réprimée dans le sang. Le P.O.B. s'en désolidarise. On peut y voir du réalisme, mais on s'accordera plutôt à y trouver de la crainte vis-à-vis de mouvements violents révolutionnaires (11).

Avec l'émeute, c'est l'atrocité misère ouvrière qui est révélée. Mais celle-ci a également montré une particularité du mouvement ouvrier belge avec laquelle il faudra désormais compter. L'émeute est restée confinée en Wallonie où elle s'est déroulée dans ses deux provinces ouvrières

: le Hainaut (Borinage, Centre, Pays Noir) et la province de Liège. Si les ouvriers flamands se disciplinent mieux et s'organisent plus consciemment dans le parti, les ouvriers wallons, plus rétifs qu'aux à l'organisation le sont, par contre, moins pour ce qui est des affrontements violents et des débordements non contrôlés.

Incontestablement, le socialisme allemand influence les ouvriers d'Anvers et de Gand; mais c'est le socialisme français qui inspire les wallons. Quant à la capitale, pour en dire un mot, avec son prolétariat artisanal sans avenir historique dans une ville administrative non-industrielle, elle joue plutôt un rôle tampon entre les deux ailes.

1893 restera une grande date dans l'histoire ouvrière de mon pays. Il s'y produisit un événement inouï : la première grève générale *politique* de l'histoire universelle du prolétariat. Pour la première fois, une classe ouvrière d'un pays entier se dressait pour une revendication qui dépassait ses intérêts *trade-unionistes* immédiats et posait, face au gouvernement bourgeois, une revendication générale : celle du suffrage universel. Pour la première fois, une classe ouvrière acceptait le lutte et les privations qu'implique la grève, non pour des préoccupations économiques, non pour l'obtention d'avantages strictement matériels, mais pour un objectif purement politique. Cela valait la peine d'être signalé.

Il reste à comprendre comment un tel combat fut possible. Pressé par sa base, le P.O.B. se décide enfin, le 11 avril 1893, à déclarer la grève générale pour le suffrage universel, objectif qu'il avait popularisé et qui enthousiasmait tellement les ouvriers, tant flamands que wallons, qu'il dut ensuite souvent les appeler à la patience (12). Une fois la grève lancée, elle déborda rapidement l'encadrement du parti et celui-ci, pour décréter la reprise du travail, accepta un compromis au goût de compromission : le vote plural qui favorisait les possédants en accordant deux ou trois voix à chacun d'eux; ce suffrage universel qui élève la classe ouvrière en même temps qu'il l'injurie.

A première vue, un tel combat semble infirmer l'appréciation que nous avons donnée de la nature de la classe et de l'organisation ouvrière. Contradictoire - il l'origine artisanale qui marque la prolétariat belge ou le caractère coopératif de son parti?

En fait, il les confirme plutôt. Nous avons vu que la classe ouvrière belge a accédé très tôt au combat politique. Mais il y a politisation et politisation. Celle du prolétariat belge ne fut certes pas opérée dans une perspective de renversement et de conquête du pouvoir d'Etat. Il faut plutôt y voir une volonté de participer au bénéfice de l'action étatique : l'Etat est conçu non comme un adversaire mais comme un enjeu, il est brigué non de l'extérieur mais de l'intérieur.

Marcel Liebman l'a brillamment remarqué avant nous : les travailleurs et les artisans menacés par le développement du machinisme, écrit-il, "tout en accédant à une conscience de classe qui leur faisait jusqu'alors défaut, songent aussi, paradoxalement peut-être, à se tourner vers l'Etat et à trouver auprès de lui quelque protection" (13).

Aussi, la politisation ouvrière est-elle réformiste, non révolutionnaire. Elle correspond en cela au caractère artisanal dont le prolétariat belge tant flamand que wallon ne peut se départir et qui continue à le marquer. Celui-ci développe, sur le plan social, des organisations coopératives et mutualistes; parallèlement, il développe, sur le terrain politique, une stratégie qui vise à l'*investissement de l'Etat* pour son utilisation comme Caisse centrale de redistribution des richesses produites.

Une telle attitude caractérisera encore longtemps l'histoire ouvrière belge. Elle peut à juste titre être considérée, telle qu'elle se révèle dans la grève générale pour le suffrage universel de 1893, comme un trait constitutif du mouvement dont il ne s'émancipera, on le verra, que rarement au cours de ses combats ultérieurs, et qui marquera particulièrement celui de l'hiver 1960-1961.

Il serait fastidieux de décrire aussi les autres luttes sociales qui secouèrent encore la Belgique. Nous tenterons seulement de dégager les traits nouveaux qu'elles révèlent, dans la mesure où ceux-ci permettant d'éclaircir la nature de la "grande grève". La Belgique, outre celle de 1893 et de 1960-1961, connaît encore ces autres grands combats grévistes : en 1902, 1913, 1932, 1936 et 1950.

La grève générale de 1902 est de nouveau menée pour l'obtention du suffrage universel pur et simple, pour l'exclusion de la condition censitaire. Elle sera un échec. Celui-ci est imputable au P.O.B. et non au mouvement. Malgré sa défaite, la classe ouvrière aura offert le spectacle d'une *formidable combativité*. Les grèves seront désormais connues dans le monde sous le nom flatteur de "grèves belges". Franz Mehring, le militant bien sûr, mais aussi l'historien reconnu pour sa profondeur de pensée, a bien perçu ce caractère que le prolétariat belge a révélé dans la grève de 1902, lorsqu'il dit de lui que "plein d'énergie révolutionnaire, prêt à tout effort, et à tout sacrifice, (il) n'a perdu son jeu qu'à cause de la fausse tactique de ses dirigeants" (14).

C'est encore pour le même objectif politique qu'est déclenchée la grève de 1913. Mais en cette fin de période d'expansion économique généralisée, marquée par la formation du capital financier et le développement colossal de l'industrie, le prolétariat belge a grandi. Le troisième

grève générale se distingue des deux premières en ceci qu'elle consacre l'organisation du mouvement par le parti. Celui-ci avait préparé la grève de longue date. Si elles est un nouvel échec, elle a toutefois permis de mettre au jour un caractère nouveau de la nature de la classe ouvrière belge : sa capacité de se discipliner pour mener un grand combat.

Il ne s'agit toutefois pas à proprement parler d'une nouvelle étape dans son histoire. La classe ouvrière conserve toujours ses particularités révélées lors des grèves de 1893 - sa conception mutualiste de la lutte politique - et de 1902 - sa grande combativité et sa potentialité révolutionnaire (15). Tout semble s'être passé comme si chaque frange nouvelle du prolétariat, que les progrès dans l'industrialisation ont contribué à constituer, s'incorporait à son organisation initiale. Il y a là, incontestablement, une force d'inertie qui continue à faire valoir ses droits et dont l'origine remonte, comme nous l'avons vu, à la lenteur relative de la concentration et de la centralisation des capitaux lors de la Révolution industrielle.

A l'issue de la Première Guerre mondiale, la révolution est à l'ordre du jour en Europe, mais la Belgique parvient à faire l'économie de l'affrontement violent qu'elle suppose. Mais à quel prix ! Le roi, pour lui éviter un affrontement dans lequel elle risquait d'être renversée, se substitue à une bourgeoisie trop combattive et parvient à lui arracher le suffrage universel pur et simple, sans condition de cens. Telle est la raison pour laquelle, encore aujourd'hui, une histoire qui a trop tendance à escamoter les luttes sociales attribuée à la grandeur d'âme d'un souverain ce qu'après un violent soulèvement, trois formidables grèves et le menace d'un combat plus décisif encore, le prolétariat a acquis de haute lutte.

Il n'empêche qu'au sortir de la guerre, celui-ci n'a pas eu l'occasion de mener une lutte insurrectionnelle. On peut bien sûr en chercher la raison dans la solidité de l'Etat et dans la relative facilité avec laquelle il a accepté, dans la personne du roi, de faire les concessions suffisantes pour éviter l'affrontement. Mais il y a également des raisons propres à la classe ouvrière belge, et c'est pour nous l'occasion de faire le point sur sa nature.

Celle-ci apparaît comme une unité des contraintes au sein de laquelle l'un des termes est constitué par sa grande combativité, sa violence contestataire, sa force revendicative; l'autre par sa volonté d'investir l'Etat sous le renversement et par son réformisme hérité de sa composition artisanale originelle. Ce double caractère s'encadre dans une discipline et une organisation de la lutte qui trouve son expression achevée dans les "grèves belges". On s'est souvent interrogé sur la facilité avec laquelle le prolétariat belge parvenait à la grève générale et sur son incapacité concomitante d'écarter au stade immédiatement supérieur, celui de l'insurrection. La raison réside dans sa double nature. Les acquis sociaux importants qu'il a arrachés, les avantages

économiques qu'il a obtenus et qui contribueront à faire de lui une classe ouvrière relativement privilégiée sont le produit, le "bilan net" de la contradiction belge qui oppose le caractère révolutionnaire au mouvement ouvrier (Namend et wallon confondus) au caractère réformiste de son organisation.

Or, dans l'immédiat après-guerre, l'organisation connaît un véritable développement. Elle était à l'origine surtout le fait du Parti ouvrier, elle prend maintenant, alors que celui-ci rentre au gouvernement, une forme syndicale : d'un peu plus de cent mille, avant-guerre, les syndiqués socialistes sont près de six cents mille en 1919, sept cents en 1920 (16). C'est ainsi organisée que les travailleurs affronteront la période de contraction économique de l'entre-deux-guerres.

On le comprend aisément, le déplacement de l'encadrement ouvrier du parti vers le syndicat correspond à un glissement consécutif des luttes politiques vers les luttes économiques. La phase de décroissance l'imposait par ailleurs : d'offensives, ces luttes deviendront défensives. Mais la grève générale comme arme "belge" du combat n'est pas abandonnée pour autant. Par deux fois, elle sera utilisée. En 1932 comme en 1936, c'est contre le chômage (17), la diminution des salaires et la vie chère que les travailleurs la déclenchent. Dans aucune de ces deux grèves, le syndicat ni moins encore le parti n'ont pris l'initiative. C'est la combativité ouvrière qui, chaque fois, a permis d'arracher quelques concessions et d'arrêter pour un temps l'offensive contre les acquis sociaux.

Les deux grèves générales défensives des années '30 ont fait apparaître et, d'une certaine manière, ont contribué à cristalliser, des tendances nouvelles au sein du prolétariat belge. L'année de 1886 avait montré une différence du caractère ouvrier selon que le mouvement était Namend ou wallon : au Nord, plus organisé mais non combattif; au Sud, plus combattif mais moins organisé. Les grèves de l'après-guerre l'avaient homogénéisé, pour ce qui est du moins des grandes régions et villes industrielles. Vraisemblablement grâce au P.O.B., les deux ailes avaient appris l'une de l'autre. L'entre-deux-guerres allait de nouveau faire ressortir le caractère régional.

La grande dépression a accéléré la centralisation des capitaux et les entreprises les plus faibles s'écroulent, éliminées par l'exacerbation d'une concurrence qu'elles ne peuvent soutenir. Cela crée un chômage massif qui déforce considérablement le travail face au capital. De plus, la dispersion des ouvriers des petites entreprises qui s'effondrent n'est pas faite pour renforcer leur unité dans la résistance au chômage. C'est dire que le combat ouvrier, dans la crise, devient

plus encore le fait des travailleurs rassemblés dans de grandes unités de production. Celles-ci sont principalement situées dans le bassin industriel qui s'est constitué autour du charbon. Précisément, ce sont les mineurs qui, avec les sidérurgistes, forment l'élite du sale de la classe ouvrière. Or, une telle avant-garde, c'est en Wallonie qu'on la trouve. Il s'ensuit que dans l'entre-deux-guerres, le fer de lance des combats ouvriers sera wallon. Aussi les grèves générales de 1932 et 1936 se développeront-elles, pour l'essentiel, au Sud du pays.

Ce phénomène que la crise a produit possède sa propre complexité. La prolétarianisation de la paysannerie qui s'est effectuée à la faveur de l'expansion d'entre-guerre a eu, en Flandre, cette particularité - propre à la région - de créer une masse importante de travailleurs sans qualification, pour beaucoup d'entre eux d'ailleurs, saisonniers. Une telle masse constitue le gros des bataillons de l'"armée de réserve" de l'industrie belge. En période de croissance, elle trouve à s'employer, mais quand vient la crise, elle "constitue le gros" (jusqu'aux trois-quarts) de la masse des chômeurs belges" (18).

Parallèlement les gouvernements, que le parti catholique n'a guère cessé de contrôler, sont parvenus, en Flandre, à "freiner l'urbanisation du nouveau prolétariat" (19), le maintenant ainsi dans les villages, sous le contrôle bienveillant des curés de campagne flamands, dont l'esprit réactionnaire est devenu légendaire dans mon pays.

Dans ce cadre s'expliquent également les progrès de la syndicalisation chrétienne en Flandre. Le syndicat catholique, qui comptait déjà plus d'une centaine de milliers de membres à la veille de la Première Guerre et trois fois plus à la veille de la Deuxième, prend naissance et se développe essentiellement en Flandre (20).

Ainsi, sous l'influence d'une différenciation de la composition sociale du prolétariat que l'industrialisation a permise et que l'Eglise et l'Etat ont renforcée, les années '30 ont, à la faveur de la crise, vu se marquer un décalage entre la combativité ouvrière des deux régions du pays. Elle se maintient en Wallonie, mais en Flandre elle s'effaiblit. Voilà un caractère nouveau qui caractérisera pour longtemps encore la classe ouvrière de la Belgique; il s'exprimera avec une particulière ampleur lors de la grande grève.

Pendant la guerre, la Résistance devient le "lieu géométrique" où se retrouve la société belge avec ses contradictions et ses oppositions politiques, pour un temps tuées au profit de la lutte commune (21). Mais cette société illégalement renverse singulièrement les rapports instaurés par la société légale : ceux qui alors portent les armes, ne sont-ils pas précisément ceux-là qui, avant-guerre, affrontaient sans armes une police chargée de réprimer leurs manifestations?

La libération pose donc inévitablement la question du désarmement de la Résistance. Elle se fit sans trop de heurts, sur la promesse d'une intégration dans la société libérée - qui valut ce que valent les promesses d'une classe possédante evite de récupérer son pouvoir... La classe ouvrière belge montrant en cela, une nouvelle fois, en même temps que sa force dont la société devait tenir compte, son incapacité d'accéder à la prise du pouvoir. Une telle incapacité n'est toutefois pas absolue, ainsi que le révèlera son prochain grand combat; mais il faudra encore attendre cinq ans pour cela.

Le rétablissement de l'ordre démocratique avait, dans mon pays, laissé une question sans solution : l'ainet nommée *Question royale*. La Question royale remonte pour le moins au mois de mai 1940, avant la capitulation de l'Armée belge. Le roi, selon l'expression consacrée pour la monarchie constitutionnelle belge, "régne mais ne gouverne pas". Or, Léopold III, pressé par ses ministres de suivre le gouvernement sur le chemin de l'exil, refuse et préfère se constituer brièvement au régime nazi. C'est là, incontestablement, l'expression d'une politique personnelle du souverain (22). Une telle politique est évidemment anticonstitutionnelle. Mais que la Question royale ait débordé le cadre des querelles de juristes pour mener en 1950 le pays au bord de la guerre civile, c'est une preuve suffisante de ce que la question n'est pas seulement juridique. Le roi est en fait accusé d'avoir, pendant sa captivité, mené une action politique de collaboration avec l'Ordre Nouveau. Plus personne aujourd'hui ne peut sérieusement nier ce fait (23).

A sa libération par les Alliés, le roi ne rentre pas en Belgique. Il va se reposer en Suisse, il y restera cinq ans. Ce n'est qu'en 1950 seulement que la crise royale trouvera son dénouement. Le 12 mars de cette année, une consultation populaire avait été organisée sur la question de son retour. Le roi avait décidé de reprendre son trône si une majorité de Belges exprimait le désir. Il trouva bon de fixer la barre à 55 % - ces 5 % de démocratie supplémentaire jugés utiles pour distinguer des institutions démocratiques modernes ce vestige d'Ancien Régime qu'est la monarchie. Or, ce référendum qui ne voulait pas dire son nom (24), contre toute attente royaliste, ne donna que quelques 57,7 % en faveur de Léopold. C'était fort peu, mais ça aurait été suffisant si les résultats n'avaient montré une profonde division du pays sur la question. La Flandre s'était proclamée majoritairement pour le roi, mais la Wallonie, elle, l'avait fait en sens opposé (Bruxelles tenant une position intermédiaire).

La phase finale de la Question royale était engagée. Elle se déroulera, pour une grande part, dans la rue. En fait, la disparité géographique cachait une disparité de classe. Indéniablement, l'appartenance régionale de même que les sentiments religieux ou non ont eu une

influence non négligeable sur les opinions. Mais de tels déterminants sont eux-mêmes déterminés par la configuration sociale. Dans le Flandre pré-léopoldiste, ce sont les villes et *forziar* les villes ouvrières qui montent les positions les moins favorables au roi; de même, dans la Wallonie anti-léopoldiste, c'est au sein des campagnes que se situent ses partisans (25).

De fait, là où l'opposition au roi se marque de la façon la plus claire et la plus franche, c'est dans le bassin industriel de Wallonie. Or, en 1950, celui-ci, en quatre agglomérations (Liège, Charleroi, le Centre et le Borinage) ressemble plus des trois quarts de l'emploi industriel wallon. De plus, 80 % de cet emploi y est concentré dans la production du charbon et de l'acier (26). Cette classe ouvrière wallonne, que la grande crise de l'entre-deux-guerres a contribué à concentrer, formera les troupes de choc du combat qui s'annonce.

Car la Question royale fut aussi une question populaire et le prolétariat y apporta sa contribution en déclenchant, fin juillet, à peine le roi rentré en Belgique, le sixième grande grève générale de son histoire. Et quelle grève! Non seulement ce sera, à la différence des deux précédentes, une grève politique, mais encore celle-ci aura pour but, non plus l'investissement, mais la contestation de l'appareil d'Etat. Il est mis en cause dans la personne du roi qui, à défaut de symboliser la nation, symbolise pour les travailleurs, de façon alors évidente, les intérêts des possédants (27). Et effectivement, derrière le retour du roi, c'est la tendance au renforcement de l'Etat et la menace de sa fascisation qu'ils percevaient et combattaient.

Le grève à l'occasion de la Question royale revêt encore d'autres aspects particuliers qui la singularisent. Elle fit planer sur la Belgique le spectre républicain (28). Elle fit aussi planer celui de l'insurrection. Evidemment, la situation n'était pas révolutionnaire. Il faut bien plus qu'un grand combat ouvrier pour qu'elle le soit : il faut également que dans l'exacerbation du conflit social, les classes possédantes apparaissent faibles, affaiblies, incapables de diriger encore l'Etat qu'elles désertent, qu'apparait vacant, reste à prendre et est brigué par les classes dominées, candidates au pouvoir. Or, dans la Belgique de 1950, les classes dirigeantes, loin de démissionner, ont sans relâche opposé aux forces de la contestation leurs forces de l'Ordre.

Néanmoins, il n'est pas exagéré de dire que la Question royale trouve son dénouement dans un climat insurrectionnel. La grève avait rapidement pris une ampleur telle que, dans certaines communes et quartiers ouvriers, les grévistes furent en mesure de prendre en main l'organisation de toute la vie sociale, de l'approvisionnement au maintien de l'ordre. En Wallonie, les forces de police communales de certaines localités ouvrières à majorité socialiste prirent ouvertement le parti des travailleurs en lutte (29).

Le caractère insurrectionnel de la grève revêtit également cette autre dimension : l'abandon de l'outil, le refus d'entretenir les installations industrielles pendant le conflit. Une telle menace fut mise en application dans plusieurs entreprises wallonnes (30). Le mouvement ouvrier avait déjà connu, lors de ses tout premiers pas, la bris des machines que l'on s'accorde à reconnaître comme la forme la plus rudimentaire de sa lutte contre le capital. Mais quel chemin parcouru entre cette réaction primitive et l'abandon de l'outil des ouvriers wallons! Celui-ci marque un des stades les plus élevés de la conscience ouvrière. Il signifiait concrètement que les sidérurgistes, en laissant refroidir les hauts fourneaux, et les mineurs, en laissant inonder les charbonnages, acceptaient de ne pas reprendre le travail après la grève, que leur combat avait atteint un stade irréversible, qu'ils voulaient en finir définitivement avec le vieux ordre fondé sur l'inégalité et la propriété, ce vieux ordre qui s'obstinait à soutenir Léopold comme l'élément central de sa stratégie d'instauration de l'Etat fort.

Un autre caractère du mouvement ouvrier anti-léopoldiste marque plus clairement encore l'état d'insurrection qu'il avait créé. Il s'agit de la *Marche sur Bruxelles*. Celle-ci devait avoir lieu le 1^{er} août. L'avant-veille, dans la commune ouvrière liégeoise de Grâce-Berleur, une manifestation est réprimée dans le sang, faisant quatre victimes. La veille, toute la Belgique ouvrière, mais particulièrement la Wallonie, se prépare à marcher sur la capitale. Les convois sont en route et tournent les barrages. Certains sont déjà entrés dans Bruxelles. L'Armée des Partisans, qui, dans la Résistance, s'était distinguée par sa combativité, met ses troupes sur pied de guerre et se prépare à diriger l'insurrection (31). Les militants ouvriers, sous la répression nazie, avaient redécouvert l'action armée. Ils se mobilisent à nouveau : si la lutte contre le roi est effectivement un combat anti-fasciste, elle est également un combat postposé de la Résistance : ceux que l'on rencontrait aux avant-postes entre 1940 et 1944, nous les retrouvons en 1950, à la tête de la Marche sur Bruxelles.

Devant la menace qui se précise, le gouvernement chrétien-libéral, soutenu par le Parti Socialiste, presse le roi de déléguer ses pouvoirs à son fils, pour "le salut de la monarchie" (32), ce qu'il finit par accepter à l'aube du 1^{er} août, quelques heures à peine avant le début du soulèvement. En mesurant les contradictions, pourtant lourdes de conséquences, sur lesquelles reposait l'accord, les orateurs du Parti Socialiste parviennent, non sans peine, à transformer la marche en une pacifique "manifestation de la victoire".

Le mouvement ouvrier belge qui, en 1950, est principalement un mouvement wallon, a ainsi montré que son incapacité historique à s'élever de la grève générale au stade de l'insurrection n'était pas irréversible. Toutefois, il n'a pu encore la réaliser, et cela nous donne l'occasion d'une nouvelle réflexion sur sa nature, ce qui nous permettra ensuite d'approcher la

raison qui fera de lui le moteur de la prise de conscience régionale en Wallonie, au début de l'année 1961.

Le mouvement ouvrier, tel qu'il se présente lors de la Question royale, nous semble être à son apogée. Plusieurs raisons historiques convergent pour l'y consacrer. La reprise économique qui marque la nouvelle phase de croissance dans les longues années de l'histoire du capitalisme n'a pas encore bouleversé la structure de la production telle qu'elle le fera, nous le verrons, dans la décennie suivante. En 1950, cette structure est encore celle qu'a léguée la grande crise d'après-guerre; elle consacre, parallèlement à la centralisation du capital, la centralisation du travail dans les grandes unités de production que nous avons dit se trouver majoritairement à Anvers et à Gand, mais surtout dans le sillon houiller en Wallonie.

Ce prolétariat très concentré sort de la guerre et - c'est un déterminant politique non négligeable - bénéficie dans ses grandes luttes de l'expérience de la Résistance. Cela lui permet d'accéder à une politisation qui lui avait longtemps fait défaut et de se battre contre le renforcement du pouvoir d'Etat, contre la monarchie et, pour ses éléments les plus avancés, en faveur de la République. Parallèlement, l'organisation de la vie sociale, qu'elle va exercer dans les zones sous son contrôle, indique une élévation de sa conscience, confirmée par la menace de l'abandon de l'outil. Une telle menace et sa mise en application consacrent le plus haut niveau de mobilisation ouvrière que permet une classe qui n'accède toujours pas à la capacité de s'organiser de façon révolutionnaire, derrière une direction politique qui viserait purement et simplement au renversement de l'Etat.

Comment ne pas considérer cette mobilisation comme la résultante la plus avancée que peut atteindre une conscience sociale extrêmement développée, mais freinée par la carence d'une conscience politique à sa hauteur? Une telle conscience ne peut être formée que par un parti ouvrier révolutionnaire dans lequel elle se reconnaîtrait. Mais cela, en Belgique, n'a encore jamais été le cas. La raison profonde d'un tel phénomène, vérifiée en 1950, réside toujours dans l'origine artisanale de la classe ouvrière belge. Historiquement, elle a produit l'organisation coopérative, mutualiste, syndicale qui lui convenait, et celle-ci intégrera en son sein les fractions d'un prolétariat industriel qui, tout au long du siècle dernier, se constitue lentement, trop lentement pour pouvoir imposer un parti à sa mesure.

Cette organisation sociale plus que politique de la classe ouvrière belge entrera bien sûr, tout au long de son développement, en conflit avec elle, mais elle parviendra à l'influencer et à émauser, par les victoires syndicales qu'elle remporte et qui élèvent le niveau de vie des travailleurs, toute velléité révolutionnaire au profit d'une intégration dans l'ordre social établi.

(33). Et si le combat de 1950 tend à dépasser ce contrôle, celui-ci parvient finalement à s'imposer.

La Question royale offre encore cette autre particularité qui, dans le cadre de la présente étude, nous intéresse plus directement : *la revendication wallonne*. A la faveur de l'agitation anti-léopoldiste, la convocation d'Etats-général wallons est envisagée; on a même parlé, particulièrement à Liège, de la formation d'un exécutif insurrectionnel qui aurait joué le rôle d'un gouvernement provisoire wallon (34). Or une telle revendication se fesse jour au sein du mouvement ouvrier du Sud du pays et que celui-ci, conscient de sa force, s'élève en porte-parole d'intérêts nationaux wallons, voilà qui correspond fort bien à son parcours historique, à son état de développement social et à son niveau de conscience idéologique et politique. La prise en charge de la revendication wallonne apparaît effectivement comme un événement possible et réalisable dans le chef d'une classe ouvrière particulièrement concentrée dans cette région, très combattive, beaucoup plus que la flamande, et qui se révèle de surcroît fort politisée, sans toutefois l'être de façon révolutionnaire. Dans cette perspective, l'Etat central, s'il est enfin perçu comme l'ennemi à combattre, n'est cependant pas compris comme un enjeu, dans une lutte qui se satisfait d'objectifs plus limités, tels celui qu'offre la cause wallon.

Toutefois, il faut croire qu'en 1950, les intérêts de classe s'imposent encore et toujours aux intérêts nationaux wallons dans la conscience ouvrière que nous avons dit être alors à son apogée. Progressivement, dans les derniers jours de la grève, fin juillet, la mobilisation générale qui s'était superposée à la mobilisation sociale, s'estompe. Elle prend de plus en plus un caractère prolétarien unitaire à la faveur, particulièrement, d'un élargissement du combat anti-léopoldiste dans le Flandre ouvrière (35), ce qui, inévitablement, rapproche les travailleurs wallons des flamands.

La revendication fédéraliste, sinon même autonomiste voire séparatiste, qui venait de se manifester en Wallonie dans le cadre d'une grande grève ouvrière, disparaît ainsi du débat politique. Elle mettra dix ans avant de resurgir. Elle le fera à la faveur d'une autre grève générale, toujours portée par le mouvement ouvrier wallon, mais après que la Belgique ait subi les transformations économiques et sociales qu'il nous reste à étudier.

On l'a vu, le capitalisme belge, pourtant déjà fort avancé avant la Révolution industrielle, se développe moins rapidement que dans les grands Etats modernes pendant tout le XIX^e siècle. La dépression de l'entre-deux-guerres favorise ensuite la concentration de l'activité productive autour de l'industrie lourde, principalement l'extraction du charbon et la sidérurgie. Ainsi la structure économique belge est-elle encore, au milieu du XX^e siècle, celle du siècle passé. C'est

plais au tour de la Belgique de vérifier pleinement la dialectique de l'histoire économique selon laquelle, à un moment donné de son développement, une structure industrielle avancée tend à se reposer sur la technique accumulée et, rejetant l'innovation, se laisse distancer par la croissance des forces productives généralisées ailleurs.

Cependant, si le capital belge marque le coup dans les quinze premières années qui suivent la guerre, il ne stagne pas pour autant dans cette nouvelle phase d'expansion généralisée qui s'ouvre à l'économie mondiale. A sa faveur, il va se restructurer profondément, selon deux axes qui se complètent mutuellement. On verra ainsi le capital financier opérer un désinvestissement progressif dans les branches traditionnelles de la production industrielle, notamment au profit du capital bancaire. Parallèlement, on assistera à l'implantation, par des groupes multinationaux, d'entreprises qui opèrent dans des secteurs plus modernes et plus rentables de l'activité productive (36).

De tels mouvements bouleversent évidemment la structure économique traditionnelle de la Belgique. Mais ils ont également cette particularité d'imprimer un profond changement dans la géographie économique des régions. Les secteurs traditionnels desquels se retirent les capitaux, tant la sidérurgie que les charbonnages qui fermeront massivement dans la fin des années '50, c'est en Wallonie qu'ils se trouvent - et se trouvaient. Quant aux entreprises étrangères qui viennent régénérer l'économie belge essouffée, elles ne s'installent pas dans le vieux tissu industriel, là où les luttes ouvrières sont fréquentes et dures : c'est en Flandre qu'elles se trouvent - et se trouveront.

Ainsi assiste-t-on, tout au long de la décennie qui précède la grande grève, à un renversement de la disparité économique régionale. On peut fixer au début des années '60 le moment où le développement de la Flandre lui permet de rattraper celui de la Wallonie. Cette redistribution du capital s'opère au prix d'une profonde modification de la structure de la production : elle entraîne également une redistribution du travail dans le sens de sa déconcentration et de sa dispersion : "la croissance de la Flandre se réalise de manière plus homogène sur l'ensemble de son territoire, tandis qu'en Wallonie le déclin affecte surtout ses pôles de développement traditionnels, c'est-à-dire les provinces du Hainaut et de Liège" (37).

A la veille de 1960, le prolétariat flamand s'est donc accru, mais il reste toujours éparpillé sur une région faiblement urbanisée et qui s'affirme plus que jamais comme un

véritable "casernement de l'armée industrielle de réserve". Le prolétariat wallon, par contre, subit une attaque frontale dans les centures minées où il est et le plus concentré, et le plus conscient. Le panorama de la grande lutte qui va se déclencher en décembre 1960 est déjà en grande partie tracé : entre la nouvelle classe ouvrière flamande en progression, et la vieille classe wallonne en régression, le fossé qui séparait l'intensité de leurs combats se creusera encore.

Cela est par ailleurs confirmé par l'encadrement syndical qui, dans mon pays, est très élevé (près de 65 % des travailleurs en 1960 (38)). En Flandre, à l'exception des grandes entreprises anversoises et gentoises, c'est le syndicat chrétien (C.S.C.) qui s'impose. Intégrant la "nouvelle" classe ouvrière et les employés, ses effectifs font plus que doubler de 1945 à 1960 où il compte plus de 750.000 membres dont les trois quarts au Nord du pays. Pendant cette même période, le syndicat socialiste (F.B.I.B.) a peu progressé. En 1960, il compte moins de membres que le syndicat chrétien, par qui il a été rattrapé et dépassé. Bien que son aile flamande soit légèrement plus importante que son aile wallonne (la première région rassemble plus d'une fois et demie plus de travailleurs que la seconde), le syndicat socialiste est fortement minoritaire en Flandre mais largement prépondérant en Wallonie (39).

Cette classe ouvrière belge en pleine restructuration parvient, par ailleurs, après guerre, à augmenter globalement ses acquis sociaux. Les hauts salaires qu'elle obtient font d'elle un des prolétariats les plus avantageés du monde. Cela est "économiquement possible" parce que la Belgique jouit d'une importante "prime à la reconstruction" sur le marché mondial (l'appareil de production belge est sorti indemne de la 2e guerre mondiale) et parce que l'exploitation accrue du Congo se poursuit dans le "colonne", alors que les autres empires coloniaux sont en "désagrégation". Toutefois, vers le milieu des années '50, cette politique d'avantages salariaux, que le patronat concède pour éviter les heurts, va entraîner une contradiction avec la trop faible expansion économique nationale. La Belgique sera par ailleurs le seul pays du Marché Commun à subir sensiblement les effets de la récession de 1958 (40).

La maturation de cette contradiction économique-sociale signifie, à terme, pour le patronat et pour l'Etat, la mise en place d'une politique de régression sociale. Mais cela signifie aussi, pour les travailleurs, un regain d'activité contestante. Et de fait, pendant l'été 1957, une grève éclate contre les tentatives gouvernementales de récupération des avantages sociaux. Celle-ci s'étend dans tout le secteur de la métallurgie, c'est-à-dire principalement en Wallonie. En

février 1959, les mineurs prennent le relais. Ils se battent contre la fermeture massive des charbonnages que le développement technologique rapide, dans une économie de marché, disqualifie inéluctablement. Ce combat est de nouveau, mais cette fois presque entièrement, confiné à la Wallonie (41).

C'est dans ce ralentissement progressif de la croissance qui affaiblit la Belgique de la fin des années '50 que réside la cause véritable de la "grande grève". La grève de l'hiver 1960-1961 est le résultat de l'exacerbation de la lutte des classes qui fait suite au dépôt, par le gouvernement, le 4 novembre 1960, du projet de loi "d'expansion économique, de progrès social et de redressement financier" dit projet de "loi unique". Cette attaque frontale contre les acquis sociaux des travailleurs avait pour but d'enrayer le tassement de la conjoncture. Elle ne visait pas, comme l'a présenté à l'époque le Premier ministre Eyskens, à combler une quelconque perte qu'aurait entraînée la décolonisation du Congo, dont l'indépendance politique venait d'être proclamée le 30 juin 1960 (42). Si la "crise congolaise" a joué un rôle dans le dépôt du projet de loi unique, c'est un rôle justificatif.

* * * * *

E.R. Aernop, un historien américain qui, en été 1960, terminait un ouvrage consacré à l'étude de la Question royale belge, le concluait par ces lignes : "the royal question, by forcing Belgians to consider the costs of disunity, has caused them to clarify the limits of agreement and disagreement and has thereby strengthened the cohesion of Belgian society and stabilized the political process" (43). Quelques mois plus tard, les événements eux-mêmes se chargèrent de démontrer ce que cette conclusion avait d'exagérément idyllique.

C'est un fait incontestable que la grève générale de l'hiver 60-61 étonne tout le monde. Presque tous les auteurs s'accordent à le reconnaître. Même si certains font état de l'existence d'un climat de profond mécontentement ouvrier qui n'attendait que l'occasion pour éclater au grand jour, par son ampleur, par sa durée et par le nombre de travailleurs qu'elle impliqua, la grève a surpris.

Nous venons nous-mêmes de voir que le décalage croissant entre une politique de relatif ménagement de la classe ouvrière et le tassement de l'expansion économique créait un climat favorable au renforcement des tensions sociales. Dans cette perspective, la grande grève devient

possible. Possible et explicable, mais non nécessaire et prévisible. Derrière cette ambiguïté de la conscience historique, se trouve le jeu des oppositions complexes qui unissent la nécessité et la contingence. Ce sont elles qu'il nous reste à saisir pour comprendre le caractère que revêt la grande grève, la manière dont en son sein s'affirma, se développe et s'impose la revendication wallonne.

La grève se déclenche le mardi 19 décembre (44). Mais la Flandre de la concentration industrielle centenaire, celle de la vieille classe ouvrière, la Flandre de Gand et surtout d'Anvers, la ville du port, réagit également très tôt, plus tôt même que la Wallonie. C'est à Anvers que se déroule la première manifestation contre la régression sociale que constitue la "loi unique". Elle a lieu le 8 octobre, préventivement au dépôt du projet sur le bureau de la Chambre, en réponse à la déclaration gouvernementale qui en annonçait les grands axes (45).

Dependant, la logique profonde de l'histoire finit toujours par s'imposer aux logiques particulières des événements. Trente années de luttes sociales avaient recadré sur le sillon houiller la combativité et la force qui caractérisaient le prolétariat belge, les restructurations économique et sociale des dernières années le consacraient également : c'est en Wallonie que la grève de déroute surtout.

A la fin du mois de novembre, des débrayages d'entretien se produisent : ils ont lieu en Wallonie, dans la province de Liège et dans le Hainaut, organisés par les instances régionales de divers centres industriels de la F.O.T.B., le syndicat socialiste. Ces régionales, pressées par leur base, avaient pris l'initiative sur les mots d'ordre de lutte que le Bureau national du syndicat ne se décidait pas à donner. Les actions régionales programmées en Wallonie ne parvinrent d'ailleurs pas à l'ébranler outre mesure. En sa séance du 8 novembre, le Bureau estima qu'"il était difficile, sinon impossible, de fixer une action nationale uniforme pour l'ensemble du pays" et se contenta d'encourager "toutes les régionales, chacune selon ses propres possibilités" à organiser la contestation du projet de loi (46). En agissant de la sorte, l'instance nationale de la F.O.T.B. parvenait habituellement à se dégager de la lourde tâche que représentait une action nationale. Mais par là-même, il ouvrait aussi toute grande la porte à la division du mouvement syndical.

Les régionales wallonnes n'allaient pas tarder à s'y enfoncer. Le 17 novembre est convoquée à Charleroi une réunion de délégués régionaux wallons. Une telle réunion est

comme le chef et le porte-parole des travailleurs en grève, représentait l'alle combattive et wallonne. Le motion visait à l'adoption par le Comité national du principe d'une grève générale qui, cependant, n'était pas prévue avant le mois de janvier 1961. Smets, pour sa part, représentait l'alle conciliatrice et flamande. Le motion proposait, pour toute action, une journée nationale de lutte; elle visait, en fait, à refuser purement et simplement le principe de la grève générale.

Le comité national élargi se prononça en faveur de la deuxième proposition. Il nous faut nous arrêter un moment sur les résultats de ce vote, car celui-ci aura une profonde influence sur le caractère et le développement de la grande grève. Le motion Smets obtint 496.487 voix, la motion Renard 475.823 voix, il y eut 53.112 abstentions. Le refus de décider la grève générale recueillait donc une majorité extrêmement faible. Mais il y a plus. La répartition des voix par sections régionales montre de façon incontestable que cette majorité est à peu de choses près exclusivement flamande, les votes wallons s'étant portés à la quasi-unanimité sur le motion de grève générale. Bruxelles, comme pour montrer sa neutralité, s'était abstenu de prendre part à un débat qui laissait apparaître clairement l'opposition entre le Nord et le Sud du pays (50).

Dépendant, la logique propre au mouvement de contestation allait décider autrement, dynamiquement, de ce que le vote consacrait à sa façon, c'est-à-dire statiquement. Si, en Flandre, les adversaires de la grève, qui venaient d'obtenir gain de cause, se croisaient les bras - ils n'avaient d'ailleurs, en vertu de leur victoire, rien d'autre à faire -, en Wallonie, les partisans du combat refusaient d'admettre une défaite si courle et se préparaient à l'action. Le vote du 16 décembre n'était finalement parvenu à décaler qu'une seule chose : l'officialisation, par le syndicat socialiste, de la division entre le mouvement ouvrier wallon et flamand.

Comment en était-on arrivé là? Le mouvement ouvrier belge, tel qu'il s'est, ainsi qu'on l'a vu, historiquement constitué, a trouvé dans le syndicat une structure d'accueil qui correspondait bien à sa nature mutualiste et coopérativiste. Il s'y est massivement incorporé dès la fin de la Première Guerre. Parallèlement, les nouveaux travailleurs, particulièrement les plus dispersés et ceux des zones faiblement industrialisées, ont été intégrés dans un syndicat chrétien, la C.S.C., qui a toujours refusé tant la politisation de la lutte que l'arme de la grève générale. Or, on a vu qu'en 1960, si le syndicat chrétien ne constituait qu'une organisation fort minoritaire en Wallonie, en Flandre il représentait une véritable force. Une telle répartition des forces syndicales est bien sûr le produit de l'évolution historique qui, depuis une quarantaine

anti-stalutaire : la F.O.T.B. ne possède pas d'instances wallonnes. Mais quand la force des choses en vient à s'opposer à la force du droit, l'expérience enseigne que c'est toujours la première qui a raison de la seconde. Puisqu'il ne pouvait s'agir d'une réunion politique, on l'appelle "réunion d'étude", et comme on ne pouvait pas non plus y prendre de décisions, les délégués n'en prirent pas : ils prirent des "engagements". C'est à cette réunion que fut également envisagé le lancement de l'hebdomadaire *Combat* (47) qui, dès sa parution, le 5 janvier 1961, allait soutenir la lutte ouvrière, en Wallonie.

Lorsque le Bureau de la F.O.T.B. se réunit de nouveau, le 22 novembre, il est placé devant le fait accompli et semble l'admettre tacitement. Il se borne à acter la proposition d'une journée d'action le 15 décembre qui appuient plusieurs régionales wallonnes. Cette date n'était pas innocente, le *Rapport* de la F.O.T.B. note : "Il se révèle que, dans ces régionales, la date du 15 décembre présentait un attrait particulier". C'était, en fait, la date du mariage du roi. Qu'il s'agisse là d'une reminiscence du combat politique anti-monarchiste de 1950, cela ne doit pas faire de doute. Toutefois, sur l'insistance, semble-t-il (49), d'un Parti communiste qui a oublié d'être républicain, la journée d'action fut avancée d'un jour. On retrouve ici un des traits séculaires de la classe ouvrière belge en vertu duquel il lui est, malgré son enthousiasme dans la lutte, si difficile d'accéder à un combat politique contesté. On verra de même, dans la concession faite au chef de l'Etat et à la monarchie, la réticence du mouvement ouvrier à affronter le pouvoir national, l'Etat central.

Le 14 décembre donc, le pays est en grève et cette grève prend déjà l'aspect d'une répétition générale. On peut dire d'ailleurs que la journée d'action est à l'image de ce que sera le grand combat qui s'annonce. Si elle s'étend presque partout en Wallonie, en Flandre seuls les grands centres industriels sont touchés. La disparité régionale de la contestation ouvrière que tout annonçait déjà trouve ce jour-là, dans les faits, une confirmation particulièrement évidente.

Elle se cristallisera encore le surlendemain, trois jours avant le déclenchement de la grève. Le 16 décembre se réunit à Bruxelles le Comité national élargi de la F.O.T.B. Il aura à se prononcer sur les deux motions proposées à l'ordre du jour. La première est présentée par André Renard pour la régionale de Liège; la seconde par D. Smets pour la Centrale générale du bâtiment. Ces deux dirigeants résumant bien les deux tendances qui s'opposent au sein du syndicat socialiste. Renard, que la tournure prise par le conflit ne tardera pas à consacrer

entreprises, se sont mobilisées sans attendre aucun mot d'ordre des instances syndicales. Fait à noter, ce 19 décembre vit aussi la première assemblée ouvrière, celle des A.C.E.C., une entreprise de Charleroi, décider la grève générale au finish.

Les travailleurs des grandes entreprises privées de Wallonie qui débriquaient spontanément se sentent toutefois que le lendemain 20 décembre, d'autre qu'eux seront grève. Seul entre tous, le secteur des ouvriers communaux et provinciaux de la Centrale Générale des Services Publics (C.G.S.P.) affiliée à la F.O.T.B. avait effectivement remis un préavis de grève pour ce jour de mise en discussion du projet de loi. C'est là incontestablement une autre des grandes originalités de la grève que d'avoir été en quelque sorte "initiales" par des travailleurs du service public. On peut expliquer ce phénomène nouveau par le fait que la "loi unique" les visait plus directement que les travailleurs du secteur privé (52). De fait, cet élément a joué un rôle dans la mobilisation des ouvriers des services publics, de même que dans l'extension rapide du mouvement aux autres agents du secteur, particulièrement les cheminots et les enseignants.

Mais toutes les attaques contre les acquis des travailleurs, depuis que les politiques keynésiennes existent, ont toujours été dirigées contre les fonctionnaires publics *en priorité*, avant que l'austérité ne soit imposée à l'ensemble de la classe ouvrière. Il semble donc qu'une autre détermination, plus décisive, plus fondamentale soit venue se surimposer à cet élément de fait et l'ait renforcé pour que le mécontentement manifesté au sein du secteur public se soit transformé en un vaste mouvement de contestation active, en une force qui n'a pas hésité un seul instant à se solidariser avec les travailleurs du secteur privé.

On ne peut évidemment fournir à ce propos que des hypothèses. Sous bénéfices d'inventaire, nous proposons celle-ci : la forte syndicalisation des ouvriers mais aussi des employés et des intellectuels qui ressortissent du secteur public, leur rapide mobilisation, leur solidarité avec l'ensemble de la classe ouvrière, sont le produit d'une proximité, plus grande en Belgique qu'ailleurs, des fonctionnaires avec les travailleurs du privé.

Un tel phénomène correspondrait à deux éléments produits par la société belge et qui se marquent dans l'histoire de son mouvement ouvrier. D'une part, la précoce intégration, dès le fin de la Première Guerre, du P.O.B. au sein de l'appareil d'Etat. Cela aurait permis aux cadres du parti ayant accès à une quelconque fonction publique de favoriser l'embauche, dans les services de la Commune ou même de l'Etat, à ses partisans et électeurs : singulièrement des

ouvriers ou des fils d'ouvriers. D'autre part et parallèlement, la vieille conception mutualiste, répandue chez les travailleurs, de l'utilisation de l'appareil d'Etat à leur profit. Celui-ci aurait été également perçu comme un employeur avantageux en ce qu'il est relativement contrôlé et qu'il garantit une plus grande stabilité de l'emploi. Les travailleurs des Services Publics seraient ainsi, pour une part importante d'entre eux, issus du "vieux" prolétariat. De là leur absence de mépris pour celui-ci et, au contraire, leur solidarité avec ses grandes causes.

Quoi qu'il en soit, les travailleurs du secteur public auront joué, tout au long de la grève, un rôle unificateur dans le mouvement qui se bipolarise régionalement. D'abord, la grève dans les administrations communales affectant dès le 20 décembre toutes les grandes villes du pays, aussi bien celles de Wallonie que la capitale et celles de Flandre. A Anvers, la grève est totale et particulièrement impressionnante. Non seulement les travailleurs affiliés au syndicat chrétien du secteur public ont débrayé, mais le mouvement paralyse encore entièrement le port, qui relève de l'administration communale. Ensuite, la grève des services publics a eu un impact particulier sur la vie économique du pays. Elle a mis en effet, notamment par le débrayage des travailleurs des chemins de fer, son "énorme force de paralysie" au service de la grève générale (53).

Ainsi, au début, malgré la différence de combativité qui caractérisait de part et d'autre de la frontière linguistique les régionales de la F.O.T.B., on pouvait encore croire à une unité nationale du mouvement. Le Bureau national du syndicat socialiste allait rapidement briser cette possibilité qu'illustrait la grève du secteur public. En sa réunion du jeudi 22 décembre, il décidait de ne pas prendre en charge une organisation de la grève générale qu'il laissait aux régionales. En se dégageant de ses responsabilités, le Bureau privait le mouvement d'un centre de direction national. On ne peut que partager l'avis de R. Deprez qui le croit "responsable du fractionnement de la lutte et des tendances particularistes qui se feront jour plus tard" (54).

Les régionales des zones industrielles wallonnes, enfin libérées de la tutelle nationale, n'attendent guère pour décréter la grève générale. Elles le font pour la plupart le jour même, 22 décembre. Le lendemain, vendredi 23, elles vont plus loin encore. Elles se réunissent à Namur sous la présidence d'A. Renard et, pour pallier la carence de comité directeur national, se constituent en Comité de Coordination des régionales wallonnes de la F.O.T.B. (C.C.R.W.). Celui-ci sera appelé à apparaître, dans les faits, comme la véritable centre syndical de direction de la grève.

Un autre événement, en cette avant-veille du jour de Noël, viendra accentuer encore la séparation du mouvement gréviste en Wallonie et en Flandre. Le cardinal Van Roey, qui se présente comme un "pasteur des âmes", fait appel à l'esprit métonymique du chrétien pour demander aux grévistes qu'"ils représentent conscience de leurs devoirs et se mettent au travail sans tarder" (55). Cet appel ne recevra pas le même accueil au Nord et au Sud du pays. En Wallonie, beaucoup de travailleurs chrétiens, passant outre l'opposition de la C.S.C. à la grève, avaient débatté avec eux. Une telle ingérence des autorités ecclésiastiques dans l'affrontement qui oppose la classe ouvrière au gouvernement ne pouvait que susciter leur colère. Le lendemain, à la veille de Noël, lors de la messe de minuit, les prêtres de Seraing, une commune ouvrière liégeoise, lisent et distribuent une lettre dans laquelle, exprimant l'opinion de beaucoup de travailleurs chrétiens, ils se solidarisent avec les grévistes (56).

Sur le terrain de la grève, malgré ces nombreux éléments de division, le mouvement reste national. Tout au long de la deuxième semaine du combat, il s'étendra encore, particulièrement dans le Nord du pays. Cette deuxième semaine est celle d'un mouvement de rattrapage de la différence régionale. La Wallonie avait démarré très rapidement. En raison de son développement socio-économique, déjà décrit, et des blocages politiques et syndicaux qui lui correspondaient, la Flandre était rentrée plus difficilement dans la grève. Elle aura mis une grosse semaine à vaincre cette force d'inertie.

Dès le mardi 27 décembre (la veille était jour férié), la Flandre, passant outre les obstacles nouveaux qui avaient surgi la semaine précédente, rejoignait de plus en plus largement le mouvement national. Le mercredi 28, la grève progressait encore dans cette partie du pays. La régionale enverra de la F.O.T.B. décrète la grève générale tandis que le mouvement s'étend à plusieurs petits centres industriels nuyés dans la campagne flamande.

Le rapport de la F.O.T.B., rédigé pour le Congrès de 1962, rationalise peut-être lorsqu'il note que, stimulés par l'ampleur de la grève générale en Wallonie, "les travailleurs flamands n'avaient pas seulement compris l'enjeu de la lutte, ils avaient également conscience de la nécessité d'une lutte commune afin de préserver l'unité des travailleurs" (57). Toujours est-il que c'est à cette époque qu'apparaît la possibilité de vaincre les divisions régionales et de réunifier le mouvement par l'action à la base.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'écho que reçut, lors de cette semaine, le mot d'ordre (diffusé notamment dans la *Deutsche* et *Linka*, les organes de l'aile francophone et flamande du Parti Socialiste) d'une marche sur Bruxelles. Un tel mot d'ordre rappelait le haut niveau qu'avait atteint le mouvement ouvrier anti-léopoldiste. Dix ans plus tard, il constituait de nouveau une élévation incontestable des tâches de la grève générale. Il permettait une politisation du combat en désignant le gouvernement comme l'ennemi contre lequel toutes les forces devaient être dirigées. Il permettait également de donner au mouvement un objectif national capable de conjurer les tendances régionales centrifuges. A La Louvière, une manifestation de plus de vingt mille travailleurs, le mardi 27 décembre, réclame la marche. A Charleroi, c'est tout au long de la semaine entre Noël et nouvel an qu'il est repris par des dizaines de milliers de manifestants.

Au sommet de l'appareil syndical pourtant, ce mot d'ordre ne recueille aucun succès. R. Deprez écrit à ce propos que "le porteur de ce slogan fut limité, surtout dans la région liégeoise, par l'influence d'André Renard, notamment, qui le combattit" (58). Le 28 décembre d'ailleurs, au mépris de l'extension du mouvement en Flandre, la C.C.R.W. de la F.O.T.B. décide de décaler la journée du 3 janvier "jour de deuil pour toute la Wallonie". A cette date, à l'occasion du meeting qu'il tient dans la province liégeoise, André Renard doit encore s'opposer à la marche réclamée par une assemblée de quelque douze mille participants.

Si, en 1950, la marche sur Bruxelles était en bonne voie de se concrétiser, à l'occasion de la grande grève elle ne connaît jamais le moindre échauffement de commencement. Il y a à cela une double raison qui trouve son fondement de part et d'autre de la frontière linguistique et correspond au parcours propre à chacun des mouvements en Flandre d'une part, en Wallonie de l'autre.

En Flandre, le mouvement avait acquis une certaine extension au long de la deuxième semaine de grève. Mais il devait y plonger la semaine suivante et ne progresser plus. Il lui avait fallu tant d'efforts pour se hisser à une hauteur digne de celle qu'avait atteint la grève en Wallonie! Il avait dû vaincre sa dispersion, résister à la puissante C.S.C. *activement* opposée à la grève, avec ce que cela comporte d'affrontements et de provocations aux piquets. Une telle situation de tensions et de harcèlements perpétuels, au beau milieu d'une campagne électorale et conservatrice, ne pouvait lui permettre une extension nouvelle de la grève, ni de durer longtemps. Si dans les centres industriels de Flandre, autour du secteur public et de la

sidérurgie, la lutte continue, dès la fin de la troisième semaine de la grève et particulièrement le vendredi 6 janvier, on assiste à un mouvement de reprise du travail. On comprend aisément que dans un tel contexte, le mot d'ordre de la marche sur Bruxelles n'ait pu s'imposer.

En Wallonie, la grève se tient bien. Pendant la troisième semaine, on ne note à aucun tassement du mouvement. Il n'y a évidemment pas non plus d'extension à noter : les entreprises qui devaient débayer l'ont déjà fait très rapidement dans les deux premières semaines du conflit. Toutefois, en ces premiers jours de l'année 1961, on assiste à une confirmation du repli wallon. Celui-ci s'opère sous la direction du C.C.R.W., autour d'un mot d'ordre de combat qui va relayer à l'arrière-plan celui de la marche sur Bruxelles. André Renard, dès le jeudi 29 décembre, déclarait à l'A.F.P. que le mouvement syndical wallon recourrait, si le gouvernement ne cérait pas, à l'"abandon total de l'outil" (59). Le samedi 31, le C.C.R.W. reprend de façon à peine voilée cette menace à son compte (60). Au meeting où nous l'avons vu s'opposer à la marche sur Bruxelles réclamée par l'assemblée, le mardi 3 janvier, c'est encore le mot d'ordre de l'abandon de l'outil en Wallonie qu'A. Renard prône au nom du Comité de Coordination.

Ce mot d'ordre qui s'inspirait des méthodes radicales avancées lors de la Question royale, apparaît ainsi en opposition directe avec l'autre souvenir du grand combat de 1950 : la marche sur la capitale. Mais si cette dernière permettait une mobilisation nationale vers un objectif central, le premier se présente et s'impose comme spécifiquement wallon. A. Renard le proposera encore, ces premiers jours de l'an, dans les provinces de Liège et du Hainaut (61). De cette manière, l'abandon de l'outil, qui convient essentiellement aux troupes de combat de la classe ouvrière wallonne (les métallurgistes et les mineurs) éclipsa la marche. Il ne sera en fait jamais appliqué, mais il aura grandement contribué au repli de la lutte sur la Wallonie.

Un autre élément qui a incontestablement joué en défaveur de l'unification du mouvement est la décision prise par la majorité gouvernementale à la Chambre de suspendre les travaux parlementaires du vendredi 23 décembre au soir jusqu'au mardi 3 janvier. Par cet ajournement inattendu, les représentants chrétiens et libéraux pensaient vraisemblablement assouffir le mouvement gréviste. On sait qu'il n'en a rien été. Mais l'activité parlementaire une fois suspendue, c'est le face la plus visible, la plus évidemment perceptible de la politique et du pouvoir d'Etat qui se soustrait à l'attention des travailleurs. Pendant dix jours, le mot d'ordre de la marche sur Bruxelles se sera encore heurté à cet obstacle : un adversaire central qui se dérobe à la vue des grévistes.

Toujours est-il que la grève générale n'aura pu aboutir, lors de l'hiver 1960-1961, à la désignation d'objectifs nationaux communs à l'ensemble de la classe ouvrière de Belgique. Le retrait du projet de loi unique est bien sûr le but sur lequel toutes les tendances du mouvement s'accordent. Mais la loi unique apparaît de plus en plus, avec l'ampleur imprévue que prend la lutte, comme un prétexte sur lequel viennent se greffer des enjeux beaucoup plus fondamentaux. Parmi ceux-ci, ressortit celui qui, à l'occasion de la Question royale, avait germé avant de se dissoudre dans l'extension nationale de la lutte anti-léopoldiste : *la revendication wallonne du fédéralisme*.

Après dix ans de mise en veilleuse, tout semblait, à l'occasion de la grande grève, y remener. La redistribution de l'infrastructure industrielle belge depuis lors consacrait, en Flandre la rénovation économique, en Wallonie le déclin renforcé encore par les fermetures massives de charbonnages qu'avait entraînés la crise de 1958. La grève de l'hiver avait de son côté révélé, sur le plan social, la disparité régionale qui se marquait sur le plan économique. La combativité dont ont fait preuve, en Flandre, les travailleurs des services publics et la vieille classe ouvrière des grandes villes n'a pas suffi à contrebalancer le refus de la F.O.T.B. flamande de décrier la grève générale ni surtout l'opposition militante de la puissante C.S.C. Par ailleurs, "depuis trente ans, le prolétariat wallon, ravalé sur lui-même, invincible en Wallonie, ramené sur son terrain des victoires qui, par un obscur maléfice, se délaient à Bruxelles en compromis fades, si ce n'est en défaites". C'est pourquoi, dans la conscience des travailleurs, "tout se passe comme si l'unité nationale belge était l'outil dont se sert une bourgeoisie sciercée pour vaincre à distance et maintenir en tutelle une classe ouvrière wallonne à laquelle elle ne peut plus tenir tête dans la lutte directe" (62).

Ainsi n'est-il pas étonnant que la grève, délaissant le combat contre le pouvoir d'Etat, se recentre sur l'objectif d'une autonomie wallonne à conquérir. La grande grève aura donc servi de détonateur à la prise de conscience nationale dans cette région. Elle aura, du moins, été le lieu où celle-ci se sera affirmée et à partir duquel le fédéralisme sera réclamé.

Cette origine ouvrière marquera la revendication fédéraliste wallonne, et la marquera d'autant plus fortement qu'elle est issue d'un grand combat. On peut même affirmer qu'à ses débuts, le revendication ne correspond pas à un mouvement national socialement hétérogène, mais exclusivement au mouvement ouvrier. En cela, elle est, à son origine toujours, intimement

la revendication des réformes de structures est celle d'une "gestion plus rationnelle" de l'économie, "d'une nouvelle répartition du pouvoir gestionnaire entre le capital et le travail" (65).

Dans cet intervalle qui, séparent l'entendement ouvrier de l'entendement des chefs syndicaux, laisse entrevoir le décalage entre le "mouvement" et l'"organisation", la nature du prolétariat wallon s'inscrit avec une évidence renouvelée. Les travailleurs de cette région semblent effectivement avoir hérité de tous les caractères qui marquent l'histoire ouvrière belge. Ils ont une nouvelle fois révélé leur force et leur grande capacité de se mobiliser pour la défense de leurs intérêts.

Ils l'ont aussi fait dans l'organisation et la discipline : dès que la cerence de la direction nationale s'est fait sentir, ils se sont résolument rangés sous la conduite du C.C.R.W., la comité syndical de grève. Mais ils ont en cela également montré leur incapacité à politiser leur combat contre l'Etat central. A la Coordination wallonne de la F.O.T.B., ils auraient pu préférer une coordination nationale des comités de grève; ils n'ont fait aucun pas dans ce sens. De même, ils ont renoncé à la marche sur Bruxelles, et ont accepté comme programme radical de combat des mots d'ordre qui visaient seulement à la réforme d'une société qui n'était dès lors plus directement contestée, puisqu'elle devait seulement être améliorée.

A ce stade, la revendication wallonne émerge telle qu'est née, trois quarts de siècle plus tôt, la revendication du suffrage universel. Celle-ci était issue de la volonté d'utiliser l'Etat au profit des travailleurs. Au milieu du siècle suivant, l'Etat a, pour les travailleurs wallons à qui il apparaît favorable trop la Flandre, failli à sa tâche. Il faut donc tenter à nouveau de l'investir, en faire un Etat "profitable" aux travailleurs. Mais la Flandre de la réaction cléricale ancienne et du dynamisme capitaliste récent, avec son parti et ses groupes de pression économiques et syndicaux chrétiens, apparaît à la fois trop forte et trop menaçante pour être affrontée. De là l'idée d'un repli sur la Wallonie, d'un Etat ou du moins d'institutions wallonnes que le social-démocrate n'aurait aucune peine à conquérir, d'une autonomie régionale à l'intérieur de laquelle le vieilles "corcasses" industrielle wallonne pourraient retrouver les bienfaits de l'expansion : de là donc la revendication wallonne du fédéralisme que, dans un grand combat de classes, après lui avoir adjoint la revendication des réformes de structures, la classe ouvrière, au nom du peuple wallon entier, porte seule.

En ce début d'année 1961, la grande grève, au cours de sa quatrième semaine, entre dans son déclin. Le lundi 16 janvier, le combat est pratiquement terminé en Flandre. En Wallonie, elle durera encore toute la semaine dans les centres industriels et miniers où elle se poursuivra

jusqu'au dimanche 22 janvier, repétée sur les bastions ouvriers de Charleroi et de Liège. Après un combat de cinq semaines, qui aura laissé cinq morts chez les ouvriers, la rentrée, le lundi 23, se fait la tête haute. C'est, écrit R. Deprez, "une rentrée de combat" (66). Bien sûr la loi unique va maintenant être votée par le Sénat, mais là n'est pas l'essentiel. Car la classe ouvrière sort renforcée de la grève. Cependant, c'est sur le terrain wallon plus que sur celui des classes qu'elle aura été amenée, tout au long des trois dernières semaines du conflit, à faire valoir de plus en plus sa position. Sa puissance sociale se mue ainsi en puissance nationale wallonne.

De fait, le prolétariat wallon était parvenu à s'imposer comme une force qui, dominée dans les rapports économiques, dominait pourtant une grande part de la vie politique, culturelle et pour ainsi dire sociale de sa région. Ainsi, R. Gubbels e-t-il pu, à partir d'une enquête réalisée dans la période de la grande grève, relever que "la population sera, dans son ensemble, fort portée à approuver les grévistes en Wallonie et, surtout, dans le Hainaut" (67). Au cours de la grève, le paysannerie et la petite-bourgeoisie ont apporté leur soutien au combat ouvrier. Le mercredi 28 décembre, le Mouvement de Défense Paysanne marque sa solidarité avec les grévistes; le mardi 3 janvier, les commerçants de La Louvière versent un demi-million de francs au fond de lutte (68).

Le mouvement ouvrier possédait également une puissance énorme de mobilisation. Yves de Wasseige, qui constate le caractère massif des manifestations régionales, en arrive à la même conclusion, après cette analyse que le reproduit en entier : "Prenons Charleroi : l'agglomération compte environ 300.000 habitants; selon les statistiques, il y a 60 % de personnes âgées de 20 à 60 ans, soit 180.000 personnes; sur ce nombre, il y a 50 % d'hommes, la population de l'agglomération de Charleroi compte donc 90.000 hommes. La manifestation groupait selon les uns 35.000 personnes, selon d'autres 15.000 personnes; supposons qu'il y ait eu parmi les manifestants environ 15 % de femmes, il reste vrai que selon les sources un homme sur trois ou un homme sur six était présent; si l'on tient alors compte des commerçants, des professions libérales, des travailleurs affectés à la garde de l'outil, des malades et des handicapés, on verra que la participation est vraiment étonnante" (69).

Quant aux autres classes de Wallonie, elles apparaissent faibles. La bourgeoisie, dans la mesure où elle n'a pas déjà désinvesti au profit de placements plus rentables ailleurs, représente une force sociale sans avenir dans la région. La petite-bourgeoisie et, à plus forte raison, le paysannerie, outre qu'elles n'ont pas de projet historique, ont été fortement réduites dans un territoire aussi densément industrialisé. C'est donc à la classe ouvrière, avec sa puissance numérique, sa majorité parlementaire socialiste, son organisation syndicale, sa grande combativité, son expérience historique et sa volonté de transformer la société qu'il

revenait de prendre en charge la revendication wallonne du fédéralisme.

Que le mouvement ouvrier constitué par lui-même le mouvement national wallon, cela ressort également de la personnalité de celui qui en fut le véritable leader, André Renard. Il doit sa position, nota à propos un observateur, "à sa situation au point d'intersection de ces deux revendications, l'ouvrière et la wallonne" (70). Le chef syndicaliste fut effectivement aussi un chef national pour sa région. Il ne fit pas un seul discours contre le lot unique sans reprendre le thème du fédéralisme comme solution de rechange. On a vu également le rôle qu'a joué dans le sens du repli wallon, le slogan de l'abandon de l'outil. En opposition directe avec l'objectif unificateur de la marche sur Bruxelles, Renard l'a remis à l'ordre du jour et a largement contribué à le populariser. C'est lui encore qui a amené le mouvement wallon, jusque là confiné à des petits cercles d'intellectuels plus ou moins romantiques, ses troupes ouvrières de quelques centaines de milliers de grévistes.

S'il est permis de faire ce que l'on appelle de la "petite histoire" - qui n'est petite que lorsqu'elle ne s'inscrit pas dans un rapport d'illustration de la logique profonde des phénomènes historiques d'importance qu'elle colore et confirme -, il faut noter avec R. de Saeclaeer que Renard alternait facilement le bijou de cuir et ce que cet auteur appelle "le costume de tout le monde" (71). Ce costume de tout le monde est bien entendu, pour le patron d'industrie De Saeclaeer, le costume de son monde, celui des conseils d'administration et des réunions de négociation. Qu'André Renard, pour ce genre de rencontres auxquelles il était amené à participer, préférât délaïsser le vêtement des meetings ouvriers au profit de celui que ses interlocuteurs patrons jugeant convenable, voilà qui caractérise un homme qui se veut, et se sent, plus qu'un représentant des travailleurs.

Tel est le chef, telle sera également l'organisation. La grande grève avait projeté massivement le fédéralisme à l'évent-scène des revendications ouvrières wallonnes. Pendant cette période, il avait été porté par le C.C.R.W. de la F.G.T.B. Mais une fois la grève terminée, il ne bénéficiait plus de structures capables de le soutenir, quoiqu'il apparût avec trop de force pour se diluer dans l'espace des enjeux politiques de l'année 1961. Il était alors hors de question que l'organisation syndicale puisse encore le prendre en charge. Si l'ampleur du combat avait consacré un comité de coordination syndical wallon *de fait*, la reprise en main de la situation par de l'activation ouvrière qui s'ensuivit amenèrent une reprise en main de la situation par l'organisation *de droit*. Il ne pouvait non plus être question de faire propager la revendication wallonne par un Parti Socialiste qui restait unitaire à l'échelon belge. Dès lors, la constitution d'une structure propre dont le but spécifique était de faire aboutir ce mot d'ordre devenait nécessaire. Cela fut fait. Dès le mois de mars 1961, le Mouvement Populaire Wallon était créé.

Le M.P.W. se voulait essentiellement un groupe de pression. Dans son *Manifeste*, il se disait "le rassemblement de tous les Wallons" et se proclamait "ouvert à toutes les organisations qui mettent les intérêts de la Wallonie et des Wallons au-dessus de tous les autres" (72). Le mouvement apparait donc comme fondamentalement populaire, national. Pourtant, il fut à l'origine exclusivement constitué de syndicalistes socialistes wallons et son premier comité peut à juste titre être considéré comme une décalque du C.C.R.W. (73).

A l'image du mouvement ouvrier wallon et de son chef incontesté, le M.P.W., issu de la grande grève et de la conscience wallonne qui s'y est manifestée, se pose comme l'organisation de la classe ouvrière qui, délaissent ses propres intérêts de classe, entend reprendre à son compte ceux de la Wallonie toute entière, et en être le seul légitime représentant.

La structure archaïque de la production avait, pendant les années '50, grandement affaibli la Wallonie. Par contre, elle avait contribué à maintenir la puissance de son prolétariat. Il n'est dès lors pas étonnant que ce soit la classe laborieuse qui ait pris à son compte de renforcer sa région.

Le combat ouvrier wallon fut un combat populaire, parce que le combat populaire wallon était un combat ouvrier. Le prolétariat du sillon houliller, en 1960, n'avait toujours pas atteint le stade où il pouvait en venir à se mesurer avec un Etat qui, bien que démocratique, n'était décidément jamais le sien. Mais il s'était, par contre, hissé au rang de représentant de fait de la Wallonie.

* * * * *

NOTES

- (1) J. DHONDT fait le point sur cette question dans sa "Note sur l'origine de la frontière linguistique", dans *L'Antiquité classique*, tome XII, 1952, p. 107-122.
- (2) Voir à ce propos la très remarquable étude de Maurice BULOCHÉ : *L'insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique*, rééditée dans le n° 9 de la revue *Critique Politique* (Bruxelles) en juillet 1981 (première édition 1929).
- (3) L'historien du droit J. YVER a, pour les territoires de l'actuelle Belgique à l'époque féodale, mis en évidence "les différences profondes qui, de part et d'autre d'une frontière assez comparable à celle des langues" divisent le droit successoral - ce droit qui informe tant sur les rapports de propriété. Il constate au Nord de cette frontière "un droit plus strict, plus égalitaire, plus lignager" ("Les deux groupes de coutumes du Nord" dans *Revue du Nord*, n° 141, janv. 1954, p. 30), "comme une source d'égalité stricte" (*Égalité entre héritiers et exclusion des enfants déshérités - Essai de géographie coutumière*, Ed. Sirey, Paris, 1966, p. 253).
- (4) J. KRUTHOF l'a fort bien mise en évidence dans son étude sur "De grootte van het Belgische proletariaat tijdens de eerste helft van de negentiende eeuw" dans *Beschiedenis van de socialistische arbeidersbeweging in België*, Antwerpen, uitg. S.M. Ontwikkeling, s.d. (entre 1960 et 1967), p. 51-68.
- (5) NEUWILLE, J., *L'évolution des relations industrielles en Belgique*, Bruxelles, E.V.O., 1976, t. 1, p. 175-176.
- (6) DHONDT, J., "De grootte van het Belgisch proletariaat tijdens de tweede helft van de negentiende eeuw" dans *Beschiedenis...*, op. cit., p. 202-203.
- (7) Voir LIEBMAN, M., *Les socialistes belges, 1865-1914*, Bruxelles, E.V.O., 1979, p. 30-31.
- (8) CHLEPNER, B.-S., *Cant ans d'histoire sociale en Belgique*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1972, p. 176-177.
- (9) En 1945, il prend le nom de Parti Socialiste Belge. En 1921, sa petite aile gauche rejoint la Section Belge de l'Internationale communiste pour former le Parti Communiste de Belgique.
- (10) PUISSENT, J., *La structuration politique du mouvement ouvrier dans le Borinage*, thèse de doctorat à l'ULB, 1973-1974, Vol. 1, p. 106.
- (11) M. LIEBMAN écrit à ce propos : "Il (le PGB) comprend - et à raison - que le mouvement lui-même ne peut aboutir, que le gouvernement est à l'abri des assauts ouvriers. Mais ce réalisme et cette sagesse font au-delà de ce constat d'évidence : à peine formé, le PGB, dans son ensemble, est soucieux d'indiquer ou d'empêcher des initiatives où il ne découvre que tumulte, incohérence et sauvagerie", op. cit., p. 62-63.
- (12) *Ibid.*, p. 85-99.
- (13) *Ibid.*, p. 46.
- (14) "Ein dunkler Mobtag", dans *Die Neue Zeit*, 1901-1902, Vol. 2, n° 4, p. 100.

- (15) Marcel LIEBMAN note à propos de cette grève que "dans de nombreuses localités, des manifestants parcourent les rues aux cris de « Vive la Révolution »". *Origine et signification idéologiques de la scission communiste dans le Parti Ouvrier Belge* (1921), thèse de doctorat à l'Université de Bruxelles, 1963, vol. 1, p. 128.
- (16) CHLEPNER, B.-S., op. cit., p. 258.
- (17) "A partir de 1932, écrit Léon DELSINNE, il y eut en permanence un ouvrier sans travail sur quatre" (dans "Les grèves généralisées au XIX^e siècle en Belgique", *Socialisme*, n° 69, mai 1965, p. 343).
- (18) J'emprunte la citation de même que l'essentiel de l'explication à E. MANDEL ("Les grèves belges : essai d'explication socio-économique" dans *Les Temps Modernes*, n° 180 bis, avril 1961, p. 1298).
- (19) *Ibid.*, p. 1299.
- (20) CHLEPNER, B.-S., op. cit., p. 118-119 et 272.
- (21) GALLE, H. et THAMSEKOS, Y., "La résistance en Belgique. Problématique historique et politique", dans *Actes du Colloque d'Histoire militaire belge (1830-1980)*, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire militaire, Bruxelles, 1981, p. 331.
- (22) Jean STENGERS l'a mise en évidence dans *Léopold III et le gouvernement : les deux politiques belges de 1940*, éd. Duculot, Paris-Gembloux, 1980, 248p.
- (23) L'étude dépeçonnée et sans parti-pris anti-léopoldiste de J. STENGERS (op. cit.) a définitivement mis ce point hors de doute.
- (24) En Belgique, le référendum est anticonstitutionnel. De même que le moine Garenfol, un jour de carême, tourne l'interdiction de manger du poulet en baptisant sous un nom de poisson celui qui finira dans son assiette, de même, les Belges purant, le 12 mars, se prononcent par référendum, après qu'on l'ait baptisé "consultation populaire".
- (25) C'est ce que montrent les résultats par arrondissements, publiés par J. ALEXANDRE, "Géographie politique de la Belgique : résultats de la consultation populaire du 12 mars 1950", dans *Le Revue Nouvelle*, 15 avril 1950, t. XI, n° 4, p. 380-381.
- (26) CORTEN, A., "Les bases matérielles du réformisme social-démocrate en Belgique", in *Contradictions*, n° 7, 1975, p. 99.
- (27) Yves de WASSEIGE écrit dans ce sens que "la grève générale de 1950 avait mis en cause l'ancien monarchisme de notre système de démocratie parlementaire" ("Grève belge et démocratie économique" dans *Esprit*, n° 293, mars 1961, p. 503).
- (28) Le roi fut forcé de déléguer ses pouvoirs à son fils aîné. Lors de la prestation de serment de celui-ci, le cri "Vive la République" retentit dans les bancs communistes. Il ne s'agit pas d'une perturbation gratuite ou artificielle, du moins n'est-elle pas perçue comme telle par les travailleurs qui, tous, attribuent à Julien Lahaut, ce chef ouvrier contesté auquel se reconnaissent aussi les travailleurs socialistes. Une semaine plus tard, Lahaut est assassiné. Quel que soit le mobile politique du crime, il est un fait certain que tout le monde fait, de façon formelle, le lien entre cet assassinat et la protestation républicaine attribuée à Lahaut. Le cortège de 300.000 travailleurs à ses funérailles ne forme pas son épilogue, mais une partie intégrante de la Question royale.

- (29) THEUNISSEN, Paul, 1950 : *Ontkoppeling van de koningskwestie*, Antwerpen-Amsterdam, De Nederlandse Boekhandel, 1984, p. 105-106.
- (30) *Ibid.*, p. 108 et 126.
- (31) "Rapport de la Sécurité de l'Etat sur les événements de juillet 1950", publié par Jean DUVIEUSART en annexe de son livre *La Question royale. Crise et dénouement : juin, juillet, août 1950*, Bruxelles, Ed. du CRISP, 1975, p. 206-207.
- (32) DUVIEUSART, J., *op.cit.*, p. 147 (l'auteur était Premier ministre à l'époque de la Question royale).
- (33) DEWLEESHOEVER, R., dans "Quelques questions sur l'histoire et la Belgique : entretien avec l'historien Robert Devleeschouwer", *Critique Politique*, n°2, 1979, p. 29.
- (34) SCHEURS, F., "Contribution à l'histoire d'une insurrection", dans *la Nouvelle Revue Wallonne*, T.III, 1950, n°1, p. 15; THEUNISSEN, P., *op.cit.*, p. 119, 120 et 121.
- (35) THEUNISSEN, P., *op.cit.*, p. 124.
- (36) QUEVET, M., *Les causes du déclin wallon*, Bruxelles, E.V.O., 1978 (2e éd.), p. 118 et 122.
- (37) *Ibid.*, p. 112.
- (38) NEUVILLE, J., *Le tour de syndicalisation en Belgique*, Courrier hebdomadaire du Centre de Recherche et d'Information Socio-Politique (CRISP), Bruxelles, n°368 du 16 juin 1967, p. 9.
- (39) Ces indications sont tirées des chiffres fournis par O. SPITAEELS dans *Le mouvement syndical en Belgique*, Ed. de l'Institut de Sociologie, Université de Bruxelles, 1967, p. 32, 34, 35, 48 et 52.
- (40) MANDEL, E., *op.cit.*, p. 1292-1294, la citation est extraite p. 1302.
- (41) Voir GUBBELS, R., *La grève, phénomène de civilisation*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1962, p. 23-34 pour la grève des métallurgistes; p. 43-56 pour celle des mineurs.
- (42) DEPREZ, René, *La grande grève (décembre 1960-janvier 1961)*, Bruxelles, Ed. de la Fondation Jacquemotte, 1963, p. 14-15.
- (43) ARANCO, E.R., *Léopold III and the Belgium Royal Question*, The John Hopkins Press, Baltimore, 1961, p. 215 (l'auteur dut d'ailleurs augmenter son ouvrage d'une postface dans laquelle il révisait son jugement).
- (44) FEAUX, V., *Cinq semaines de lutte sociale - La grève de l'hiver 1960-1961*, Ed. de l'Institut de Sociologie de l'Université de Bruxelles, 1963, p. 68; DEPREZ, R., *op.cit.*, p. 98. Ces deux livres constituent les études les plus complètes sur la grève. Je m'y suis largement référé pour ce qui ressort de la description des événements et de leur déroulement.
- (45) FEAUX, V., *op.cit.*, p. 41.

- (46) F.O.T.B., *Rapport moral et administratif pour les années 1959-1960-1961*, présenté au Congrès Statutaire des 15-18 décembre 1962, p. 731.
- (47) GENOT, A., rapport à la séance d'information des militants wallons de la F.O.T.B. du 29 janvier 1961 à Saint-Servais, reproduit dans *Combat*, n°5, 2 février 1961, p. 6.
- (48) *Op.cit.*, p. 733.
- (49) DEPREZ, *op.cit.*, p. 68.
- (50) On trouve les résultats par régions in GUBBELS, R., *op.cit.*, p. 73.
- (51) dans *France Observateur* n°559 du 19 janvier 1961, p. 13 (Interview accordé à S. Mellet).
- (52) FEAUX, V., *op.cit.*, p. 59.
- (53) L'expression est de R. GUBBELS, *op.cit.*, p. 83.
- (54) *Op.cit.*, p. 122.
- (55) Le texte de cet appel est reproduit dans FEAUX, V., *op.cit.*, p. 84-85.
- (56) O.B., "Grèves insurrectionnelles en Belgique", dans *Espoir*, n°292, février 1961, p. 289; la lettre des prêtres de Seraing est reproduite dans FEAUX, V., *op.cit.*, p. 238-239.
- (57) *Op.cit.*, p. 741. Le *Rapport* note erronément que la FOTB d'Anvers a décrété la grève générale le 4 janvier (au lieu du 28 décembre).
- (58) *Op.cit.*, p. 134 (en note).
- (59) Cette déclaration a été reproduite dans la presse belge du lendemain.
- (60) R. DEPREZ note justement que, présenté sous le couvert de "mesures techniques susceptibles d'accroître encore l'efficacité du mouvement", il n'a échappé à personne qu'il s'agissait de l'abandon de l'outil, *op.cit.*, p. 171 (en note).
- (61) DE SAEDELEER, René, *Grèves, syndicalisme et démocratie*, Liège, Ed. Desoer, 1961, p. 198.
- (62) A.O., "Le démenti belge", dans *Les Temps Modernes*, n°178, février 1961, p. 1055 (Peut-être A.O. est-il André Gorz, un des rédacteurs de la revue à l'époque?).
- (63) Cité par O. SPITAEELS, dans *L'année sociale 1960*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1961, p. 86.
- (64) *Op.cit.*, p. 1310.
- (65) "Éléments d'une analyse sociologique des grèves" dans *La Revue Nouvelle*, Tome XXXII, n°3, 15 mars 1961, p. 234 et 232.
- (66) *Op.cit.*, p. 290.

- (67) *Op.cit.*, p.199.
- (68) DEPREZ, R., *op.cit.*, p.156 et 184.
- (69) "Grève belge et démocratie économique", dans *Esprit*, mars 1961, n°293, p.501.
- (70) O.B., *op.cit.*, p.290.
- (71) *Op.cit.*, p.155.
- (72) Le *Manifeste du Mouvement Populaire Wallon* est reproduit dans FEAUX, Y., *op.cit.*, p.246-247.
- (73) Voir la liste de ce premier comité dans SPITAEIS, G., *L'année sociale 1961*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1962, p.102-103.

Exemples → J.M. VALLÈS

(local organisers
copy)

Department of Political Science
University of Geneva
and

Department of Teoria del Estado
University of Barcelona

No enriat des d'ESSEX
era a l'auxili de la Fundació

SOME REMARKS ON NATIONAL IDENTITY : AN EXAMPLE ABOUT CATALONIA

Anna Melich
Montserrat Treserra
Rosa Viros

ECPR workshop on "Centre-periphery structures and the revival of
peripheral nationalism in western democracies"

Barcelona, 25-30 March 1985

SOME REMARKS ON NATIONAL IDENTITY :

AN EXAMPLE ABOUT CATALONIA

The title of this workshop refers to center-periphery structures and peripheral nationalisms, therefore, it is natural that the majority of the papers proposed will describe and analyze different nationalist and autonomist movements as well as the different processes of nation-building and territorial conflicts.

Nevertheless, we think that one should not forget that such movements and historical processes are made by people whose sense of who they are, what they want and to what group they belong is the motor of many of the center-periphery attitudes and behaviour. A strong national identity is of course often at the basis of some kind of nationalism, as well as the absence of a national identity is often at the basis of an absence of nationalistic conflicts.

National identity, in opposition to political identity, is perhaps one of the aspects of nationalism which is the more concentrated along one unique dimension of attitudes and feelings. It can be experienced by the individuals with more or less strength and it can be more or less rich in values, beliefs and symbols, but in general, its direction is unidimensional.

The dissonances are sometimes introduced by the cumulation of identities in the case of multiple loyalties. But, even in this case, each of the identities is generally intra-cohesive and the contradictions (as well as the accordances) appear with the other.

The concept of identity refers to a dynamic process by which an individual adapts to and identifies with his socio-cultural environment, as well as how it is identified by him. It is also, from the point of view of an individual person, the process by which he creates an image of himself and tries to live up to that image.

Identity grows from phenomena of identification. In order to feel sure about who he is, an individual gives his surroundings the image he thinks is expected of him in order to be recognized. In doing so, he identifies with the elements characteristic of his environment, incorporates them into his way of being, adopts them as his own and thus feels he belongs to this group, just as he went through this same identification process on the level of his particular family.

In the case of achieved identities (inborn, ethnic identity) as well as in the case of ascribed identities (self-descriptive, learned), a useful and interesting object of study for the nationalist dynamics is to follow the paths of the formation of the national identity and discover, possibly, the roots of the contents of national feelings. National socialization as Francisc Hernandez calls it, is the process that relates the individual's identity with the national group. The characteristics of this process give to each national group the main lines of a distinctive identity.

Now, if we move back to roots of nation building, would not we find nations that have been developing national socialization systems much more structured than others? And, if so, why? Is national identity itself also a cultural trait?

Looking back to the different processes of national assertion, one feels that the consciousness of having a determined cultural identity is a basic element of the identity itself. The national character of these nations mainly consists of the fact of being aware of a national character. This sort of cultural national identity is often structured around a common language and the belief of common cultural traits different from

other nations. Adepts of the cultural national identity need to explain it to themselves and to the others, so as to make clear their political, territorial and economical claims. Maintenance or exclusion of the identity group becomes then a key position for all the individual attitudes and behaviour.

The problem is the following : can national identity, even when degenerating in nationalism, remain independent from other dimensions of the individual identity such as social status, political identification, moral beliefs or education level ?

The following example, based on data about young adolescents living in Catalonia, is an attempt to answering some questions. Can we detect among young boys and girls in the process of different national socializations, a difference in their national identifications ? What are the "psychological" relations between different national socializations ? Is there an independence between national socialization and the political one ? What is the importance of the linguistic cleavages in this case ? And what is the immigration effect ?

Thanks to a grant, a research group of Teoria del Estado of the University of Barcelona, coordinated by R. Virós, made a survey of 14-year-olds in two towns in the province of Barcelona in March 1981. The young people were asked about their political attitudes and how they felt about their place in the Catalan community. The two towns were chosen because they differ greatly from sociological and political points of view. One, which we will call Montardit (25,625 inhabitants)¹⁾, is a great urban centre in the industrial zone of Barcelona with a high population of immigrants (50.2%) from other regions in Spain. There are both infrastructure problems and unemployment in Montardit. Its electorate votes PSC - PSOE and PSUC. Four hundred and seventeen adolescents were interviewed there. The other town, which we shall call Castelletar (10,941 inhabitants), is located farther inland, in the heart of the strongly nationalist "Old Catalonia". It is situated in a zone where industry and agriculture are fairly well-balanced but with only a small immigrant population (21%). People living in Castelletar vote either CiU or PSC-PSOE. Two hundred and nineteen adolescents were interviewed there.

Virós, Traserria and Mir²⁾, in their analysis of the findings of this survey, discuss different dimensions which help to characterize the type of identity these preadolescents develop towards their social and political community.

1) Statistics are taken from the census made March 1, 1981. Censo 1981, Instituto Nacional de Estadística.

2) M. Traserria, C. Mir and R. Virós, "El proceso de identificación en Cataluña de los preadolescentes catalanes", Universidad y Sociedad, Madrid, invierno 1982, No. 4.

Table 1
in % ↓

| | Montardit | Castellcler |
|--------------------------------------|-----------|-------------|
| subjects with 2 Catalan parents | 17 | 56 |
| subjects with one non-Catalan parent | 17 | 15 |
| subjects with 2 non-Catalan parents | 66 | 29 |
| | (417) | (219) |

It was natural to hypothesize that the cultural identity felt by children born in Catalonia of Catalan parents would be quite different from that in children born of immigrant parents.

Virós, Traserra and Mir found that :

1. There was a stronger feeling of identification with Catalonia in the Catalan subjects although it rarely went beyond an emotional response. For these individuals, the language symbolizes this intense identification, but there is a lack of valorization of means which would permit linguistic normalization, especially in the public schools.
2. Integration in the Catalan community is fairly difficult for non-Catalans. A high percentage of these subjects identified with Catalonia as a territorial dimension, but this did not imply recognition of a Catalan identity as such or a way of being specifically Catalan. Here, the place of birth influenced identification. Language did not play a particularly important role.
3. In children of Catalan origin, the process of identification to being Catalan conflicted with that of being Spanish. In some cases, this conflict helped explain the lack of signs of these subjects having a national Spanish identity

or their harbouring a feeling of identity incompatible with any special attachment to Spain.

Using these findings, we constructed a hierarchical scale using J. Loewinger's coefficients of homogeneity to identify the items which satisfied conditions for belonging to one and only one dimension³⁾. We were able to rank the subjects along the sub-dimensions of cultural attachment to language and traditions, knowledge and recognition of regional symbols and emotional attachment to the immediate area one comes from. The scale ran from a strong to a very feeble identification with everything Catalan or to no identification at all.

On this scale (See Table 2), the first two items, or the "most difficult" in the hierarchical language, both test identification with the symbols that best represent the "Catalan nation" : the flag and the national anthem. Choosing these symbols as those of their "country", thus excluding the representative power of symbols associated with the Spanish state, put the flag and the anthem at the top of the list of items on the Catalan scale. The last item, "happy to live in Catalonia", is the "easiest", that is to say, a positive answer to this item is less indicative of a pro-Catalan or a pro-Spanish attitude than a positive answer to the other items.

3) J. Loewinger, "The technique of homogenous tests compared with some aspects of scale analysis and factor analysis", *Psychological Bulletin*, 45, 1948, pp. 507 - 530 and developed more recently by Kees Niemiöller and Wybrand van Schuur : "Stochastic Models for Unidimensional Scaling : Mokken and Rasch" in David McKay et al. (ed.), *Data Analysis and the Social Sciences*, London, Frances Pinter, 1983.

Table 2 Scale of Catalan Identity*

Coefficient of Homogeneity = 0.456

(N = 630)

% of individuals under
each item

1. My country's flag is the Catalan flag..... 18
2. My country's national anthem is :
 "El segadors" (the Catalan
 national anthem)
 the Catalan national anthem..... 22
3. Usually speaks Catalan with father..... 35
 To be Catalan it is very important to :
 4. Go to a Catalan school..... 35
5. Follow Catalan customs and celebrate
 Catalan holidays..... 48
6. Speak Catalan..... 64
7. Is happy to be Catalan..... 82
8. I like the word "Catalonia"..... 89
9. Is happy to live in Catalonia..... 94

* The complete questions with the percentage of answers for each category are to be found in Appendix 1.

The popularity of item 7 (82%), "Is happy to be Catalan", is astonishing given the fact that 61% of those who answered in the affirmative had either a father or a mother, or both, who came from another region of Spain. The political parties try to attract the immigrant electorate with the slogan, "Everyone who works and lives in Catalonia is a Catalan". Has this definition had an influence on the identity of these adolescents ? It is

important to note, nonetheless, that when both parents were immigrants (the case for 52% of the subjects interviewed), 69% of the young people were happy to be Catalan, 10% were not, 2% did not answer and 18% of them - the most interesting statistic - said they were not Catalan.

Inbetween the two extremes of the scale, there is a more subtle gradation of identification with different opinions or types of behaviour that go with a Catalan identity.

Using Guttman scale analysis (See Table 3), we were able to measure to what degree the adolescents identified with the items as a whole, or to several of them or to only one.

This new approach to the same dimension of identity revealed items 3 and 4 as the significant threshold for the feeling of belonging to the Catalan community. Speaking Catalan with one's father and holding the opinion that it is important to go to Catalan schools are steps in opinion and in behaviour taken only by those who identify strongly with all that involves being Catalan.

Table 3

Guttman Scale of Catalan Identity

Coefficient of reproducibility = 0.859

(N = 630)

| Positive response to items | N | | % | | Degree of identity |
|----------------------------|-------|-----|----|-----|--------------------|
| | 1 - 9 | 31 | 5 | 5 | |
| " " " " " " " " " " | 2 - 9 | 48 | 7 | 23% | strong |
| " " " " " " " " " " | 3 - 9 | 73 | 11 | 48% | quite strong |
| " " " " " " " " " " | 4 - 9 | 85 | 13 | | |
| " " " " " " " " " " | 5 - 9 | 118 | 18 | | |
| " " " " " " " " " " | 6 - 9 | 108 | 17 | 25% | weak |
| " " " " " " " " " " | 7 - 9 | 107 | 17 | | |
| " " " " " " " " " " | 8 & 9 | 44 | 7 | | |
| " " " to item 9 only | | 16 | 2 | | |

The origin of the adolescents' parents determined their place on the scale. (See Table 4.) If only a mother was Catalan, this was slightly more important than if only the father was Catalan for the subjects who showed a strong Catalan identity as well as for those who had a weak identity or no feeling of being Catalan at all. When both parents were immigrants, the intensity of positive perceptions towards Catalonia decreased considerably. On the contrary, when both mother and father were Catalan, there were many more signs of a clear-cut Catalan identity.

Table 4 Catalan Identity in Function of Parents' Birthplace in %

| | Both born in Catalonia | Father born in Catalonia; mother, elsewhere | Mother born in Catalonia; father, elsewhere | Both born outside Catalonia |
|-----------------------|------------------------|---|---|-----------------------------|
| Strong identity | 57 | 15 | 23 | 4 |
| Quite strong identity | 41 | 69 | 43 | 53 |
| Weak identity | 1 | 15 | 33 | 43 |
| | (205) | (46) | (60) | (320) |

In addition to the parents' birthplace, the cultural and historical environment and the social composition of the two towns were essential factors in explaining the varying degrees of identity expressed by the teenagers. (See Table 5.)

On the industrial outskirts of Barcelona, the Catalan population is in a minority. Catalan schools are practically nonexistent. Rather than going on the cultural defensive, the Catalans in this area have been becoming more and more Castilian. Twenty-five percent of the children with a Catalan mother and

a Catalan father speak Castilian with their parents. The schools, where the teaching language is Castilian, encourage a national, Spanish socialization. The economic problems (unemployment, especially) faced by this population are closely linked to industrial exploitation, thus favoring a reduction in social and ideological differences.

In Castellcllar, on the other hand, the immigrant population is in the minority. Historically speaking, people here are very attached to national Catalan values and traditions. Catalan is the language used in almost all the schools. The immigrant children thus become rapidly familiar with the language and culture of the area. Catalan socialization is the rule. Our survey shows that even 5% of children of an immigrant father and an immigrant mother speak Catalan with their parents. Eleven percent of these same children speak Catalan with their brothers and sisters.

Table 5 Catalan Identity in Function of Place of Residence in %

| | Montardit | Castellcllar |
|-----------------------|-----------|--------------|
| Strong identity | 10 | 48 |
| Quite strong identity | 53 | 41 |
| Weak identity | 37 | 11 |
| | (398) | (178) |

While the differences of identity between the extremes (strong and weak identity) are large in each town, it is also interesting to note that there is a considerable number of adolescents in Montardit who gravitate around the centre of the scale. Even if part of them are of Catalan origin, it seems that on the whole there is a sensibilation to what constitutes

or is said to constitute the basis for typically Catalan behaviour and beliefs. Even if this group does not identify necessarily with the most important symbols of the Catalan nation, it demonstrates a knowledge of the principal characteristics of behaviour which are associated with the Catalan community.

The national identity of each citizen, the degree of his "Catalanity" or his "Spanishness", are at the centre of public controversy of the post-Franco period. Values unique to each separate "nation" or people in Spain seem to conflict with the political and social unity of the country as a whole. The very meaning of politics is embodied in this struggle in the peripheries between "autonomous" and national State principles.

Different intensities of national pride, however, are not good indicators of how seriously the adolescents interviewed take politics, precisely because of their youth. Interest in politics is mainly a question of age and depends on the ideals and the possibilities of realizing them at a given moment that a society offers its young citizens. In Spain, as in almost all European countries, there is a growing lack of interest in public affairs. Marcel Planellas quotes the percentages of young people (from about age 14 to 24) interested in politics in surveys made by the Spanish Institute of Public Opinion since 1968 in the collection La Juventud a la Catalunya dels 80⁴⁾:

| | |
|------|-------|
| 1968 | 19% |
| 1975 | 30% |
| 1977 | 45% |
| 1979 | 32.5% |

4) Edited by the Diputació de Barcelona, Servei d'Esports i Joventut, 1983, p. 162. There is also data about this problem in La Joventut a Catalunya, Departament de la Presidència, Direcció General de Joventut, Generalitat de Catalunya, Barcelona, 1981, pp. 267-279 and also in La Joventut evoluciona a Catalunya, 1981, Consell Nacional de la Joventut de Catalunya, Generalitat de Catalunya and Caixa de Barcelona, Barcelona, 1981.

When the democratic system was again instituted in Spain, there was a noticeable increase in interest in politics among young people, but the eighties brought with them what is called "el desencanto" (the disillusionment), and Spanish youth has joined its European counterparts in its attitudes of mistrust and disinterest for all politics and political institutions. In Catalonia, the interest towards politics that the adolescents interviewed expressed (subjective interest) was not great, either, but it is still possible to find different nuances that correspond to the strength of their Catalan identity (See Table 6.)

Table 6 Interest in Politics as a Function of Catalan Identity
in % →

| | I'm interested in politics | | |
|-----------------------|----------------------------|----------|------------|
| | a lot | a little | not at all |
| strong identity | 10 | 52 | 38 (152) |
| quite strong identity | 10 | 50 | 40 (312) |
| weak identity | 9 | 44 | 47 (167) |

The sum of those who say they are very interested and those who say they are very little interested is 62% for the highest point on the identity scale and 60% in the middle of the scale. Does a higher degree of nationalism indicate a greater interest for current affairs? While we are not in a position to say how these two phenomena are causally related, we might hypothesize that a person is more aware of politics and ideologies in general when she is faced with its everyday historical and cultural problems. In any case, the adolescents with the stronger Catalan identity are by far (57% against 30% for those with a weak Catalan identity) those who say they "often" talk with their parents about what is going on in

Catalonia, in Spain and in other countries. Their interest in politics cannot be explained by their parents' cultural level facilitating discussion in the family since only 1% of the young people interviewed in this survey come from upper middle class and liberal profession families. Most of them are from families of farmers and independently employed individuals (20%), skilled workers (16%) or unskilled workers (46%). Among the latter, there are in fact the largest percentage of adolescents with a weak Catalan identity (31%), but there are also 18% with a strong identity and 50% with a medium-strong identity.

Recent analyses of Catalan nationalism⁵⁾ show that nationalistic feelings cut across class differences. In other words, feeling one belongs to Catalonia as a nation transcends class conflicts. It is a fact that people of Catalan origin often have a higher social status thanks to their opportunities for a better education. Immigrants often do less well-paid work or work which requires less training. Nevertheless, as Hernandez describes the state of affairs, "Catalans interiorize bonds in the process of nationalistic socialization independently of their social and ideological position."⁶⁾

5) See the analysis made by Francesc Hernandez, *La identitat nacional en Catalunya*, Barcelona, Vicens, 1983 and the work by Sociological Electoral Team of Barcelona, *Estudis Electorals*, vol. 2 and 3, Barcelona, Fundació Jaume Bofill, 1981. The marxist approach differs however from this view. Its main thesis about Catalan nationalism can be found in Rafael Ribó, *Sobre el fet nacional*, Catalunya, Països Catalans, Estat Espanyol, Barcelona, L'Avenc, 1977. In Once tesis sobre la cuestión nacional en España, by F. Mercadé, F. Hernandez and G. Oltra all the principal aspects of nationalism are reviewed as well as in Joseph M. Colomer, *Contra los nacionalismos*, Barcelona, Ed. Anagrama, 1984.

6) Hernandez, *op. cit.*, p. 213.

The interclass nationalist dimension of politics in Catalonia brings in a second essential element in the explanation of the political behaviour of the residents of this region. It is almost independent from the left-right scale which polarizes the differences in class and social status of the Catalan society and is also observable in Spain or in the other occidental countries.

Among the teenagers also, we observe the double repartition of affectivity⁷⁾ felt for the principle political parties making up the partisan spectrum of Catalonia (Graph 1). The positive perception of the various parties follows at the same time the partisan preferences, on one side according to the social status of the families as it is shown by the largest choice for the leftist parties in Montardit, and on the other side according to the nationalist preferences: this is shown by the largest choice for the nationalist coalition Convergence and Union ("Convergència i Unió-CiU") when Catalan identity is strong and as much if one lives in Castellclor or in Montardit.

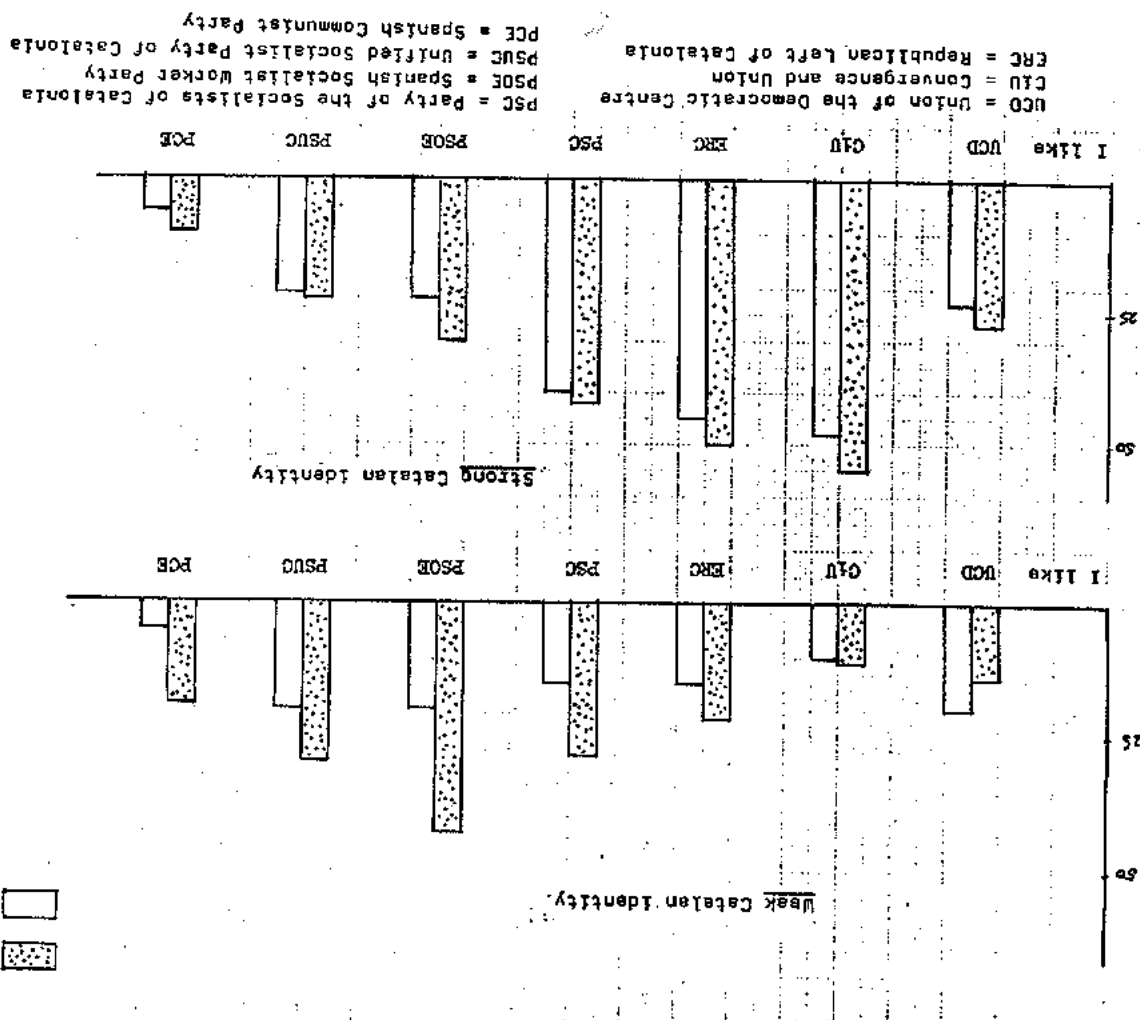
The histograms of Graph 1 show tendencies peculiar to the Catalan society in general. Those with a strong identity show a type of affectivity for the parties which follows the same tendency as much in the town with a strong immigration as in the most Catalan one, although those living in the first one answer in a stronger proportion "I like" for all the parties than in the second one. As we had noticed it before, a strong identity causes a bigger interest in or commitment to political institutions.

7) "affectivity" corresponds to the answer "I like" chosen by the interviewees and concerning the different political parties. On a list of words with, among others, the name of these parties, the adolescents had the choice between the answers "I like", "I don't like" and "I don't know it". This technique has been perfected in various works by Annick Percheron.

With a weak identity, the affectivity felt for the parties by the teenagers of Castellcler is also very weak. Besides, its proportion exceeds the one of Montardit only for the Union of the Democratic Centre (UCD). UCD presented himself as a party of the centre, but at the time of its hegemony it had taken the votes of the Catalan right which had no other alternative of a moderate right at that time.

However, depending on the strength of the identity, the perception of the leftist parties changes considerably. The Republican Left of Catalonia ("Esquerra Republicana"-ERC) has no equivalent in the rest of Spain and defends nationalist thesis only, but the Party of the Socialists of Catalonia (PSC) is now organically related to the Spanish Socialist Worker Party (PSOE) and makes up a single list with it for the elections. Because of that, the PCS has become for some people a "successor" party, that is dependent on its equivalent in the Spanish State. Now, despite these circumstances, we can see on the graph that although the PSOE is clearly perceived as being a centralist, the PSC, on the contrary, is considered as being a lot more nationalist. The same pattern is realized on the communist side where the Spanish Communist Party (PCE) is rejected on the side of the centralists whereas its catalan equivalent, the PSUC, is perfectly accepted as being nationalist.

Nevertheless, despite these possibilities given by the Catalan left; the party which is liked the best by those who most identify with the Catalan symbols and language is the nationalist coalition Convergence and union. This is valid for both geographical regions studied.



Direction and points of reference concerning the Catalan identity

The appropriation of "national" symbols and the paramount importance given to the use and the learning of the language of this "nation" are, we saw it, the main factors allowing to differentiate the individuals who strongly identify with the Catalan community from the others. Among the latter, there are certainly many sons of immigrants but, as we know that the majority of them say they are happy to be Catalan, it is no more possible to consider them just as immigrants' sons or as immigrants of the second generation. Do we have to say then, as Francesc Candel 8) suggests, that they are neither immigrants nor Catalan, but "acatalan"? As they assert themselves, they are Catalan by the right of birth and residency. They can't refer anymore to the lands their parents left because they have only heard about them and might never have seen them. They feel Catalan but do not consider it either as a privilege, or as a special "essence", or as an "essence" without any specific circumstances. More than feeling Catalan, they are Catalan. They are not very much preoccupied by this Catalan "feeling", besides they do not understand why sensitivity to the circumstances which make of an individual a Catalan is so essential if one wants to be one of these recognized Catalans. They are Catalan, that is all, because they were born and educated in Catalonia. They do not speak Catalan or sing Els Segadors; but are they more "españolistas" because of this, do they systematically put the Spanish national reality beside the Catalan one, preferring the first one because they feel it corresponds more to them?

8.) Candel, Francesc, "Dels "altres catalans" als "acatalans", El Món, Barcelona, 27 janvier 1984, No. 101, p. 11

Not really, will say Candel again, they are not more "españolistas" than "catalanists", they are rather "acatalan". They "pass" 9) everything, be it an "españolista" speech or a catalanist one, as they would say in their own language. It is only around their right-left political speech, when there is one, that some differentiation appears. Their weak identity with the differentiated community of Spain, as the Catalan one, does not take them away all the same from the choices of society linked to their economical and social status, or even from a certain idea of the rights of the peripheries in comparison with the centre. They might "pass", but they know the codes of their circle, the ones of the political speech and of the nationalist one.

A factorial analysis 10) of the affectivity felt for a series of words representing different types of vocabulary somewhat supported this thesis.

9) The expression "to pass everything" and the noun "pasota" come from the slang in today's Spain. "To pass" could be compared to the attitude of the card player who "passes" because he has not a good hand. A "pasota" is an individual who lives his life but does not commit himself. This expression generally applies to a specific part of the Spanish urban youth.

10) The analysis was made in the three subpopulations with different degree of Catalan identity separately. In the subpopulation with a weak identity (26% of the sample, 167 persons) there was a greater number of answers of the type "I don't know" for the words given, in particular. So, for the analysis of the three subgroups only the answers "I like" and "I don't like" were taken into account.

| Vocabulary : | Catalan Autonomist | "Espanolista" | Ideological and partisan | Institutional (formal democracy) |
|--------------|---|---|--------------------------|----------------------------------|
| | Nation | State | Right | Elections |
| | Generalitat (autonomous government) | Spain | Left | To vote |
| | Autonomies | France | PSUC | Law |
| | Jordi Pujol (President of the Generalitat) | Dictatorship Government of Madrid | PCE | Politicians |
| | Messrs d'Esquerra ("National" Grand of the Generalitat) | Civil Guard | PSC | Political parties |
| | | Adolfo Suarez (President of the government) | PSOE | Citizen |
| | | Minister | ERC | Democracy |
| | | Army | CNU | |
| | | Police | UD | |

The factors which seem to be at the origin of the opinions of the first of the subpopulations concerning each word of the four types of vocabulary (Table 7) confirm that despite their weak Catalan identity, in a certain way, the opinions of these adolescents keep a positive relation with the majority of the concepts specific to the Catalan national problematic, once they are confronted with other words belonging to a larger ideological and political vocabulary.

Among the three main factors which determine the structure of opinions it emerges three tendencies more or less strong which differentiate the population from the "other Catalans" or from the non-nationalist Catalans.

Factor 1, though it comes from individuals who are rather unmotivated by Catalanity, shows nevertheless quite strong correlations for the autonomist vocabulary. At the same time, it is a factor of an "all-purpose" policy, be it of right or of left, of all the parties of the Spanish and Catalan political scene, of both presidents of the Spanish State and of the government of Catalonia (Generalitat) as well as of the words which refer to the political parties and the politicians.

But is it a factor determining the dimension of the politician politics, whatever its tendency, or the dimension of the whole with no attachment to anything ? Or does it stand for the notion of "acatalanism" described by Candel which would mean they recognize the importance of political symbolics without necessarily relating it to a left-right problematic ?

Factor 2, in a completely different direction, determines a more structured organization around concepts linked to the Spain of the past and to the Spain of today with its organs of government and those of control of the autonomous Catalonia also.

As much the second factor is structured around notions of the conservative right, as much the third one is structured around a left and democratic pattern, as autonomist as centralist. Spain, the State, the Police and the government of Madrid are correlated with this factor as well as with part of the autonomist vocabulary. In summary, its the factor which integrates the more strongly notions related to formal democracy like the elections, the vote, the political parties and the expression itself of democracy.

Among these adolescents who are not very much integrated in the nationalist context, there is a distribution of the opinions without much contrast, but which expresses the triple aspect of their origin of immigrant, of their social status and of their youth.

Table 7 : Factor matrix (only with weights superior to .240) of the subpopulation with a weak identity, after a varimax rotation.

| N= 167 | Factor 1) | Factor 2) | Factor 3) |
|----------------------|-----------|-----------|-----------|
| Nation | | .396 | .375 |
| Generalitat | .323 | .326 | .443 |
| Autonomies | .566 | | .278 |
| Mossos d'Esquadra | .258 | .336 | |
| Jordi Pujol | .295 | .390 | |
| State | | .370 | .268 |
| Spain | | .414 | .245 |
| Franco | | .501 | |
| Dictatorship | | .412 | |
| Government of Madrid | | .347 | .269 |
| Civil Guard | | .648 | |
| Adolfo Suarez | .316 | .543 | |
| Minister | .254 | .527 | |
| Army | | .597 | |
| Police | | .456 | .315 |
| Right | .608 | .441 | |
| Left | .630 | | .297 |
| PSUC | .533 | | .441 |
| PCE | .610 | | .257 |
| PSC | .633 | | |
| PSOE | .337 | | .483 |
| ERC | .652 | | |
| CiU | .580 | | |
| UCD | .465 | .392 | |
| Elections | | | .719 |
| To vote | | | .667 |
| Laws | | | .618 |
| Politicians | .322 | .346 | .300 |
| Political parties | .469 | .286 | .464 |
| Citizen | | .418 | .250 |
| Democracy | .297 | .263 | .457 |
| % of variance | | | |
| relative | 31% | 7% | 6% |
| total | 75% | 13% | 11% |

1) Politician politics

2) "españolista" right

3) democratic and pro-autonomist left

On the contrary, among the adolescents whose Catalan identity seems more determined, we don't find exactly the same structure of opinions as in the first group¹¹⁾. In the factorial analysis of the subgroup with a strong Catalan identity (Table 8), three main factors also appear expressing structures corresponding to another reality and whose correlation with the vocabulary called autonomist is much more subtle. All the adolescents of this group are rather nationalist, but it is a nationalism based on different dimensions.

For the first factor, most of the correlations mainly occur with all the partisan vocabulary, of the right, of the left and the nationalist one. One finds significant weights when the nationalist leader Jordi Pujol is concerned and with the words "autonomies" and "government of Madrid". The democratic terminology is also part of this axis. Is it a factor of political politics, as in the first group, or a factor of nationalism without contrast which includes any tendency without a particular choice, except for an attachment to the democratic principles essential to any political practice.

Factor 2 underlines an option for the State institutions, the UCD and the institutions of the centre; at the same time, it has a correlation with Generalitat, the autonomies and the democratic principles. Neither the leftist parties nor the nationalist one are part of this factor. It expresses a Catalan identity directed towards the central State and conservative.

Factor 3, on the contrary, does not refer either to the central State or to the policy of the parties. It is an axis corresponding to a nationalism of State, but where the State is

11) We have only explained here the analysis of the two groups with an identity at the extreme (weak and strong) because their attitudes are more characteristic of the problem we are studying than those of the intermediate group.

Table 8 : Factor matrix (only with weights superior to .240) of the subpopulation with a strong identity, after a varimax rotation.

| N= 152 | Factor 1 ¹⁾ | Factor 2 ²⁾ | Factor 3 ³⁾ |
|----------------------|------------------------|------------------------|------------------------|
| Nation | | | .624 |
| Generalitat | | .262 | .353 |
| Autonomies | .428 | .272 | .279 |
| Mossos d' Esquadra | | | |
| Jordi Pujol | .266 | .294 | .344 |
| State | | | .544 |
| Spain | | | |
| Franco | | | |
| Dictatorship | | .257 | |
| Government of Madrid | .325 | .329 | |
| Civil Guard | | .641 | |
| Adolfo Suarez | | .369 | .315 |
| Minister | | .588 | |
| Army | | .757 | |
| Police | | .540 | |
| Right | .609 | | |
| Left | .714 | | |
| PSUC | .771 | | |
| PCE | .548 | | |
| PSC | .560 | | |
| PSOE | .585 | | |
| ERC | .541 | .252 | |
| CiU | .494 | | |
| UCD | .506 | .383 | |
| Elections | .397 | .323 | .345 |
| To vote | .384 | .454 | |
| Laws | | .457 | |
| Politicians | .399 | .414 | .257 |
| Political parties | .539 | .437 | .274 |
| Citizen | | | .433 |
| Democracy | .240 | | .306 |
| % of variance | 24% | 8% | 6% |
| relative | | | |
| total | 67% | 21% | 11% |

1) Politician politics

2) Centre-right nationalism

3) Institutional nationalism

autonomous; it is the institutional nationalism of the present Catalonia accompanied by an attachment to the elements specific to formal democracy.

In both factorial analysis, one has to take into account that each subpopulation was already taken within each extreme of the identity scale. The various dimensions stemming from each subgroup thus show that there are different structures of opinion inside more or less nationalist attitudes.

Although the first factor explaining the largest percentage of the variance is quite similar from one group to the other, it is not the same for the two other groups.

The group with a weak identity structures itself along the axis 2 and 3 which express quite well options of right and of left that we will call "modern", of Spain of today. This means that despite the correlation with dictatorship for the first and with the traditional left for the others, the vocabulary of the formal democracy is still present in their language, but less for the first options than for the second ones.

In the group with a strong identity, the ideological and partisan options of right and of left are mixed up around the first dimension and do not appear any more around the same words for the two other factors.

Factor 2 could be called a dimension of centre-right nationalism. In this case, the word "centre" should be understood not only as a "centrist" ideology (UCD, Suarez), but also as a "centralist" one (Government of Madrid, Minister, Army, Police). Nevertheless, factor 3 could not be considered as being of the left, as there is no option of this tendency. The third factor of the subgroup with a strong identity only covers an institutional nationalism with no relation either with a rightist or with a leftist tendency, but only with the words "democratic".

Besides, the elections, the vote, the laws, the concepts of citizen and of democracy are common to the dimensions of left (for the subgroup with a weak identity) and to all dimensions for the subgroup with a strong Catalan identity. Is it a coincidence or a characteristic specific to both these trends of ideas in the typically Spanish context ? Neither the parties of left, nor the nationalist movements could see their respective claims come off in the pro-Franco Spain. The realization of a political democratic system in the whole country has always been, in the course of the history of Spain, the essential condition to allow, not necessarily a triumph, but at least the development of ideologies of social justice on one side and of regional independence on the other.

Conclusions

To speak Catalan and to think in a Catalan way is and remains a way of identifying a Catalan as such, a way of structuring a distinct social and political personality in order to have it recognized as such. As will say one of the interviewees of Francesc Hernandez : "Catalan language is a factor which personifies and makes out of the Catalan an individual who is different not only on the outside, but specially thoroughly".¹²⁾ Nevertheless, thanks to the theories of sociolinguistic¹³⁾ we know it is true for any other language which, as it is being learned, is already structuring not only the thought of the individual, but also its personality and behaviour.

12) Hernandez, F., op.cit., p. 139

13) In particular in Vygotsky, Thought and language, Cambridge, The MIT Press, 1962; and Luria and Yudovitch, Speech and the development of mental processes in the child, London, Pinguin Papers in Education, 1971; and Bernstein, Language et Classes Sociales, Paris, Editions de Minuit, 1975.

Within the scope of this analysis, it is not surprising to see that the fact of speaking Catalan and of learning it at school are values associated with the most representative symbols of one's own national community. But, on the other side, the analysis shows that the linguistic ability, even though it is a sufficient condition to "feel" Catalan, is not necessary condition to "be" a Catalan. The regional origin and the cultural background in which the young people live have a definite influence on the degree of nationalism lived and felt, as well as on its quality.

However, nationalism is a political design which crosses other political dimensions but remains almost independent of them. This is not only the case for those who feel Catalan and identify themselves with an autonomist political option for Catalonia, but also for those who are less identified as far as their Catalan feelings and linguistic behaviour are concerned : they follow more differentiated political patterns between the right and the left, and their opinions are still influenced (or should we say "unified" ?) by feelings towards Catalonia which are independent from the right and the left.

Everything happens as if the political identity of the Catalans were built in a space quite distinct from the one of the immigrants in Catalonia, but which would not be systematically in opposition to it. It is true that for some individuals the identification to Catalonia excludes in any case the identification to Spain and particularly to its centralizing project Franco symbolic. For others, especially the youngsters, the two identities do not conflict radically.

In the zones of hegemony of the Catalan feeling, the identity is not necessarily offensive or defensive, but moderate and compatible with any political tendency. Nevertheless, when nationalism is stronger and defends Catalan institutions and civic principles of the formal democracy, then in the same zones, it is not very much partisan or shaped on a class ideology.

APPENDIX 1 *

1. What language or languages do you usually speak with your father ?

| | |
|-----------|------|
| | % |
| + Catalan | 34.5 |
| Castilian | 60.9 |
| Both | 1.1 |

2. Explain in some words, or draw, the flag of your country. (This open question was coded as follows :)

| | |
|---|------|
| | % |
| Draws the Spanish flag | 71.5 |
| + Draws the Catalan flag | 18.5 |
| Draws the Catalan and the Spanish flag | 4 |
| Draws the Spanish flag and the flag of another region | 0.3 |
| Draws only another regional flag | 0.6 |
| Draws the Catalan flag and the flag of another region | 0.2 |
| Describes the Spanish flag | 0.9 |

3. Do you know the name of your country's national anthem ? (The question was coded as follows :)

| | |
|---|------|
| | % |
| Spanish anthem with definition | 15.4 |
| Spanish anthem without definition | 0.3 |
| + Catalan anthem with title or definition | 21.4 |
| + Catalan anthem without definition | 0.2 |
| Yes, but does not specify which one | 14.2 |
| Yes, both | 0.3 |
| Does not know anyone | 28.9 |

In the zones of non-Catalan hegemony, identity is linked to the birth, the work and the individual "being", with no relation with an autonomous destiny of Catalonia, or with a nationalist ideology alone. Ideology is then partisan and linked to the social class, or it is simply lacking.

The multiple identity of the Catalans is not necessarily made of oppositions, but rather of articulations between the history of the region where one lives, the social status of the family and the choices linked to the social, political and cultural problematic at the regional (Catalan) level or at the national (Spanish) level depending on circumstances.

For the "new Catalans" as well as for the Catalans with a weak nationalist feeling, it is not so much a problem of opposition between identities because the multiplicity of identities is not even perceived as conflictual, but simply as multiple.

One should not forget, however, that this research is about young adolescents. Circumstances of life, or the twists and turns of the political (and economical) evolution of Catalonia may still stop or develop their feelings, thus modifying the behaviour that can be inferred from their present attitudes.

4. Are you happy to live in Catalonia ?

| | % |
|-------|----|
| + Yes | 95 |
| No | 5 |

5. Are you happy to be Catalan ?

| | % |
|--------------------|------|
| + Yes | 82 |
| No | 6 |
| I am not a Catalan | 10.2 |
| No answer | 1.8 |

6. To be Catalan, is to speak Catalan...

| | % |
|----------------------|------|
| + Very important | 64.3 |
| Not very important | 24.7 |
| Not important at all | 6.6 |
| No answer | 4.4 |

7. To be Catalan, is to follow Catalan customs and celebrate Catalan holidays ...

| | % |
|----------------------|------|
| + Very important | 47.3 |
| Not very important | 34.4 |
| Not important at all | 13.4 |
| No answer | 4.4 |

8. To be Catalan, is going to Catalan schools...

| | % |
|----------------------|------|
| + Very important | 35.3 |
| Not very important | 39.5 |
| Not important at all | 19.7 |
| No answer | 5.5 |

9. The word "Catalonia"

| | % |
|-----------------|------|
| I don't like it | 7.6 |
| + I like it | 83.7 |
| I don't know it | 0.9 |
| No answer | 2.6 |

AW/AG

* The signs "+" point on this list of questions the category considered as the most positive towards the notion of identity and taken as the positive pole of each item. All the other categories, for each question, are considered, on the opposite, as the negative pole of each item. That is to say, as the "non Catalan identity".

THE YOUNG PEOPLE AND THE CATALAN IDENTITY

by Rosa Virós and Monserrat Treserra

Within the scope of the Research Plan carried out by the Department of "Teoría del Estado" of the University of Barcelona which is focussed on the "Socialisation and political culture process" (1), we have accomplished an investigation on the basic values of the young people in Barcelona in 1984 (2). We handed a questionnaire to 926 young people who had been previously selected out of the Census, taking into account the sex, age (15 to 24 years old), the parents' profession and origin and the area in which they live.

We have completed the research with a series of interviews which have allowed us to study the said questionnaire in depth concerning the attitudes and behaviours of the young people towards the family, the studies, work, leisure time, politics and the identification with Catalonia.

The research is still being discussed and we did not intend to publish the results here.

However, we were encouraged to take part in the present Workshop by the paper Anna Mèlich sent to us which contained a series of reflections on a new analysis of the data taken from an opinion poll we carried out in 1981 concerning the adolescents in Catalonia (3).

Previous to the presentation of the results of our research, we would like to recollect briefly the political events which have taken place while those adolescents of 1981 were becoming the young people of today.

In the General Elections of 1982, PSOE won in Spain and CiU won for the second time the second elections to the Catalan Parliament. This coalition defines itself as nationalist and socially moderate. In fact, it has the main role within the Catalan right wing scope.

(1) It was given a research grant by the University of Barcelona (1981-1983)

(2) Rosa Virós, Monserrat Treserra and Anna Parés, "Valors bàsics dels joves de Barcelona" ("Basic values of the young people in Barcelona"). This investigation was entrusted by the City Council of Barcelona in order to commemorate the International Year of Youth.

(3) Communication handed in by M. Treserra to the ECPR Workshop which was held in Ålborg (Denmark).

During that period of time, all the competence transfers from the Central to the Catalan government have been accomplished. Furthermore there has been a plan to normalise the situation of the Catalan language so that all the children learn Catalan at school. Therefore, many younger brothers and sisters to those adolescents of 1981 can speak Catalan today.

In this state of affairs, which is the degree of identification with Catalonia which the young people in Barcelona have?

We must assume that the attitudes are better defined at the age of 15 to 24 than they are at the age of 13 or 14. (4). The boys and girls are no longer an unconscious reflection of their parents' system of values, but are more independent from the family ideological pressures, either religious or political. Nevertheless, we will see that those changes are seldom important, whereas the family symbolic universe is mostly kept.

We must precise the meaning of certain concepts. We must not forget that in the opinion we are speaking of we are always referring to identification with Catalonia and not to nationalism. It is true, though, that a strong identification with Catalonia can serve as a ground for Catalanist and nationalist ideologies, which are of various kinds, either concerning their progressive or conservative tendency or the Forms of State they propose (i.e. Autonomy, Federal State, Independent State). (5)

(4) Precisely due to the fact that the adolescents of the 1981 research were showing scarcely defined attitudes (with the exceptions of left-wing orientations in some cases), that we think the factorial analysis presented in the first part of the herein paper results into a series of axes which are difficult to interpret.

(5) We must clarify that the nationalism of CDC (Governing Party in Catalonia) is not the only option, in spite of the fact that it pretends to represent the most efficient way in order to deepen the Catalan patriotism and to attain a dialoguing and peaceful Catalonia... All this, leaving aside any reference to the logical contraposition of interests among the citizens of the country. (Vid. article by J. Clurana. Avui. 16-3-1985).

It is not appropriate to brand as "acatalan" all those people who do not define themselves neither as Catalan nationalist nor as Spanish nationalist. It is as well inadequate to presuppose that "in spite of the fact that they know the codes of the political nationalist discourse," they consciously want no part in this business (Vid. pages 17-18).

For the most part, we are certain that there is a sort of incapacity to rationalise those concepts starting from a lack of political competence.

We must bear in mind that adolescents, young people and adults, in a percentage of about 40%, do not answer the strictly political questions.

We can neither say with conviction that the knowledge of a given political terminology necessarily implies mastering the codes to interpret it.

We have verified that the young people who were interviewed in 1984 often used a terminology of which they did not understand the meaning, as we realized throughout the interview.

As we have already mentioned above, we would rather speak of identification with Catalonia than of Nationalism, as we think these are two concepts we should consider separately. As a matter of fact, one thing is to take the identification with Catalonia as a component of the individual's social identity without an explicit moral and/or with different levels of rationalisation. A different thing are the nationalistic doctrines which, as political ideologies, belong to a given society's own ideological production.

We have been able to prove that a higher level of identification with Catalonia is much likely to favour a higher permeability of more or less nationalistic ideologies. In any case, what has interested us for a long time is to know whether the young people in 1984 are identified with the country in which they were born. In case they are, we are also interested in finding out what this identification implies concerning Catalonia. Is it just one more trait of their social identity given by their being born in a certain geographical area? or either does this identification with Catalonia imply a sense of belonging to a national collectivity.

In the surveys carried out among different sub-populations of Catalonia, pre-adolescents, students and adults have provided us with many elements of thought and analysis concerning the Catalan national reality, taking into account the perception, appraisal and particular practices with regard to this reality, according to the different variables and/or conditions which have witnessed the social insertion process of the people who live in Catalonia.

If we trace these conditions, we can first record that if we ask them whether they are Catalan or not, most of them, though sometimes showingly surprised, some other times more or less conscious, the answer is affirmative. It appears as though that were an unnecessary and purely formal question as when we ask them about their sex or about their age.

In every case, from the different sources, we record that out of that majority only 8% can be excluded. This 8% corresponds to people belonging to different social classes, of different ages, who live in as well different geographical areas but who share an specific national-Spanish political socialisation.

In the herein opinion poll addressed to the young people in Barcelona, we have been able to note this very same reality once again. Though on this occasion the question was a different one, it is significant that only 8.5% of the surveyed people have excluded the fact of being Catalan and have answered I feel Spanish. Thus, to be Catalan as a priority sense of belonging to Catalonia, is mostly an evidence for the great majority. It is something which is implied by the simple fact of being born in a certain geographical area and/or because they live there. Neither does it cause any troublesome atmosphere.

However, one thing is the recording of this prevailing sense of belonging to Catalonia; a different one is finding out what lies behind this sense as a definition of the social identity of the individuals. Does this sense of belonging to Catalonia imply a perception of Catalonia as a lively geographical area which is inscribed in a globalizing reality: Spain? Does it imply a vision of Catalonia as a Nation? Are the Catalan and the Spanish Nations perceived as a double sense of belonging with no further specific problematical implications? Is there or is there not a prevailing sense of belonging to Catalonia which excludes, in some way, the sense of belonging to Spain? Much is, in conclusion, the level of rationalisation and/or the problematical level of the obvious and unquestionable self-definition as Catalan?

Moreover, we have been able to verify that we could only understand those answers if we took into account the existence of two facts: On the one hand, the particular conditions which had characterised the political socialization of the people interviewed, at a global level. On the other hand, the conditions closely related to the social insertion process which had influenced the different individual trajectories.

In fact, at a global level, we have to bear in mind that Catalonia, as a social and cultural collectivity, has been part of the Spanish Nation for more than two centuries. We have also to take into consideration that the periods in which Catalonia has been able to start its national reconstruction have been very few throughout these 200 years. And most important of all, when we address the population who lives in Catalonia today, it is essential that we consider the influence which Franquism has had on it, owing to the fact that it is our most immediate period and one which represents the most specific national-Spanish socialization.

We are certain that nowadays Catalonia has enough self-government capacities and political institutions to be able to directly influence the perception-comprehension of the Catalan national reality. However, it must not surprise us if this historical reality of Catalonia is rooted in an interiorisation of the sense of belonging to Spain as something unquestionable. Everyone who was born or lives in Catalonia is Catalan. One is Spanish because Catalonia is part of Spain and this double sense of belonging is felt by a great majority of the population as a non-problematical fact.

We have been able to assert that it is usually us who make it problematical when after the first answers, we start asking them whether they think it possible to be Catalan and Spanish at the same time, what is to be Catalan for them, and if they think Catalonia is a Nation. The difficulty they find in answering those questions is superior when after they have answered that Catalonia is a Nation, we try to find out what lies underneath such an assertion, what is really understood by Nation.

It has to be said that in spite of the fact that the belonging to Spain is mainly unquestioned, and that there is not an explicit rationalisation of the meaning of Nation, we have been able to prove that depending on the conditions which have prevailed during the social insertion process of the people interviewed, there are some who have a prevailing sense of belonging to Catalonia which goes along with an identification with its symbols, a peculiar perception of the Catalan reality and a different permeability towards the varied ideological contents.

We may wonder whether the self-definition of a prevailing identification with Catalonia implies likewise the identification with its symbols, a rationalisation of being Catalan, a peculiar perception of the Catalan reality, an adherence to any of the nationalistic doctrines. In short, practices in front of this collectivity of belonging, that Catalonia is. We could also make the question the other way round and consider the self-definition of the identification with Catalonia as a product of the diverse incidence of certain knowledge, of the existence of some symbols, of the presence of certain nationalistic doctrines or any other factor subject to having contributed to the interiorisation of such identity.

We think, though, that it is very dangerous to reason by means of dependent-independent variables in sociology because, in fact, what any individual asserts, what gives meaning to the social action, is the result of a number of factors which have taken part in the whole social development, and of some conditions which have favoured the creation of a social identity. We also think that any of those factors which have helped to create this social conscience only make sense if we look at them inside the structure to which they belong.

As far as the identification with Catalonia is concerned, what our surveys have verified, as we have mentioned above, is that a certain perception, knowledge and peculiar practices on the Catalan reality are directly related to a certain level and that the identity as well as the practices linked to it are to be found in the objective conditions which have participated in the social insertion process.

Up to now, we have been able to verify that one of the first conditions which explains a superior level of identification with Catalonia as well as the different levels of rationalisation and/or problematological nature of that identification is the family origin of the persons interviewed. On the one hand, we find the Catalan or non-Catalan origin of the family, which in the first place transmits to a practical level the language and the culture. On the other hand, the social origin of the family, which represents some objective conditions, economic, cultural and social stock subject to having contributed to the knowledge and the later rationalisation of this identification with Catalonia.

It is quite certain that the family origin is not the only variable which can explain the identification with Catalonia. In this respect we have been able to realise the diverse incidence of the transformations at a global level and about the specific conditions and new agents of socialisation which have participated in the course of every individual trajectory. The results of previous surveys have shown up to what an extent the family origin conditions the possible practices of the persons interviewed and the cultural stock which allows us to understand the interpretation codes of the world and the possible social relations which permit their understanding.

1. The young people in Barcelona and the Catalan reality.

Following the same line of investigations as in the previous surveys, addressing the young people in Barcelona in 1984 we wanted to find out how they defined themselves regarding their identification with Catalonia. We have also asked ourselves whether the origin of this feeling was related to certain objective conditions of existence which have structured it. Could we speak of any factor which can have influenced it more than any other? If we think that the young people in 1984 have lived, at least from their adolescence, the new democratic period, we wondered how the historical period that Catalonia has been living from 1977 has affected the Catalan national socialisation. We have also wanted to find out, as far as an statistical analysis allows us to, what lies behind the identification with Catalonia, which perception and knowledge about the Catalan national reality it implies and whether it leads to specific practices in front of that reality or not.

1.1. The identification with Catalonia and the social insertion process

To be Catalan is unquestioned

The majority of young people in Barcelona, of any age, no matter whether they are boys or girls of Catalan or immigrant families, agree in defining themselves as Catalan. The opinion poll tells us that only 8.6% have excluded the possibility of defining themselves as Catalan. If one was born or lives in Catalonia is Catalan. Some appear surprised by the question, others answer more convinced because they have asked themselves that very same question at a certain stage of their trajectories. However the reflexion upon this matter may have produced some kind of confrontation in order to defend this identity.

(1) (Catalan)

"I really feel Catalan. When you talk to somebody in Catalan and you meet somebody who is Catalan,... well Catalonia and so on... and you know that Catalonia is the most beautiful country in Spain. How nice that

(1) Language used

it is so, and that the people here are different and that you like it a lot and that if you had to choose you would always choose to be Catalan. Well, I suppose these must be something inside you..." (H.1).

(Catalan)

"Yes, I'm Catalan the same way as the people around me are Catalan. Catalan is any person who fights for Catalonia and its language" (H.11).

(Catalan)

"Yes, I feel Catalan...because I'm here and I feel Catalan, well...I don't know, I feel this way. I really haven't got a reason... perhaps because I belong here, because I have this country and I feel I belong to it" (H.2).

(Spanish)

"Yes, I feel Catalan. I have lived here all my life. You know, Catalonia, well I feel Catalan as much as anyone" (H.3).

(Spanish)

"I feel Catalan, as I was born here and it is where I like to live and I like the people here. I don't know... it is my native land and I feel Catalan"... There was a time when I felt Catalan, very Catalan. I had been born here and though my parents had not I did not care. Whenever somebody asked me: What are you? I'm Catalan. What about your parents? Well, then you are not Catalan, are you? Of course I am, I'm Catalan" (H.9).

(Spanish)

"Do you feel Catalan? Yes... well I was born here. I feel I belong here more than anywhere else, don't you think so?" (H.10).

(Spanish)

"Yes, I belong here, I feel Catalan. I feel Catalan, in the first place because I was born here and secondly

because... I don't know why. For example, Catalonia is... has... well you speak Catalan. You don't speak Basque or Ardalusian..." (H.6).

(Spanish)

"Yes, to be Catalan for me, well, to have been born here... I feel Catalan because... well anyway I belong here..." (H.4).

(Catalan)

"Yes...for me it is very important that inside Spain I feel Catalan, that is, I belong to Catalonia" (H.8).

(Catalan)

"Well, yes, to be Catalan is to feel a culture, a language. In short, to feel Catalan" (H.7)

To be Catalan is unquestioned. The fact that one can define oneself mainly as Catalan more than Spanish and even express the belonging to a Nation, the Catalan one, which is some way or another incompatible with the Spanish Nation is a product of the objective conditions which have witnessed the social insertion process.

To be Catalan: To belong to a country for some, to have been born in a certain land for others.

"My parents have explained it to me, they have made me see it that way..."

For some, the Catalan ones, to speak a language, to have taken an active part in the manners, customs and cultural realisations of Catalonia, has constituted the origin of the sense of belonging to a community. It is quite certain that the cultural stock and the possibilities of having participated in a political socialisation condition the level of rationalisation of this identity. We can therefore speak of some features common to all the Catalan people interviewed: to be Catalan means to belong to a given country, to speak a given language and to feel that there are things in common which unite them. It is to have undergone implicitly or explicitly some sort of problematical situation of the Catalan identity starting from the family circle.

(Catalan)

"To be Catalan is to feel something inside you, that you have a culture, a language... that someone has tried to take them away from you. This really hurts and you want to win them back. Well, it is something which is yours, isn't it? Why have they got to take it away from you if it is yours?" (H.7)

(Catalan)

"I am proud of being Catalan. I don't know but I'm sure Catalan has a lot of culture. I don't know, literature, music, for example. There are plenty of important people around who are Catalan" I am proud because I understand that it is a real fact, isn't it? I notice that it is true" (H.8).

(Catalan)

"To belong to a country means to speak the same language and that's it. And to share some roots, quite common to the others. I normally speak Catalan. I feel Catalan, but I feel Spanish. But you feel Catalan because the others don't let it be so. Otherwise I wouldn't feel Catalan. It is because of that, of the language. Well, you know that there are things which really hurt you, for example the other day with the Barça. It's quite silly but it hurts you...is it really that difficult to allow us poor Catalan to watch the Barça?" (H.1).

(Catalan)

"Catalan is anyone who speaks Catalan, anyone who fights for Catalonia and its language. Catalonia is still too controlled by the central government. There are still many papers that we have to send to Madrid and with this I heartily disagree" (H.11).

(Catalan)

"Catalonia is my country and anyway it has given me all I have. We have suffered so many privations that sometimes you feel: OK!, let Catalonia be independent!" (H.2).

Is there any specific circumstance which has influenced this? :

(Catalan)

"No I don't think so. I'd rather say that the circumstances have more or less been appearing. When I was a child I realized some things... that is, I have been speaking Catalan from my childhood. And I saw how things were going on... well that Catalan people had their habits and this sometimes... in fact I have never experienced that but I have been told that if you spoke Catalan in Catalonia and somebody happened to hear you, you were in trouble. And this, of course, if you feel Catalan and they treat you this way, in the end is what makes you think a lot" (H.7).

(Catalan)

"Nothing special, I feel it (to be Catalan). Well, yes my family! We are all Catalan. They agree with me" (H.8).

(Catalan)

"My parents don't feel Spanish and neither do my brothers and sisters. They feel Catalan. In fact, if you look at the history I shouldn't feel Spanish at all as we have nothing in common. But I don't know, it is a strange thing. The map, the people and the language... You see, there are so many things which have influenced me! For example, the other day, on September, 11th I watched the film about Companies which I had never seen before. They had told me: watch it! It's worthwhile! Sometimes you forget about things you should remember. I can tell you that this had quite an impact on me. It made me remember and then it is awful, you feel a lot Catalan" (H.1).

(Catalan)

"Perhaps my parents... yes, my parents, because they have explained it to me, they had made me see it that way..." (H.11).

(Catalan)

"Yes, my parents agree with me. What happens is that

they are probably less sure about that than I. I would say further than a nation, wouldn't you? I would say that Catalonia is a country. What has influenced me? Well, a number of things which Catalonia has been deprived of. I have not experienced many of them because of several reasons but I think that this has influenced me, that there have been so many privations..." (H.2).

For the ones of non-Catalan origin, to be Catalan is above all to have been born in a certain land: Catalonia. One is Catalan by birth though Andalusian or Galician because of the parents' origin. There is in fact a double belonging: to the land where one was born and to the one the parents were born. Both are very often conceived as belonging to a unique Nation: the Spanish one. Nowadays, the young people are eager to learn the language of Catalonia. They also want to take an active part in its culture. However, the knowledge of the language as well as of the culture has been difficult to acquire for a long time. Neither was it conceived as essential to live and work in Catalonia. There has not been a problematical attitude towards the Catalan reality starting from the family. Furthermore, the economic, cultural and also social family conditions have implied in many instances, the education in government (public) schools, and they have been deprived of the possibility of participating in any cultural, entertaining or religious association which could have given them information or certain knowledge about the existence of the Catalan reality. Thus, for a great majority there has not been a problematical situation regarding this reality. To be Catalan means to have been born in Catalonia. To speak Catalan is perceived as a characteristic trait of the inhabitants of Catalonia. There is an explicit will to speak it, but the primary trait which constitutes the identity is not the fact of speaking Catalan:

(Spanish)

"I feel I belong here more than anywhere else (Galicia). I wouldn't like Catalonia to be apart from the rest of Spain. If Catalonia belongs to Spain, let it be so. I like to have been born here. As I was born here... well... I have to accept it. Well, I don't think I have to speak Catalan because I was born here. OK to understand it, and write it a little bit,

but speak it, I'm not sure". Catalonia is a Nation... "I don't know. I know little about it". Do you agree that Catalonia is a self-governing region? "I don't know what to say, because I don't, well, I know little about it."

(Spanish)

"Well I feel Catalan and Andalusian. I have lived here all my life but... Andalusia, for example, well... I don't know... is a wonderful land." To be Catalan? "I have lived here all my life and of course my life is here". Do you speak Catalan? "I attend Catalan lessons and I'm doing very well, of course... If I speak it? Yes, a little. My mother neither understands nor speaks Catalan. My brother does speak Catalan because he is studying it at school. I am sometimes amazed when I listen to him". Do you think Catalonia is a Nation? "I don't know" (H.3).

(Spanish)

"To be Catalan? I was born here. It is my native land", "I can't speak Catalan. What happens is that I never speak it, mostly because, well, I'm not used to do it. Anyway if I had to speak it I would. I would do it quite badly because I'm not used to but I can speak it, write it and read it" (H.9).

"For me, well... to have been born here. Well, despite I don't speak Catalan, I agree with Catalan and all" (H.4).

(Spanish)

"I'm Catalan, first because I was born here and second because... I don't know, but for example Catalonia is, has, well you speak Catalan. I'm proud of being Catalan. I see that Catalonia is above many other regions". Do you speak Catalan? "I do speak it. In fact I try to speak it more and more and more an to listen to it, most of all when I'm listening to somebody speak Catalan I pay a lot of attention because I like it" (H.6).

To speak Catalan normally is still a difficult reality for many people of non-Catalan origin. Often the lack of a problematical situation together with a poor cultural background and little knowledge about the Catalan reality do not allow sound explanation of what to be Catalan means, even at a discourse level. The problems arise mostly when there are some interpretation codes of the social world and/or when in the course of the trajectory there has been a chance to think about it, either thanks to the teachers or friends or cultural or political associations. In some cases, it is the young people who have made their parents aware of that reality.

(Spanish)

"Well, I think that Catalonia is a nation and that it should be self-governed. It has always been a nation. There is no reason why it should be fought by a regime like the present one. I often quarrel with my father because he says that the Catalan people are foolish". Is there anyone or anything which has influenced the way you look at this? "Somebody who went to the same Institute as I. A girl who was a real Nationalist. Sometimes at the Institute we would talk a lot about this matter. She made me see things I did not see and then yes, I have got closer to the way she thinks" (H.9).

(Spanish)

"I don't know the identity of Catalonia. I agree that Catalonia should be a... that it is something different, from the rest of Spain, isn't it? I have given some thought to the question of whether Catalonia is a Nation or not. I have always said that it is a nation. What happens is that there are a lot of people who ask you: and you, what do you understand by nation? Then it is a concept which you sometimes forget. But I think that it is nation. I think it is a nation because it has its own history, its own... its own traits that tell you that Catalonia is the way it is, isn't it? It has its own folklore, its language.

I think all this makes a nation." (H.4). <Student of BUP, member of a religious association>.

The contributions of the statistical analysis

The statistical analysis proves the existence of highly differentiated groups, concerning their identification with Catalonia. Also, that this identification is closely related to some basic sociological variables: on the one hand, the family origin. On the other, some peculiar practices which appear along the people's trajectories. These practices may have reinforced the said identification.

a) The existence of certain groups depending on the degree of identification with Catalonia

TABLE 1

| | | | |
|------------------|--|-------|-------|
| <u>GROUP I</u> | I feel only Catalan | 27.6% | 44% |
| | I feel more Catalan than Spanish | 16.4% | |
| <u>GROUP II</u> | Catalan and Spanish..... | 34.4% | |
| <u>GROUP III</u> | I feel more Spanish than Catalan..... | 6.8% | 15.4% |
| | I feel only Spanish..... | 8.6% | |

b) The Catalan or non-Catalan origin of the people who were interviewed Though this is not the only explanatory variable, it represents at least a factor which makes the priority identity with Catalonia possible:

TABLE 2

| | FATHER | | MOTHER | |
|------------------|---------|-------------|---------|-------------|
| | Catalan | Non-Catalan | Catalan | Non-Catalan |
| <u>GROUP I</u> | 68% | 29.6% | 50.7% | 44.4% |
| <u>GROUP II</u> | 29.5% | 68.96% | 17.2% | 77.7% |
| <u>GROUP III</u> | 15.3% | 82.6% | 11.1% | 81.9% |
| | | | | N=144 |
| | | | | N=408 |
| | | | | N=319 |

We are quite certain that this is not the only variable which can be related to a priority sense of identification with Catalonia, -29.6% of non-Catalan people also proves that- and it is in this sense that the importance of other factors which take part in the course of an individual trajectory is shown. Yet, it is important to find out to what an extent the fact of being Catalan is related to that and to what an extent the fact of having a non-Catalan origin implies certain conditions which prevent the existence of problematical connotations related to a priority identity with Catalonia.

c) The original social class

The fact of belonging to a given social class does not seem specially significant as far as priority identification with Catalonia is concerned. We can trace how the young people who have shown this evidence belong to any social class, none of which predominates upon the other. On the other hand, the existence of a lower cultural stock, together with the conditions which have witnessed the socialisation process can be the origin of a lack of an specific problematical situation which may be produced by the priority sense of belonging or not to Catalonia (i.e. rationalised Catalanism or nationalism).

The composition of the different groups according to the father's job has shown the following results:

TABLE 3

| | upper-middle | | middle | | self-employed | | lower | |
|-----------|--------------|-------|--------|--------|---------------|--|-------|--|
| | class | | class | | workers | | class | |
| | 1 | 2 | 3 | 4 | | | | |
| GROUP I | 16.4% | 27.2% | 31.5% | 25.98% | N=408 | | | |
| GROUP II | 15.4% | 13.2% | 15.98% | 47.6% | N=319 | | | |
| GROUP III | 15.97% | 12.5% | 11.1% | 47.2% | N=144 | | | |

We cannot infer from this data that the fact of belonging to a lower social class implies by itself a lower degree of identification with Catalonia. Furthermore, we have already been able to verify how the Catalan or non-Catalan origin of the people who were interviewed implied some conditions which prevented the existence of problematical connotations related to that identity. In this sense, we must bear in mind that out of the total number of young people who belong to an original lower social class, 71.9% have non-Catalan parents.

d) Practices in the trajectories of the people who were interviewed which are likely to reinforce the identification with Catalonia

On the one hand the statistical analysis shows how a higher degree of identification with Catalonia is closely related to certain cultural manifestations together with certain knowledge and the active participation in school activities or associations which may have influenced a consciousness of the Catalan national reality. It might possibly be as one of the persons who were interviewed told us: "It is very difficult to understand all this thing about nationalism. It is altogether difficult for us who are experiencing it, to understand it. Think of the people in Galicia. They absolutely don't understand a thing. They don't know how we are and I understand it if they wonder: well, what the devil do this people want? Because they don't know our history, they don't know... well, they don't know the Statutes nor what has happened here. If they knew something about the history, they would see that there is a reason why we want to be just a little bit apart....".

IDENTIFICATION WITH CATALONIA AND CULTURAL MANIFESTATIONS, SCHOOLING, KNOWLEDGE OF CATALAN HISTORY AND GEOGRAPHY

TABLE 4

| | Speaking | Following | Supporting | Having | Having | Having |
|-----------|----------|-------------|------------|----------|-----------|-----------|
| | Catalan | traditional | the Barça | attended | history | geography |
| | | customs | | Catalan | knowledge | knowledge |
| | | | | schools | | |
| GROUP I | 85% | 64% | 55% | 41% | 51% | 62% N=408 |
| GROUP II | 52% | 40% | 45% | 28% | 28% | 47% N=319 |
| GROUP III | 26% | 22% | 34% | 22% | 16% | 33% N=144 |

PARTICIPATION IN ASSOCIATIONS

| | Cultural As. | Leisure-time | Maintenance | Scouting | Religious As. | Polit. As. |
|-----------|--------------|--------------|-------------|----------|---------------|------------|
| | | activities | | | | |
| GROUP I | 13% | 16.7% | 9.8% | 3.4% | 5.9% | 3.4% N=408 |
| GROUP II | 5.6% | 9.4% | 5.3% | 0.9% | 4.1% | 1.3% N=319 |
| GROUP III | 5.6% | 9.7% | 6.3% | 0.7% | 2.8% | 2.8% N=144 |

KNOWLEDGE OF CATALAN HISTORICAL PERSONALITIES

TABLE 6

| | No. personally | 1 personality | 2 personalities | 3 or more personalities | |
|-----------|----------------|---------------|-----------------|-------------------------|-------|
| GROUP I | 24.8% | 26.5% | 18.9% | 27.9% | N=408 |
| GROUP II | 30.7% | 34.8% | 15.7% | 15.4% | N=319 |
| GROUP III | 61.1% | 22.2% | 9.0% | 6.3% | N=144 |

KNOWLEDGE OF SOCIO-POLITICAL REALITY

TABLE 7

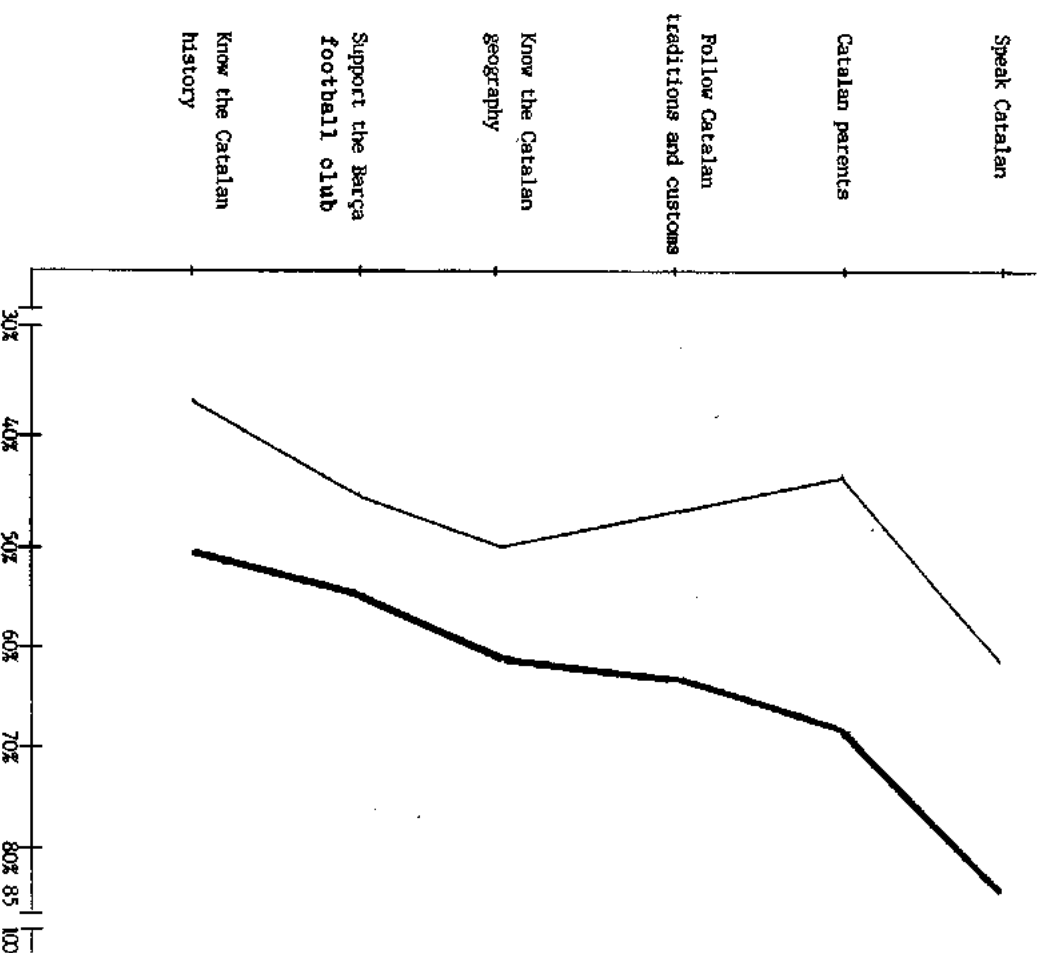
| | Reading the newspaper every day | Watching TV3 from 5 to 10 hours a week | |
|-----------|---------------------------------|--|-------|
| GROUP I | 39.7% | 10.5% | N=408 |
| GROUP II | 27.6% | 5.6% | N=319 |
| GROUP III | 13.2% | 2.8% | N=144 |

b)

Knowledge of the Constitution and the Autonomic Statute

| | No answer / No information | Having read them | |
|-----------|----------------------------|----------------------|-------|
| | Constitution/Statute | Constitution/Statute | |
| GROUP I | 15.5% | 20.1% | N=408 |
| GROUP II | 19.9% | 28.8% | N=319 |
| GROUP III | 19.4% | 38.2% | N=144 |

Identification with Catalonia and social insertion process Practices and knowledge of the Catalan reality.



1.2. Priority identification with Catalonia, to be a Nation and will to be self-governed

The statistical analysis shows the following results:

TABLE 8

| <u>Catalonia is a nation</u> | |
|------------------------------|----------------------------------|
| <u>No answer</u> | <u>Catalonia IS NOT a nation</u> |
| | |
| <u>GROUP I</u> | 11.5% N=408 |
| <u>GROUP II</u> | 41.1% N=319 |
| <u>GROUP III</u> | 68.1% N=144 |

TABLE 9

Identification with the Catalan symbols

| <u>"Els Segadors" is my country's Anthem</u> | | <u>The Catalan "Senyera" (flag) is my country's flag</u> | |
|--|-------|--|-------------|
| <u>No answer</u> | | <u>No answer</u> | |
| | | | |
| <u>GROUP I</u> | 15.2% | 16.4% | 67.9% N=408 |
| <u>GROUP II</u> | 39.8% | 28.5% | 17.9% N=319 |
| <u>GROUP III</u> | 29.9% | 18.1% | 4.2% N=144 |

TABLE 10

Perception of an uncertain future for Catalonia:

| <u>Centralism coming from the Spanish State</u> | | <u>Lack of understanding between the parties of the Catalan Language</u> | | <u>Disappearance of the Catalan Immigration</u> | |
|---|-------------|--|------------|---|-------------|
| <u>NA</u> | <u>YES</u> | <u>NA</u> | <u>YES</u> | <u>NA</u> | <u>YES</u> |
| | | | | | |
| <u>GROUP I</u> | 21.8% 64.7% | 27.2% | 47.1% | 23.8% 34.3% | 28.2% 33.6% |
| <u>GROUP II</u> | 35.4% 30.7% | 30.4% | 50.8% | 35.1% 16.0% | 37.0% 14.1% |
| <u>GROUP III</u> | 50.0% 16.0% | 47.2% | 30.6% | 50.0% 9.7% | 48.6% 13.2% |

<NA: No answer>

TABLE 11

Will to create a political project for CataloniaForms of State

| <u>Independent Catalan State</u> | | <u>Catalonia as self-governed Community</u> | | <u>Catalonia as a region inside the unitarian Spanish State</u> | | <u>I don't know/ No answer</u> | |
|----------------------------------|-------------|---|-------------|---|-------------|--------------------------------|------------|
| <u>NA</u> | <u>YES</u> | <u>NA</u> | <u>YES</u> | <u>NA</u> | <u>YES</u> | <u>NA</u> | <u>YES</u> |
| | | | | | | | |
| <u>GROUP I</u> | 30.6% 11.3% | 27.7% 19.4% | 29.7% 38.0% | 30.4% 21.3% | 30.1% 18.6% | | |
| <u>GROUP II</u> | 39.2% 7.5% | 36.7% 1.7% | 34.2% 33.9% | 37.3% 13.8% | 33.2% 21.3% | | |
| <u>GROUP III</u> | 49.3% 9.7% | 45.1% 27.8% | 50.7% 21.5% | 47.9% 9.0% | 51.4% 13.2% | | |

Looking at this features we can conclude that the young people who have not expressed a prevailing sense of belonging to Catalonia, show a slight perception of Catalonia as a Nation, a scarce identification with its symbols and, most of all, a complete lack of perception of an uncertain future for Catalonia. In fact they are better characterised by their not answering the questions. They have not turned it into a problematical matter. It is difficult for them to answer. Concerning the political project, there is a great majority who believe in the present State composed of Autonomies. Nevertheless, there is also a considerable amount of answers who point at considering Catalonia as a region inside Spain. These answers are specially significative of those people who manifested their will to belong to Spain as their main aim. On the contrary, when the identification with Catalonia is stronger,

most young people answer that Catalonia is a Nation, that the "Senyera" (Catalan flag) is their country's flag and that "Els Segadors" is their Anthem. There is also the feeling of a danger threatening Catalonia. The main threats upon Catalonia are, in the first place, those which prevent it from becoming a Nation: Centralism and little understanding between the Parties which create strong links which are bound to weaken Catalonia's self-governing capacities. We also detect those elements which threaten the basic traits of a people: its language and its culture. For some people, the national vindications may be reduced to reach a stage in which they can speak a language with no external impositions. It is more difficult to relate this to a certain ideal of State for Catalonia. It is generally accepted that the present State composed of Autonomies is better: "They say that some time ago, if you spoke Catalan, you were in trouble". Nowadays it is not so, but "there are still too many papers we have to send to Madrid".

For those who reflect more on the socio-political reality, together with certain basic vindications, there is an explicit manifestation of a strong will to organize the political structure of Catalonia so that a higher self-governing capacity is possible, at least at a discourse level. According to the process of political socialisation they have undergone, the said project might correspond to the present one based on the State composed of Autonomies -though with more transferences- or either to a Federal State. In any case, the total independence seems preferable. All the persons who were interviewed show, either implicitly or explicitly, the need to be autonomous by means of a government which ensures the country's continuity. There is a more concrete awareness on who or what is interfering with this autonomy. The independence is to some of them, a nice ideal to achieve if that were possible. When there is a high level of education or in the case of belonging to a political Party, there is also an evidence of what one is aiming at starting from a knowledge of the reality around. However, it is difficult to have a sound opinion on the form of State one would choose as his own. It is as well difficult to relate what one feels and wants to a political organization project.

(Catalan)

"I agree that Catalonia is in some way a Nation, not a nationality"/"I would go even further than a Nation. I would rather have Catalonia as a country" ... "I would like Catalonia to be independent,

actually. What happens is that it is not. Well... I wouldn't say that I want its independence at present because I realise that it is impossible. Anyway I would like it to become an independent country in the end".

(Catalan)

We have suffered so many privations that sometimes you think: OK!, let Catalonia be independent and forget about the rest".

(Catalan)

"The Statute is not enough. It is a first step but there has to be a reform" (H.2). <Student of Medicine. His father is a tradesman and his mother, Chemist.>

(Catalan)

"Not really independent. Rather Federal State or something like that. Federal State suits me OK

It is like independence: you have your own government, your own things, your own money... everything is here, in fact. I find a Federal State is O.K. You don't have all that stuff about Catalonia and Catalan countries: all those folklorical things".

Statute of Autonomy: "Some things would lack, for example, that all the money remained here. I believe in what the Statute says. I'm glad if they just let me speak Catalan and be self-governed" (H.1) <Student of Philology. His father works in the metal industry and sympathises with the PSC>

What is to be nationalist for you?

(Spanish)

"For me it means that Catalonia is a nation and that it should be autonomous. It has always been a nation, hasn't it? There's no reason why it should be tightened by a regime like the Francoist one. Independent? Well, more or less, I would have Spain as... well, I mean that the regions such as Catalonia, Galicia, the Basque country, I don't know, would be completely

independent from Spain, that they would keep some relationship with Spain by means of the government. That everyone would have its independent government. In fact, it is more or less what they have in the United States: a Federation of States". (H.9)
<Evening student of COM. His father is a labourer>

(Catalan)

"Yes, Catalonia is a nation. To be nationalist? I don't know. It means to be a Catalan patriot, doesn't it? To fight for your country, for your land, you know. Independence of Catalonia? It is a very dangerous matter. What happens is that if it were independent, we would be living better than anybody else outside. The thing is that in the present state of affairs, I see that independence will be very difficult to achieve. I mean the fact of becoming independent from the rest of Spain. The people here would like it and so would I because I think I have nothing in common with the people in the rest of Spain nor with their way of thinking nor with anything of the kind."

The present Autonomy? "I think that it does not suffice because... it's alright if we have the "Generalitat" and all that, but I think that Catalonia is still too closely controlled by the central government."
(H.11) <Student of FP. His father is an office worker.>

(Spanish)

"Yes, I think it is a nation. The problem is that a country cannot become a nation if it depends on Spain. I sometimes forget about the concept of nation. Catalonia has its own folklore, its own language and I think all this makes a nation. However, I can't quite understand it when they say it is independent."

It is almost impossible. If we are ruled by the government in Madrid, we don't really mind, but I'd rather Catalonia were more independent. I'd like it to be totally independent in the long run, though not as soon as the people here would expect. I'd rather start creating a sense of community, which is quite a different thing." (H.4) <Student of COU. His father is a labourer. Member of a religious organization.>

(Catalan)

"Yes, Catalonia is a nation. To be nationalist? It means that you feel something inside you: a certain culture, a language of your own which they have tried to take away from you." Is the Statute enough? "...no..." Which would be, in your opinion, the ideal form of State? Perhaps one like the American one which you mentioned before? "Not quite the same, but one which would be closer to it than it is now, really. Today, we have a very limited Statute indeed, so that we make the elemental laws, but the important ones are still coming from Madrid" (H.7)
< Student of FP. His father is electronical engineer>.

(Catalan)

"Catalonia is... I don't dare say a nation, because I don't really understand this term -to be nationalist? I suppose it means to be proud of being Catalan, that Catalonia has a large culture". Independence? "No, Catalonia is one more of the regions and it has the right to depend on... I don't know... on the government. Imagine if we could all start becoming independent (Basque country, Galicia...) that would be fun". Autonomy? "It's alright, though it could be better, the same as everything". (H.8).
<Student of pedagogy. Her father is chemist>.

When the cultural stock is scarce and the conditions which have witnessed the socialisation process have not allowed the knowledge of the Catalan national reality, it is almost impossible to answer those questions. Nationalism, autonomy and federalism have always been abstract concepts. Besides, they have been related to Politics and Politics are too difficult to understand for the great majority. The existence of the Catalan nation has never been discussed. On the contrary, the general belief has always been that there is only one nation and it is the Spanish Nation.

(Spanish)

"What do I understand by being a nationalist? Well, to agree with nations. For example, today there is a lot of fuss about the nationalist people... for example, the ones who agree with Politics, for example, here in Catalonia, in the Basque country... On the other hand, to be nationalist is to agree with the whole nation. What I can't understand, maybe because I'm not well informed, is that for instance the Basque country wants to be independent from the nation (Spain). If we are all together, why not then? It's alright that, apart from the nation, everyone of us has something of his own, but..."

(Spanish)

"How should Catalonia be? It's alright how it is now". Independence? "Do you mean that we should be independent and have the rest out? I'm not sure. I had never thought about it before". (H.6). <Studying to become a hairdresser. Her father is a printer>.

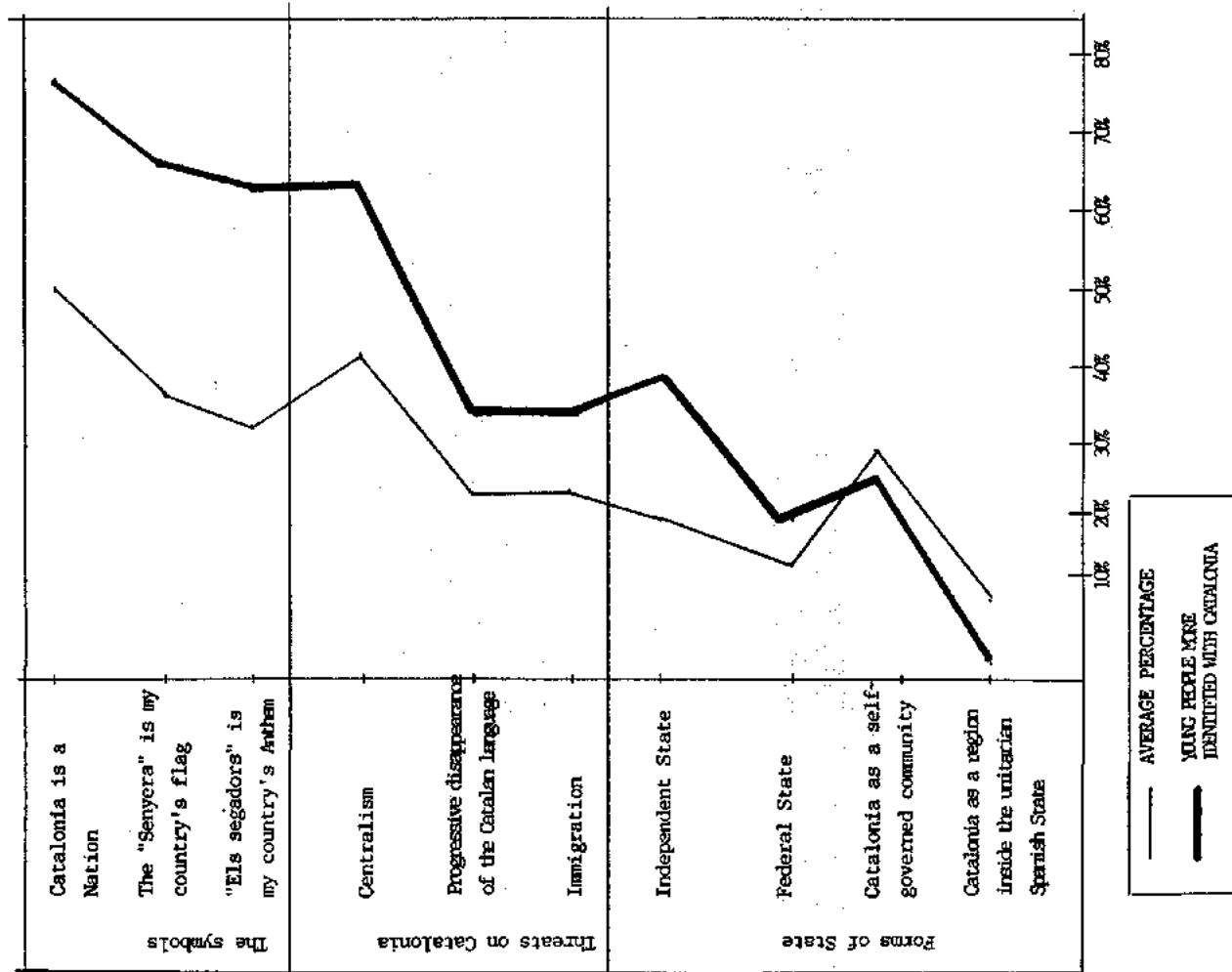
(Spanish)

"Nationalist? I'm not sure but it sounds as belonging to the right wing, doesn't it? Do you mean that Catalonia wouldn't be part of Spain? I think I wouldn't like that. If Catalonia belongs to Spain, let it remain so. Autonomy? I don't know what to say." (H.10). <Young boy. Out of work. His father is a labourer>.

(Spanish)

is Catalonia a nation in your opinion?...
"I don't know". Have you ever heard about it?
"...no ..." (H.3). <Young boy out of work. His father is a labourer>.

Perception of the Catalan reality and will to be self-governed



1.3. Identification with Catalonia and practices in the face of the Catalan reality

What is nationalism? To be nationalist means to fight for the Catalan Nation.

A sense of belonging to a country and/or certain knowledge about the Catalan reality are to be found at the roots of a higher degree of permeability concerning the nationalist ideologies. However, people are often afraid of nationalism mainly because they do not know what it means. In the case there is some information about it, it is difficult to discern an abstract nationalism from the different nationalist doctrines: for a great majority of people, nationalism means, above all, to fight for the Catalan nation. It means that "you have something of your own which they have tried to take away from you".

(Catalan)

"What is to be nationalist? The truth is that I'm afraid of putting my foot in it.

All that about nation, nationalism, Catalan and catalanism: I don't quite know which is which. I feel nationalist in the wide sense of the term but not in the sense it is understood nowadays. Today, this term is applied to a certain number of people who belong to certain political Parties. So I don't feel nationalist for the moment. For me, to be nationalist means to defend the idea that Catalonia is a Nation. In fact, Catalonia has not been recognized as a true Nation yet."

Have you ever joined any demonstrations?

"Yes, most of them on September, 11th. The first one was in 1976 in Sant Boi. I join them because Catalonia is my country and I think that there are things to vindicate". (H.2)

(Catalan)

"I'm quite afraid of nationalism myself, because it can be very dangerous. The Catalan nationalism is too direct and it sometimes does not explain things properly. I think there is not a normal nationalism here. We see enemies everywhere and think that everything which is Catalan is very good. We think that Catalan people are the best and want the rest to keep quiet and go to hell: No, this is not what I want at all". (H.1)

(Catalan)

"To be nationalist? I don't know. To fight for your country, for your land". Have you ever joined any demonstrations? "Yes, on September, 11th. This one was held to vindicate the Catalan "movement" and all that, for instance, the Catalan language". (H.11)

(Catalan)

"To be nationalist... Hmm... well, to be nationalist is to feel something inside you, that you have a culture and a language of your own, which they have tried to take away from you and that you want to get it back". Have you ever joined any demonstrations? "Yes, on September, 11th. because that is a very remarked date. I went with some friends and shouted for a while". (H.7)

(Spanish)

"Nationalism? It means that Catalonia is a nation. There are many points of view, though. Some people think that nationalism means to throw everybody who is not Catalan away from here. I don't like that". (H.9)

What moves the young people in the last instance is the fact that they feel they belong to a community and that they want to belong to it. Nevertheless, this feeling does not imply joining any of the political Parties which are identified with a nationalist doctrine or other. Many people do not know the contents of the different nationalist doctrines. This lack of information is most disgusting when the Parties do not agree in defending what is essential for the people who were interviewed: "I did not join the latest demonstration (September, 11th). Everybody was following his own way and I do not think this is the right thing to do. We need union among everybody". (H.2)

Even though for the great majority of young people who defend the idea of the Catalan Nation, this has much importance and becomes the reason that makes them move, this does not imply that it is the only reason. On the one hand, those young people are also vindicating other rights at a global level. This assertion is derived from the statistical analysis:

TABLE 12

PARTICIPATION IN DEMONSTRATIONS

| | <u>Sept. 11th</u> | <u>Pacifist</u> | <u>Ecologist</u> | <u>Neighbourhoods</u> | <u>Trade-Unions</u> |
|------------------|-------------------|-----------------|------------------|-----------------------|---------------------|
| <u>GROUP I</u> | 54.9% | 38.5% | 29.9% | 27.0% | 13.0% |
| <u>GROUP II</u> | 21.9% | 22.6% | 18.8% | 28.0% | 9.0% |
| <u>GROUP III</u> | 13.0% | 11.8% | 11.1% | 18.0% | 5.0% |

We have been able to verify that this priority identification with Catalonia does not necessarily imply the sole acceptance of the nationalist Parties, at least the majoritarian ones. There is rather an answer which, either implicitly or explicitly, questions whether it is necessary to have a lack of a radical attitude in the face of the Catalan national reconstruction and also in the face of the social project they are defending.

The statistical analysis proves how, at the level of electoral behaviour, the identification with Catalonia is not translated into a massive vote for CIU and/or ERC. This makes us think that, apart from the question of nationalism, there is another ideological dimension. This dimension might as well correspond to the conservative-progressive one. This different dimension prevents voting for those candidates who represent the nationalist tendency but who suggest a social model with which one does not agree.

TABLE 13

Electoral behaviour

<The data are based upon young people who have actually voted. The age of the people who were interviewed indicates that only about 50% have been able to vote at least once -Autonomic elections, 1984- and only 34% have been able to vote for the last three elections -Legislative, 1982, Local, 1983 and Autonomic, 1984->

| | <u>Strictly Catalan Parties</u> | | | <u>Other Parties</u> | | |
|---------|---------------------------------|-------------|-----------------|----------------------|------------|-----------|
| | <u>CIU/ERC</u> | <u>N.E.</u> | <u>PSC/PSOE</u> | <u>PSUC</u> | <u>UCD</u> | <u>AP</u> |
| Leg. 82 | GROUP I | 6.4% | 10.8% | 2.7% | 0 | 1.0% |
| | GROUP II | 1.9% | 9.1% | 2.5% | 0.2% | 1.9% |
| | GROUP III | 0 | 7.5% | 0.7% | 0 | 1.4% |
| Loc. 83 | GROUP I | 9.8% | 10.0% | 5.7% | 0 | 1.2% |
| | GROUP II | 6.0% | 10.0% | 3.1% | 0.2% | 0.9% |
| | GROUP III | 7.0% | 6.9% | 0.7% | 0 | 0.7% |
| Aut. 84 | GROUP I | 15.7% | 7.8% | 5.9% | 0 | 1.0% |
| | GROUP II | 8.4% | 11.6% | 3.1% | 0 | 1.9% |
| | GROUP III | 1.4% | 6.9% | 4.2% | 0 | 1.4% |

TABLE 14

Ideological self-definition

| | <u>No answer</u> | <u>Left</u> | <u>Centre</u> | <u>Right</u> |
|-----------|------------------|-------------|---------------|--------------|
| GROUP I | 18.6% | 45.8% | 30.6% | 2.5% |
| GROUP II | 30.4% | 32.6% | 29.5% | 6.0% |
| GROUP III | 33.3% | 27.8% | 29.9% | 8.3% |

We can appreciate that in the legislative elections of 1982, as well as in the local ones of 1983, the left-wing Parties gathered more votes than the strictly Catalan ones (CIU/ERC), which have a more conservative ideology. Only in the autonomic elections of 1984, did CIU and ERC increase the number of votes to 15.7% according to the Catalan people electoral tendencies. Those Parties were though followed by the left-wing ones at a short distance (15.9%). Besides the "identification with Catalonia", we have another factor. This refers to the Left/Right wing factor. We could say that the more progressive the ideas are, the higher is the coherence between the manifested ideology and the vote. Consequently, there is a weaker tendency to vote those Parties which are considered as more nationalist but more conservative at the same time. (6)

It is quite certain that for the young people who do not take a radical attitude towards the society in which they live, either due to a lack of codes to interpret the social world, or to a lack of a particular political socialisation, to feel Catalan is the reason for voting for strictly Catalan Parties. It has to be understood that what makes them take those attitudes is not a knowledge of the nationalist doctrines and/or the social project which those Parties are defending. We should look for the main reason in the sense of belonging to the Catalan community and in the conditions which have structured it.

- (6) Canals, Carrera i Virós "La política. Eleccions a Catalunya 1977-1984", ed. Sirocco. Barcelona, 1985
 Canals i Virós "Evolució del comportament electoral a Catalunya" in *Estudis Electorals* 8, ed. Fundació Jaume Bofill/La Magrana, (in print)

SOME FINAL CONCLUSIONS

The basic theory which serves as leading thread of the investigation is that the attitudes and behaviours in general, the politicians in particular, are structured starting from certain objective conditions of existence natural for the different social groups. Thus, a given attitude or behaviour are a product of certain unconscious schemes of perception and appraisal of the world which are structured from the social experiences and relationships peculiar to the original social class and the different social groups with which the individual is in contact throughout his life. We start from the hypothesis which considers that the original social class, together with all the economic and cultural conditionings that it implies, is the axis which creates the rest of factors which influence the perception of the world and the basic attitudes which support and give sense to the practices. (BOURDIEU).

We distinguish between two groups of young people among the ones who were interviewed. In the first group, we find those who have secondary studies or are intending to follow them. They have also achieved a certain level of coherence between the attitudes and practices as well as a capacity to interpret the world which often allows them to understand what is happening and why it happens. Sometimes, it also allows them to imagine the possibility of a different society. The young people who belong to the second group are those who have a lower cultural stock and they have seldom received a determined ideology from their parents, either political or religious. This fact is compatible with the transmission of some beliefs, though more or less diffused, of some practices given by tradition more than anything else and of a series of more or less explicit ideals of life.

We could distinguish between two sub-groups within this group: The ones who have had the chance to follow technical studies and those who have not. The former are usually children of qualified workers, self-employed or office workers. They also join their parents in the effort to ameliorate social conditions. They are usually satisfied with the life they lead and intend to reproduce the family structure they know. The latter have illiterate or nearly illiterate parents. They are non-qualified workers who are often out of work. These boys and girls usually do not finish their

elemental studies, which their parents seldom value. Therefore, they start their quest for a first employment very early in life. They alternate temporary jobs with periods of unemployment. They normally see the need for professionalism and study for a primary school title (Graduat escolar) or attend a series of short courses such as Catalan language, typewriting, etc. The education system does not work when it has to substitute the lack of family education and to provide them with means to face life. Summing up, we can say that there are two different types of young people: The ones who are able to interpret the world around them in a coherent way, and the ones who are not. That is to say, the ones who are able to produce a theoretical discourse on the social reality and those who live that reality without any possibilities to drift away from it.

We can derive from our research on socialisation processes, the great importance of the family, which conditions the political culture of the young people, as far as the choice of a political Party is concerned, as well as the degree of identification with Catalonia. However, there are other factors which influence them from the age of 16 to 18 years old, like associations of several kinds, political Parties, Trade Unions, youth movements, friends, work colleagues, etc.

We also have evidence to prove the importance of the legal and political changes which appear along the processes of socialisation and identification with Catalonia. Since 1981, when we made a research on adolescents up to now that we are concerned with the Catalan identification of the young people in Barcelona, there has been a process of consolidation of the Catalan institutions and a process of legislation on fundamental aspects such as the normalisation of the Catalan language. It is certain that the young people in 1984 have a slight knowledge of the Catalan History. They first value the language, which has become a means to be able to get a job. It looks as though the level of understanding what the Autonomy means is higher nowadays. Taking into account that the young people do not value the institutions very much, the Generalitat and the Catalan Parliament have a considerable level of acceptance. All those changes have allowed the young people to have a higher level of coherence between the feelings of identification with the country and the particular political practices. At the same time, those changes have favoured the integration process of the ones who have a non-Catalan origin to such an

extent that this variable of origin has less differentiating capacity every day.

Nowadays, 27% of the young people in Barcelona feel only Catalan and 16% feel more Catalan than Spanish. 19% would like to have an independent Catalan State and 14% go in for a Federal State. Out of 44% of young people who feel primarily Catalan, 6.5% vote for strictly Catalan Parties in General elections and 10% in Autonomic ones. We already noticed in our previous research about the adolescents, how the identification with Catalonia does not imply a given political tendency by itself. The variables that play an important role in the relationships between Catalan identity and the vote are the following: The family at a determined economic, cultural and political level, the specific circumstances which take part in a secondary socialisation and the place of residence located within a given socio-economic structure and a given ideological tradition.

Whenever there is not a strong sense of identification with Catalonia, the Right/Left wing axis has stronger influence on the political identification of the young people. On the contrary, when the identification with Catalonia is strong, the Right/Left variable does not cease to play an important role, but this role is more or less relevant depending on the family ideological tendencies and the geographical context. The lack of family political tendency to vote for one Party or another leads to the difficulty that the young people find in defining themselves concerning the Right/Left option.

In the case that there is a strong feeling of identification with Catalonia added to the said lack of political tendency, this identification becomes the sole core of their vision of society.

If we admit that, it seems logical that the predominant nationalist ideologies have caused a stronger stir, leaving a side the particular society model they are proposing.

RECENT BIBLIOGRAPHY

- | | |
|-------------------------|--|
| STUETZEL, Jean | "Les valeurs du temps présent: une enquête européenne" PUF, 1983 |
| COMMUNAUTÉS EUROPEENNES | "Les jeunes européens". Bruxelles, 1982 |
| J.J. TOHARIA | "Actitudes políticas de la juventud" "Valores básicos de los adolescentes españoles" Madrid, Ministerio de Cultura 1982 |
| VIRÓS, R. i altres | "Les actituds socio-polítiques dels nois i noies de Bb. EGB del Vallès" Caixa d'Estalvis de Sabadell, 1977 |
| TRESEIRA, MIR, VIRÓS | "La identificació nacional dels adolescents catalans". Revista Universitat y Sociedad, nº 4, 1982 |
| MELICH, A. | "Personalité et socialisation pré-politique en Suisse". Thèse. Université de Genève, 1978 |
| PERCHERON, A. | "Les 10-16 ans et la politique" (1976) "L'univers politique des enfants" (1978) Ed. du CNRS-FNRP, Paris |
| GIOVANNINI, P. | "Interpretazione e ipotesi sul comportamento dei giovani" in CACIABLI-SCARNOZZINO "Il voto di chi non vota", Milano, 1983 |
| SAWI, G. | "Rincambio elettorale, mutamento sociale e preferenze politiche" in GRAZIANO-TARDOW "La crisi politica", Torino, 1979 |
| CAROUS-ESTRUCH | "Les enquestes sobre la joventut" Generalitat de Catalunya, 1984. |

VARIS

"La joventut dels 80", Diputació de Barcelona, 1983

BERNEY, ROCA, VERDAGUER

"La joventut a Terrassa"
Ajuntament de Terrassa, 1983

BONAL, Raimón

"La imatge de la propia vida i del món concret en una població jove de les comarques gironines" CIRIT-Fundació Bofill, 1983

UNESCO

"La juventud de los años ochenta en el mundo", 1983

BELTRAN, VILLALBA,

GARCIA FERRANDO et alia

"Juventud española, 1960/1982"
Fundación Santa María, Madrid, 1985

VIRÓS, TRESERNA, PARES

"Valors bàsics dels joves de Barcelona"
Ajuntament de Barcelona, 1985

THE ETHNIC REVIVAL IN MODERN, INDUSTRIALISED SOCIETIES:
IMPLICATIONS OF THE NORTHERN IRELAND EVIDENCE

John Coakley

The National Institute for Higher Education
Limerick

Preliminary draft

Prepared for presentation at the Workshop on "Centre-periphery Structures and the Revival of Peripheral Nationalism in Western Democracies" at the Joint Sessions of the European Consortium for Political Research, Barcelona, 25-30 March 1985

| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|--|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 | 30 | 31 | 32 | 33 | 34 | 35 | 36 | 37 | 38 | 39 | 40 | 41 | 42 | 43 | 44 | 45 | 46 | 47 | 48 | 49 | 50 | 51 | 52 | 53 | 54 | 55 | 56 | 57 | 58 | 59 | 60 | 61 | 62 | 63 | 64 | 65 | 66 | 67 | 68 | 69 | 70 | 71 | 72 | 73 | 74 | 75 | 76 | 77 | 78 | 79 | 80 | 81 | 82 | 83 | 84 | 85 | 86 | 87 | 88 | 89 | 90 | 91 | 92 | 93 | 94 | 95 | 96 | 97 | 98 | 99 | 100 | 101 | 102 | 103 | 104 | 105 | 106 | 107 | 108 | 109 | 110 | 111 | 112 | 113 | 114 | 115 | 116 | 117 | 118 | 119 | 120 | 121 | 122 | 123 | 124 | 125 | 126 | 127 | 128 | 129 | 130 | 131 | 132 | 133 | 134 | 135 | 136 | 137 | 138 | 139 | 140 | 141 | 142 | 143 | 144 | 145 | 146 | 147 | 148 | 149 | 150 | 151 | 152 | 153 | 154 | 155 | 156 | 157 | 158 | 159 | 160 | 161 | 162 | 163 | 164 | 165 | 166 | 167 | 168 | 169 | 170 | 171 | 172 | 173 | 174 | 175 | 176 | 177 | 178 | 179 | 180 | 181 | 182 | 183 | 184 | 185 | 186 | 187 | 188 | 189 | 190 | 191 | 192 | 193 | 194 | 195 | 196 | 197 | 198 | 199 | 200 | 201 | 202 | 203 | 204 | 205 | 206 | 207 | 208 | 209 | 210 | 211 | 212 | 213 | 214 | 215 | 216 | 217 | 218 | 219 | 220 | 221 | 222 | 223 | 224 | 225 | 226 | 227 | 228 | 229 | 230 | 231 | 232 | 233 | 234 | 235 | 236 | 237 | 238 | 239 | 240 | 241 | 242 | 243 | 244 | 245 | 246 | 247 | 248 | 249 | 250 | 251 | 252 | 253 | 254 | 255 | 256 | 257 | 258 | 259 | 260 | 261 | 262 | 263 | 264 | 265 | 266 | 267 | 268 | 269 | 270 | 271 | 272 | 273 | 274 | 275 | 276 | 277 | 278 | 279 | 280 | 281 | 282 | 283 | 284 | 285 | 286 | 287 | 288 | 289 | 290 | 291 | 292 | 293 | 294 | 295 | 296 | 297 | 298 | 299 | 300 | 301 | 302 | 303 | 304 | 305 | 306 | 307 | 308 | 309 | 310 | 311 | 312 | 313 | 314 | 315 | 316 | 317 | 318 | 319 | 320 | 321 | 322 | 323 | 324 | 325 | 326 | 327 | 328 | 329 | 330 | 331 | 332 | 333 | 334 | 335 | 336 | 337 | 338 | 339 | 340 | 341 | 342 | 343 | 344 | 345 | 346 | 347 | 348 | 349 | 350 | 351 | 352 | 353 | 354 | 355 | 356 | 357 | 358 | 359 | 360 | 361 | 362 | 363 | 364 | 365 | 366 | 367 | 368 | 369 | 370 | 371 | 372 | 373 | 374 | 375 | 376 | 377 | 378 | 379 | 380 | 381 | 382 | 383 | 384 | 385 | 386 | 387 | 388 | 389 | 390 | 391 | 392 | 393 | 394 | 395 | 396 | 397 | 398 | 399 | 400 | 401 | 402 | 403 | 404 | 405 | 406 | 407 | 408 | 409 | 410 | 411 | 412 | 413 | 414 | 415 | 416 | 417 | 418 | 419 | 420 | 421 | 422 | 423 | 424 | 425 | 426 | 427 | 428 | 429 | 430 | 431 | 432 | 433 | 434 | 435 | 436 | 437 | 438 | 439 | 440 | 441 | 442 | 443 | 444 | 445 | 446 | 447 | 448 | 449 | 450 | 451 | 452 | 453 | 454 | 455 | 456 | 457 | 458 | 459 | 460 | 461 | 462 | 463 | 464 | 465 | 466 | 467 | 468 | 469 | 470 | 471 | 472 | 473 | 474 | 475 | 476 | 477 | 478 | 479 | 480 | 481 | 482 | 483 | 484 | 485 | 486 | 487 | 488 | 489 | 490 | 491 | 492 | 493 | 494 | 495 | 496 | 497 | 498 | 499 | 500 | 501 | 502 | 503 | 504 | 505 | 506 | 507 | 508 | 509 | 510 | 511 | 512 | 513 | 514 | 515 | 516 | 517 | 518 | 519 | 520 | 521 | 522 | 523 | 524 | 525 | 526 | 527 | 528 | 529 | 530 | 531 | 532 | 533 | 534 | 535 | 536 | 537 | 538 | 539 | 540 | 541 | 542 | 543 | 544 | 545 | 546 | 547 | 548 | 549 | 550 | 551 | 552 | 553 | 554 | 555 | 556 | 557 | 558 | 559 | 560 | 561 | 562 | 563 | 564 | 565 | 566 | 567 | 568 | 569 | 570 | 571 | 572 | 573 | 574 | 575 | 576 | 577 | 578 | 579 | 580 | 581 | 582 | 583 | 584 | 585 | 586 | 587 | 588 | 589 | 590 | 591 | 592 | 593 | 594 | 595 | 596 | 597 | 598 | 599 | 600 | 601 | 602 | 603 | 604 | 605 | 606 | 607 | 608 | 609 | 610 | 611 | 612 | 613 | 614 | 615 | 616 | 617 | 618 | 619 | 620 | 621 | 622 | 623 | 624 | 625 | 626 | 627 | 628 | 629 | 630 | 631 | 632 | 633 | 634 | 635 | 636 | 637 | 638 | 639 | 640 | 641 | 642 | 643 | 644 | 645 | 646 | 647 | 648 | 649 | 650 | 651 | 652 | 653 | 654 | 655 | 656 | 657 | 658 | 659 | 660 | 661 | 662 | 663 | 664 | 665 | 666 | 667 | 668 | 669 | 670 | 671 | 672 | 673 | 674 | 675 | 676 | 677 | 678 | 679 | 680 | 681 | 682 | 683 | 684 | 685 | 686 | 687 | 688 | 689 | 690 | 691 | 692 | 693 | 694 | 695 | 696 | 697 | 698 | 699 | 700 | 701 | 702 | 703 | 704 | 705 | 706 | 707 | 708 | 709 | 710 | 711 | 712 | 713 | 714 | 715 | 716 | 717 | 718 | 719 | 720 | 721 | 722 | 723 | 724 | 725 | 726 | 727 | 728 | 729 | 730 | 731 | 732 | 733 | 734 | 735 | 736 | 737 | 738 | 739 | 740 | 741 | 742 | 743 | 744 | 745 | 746 | 747 | 748 | 749 | 750 | 751 | 752 | 753 | 754 | 755 | 756 | 757 | 758 | 759 | 760 | 761 | 762 | 763 | 764 | 765 | 766 | 767 | 768 | 769 | 770 | 771 | 772 | 773 | 774 | 775 | 776 | 777 | 778 | 779 | 780 | 781 | 782 | 783 | 784 | 785 | 786 | 787 | 788 | 789 | 790 | 791 | 792 | 793 | 794 | 795 | 796 | 797 | 798 | 799 | 800 | 801 | 802 | 803 | 804 | 805 | 806 | 807 | 808 | 809 | 810 | 811 | 812 | 813 | 814 | 815 | 816 | 817 | 818 | 819 | 820 | 821 | 822 | 823 | 824 | 825 | 826 | 827 | 828 | 829 | 830 | 831 | 832 | 833 | 834 | 835 | 836 | 837 | 838 | 839 | 840 | 841 | 842 | 843 | 844 | 845 | 846 | 847 | 848 | 849 | 850 | 851 | 852 | 853 | 854 | 855 | 856 | 857 | 858 | 859 | 860 | 861 | 862 | 863 | 864 | 865 | 866 | 867 | 868 | 869 | 870 | 871 | 872 | 873 | 874 | 875 | 876 | 877 | 878 | 879 | 880 | 881 | 882 | 883 | 884 | 885 | 886 | 887 | 888 | 889 | 890 | 891 | 892 | 893 | 894 | 895 | 896 | 897 | 898 | 899 | 900 | 901 | 902 | 903 | 904 | 905 | 906 | 907 | 908 | 909 | 910 | 911 | 912 | 913 | 914 | 915 | 916 | 917 | 918 | 919 | 920 | 921 | 922 | 923 | 924 | 925 | 926 | 927 | 928 | 929 | 930 | 931 | 932 | 933 | 934 | 935 | 936 | 937 | 938 | 939 | 940 | 941 | 942 | 943 | 944 | 945 | 946 | 947 | 948 | 949 | 950 | 951 | 952 | 953 | 954 | 955 | 956 | 957 | 958 | 959 | 960 | 961 | 962 | 963 | 964 | 965 | 966 | 967 | 968 | 969 | 970 | 971 | 972 | 973 | 974 | 975 | 976 | 977 | 978 | 979 | 980 | 981 | 982 | 983 | 984 | 985 | 986 | 987 | 988 | 989 | 990 | 991 | 992 | 993 | 994 | 995 | 996 | 997 | 998 | 999 | 1000 | 1001 | 1002 | 1003 | 1004 | 1005 | 1006 | 1007 | 1008 | 1009 | 1010 | 1011 | 1012 | 1013 | 1014 | 1015 | 1016 | 1017 | 1018 | 1019 | 1020 | 1021 | 1022 | 1023 | 1024 | 1025 | 1026 | 1027 | 1028 | 1029 | 1030 | 1031 | 1032 | 1033 | 1034 | 1035 | 1036 | 1037 | 1038 | 1039 | 1040 | 1041 | 1042 | 1043 | 1044 | 1045 | 1046 | 1047 | 1048 | 1049 | 1050 | 1051 | 1052 | 1053 | 1054 | 1055 | 1056 | 1057 | 1058 | 1059 | 1060 | 1061 | 1062 | 1063 | 1064 | 1065 | 1066 | 1067 | 1068 | 1069 | 1070 | 1071 | 1072 | 1073 | 1074 | 1075 | 1076 | 1077 | 1078 | 1079 | 1080 | 1081 | 1082 | 1083 | 1084 | 1085 | 1086 | 1087 | 1088 | 1089 | 1090 | 1091 | 1092 | 1093 | 1094 | 1095 | 1096 | 1097 | 1098 | 1099 | 1100 | 1101 | 1102 | 1103 | 1104 | 1105 | 1106 | 1107 | 1108 | 1109 | 1110 | 1111 | 1112 | 1113 | 1114 | 1115 | 1116 | 1117 | 1118 | 1119 | 1120 | 1121 | 1122 | 1123 | 1124 | 1125 | 1126 | 1127 | 1128 | 1129 | 1130 | 1131 | 1132 | 1133 | 1134 | 1135 | 1136 | 1137 | 1138 | 1139 | 1140 | 1141 | 1142 | 1143 | 1144 | 1145 | 1146 | 1147 | 1148 | 1149 | 1150 | 1151 | 1152 | 1153 | 1154 | 1155 | 1156 | 1157 | 1158 | 1159 | 1160 | 1161 | 1162 | 1163 | 1164 | 1165 | 1166 | 1167 | 1168 | 1169 | 1170 | 1171 | 1172 | 1173 | 1174 | 1175 | 1176 | 1177 | 1178 | 1179 | 1180 | 1181 | 1182 | 1183 | 1184 | 1185 | 1186 | 1187 | 1188 | 1189 | 1190 | 1191 | 1192 | 1193 | 1194 | 1195 | 1196 | 1197 | 1198 | 1199 | 1200 | 1201 | 1202 | 1203 | 1204 | 1205 | 1206 | 1207 | 1208 | 1209 | 1210 | 1211 | 1212 | 1213 | 1214 | 1215 | 1216 | 1217 | 1218 | 1219 | 1220 | 1221 | 1222 | 1223 | 1224 | 1225 | 1226 | 1227 | 1228 | 1229 | 1230 | 1231 | 1232 | 1233 | 1234 | 1235 | 1236 | 1237 | 1238 | 1239 | 1240 | 1241 | 1242 | 1243 | 1244 | 1245 | 1246 | 1247 | 1248 | 1249 | 1250 | 1251 | 1252 | 1253 | 1254 | 1255 | 1256 | 1257 | 1258 | 1259 | 1260 | 1261 | 1262 | 1263 | 1264 | 1265 | 1266 | 1267 | 1268 | 1269 | 1270 | 1271 | 1272 | 1273 | 1274 | 1275 | 1276 | 1277 | 1278 | 1279 | 1280 | 1281 | 1282 | 1283 | 1284 | 1285 | 1286 | 1287 | 1288 | 1289 | 1290 | 1291 | 1292 | 1293 | 1294 | 1295 | 1296 | 1297 | 1298 | 1299 | 1300 | 1301 | 1302 | 1303 | 1304 | 1305 | 1306 | 1307 | 1308 | 1309 | 1310 | 1311 | 1312 | 1313 | 1314 | 1315 | 1316 | 1317 | 1318 | 1319 | 1320 | 1321 | 1322 | 1323 | 1324 | 1325 | 1326 | 1327 | 1328 | 1329 | 1330 | 1331 | 1332 | 1333 | 1334 | 1335 | 1336 | 1337 | 1338 | 1339 | 1340 | 1341 | 1342 | 1343 | 1344 | 1345 | 1346 | 1347 | 1348 | 1349 | 1350 | 1351 | 1352 | 1353 | 1354 | 1355 | 1356 | 1357 | 1358 | 1359 | 1360 | 1361 | 1362 | 1363 | 1364 | 1365 | 1366 | 1367 | 1368 | 1369 | 1370 | 1371 | 1372 | 1373 | 1374 | 1375 | 1376 | 1377 | 1378 | 1379 | 1380 | 1381 | 1382 | 1383 | 1384 | 1385 | 1386 | 1387 | 1388 | 1389 | 1390 | 1391 | 1392 | 1393 | 1394 | 1395 | 1396 | 1397 | 1398 | 1399 | 1400 | 1401 | 1402 | 1403 | 1404 | 1405 | 1406 | 1407 | 1408 | 1409 | 1410 | 1411 | 1412 | 1413 | 1414 | 1415 | 1416 | 1417 | 1418 | 1419 | 1420 | 1421 | 1422 | 1423 | 1424 | 1425 | 1426 | 1427 | 1428 | 1429 | 1430 | 1431 | 1432 | 1433 | 1434 | 1435 | 1436 | 1437 | 1438 | 1439 | 1440 | 1441 | 1442 | 1443 | 1444 | 1445 | 1446 | 1447 | 1448 | 1449 | 1450 | 1451 | 1452 | 1453 | 1454 | 1455 | 1456 | 1457 | 1458 | 1459 | 1460 | 1461 | 1462 | 1463 | 1464 | 1465 | 1466 | 1467 | 1468 | 1469 | 1470 | 1471 | 1472 | 1473 | 1474 | 1475 | 1476 | 1477 | 1478 | 1479 | 1480 | 1481 | 1482 | 1483 | 1484 | 1485 | 1486 | 1487 | 1488 | 1489 | 1490 | 1491 | 1492 | 1493 | 1494 | 1495 | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|--|

INTRODUCTION

The object of this paper is to use evidence drawn from the Northern Ireland conflict with a view to examining certain characteristics of movements of ethnic protest of the kind that have recently disturbed some of the states of western Europe. The argument is that these movements have conformed to a particular model, and that they are attributable to two types of factor, one domestic and continuing, the other trans-national and temporary. More specifically, the following points will be advanced in the three sections of the paper:

(1) Erik Allardt (1979) has put forward a descriptive model or set of generalisations about the "new wave" of ethnic protest in modern, industrialised societies. It is a commonplace of social science methodology that such a model may best be tested against data from cases that did not contribute to its creation. The Catholic revolt in Northern Ireland is one such case, and a demanding one in that the defining characteristic of the rebellious minority was religious rather than, as in Allardt's cases, linguistic.¹ The fact that the Northern Irish case is a near-perfect instance of the Allardt model enhances the predictive capacity of the latter.

(2) Attempts to explain the ethnic revival have necessarily been rewarded with less success. Allardt has attempted to do so by implication, while others, and most notably the major study of Rokkan and Urwin (1983), have attempted to do so explicitly. These authors have shown that certain economic, cultural and other conditions increase the probability of ethnic unrest: some sets of objective domestic conditions are more likely than others to lead to ethnic tensions within the state.

(3) It will be argued here, on the metaphor of human illness, that ethnic unrest can be "explained" by the notion of the political virus. In some cases, the body politic is more liable to infection than others; the members affected are not always the same; the virus may have more than one strain; and periodic epidemics take place in which a particular strain is transmitted rapidly across frontiers. It must immediately be added that this "explanation" is largely, but not entirely, spurious: the "explanation" itself requires explanation. The notions of trans-national communication of political disorder and variable susceptibility to this

on the part of states are of some substance, though it could be argued that they amount largely to a re-formulation of the initial question, "what causes ethnic protest?".

ALLARDT'S MODEL OF THE ETHNIC REVIVAL

Allardt's comparative study of ethnic movements may be interpreted as consisting of three components: (1) a series of descriptive generalisations about the nature of the new wave of ethnic mobilisation, (2) a set of more abstract generalisations about the changes in the nature of social organisation that have affected relations between ethnic groups and (3) an hypothesis, tested using quantitative data relating to forty six ethnic minorities in Western Europe, suggesting a relationship between the social changes and the new wave of ethnic mobilisation. As the title of his paper implies, Allardt seeks to establish the social context within which the revival has taken place with a view to assessing its probable consequences rather than with the aim of accounting for its causes, but his study does have implications also for this latter concern.

This section of the paper will be concerned only with the first of these components, Allardt's descriptive model of the ethnic revival. This model consisted originally of five generalisations (Allardt 1979), but the first of these was later dropped (Allardt and Starck 1981). These all focus on characteristics of the new ethnic self-assertion that contrast with earlier instances of ethnic protest, such as those of the inter-war period. The first relates to coincidence of timing: the new wave of ethnic activism tends to date from the middle of the 1960s. This has disappeared from the later formulation; it is essentially a defining characteristic of the phenomenon under study. The four remaining common features are as follows:

(1) Activisation of formerly passive minorities: groups which had been politically inert, or perhaps even victims of the view that they were simply a colourful part of the folklore of the country, became mobilised for the first time as agents in shaping their own destiny rather than as objects of the solicitude of others.

(2) Attraction to contemporary rhetoric: by strong contrast with their predecessors in the 1930s, the new wave of ethnic activism has been much

more left-wing or even socialist in rhetoric and in stated objectives.

(3) Professionalisation of the new ethnic activism: the minority elites tended to be well-educated professional people, and their movements acquired a much sounder organisational base than those of their predecessors.

(4) Increased responsiveness of governments: the ability and willingness of the state to respond favourably has increased significantly.

Before examining each of these points in more detail, it is necessary to describe the general characteristics of the case that is being used as an example.

Northern Ireland as a case-study: The "ethnic revival" is interpreted in this instance as referring to the movement for civil rights, supported predominantly by Catholics, which transformed itself into a more radical movement aiming at the transformation, or even the overthrow, of the existing constitutional order in Northern Ireland. The history of bitter relations between Catholics and Protestants in Ireland dates back to the late sixteenth and early seventeenth centuries, when the Tudor "reconquest" of the island (nominally a feudal possession of the English monarchy since 1171 but in practice under the control of a number of Gaelic and Anglo-Norman chieftains) was copper-fastened by the "plantation" in many parts of the country, but most notably in the North, of English and Scottish Protestants on land confiscated from native rebels. Hatred and suspicion between displaced Catholic natives and what they saw as usurping Protestant colonists, manifested in Catholic rebellions in 1641 and 1689, survived a period in which Catholics were pushed outside the margin of political relevance to surface again in the Catholic mass mobilisation of the nineteenth century. By the late nineteenth century the attachment of Protestants in the industrial North to Britain set them apart from the political programme of Catholics in the agrarian South, which eventually won independent status in 1922.

The six northern counties were not, however, allowed to remain an integral part of the United Kingdom. Instead, they were given autonomy as the state of Northern Ireland, with its own government and

parliament. The new state was faced from the outset with a serious threat to its existence: the partition settlement had left half a million Catholics within its borders. Amounting to 35 percent of the population and characterised by a higher than average rate of natural increase, this minority remained alienated from the state, maintaining its own distinct social, cultural and political organisations. The response of the state was to attempt to secure the political impotence of the minority, although it was allowed to retain its own network of state-subsidised schools. The background to the recent troubles was, then, one in which the two communities were accustomed to holding each other at arm's length.

Northern Catholics first began to be mobilised politically in a mass nationalist movement in the 1880s, when the Home Rule party sought to win autonomy for the island of Ireland, but their exclusion from the Irish Free State in 1922 initiated a prolonged period of relative political inactivity. Perceived by the controllers of the new state of Northern Ireland as a disloyal minority and potential fifth column, they were discriminated against in a number of ways and effectively excluded from participation in the government of the state. Although there were signs in the 1960s that northern Catholics were adopting a less hostile attitude to the state, this development was disrupted following a series of events that began in the summer of 1968. The Northern Ireland Civil Rights Association, formed in the previous year, sponsored a series of marches designed to highlight unfair treatment of Catholics. These achieved dramatic success when police action and Protestant counter-marches resulting in well-publicised clashes drew British and international attention to the position of Northern Irish Catholics. A new phase was reached in the summer of 1969 when, following the forcible expulsion of the police from Catholic areas of Londonderry and sectarian rioting in Belfast the Northern Irish government was forced to call on British troops to restore order. One year later these troops, who on their arrival had been greeted by many Catholics as protectors against the police, found themselves at the beginning of a conflict against the militant Catholic organisation, the Irish Republican Army (IRA). Although the nature of the conflict has changed (in particular, Catholic demands have become much more far-reaching, their alienation from the state has increased and divisions between the two communities have deepened), there is a clear pattern of continuity between subsequent

events and the agitation in 1968 in terms both of organisations and personnel. This remarkable year, in other words, saw the infection of anti-centralist revolt spread to the Catholics of Northern Ireland.

Before going on, it must be pointed out that the Catholic community in Northern Ireland has not been homogeneous politically. Since the emergence of a more radical form of nationalism in 1918, it has been divided between two tendencies. The first is so-called constitutional nationalism; this rests on the view that the political objectives of the Catholic community, most notably the attainment of the unity of the island, can best be achieved by constitutional or at least legal means. This view was represented by the Nationalist Party up to 1970 and thereafter by the Social Democratic and Labour Party (SDLP). The second strand is revolutionary "republicanism"; this is based on a similar commitment to Irish unity, but also on the belief that partition of the island is maintained by force by the British, and that it can only be terminated by meeting force with force. This view has been represented by a secret, oath-bound paramilitary organisation, the IRA, and its political wing, Sinn Féin. For a number of reasons, the Nationalist Party enjoyed a near-monopoly of the representation of Catholic areas in the Northern Irish parliament, but Republicans enjoyed some success in elections to the United Kingdom parliament at Westminster. The Nationalist Party disintegrated under pressure of the events of 1968-70 but was immediately replaced by the SDLP, a party with an almost identical support-base. Reference must also be made to a third, more ephemeral political tendency. For a brief period in 1967-68 some Republicans and Nationalist (and even a few non-nationalists) came together in an effort to bring about internal reform of the Northern Irish state, eschewing, at least for the moment, any longer-term political objectives. This view was represented by the Northern Ireland Civil Rights Association, and in its early years by the SDLP, which reverted to a pro-Irish unity position only after its demands for institutionalisation of Catholic participation in government and for recognition of the "Irish dimension" to the problem were rejected.

The activation of previously passive minorities: A remarkable aspect of the Northern Ireland troubles that began in 1968 is that for the first time since the establishment of the state the minority took their future

into their own hands. Unlike the linguistic minorities which Allardt mentions they had not been victims of folklorisation, but their role as objects rather than agents in the struggle was nevertheless marked. This might be traced back to the negotiations of 1921 between the British government and the Irish revolutionary leadership; the latter saw defence of Northern Catholics as its responsibility, though these were not allowed an independent voice in the negotiations. Since then, major shifts in policy relating to Northern Ireland by the southern government have taken place at southern initiative, with little regard for the views of Northern Catholics: acceptance of the line of the boundary with Northern Ireland and abandonment of symbolic, all-Irish institutions (1925), adoption of a new constitution that minimised links with the United Kingdom, and hence with Northern Ireland, while introducing a territorial claim to the North (1937), declaration of the Republic of Ireland and departure from the British Commonwealth (1948) and de facto recognition of Northern Ireland (1965), for instance. All of these measures were held to be in the long-term interest of Northern Irish Catholics, who in each case acquiesced.² The Nationalist Party also tended to take its cue from the South, though in many respects shifts in the political perspectives of Northern and Southern Catholics, as responses to the same political events, took place in a parallel direction. After southern acceptance of partition in 1925 Nationalist members took their seats in the Northern Irish parliament, which up to then they had been boycotting; and following more explicit southern recognition of the northern regime in 1965 the party agreed to become the official opposition in parliament.

Northern Catholics did not abandon the tendency to look to the southern government as a guarantor of their position after 1968. From that date onwards, however, they have tended to rely much more on their own resources. Where pressure from the South (whether in the form of covert overtures or megaphone diplomacy) had been ineffective in moving either the British or the Northern Irish governments, direct action on the streets of Northern Ireland succeeded. The replacement of the Nationalist Party by the new Social Democratic and Labour Party (SDLP) as the main electoral representative of Catholic opinion in 1970 marked the birth of a more activist phase. While trips to Dublin by the Catholic leadership did not cease, the formulation of objectives was increasingly

carried on independently by Northern Irish Catholics, who used a mixture of parliamentary, extra-parliamentary and propagandist tactics to further these.

Even more striking has been the transformation of the Catholic para-military force, the IRA. Dating from 1917-19, its objective has always been the establishment of a united Irish Republic by force of arms. After partition it remained an all-Irish organisation with its headquarters in the South. In 1956 it began a military campaign to "liberate" Northern Ireland, but this was terminated after six years because, as the IRA itself admitted later, the campaign had had insufficient support within Northern Ireland. The movement began thereafter to concern itself more with social issues in the South than with military matters in the North, and was unprepared for the inter-communal violence that began in 1968-69. Its passivity at this time was one of the causes of the revolt by some elements within the IRA, who in December 1969 seceded and established their own "Provisional" IRA. The leadership and membership of the Provisional IRA has increasingly moved northwards, and the initiative in policy-making has increasingly come from the North rather than from the South. The nature of this change is to be seen in Table 1, which contrasts the background of the "new" IRA with that of their predecessors in the 1950s.

Given the unavailability of general data on the characteristics of IRA members, it is necessary to resort to samples that may not be representative. Place of domicile of IRA members killed is one possibility; but as this number was very small in 1956-62, IRA members serving prison sentences in Belfast at the end of 1960 (by which time the campaign had ended in all but name) have been added. In the case of the more recent data, the question of a cut-off point is important. The period of the IRA ceasefire, 1974-75, is an obvious watershed, and the data used here run to 1973, covering most of the pre-ceasefire period. It seems clear from these figures that there was substantial involvement of southern personnel in 1956-62, but that this was negligible in the 1969-73 period. These figures, indeed, underestimate the degree of southern involvement in the earlier phase; in 1960, for instance, twelve IRA members from the South were serving prison sentences in Dublin for offences connected with the Northern campaign, and many IRA supporters

TABLE 1: NORMAL PLACE OF RESIDENCE OF SELECTED GROUPS OF IRA ACTIVISTS INVOLVED IN CAMPAIGNS IN NORTHERN IRELAND, 1956-62 AND 1969-73

| GROUP | P L A C E O F R E S I D E N C E | | | TOTAL |
|---|--|---|------------------------------------|-------|
| | <u>Belfast</u> | <u>Rest of Northern Ireland</u> | <u>Republic of Ireland</u> | |
| Killed during campaign of 1956-52 | 0 | 4 | 6 | 10 |
| Serving prison sentences, Belfast, December 1960 | 4 | 43 | 23 | 70 |
| Killed during campaign of 1969-73 | 72 | 40 | 3 | 115 |

Source: United Irishman, December 1960 and March 1962;
 Provisional IRA 1973, pp. 94-96

were interned without trial in the South.³ Within Northern Ireland, a clear division is apparent between Belfast and the rest of the province. The 1956-62 campaign depended overwhelmingly on support from rural and especially border areas; the more recent campaign has been mainly Belfast-based. This is compatible with an interpretation of the former campaign as a last echo of the all-Ireland nationalist movement of the 1919-23 period, and of the latter as an entirely new phenomenon with a substantially urban, working class base.

Left-wing orientation of new activism: Allardt has pointed out that the rhetoric of the new ethnic activists has acquired a clearly leftist tone that contrasts with its earlier, more conservative mode of articulation. Northern Ireland is, again, a perfect example. The Nationalist Party had since 1921 been a single-issue party, committed simply to Irish unity. Its role in defending the interests of the Catholic Church and its lack of interest in social and economic issues earned for it the sobriquet "Green Tory"; indeed, it did not formulate a general statement of policy until 1964 (Farrell 1976: 239). Its successor party, the SDLP, by contrast, had broader interests than the national question. From the date of its formation it adopted policies on a wide range of issues,

seeking to project itself, as its name implied, as a socialist party rather than as one of communal defence. The party has written the attainment of socialism into its fundamental aims, and is affiliated to the Socialist International; its official newspaper is called the Social Democrat.

This shift has been attributed to two types of factor. The first was shared with movements of peripheral protest elsewhere. Socialist policies helped the party to maintain an independent stance in the party system:

The adoption of socialist symbols and aims served to create another dimension of cleavage with the unionists, and helped to promote the role of a credible alternative to the prevailing conservative economic policies. A complementary consideration was that as socialist policies are necessarily non-sectarian and non-religious, they were able to further emphasise SDLP political independence within the party system. In addition, such policies provide a natural point of contact with other socialist parties outside Ulster (McAllister 1977: 60).

The second factor is shared with many (but not all) other movements of ethnic protest: the Catholic community, with a social structure characterised by above average levels of unemployment and social deprivation generally, was likely to be receptive to a measure of socialist rhetoric (McAllister 1977: 60). At the same time, the Catholic middle classes would not be frightened of a party that was unlikely ever to get a chance of implementing socialist policies.

A similar shift to the left took place within the IRA. Although some prominent IRA members of earlier generations (notably in 1922-23 and in the early 1930s) had been socialists, the movement was in general pre-occupied with a single issue, that of establishing an independent, united Irish state, and had little time for social and economic matters. During the War, then, the IRA leadership was prepared to collaborate with National Socialist Germany. The purely nationalist motivation behind the campaign of 1956-62 was reflected in the manifesto that was posted up in "Occupied Ireland" to mark the first anniversary of the campaign's beginning: without providing any socio-economic justification, it emphasised the need to "end forever interference in our affairs by an

outside Power. We must drive from our shores the forces of this outside Power. We must establish national independence"(McGarrrity 1957: 120).

The re-assessment that followed the collapse of the campaign was accompanied by a revolution within the organisation in which a new generation took over leading posts and social and economic objectives were given a new priority (Bell 1979: 340-350). The tension between advocates of this new departure and the traditionalists was one of the issues that underlay the split that took place in 1969-1970 in the IRA and Sinn Fein (the questions of military activism and recognition of aspects of partition of the island were the other main issues). After the split, the movement remained in the hands of the left, which went on to formulate policies rather more radical than those of the Irish Labour Party; this transition was carried to its logical conclusion when in 1982 the political wing of the movement, Sinn Fein, changed its name to The Workers' Party. Yet the secessionist, "right-wing" minority, who went on to form the Provisional IRA, were clearly much more left-oriented than their predecessors in the 1950s. They were at pains to emphasise their intention to establish a united socialist republic, and they adopted a wide-ranging programme that called for nationalisation of finance, insurance and all key industries, restrictions on land ownership, industrial democracy and a reduced role for private enterprise (Provisional IRA 1973: 97-101).

Professionalisation of ethnic activism: The role of the new, middle-class Catholic elite in pushing forward civil rights demands at an early stage and in providing political leadership has been well documented. The contrast between the new movement, as represented by the SDLP, and the old one, as represented by the Nationalist Party, was stark. This may be seen at the levels both of organisation and of personnel.

The Nationalist Party had no formal organisation, no constitution, no branches, no programme (apart from the single objective of working towards Irish unity) and no mechanism for summoning a party conference; it was a classic example of what Duverger has called a cadre party, made up of a collection of MPs who had been selected as Nationalist candidates by a group of Catholic notables in their constituencies. It has been

TABLE 2: OCCUPATION AND LEVEL OF EDUCATION OF NATIONALIST (1945-69)
AND SDLP (1973) PARLIAMENTARY ELITES

| CATEGORY | NATIONALIST MEMBERS OF PARLIAMENT (1945-69) | SDLP MEMBERS OF THE ASSEMBLY (1973) |
|---------------------------|--|---|
| <u>Occupation</u> | | |
| Lawyers | 5 | 1 |
| Teachers | 1 | 8 |
| Publicans | 4 | 2 |
| Other white-collar | 3 | 5 |
| Manual workers | 1 | 3 |
| Farmers | 4 | 0 |
| <u>Level of Education</u> | | |
| Third Level | 5 | 11 |
| Secondary | 7 | 6 |
| Primary only | 6 | 2 |
| TOTAL | 18 ^a | 19 |

^aIn the case of one additional Nationalist MP data were missing.

Source: Calculated from McAllister 1977: 69-71.

observed that in Parliament it existed "only as a loose collection of individuals acting, on the admission of one Nationalist MP, 'in harmony but not in harness'" (McAllister 1977: 14). The SDLP, by contrast, began with a constitution and a network of branches, holds an annual conference which decides on policy over a wide range of issues and supports a full-time, paid headquarters staff. In the words of the definitive study of the party, it "has managed to establish a cohesive, cross-local, organisation in spite of the absence of any tradition of organised politics within the Catholics community" (McAllister 1977: 42).

Secondly, the two parties contrast at the level of personnel. Although their electoral support base was almost identical⁴, at elite level the contrast was sharp: they tended to be drawn from rather different social groups. In the first place there was a generation gap: the average age of the

Nationalist MPs in 1969 was fifty five; that of the SDLP MPs in 1970 was thirty four, fully twenty one years less. It may be seen in Table 2 that SDLP members of the Assembly elected in 1973 were rather better educated and tended to be better represented in the urban middle class occupations than their nationalist counterparts. The farming element was, however, entirely unrepresented in the new elite; and it is noticeable that while professions that have traditionally enjoyed strong representation in parliament, such as lawyers, have fallen back, they have been more than compensated for by the influx of teachers into the SDLP. Remarkably, teachers accounted for almost half of the SDLP's Assembly members. This should not be surprising: Allardt cites Milton Esman's remark that the new ethnic activists tended to come from groups that had benefitted from the expansion of education after the war but who had found their career opportunities restricted (teachers are a particularly noticeable example). This is outstandingly true of Northern Ireland, and has frequently been remarked upon. It became, indeed, a source of some grievance to Protestants that Catholics who had profited from the greatly enhanced educational opportunities of the British welfare state in the 1950s and 1960s should now bite the hand that had fed them.

It is much more difficult to measure change in the nature of the IRA and Sinn Fein in these respects. The general impression of observers has been of a new degree of organisational professionalism in the 1970s; in Belfast, for instance, the Provisional IRA acquired an effective organisation "for the first time in over a generation" (Bell 1979: 374). At the level of personnel, however, it is possible that there has been movement in the opposite direction, at least if "professionalisation" is taken to imply a tendency towards dominance by the professions. There is some evidence that in Northern Ireland the Republican movement is now controlled by people of an urban, working class background.

Increasing responsiveness of governments: It is notoriously the case that the government's response to the violence of 1920-23 and to later IRA campaigns during the war and in 1956-62 was the enforcement of tough security measures directed against potential supporters of violence, and that the parallel efforts of the Nationalist Party in parliament were rewarded by the passage of a single measure, the Wild Birds Act of 1931 (Arthur 1974: 12). In 1968, however, the Northern Ireland government

suddenly began to fall over itself in making concessions to (predominantly Catholic) protesters: by November 1968 it had agreed to some of the major demands of the Civil Rights movement, and by the middle of 1969 it had conceded the remainder, a feature that has been described as "one of the most remarkable aspects of the movement" (Darby 1983: 26). In the context of Northern Ireland these demands were radical indeed, but they were followed up by yet more radical demands for institutionalised Catholic participation in government. In 1971 the government went so far as to offer to establish a committee system in which Catholics would be guaranteed a powerful role.

The concessions made by the Northern Ireland government were only in part a direct response to the tactics of the protesters. They were also promoted by pressure from the British government, which from 1969 on began for the first time to intervene directly in Northern Ireland. Change was to be even more far-reaching: in 1972 the British government suspended the autonomous status of Northern Ireland, initiating the period of direct rule from London that persists to the present. In addition to abolishing the Protestant-controlled parliament, the British government made an effort to replace it by a more broadly-based body with an executive in which Catholics would be guaranteed places and their aspiration towards Irish unity would be given institutional recognition. The collapse of this initiative following a Protestant political strike in May 1974 was followed by the even more remarkable phenomenon of direct negotiation between the British government and the IRA, at which a ceasefire was agreed. Although the IRA were led to believe that there was a realistic prospect of British concession of their demand for a military withdrawal from Northern Ireland, 1975 was to mark the end of British concessions.

DOMESTIC FACTORS PROMOTING THE ETHNIC REVIVAL

The Catholic ethnic revival in Northern Ireland is, then, a text-book example of Allardt's descriptive model. How may this remarkable coincidence of circumstances be explained? The most ambitious attempt to account for the ethnic revival has been the Economy, Territory, Identity project, which has resulted in an important synthesis (Rokkan and Urwin 1983). This work emphasises that economic, cultural and territorial resources "are necessary, but not sufficient, conditions for

mobilisation. The latter occurs when catalysts operate upon the resources to transform cultural distinctiveness into political action" (Rokkan and Urwin 1983: 124). This section of the paper will examine the nature of the "resources" that constitute a prerequisite to ethnic protest; the next will examine the nature of the "catalysts".

The elements in the Rokkan-Urwin schema may be forced into the following form (which uses the schema as a source of ideas rather than attempting to reproduce accurately its authors' intentions):

The intensity and political direction of ethnic protest is a function of:

- (1) cultural factors, including (a) the cultural distinctiveness and (b) the relative level of cultural development of the (typically minority) group;
- (2) economic factors, including (a) the distinctiveness of the economic profile of the group, i.e. the extent to which economic differences reinforce political ones, and (b) the direction of change between groups over time (static/convergent/divergent); and
- (3) geo-political factors, including (a) the relative and absolute size of the group (taking into account possible trans-frontier ethnic affiliates) and (b) the degree of spatial differentiation between the group and others, i.e. its territorial distinctiveness.

Cultural factors: For Rokkan and Urwin, the central cultural factor is identity; and the most crucial component of identity is the symbolic one, with language as its supreme expression (Rokkan and Urwin 1983: 67-68). It must, of course, be noted that language is not of mere symbolic significance to an ethnic group; it may also have great functional importance (Fishman 1972: 40-55). Especially in the past, demands for the official recognition of peripheral languages could have been of direct material significance for those who formulated them. The according of official status to a peripheral language may remove a real impediment to the career prospects of its native speakers; and the introduction of a requirement of bilingualism for public sector employment will probably favour speakers of the peripheral language, who are more likely than those of the central language to meet this requirement. In examining the nature of Northern Irish Catholic

identity, the context will be broadened by including Allardt's dynamic model of ethnic identity.

The core of this model is the suggestion that profound change has taken place in modern society, and also in the nature of ethnic solidarity. Although ethnicity may at all times be said to be defined in terms of four elements (in that some members of a given group define themselves as such in terms of all four and all members do so in terms of some, or at least of one), the two of these that were of greatest importance in the past have now yielded priority to the other two. The quasi-objective, ascriptive elements, common descent and cultural distinctiveness (such as that of language) have become less important than what might be described as subjective or achieved ones, self-identification and adhesion to a set of rules governing the social organisation of inter-ethnic interaction. These four elements form a useful framework for an examination of the Northern Irish case. The most remarkable feature here, however, is the survival, and perhaps even intensification, of a solid ethnic boundary that incorporates all four of the elements to which Allardt refers. This may be seen by considering these elements in turn.

In the first place, self-categorisation by Catholics has not replaced categorisation by others; both forms have continued to exist, for the past hundred years at least. Overwhelming Catholic commitment to an Irish ethnic identity was explicitly commented upon by the Commission charged with re-defining the North-South border in 1925, and it was confirmed by survey evidence before the outbreak of the present troubles in 1968 (Rose 1971: 206) and after the most bloody period had passed, in 1978 (Moxon-Browne 1983: 6). Yet, categorisation by others remains important: "spotting" members of the other community is a technique in which Catholics and Protestants claim proficiency, and is all the more remarkable to the outsider by virtue of the common pattern of speech habits which the two communities share. Catholics are clearly seen as a distinct category in more than mere denominational terms: they are descendants of the "native" population of Ulster, are disloyal to the state and are a threat to the Protestant community.

Neither could it be argued that the social organisation of

interethnic interaction has been developed significantly. For at least the past hundred years, Catholics and Protestants have gone to separate schools, have read different newspapers and have belonged to different social, cultural and sports organisations. To some degree, they have also even played different sports: Gaelic football, for instance, is almost entirely a Catholic game, cricket is Protestant and soccer, though attracting support from both communities is fiercely divisive as the two communities support different clubs. This pattern has weakened slightly since the war: the development of television has resulted in four channels directed equally at both communities, largely replacing the single-community printed news sources, and the expansion of university-level education, which alone has been inter-denominational, has resulted in more extensive Catholic-Protestant friendship networks at least at elite level. The position has been summarised as follows:

... some points are clear, and one of these is the influence of sectarianism on the social, leisure and economic activities of many Ulster people. Relationships are rarely reached in ignorance of the religion of each party - they are frequently made, but the information is important because it will determine or delineate the boundaries of acceptable conversation. Catholics will often avoid areas of discussion with Protestants which they would happily join with other Catholics, and vice versa. The necessity of having this sort of conversational taboo certainly demonstrates the extent of social segregation in the province; but it also shows a willingness to overcome its effects (Darby 1976: 161)

On the other hand, a marked segregation of residential patterns, especially in urban working class areas, has taken place over the past fifteen years. The impetus is, however, generally negative rather than positive: isolated Catholic families move from Protestant to Catholic housing estates not as a gesture of ethnic solidarity but out of fear of their neighbours. Already by 1972, for instance, 70 per cent of households in Belfast were located in denominationally-segregated streets (Boal 1982: 276).

Neither has perception of descent declined in importance as an ethnic marker. Surnames are, of course, a notoriously unreliable indicator even of paternal ancestry, but such names as O'Hanlon, Devlin or Maguire are fairly strong evidence that the bearer is a Catholic,

while such names as Craig, West and Paisley are resonantly Protestant. It was, then, part of the natural order for Cahir Healy, leader of the Nationalist Party, to face Sir Basil Brooke, Prime Minister and leader of the Unionist Party, across the floor of the Northern Ireland House of Commons in the 1940s; in each case the given name confirmed what the surname implied. The most striking counter-example took place at the end of the 1960s; now the leading Catholic was John Hume, while the Unionist leader was Terence O'Neill. Given names are, of course, a quite unreliable indicator of descent (except insofar as they tend to be transmitted within families) but are a rather more reliable marker of ethnic affiliation: William, Samuel and Ian are much less likely to be Catholics than Patrick, Gerard and Sean. Quite apart from genealogical considerations, however, the anxiety of both communities to preserve endogamous marriage patterns confirms the impression that considerable importance is attached to questions of descent.

It is true that distinctive cultural patterns on the part of Catholics have receded in importance in some respects. This is true in particular of what has always been the crucial ethnic criterion, religion. This has declined in importance in two respects. The first is the reform in Catholic ritual that has taken place since the Vatican Council (which had the effect of rendering the liturgy more "Protestant") and the theological rapprochement associated with the ecumenical movement. Secondly, there has been a decrease in the commitment of individual Catholics to the church and a growing number of agnostics and atheists. The fact that even atheists are put under pressure to take sides does not detract from the fact that the cultural distinctiveness of the Catholic community has been undermined in the religious sphere. On the other hand, and perhaps in part as a reaction to the erosion of the community's religious distinctiveness, Catholics have shown a renewed interest in the ancestral language. In the seventeenth century language acted as a clear-cut barrier between the two communities, but by the late nineteenth century Northern Irish Catholics had abandoned the Irish (Gaelic) language more thoroughly than their counterparts elsewhere in the country. The language is generally taught as a subject in Catholic (but not in Protestant) schools, but no weakening of this tendency has taken place in recent years. On the contrary, a great surge of interest in the Irish language has taken hold of Northern Catholics over the past

TABLE 3: ECONOMICALLY ACTIVE POPULATION BY RELIGION AND OCCUPATIONAL CLASS, NORTHERN IRELAND, 1911 AND 1971

| OCCUPATIONAL CLASS | CATHOLIC | | PROTESTANT | |
|--------------------------|----------|------|------------|------|
| | 1911 | 1971 | 1911 | 1971 |
| Professional, managerial | 5 | 12 | 8 | 15 |
| Lower grade non-manual | 23 | 19 | 18 | 26 |
| Skilled manual | 24 | 17 | 34 | 19 |
| Semi-skilled manual | 28 | 27 | 22 | 25 |
| Unskilled | 20 | 25 | 18 | 15 |

Source: Derived from Bew et al 1979: 167

Note: All figures are expressed as percentages

fifteen years, and an Irish-speaking district has been created in Belfast.

Economic factors: Allardt has suggested that the general shift in western societies away from ascriptive and towards achieved criteria of identity has coincided with a break-down in the cultural division of labour (in that disproportionate concentration of the peripheral ethnic group in certain - typically low-status - occupations has become less marked) and with an intensification in the individual's involvement with various social groups. Northern Ireland is clearly an exception. The tendency for Catholic-Protestant differences to grow (rather than to diminish or even to remain stable) has been shown in a study of the relative social positions of sons and fathers in Belfast in 1901 and 1951 (Hepburn 1983) and in Northern Ireland in 1973-74 (Miller 1983). The broad pattern over time is summarised in Table 3.

It will be noted that although there has been considerable Catholic movement into the professional-managerial category, this has been counter-balanced by a movement into the unskilled category; Protestants, by contrast have experience a relative drop in the unskilled category and a signified gain in the lower-grade non-manual category. It should be noted that it males only are considered the gaps at the extremes are even more stark: the professional-managerial category accounted in 1971 for 9

per cent of economically active Catholics males, but for 16 per cent of their Protestant counterparts; while the unskilled or unemployed category accounted for 31 per cent of Catholics but only 16 per cent of Protestants (Aunger 1983: 34). A recent authoritative study concluded that there were at least three major forms of occupational stratification along denominational lines: (1) a marked tendency for Protestants to be dominant in the upper occupational classes and Catholics in the lower; (2) an additional tendency for the major occupational groups to be partially segregated by industry: Protestants represented disproportionately in the higher status industries, Catholics in the lower-status ones; and (3) within the same occupational and industrial context, a tendency for Protestants to dominate superior positions and Catholics lower status ones (Aunger 1983: 39-40).

Geopolitical factors: The absolute and relative sizes of the Northern Irish Catholic community have been rather simply defined above: half a million people, amounting to over one third of the population. The relative size drops sharply, to less than one per cent, if the geopolitical context is broadened to include the whole of the United Kingdom. The problem is that Northern Irish Catholics have not accepted this definition of the geopolitical parameters but can instead see themselves as part of the 75 per cent Catholic majority on the whole island. It has, indeed, been suggested that the Northern Ireland question is not so much a problem of a minority as a problem of two majorities. Not alone is there a Protestant majority in Northern Ireland that rules out Catholic claims for institutionalised recognition on grounds of democracy; there is also a Catholic majority on the island of Ireland that rejects the "undemocratic" the decision of Northern Protestants to opt out of an all-Irish state. Unlike most other minorities, then, Northern Irish Catholics inhabit an area that forms part of the constitutionally-defined "national territory" of a state to whose population they are ethnically related and together with whom they see themselves as constituting a majority.

Secondly, it is almost impossible to draw a clear territorial boundary between Catholics and Protestants because of the extent to which the two groups are intermingled. This is characteristic of religious (as opposed to linguistic) minorities; for very practical reasons, language